





LA RÉFORME,

SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR,

ET

LES RÉSULTATS QU'ELLE A PRODUITS

DANS LE SEIN DE LA SOCIÉTÉ LUTHÉRIENNE,

PAR J. DÖLLINGER;

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION

PAR EMM. PERROT.

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, etc., Membre de plusieurs sociétés savantes.

TOME PREMIER.

PARIS,

GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE CASSETTE, 4.

—

1848

LA RÉFORME.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.

Gaume frères

Cet ouvrage se trouve aussi :

A NEVERS, chez LAURENT ;

A BESANÇON, chez TURBERGUE ;

A LYON, chez ALLARD ;

A NISMES, chez WATON ;

A ROUEN, chez FLEURY ;

A STRASBOURG, chez DÉRIVEAUX.

A VANNES, chez DE LAMARZELLE.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

LA RÉFORME,

SON DÉVELOPPEMENT INTÉRIEUR,

ET

LES RÉSULTATS QU'ELLE A PRODUITS

DANS LE SEIN DE LA SOCIÉTÉ LUTHÉRIENNE.

PAR J. DÖLLINGER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR EMM. PERROT,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, etc.
Membre de plusieurs sociétés savantes.

TOME PREMIER.



PARIS,

GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE CASSETTE, 4.

1848

AVANT-PROPOS.

Le titre de l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui le premier volume, promet plus et moins que ce que j'ai eu en vue de tenir. Il promet plus, en ce que le lecteur pourrait être induit à croire que c'est une histoire qu'on lui présente, une histoire de la Réforme dans l'acception propre du mot, ce qui est contraire au plan que je me suis fait.

Les événements qui se sont passés, dans l'intervalle de 1517 à 1555, sur la grande scène de la vie publique en Allemagne, ainsi les actes des diètes impériales, les guerres, les traités et les mesures prises par les princes, soit protestants soit catholiques, tout cela, Dieu merci ! a été rapporté souvent assez et ne le sera conséquemment point ici. La tâche que je me suis proposé d'accomplir, ou du moins de préparer et d'avancer, est une tâche toute différente. Les phases diverses par lesquelles passa le développement intérieur de la Réforme ou l'évolution progressive de la doctrine nouvelle, les moyens qui ont assuré la victoire et la domination du système protestant, l'influence qu'exercèrent sur la forme de ce système quelques personnages éminents, les réactions qui eurent lieu dans le sein de la société luthérienne, les nouvelles dispositions religieuses qui se manifestèrent dans les âmes sous l'influence des principes proclamés par la Réforme, l'opposition qui existe entre les institutions catholiques et les protestantes, enfin les résultats qui se rattachent, partie à la destruction de l'ancienne organisation ecclésiastique, partie à l'établissement de l'organisation nouvelle : tels sont les sujets que j'ai voulu traiter avec plus de soin, et d'une manière plus complète qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour.

Mais ce titre annonce aussi moins que ce qu'on a l'intention de faire : c'est qu'en effet je me suis occupé de la Réforme, non-seulement dans les premiers temps de son existence, mais encore dans les différentes périodes de son développement ultérieur, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.

J'ai cru faire chose utile en reproduisant une grande partie des matériaux qui servent de base à mon travail, et voilà pourquoi : c'est que je me trouve ici sur un terrain où presque tout est contestable ou contesté, et où les faits mêmes connus et reconnus peuvent être interprétés diversement selon la position et la religion du narrateur ; c'est que sur mille lecteurs, il en est un ou deux peut-être, à peine, qui soient en position de consulter les écrits où j'ai puisé, et que la nature et la rareté de ces documents rendent enfin leur simple indication presque entièrement illusoire.

Mes citations ont été tirées, en assez grande partie, de manuscrits, et particulièrement de lettres manuscrites du seizième siècle, appartenant soit à la bibliothèque de la Couronne, soit à la bibliothèque royale de Munich. Il pourrait, sans doute, se faire, à raison du grand nombre d'ouvrages qu'on a déjà publiés sur la Réforme, que de certains passages rapportés par moi comme inédits fussent déjà imprimés quelque part.

Si ce n'est réellement qu'après la publication du IIe volume, qu'il sera possible de porter de mon plan et de la manière dont il a été exécuté, un jugement équitable, il en est absolument de même pour la méthode que j'ai suivie en citant les hommes les plus renommés de l'époque, leurs opinions et leurs témoignages sur l'œuvre de la Réforme. Il n'est, à part Luther et Mélanchthon, spécialement fait mention dans ce volume, que de personnages qui se sont tenus complétement en dehors du mouvement de la Réforme, ou qui, après y avoir participé, s'en sont séparés plus tard,

ou qui, enfin, sans s'y être soustraits absolument, se sont eux-mêmes tracé leur voie, une voie différente de celle suivie par le parti vainqueur. Je me suis attaché, toutefois, dans le cours de l'ouvrage, à faire passer sous les yeux du lecteur la plupart des réformateurs les plus marquants, ainsi que leurs disciples et leurs amis, autant, du moins, que le comportait la nature de leurs écrits. Pour ce qui est des écrivains catholiques, qui, comme Cochlæus, Wimpina, Eck, Kællin, Pierre Sylvius, Mensing, Pierre Anspach, Dietenberg, Kling, Usingen, Sasger, Billick et Dungersheim, se sont mêlés à la lutte et ont combattu pour l'ancienne Eglise, quelqu'intérêt que puissent offrir leurs écrits pour l'histoire de cette célèbre époque, j'ai cru devoir me passer de leur témoignage, et, en effet, il n'est parlé d'eux qu'en passant. Je n'ai fait une exception, une fois seulement, que pour Simon, abbé de Pegau. Que si, par hasard, on me reprochait d'avoir accordé trop de place à Wizel, je trouverais, je crois, mon excuse dans l'importance de ce personnage, importance reconnue même par Néandre, dans l'abondance des renseignements précieux que nous offrent ses nombreux écrits, enfin dans la position indépendante qu'il s'était faite entre les deux parties belligérantes.

C'est en me livrant aux études préparatoires pour la composition de mon *Manuel de l'Histoire ecclésiastique*, que j'ai été conduit à la pensée de faire sur la Réforme un ouvrage spécial. La nouvelle tâche que je me suis ainsi proposée, jointe à des recherches que je me suis trouvé dans le cas de faire pour une partie de l'histoire du moyen âge, m'a fait interrompre la publication du Manuel, et ne me permettra de la reprendre, s'il plaît à Dieu! qu'après l'achèvement du deuxième volume de la Réforme.

Munich, — octobre 1845.

AVANT-PROPOS

POUR LA SECONDE ÉDITION.

En donnant la deuxième édition du premier volume de cet ouvrage sur la Réforme, je ne me suis point borné à de simples rectifications et à quelques additions insignifiantes : j'ai remanié mon travail et l'ai considérablement augmenté dans plusieurs de ses parties, principalement dans celle qui traite de l'influence qu'exerça la Réforme sur les écoles et l'instruction publique en Allemagne, et dont mes critiques ont bien voulu me signaler les lacunes. Les nouvelles sources où j'ai puisé, se composent de manuscrits, en fort grand nombre, d'anciens ouvrages auxquels je n'avais d'abord point eu recours, et de quelques monographies qui ont paru depuis la publication de ce volume.

ÉRASME DE ROTTERDAM.

Les sujets de mécontentement et de sourde opposition contre l'Église ne manquaient pas, au commencement du XVIᵉ siècle, dans les diverses classes de la nation allemande, et principalement dans la classe nombreuse des lettrés, les grammairiens, des poètes et des professeurs, qui tous méprisaient à la fois, craignaient et haïssaient les théologiens de l'Université et les ordres religieux, se croyant, en raison de leur supériorité intellectuelle, mieux faits que ces deux corporations pour diriger la raison publique et l'éducation de la jeunesse.

Mais de tous les savants de cette époque, Érasme, sans contredit, était le plus célèbre. Depuis la Pologne jusqu'en Espagne, depuis l'Angleterre jusqu'en Hongrie, l'Europe civilisée entière était pleine de la gloire de son nom; et dans l'Église et hors de l'Église, depuis le prince jusqu'au simple particulier, tous, grands et petits, rivalisaient, pour ainsi dire, dans l'expression de leur enthousiasme et de leur admiration pour ses talents. Aussi, quoiqu'il ne manquât pas de rivaux, nul autre ne sut, après lui, s'élever aussi haut dans l'estime publique, ni se faire comme lui le centre et en quelque sorte la personnification de l'Europe littéraire et savante. Camerarius n'exagérait pas quand il disait de lui :

« On l'applaudit comme s'il était question d'un acteur de théâtre. Sous peine de passer pour un profane dans la république des muses, vous ne pouvez vous dispenser de le louer, de l'admirer, de le glorifier. Que si vous avez l'adresse d'obtenir un autographe, une lettre écrite de sa main, la gloire ne saurait manquer à un si beau triomphe, votre réputation est faite. Ajoutez

ce mérite celui de lui parler en personne, d'être admis dans son intimité; vous êtes le plus heureux des mortels, un homme sans pareil [1]. »

Ce fut Érasme qui, par la forme autant que par le fond même de ses écrits, ouvrit, sans précisément le vouloir, la voie à la réforme. Il excellait tellement à poursuivre par le sarcasme et le ridicule les superstitions et les abus ecclésiastiques, qu'en frappant ces derniers, il ne manquait jamais d'atteindre du même coup l'usage légitime lui-même.

Sa manière captieuse et superficielle de traiter les questions théologiques, afin d'y répandre la méfiance et le doute, était d'ailleurs très-propre à augmenter le malaise que les nombreux abus et le peu de moralité d'une grande partie du clergé faisaient éprouver à l'Église, à ébranler les vérités les plus fondamentales de la religion, et à préparer les esprits pour une révolution et des doctrines nouvelles.

Satisfait de la haute et universelle considération que lui témoignaient le public, les princes, les rois, les cardinaux et les papes eux-mêmes; abusé, d'autre part, par le repos et l'apparente sécurité de la religion, il était aussi loin de penser à une révolution et à l'imminence d'un grand schisme dans l'Église, qu'un homme, qui n'aurait jamais vu la mer que dans un calme parfait, serait éloigné de se la représenter bouleversée par la tempête. Il usait d'ailleurs de la liberté qu'on avait généralement avant la réforme, d'attaquer les abus ecclésiastiques, sans s'inquiéter de l'effet que sa critique, tantôt grave, tantôt moqueuse, pourrait produire dans l'esprit de la jeunesse. Plus tard, il est vrai, quand la semence qu'il avait répandue eut germé de toutes parts, et que le schisme se propageait avec une rapidité qu'il aurait à peine crue possible, il en fut effrayé et s'arrêta dans la voie qu'il suivait, retirant directement ou d'une manière détournée plusieurs de ses anciennes assertions contre l'Église, en adoucissant ou en expliquant quelques autres, et soutenant qu'on ne pouvait sans injustice lui imputer ce que, dans un temps de profonde paix et avec une entière soumission envers l'autorité spirituelle, il avait écrit contre le scandale et

[1] Camerarii Narratio de Eob. Hesso. B. 6, b.

les abus, et ce dont des hommes, animés de sentiments tout opposés, se faisaient maintenant des armes pour attaquer l'Église. A l'époque où il écrivit, disait-il, il ne se doutait pas qu'il pût jamais y avoir un pareil soulèvement des esprits [1]; et, dût-il alors avoir réellement publié quelques paroles imprudentes, il méritait encore, à cause de ses dispositions actuelles, de son dévouement à l'Église et de la haine implacable dont le poursuivaient les deux sectes ennemies, qu'on le jugeât avec des égards et une bienveillante équité [2]. Avec une connaissance plus exacte du caractère de l'homme et de ses écrits, on pouvait encore expliquer sa première ligne de conduite, en observant qu'Érasme ne paraît pas avoir été de ces esprits qui se font sur les choses une conviction bien motivée; qu'il modifia souvent ses opinions; que son antipathie pour la théologie scolastique fut cause qu'en général il sentait assez peu le besoin de systématiser sa pensée, et que souvent il ne sut pas reconnaître le lien profond et logique qu'ont entre eux les principes de notre croyance.

Il prétendait que la cause réelle du mal ne devait point se chercher dans ses écrits, mais dans l'orgueilleuse suffisance de certains théologiens, dans l'insupportable tyrannie de quelques moines et dans l'indigne conduite que plusieurs ecclésiastiques ne se gênaient pas de tenir, au su de tout le monde. Il est d'ailleurs visible, ajoutait-il, que la tempête qui désole maintenant l'Allemagne, n'est que le résultat de la vindicte divine, une punition de nos péchés comparable aux plaies d'Égypte, punition qui devrait porter à se repentir avec humilité, plutôt qu'à récriminer les uns contre les autres [3].

Érasme cherchait à réfuter ainsi les accusations qu'Aleander, le prince Albert Pie de Carpi, Sépulvéda et plusieurs autres avaient dirigées contre lui : accusations dans lesquelles on lui reprochait d'avoir été le précurseur de Luther, qui ne faisait réellement, disait-on, que suivre la voie qu'il lui avait tracée, et d'avoir par ses écrits disposé les esprits à

1 Hermanni von der Hardt Historia liter. reformationis, I, p. 113. Certè cùm illa mea scriberem, nihil minùs suspicabar, quàm hujusce moditumullum exoriturum.

2 Hardt, p. 111. — 3 Hardt, p. 109.

recevoir favorablement les erreurs de cet hérésiarque[1]; ce que confirmait d'ailleurs la manière dont Érasme, depuis 1518 jusqu'en 1523, s'était prononcé sur le réformateur et ses écrits.

Il écrivait, dès l'an 1518, à Erfurt, au recteur Jodocus Koch, plus tard connu sous le nom de Justus Jonas:

« Luther a enseigné beaucoup d'excellentes choses; plût à Dieu qu'il l'eût fait avec plus de douceur! le nombre de ses partisans et de ses protecteurs s'en serait accru, et la religion elle-même ne pouvait qu'y gagner. L'on serait néanmoins inexcusable de lui refuser son concours pour ce qu'il a dit de bon; car autrement qui oserait encore parler sans déguisement? Je ne puis ni ne veux du reste prononcer sur la valeur de sa doctrine : une chose cependant est incontestable, c'est que Luther a jusqu'à présent bien mérité de l'humanité[2]. »

Il mandait la même année au cardinal Volsey :

« Ce n'est certes pas un petit mérite que la vie de Luther soit tellement irréprochable aux yeux de ses ennemis mêmes, qu'ils n'y trouvent absolument rien qui prête à la critique. Je me serais bien gardé de juger les écrits d'un si grand homme, lors même que j'aurais eu le temps de les lire tous, et quoiqu'il ne soit aujourd'hui clerc si mince qui ne se croie le droit de les taxer d'erreurs grossières et d'hérésie. Je n'ai pas d'abord, il est vrai, rendu à Luther toute la justice qu'il mérite; c'est que je craignais que des débats auxquels la science devait rester étrangère, ne lui devinssent funestes[3]. »

Luther savait fort bien ce dont il était redevable à Érasme, et pour sa manière de penser et pour les résultats qu'il venait d'obtenir. Aussi, dans les premiers temps de son entreprise, ne tarissait-il pas en éloges sur le célèbre savant.

« Je le tiens, marquait-il, en 1518, à Spalatin, en fort grande estime et le défends de toutes mes forces, tout en ne me dissimulant point qu'il y a dans ses écrits bien des choses qui ne paraissent guère propres à conduire à la connaissance de J.-C.[4]. »

L'année suivante il lui écrit, à lui-même, pour lui présenter, dit-il, ses hommages comme à l'homme dans lequel ils ont mis leur gloire et leurs espérances, et que tous honorent comme le prince même de la pensée. Il s'excuse ensuite de la

1 Hess. Leben des Erasmus, I, p. 491. — 2 Erasmi, Epp. p. 325. — 3 Epp. p. 317. — 4 Lutheri Epp. ed. Aurifaber. I, f. 47.

hardiesse qu'il a, lui indigne, de paraître en la présence d'un si grand homme[1]. Dans la préface de son commentaire sur l'épître de saint Paul aux Galates il émet le vœu, qu'Érasme, un des plus illustres théologiens de l'Europe, veuille bien se charger d'un pareil travail, assurant qu'il s'empresserait, lui, de se retirer de la lice.

Érasme, en répondant au réformateur de Wittenberg, l'exhorte à la modération et termine en ces termes :

« Ce ne sont pas des avertissements que je vous donne, mais de simples encouragements, afin que vous persévériez dans vos bons sentiments. Je viens de parcourir votre commentaire sur les Psaumes, et je l'ai fort goûté : je crois pouvoir en attendre d'excellents résultats. Le prieur du couvent d'Anvers est votre ancien élève, à ce qu'il dit : c'est un homme plein de sentiments chrétiens, qui vous affectionne infiniment, et le seul de sa communauté qui prêche la doctrine du Christ. Tout ce qui sort de la bouche des autres n'est que bagatelles et frivolités. Que l'esprit divin répande longtemps encore sur vous l'abondance de ses dons, pour sa plus grande gloire et le plus grand bien de tous[2] ! »

Cette approbation, accordée par Érasme à une des premières œuvres du réformateur, eut d'autant plus d'importance, que dans le commentaire de Luther se trouvaient déjà traités la plupart des points par lesquels sa doctrine s'écarte de l'enseignement de l'Église.

Peu de temps avant, et dans la dédicace de son Suétone adressée à l'électeur Frédéric de Saxe, Érasme avait déjà saisi l'occasion de manifester son opinion sur Luther, et n'avait pas peu contribué à fortifier ce prince dans sa résolution de ne point se laisser entraîner aux mesures de rigueurs que lui conseillaient les ennemis du chef de la réforme[3].

« Il est, lui disait-il, digne d'un esprit aussi éclairé que le vôtre, de ne pas permettre qu'il soit dit jamais que sous votre gouvernement paternel l'innocence a succombé sous les coups du cagotisme et de la méchanceté. J'ignore ce qu'à Rome on peut penser de Luther; mais ce que je sais, c'est qu'ici tout ce qui tient à la religion approuve ses écrits et les lit avec plaisir[4]. »

De la même manière dont Érasme s'expliquait en écrivant à

1 l. c. f. 157. — 2 Erasmi Epp. p. 427. — 3 Leben des Erasmus, Hess., II, p. 30, 35. — 4 Lutheri Opp. T. I, p 211. Jenaer. Ausg.

Luther, ainsi le faisait-il encore, dans ses lettres et ses conversations, vis-à-vis de ses amis et même de personnes dont il eût pu cependant avoir à redouter l'influence, si elles avaient voulu mal interpréter sa franchise. Il le défend, par exemple, et le disculpe autant qu'il peut dans une lettre adressée au cardinal Albrecht, de Mayence.

« On ne peut pas, dit-il, en trop vouloir à Luther, de ce qu'en de telles circonstances il s'est un peu laissé aller à l'emportement de son caractère [1]. »

Erasme envoya cette lettre à Hutten, qui se trouvait alors attaché au service du cardinal; et Hutten, au lieu de la remettre à son adresse, s'empressa de la faire imprimer, après y avoir remplacé quelque part *Luther* par *notre Luther*. Il espérait par là décider Érasme à s'avouer ouvertement du parti des réformateurs.

Après l'an 1520, alors que l'abîme, ouvert entre les doctrines de la réforme et celle de l'Église, se montrait entièrement à découvert, Érasme devint plus circonspect dans sa manière de s'exprimer, si ce n'est toutefois dans ses lettres confidentielles aux personnes qu'il savait approuver le nouvel enseignement, et où il continue à se prononcer favorablement et sur la personne et sur l'œuvre de Luther.

A la diète de Cologne, interrogé sur ce qu'il pense de Luther et de sa querelle, il hésite d'abord, puis répond :

« Luther a deux fautes graves à se reprocher; il a osé s'attaquer à la couronne du pape et au ventre des moines [2]. »

Pressé par les sollicitations de Spalatin, aumônier de l'Électeur, il s'exprime encore en ces termes dans un de ses écrits :

« Ce qui a blessé toutes les âmes honnêtes et pieuses, c'est moins la doctrine de Luther que la bulle du pape, où règne un ton de violence fort peu d'accord avec la douceur qui convient au vicaire de Jésus-Christ. Luther, je le sais, a été condamné par deux universités; mais ce que je ne sache point, c'est qu'on l'ait réfuté nulle part. Le pape paraît avoir plus à cœur de défendre sa propre dignité que la gloire de Jésus-Christ. Tout ce qui, jusqu'à présent, a

1 Müller. Erasmus von Rotterdam, p. 279. Hess Leben des Erasmus, II, p. 43. — 2 Müller. Erasmus von Rotterdam, p. 284, 293.

été écrit contre Luther est désapprouvé par ceux-là même qui lui sont opposés. Le monde se sent naturellement porté vers la vérité évangélique; il n'est convenable ni qu'on oppose la force à cette louable tendance, ni que l'empereur, par des mesures violentes, imprime une flétrissure aux débuts de son règne [1]. »

Après avoir laissé échapper ces lignes, il se hâta de les redemander, craignant sans doute qu'on ne leur donnât de la publicité : malheureusement deux mois ne s'étaient pas écoulés que déjà la presse, à son grand déplaisir, s'en était emparée pour les répandre. La même année (1520), il écrivit à Mélanchthon :

« Je suis pour Luther autant qu'il est permis de l'être; mais tous ceux qui sont pour lui, c'est-à-dire presque tous les gens de bien, regrettent que souvent il n'ait pas écrit avec plus de prudence et de modération. Maintenant, il est trop tard ; les choses en sont à ce point qu'une rupture paraît inévitable. Puisse-t-elle tourner à la gloire du Seigneur! Peut-être est-il nécessaire qu'il y ait du scandale [2]. »

En 1523, il traite de paradoxes, d'énigmes dont le sens ne lui paraît pas clair et sur lesquels il ne veut point engager une discussion, les plus importants principes de la doctrine de Luther, celui de la *culpabilité de toutes les actions humaines*, *même de celles des saints*, celui de *la nullité du libre arbitre*, et celui de *la justification par la foi seulement*. Il continue néanmoins à protester de ses bonnes dispositions pour l'entreprise commencée, bien que Luther eût récemment écrit à Œcolampade, « que le jugement d'Érasme n'avait qu'une médiocre valeur dans ce qui se rapporte au sens spirituel des choses, et que, semblable à Moïse, il avait fait sortir les Juifs de la terre de servitude, et devait lui-même mourir dans le désert. » Il croyait, disait-il, avoir enseigné comme Luther enseigne aujourd'hui, sauf les paradoxes, les énigmes, la violence et les emportements de la colère [3].—Érasme parlait encore ainsi dans le courant de 1523, alors que la doctrine de Luther était déjà connue de tout le monde et développée dans tous ses points. Il en fut autrement deux ans plus tard,

1 Burscheri Spic., 15. p. 23.— 2 Brief an Melanchthon in Henke's magasin, II, p. 205-6. — 3 Brief Luthe'rs an Zwingli, bei Hess. II, p. 567-68.

où, dans une lettre écrite à Conrad Pellican, il assure qu'il n'est pas un seul dogme sur lequel il s'accorde parfaitement avec Luther ; que, si ce dernier et lui se ressemblent exactement par quelqu'endroit, ce ne peut être qu'en ce qu'ils font tous les deux également la guerre aux mœurs corrompues des hommes[1].

Dans le même temps, il se plaignait sans cesse des attaques dont il était l'objet de la part des évangéliques, pour ne pas s'être ouvertement déclaré pour eux, ainsi que des calomnies qui le faisaient impudemment passer pour luthérien, jusqu'à la cour même de l'Empereur. On lui fit dès lors, de toutes parts, de nombreuses mais inutiles avances pour l'engager à se tourner publiquement contre Luther[2] ; — à en juger par sa correspondance, il hésitait encore en 1524 à se prononcer en ce sens.

« Je crois, écrivait-il alors à Luther, avoir, jusqu'à présent, plus servi la cause de l'Evangile que plusieurs de ceux qui se parent du titre d'*Évangéliques*. Mais je vois que toutes ces innovations ne servent qu'à mettre en évidence une foule d'hommes corrompus et portés au désordre, qu'elles font rétrograder les belles-lettres, interrompent violemment la bonne harmonie des meilleurs et plus anciens amis, et nous menacent fort de révoltes et d'effusion de sang[3]. »

Dans un avis au conseil de Bâle, on trouve encore les paroles suivantes :

« Aucun des deux partis ne me paraît être suffisamment calme et de sang-froid ; car s'il m'arrive de laisser échapper la moindre parole sensée, je les heurte tous deux également, ce que j'aime toutefois encore mieux que de me ranger entièrement de l'un ou de l'autre côté[4]. »

En 1524, désirant avoir une entrevue avec Mélanchthon, il lui écrit :

« Je trouve tous vos dogmes parfaitement alignés et rangés en bataille contre la tyrannie pharisienne ; il s'y trouve cependant, je ne le cache point, bien des choses dont je ne voudrais point partager la responsabilité, et que, pour la sûreté de ma conscience, je me garderais d'enseigner, quand elles seraient plus certai-

1 Hess. II, p. 588. — 2 Idem. p. 77. — 3 Luther's Briefe, gesammelt von Schütz, II, p. 58, etc. — 4 Hess. II, p. 578.

nes qu'elles ne le sont. Vous allez demander pourquoi je n'ai pas de suite combattu ce que j'y trouve à reprendre : c'est parce que j'applaudissais à des innovations qu'on jugeait favorables à la liberté évangélique, et que je croyais pouvoir espérer que Luther averti se montrerait plus modéré. C'est aussi ce sentiment qui m'a fait et qui me fait encore, autant que je puis, réprimer les criailleries des théologiens, contenir la fougue sauvage des princes séculiers, séparer la cause de Luther de celle des lettres et des sciences, et assurer enfin les moyens de servir l'Evangile sans tumulte et sans bruit[1]. »

» Il en est qui, par leur étourderie, paralysent les plus salutaires efforts et nuisent ainsi réellement à votre cause. — Je suis loin d'être hostile à l'enseignement évangélique; mais il y a, je l'avoue, dans les principes de Luther plusieurs choses que je ne saurais goûter. Il se trouve sans doute des sycophantes qui nous accuseront de nous être concertés ; heureusement que Luther donne assez clairement à entendre, dans ses écrits, qu'il s'inquiète fort peu que je sois pour ou contre lui. Je puis ici vous promettre une chose, c'est de ne jamais attaquer sciemment la vérité évangélique. C'est cette disposition qui me fait négliger de diriger mes coups contre ceux des principes de Luther que je désapprouve, de peur qu'en les ébranlant je ne renverse avec eux ce que je trouve excellent. Oui, je travaille de tous mes efforts et dans toute occasion pour que, de la médication violente et remplie d'amertume que Luther fait subir au monde, l'Église puisse à la fin sortir pleine de vigueur et de santé : ce qu'on appelle ma réserve et ma modération n'a d'autre objet que d'être utile aux deux partis. — Je souhaite encore une chose, c'est que, parmi vous, on aime l'Évangile et qu'on le pratique vraiment avec conscience[2]. »

L'année même où cette lettre avait été publiée, Érasme écrivit son livre du *Libre arbitre*, où il réfute un des principes de Luther qu'il goûtait le moins et que celui-ci lui-même regardait alors comme le plus important de son système et le plus décisif. Georges, duc de Saxe, lui disait à cette occasion : « Si vous aviez exécuté trois ans plus tôt le généreux dessein que vous venez de prendre, et qu'au lieu de ménager Luther en le frappant, comme si vous aviez craint de lui faire mal, vous eussiez dès lors publiquement combattu ses détestables hérésies, l'incendie qui nous dévore aurait

1 Erasmi Epp., p. 691. — 2 Erasmi, Epp., p. 601 seq.,

fait moins de ravage, et l'on ne nous verrait pas aujourd'hui dans la triste position où nous sommes. »

Beaucoup de personnes n'en continuèrent pas moins à croire que Luther ne faisait que continuer l'œuvre commencée par Érasme, à ce point que Jean Éberlin, premier pasteur luthérien de Günzbourg, écrivit à l'Empereur Charles-Quint : « Qu'il s'associait aux vœux de ses amis pour que l'Empereur éloignât de sa personne le moine gris, et choisit pour confesseur ou du moins pour conseiller intime Erasme de Rotterdam, Luther, Carlostadt, ou quelqu'autre pareil[1]. »

Des écrits de controverse qui parurent ensuite, celui de Luther sur la *Servitude de la volonté*, et l'*Hypéraspiste* d'Erasme, interrompirent entre les deux auteurs toute relation épistolaire, de sorte qu'au lieu des anciens témoignages de considération et de respect, Luther montra dès lors un vif ressentiment contre Erasme. Il n'en fut pas de même de Mélanchthon ; Erasme ne cessa d'entretenir avec lui de bons rapports, et quelquefois de lui confier ses griefs contre Luther.

« Que n'a-t-il, lui disait-il à son sujet, que n'a-t-il évité les occasions de révolte et favorisé les bonnes mœurs avec autant de zèle qu'il a montré de violence à défendre le dogme ![2] »

Et plus loin :

« Qu'y a-t-il de plus détestable au monde que d'exposer des populations ignorantes à entendre traiter publiquement « le pape d'Antechrist, les évêques et les prêtres d'hypocrites, la confession de pratique détestable, les expressions *bonnes œuvres*, *mérites*, *bonnes résolutions*, d'hérésies pures, et professer que notre volonté n'est pas libre, que tout arrive nécessairement, fatalement, et qu'il importe peu de quelle nature sont et peuvent être les actions de l'homme[3] ? »

L'époque vers laquelle Érasme arriva graduellement à se détromper et à modifier ses premières dispositions, correspond aux années 1523 et 1524. Ce qui paraît d'abord lui avoir dessillé les yeux, c'est l'espèce de personnes qui embrassaient le plus chaudement la doctrine nouvelle. Nous trouvons dans

1 Litér. Muséum, B, I, 393. — 2 Corpus reformat. ed. Bretschneider, II, p. 844. — 3 Erasmi Epp., p. 604 ,seq.

une lettre qu'il adresse en 1523 à Pierre Barbirius, doyen de Tournay, le passage qui suit :

« Tous en appellent à la liberté évangélique, mais il s'en faut que tous s'y proposent le même avantage. Les uns n'y voient qu'un moyen commode de satisfaire leurs passions insensées et leurs appétits charnels ; un grand nombre, celui de s'approprier les biens de l'Église ; d'autres, une bonne occasion de dissiper le leur dans la crapule et la débauche, sauf à le rétablir ensuite par le dol et la rapine. Il en est enfin plusieurs pour qui le rétablissement de l'ordre ne serait pas sans danger [1]. »

Il écrivait, vers le même temps, à Montpellier, à Antoine Brugniard, dont les dispositions penchaient pour la doctrine :

« Je ne suis pas malintentionné pour leur Évangile ; je me garderais toutefois de m'associer à l'œuvre, tant que je ne verrai pas d'autres évangéliques et d'autres fidèles que ceux que j'ai sous les yeux [2]. »

Érasme n'était pas encore, en 1524, entièrement fixé sur le parti qu'il prendrait. La nouvelle doctrine lui convenait bien en partie, mais non pas les personnes qui l'avaient embrassée ; cela se voit clairement dans le passage suivant d'une de ses lettres à Hédio :

« Je ne tiens pas à ce que chacun sache tout ce que je fais pour l'Évangile. Des gens qui ne reculent devant aucun genre de méfait, m'accusent de pusillanimité ; mais que je puisse un jour rassurer ma conscience et voir de meilleurs fruits de la doctrine, et je saurai bien prouver que je ne suis point si timoré. Il est admirable, vraiment, le progrès de leur Évangile ! Après avoir banni des temples et de nos habitations les images des saints, que ne chassent-ils aussi, ces hommes qui parlent tant de l'Évangile, les idoles charnelles et bien autrement dangereuses qui se sont emparées de leur cœur ! Les premiers chrétiens, par amour pour l'Évangile, se séparaient volontairement de leurs épouses ; maintenant, au contraire, le même Évangile ne saurait plus prospérer, à moins qu'il ne serve à trouver des femmes, des femmes et *de la fortune* [3]. »

Dans une de ses lettres, écrite d'Allemagne au cardinal *Campège* et datée de 1524, on trouve également :

« Il faut que je prenne garde, afin qu'avant de quitter ce pays, je

1 Erasmi opp. omni. Ed. Lugd. III, 1, p. 766. — 2 l. c. p. 824. — 3 l. c. p. 846.

ne sois pas mis en pièces par les Allemands, qui ressemblent à de vrais possédés, et dont un grand nombre, qui se vantent d'être évangéliques, mériteraient plutôt d'être qualifiés de démons, étant prêts à tout oser [1]. »

Il s'exprime en termes plus énergiques encore dans une autre lettre adressée au duc de Saxe :

« Je vois surgir à l'abri de l'Évangile une nouvelle race, insolente, indisciplinable et sans pudeur, qui finira par se rendre à charge à Luther lui-même [2]. »

Ce qui le révoltait le plus, c'était de voir un parti, dont l'immoralité devenait de jour en jour plus flagrante, employer à tout propos les grands mots de *Christ*, d'*Évangile*, de *volonté divine*, comme autant de mots d'ordre à la mode.

« Tous, ajoutait-il, en 1524, à Théodore Hézius, tous ont invariablement à la bouche les mots sacramentels que voici : *Évangile, Parole sainte, Dieu, Foi, Christ, Esprit saint*, et cependant je les vois la plupart se conduire de telle sorte que je ne saurais douter qu'ils ne soient possédés du démon [3]. »

Peu après il mandait au Frisien Hayo Hermann, qu'il n'ignorait pas combien son livre du *Libre arbitre* soulèverait de rancune parmi des gens, « qui ont le Christ et l'Evangile à la bouche et le diable dans le cœur [4]. »

Il dépeint encore plus au long le caractère de la nouvelle secte, dans une lettre qu'il adresse au médecin Henri Stromer :

« Le nouvel Évangile a du moins l'avantage de nous montrer une nouvelle espèce d'hommes hautains, impudents, fourbes et blasphémateurs, divisés entre eux, dangereux, rien qui vaille, querelleurs, séditieux, furieux, et qui, pour tout dire, me sont tellement antipathiques, que si je savais au monde un lieu qui n'en fût infesté, je n'hésiterais pas à m'y réfugier à l'instant [5]. »

Il ne dissimulait même point cette aversion à un homme qui, du reste, avait avec lui bien des affinités, à Mélanchthon, quelque peu flatté que celui-ci dût être de pareilles confidences.

1 Erasmi Epp. L. xix, p. 683. — 2 Epp. L. xviii, p. 593. — 3 l. c. p. 596. — 4 Epp. L. xxi, p. 771.
5 Epp. L. xix, p. 604. Hic nobis hoc novum Evangelium gignit novum hominum genus, præfractos, impudentes, fucatos, maledicos, mendaces, sycophantas, inter se discordes, nulli commodos, omnibus incommodos, seditiosos, furiosos, rabulas, qui mihi adeò displicent, ut si quam nossem civitatem ab hoc genere liberam, eò demigrarem.

« On vit autrefois, dit-il, l'Évangile enfanter une nouvelle race d'hommes ; ce qu'il met au jour actuellement, je ne veux pas le dire. Des personnes que je comptais naguères entre les meilleures, et croyais nées pour la vertu, sont tellement dégénérées, qu'elles sont aujourd'hui parmi ce qu'il y a de plus mauvais. Ils en appellent incessamment au témoignage de l'Évangile, oui, mais à la condition d'en être eux-mêmes les interprètes [1]. »

« Je ne sais pas, dit-il ailleurs au même, ce qui se passe dans votre Église ; mais il doit s'y trouver des gens qui ne demanderaient pas mieux que de tout bouleverser et de forcer les princes à user de moyens violents contre les honnêtes gens aussi bien que contre les méchants. Ils ont incessamment sur les lèvres les mots *Évangile*, *Christ*, *Esprit saint*, *volonté divine;* malheureusement leur conduite est peu d'accord avec ce langage [2]. »

» Autrefois d'hommes grossiers et sauvages, avides, querelleurs et blasphémateurs, l'Évangile sut faire des hommes humains, doux, charitables, pacifiques, bienveillants ; ceux au contraire qui embrassent le nouvel Évangile, tels que des réprouvés, ne songent qu'à prendre le bien d'autrui, à fomenter la discorde et à médire des gens de bien. J'aperçois partout de nouveaux hypocrites et de nouveaux tyrans, mais nulle part je ne vois une trace de l'esprit vraiment évangélique [3]. »

La mauvaise impression que lui faisaient la conduite et les mœurs des réformateurs s'aggravait encore en lui par la lecture de leurs écrits.

« On voit, dit-il, en 1526, à Jean Henkel, prédicateur à la cour de la reine Marie de Hongrie, les livres se succéder sans interruption, l'emportant les uns sur les autres par la violence et l'acrimonie, et tous également révoltants par les prétentions de leurs auteurs et par je ne sais quelle rage de médisance enduite d'un vernis de trivialité [4]. »

1 Epp. L. xix, p. 602-3.

2 Opp. omn. ed. Lugd. III, I, p. 818. Nescio, qualis sit vestra Ecclesia; certè hæc tales habet, ut verear, ne subvertant omnia, et hùc adigant principes, ut vi coerceant simul et bonos et malos. Habent semper in ore Evangelium, verbum Dei, fidem, Christum et Spiritum, si mores species, illi longè aliud loquuntur.

3 Opp. III, 1. p. 819. Olim Evangelium ex ferocibus reddebat mites, ex rapacibus benignos, ex turbulentis pacificos, ex maledicis benedicos ; hi redduntur furiosi, rapiunt per fraudem aliena, concitant ubique tumultus, maledicunt etiam de benè merentibus. Novos hypocritas, novos tyrannos video, ac ne micam quidem evangelici spiritûs.

4 Epp. l. XVIII. p. 583.

La vue des discordes intestines et du manque total de conduite morale dans la secte acheva de le désillusionner tout à fait, et finit même par lui faire croire à sa dissolution prochaine. Il s'explique en ce sens au duc de Saxe, en 1527 :

« Il n'est pas besoin de se mettre beaucoup en frais pour réfuter ces sectaires ; sans que le pape ni l'empereur interviennent, ils se détruiront bien d'eux-mêmes par le seul fait de leurs dissensions et de leurs mœurs, qui ne sont rien moins qu'évangéliques[1]. »

Dans une lettre au réformateur Bucer, de Strasbourg, il décrit de la manière suivante les fruits que commençait à porter, parmi les particuliers, leur indépendance de l'Église et de ses lois.

« Ceux qui ont aboli l'usage des Heures, qui se sont, comme ils disent, dépouillés de l'extérieur pharisaïque, qui rejettent les prescriptions épiscopales et l'abstinence ordonnée par l'Eglise, s'abstiennent maintenant tout à fait de la prière, sont plus mauvais, plus hypocrites qu'auparavant, n'observent même plus les commandements de Dieu et sont devenus les esclaves de leur ventre et de ses appétits[2]. »

Il indique en même temps ainsi les motifs par lesquels il ne s'est point attaché à la nouvelle église :

« Ce qui m'a surtout éloigné de leur société, ç'a été de voir un bon nombre d'entre eux entièrement dépourvus de toute pureté évangélique. Je connaissais naguère quelques hommes, excellents avant qu'ils ne fissent partie de cette secte ; je ne puis plus moi-même juger ce qu'ils sont aujourd'hui ; mais du moins on m'assure qu'il en est plusieurs qui ont tout à fait mal tourné et pas un seul qui soit devenu meilleur. Enfin mes sympathies ont achevé de me détourner d'eux par le manque total d'union de leurs chefs[3]. »

La conversion au luthéranisme du prêtre Gerhard Geldenhauer, de Nimègues, fut pour Érasme l'occasion de signaler en traits plus frappants encore les effets produits par la réforme sur ses partisans. Ce Gerhard, de retour d'un voyage qu'il avait fait à Wittenberg, venait de se marier à Worms, et s'y donnait, ainsi qu'à Strasbourg, beaucoup de mouvement pour la propagation de la nouvelle doctrine. Il y publia, pour engager les princes à confisquer les biens des couvents au profit de l'église évangélique, un écrit auquel il avait adapté un

1 Opp. III, 1. p. 1010. — 2 l. c. p. 1030. — 3 Epp. L. XIX, p. 651.

fragment d'un ancien ouvrage d'Érasme, et dont il avait de telle sorte arrangé le titre, que le travail entier pouvait être attribué à ce savant. Érasme, peu après, fit à son tour répandre une lettre, qui s'adresse particulièrement à l'auteur de cet écrit, et qu'il intitula : *Contre ceux qui se vantent faussement d'être évangeliques* [1].

« Que nous proposez-vous donc, y dit-il, qui soit meilleur et plus digne de l'Évangile? Portez les yeux sur votre peuple d'évangéliques, et dites-nous si vous trouvez qu'ils soient moins livrés à la débauche, à la dissipation, à la cupidité que ceux que vous détestez. Citez-nous le gourmand dont votre Évangile a fait un homme sobre et modéré, le caractère intraitable auquel il a inspiré la douceur, l'âme cupide qu'il a rendue généreuse, le médisant qu'il a rempli de charité, l'impudique au front duquel il a su imprimer de la modestie ; pour moi, je puis vous en montrer un grand nombre qui sont devenus pires qu'ils n'avaient jamais été. — On a rejeté les prières publiques, et voilà que plusieurs ne prient plus du tout. On a supprimé la Messe, mais par quoi l'a-t-on remplacée? Je n'ai jamais, il est vrai, fréquenté leurs églises; mais je les vois souvent eux-mêmes sortir de leurs assemblées comme des gens qui seraient possédés du malin esprit, avec des visages où ne respirent que la colère et la férocité, et si peu de bienveillance qu'il

1 Opp. T. X, p. 1578-1580. Quid nobis profertis melius et Evangelio dignius? Circumspice populum istum Evangelicum et observa, num minus illic indulgeatur luxui, lubidini et pecuniæ, quàm faciunt ii, quos detestamini? Profer mihi, quem istud Evangelium ex comessatore sobrium, ex feroci mansuetum, ex rapaci liberalem, ex maledico benedicum, ex impudico reddiderit verecundum. Ego tibi multos ostendam, qui facti sunt seipsis deteriores. — Excussæ sunt preces solemnes; sed jam plurimi sunt qui nihil prorsus orant. — Abrogata est Missa, sed quid illi successit sacratius? Nunquam illorum ecclesias sum ingressus, sed aliquando vidi redeuntes à concione, velut malo spiritu afflatos, vultibus omnium iracundiam ac ferociam miram præ se ferentibus, neque quisquam erat omnium, qui mihi viris aliquot honestis comitato deferret honorem, quem exhibemus quibuslibet, præter unum seniculum. Sic, opinor, discedunt milites à concione ducis ad prælium, ad θούριον ἀλκὴν, exhortati. Quis unquam vidit in illorum concionibus quemquam pro peccatis suis fundentem lacrymas, tundentem pectus, aut ingemiscentem? Jam quanta pars ibi consumitur in laceranda sacerdotum vita ac — si verum narrant — frequenter in iis sermonibus, qui magis faciunt ad seditiones, quàm ad pietatem? Abrogata est confessio, sed interim ne Deo quidem confitentur plurimi. Abjectus est cum jejuniis ciborum delectus, sed interim graviter indulgetur crapulæ, et ita quidam effugerunt Judaismum, ut cœperint esse Epicurei. Protritæ sunt ceremoniæ, sed nihil accessit spiritui, imo multùm decessit, meo quidem judicio. — Interim constitutiones humanæ constitutionibus humanis, imo parum

n'en est aucun qui daigne, en passant, nous honorer, quelques honnêtes amis et moi, de ce salut banal qu'on accorde au premier venu. Qui les vit jamais, dans leurs sermons, gémir, se frapper la poitrine, pleurer sur leurs péchés? La majeure partie de ces pieux discours n'a d'autre but que de décrier la vie des prêtres, et, si je suis bien informé, serait plus propre à exciter à la révolte qu'à disposer à la piété. On ne veut plus de la confession auriculaire, et il en résulte que la plupart ne se confessent même plus à Dieu. Le jeûne et l'abstinence sont entièrement rejetés; par contre, on s'adonne beaucoup mieux à l'ivrognerie, de sorte que plusieurs n'ont échappé au judaïsme que pour tomber dans la sensualité. Le culte extérieur est méprisé et foulé aux pieds, mais sans nul profit pour l'esprit, qui a, par là, selon moi, plutôt perdu que profité. — Les institutions humaines sont remplacées par d'autres qui ne sont pas moins humaines ou qui ne le sont même pas. On les nomme aujourd'hui, ces nouvelles institutions, *la parole de Dieu;* le nom seul est changé. La condition des individus s'est, du reste, si peu améliorée, que des hommes pleins d'honneur préfèrent un exil volontaire à cette liberté si prônée. C'est ainsi que se sont soustraits au joug de l'homme, ceux qui courbent la tête sous celui de votre Evangile. Je crains fort que la plupart, au lieu d'être soumis à l'homme, ne soient asservis à l'empire bien plus tyrannique du démon. — Quelles sont toutes ces séditions, auxquelles s'abandonne à chaque instant ce peuple évangélique? Pourquoi si souvent, et pour de si futiles causes, les voit-on courir aux armes? Eh quoi! ils n'obéissent même point à leurs pasteurs, à

humanis mutantur. Titulus modò mutatus est, vocantur enim verbum Dei; cæterùm res adeo nihilo est mitior, ut complures boni viri præferant ultroneum exilium isti magnificè decantatæ libertati. Sic excutiunt jugum hominum, qui vestro Evangelio submittunt cervicem. Magis vereor, ne plerique pro gravi jugo hominum portent gravius jugum diaboli. — Quos subinde tumultus excitat populus Evangelicus? Quoties quàm levibus de causis procurrit ad arma? ne suis quidem Ecclesiastis satis obtemperans, nisi dicant blanda auribus: profligandi etiam, si liberiùs in vitam eorum invehantur. — Apostoli, quò magis vacarent Evangelio, aut abstinebant ab uxoribus, quas ducere licebat, aut legitimè ductas vertebant in sorores. Nunc floret Evangelium, quòd sacerdotes et monachi contra leges certè humanas, contra professionem suam ducunt uxores. Circumspice, num castiora sint eorum conjugia, quàm aliorum, quos ducunt pro ethnicis? Agnoscis, opinor, quas hic fabulas tibi possim referre, si libeat; neque enim necesse est, ut notissima referam, quæ vel magistratus vel plebs, reclamante aut connivente magistratu, publicitùs designavit. — Interim dum neminem amant præter sese, dum nec Deo, nec episcopis, nec principibus, ac magistratibus obtemperant, dum mammonæ, gulæ, ventri et inguini serviunt, postulant haberi pro Evangelicis et Lutherum magistrum præferunt. — Fidem ubiquè prædicat Lutherus, ea ubi est? At nos in plerisque videmus opera carnis, spiritûs nullum vestigium. Quid illis cum Luthero?

moins que ceux-ci ne les flattent ; il y a plus, ils les menacent d'expulsion, s'ils se permettent de reprendre un peu librement leur conduite ! — Pour mieux se vouer à l'Évangile, les Apôtres s'abstinrent autrefois de se marier, bien qu'il leur fût permis de faire différemment, ou bien ils vécurent avec leurs femmes comme si elles n'avaient été que leurs sœurs ; maintenant l'Évangile prospère, sans doute parce que des prêtres séculiers et des moines se permettent de prendre femmes en violation des lois humaines et des vœux qu'ils ont prononcés. Que si du moins leurs unions étaient plus chastes que celles des hommes qu'ils traitent de païens ! mais vous savez, je pense, quelles histoires scandaleuses j'aurais pu vous raconter, s'il n'était inutile de répéter ce que le peuple, d'accord ou non avec ses magistrats, a depuis longtemps divulgué. Tandis qu'ils n'ont d'amour que pour eux-mêmes, qu'ils n'écoutent, ni évêques, ni princes, ni magistrats, ni Dieu, et qu'ils n'obéissent qu'à Mammon, à leur ventre et à leurs plus grossiers désirs, ils osent, ces gens, prétendre à passer pour évangéliques, sur la foi de Luther leur pasteur et leur maître. Luther, de son côté, s'en va, de toutes parts, prêchant la foi de Jésus-Christ ; mais cette foi, où est-elle ? — Nous ne remarquons chez la plupart que paroles charnelles, et de l'esprit, rien, pas un vestige ! Que veulent-ils donc avec leur Luther ?

» Serait-ce par un effet du hasard que je n'en ai pas rencontré un seul qui ne paraisse pire qu'il n'était avant de leur appartenir[1] ? »

La réponse que firent à cet écrit d'Erasme, en 1530 [2], les prédicateurs de Strasbourg, Capito, Bucer, Hedio et quelques autres, fit assez connaître, malgré les mensonges et les calomnies dont elle est remplie, que ce tableau de l'état moral du parti protestant et des nouvelles paroisses ne manquait pas de vérité.

A l'observation d'Érasme, qu'une telle situation les autorisait peu de reprocher à l'ancienne Église les vices de ses partisans, ils ne surent rien opposer sinon que la pureté de leur Église ne deviendrait une vérité que dans la vie future,

[1] l.c. 1582. Fieri possit, ut mea sit infelicitas, mihi adhuc neminem contigit nosse, qui non videatur seipso factus deterior.

[2] Epist. apolog. ad sinceriores Christi sectatores per Frisiam orient. et alias infer. Germ. regiones, In quâ Ev. Chr. verè studiosi, non qui se falsò Evangelicos jactant, iis defenduntur criminibus, quæ in illos Erasmi Roterod. ep. ad Vulturium Neocomum intendit. Per ministros Ev. Eccl. Argentoratensis.

et que s'ils se sont séparés de la communion romaine, c'était moins pour la corruption des mœurs, qu'à cause de la manière dont on y outrage notre Seigneur.

Érasme publia, tout de suite après, un nouvel écrit sur le même sujet et l'adressa, ainsi qu'avaient fait les prédicateurs de Strasbourg, de leur côté, aux frères de la basse Allemagne et de la Frise orientale.

« Je sais positivement qu'il n'y eut jamais plus de luxure et d'adultères qu'il y en a parmi les évangéliques, comme il leur plaît de s'appeler. Luther n'a-t-il pas lui-même avoué qu'il préférerait de vivre encore sous la domination des papes et des moines, qu'avec cette race d'hommes qui, sous le voile de l'Évangile, mènent une existence de Sybarites? Mélanchthon, dans ses lettres, a fait le même aveu, et Œcolampade, dans un de ses colloques, ne dit pas autre chose. Je vois bien tout ce qu'on rejette ou démolit, mais rien qui soit mieux fait pour en tenir lieu[1]. — S'il arrivait aux prédicateurs de tonner aussi impitoyablement contre les vices de leurs frères qu'ils le font contre ceux de nos prêtres, je serais bien surpris qu'ils eussent seulement trois auditeurs. Je les fais juges de la manière dont ils agissent sous ce rapport; pour moi, je n'ai jamais rien ouï dire qui me fasse croire à leur impartialité[2]. — Je connais un homme que pendant dix ans j'ai aimé comme un fils, qui me considérait comme un père et que tout le monde, ainsi que moi, croyait né pour le bien. Il n'eut pas plutôt respiré l'air de la réforme qu'on le vit, contre toute attente, devenir joueur, spadassin, coureur de femmes, n'ayant plus qu'une pensée, celle de se marier[3]. »

« Tels que j'ai connus intégres, sincères, ignorant le mal, n'ont

[1] l. c. 1592, 93. Scio, nusquam fuisse majorem luxum, plùs adulteriorum, quàm inter evangelicos, sic enim appellari gaudent. Nonne Lutherus dixit, se malle pristinum papæ et monachorum regnum, quàm hoc hominum genus sub Evangelii prætextu in Sogdianorum vitam sese proripientium? Nonne idem suis ad me litteris deploravit Melanchthon? Nonne idem in colloquio fassus est Œcolampadius? — Quum tam multa submoveant, nihil succedit melius.

[2] l. c. 1596. Quòd si Ecclesiastæ tantâ sævitiâ clamitarent in vitia suorum, quàm clamitant in vitia sacerdotum, demirabor, si tres habituri sint auditores. — An isti idem faciant, ipsi viderint. Mihi tale nihil unquam auditum est.

[3] l. c. 1607. Novi quemdam, quem plùs decem annis non aliter atque filium adamavi, meque vicissim ille non secùs ac parentem observabat, indole, quam dixisses probitati natam : simul atque hausit spiritum evangelicum præter omnem exspectationem cœpit esse bonus aleator, pernox chartarum lusor, non inelegans scortator ; cœpit discinctus gestare prælongum ensem, cogitare de matrimonio.

pas plutôt embrassé la doctrine nouvelle qu'ils se mettent à parler femmes, à jouer, à mépriser la prière, et deviennent impies, querelleurs, vindicatifs, vaniteux et calomniateurs, dégénérés au point d'être méconnaissables. J'ai eu l'occasion d'observer que, dans les affaires, les évangéliques sont plus durs et offrent moins de garantie que les autres. Je connais quelques-uns de nos évêques dont la piété l'emporte, à mon avis, sur celle de mille évangéliques pris ensemble, bien que ces derniers s'expriment sur le compte des prêtres, des moines et des prélats, comme s'ils étaient tous des pervers et des ennemis de Jésus-Christ[1]. »

« Ils sont parvenus à tout embrouiller dans la législation sur le mariage : que leurs inspecteurs leur disent ce qu'ils ont vu des résultats de cette confusion ! Mais à quoi sert d'en parler, puisqu'ils conviennent eux-mêmes que l'Évangile a été pour plusieurs d'entre eux le prétexte et la cause des plus honteux débordements[2] ? »

« La plupart sont d'ailleurs des gens qui n'ont plus rien à compromettre, des banqueroutiers, des déserteurs, des moines et des prêtres chassés de leur ordre ou du sanctuaire, partant désireux de nouveautés et de licences, des jeunes gens imberbes, des femmes inconséquentes ou des mercenaires, des aventuriers, des soldats, des hommes déjà flétris par le crime[3]. »

[1] l. c. p. 1608. Quos antea noveram puros, candidos et fuci ignaros, ubi se sectæ dedissent, loqui cœpisse de puellis, lusisse aleam, abjecisse preces, factos ad rem attentissimos, impatientissimos omnis injuriæ, vindices, obtrectatores, vanos, viperinis moribus, ac prorsus hominem exuisse. — Expertus sum, si quid erat negotii, duriores esse minùsque fidos plerosque evangelicos, quàm cæteros. — Inter Episcopos nostros novi, quorum sanctimoniam malim, quàm mille evangelicorum, qui sic loquuntur de sacerdotibus, monachis et episcopis, quasi sint omnes sceleratissimi et hostes Christi.

[2] l. c. p. 1609. Leges matrimonii omnes commiscuerunt. A visitatoribus discant, quos casus audierint. Sed quid opus est, quemquam nominare, quum ipsi fateantur occasione Evangelii multos licentiùs in scelera ruere?

[3] l. c. p. 1624. Sunt in his plerique tenues, decoctores, profugi, desertores instituti sui, novarum rerum et licentiæ cupidi, juvenes, muliercuiæ incogitantes, operæ mercenarii, parùm cordati, errones, milites, quidam etiam criminibus infames.

GEORGES WIZEL,

Georges Wizel, né à Bach, dans la Hesse, après avoir pris, à Erfurt, le grade de maître ès-arts et achevé ses études à Wittenberg, fut ordonné prêtre et remplit dans sa ville natale, de 1521 jusqu'en 1524, les fonctions de vicaire et de secrétaire communal. Il devint bientôt un chaud partisan de la doctrine de Luther et se montra fort ardent à poursuivre les abus de l'Église [1].

Il expose lui-même de la manière suivante les motifs de sa conversion :

« Ce qui m'attira d'abord vers vous, ce fut l'universelle approbation que vous obteniez du monde ; ce qui m'entraîna tout à fait, ce furent l'assentiment que vous accordaient les savants, puis la nouveauté, le honteux état de l'Église, enfin l'espérance qu'à la suite d'une réforme tout le christianisme prendrait, sous tous les rapports, une direction meilleure [2]. »

Qui pourrait le condamner de s'être laissé porter à une démarche pareille? Son excuse, dit-il, se trouvait dans sa jeunesse et dans son inexpérience avide de nouveautés. N'ayant pas encore lu les Pères de l'Église [3], il n'avait eu

[1] Strobel. Beitrage II, p. 277.

[2] Wicelii epistolarum libri quatuor. Lipsiæ 1537, b. 4, b. Attraxit me primùm in partem vestram plausus ille orbis maximus, pellexit præproperus eruditorum assensus, incitavit novitas, ut plerique naturâ hujus cupidine ducimur : perpulit Ecclesiæ fœda facies, potissimùm invitavit spes magna, omnia fore puriùs christiana.

[3] Epp. c. a. Nec usque adeo mirum, si juvenis ad istiusmodi obeunda induci potui, magis mirum, quòd senes eo seduci potuerunt. Minore culpâ peccavi, qui antiquorum Theologorum sacris monumentis ne visis quidem unquam istud feci, atque ii, qui electis illis et jam altum imbibitis animum ad peregrina quædam averterunt. Nec erat tum mihi quidquam judicii aut consilii, præter istud plebeium, quo omnes egregiè pollebamus. In initio tantùm plausibili acquievimus, de exitu parùm solliciti.

que le tort d'ajouter foi au cri général qui proclamait qu'un autre saint Paul venait de paraître à Wittenberg. L'éloquence belliqueuse des prédicateurs saxons avait bien séduit plus d'un vieillard sexagénaire, il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'un jeune homme à peine âgé de vingt ans n'y ait pas su résister!

La douce liberté jointe à l'inutilité des bonnes œuvres, c'était un appât bien capable de séduire une jeune tête de cet âge[1]. Wizel était d'ailleurs un de ceux qu'Érasme, sans le vouloir, avait préparés au parti de la Réforme[2]. Wizel le dit lui-même :

« Les écrits d'Erasme m'avaient puissamment aiguillonné, quiconque les avait lus ne pouvait être défavorable à cette grande entreprise[3]. — Cet homme est celui de tous qui, à mon avis, approche le plus de la vérité[4]. »

La lettre qu'il écrivit à Erasme, en 1532, de Francfort, après avoir quitté le parti luthérien, montre bien qu'il avait entièrement adopté les opinions de ce savant, qui était, de de sa part, l'objet d'une vive admiration.

Il l'exhorte à poursuivre sans relâche la double guerre qu'il faisait aux sectes et aux partisans déclarés des abus[5].

Pour faire preuve de bon Luthéranisme, Wizel se maria bientôt après, ce qui, avec les doctrines qu'il prêchait ouvertement, lui fit perdre sa place à Bach, qui se trouvait sous la juridiction ecclésiastique de l'abbé de Fulde. Il se rendit alors en Thuringe, où, sur la recommandation du prédicateur Strauss, d'Eisenach, il obtint, en 1525, la paroisse de Wenigen-Lubnitz[6].

Il s'y montra prédicateur ardent et zélé, montant souvent en chaire jusqu'à trois fois dans le même jour. Mais bientôt

[1] Epp. Dd. 2. b. Non hic comminiscar dulcem libertatem, bonorum operum inclemens exilium, militarem cathedræ saxonicæ fecunditatem et omnis terræ applausum, quibus rebus mirum, ni sexagenarius etiam prudens vidensque inescetur, nedum vicenarius.

[2] Neander de Vicelio, p. 9.

[3] Epp. b. 4. b. Calcar ad id ingens erant Erasmi vigiliæ, quas qui legerat, is non potuit non favere cœptis istis.

[4] Epp. Ff. 4. b. Nam is vir à scopo, meâ quidem sententiâ, minimè omnium aberrat.

[5] Epp. Ee. b. — [6] Strobel. Beitrage II, p. 278-280.

s'étendirent par toute l'Allemagne les troubles religieux auxquels succéda la guerre des paysans; et les ennemis protestants de Wizel l'accusèrent, à tort, d'avoir favorisé ces derniers, quoiqu'il soit parfaitement établi qu'il n'avait au contraire rien négligé pour les détourner de leur entreprise et les ramener au devoir. Wizel ayant par suite de cette révolte été chassé de la Thuringe, Luther le recommanda à l'électeur comme un savant, qui, avec la grâce de Dieu, devait bien être propre à remplir les fonctions de pasteur à Niemeck.

Les modernes biographes protestants observent, au sujet de Wizel, qu'il occupa cette nouvelle place avec honneur et s'y montra infatigable à remplir ses devoirs. Il se livrait alors en même temps à l'étude approfondie des Pères [1].

Dans l'intervalle qui sépare les années 1526 et 1528, il se fit dans les opinions de Wizel une nouvelle révolution, qui demande à être expliquée. Mélanchthon, qui convient lui-même n'avoir jamais eu avec lui que de bons rapports et lui avoir même offert son amitié, soutient avec plusieurs autres que l'ambition seule fut cause de ce changement, et que Wizel ne venait de déserter le parti évangélique que parce qu'il ne croyait pas y avoir été traité selon son mérite. Mais Néandre a prouvé le peu de validité de cette assertion.

« On serait, dit cet auteur, injuste envers Wizel, si l'on admettait, avec Mélanchthon, que l'ambition et l'amour-propre blessé furent les principaux mobiles de ses actions. On ne peut méconnaître, dans ses écrits, un homme pour qui la religion est la plus importante affaire de la vie, qui sent profondément les maux de l'Église et qui souhaite ardemment qu'on y porte remède. La place où il se tint dès lors, entre les deux partis, jusqu'à la fin de ses jours, indique d'ailleurs assez l'originalité de son caractère et la tournure particulière de son esprit, pour qu'il ne soit pas besoin de recourir à ces éléments purement extérieurs d'une interprétation de sa conduite. S'il n'avait eu que le désir de se faire valoir ou de se procurer des avantages temporels, il aurait dû, ce semble, agir tout différemment. Il n'est pas de doute qu'en s'attachant exclusivement à l'un ou à l'autre parti, il eût atteint ce but d'une manière à la fois plus facile, plus prompte et surtout plus certaine. La voie qu'il suivit était évidemment la moins propre à l'y conduire, et

[1] Strobel. Beitræge II, p. 293-94.

semblerait plutôt n'avoir été choisie que pour constater le sacrifice qu'il savait faire à ses convictions [1]. »

Ce témoignage rendu par Néandre au caractère de Wizel s'accorde, du reste, parfaitement avec ce que celui-ci nous en apprend lui-même.

« J'ai quitté ma patrie, dit-il, pour le nouvel évangile, que j'aimais à la folie. Cependant, plus je m'appliquai à approfondir la doctrine, moins je la trouvai fondée. Ce n'est pas sans répugnance que je me suis écarté de la route commune. L'étude des Pères me ramena vers l'Église mère, bien qu'elle ne fût point encore purgée de ses scories [2]. »

Il recommande la même lecture à tous les luthériens, persuadé qu'à leur tour éclairés par elle, ils feraient comme lui [3]. La certitude que le christianisme de Luther n'avait servi qu'à corrompre les mœurs le fit d'abord sérieusement réfléchir. Il manifesta souvent, en public, le chagrin qu'il éprouvait de cette influence, et, en 1527, il rédigea successivement deux projets d'amélioration qu'il adressa, l'un à Mélanchthon, l'autre à Justus Jonas. Mais le premier, à son grand déplaisir, ne fut point examiné comme il aurait désiré, et le second ne le fut pas du tout. Il eut, dans l'intervalle de 1527 à 1529, quelques entrevues, dans le village de Belzig, avec les théologiens établis en qualité d'inspecteurs pour les églises de Saxe, et il leur fit part de ce qu'il trouvait à réprendre dans la nouvelle église.

Il publia, d ns la même vue, son traité de l'Église, qu'il fit remettre, en 1529, aux théologiens réunis à Marbourg à l'effet de travailler à la concordance des doctrines de Luther et de Calvin sur le sacrement de l'Eucharistie. Ce nouvel écrit eut le même sort que les précédents, il ne fut point lu. Il se rendit enfin lui-même à Marbourg et y eut de fréquents rapports avec les théologiens de l'Allemagne supérieure, bien

[1] Neander das Eine und Manigfaltige des Christl. Lebens, p. 201.

[2] Epp. Hh. b. Patriam primùm reliqui ob spretum Evangelium Lutheri, in quod totus insaniebam. — Quo altiùs descendi, hoc minùs probatam sectam inveni, dum fieret, ut totam totus resignarem, malens videlicet Ecclesiam, nondum purgatam licèt, repetere, quàm extra hanc in castris Catilinæ cujusdam consenescere, aut etiam mori.

[3] De traditione Apostolicâ et Ecclesiasticâ. Colon. 1549. G. b.

qu'il ne partageât point leur manière de voir sur le sacrement [1].

Cette démarche et ces rapports le firent alors suspecter de Zwinglianisme [2]. Il s'en plaignit amèrement, disant qu'en Saxe, ainsi qu'autrefois en Thuringe, on aboyait partout après lui comme des chiens [3], et que par cela seul qu'il avait eu quelque relation avec les théologiens, on le considérait comme sacramentaire et on le traitait, selon la manière de s'exprimer des luthériens, de *mangeur de pain et de buveur de vin* [4].

La connaissance que Wizel avait faite, à Niemeck, de Campanus dont les opinions anti-trinitaires furent connues un peu plus tard, le fit de nouveau suspecter, et même, dans ce temps de méfiance et de fermentation, emprisonner par ses coreligionaires; mais son innocence ayant été reconnue, il fut, grâce à l'intervention de Luther, réintégré dans ses fonctions [5]. Bientôt après, désirant avant tout de pouvoir librement manifester ses nouvelles convictions, il se démit tout à fait de sa place (1531) et se retira près de son père à Bach, où il ne tarda pas à faire connaître son retour à ses premières croyances [6].

Plusieurs affirmèrent alors que le dépit d'avoir été mis en prison était l'unique cause de son abjuration, ce dont Wizel se défendit de toutes ses forces, déclarant que bien longtemps avant cette persécution ses sympathies l'avaient déjà séparé d'eux [7].

L'exaspération de ses amis et protecteurs monta dès lors au plus haut degré.

Justus Jonas, dans un pamphlet dirigé contre lui, l'accuse sans détour de l'hérésie de Campanus, quoique Luther, quelque temps auparavant, l'en eût reconnu innocent. Mélanchthon, qui croyait, dans un rapport que devait lui envoyer Menius, trouver de quoi le perdre ou du moins le faire suspecter, se montra fort désappointé, voyant que ce rapport lui ferait défaut, sans doute parce qu'on n'avait pu découvrir aucun grief qui fût capable de lui nuire [8].

[1] Neander de Vicelio, p. 19, 21. — [2] Epp. Q. 4. a. — [3] Epp. F. 4. a.— [4] Epp. I. b. — [5] Neander de Vicelio, p. 23-24. — [6] Strobel. Beitrage II, p. 314. — [7] Apologia, Leipzig, 1535. E. 8. b. — [8] Corp. Reform. ed. Bretschneider, T. II, p. 709.

« Il importe, disait Mélanchthon, qu'on se mette en mesure de montrer au peuple quel est l'esprit de Wizel[1]. »

Celui-ci, cependant, vivait à Bach dans une extrême pauvreté, sans emploi, avec une femme et des enfants à nourrir[2]. Le landgrave de Hesse l'ayant fait sommer, en 1533, de se reconnaître publiquement luthérien ou de sortir de ses Etats, il essaya de se placer à Erfurt en qualité de professeur d'Hébreu; mais dès que Luther et Jonas eurent connaissance de ce dessein, ils firent tous deux les plus grands efforts pour l'y rendre odieux au peuple ainsi qu'aux autorités. Le premier écrivit aux prédicateurs de cette ville, qu'il n'y avait pas de doute que Wizel ne fût un apôtre de Satan, un ingrat qui devait la vie, ce qui était faux, à ces théologiens de Wittenberg qu'il poursuivait maintenant de sa haine diabolique[3].

Enfin Wizel obtint une place à Eisleben, mais il y fut encore plus malheureux. « Il disait qu'à Bach il n'avait été exposé » qu'aux aboiements des chiens, tandis qu'à Eisleben il l'était » en outre aux attaques des loups. » Il y devint, en effet, dès les premiers jours, l'objet de la haine, des railleries et des mauvais procédés des habitants. Il n'y avait guère, à Eisleben, qu'une dizaine de catholiques, et encore la peur des luthériens ne leur permettait-elle pas d'assister au service religieux; de sorte que Wizel y était littéralement réduit à prêcher dans le désert. On voulut à la fin l'expulser à toute force, et pour cela l'on ne crut pouvoir mieux faire que de l'accuser de blasphème auprès du conseil, qui eut le bon sens de renvoyer les accusateurs[4].

Il vivait, à Eisleben, dans un état d'incessantes hostilités[5] avec les cinq prédicateurs luthériens de la ville. Dès le premier moment de son entrée en fonction, l'un d'eux, Michel Celius, publia contre lui un libelle des plus injurieux. Deux au-

[1] l. c. p. 679. — [2] Epp. T. 2.

[3] Strobel. Beitr. zur literatur II, p. 318. Antiquum est odium planè satanicum contra nos, quorum operâ vitam ipsam obtinuit et in gremio nostro alitus est hic serpens.— Strobel fait à ce sujet la remarque suivante : « Luther se laissa vraisemblablement emporter par la vivacité de son ressentiment, et ne fit que répéter les impostures que répandaient les ennemis de Wizel. Wizel était irréprochable tant qu'il fut protestant; ce n'est que quand il fut redevenu papiste qu'on le trouva répréhensible. » — [4] Epp. Nn. 3. a.— [5] Epp. c. 4. 6.

tres, Gaspard Guttel et Jean Agricola, ne se montraient guère mieux disposés, dirigeant contre lui des sermons dont les nombreuses citations contenaient la Bible presque tout entière. Wizel leur fit proposer une argumentation sur leurs différends; mais Guttel lui fit répondre de s'adresser pour cela aux petites filles [1], qu'il pourrait à loisir s'escrimer contre elles. Pour comble d'infortune, il ne parvenait point à trouver d'éditeurs qui voulussent se charger de ses livres [2].

En 1538, après la mort du comte Mansfeld, qui était catholique, il quitta Eisleben pour se rendre à Dresde, où il travailla de concert avec le duc Georges à maintenir le pays dans la soumission à l'ancienne Église. Mais, après la mort du duc, son successeur Henri donna ses premiers soins à favoriser la réforme. Wizel faisait alors imprimer sa *Postille* à Leipsich : on lui fit défendre de la continuer; et l'imprimeur n'ayant pas de suite obéi fut arrêté et mis en prison, et l'ouvrage sous presse confisqué. Wizel prit la fuite, laissant à Dresde sa femme et ses enfants. Il se réfugia en Bohême, puis revint à Stolpen, et, pour ne pas tomber entre les mains du duc, demeura secrètement près de l'évêque de Meissen avec Kochlaus.

Il se rendit ensuite à Berlin (1539), où il paraît avoir travaillé aux réglements de l'Église de Brandebourg. Puis, la réforme s'y propageant également de jour en jour davantage, il en partit (1540), pour aller à Wurzbourg dont l'évêque l'avait déjà fait inviter en 1534, par le chartreux Jodoque, à se rendre auprès de lui.

Il n'y trouva pas non plus la position qui lui convenait. Il quitta pareillement Wurzbourg et obtint enfin une place plus

[1] Epp. 3, 6.

[2] Epp. Ff. 2. b. Dans la préface qui se trouve en tête de la 2e partie de la Postille allemande du sur-intendant Mencelius, se trouve le passage suivant : « A l'époque où cela se passa dans Mansfeld (la victoire remportée par la Réforme), se trouvait à Eisleben *le fin* renard Georges Wizel, pasteur de la paroisse de Saint-André, qui travaillait de tout son pouvoir à défendre et à maintenir le papisme. Mais contre lui se déclara le pieux et savant Dr Gaspard Guttel, un des principaux parmi ceux qui avaient aidé à faire construire l'église et le couvent à Eisleben. Jean Eisleben, autrement dit Agricola, alors prédicateur de l'évangile et instituteur fort en réputation, se joignit à lui. — Ces deux hommes étaient bien capables de tenir tête à Wizel et aux autres papistes ; aussi se disputèrent-ils jusqu'en 1540. Dieu lui-même se chargea de rétablir la paix entre eux, en appelant à lui les protecteurs du papisme, ce qui força Wizel à se retirer. »

stable à Fulde, y ayant été nommé conseiller de l'abbé. Il profita de ce nouveau poste pour travailler à l'amélioration de l'état de l'Église, et fut présent à Augsbourg à la rédaction de l'Intérim. Il fut par deux fois obligé de s'enfuir de Fulde devant les troupes combinées de la Hesse et de la Saxe électorale, et deux fois il y perdit tout ce qu'il possédait. Il se résolut, en 1554, à quitter également Fulde, dont les habitants luthériens lui causaient de continuels ennuis, et à se rendre à Mayence, où il vécut sans charge ecclésiastique, uniquement occupé d'écrire jusqu'à sa mort, qui arriva en 1574[1].

Voici ce que nous rapporte Néandre de cette dernière période de la vie de Wizel :

« Au milieu de tant de vicissitudes, quoiqu'il eût été si diversement éprouvé par les soi-disant évangéliques, et qu'on l'eût abreuvé de mauvais traitements, bien faits pour l'exaspérer, Wizel ne cessa de demeurer invariable dans la position qu'il s'était faite entre les deux partis, niant qu'il fût convenable de condamner absolument tout chez les protestants, et insistant, sans se lasser jamais, pour qu'après avoir comparé les traditions de l'Eglise avec l'enseignement évangélique, on y retranchât l'erreur d'avec la vérité. »

« Il écrit en ce sens (1540) à Frédéric Nausea, qui plus tard devint évêque de Mayence.

« Il serait déraisonnable de vouloir que tout ce qu'ils ont enseigné depuis quinze ans soit également entaché d'hérésie. Je suis d'accord qu'en général il ne faut point céder aux sectes ; que si cependant les Pères, ou qui plus est les Apôtres, nous parlent et nous annoncent quelques vérités par leur organe, pourrons-nous en conscience refuser de leur prêter l'oreille [2]? »

Après l'existence la plus singulièrement active et, pendant vingt-cinq ans, consacrée tout entière au service de l'Église allemande, Wizel, dans une préface dont il accompagne l'annonce d'une édition complète de ses œuvres, reporte ses regards sur la route qu'il a parcourue et nous indique d'une manière simple et parfois saisissante, ce qu'il a voulu, ce qu'il a poursuivi de ses efforts, et ce que ses ennemis lui ont fait endurer de persécutions et de peines :

[1] Strobel. Beitr. II, p. 351.

[2] Neander das Eine und Manig faltige des Christl. Lebens, p. 320.

« Je ne puis ni ne dois ici, dit-il, me vanter de rien, si ce n'est de la connaissance de la divine vérité, et peut-être aussi des nombreuses et poignantes tribulations par lesquelles Dieu éprouva mon zèle et s'assura de ma fidélité. Mes souffrances ont voûté mon corps, ruiné ma santé et fait blanchir mes cheveux avant le temps. Je n'ai obtenu de la part de mes ennemis, qui sont en même temps ceux de l'Eglise, au lieu de réponses à mes écrits, que des injures et des témoignages de violence, et des persécutions au lieu d'une réfutation sérieuse. — De tout ce que j'ai fait je n'ai retiré d'autre profit que la plus cruelle inimitié dans tout le monde protestant, jusque là que je ne suis plus en sûreté même dans ma maison, et que je ne saurais sortir de chez moi sans m'exposer aux plus grands dangers. J'ai composé mes livres, étant de toutes parts entouré d'ennemis, au milieu de luttes incessantes et de transes mortelles. Dans quelque lieu que j'aie habité depuis vingt ans avec ma petite famille, à Bach, Esleiben, Leipsig, Berlin et Fulde, j'y ai de suite trouvé mon Capharnaum, ma Bethsaïde, mon Chorozaïn, et la rage des sectes ne m'y toléra que peu de temps.[1] »

Wizel, tout en protestant que sa rentrée dans le giron de l'ancienne église avait été sincère et franche, ne consentit pas toutefois à joindre ses efforts à ceux des autres défenseurs de la foi. Il voulut tenir le milieu entre les deux partis adverses, ou peut-être se placer au-dessus de tous deux. Il refusait d'être compté parmi ceux qui approuvaient indifféremment tout ce qui est ou se fait dans l'Eglise, et il osa même, quelquefois, se prononcer avec assez de force contre eux. De grands changements devaient être opérés, selon lui, dans l'organisation ecclésiastique; marié lui-même, il voulait qu'on permît à tous les prêtres de contracter le même lien. Il insiste, en général, dans cent endroits de ses écrits, sur la nécessité d'une réforme ecclésiastique, et, pour ne point paraître un défenseur quand même du clergé, il évitait soigneusement de frayer personnellement avec ses membres. Il écrit, par exemple, en 1532 :

« Quelques ecclésiastiques respectables, appartenant à la Religion romaine, semblent me rechercher; mais j'ai eu soin, jusqu'à présent, d'éviter leur société, non que je la méprise, mais afin

[1] Catalogus librorum omnium, quos suo nomine publicè typis edi curavit Georgius Vicelius, interprete Barthol. Novimagensi, Coloniæ. 1555. a. 4. a. — a. 6. b.

qu'on ne puisse pas dire que l'erreur publique trouve près de moi son appui [1]. »

Mais écoutons Wizel expliquer les motifs de sa seconde conversion et sa rupture avec le parti luthérien. Il écrit, en 1532, à un de ses amis [2] :

« Il y a plus de six ans que déjà bien des choses, mais surtout ce qui touche aux mœurs, commencèrent de me déplaire dans l'église évangélique. Je débutai dès lors par mes écrits et mes sermons dans la défense, tant publique que particulière, de la cause de l'éternelle vérité contre l'injustice et les ténèbres. Peu de temps après, les choses allant de mal en pis, l'ordre et le régime de la nouvelle église finit aussi par me choquer. Je n'y voyais, en effet, rien qui pût convenir aux âmes honnêtes et disposer à la piété ; mais les plus saintes choses traitées comme des jeux d'enfant, sans révérence, sans crainte, sans gravité; des institutions humaines succédant, d'un jour à l'autre, à d'autres également humaines, et nulle

[1] Epist. ad M. B. T.T. 4. a. Sunt quidam non mali sacerdotes Romanæ obedientiæ, qui meam ambire amicitiam videntur. Sed ego hactenus, quoad licet, commercium horum vito, non quod ullum spernam, sed ne errori publico patrocinium ferre videar.

[2] Epist. ad K. K. Q. a. b. Ante annos plùs sex cœperunt animo meo multa displicere in evangelica Ecclesia, præsertim, quod ad mores attinebat. Id temporis incœptabam zelum Dei exercere in injustitiam et tenebrarum opera, idque publicè et domesticè, concionando et scribendo. Non diu post, ut res pedetentim labebatur in deterius, displicuit ejus Ecclesiæ ordo ac regimen. Neque enim nullibi videbam quod afficeret bonorum animos et quod ad pietatis studia invitaret. Videbam pleraque veluti per ludum agi, nullâ gravitate, nullâ reverentiâ, nullo timore. Videbam humanas constitutiones humanis succedere, et hesterna hodiernis mutari, nec fieri meliorem sine cæremoniis, quàm erat in cæremoniis. Imo cæremonias leviculas à quocumque balneatore excogitari, atque sub Evangelii pallio venditari. Hujusmodi mihi, inquam, vehementer displicuerunt, quare ad scribendum adigebar. Scripsi itaque de corrigendo Ecclesiæ evangelicæ statu librum latinum, quem Philippo cognitori supplex detuli. Mox aliud paravi de dissimilitudine Ecclesiæ nostræ ab Ecclesia veteri, hunc Jonæ per litteras obtuli. Cœpi rem e suggestu quoque agitare. — At ubi intelligerem monitis meis exasperari cognitores et populo evangelico duram videri disciplinam, rectiùsque et christianiùs institutam vitam, adeoque saluberrima et optima et Christianissima quæque tantùm non rideri, nec tantulo probiores ullos undequaquam auditis nobis reddi, imo improbiores aliquanto, occœpi de doctrinæ veritate apud memet ambigere. Addebat suspicionis nonnihil vexilliferorum luxuria, tyrannis, avaritia, arrogantia. Augebat conceptam suspicionem totius fabulæ cursus illaudatus; cætera hic referre non ausim. Augebat hoc quoque, quod tam pugnantia, sibique neutiquam constantia in dies scriptitabant. Præterea audiebam, alios item ex ea egressos ecclesia, receptæ doctrinæ reluctari. Et commodum mihi contigit vetustissimorum scriptorum bibliotheca, quam diurnâ ac nocturnâ manu versabam.

part le moindre bon résultat pour les âmes de l'abolition des cérémonies religieuses. J'y vis des hommes de la plus basse condition en imaginer de nouvelles parfaitement ridicules, et, sous le voile de l'Evangile, les exploiter à leur profit. Tout cela, je l'avoue, me déplut fort et me fit enfin prendre la plume. J'écrivis d'abord, en langue latine, sur les améliorations à faire dans l'église évangélique, un livre que je soumis humblement à l'examen de Philippe. Peu après j'en fis paraître un second sur la dissemblance de notre église avec l'église ancienne, et que j'adressai de même à Jonas. — Je traitai le même sujet dans mes prédications, afin que le peuple ne se figurât pas sottement que c'était du vrai christianisme qu'il se trouvait doté. — Mais, quand je vis mes juges s'offenser de mes observations, le peuple évangélique repousser, ridiculiser même toute discipline, toute vie bien ordonnée, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus véritablement chrétien, et mes sermons au lieu d'amender les cœurs, les rendre pires encore, oh! alors, je me mis sérieusement à douter de la doctrine. Mes doutes prirent encore plus de force à la vue des débauches, de la dureté, de l'avarice et de l'orgueil des chefs, de leurs contradictions continuelles, enfin par la tournure peu louable que prenait l'entreprise et par plusieurs autres choses que je ne puis rapporter ici. Il me revenait d'ailleurs que quelques autres personnes s'étaient pareillement retirées de cette église et combattaient maintenant sa doctrine. Une excellente bibliothèque, composée des plus anciens écrivains sacrés et que je fouillais nuit et jour, me fut enfin d'une extrême utilité. »

Un an après, Wizel, parlant de son premier acquiescement à la réforme et de sa rentrée dans l'église, s'exprime encore ainsi :

« Ma jeunesse peut servir d'excuse au peu de constance que j'ai montré. Bien loin d'avoir lu, je n'avais pas même vu encore un seul Père de l'Eglise ; j'étais donc facile à séduire et bien disposé pour la doctrine. Je l'embrassai avec ardeur, parce que je la croyais conforme à l'Evangile, et persécutai dès lors la véritable Eglise. Mais je l'ai fait par ignorance, et voilà pourquoi la miséricorde divine envers moi n'a été que plus grande. Dieu m'avait donné comme un avant-goût de l'amertume de cette secte, en ce que je ne pus jamais m'accoutumer à plusieurs des choses qui s'y pratiquent, bien que je prisse intérêt, un grand intérêt à la doctrine en général, et que ses succès me fissent le plus grand plaisir. »

« Dès avant la guerre des paysans, il y eut déjà bien des actes qui me déplurent fort. Mais bien que les affaires se montrassent sous un mauvais jour, je continuais toutefois encore à m'inté-

resser à l'œuvre en elle-même, à la défendre conséquemment contre l'Eglise, et non-seulement contre elle, mais encore contre André Carlstädt et Thomas Munzer. — Cependant, plus je me montrais observateur attentif, moins il m'était possible d'approuver ce qui se passait partout autour de moi. Je remarquai finalement que cette belle entreprise allait chaque jour en déclinant, qu'elle se décomposait à vue d'œil et répandait déjà je ne sais quelle odeur de putréfaction. Je ne quittai toutefois pas encore, ne parvenant pas à déchirer le voile dont ils m'avaient enveloppé. J'ai dit ailleurs comment cette position ne fit, chaque année, que s'aggraver.»

« Enfin le Seigneur me fit tomber des yeux les écailles qui m'empêchaient de voir, arracha le voile grossier qui me couvrait le cœur, me retira de la synagogue luthérienne, et là seulement me la fit connaître, tout entière, telle qu'elle est; car pendant que je m'y trouvais moi-même, je ne pouvais la considérer avec assez de liberté. »

« Pendant les deux dernières années de mes fonctions dans la Saxe, je me suis, grâce à Dieu, vivement attaché contre la secte au dogme important de la *justification*, tel que l'enseigne l'Église. — Je ne sache pas qu'on m'ait encore fait nulle part beaucoup d'offres séduisantes en fait de places ou d'emplois; mais ce qui est certain, c'est qu'avec le protestantisme j'ai abandonné, sans aucun espoir de compensation, Dieu le sait, un fort joli revenu, et qu'aujourd'hui je me trouve dépouillé, dépourvu de tout, sans rentes ni traitement d'aucune espèce. Certes, si je n'avais été guidé que par l'amour-propre ou par des vues intéressées, je me serais gardé de renoncer à la position que j'occupais. — Ils en imposent aussi, ceux qui disent que je n'ai abjuré que par ressentiment, à cause de l'incarcération qu'on m'a fait subir en Saxe de la part de mes adversaires : mes livres, ma correspondance et des témoins vivants attesteraient, au besoin, que bien avant cette circonstance je me sentais dégoûté de la secte et de sa doctrine [1]. »

« J'ai trouvé que le luthéranisme, avec tout le tripotage qu'on appelle la réforme, ne pouvait être l'Eglise universelle ou autrement dite catholique, mais était bien un nouveau schisme semblable à tous ceux, au nombre de plusieurs cents, qui se sont formés depuis la mort de notre Seigneur; schisme qui déjà s'avance vers sa ruine et l'oubli dans lequel se sont ensevelis tous ceux qui l'ont précédé, tandis que l'Eglise de Dieu subsiste encore et ne cesse de triompher de ses ennemis les plus acharnés. »

« J'ai remarqué que l'auteur, le meneur et le maître de toute

[1] Apologie. E. 5. b. — F. 8. b.

cette affaire, est un moine, qui l'a préparée, lui tout seul, comme une chose qui lui appartient, et seul encore la soutient, la conserve, l'exploite et la défend, renversant, établissant, changeant, rechangeant, affirmant et niant, le tout à son idée, selon son bon plaisir, et suivant qu'il le juge favorable à ses desseins et funeste à l'Eglise. Je ne veux pas ici rechercher quel est le mobile de cet homme et le but qu'il se propose, ni ce qu'est son entreprise en elle-même, et ce qu'il est lui-même aussi, ce sectaire orgueilleux et sanguinaire; sa conduite exemplaire et son caractère évangélique sont assez connus dans l'Allemagne entière. J'ai vu les prémices ensanglantées de l'œuvre; ses partisans inhabiles, effrontés et charnels, montrent suffisamment quelle est leur origine. A part un petit nombre de changements qui ne déplurent point aux cœurs honnêtes, ce n'est point ainsi, mon frère, en vérité, ce n'est point ainsi que commença l'Eglise. J'ai vu, de plus, que les chefs du parti ont jeté leur dévolu sur le vulgaire; car bien que celui-ci se montre quelque peu contraire à la cause, à raison de l'avarice et de la vie sensuelle des prédicateurs, il la préfère toutefois à la papauté, pouvant y vivre plus librement, plus brutalement, ou, comme ils disent eux-mêmes, plus conformément à leurs caprices que partout ailleurs. Enfin, comme ils s'en plaignent encore eux-mêmes, l'Evangile sert de voile aux turpitudes de toutes espèces qui sont chez eux à l'ordre du jour. Chacun, depuis le prince jusqu'au paysan, n'est occupé que de ses intérêts : *Qui ne prend rien, n'a rien,* disent-ils. La conduite et les mœurs des pasteurs et de leurs femmes sont assez évidentes aussi par elles-mêmes, pour qu'il soit besoin d'en parler. »

« Si l'enfance de cette secte, dont Dieu nous garde, est à ce point souillée par le mal, que deviendra-t-elle dans sa vieillesse [1] ? — J'ai vu encore que, par leur fait, la charité et la piété vont s'éteignant dans tous les cœurs; qu'on a bouleversé, détruit, réduit à rien le culte et ses touchantes cerémonies ; qu'on a amoindri la prière, ridiculisé le jeûne, l'aumône, la pénitence, la charité, et, ce qui est à jamais regrettable, que toute espèce de bonnes œuvres sont négligées et réputées sans valeur. Le vice a violemment détrôné la vertu, de telle sorte que chez plusieurs le péché ne conserve même plus son nom, et qu'on accorde à l'opprobre l'estime qui n'est dû qu'à l'honneur. Je me suis convaincu que ces innovations ont rendu la police plus difficile, ainsi que l'attestent les plaintes de l'autorité; que par elles les communes se montrent moins subordonnées, moins faciles à administrer; qu'elles ont détruit ou in-

[1] Apologie. A. 3. b. — A. 5. b.

fecté les écoles, au grand détriment du bon ordre et de la religion, sans en excepter l'enseignement supérieur, dont les cours sont à peine encore fréquentés. Je me tais sur ce qui concerne l'éducation des enfants, dont il ne reste plus un vestige, et qu'avec leur catéchisme ils s'efforcent en vain de restaurer. Puis, ce parti rejette tout ce qui porte au bien, et conserve au contraire avec soin tout ce qui tend au mal. Ainsi, l'on renonce au jeûne, mais on maintient les jours gras, qui subsistent encore; les veilles de fêtes, les quatre-temps et vigiles ne sont plus sanctifiés, mais sont encore des occasions pour se livrer à tous les genres d'excès. »

« J'ai vu que chaque secte en enfantaient plusieurs autres; la principale en a déjà produit six ou sept, combien y en aura-t-il encore? On parle incessamment de l'apparition de quelques nouveaux prophètes, tous issus de Luther et formés à son école. — J'ai vu et je vois encore l'aveuglement et l'orgueil avec lesquels ce parti repousse et foule aux pieds tous les saints docteurs, morts ou vivants, tant anciens que modernes, et avec eux les conciles, les décrets et ordonnances les plus sages et les plus salutaires. Qu'on nous dise donc si cette manière d'agir s'accorde avec l'idée que nous avons de la véritable Eglise de Dieu, comme cette secte a le front de le soutenir! J'ai pu voir également sous quel régime incertain, variable, humain et dépourvu de sanction, ils retiennent leurs adhérents. Non, non, ce n'est pas là véritablement de l'ordre. Ce qui fait loi cette année, n'a plus aucune valeur l'année suivante. Chacun abonde dans son propre sens. Les voilà qui méditent une œuvre qui sera, s'il les en faut croire, digne de l'Evangile même : mais quoi! déjà nous la voyons étendue dans la poussière! A cette conception il en succède bientôt une autre, qui ne dure pas davantage, et ainsi de suite et sans fin. Ils s'arrogent le pouvoir d'établir, d'ordonner, de maintenir et de suspendre, le tout selon leur convenance : à qui donc et dans quoi se soumettront-ils? »

« Ils ont supprimé les lois et ordonnances humaines, afin, disaient-ils, de les remplacer par des lois et ordonnances divines : vous pouvez voir comme ils ont été fidèles à cette magnifique promesse. Si cet ordre de choses devait durer quelque temps encore, l'on verrait plus de lois établies par la volonté des hommes que l'on n'en vit jamais sur la terre. Qui ne sait la multitude de nouveaux décrets que leurs inspecteurs proposent journellement, et qui tous présentent cet invariable caractère de différer forcément des anciens, sous peine de n'être point évangéliques? Il est vrai que plusieurs des anciennes coutumes sont plus tard rétablies, quand la nécessité y oblige. Tout cela n'échappe point au public, aussi voit-on comme il se dépite et montre en tout son mauvais vouloir. Il murmure, ne

fait plus cas de rien et finira bientôt par négliger et mépriser même, sans distinction, tout ce qui se rapporte au culte. Que dirai-je encore? Ils ont échangé le mal contre le pis, des habitudes sanctionnées par le temps, par des pratiques nouvelles et partant sans consistance, ce qu'avaient fondé les sages, par ce qui l'est par des hommes sans prudence et sans prévoyance. Ils ont besoin de prêtres, ils sécularisent les nôtres et en font des laïques; puis, pour desservir leur église, ils prennent, à tort et à travers, ordonnés, non ordonnés, tout ce qui se présente, le premier venu, pourvu qu'il sache lire, qu'il ait ou prenne une femme, et que, celle-ci morte, il la remplace par une autre, et ainsi de suite; car comment pourrait-on prêcher le saint évangile, à moins d'être engagé dans le mariage? Qu'on veuille ensuite remarquer comment ils en usent avec la caisse commune. Je ne veux rien spécifier; mais on la dirait, en vérité, plutôt la caisse d'un accapareur que celle d'une paroisse chrétienne. Leurs cimetières ressemblent plutôt à une voirie qu'à un lieu consacré à la sépulture de chrétiens. Ils ont enfin des villages où le temple a plus l'air d'un cabaret que d'une église. Que le Seigneur daigne faire luire sa lumière, afin que le monde voie comme il s'est laissé tromper par l'orgueil et l'ambition d'un moine! — Toutes choses sont tellement sorties de la place qui leur convient, qu'il est difficile d'espérer qu'on les y puisse jamais faire revenir [1]. »

« Ce que Luther écrit, enseigne, traduit, ne peut qu'être excellent, quand même Jésus-Christ en personne soutiendrait le contraire, ou, pour me servir de ses propres expressions, quand ce devrait causer la ruine de l'univers. Partout où ne peut s'étendre son bras pour se débarrasser de ceux qui osent le contredire, il atteint de sa plume traîtresse et avide de sang [2]. »

« Je ne suis, Dieu merci, pas le seul qui lui ait tourné le dos; il en est de savants et d'autres, le pays en est rempli, qui, ayant examiné son affaire avec un peu de loisir, se sont assurés qu'elle repose sur le sable mouvant. Il en est aussi qui commencent seulement à chanceler, parce qu'ils voient que rien ne marche et ne s'améliore, et que la réforme n'a su que corrompre le monde et lui préparer de mauvais jours [3]. Si la nouvelle église, grand Dieu! est déjà maintenant frappée de pourriture, que deviendra-t-elle plus tard [4]? »

Wizel s'exprime encore de la même manière dans sa réfutation de Jonas (1534) :

[1] A. 6. a. — B. a. — [2] B. b. — B. 2. a. — [3] B. 2. b. — B. 3. a. — [4] F. b.

« Je vis que parmi nous on avait plus de facilités pour commettre le mal que chez ceux que nous nous croyions en droit d'appeler anti-chrétiens. Je vis tout ce qui est saint et sacré traité comme jeux et plaisanterie pure, et tous les assistants tolérer une telle profanation, les uns par pusillanimité, les autres par des motifs plus vils encore [1]. »

Nous allons continuer de rapporter les renseignements fournis par Wizel sur les effets produits par la réforme, en ayant soin de les faire suivre dans leur ordre chronologique. En 1524, tandis qu'il adhérait encore pleinement au parti de Luther, il lui échappe déjà, dans son écrit intitulé : *Plainte de l'Évangile*, cet aveu remarquable :

« Je pourrais en dire davantage sur la plupart de ces prétendus évangéliques, si la douleur et l'injustice ne me forçaient au silence. Je trouve qu'on est chez eux tout aussi vicieux qu'on le fut à aucune autre époque : pas la moindre bonne foi, pas même celle qu'enseignait le paganisme ; pas de charité, pas de bienfaisance, pas de douceur ; mais des mœurs telles qu'on en rougirait pour des païens même [2]. »

En 1530, il écrivait de Niemeck à un de ses amis :

« Nous (les évangélistes) nous reposons pleins d'une folle sécurité sur ce que nous appelons la parole de Dieu et l'état florissant de l'Eglise ; l'épreuve du feu nous fera bientôt voir la confiance qu'on y peut avoir.— Ce beau parlage rempli de sophismes m'a toujours fort déplu, depuis que saint Paul me l'a fait apprécier à sa valeur. — Plusieurs villes retournent au papisme, persuadées qu'une secte, qui est aussi mal disciplinée et qui ne dépend que de l'autorité temporelle, ne saurait longtemps durer. — Nous avons, dit-il dans une autre lettre de 1531, nous avons chassé les papistes, nous deux fois pires que des papistes [3]. Si j'avais envie

[1] Confulatio calumniosissimæ responsionis Justi Jonæ. Lipsiæ, 1533. C. 4. a. Vidi apud nos licentius peccari quam apud eos, quos pro Antichristianis jure nostro judicabamus. Vidi sacra ceu ludicra quædam tractari et omnes patienter connivere aut propter metum aut emolumentum.

[2] Querela evangelii. ap. Retectionem Lutherismi. Lipsiæ, 1538. L. a. Esset præterea, quod magis quererer, nimirum in genere de vulgo evangelicorum, ut dici volunt, nisi me dolore juxta ac injuria victum tacere oporteat. Invenio æque improbis moribus ac mala vita homines, ut antea. Nulla fides erga proximum, etiam nec ea, quam docent et gentilium litteræ. Nulla caritas, nullus favor, nulla beneficentia. Summatim, vivitur tam male inter Evangelicos, ut me istius pudeat inter Ethnicos.

[3] Epp. B. 2. b. — C. a. Nos interim bene curata cuticula altum stertimus, stulte nobis placentes de verbo Dei et Ecclesiæ flore ; sed utrumque ignis proba-

de m'attacher à une église nouvelle, je serais bien fou de ne pas choisir celle qu'on appelle évangélique, et dans laquelle, doctrine, rites, cérémonies, mœurs, tout, à peu de choses près, est d'invention nouvelle [1]. »

« Que de fois, je vous le demande, ces évangélistes, ennemis du repos, ne changent-ils pas eux-mêmes leurs institutions, leurs usages et leurs habitudes? Il se passe à peine un mois qu'on ne voie chez eux du nouveau. Répondez, est-ce vrai? Si ces éternels changements, où le nouveau fait incessamment place au nouveau, devaient être poussés plus loin encore, il n'y aurait bientôt plus de terme ni de mesure à la manie de la nouveauté [2]. »

Dans un autre endroit de sa lettre il s'exprime ainsi vis-à-vis d'un luthérien :

« Vous foulez aux pieds les écrits des saints Pères, n'estimant que les vôtres et ceux des vôtres. Les traditions des anciens sont humaines, les vôtres divines, évangéliques, la parole même de Dieu. Pensez-vous donc que les hommes soient des bûches, qui ne voient rien et ne jugent de rien? Tant qu'on lira les saintes écritures et les ouvrages des anciens, nous ne cesserons d'accuser les sectes qui ont l'audace de se faire passer pour l'Église fondée par les Apôtres, quoique leurs mœurs diaboliques les aient depuis longtemps fait estimer ce qu'elles valent [3]. »

« J'ai le ferme espoir que leurs chefs, maintenant qu'ils ont goûté les fruits amers de cet arbre pernicieux, ne tarderont point de modifier un aussi déplorable ordre de choses; car assurément ce schisme, uniquement excité par la chair, ne saurait se conti-

bit. Neque enim video, quid magnopere probare possis, detracta Leonina Πιθανελογίαν ταυτὴν semper exhorrui, posteaquam hanc mihi Paulus suspectam reddidit. — Nonnullæ civitates ad Papismon relabuntur; nec enim durabit diu tumultuaria Ecclesia nostra, sive secta potius ab humana pendens potentia. — Papistas expulimus, papistis duplo deteriores.

[1] Epp. C. b. Si nova ecclesia meo arrideret animo, stultus omnino forem, si aliam, quam præsentem amplecterer, quam vulgo evangelicam vocant. Quid enim in ea non novum, paucissimis exceptis? Nova est fere doctrina, novi ritus, novæ ceremoniæ, novi mores, et nihil non novum.

[2] Epp. D. b. Quoties, quæso te, mutant factiosi illi Evangelistæ suas ipsorum ordinationes, ritus et consuetudines? Singuli fere menses singulas propriasque vident. Mentior? Et ista permutatio, qua novitas novitate tollitur ubi magis ingruerit, nullus finis, nullus modus erit novitatum.

[3] Epist. ad 1. T. D. 2. b. Scripta Patrum calcas, tua tuorumve modo evehis. Traditiones priscorum sunt humanæ, tuæ modo divinæ, tuæ Evangelion, tuæ merum verbum Dei. Existimas fortasse homines esse caudices, qui nihil videant, nihil judicent? — Quamdiu vero nobis sacra Scriptura veterumque libri leguntur, tamdiu clamabimus in sectam, quæ se egregie pro Ecclesia Apostolica venditat, quum pridem eam prodiderit diabolica, non apostolica conversatio.

nuer longtemps, ni ses auteurs, s'ils ne changent d'esprit, ne sauraient manquer non plus d'en porter incessamment la peine. Tandis que les peuples et les princes se font un plaisir d'entendre ces apôtres de mensonge, on s'éloigne de moi dont l'enseignement est catholique, car personne n'a de goût pour la saine doctrine. On veut ce qui flatte l'orgueil et les sens, ce qui sourit aux appétits de la chair, et non ce qui se rapporte à la vie chrétienne, à la conscience, aux bonnes mœurs, ou ce qui rappelle la mort et notre fin dernière [1]. »

« L'extérieur honteux de la secte rend presqu'agréable la vue de l'Église, et fait supporter plus facilement ce qui pourrait ne pas y être entièrement digne de louange. Nous soupçonnions à peine auparavant ce que nous touchons maintenant de la main [2]. »

Pendant son séjour à Erfurt, Wizel crut remarquer qu'un grand nombre de personnes perdaient chaque jour un peu de leur confiance en la doctrine. Il en parle en ces termes dans un de ses écrits de 1532 :

« Ceux qui, parmi le peuple, ont le jugement droit, commencent à s'apercevoir de la fourberie de ces sectaires; à Erfurt, un grand nombre a déjà délaissé Catilina, et un plus grand nombre est sur le point de le faire [3]. »

Dans une lettre écrite en 1533, il rapporte, de la manière suivante, le résultat de son observation sur ce qui disposait les esprits en faveur de la nouvelle doctrine :

« La plupart se sont attachés à ce schisme, non par conviction ou par prudence, mais parce qu'ils étaient attirés par la douceur de la doctrine, par l'espoir d'une vie plus libre, de l'abolition

[1] Epist. ad. C. S. Hh. b. Equidem spe magna teneor, fore, ut principes sectæ malæ arboris fructu malo gustato de mutandis rebus cogitent. Certissimum longe est, schisma carnalissimum non diu consliturum, nec impune ablaturos ejus autores, ni alio spiritu induantur. — Audiuntur mendaces Evangelistæ, mihi surda omnia. Persuadent, faciunt dominis populoque fidem, animi a me aversi sunt, quia secus, hoc est καθολικῶς loquor. Sanam doctrinam nemo sustinet, omnes quærunt placentia, omnes exaudire gestiunt, quæ habenas carni laxent, non quæ inducant disciplinam, conscientiæ custodiendæ studium, religionis curam, christianorum morum pondus, mortis et judicii extremi sollicitudinem.

[2] Epist. ad. Draconitem L. i. 3. b. Sectæ turpissima facies jucundam fere facit Ecclesiæ faciem, licet alioqui non usque adeo bonam, tolerabiliorem tamen. Nescivimus antea, Draco, quæ nunc etiam palpamus.

[3] Epist. ad 1. W. X. 2. b. Qui sunt è populo sanioris judicii, ii imposturas intelligere cœperunt, et magna pars Erphurdiæ resiliit à Catilina, major in ambiguo hæret.

des lois de l'Église et d'une discipline odieuse ; enfin, parce qu'ils y étaient forcés par la crainte du pouvoir civil. »

« Combien y en a-t-il parmi tous qui y aient été conduits par une piété véritable? Si la nouvelle secte convient à la plupart mieux que l'Église, c'est que celle-ci joint, comme condition de salut, à la nécessité de la foi celle des bonnes œuvres, tandis que l'autre enseigne que la foi seule suffit et soutient que les actions sont indifférentes, remplissant tellement les esprits du ferment de sa fausse doctrine, que presque tous ceux qui reconnaissent lui appartenir ont réellement une sorte d'horreur pour la pratique du bien. Aussi, quel est celui qui ne désirerait pouvoir être admis à la vie éternelle, sans se donner tant de peine? Si la foi seule est nécessaire, à quoi bon s'embarrasser des œuvres? Parlez à ces aveugles de retourner à la vérité, ils vous rient au visage : Tant d'hommes savants, disent-ils, ne peuvent s'être trompés, comme si l'Église qui s'étend sur l'Europe entière n'en comptait pas davantage et de plus doctes encore ! »

« Ils ajoutent qu'ils n'ont pas de motifs pour rentrer dans l'Église, attendu que tout ce qui s'y pratique est l'œuvre de l'antechrist : on dirait vraiment que dans leur secte tout se fait selon l'esprit du Christ. O sagesse admirable ! voilà donc ce que de hardis prédicateurs, par leur jactance et par la terreur qu'ils inspirent à des ecclésiastiques moins fougueux et moins actifs, ont su persuader à leurs concitoyens, qui les ont crus sur parole [1] ! »

« Ils proclament l'Évangile, et sont les premiers à violer l'E-

[1] Epist. ad. R. A. 1. C. H. Cc. 3. b. — Cc. 4. b. Maxima pars manus illi dedit, non consilio aut ratione prudentiave, sed vel allecta dulcedine benedictionum, vel attracta spe liberioris vitæ, vel adducta cupiditate abrogationis legum ecclesiasticarum atque abolitionis disciplinarum odiosarum, vel adacta terrore principum suorum. Nam quotusquisque omnium est, quem illo traxit metus Dei et regni cœlestis amor? Placuit vulgo schisma præ Ecclesia, quia hæc tradebat cum fidei doctrina rectorum operum doctrinam ei, qui olim conregnare cum Filio Dei gaudeat ; illud vero solius fidei dogmation tradit. Opera autem μέσα docuit, imo ita suum de operibus fermentum inculcavit, ut abhorreant ab operibus, quotquot fere sese istius schismatis professione jactant. — Quis non malit levis irrumpere in cœli patriam, quam onustus? Si sola fide irrumpitur, quorsum operibus opus est? — Iis seductis si de redeundo suadeas, mirandum in modum irrideare. Causantur, tot doctissimos viros falli non posse, quasi Ecclesia europæa non habeat doctiores. — Causantur itidem, nihil esse cur ad Ecclesiam redeant, quandoquidem omnia in ea sint antichristiana, quasi vero in schismate omnia sint christiana. O sapientiam prædicandam ! Sed istud popularibus suis persuaserunt audaces concionatores, quibus nemo non fidem habuit ob vehementissimas asseverationes et confidentissimas gloriationes, maxime, quum hos reformidare, atque ad illos collati quodam modo dormitabundi frigere in cathedris ecclesiastici viderentur.

vangile [1]; ils prêchent Jésus-Christ, et sont ennemis de Jésus-Christ, quand ce ne serait que par leur haine pour les bonnes œuvres. Je me suis convaincu que, grâce à cette secte brutale, le christianisme dégénère insensiblement en mahométisme, l'Eglise en repaire de voleurs, les sacrements, on n'ose le dire, les prédications en récréations, la parole de Dieu en parole de Luther, la psalmodie en thériodie*, la concorde en discorde, et l'ordre en confusion. J'ai vu décliner successivement aussi la pratique des devoirs de religion, les œuvres pieuses, les études et les exercices sacrés, la discipline, la mortification et les veilles, le respect, la pudeur,

[1] L. c. Dd. a. b. 2. a. Evangelium profitentes, Evangelium oppresserunt miserandis modis. Christum sonantes, Christo infesti sunt, vel obdoctrinam operum, quæ non possum dicere, quam ægre ferunt. Cognovi occasione brutæ istius sectæ sensim perverti Christianismum in Turcismum, Ecclesiam in speluncam, Sacramenta in excrementa, conciones in delectationes, verbum Dei in verbum Lutheri, psalmodiam in theriodiam, concordiam in discordiam, ordinem in confusionem. Vidi decrescere officia pietatis, opera religiosa, studia divina, exercitia, disciplinas, castigationes, vigilias, metum, pudorem, fidem, conscientiam. Crescere vero in immensum sectas, facta irreligiosa, studia mundi, acediam rerum divinarum, licentiam, delicationem, audaciam, libertatem, perfidiam, voluptatem, lasciviam, et breviter mutari cœlum terra. Fateor, laborabat ante divisionem eam et pietatis sinceritas et vitæ publicæ integritas, sed nunc valde utraque inclinatur. Opus erat remedio vitiis Ecclesiæ, at nunc, remedio omisso, duplicatum malum cernimus. — Huc enim rem adduxerunt, qui κατὰ Lutherum sunt, ut nullibi minus libeat Evangelium confiteri, atque ubi ipsi primas tenent. Apud ecclesiasticos licet mutuo commonefacere officii, licet verba facere de cultura Dei, de bonis operibus, de pœnitentia, contra peccata capitalia, hic nihil minus. Si quis nunc studeat emendatiori vitæ, protinus pharisæus est et tetricus hypocrita. Audit : Tune solus contra morem aliorum vis vivere? Tune solus cœlum bonis operibus pulsabis, stultule? Si eguisset opusculis humanis Christus, non luisset in Calvaria. Novit is fragilitatem nostram, facile ignoscit peccatoribus, quorum esse socius legitur, quosque præ justis vocavit, dummodo Evangelium ament et credant. Nec licet monere alterutrum, multo minus arguere. Quisque, quod vult, facit, et facit libentius, quod magis alteri displicet. Cui probatur præsens rerum tenor, is est probatus. Qui arridet dissolutissimis moribus, et sese ad hos attemperare potest, is bellus esse homo dicitur. — Ridetur pietas, tam vera, quam falsa. Nec vulgo fere curatur, sive bene, sive male, sive catholice, sive schismatice doceas. Dicunt : Quid ad nos? Nam polytropon ac versatile genus hominum peperit nobis leprosa illa doctrina, nimirum quod favet cuivis parti, modo inde habeat farinam. — Lutherani quidam cum Lutheranis et Romani cum Romanis sunt. Quidam ex Lutheranis facti sunt neque lutherani neque romani, sed pagani.—Quidam circumspicinnt alias sectas, quia pertæsi sunt Lutherismum et Ecclesiam irreformatam repetere horrent. Sacramentorum accipiendorum nulla ratio. Regni Dei atque justitiæ ejus nulla quæsitio. Pœnitentiæ nulla cura. Nulli in mentem unquam venit, ut cum gemitu vero dicat : Quid feci? Gehennæ nullus metus. Mortis certissimæ nulla meditatio, ut demiror, quo animo nunc moriantur homines nostri.

* Chant bestial.

la bonne foi, la conscience, et augmenter, au contraire, dans la même proportion, l'esprit de secte, l'impiété, l'amour du monde, le dégoût des choses divines, la licence, la sensualité, l'effronterie, l'audace, la mauvaise foi et la débauche; en un mot, ce qui est céleste, je l'ai vu se transformer en ce qui n'est que terre et corruption. »

«Je ne nie point qu'avant ce schisme les mœurs et la piété n'aient pas été non plus exempts de reproches; mais qui ne voit que depuis cette fatale séparation, elles marchent vers leur ruine totale? Il était sans doute nécessaire qu'on portât remède aux infirmités de l'Eglise; la mise en oubli de ce besoin est cause que le mal n'a fait qu'accroître. Car les adhérents de Luther ont porté si loin l'esprit de destruction et de persécution qui les anime, qu'il n'est pas un lieu de la terre où l'on permette moins de vivre selon l'Évangile que dans les pays qui sont soumis à leur influence. Chez ceux qui sont restés fidèles à l'Église, il est du moins permis de s'exhorter réciproquement à l'observance des pieux devoirs, de s'entretenir du culte religieux, des bonnes œuvres, du péché, de la pénitence; ici de tout, si ce n'est de cela. Si l'un d'entre eux par hasard s'occupe sérieusement à corriger sa vie, il passe pour un hypocrite et un Pharisien; on lui demande s'il veut, à lui seul, vivre autrement que les autres, et prendre le ciel d'assaut à force de bonnes œuvres. S'il avait été besoin d'actions humaines, disent-ils, le Christ ne serait pas mort sur le Calvaire. Il connaît notre fragilité, est indulgent aux pécheurs, dont nous lisons qu'il s'est fait l'ami, le compagnon, et qu'il a choisis préférablement aux justes, pourvu qu'ils crussent à son évangile. Personne n'a le droit de donner des avertissements à son prochain, bien moins encore de le reprendre: chacun fait ce qu'il veut, et cela *le plus volontiers qui déplaît davantage aux autres.* Quiconque approuve l'état actuel des choses est à son tour approuvé; quiconque sourit à la dissolution des mœurs et sait s'y conformer, est dit un honnête homme, un homme comme il faut. — On se moque de la vraie comme de la fausse dévotion, s'inquiétant peu que la doctrine soit bonne ou mauvaise, catholique ou schismatique. Qu'est-ce que cela nous fait? disent ils; car cette funeste secte a fait surgir une race d'hommes versatile et indifférente, qui favorise n'importe quel parti, pourvu qu'il lui en revienne du bénéfice. Plusieurs sont luthériens avec les luthériens, romains avec les catholiques; il en est d'autres qui, de luthériens qu'ils étaient, ne sont plus rien du tout et valent moins que des païens. — Quelques-uns sont occupés à rechercher quelqu'autre secte qui leur convienne, parce qu'ils sont dégoûtés du luthéranisme, et qu'il leur répugne

de rentrer dans l'église non encore réformée. On ne s'occupe plus des sacrements, et il n'est plus même question du royaume de Dieu et de la justice divine. Il ne vient à la pensée de personne de faire un retour sur soi-même et d'examiner sa propre conduite; on ne craint plus les peines éternelles, on ne songe plus que la vie a un terme, et je me demande dans quelles dispositions ils peuvent être quand la mort vient les surprendre. »

Wizel parle ensuite de l'enseignement à l'aide duquel on attirait le peuple; un passage de sa réfutation de Jonas en donne la description suivante :

« D'où vient que vous attachiez tant d'importance au pouvoir de remettre les péchés, et que vous ne fassiez de même de celui de les retenir? Cependant l'un et l'autre sont de Jésus-Christ. On n'entend parler chez vous que d'absolution et de pardon; vous ne voyez pas que par cet appât vous semez plus de péchés parmi les hommes que vous n'en remettez. Votre peuple est sans doute tellement conformé qu'il n'ait besoin d'entendre parler que de rémission et qu'il soit toujours jugé digne d'être délié, jamais d'être lié. O les commodes et habiles théologiens! Si vous reteniez les péchés aussi facilement que vous les remettez, vous seriez bientôt délaissés, vous et votre évangile, réduits à vous cacher, et, loups vous-mêmes, à vivre avec les loups [1]. »

« O quelle jolie vie, digne de l'Évangile, vraiment, vous avez préparée par vos prédications! Nous voulons, dites-vous, de Jésus-Christ faire un Moïse, un geôlier, tandis que vous-mêmes, par votre conduite charnelle et votre mauvais exemple, en faites un épicurien, le chef d'une maison de prostitution. Prenez garde que votre beau ciel bientôt ne change d'aspect! Ah! comme vous aurez froid après une si douce chaleur, comme vous aurez chaud après une fraîcheur si délicieuse [2]! »

A l'occasion de la publication de son livre intitulé : *Évangile de Luther*, il écrit à un de ses amis :

[1] Confutatio calumniosiss. respons. 1 Jonæ. E. 2. a. Qui fit, ut tam delectemini remissione peccatorum et non item retentione, quum utraque ab eodem Christo sit? Omnia vestra crepant nihil nisi remissionem, et non videtis eo lenocinio vos plura peccata serere, quam tollere. Populus vester idoneus est scilicet, qui semper audiat remissiones, numquam retentiones, et dignus qui semper solvatur, numquam ligetur. — O commodos theologos adeoque o catos. Nam si toties ligaretis, quoties solvitis, soli cum sola fide linqueremini duces factionis, et petendæ latebræ vobis essent, in quibus amisso regno populoque cum lupis lupi degatis.

[2] Ein unüberw. gründl. Bericht, was die Rechtfertigung in Paulo sei. Leipzig. 1533. D. a, b.

« Vous qui avez lu l'Évangile des quatre évangélistes, tel qu'il parut sous le règne de Tibère, lisez aussi, je vous prie, celui de Luther, qui parut sous Charles-Quint. Vous admirerez jusqu'à quel point on a su les faire différer l'un de l'autre. »

« Le premier nous est venu de la Judée, celui-ci de Wittenberg en Saxe ; le premier fut prêché, divulgué par les Apôtres, celui-ci par des apostats. Par la vertu divine de l'ancien, tous ceux qui en recevaient la sainte parole se convertissaient et s'amendaient ; par les douceurs du second, au contraire, les honnêtes gens se changent en fripons, en débauchés, en ivrognes, en gourmands, et plusieurs en brutes, d'hommes qu'ils étaient [1]. »

C'est encore ici le lieu de rapporter ce que Wizel dit de Luther, en 1533, dans le même écrit :

« Les plaintes qu'ils font eux-mêmes entendre journellement, montrent assez ce que chez ce peuple de sectaires il y a de droiture et de vérité. La moralité chez eux est telle que nul ne peut plus se fier à son voisin, pas même à son plus intime ami, s'il ne l'a constamment sous les yeux [2]. »

« Il n'en est pas un, non pas un, du premier jusqu'au dernier, qui s'intéresse réellement au prochain, qui lui montre de la bienveillance, ou qui soit disposé à le secourir. Leur fraternité dure ce que durent les choses les plus viles. L'injure et le blasphème n'ont jamais été d'un usage si commun, tant parmi les savants que parmi les gens du peuple, et il en est même, sur ma foi, qui semblent s'en faire honneur [3]. »

« De quoi puis-je rendre compte, si ce n'est de ce que je vois, entends et lis? Quand je voudrais rapporter le bien, le puis-je faire, puisque vous cachez, dites-vous, celui qui est en vous? S'il est caché, je ne le puis connaître, et si je ne le sais, comment le pourrais-je dire [4]? »

« Luther enseigne que la parole divine calme et raffermit les consciences : il est vrai qu'un cheval aveugle ne craint de passer nulle part. — Toutes ces magnifiques paroles touchant la mort, le démon et la victoire remportée sur le péché, dont leurs écrits sont remplis, n'ont servi qu'à fortifier la puissance de l'enfer, de la mort et du péché, comme tout le monde le peut voir [5]. »

[1] Epp. ad D. C. K. 4. a. Palæoterici Evangelii vi divina mutabantur auditores et reddebantur sese meliores. Hujus vero — neoterici — dulcedine mutantur boni in malos, severi in solutos, sobrii in ebrios, jejunatores in comedones, multi etiam ex hominibus in bruta.

[2] Evangelium Luther's. Leipzig 1533. H. 3. a.

[3] l. c. H. 4. a. — [4] l. c. K. 2. a. — [5] l. c. B. b.

L'année suivante Wizel reconnait que la secte a plus d'avenir qu'il n'avait cru d'abord :

« La secte grandit de jour en jour, et la réunion d'Augsbourg ne manquera pas de faire tomber plusieurs autres villes dans ses filets. La plupart des princes et des gentilshommes encore jeunes inclinent, à l'insu de leurs pères, pour le luthéranisme. Le prince de Hesse, par sa victoire sur le roi, a rempli le pays de cris de triomphe, et tellement donné de force à la nouvelle église qu'il n'est plus au pouvoir de personne de la faire rétrograder. Un millier de volumes publiés par Luther n'aurait pas tant fait pour sa cause que cette seule campagne de l'électeur [1]. »

« La secte saxonne enrage et se démène comme il ne s'est jamais vu, décriant tout ce qui tient à l'Église, d'une indigne manière [2]. »

« Leur gloire est dans l'approbation de la foule, leur force dans la faiblesse de l'Eglise. Il n'y a du reste rien qui ne soit morbide dans la secte entière [3]. »

« Ah ! Seigneur, » s'écrie Wizel dans le trouble de son cœur, « accordez-nous un concile et non la guerre, donnez-nous un synode et non la révolte ! C'est de vous, Seigneur, qu'il est ici question, et non pas de nous. Si vous nous refusez votre assistance, cette secte inondera le monde entier comme un nouveau déluge, parce qu'elle est elle-même terrestre et la servante du monde [4]. »

Il dépeint ailleurs en traits énergiques la dissolution religieuse dont il apercevait de toutes parts les affligeants symptômes :

« Ce dont la secte est fort glorieuse, c'est quand ses partisans assistent en grand nombre à ses prédications ; car la jeunesse et les

[1] Epist. ad E. M. Qq. a. Secta increscit in dies, id quod ego nunc primum mihi persuaderi patior. Augustæ accessio plures civitates in nassam trahet. Magna pars juniorum Principum, Nobilium, Potentium lutherizat, clam patribus. — Victor Hessus et de rege triumphator orbem lætissimis clamoribus implevit, ac novam Ecclesiam in tantum roboravit, ut illa posthac nec termino, nulli cedenti, cedat. Mille Lutheri libri non ita commodarunt causæ illi, atque hoc unicum Catti bellum.

[2] Epist. ad 1. F. D. D. Oo. a. Saxonica secta furit, sævit, ferocit, rabit, si unquam alias. Quicquid est Ecclesiasticum, miserandis modis infamat.

[3] Epist. ad M. Ϛ. H. Pp. b. Fruuntur plausu multitudinis et infirmitas Ecclesiæ robur eorum est, præterea nihil sanum in tota secta.

[4] Epist. ad D. Ϛ. C. Pp. 3. a. Ah ! Christe, da concilium, non bellum, ah ! da synodum, non tumultum. Tua res agitur, non nostra. Sin nolis, exundabit ut diluvium secta in omnes terras, quia terrena est, et serva mundi hujus.

hommes simples s'y exercent aux chants religieux et s'y préparent à leur communion. — Il est vrai que la plupart de ces cantiques sont contraires à Dieu et à sa parole, presque toujours menaçants, provocateurs, et disposant les auditeurs à se battre, plutôt qu'à s'entr'aimer [1]. »

« Vous avez, par votre schisme, banni la paix, la concorde, la bonne foi, la charité, si bien qu'il n'est plus deux chrétiens qui soient d'accord l'un avec l'autre, pas un ami qui soit bien pensant pour son ami, pas un homme qui ait confiance en son voisin ou qui ne s'attende de sa part à quelques embûches secrètes.— Les plaintes qui s'élèvent de toutes parts attestent combien peu de certitude vous procurez aux consciences, puisqu'entre mille individns il en est à peine un seul qui sache précisément ce qu'il croit ou doit croire. On demeure en suspens entre le ciel et la terre, ignorant si dans le grand nombre d'opinions que votre enseignement a fait surgir, il en existe une seule dans laquelle on puisse se reposer avec confiance. — Oh ! combien n'en est-il pas aujourd'hui, même parmi vos pasteurs et vos plus zélés adhérents, qui meurent avec le doute dans le cœur ! Non, jamais dans la chrétienté, il n'y eut autant de doute, et conséquemment moins de foi ! S'il était arrivé, dans ces dernières années, autant de bien qu'on a vu d'iniquités, et que les gens fussent devenus aussi pieux qu'ils se sont montrés enclins au mal, il faudrait entendre vos vanteries et vos chants de triomphe. Tout cela serait le fruit de la *parole*. Que ne verrions-nous pas alors, et qui pourrait résister à vos glorieuses fanfaronnades? Mais comme tout est au pis, ce n'est plus à la *parole* qu'il faut s'en prendre [2]. »

« Votre cause est perdue, dès le moment qu'on s'enquiert des fruits que l'enseignement luthérien a portés. Il suffit d'être pourvu de l'intégrité de ses sens pour voir, clair comme le jour, que, grâce à vous, le monde entier a été corrompu jusque dans la moelle. Il ne serait pas surprenant que tous les gémissements et toutes les plaintes qui se font entendre, et qu'à juste titre vous pouvez vous reprocher, vous vieillissent avant le temps. Mais vous vous inquiétez peu de ces cris qui nous troublent, livrés au jeu que vous êtes et tranquillement attablés au milieu des verres et des bouteilles. Si quelque peu d'inquiétude vient parfois vous déranger, l'amour-propre et votre démon familier ne tardent point à vous rassurer par la consolante pensée que *vous avez, après tout, la parole de Dieu pour vous*. Mais non, ce n'est point cette parole, c'est la vôtre propre que vous avez ; son origine se fait reconnaître

[1] Von der Christl. Kirche. Leipzig 1534. M. 2. a.
[2] L. c. O. 2. a. b. 3. a. b.

par les fruits qu'elle a portés. Eh! vouliez-vous que vos chardons portassent des figues, et vos buissons ce que porte la vigne? Telle est la semence, tel est le fruit : votre semence est détestable, prônez les fruits tant que vous voudrez [1]. »

Wizel séjourna pendant toute l'année 1535 à Eisleben, lieu de naissance de Luther, au milieu d'une population presque tout entière protestante; il fut donc parfaitement placé pour observer par lui-même ce qui se passait au sein du parti.

« Les sectes, écrivait-il alors, font des syllogismes dans le genre de ceux-ci : Les prêtres et les moines étaient des imposteurs, donc la confession est une pratique insensée; ils disaient leurs messes moyennant rétribution, donc la messe est une cérémonie dépourvue de sens et de valeur; on chantait à contre-cœur vêpres et matines, du bout des lèvres, sans attention, sans ferveur, donc les prières canoniques sont à la fois absurdes et sans utilité aucune [2]. »

« Ce n'est pas tout, vous ne vous êtes point contentés de si peu; vous vous êtes attaqués au bon comme au mauvais, au pur comme à l'impur, à ce qui était sain comme à ce qui ne l'était point, et avez entraîné tout dans une ruine commune. — Qui rétablira maintenant l'oraison tombée dans l'oubli? Quel beau parleur réveillera dans le petit peuple le besoin étouffé de la prière? Il en est encore quelques-uns parmi vous, je le sais, qui recommandent la prière et encore la prière; mais ils s'adressent à des sourds et prêchent dans le désert : on ne veut ou l'on ne peut plus prier. — Il ne fut pas difficile de les éloigner des bonnes pratiques; mais il le sera beaucoup de les y ramener. Qui fera remonter le rocher sur la montagne? Sans difficulté on l'en a fait descendre [3]. »

« Si, par haine pour les bonnes œuvres, vous avez sans grande peine détourné le peuple de la prière, combien ne fut-il pas plus facile de lui faire rejeter le jeûne? Nous haïssions autrefois le jeûne à ce point que le mot seul nous faisait tressaillir. — Que de bonnes choses vous avez abolies! Que de mauvaises vous avez laissé subsister! Ce qui vous a fait rejeter le jeûne, c'est qu'au moyen de cette amorce vous comptiez amadouer le vulgaire que vous saviez être mal disposé pour cette œuvre pieuse. O l'adroit sermon que celui où l'on recommanda de ne plus jeûner, de ne plus prier, de ne plus se confesser, de ne plus faire la charité! Il y avait là de quoi attirer dans vos filets deux Allemagnes au lieu

[1] L. c. O. 3. b.
[2] Von der Busse, Beicht und Bann. 1534. D. b.
[3] Vom Beten, Fasten u. almosen schriftlich Zeugniss. Eisleben. 1535. B. 3. a. b.

d'uue. Le moyen de ne pas gagner les gens quand on est si prompt à satisfaire leurs désirs. Ce n'est apparemment pas sans raison que parmi les Allemands il est passé en proverbe, que : *Bon luthérien déteste jeûne, abstinence et prières* [1]. »

« Un grand nombre d'entre eux vont, jusqu'à se figurer qu'ils ne seraient point chrétiens, s'ils laissaient passer un jour sans manger de la chair; il en est qui tirent vanité de cette manière libre de penser et d'agir. Ainsi, l'on affecte de faire transporter par les rues gigots et volailles rôties, aux jours d'abstinence, de manger en plein marché, de choisir le vendredi pour donner à dîner : on se dit qu'un bon morceau ce jour-là est plus friand qu'un jour ordinaire. Rien n'est délicieux comme le parfum d'une dinde ou d'une oie grasse un jour de Quatre-Temps, c'est tout ce qu'il y a de plus évangélique. C'est donc précisément les jours maigres qu'ils préfèrent le gras. Qu'on leur en offre un autre jour, ils en font peu de cas; mais gardez-vous bien de les en laisser manquer aux jours d'abstinence. Ils vous en feront manger chez eux, bien qu'ils connaissent, à cet égard, vos scrupules : ce sera l'acte d'un bon chrétien, un fait digne de passer à la postérité, s'ils parviennent à vous faire ainsi transgresser la loi. Que si vous avez, un jour de vendredi, quelque pasteur à dîner, et que vous ne mangiez pas de viande, je vous le dis, en vérité, vous êtes perdu dans son opinion, vous êtes un homme sur qui la parole n'a pas encore produit d'effet. Mais offrez-lui du gras : Bien ! dira-t-il, voilà de vrais évangéliques ; et il se réjouira de ce beau résultat comme d'un fruit de ses travaux apostoliques [2]. »

» La secte luthérienne ne s'est pas montrée plus amie de l'oraison que du jeûne; elle a pendant plusieurs années combattu la prière. *Pour qui donc*, vous disent-ils, et pourquoi voulez-vous prier? Ce n'est pas en priant qu'on se rend Dieu propice. Ils le prouveront au besoin par saint Matthieu, 6 et 24, où Notre-Seigneur condamne la prière des Pharisiens, et par saint Jean, 4, où la prière du Samaritain est également désapprouvée. Enfin, ils s'écrient avec le Psalmiste : « Leurs prières leur seront imputées à péché. » Ils maudissent le temps où l'oraison était agréable à Dieu. Ils trouvent que tous ces livres de prières ne valent pas grand'chose, et ne devraient tout au plus contenir que l'Oraison Dominicale. Que votre prière soit courte, si tant est que vous vouliez prier : Dieu se soucie peu de prières qui ne lui sont adressées que du bout des lèvres. Sur cela l'on se livre à de spirituelles plaisanteries contre les pieuses veuves et les avaleurs de saints, qui usent

[1] L. c. H. 4. b. — [2] l. c. J. 3. a. — [3] L. c. J. 3. a. b.

leurs genoux à force de prier. Il se donne peu de sermons sans que le prédicateur y prenne à partie le jeûne et la prière. — On s'en aperçoit bien à leur peuple : ils l'ont si bien dressé par leurs attaques et leurs cris continuels, qu'on y voit à peine quelques individus qui prient encore ou songent seulement à prier. — Si par hasard quelqu'un des leurs est surpris dans cette pieuse occupation, chacun le regarde comme une monstruosité : Voyez donc, se dit-on, ce que fait cet autre! qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Il prie, ce doit être un papiste, un homme encore attaché à ce qui est extérieur. — La plupart ont honte de la prière comme d'une mauvaise action. Est-il possible, grand Dieu! qu'un maintien modeste soit à ce point méprisé parmi les évangélistes, qu'on y soit taxé de folie quand on se prosterne en ta présence, qu'on se frappe la poitrine ou tende les bras vers le ciel? Comment ce qui naguère était digne d'estime et de respect, a-t-il ainsi pu devenir ridicule [1]? »

Dans le même écrit Wizel se plaint encore du pillage et de la suppression des fondations pieuses, tant de celles dont l'objet était purement religieux, que de celles qui étaient destinées au soulagement des pauvres.

« Je leur reproche d'abord d'avoir presque entièrement détruit ou rendu inutiles les établissements que nos pères ont fondés à grands frais au profit des pauvres, ce qui est également contraire à l'amour et à la justice envers le prochain : contraire à la charité, parce que c'est un véritable dommage éprouvé par l'indigence; contraire à la justice, parce qu'on viole ainsi la dernière volonté des morts [2]. Je leur reproche en outre d'avoir détruit ou enlevé à leur destination tous les fiefs cléricaux devenus vacants par la mort de leurs possesseurs, fiefs autrefois fondés pour le pauvre, et toujours accordés à l'indigence, qui s'en trouve ainsi dépossédée. Ces fondations ne tournent plus guère au profit de ceux qui en ont besoin, et qui continuent cependant à en supporter les conditions onéreuses. Je leur reproche, en troisième lieu, de s'être approprié les trésors des églises, sans en avoir rien fait retourner aux pauvres; et cependant ces trésors, en plusieurs endroits assez considérables, étaient le produit de leur munificence aussi bien que de celle des riches [3]. »

« Quel usage faites-vous maintenant du revenu de ces abbayes et de ces prévôtés si bien dotées? Vous le dépensez à satisfaire vos caprices et votre goût pour la dépense. Leurs anciens possesseurs étaient bien autrement charitables et miséricordieux pour leurs subordon-

[1] L. c. B. b. B. 2. a. — [2] L. c. P. 4. a. — [3] L. c. P. 4. a. b.

nés, pour les voyageurs, et pour tous les pauvres en général, que vous autres, moines d'une nouvelle espèce, qui les avez remplacés, et qui, comme des harpies, gâtez tout ce que vous touchez. Le peuple ne retirait-il pas autrefois plus d'avantages de tous ces couvents, qu'il ne fait aujourd'hui? Que de fois ne vit-on pas le pauvre paysan y trouver aide et consolations? Qu'y trouve-t-il aujourd'hui? A qui ces grands biens servent-ils maintenant? Votre bienfaisance vous a-t-elle fait abolir les dîmes et redevances qu'on payait à ces communautés? Votre charité évangélique vous a-t-elle fait adoucir en quelque chose la condition des domestiques et des hommes de peine? Citez-nous l'œuvre la plus minime qui témoigne de votre miséricorde et de l'excellence de votre foi. Les pauvres regrettent leurs moines; ils disent dans leur langage, qu'ils prêteraient volontiers leurs épaules pour nous les ramener : vraiment, cela se comprend [1]. »

Parmi les funestes effets de la nouvelle doctrine qui frappèrent particulièrement Wizel, il faut encore ranger l'indiscipline de la jeunesse, et cette déplorable manie d'ergoter et de disputer sur des questions de religion, qui tendait à détruire tout ce qui restait encore de soumission et de piété, et qui s'était propagée jusque dans les conditions les plus humbles:

« Je me suis déjà souvent prononcé, dit-il en 1536, contre l'éducation peu morale qu'on donne aux enfants nés dans la secte évangélique, comme aussi contre l'habitude du blasphème, et contre d'autres vices où tombe aujourd'hui l'âge le plus tendre. La nouvelle doctrine nous serait funeste assez, quand elle ne le serait que par son manque de sollicitude pour la jeunesse, dont la perversité est telle qu'elle révolte ceux-là même qui ont à se la reprocher. Il n'existe plus ici de crainte, de révérence, ni de régularité nulle part [2]. »

« On s'adonne partout maintenant à la lecture de l'Evangile ; le plus sale artisan, les femmes et les enfants en raisonnent à qui mieux mieux, ce qu'on ne croit pouvoir assez louer. On imprime l'Evangile sur les métaux, sur les tapis qu'on foule aux pieds, et sur les étoffes qui servent à nous vêtir. Il n'est pas un mur, une

[1] L. c. O. 2. a. b.

[2] Conciones triginta orthod. Lips. 1536, f. 107 a. Multa contra cultum versicolorem et sectilem puerorum novo Evangelio genitorum, item contra nova convicia et juramenta eorumdem et alia ætati teneræ crassa vitia sc. dixi, si nova doctrina nil aliud nocuisset, sat nocuit in indulgentia pueritiæ, cujus malitiam ipsi quoque, quorum est culpa, sæpius deplorant. Sublata est verecundia, metus, rigor, etc.

porte où ne se trouve *la parole de Dieu :* que n'en porte-t-on les divins préceptes également dans le cœur! Malheureusement on agit comme si l'on y croyait à peine[1]. »

Wizel continue à se plaindre de la perversité et de l'abâtardissement causés par les prédications luthériennes :

« Le cœur se brise quand on est chrétien et qu'on songe combien, dans notre Allemagne, il est aujourd'hui d'hérétiques et de faux prophètes dont la parole ne tend qu'à remplir notre pays d'adultères, de païens et d'incrédules[2]. Quelle charité, quelle bonne foi, grand Dieu! voit-on maintenant là où règne ton Evangile? Vers quelque lieu qu'on se tourne, on trouve tout dans le pire état. — On ne s'occupe plus à connaître Dieu, afin de mieux apprendre à redouter sa justice : Il est si bon, se dit-on, qu'importe la manière dont on vit et se conduit! Le blasphème, le mensonge, le vol, l'adultère et le meurtre sont plus fréquents, chez ces sectaires, qu'ils ne le furent jamais nulle part, et les malheureux veulent encore qu'on les en félicite[3]. »

« Où voit-on que leurs sermons aient rendu les gens plus sages et leur aient inspiré une piété plus solide? Qu'ils nous le disent. Pour se disculper du mauvais effet qu'ils produisent, ils ont recours au paradoxe : « Plus on répand la parole, disent-ils, plus il se commet de mal ; il faut qu'il en soit ainsi. C'est à ce signe, quand les gens deviennent pires et tombent fort dans le péché, qu'on reconnaît la parole de Dieu, etc. » — Se conçoit-il rien de plus infernal qu'une pareille doctrine? C'est donc à cela qu'on peut voir qu'ils ont la parole de vérité, en ce que par elle ils rendent le monde plus pervers qu'il ne fut jamais[4]. »

Exagérer la valeur de la foi seule sans les œuvres, c'est-à-dire de la croyance en notre participation aux mérites de Jésus-Christ, et rabaisser celle de l'amour de Dieu et du prochain et de tout ce que cet amour est capable de produire pour la justification et le salut des hommes, c'était si bien la pensée fondamentale de la réforme et le travail favori de tous ses prédicateurs, que, dès les premières années, les effets de cette exagération se firent remarquer, de la manière la plus

[1] L. c. f. 6. Legitur nunc passim Evangelium à quovis cerdone, à mulierculis, a pueris disputatur naviter. Jactatur mirifice. Pingitur acu in togis stramentisque. Inciditur metallis. Nullus est paries à verbo Domini vacuus, nullus postis. Verum nec creditur, nec agitur.

[2] Annotationen zû den propheten. Eisleben. 1536. u. f. 88. a.

[3] L. c. f. 209. b. — [4] L. c. f. 260. b.

evidente, dans les mœurs et le caractère du peuple. Voici comment Wizel s'explique à cet égard :

« Dieu veuille que ces sectes ne dépouillent pas leurs gens plus impudemment que ne firent jamais Aaron et Ahas! Déjà le peuple a perdu presque toutes ses anciennes vertus, sans que personne s'aperçoive d'une si grande misère! Je n'ajouterai pas, comme je le pourrais, qu'il est également privé de la parole divine, et vit au gré de ses désirs, comme bon lui semble, au nom de Notre-Seigneur et de son divin Evangile [1]. »

« Au lieu des bonnes œuvres, dont on ne veut plus, tous les genres de péchés ont tellement pris le dessus et sont devenus choses si communes, que ce qu'il y a de plus odieux, de plus méprisé parmi les nouveaux chrétiens, ce sont précisément la prédication et la pratique du bien. Voulez-vous faire fuir votre auditoire? parlez-lui de la nécessité des bonnes œuvres; voulez-vous, au contraire, attirer la foule? emportez-vous contre ces mêmes œuvres, contre ceux qui les recommandent et ceux qui les pratiquent, accompagnant votre parole des épithètes usitées chez les luthériens, de celles d'hypocrites, d'antechrists, de réprouvés, d'aveugles, d'idolâtres et d'autres de même nature. Comment céler un pareil dommage fait à la chrétienté? Comment le nier, comment le justifier [2] ? »

La contagion de ce nouveau solifidianisme fut si grande qu'il se trouva même des prêtres catholiques, qui, pour avoir des auditeurs, crurent devoir prêcher en ce sens :

« Je m'aperçois, dit Wizel, que la plupart des curés ne craignent pas de puiser à la citerne des schismatiques. Comme ils savent que le peuple goûte la doctrine sur la fausse liberté de l'homme, et toutes ces autres innovations pernicieuses introduites par les sectaires, ils ont soin de se procurer les livres protestants, afin de populariser par la parole ce que Luther répand au moyen de ses écrits incendiaires. Le pauvre peuple ne se connaît plus lui-même: mal instruit, mal dirigé, il achève de s'abrutir par les mœurs les plus honteuses [3]. »

« Ne vous laissez point mettre en fuite par la parole, ainsi

[1] Annotationen z. alten Test. Leipzig, 1536. 1. part. f. 144. a.

[2] Antwort auf die schriften unter Eckerling's namen. Leipzig. 1536.

[3] Epist. ad z. A. H. l. 4. b. Video fere majorem horum partem ex schismaticorum lacunis haurire. — Coemunt sibi hæreticorum chartas, et quia dogmata falsæ libertatis et exitiosæ novitatis capere populum norunt, quidquid Lutherus scripsit, prædicant. — Populus baptizatus se nescit, nihil discens, et idem brutescit in moribus turpissimis.

que font plusieurs autres, qui ne demeurent au sermon que quand il y est question de la Grâce et de la Foi; mais qui se précipitent hors de l'église dès qu'on leur parle de la vie chrétienne et contre le péché, comme si ce n'était pas la parole de Dieu, mais la parole du diable qu'on leur fit entendre. Vit-on jamais, et parmi des chrétiens, rien de plus déplorable[1] ! »

« Ce qui est favorable à leurs desseins ne saurait pas ne pas être évangélique; ils méprisent au contraire, comme s'il n'en était dit mot dans les Saintes-Écritures, tout ce qui leur déplaît ou ne s'accorde point avec leurs vues : preuve certaine que la plupart de leurs entreprises sont hérétiques[2]. »

« La semaine sainte, l'Avent, les Quatre-Temps et autres observances recommandées par l'Église, ne manquent jamais de fournir matière à leurs blasphèmes. On favorise et l'on observe tout ce qui porte au péché; mais vous ne sauriez pratiquer sans danger ce qui dispose à la piété, à la vertu. Et ces évangéliques viennent encore après cela nous parler d'abus, comme si tout l'ordre avait été détruit dans l'Église, parce qu'il s'y trouvait aussi des personnes peu recommandables ! [3]. »

« Ces pauvres gens, séduits par l'esprit de secte, s'inquiètent peu de savoir ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans la pratique de la vie : ils ont la foi, cela leur suffit; et, en effet, que faut-il de plus[4] ? »

« Tous ces saints en paroles, dont la bouche est si pleine de charité, ne croient point qu'il leur soit nécessaire d'avoir l'amour du bien dans le cœur : ils ne songent qu'à amasser, qu'à tout attirer à eux, afin d'être plus en état de sanctifier le dimanche par l'ivrognerie et le jeu. Et qu'on se garde bien de les en réprimander; leur défense est toute prête : — Vous êtes un idolâtre, un adorateur des bonnes œuvres, un hypocrite pour tout dire[5]. »

« Il faut qu'on leur donne des sermons bien doux, bien bénins, où il ne soit question que de la grâce, de la rémission des péchés et de la justification par la foi. Ne leur dites rien de plus, ils ne sauraient vous entendre [6]. »

Wizel cite aussi parmi les funestes résultats de la nouvelle doctrine, une cupidité sans cesse croissante, et une dureté pour les pauvres inconnue chez les chrétiens avant la réforme :

« Il était autrefois des chrétiens qui aimaient tellement les pauvres, qu'ils les appelaient leurs *maîtres* et leurs *fils*, leur lavaient

[1] Homiliæ orthod. Postill oder Predigtbuch. Cologne, 1539. f. 88. b.

[2] L. c. 1. f. 82. b. — [3] L. c. II. f. 50. — [4] L. c. 1. f. 134. — [5] L. c. II. f. 99. — [6] L. c. II. f. 197.

les pieds, leur préparaient à manger et les servaient à table, ainsi qu'a fait Jésus-Christ Notre-Seigneur lui-même. — Maintenant on leur défend l'entrée des villes, on les chasse et leur ferme la porte, comme s'ils étaient des réprouvés ou des ennemis publics[1]. »

« Est-ce bien là ton esprit, grand Dieu! qui règne aujourd'hui dans ces églises! On ne demande plus qu'une chose, de l'argent et du bon temps. Quand les Apôtres eux-mêmes reviendraient prêcher en personne à ce monde corrompu, l'argent est son dieu, l'objet de son culte et de ses affections. Qu'on nous donne de l'argent, de l'argent avant tout et du bon temps! Eh! que nous importent Paul et son évangile, Jésus-Christ et son royaume? Qu'on gagne du bien, et que du reste on fasse ce que l'on veut, on est assez bon chrétien. — Quelle épuration de l'Église, quelle réforme et quels éléments d'unité et de concorde[2]! »

Les principes de l'église concernant le mariage et la virginité, sont dans le nombre des points de doctrine que Luther attaqua, dès le commencement, avec le plus de persistance : Wizel s'exprime ainsi sur les fruits produits, sous ce rapport, par la nouvelle doctrine :

« Ce qui naguère était réputé contraire à l'Évangile, passe aujourd'hui pour favorable au même Évangile. On maintient avec soin tout ce qui est terrestre et charnel, rien dans l'Évangile ne s'y oppose. La virginité est un objet d'abomination pour le nouvel évangile. Quiconque n'est point engagé dans les liens du mariage ne saurait être honnête, et quiconque n'est pas....., ne peut espérer que jamais la commission[3] l'admette en qualité de prédicateur. Les paroles de saint Paul : *Etes-vous libre? ne vous mariez point*, sont pour ces grands partisans de l'Évangile, fort peu évangéliques. Que faut-il donc faire, à leur avis? Vite, prendre une femme, un mari, peu importe votre âge; en prendre une seconde, si celle-ci vient à mourir; la remplacer par la servante, si vous n'êtes pas content de la maîtresse, qu'elle soit morte ou vivante. Gardez-vous de résister à l'aiguillon de la chair[4]. »

« Il résulte de là que, sous ce règne de l'Évangile, il se voit des hommes et des femmes, qui, le jour même de la mort de leur époux, s'occupent déjà de lui donner un successeur. Ils croient faire un grand sacrifice en attendant quelques semaines. Ils se glorifient de

[1] L. c. II. f. 91. — [2] L. c. II. f. 246.
[3] C'est-à-dire la commission, composée de théologiens et de juristes, qui était chargée de nommer les pasteurs et les prédicateurs.
[4] L. c. II. f. 106.

leur goût pour le mariage et s'efforcent de l'inspirer à leurs frères. Il en est qui semblent croire de bonne foi qu'il est dans l'esprit de l'Evangile qu'on ne soit pas un instant sans femme, et qui craindraient de pécher en restant quelques mois seulement dans le veuvage. Combien nos pieux ancêtres ne seraient-ils pas surpris de pareils principes et d'une telle discipline[1] ! »

Le temps n'apporta aucune louable modification à cet état de choses, ainsi que le montrent les passages suivants d'un écrit publié treize ans plus tard :

« Il ne s'est pas vu, depuis la naissance du Christ, autant de divorces et de séparations de corps que depuis les quinze ans que dure le gouvernement de Luther[2]. »

« L'interdiction est tombée en désuétude, les peines canoniques sont supprimées, la verge est brisée, les clefs le sont également ; aussi, voyez comme les choses se passent chétiennement tant chez les prêtres que chez les laïques. On vit comme s'il n'y avait pas de de Dieu, l'on pèche comme si l'on n'avait point à craindre les peines éternelles, ne se souciant que de ce qui appartient à la vie animale, de ce qui est terrestre et passager. La table, le lit et le coffre-fort, telle est la trinité qui régit aujourd'hui ces hommes. »

Dans les écrits de Wizel, publiés de 1536 à 1537, et principalement dans celui où il compare les hérétiques de son époque avec ceux des premiers siècles de notre ère, on trouve plusieurs passages où il stigmatise l'aveugle dépendance où était tombé le peuple à l'égard de ses prédicants, ainsi que les finesses démagogiques de ces mêmes prédicateurs et leur dédain non moins aveugle pour tout ce qui venait de l'église.

« Par l'adresse qu'ils ont d'accorder à leurs auditeurs tout ce qui appartient à la vie charnelle, ils attirent les peuples et réussissent également à les fixer. Ils leur lâchent les rênes et leur facilitent la voie vers la servitude de Mammon, du monde et des passions charnelles. La *richesse*, le *mond*e et le *ventre*, telle est la trinité que l'on adore aujourd'hui partout à la place de la trinité divine[3]. »

[1] Von den todten und ihrem Begraebnisse. Leipzig, 1536. G. a. b.
[2] Antwort wider d. Luth. Theologen Bedenken. Cologne, 1549. k. a.
[3] Homili orthod. II. f. 196.
[4] De moribus veterum hæreticorum. Lipsiæ, 1537. D. a. Quo dolo isti nunc populos ad se invitant ac detinent. Laxant frena currentibus ad servitutem mammonæ, mundi et ventris.

« On tend des piéges aux ignorants, on en tend aux imprudents et aux simples, et l'on hait les savants parce que l'on trouve en eux des adversaires mal commodes[1]. »

« Les croyances de la foule ignorante sont à la merci de ses prédicants. Qu'il leur plaise aujourd'hui de dire : *Il est un Dieu ;* demain : *Il n'en est pas*, le peuple est tenu de les en croire sur parole[2]. »

« Il est facile de s'apercevoir que les portraits de votre apôtre Luther et de sa chère moitié sont près de vous en plus grand honneur que les images des saints. Il en est même parmi vous qui se passeraient plutôt des images du Christ et de sa divine Mère que de celles de ce moine défroqué et de cette ex-nonne[3]. »

« Personne chez vous ne trouve le mot à redire, quand on traite d'hommes charnels les plus saints et les plus savants Pères de l'Eglise, et qu'on se moque de leur ignorance prétendue. On ne s'entend pas dire avec moins de patience que les anciens théologiens étaient des athées et des hommes illettrés. Quelle rumeur, au contraire, quand quelqu'un des surintendants se sent atteint par la critique la plus insignifiante et s'en plaint en chaire comme d'une grave offense ! On dirait que ce sont des dieux et non pas des hommes qui se sont trouvés frappés[4]. »

« Ne voit-on pas ces profanateurs faire taire ces magnifiques cantiques que nous ont légués les Saints Pères pour nous faire entendre leurs chansons schismatiques ? N'est-il pas vrai que dans plusieurs villes soumises à ces hérétiques, on regarde comme une abomination de chanter les louanges du Très-Haut ? Et ne chantent-ils pas leurs chants hérétiques avec plus de plaisir et de témoignages d'admiration que les psaumes même de David et les hymnes des Saints Pères ? Ils n'éprouvent qu'horreur et dégoût pour les cantiques de

[1] L. c. E. b. 2. a. Indoctis insidiantur, incautos illaqueant, simplicia corda decipiunt. Doctos hoc acerbius oderunt, quod per hos ipsis nullus aditus patet.

[2] Epist. ad D. C. C. p. 4. a. Populi indocti fides, sicut video, in manu præconum est, illi si scribant hodie : Deus est in cœlo, et iidem cras scribant : non est in cœlo Deus, cogetur populus credulas aures præbere.

[3] De moribus hæret. C. 7. b. Est manifestum, apostoli et apostolissæ imagines in majore esse et pretio et veneratione, quam imagines divorum et divarum Ecclesiæ. Reperias, qui citius Icone crucifixi et Mariæ cartturi sint, quam effigie hujus monachi et monachæ.

[4] L. c. A. 4. b. Nemo hiscit, quoties piissimi ac iidem doctissimi patres priscæ ecclesiæ non solum ut carnales damnantur, verum etiam ut illitterati ridentur. Patienti aure fertur : Athei sunt, amusi sunt veteres Theologi. At quam turbam cient, quoties unus novorum superattendentium unico etiam dicterio aut levissimo scommate ictus de injuria gravissima scilicet pro concione queritur ? Tales qui tangit non homines, sed Deos tetigisse judicatur.

l'Écriture Sainte, pour les pieuses prières et les lectures sacrées; ils prennent, par contre, grand plaisir aux chants impies à l'aide desquels ils distillent doucement dans les cœurs simples le poison de leurs doctrines, où ils calomnient et maudissent l'Église, où ils se louent et s'exaltent eux-mêmes, dans lesquels, enfin, ils n'ont en vue et ne recherchent que l'avantage de leur secte hérétique [1]. »

« Examinez en effet tous ces chants luthériens, et vous verrez avec quel artifice on les a composés. Les femmes légères s'y sont laissées prendre; et quant au peuple ignorant, insubordonné, misérablement séduit et dépourvu de caractère, il aime mieux répéter les paroles d'une poignée d'apostats que celles des saints prophètes [2]. »

La secte exerça surtout une puissante attraction sur les esprits par la manière dont elle enseignait la rémission des péchés et expliquait le passage de l'âme du premier mouvement de la conscience à la certitude de s'être, par un simple acte de foi, remise en paix avec Dieu; — doctrine, qu'on disait avoir été frauduleusement retenue par l'Église, et qu'on présentait au peuple, dans toutes les circonstances et sous toutes les formes, comme de toutes la plus excellente.

« Plus on est charnel et mondain, plus on est attiré par cette secte qui permet au vieil homme de faire tout ce qui, dans l'ancienne Église, serait un péché grave [3]. »

« N'est-il pas vrai qu'ils n'attachent aucune importance aux péchés de leurs auditeurs? que d'après eux, le mal n'est point impu-

[1] L. c. C. 5. a. b. Annon cantum ecclesiasticum a patribus acceptum silere fecerunt temeratores isti, ut audiretur canticus schismaticus? Annon abominatio esse judicatur in multis hæreticorum civitatibus, psallere nomini Altissimi? Annon suæ hereticæ cantilenæ majore cum admiratione, laude ac voluptate cantantur, quam Psalmi Davidici et hymni sanctorum patrum? Ad cantica sacræ Scripturæ, ad Doxologias, ad precationes longè piissimas, ad lectiones sacratissimas horrent ac nauseant, ad sua vero nova carmina aut potius crimina, in quibus hæresin suam simplicium cordibus suaviter instillant, in quibus fulminant, in quibus male precantur, in quibus seipsos ac sua laudant, præferunt, extollunt, breviter, in quibus ea, quæ sunt sectæ, quærunt, mirifice exhilarantur.

[2] L. c. B. 5. a. Excute cantiones Lutherismi, et liquebit tibi, quanto dolo compositæ sint. Mulierculas parum sobrias ea novitate sibi plurimum devinxerunt. — Populus absque scientia, absque jugo, populus inquam misere seductus, et qui non habet cor, præclarius et magis Evangelicum esse judicat cum Apostata, quam cum Propheta psallere.

[3] L. c. B. 8. b. Quo quisque mundanior ac carnalior est, eo citius huic sese adjungit Sectæ, in qua licet Adamo facere, quæ in Ecclesia nefas erat.

table à celui qui croit, c'est-à-dire à celui qui adhère au nouvel évangile? Ne les voit-on pas publier, en tous lieux, qu'aucun péché, l'incrédulité exceptée, n'est pour l'homme une cause de damnation? Vous voyez avec quelle indulgence ils permettent à leurs partisans toute espèce de péchés, surtout aux princes, aux hommes puissants et aux riches. Ils leur pardonnent tout et consentent à tout, disant qu'on ne saurait se montrer sévère à des hommes qui aiment la parole de Dieu et sont si généreux pour ceux qui la leur annoncent, et qu'en contrariant leurs désirs on risquerait de leur inspirer de l'aversion pour la parole et la sainte cause[1]. »

« Nos hérétiques font un singulier usage des clefs de l'Eglise, qui, du reste, ne leur ont point été confiées : ils lient les bons et délient les méchants, même sans pénitence; c'est-à-dire qu'ils lient ceux qu'ils devraient délier et qu'ils délient ceux qui mériteraient d'être liés. La cause de cette anomalie, c'est qu'ils aiment ceux-ci, parce qu'ils admirent leur prédication et prennent part à leurs communions, et qu'ils détestent les premiers, qui ne se montrent point favorables aux ennemis de la véritable Eglise et du véritable Evangile. En général, cependant, ils aiment mieux délier que lier, parce qu'ils se font ainsi des amis. Ils savent ce qui plaît le mieux aux hommes charnels, et comment il faut s'y prendre pour se concilier le peuple. Ils ne supportent point la réprimande, tellement ils sont en toute chose satisfaits d'eux-mêmes. Hasardez-vous de leur reprocher leurs péchés, même ceux qui sont notoires, et vous provoquerez aussitôt contre vous un débordement d'injures et de colère[2]. »

[1] L. c. F. 4, a. Annon pro nihilo pene ducunt commissa suorum auditorum? Annon ubique dogma hoc personant, peccata credentibus non imputari? Credentes sentiunt suum Evangelion sectantes. Annon clamant in omni angulo, nos nullo damnari peccato, si unam incredulitatem excipias? — Vide, qua conniventia sinant peccare suos auditores, maximè principes, torquatos nobiles, purpuratos patricios et mercatores! Concedunt illis quælibet. Annuunt ad quemvis ausum. Condonant omnia, dictitantes oportere se tantis viris connivere, eo quod sint amatores verbi, et erga concionatores munifici. Alioqui si illorum affectibus contrairetur, periculum esse, ne in verbum et causam hanc suam aliquid odii conciperent.

[2] L. c. G. 5. a. b. Nostrates hæretici ridicule utuntur alienis clavibus. Malos solvunt etiam absque pœnitentia, bonos ligant; hoc est, ligandos solvunt, solvendos ligant. Causa insaniæ hæc est : illos diligunt, propterea quod admirantur suas conciones et ad suas adeunt mensas; hos vero oderunt, quia arguunt contradicentes recto Evangelio et veræ Ecclesiæ. Malunt tamen solvere, quandoquidem et tale obsequium amicos parat. Noverunt, utrum horum carnalibus magis libeat. Didicerunt, ultro sibi populum arctius copulent. — Minus volunt corrigi, usque adeo sibi per omnia placent. Incessanter clamant : Sumus pecca-

Wizel publia, en 1538, un écrit qu'il avait composé six ans auparavant, sous le titre de : *Le Luthéranisme dévoilé.* En signalant la manière arbitraire de procéder du réformateur de Wittemberg, ses contradictions et ses variations continuelles, il s'attache ici plus particulièrement à faire ressortir les conséquences morales qui sont résultées de la propagation de la nouvelle doctrine. Il nous y apprend, d'accord avec plusieurs de ses contemporains, que dans les pays et communes mixtes, les principes et les mœurs des protestants avaient étendu leur influence contagieuse jusque parmi les personnes restées fidèles à l'Église.

« La manière de vivre[1] de la plupart de ces évangéliques n'est

tores, sumus peccatores, sed si quis eos arguat de peccatis, etiam publicis, immane, quàm ira æstuent, ac fulminent. At Evangelicorum quidam adeo studiosi sunt in colenda venere, ut medicis petant majores mentulas, quàm has natura dedit. Ea est pure credentium sanctimonia. Ejusdem sanctimoniæ est, quod quidam ex Evangelicis, si quando convivio amicos accipiunt, pharmacopolarum consilio ac opera id magnopere agunt, ut exhilaratos convivas potenti ebrietate dementent.

[1] Retectio lutherismi H. b,—H. 4. b. Vita vulgi evangelici adeo evangelica non est, ut me millies et iterum millies ejus puduerit. — Huc venit, ut virum fidum vix uspiam invenire liceat, etiamsi lucernam Diogenis accendas. Sunt autem in Romana Ecclesia (quos illi pro Antichristianis habent), quibus fidere tutius possis. Amor nullus in evangelica turba, nam nulla amoris argumenta comparent. — Eo crescunt convicia, iræ perjuria, jurgia, ut ea etiam magistratus vetare cogatur. Neque enim Evangelio Evangelicus alioqui populus emolliri aut emendari potest. Comessationes, crapulæ, ebrietates, lasciviæ, turpiloquia eutrapeliæ omnem excedunt modum in turba ista, idque adeo, ut pro peccatis hæc propemodum nemo ducat. Concionatores aliquando dicunt in ebrietates, ipsi sæpissimè ebrii. Dicunt in diffidentiam victus, ipsi semper queruli, semper mendici. Dicunt in mundum, quum ipsissimi de mundo sint, tota illorum vita teste. — — Avaritia incomparabilis est, et vires in dies acquirit in ista temporum illiberalitate tenacitateque.—Præterea adulteria, divortia, susurra, murmura, cæteraque tenebrarum opera, quibus secta hæc decorata est. Mare est vitiorum, quo circumfusa est secta, ego hujus vix pauculos guttas attigi. Virtutes foras suis concionibus exegerunt et libellis. Constantia nulla, nisi in malo, fortitudo nulla, nisi in epotandis cyathis, temperantia nulla nisi a bono. Justitiæ satis habet qui fidem habet, ideo nihil injustum scilicet potest committere.—Per vestra dogmata carnalia et per vestra male olentia exempla papistas in eam licentiam adduxistis, nam ocissime per regiones it, quod terreno Adæ blanditur. Ocissime istuc aconiti a plerisque haustum est : Opera nihil esse ; peccata credentibus non imputari, vitam civilem cum rationis judicio consentientem Christo probari, hoc est, mundanam, qua secundum rationem et naturam vivitur. Cæteri vos sequuntur, quia putant, vos solos sapere, solos recte de Deo sentire. Auctor sectæ suos istos alicubi increpans dicit, eos decies Sodomitis pejores esse, quo minus mihi vitio vertendum, quod eos suis depinxi coloribus, servata tamen antea medioeritate,

rien moins que conforme à l'Evangile; elle l'est si peu qu'à chaque instant ils me font rougir de honte. Prenez, si vous voulez, la lanterne de Diogène, et à peine trouverez-vous chez eux un homme sur qui vous puissiez compter. Vous le trouveriez bien plus facilement parmi les fidèles de l'Eglise romaine, que ceux-là qualifient cependant du nom d'anti-chrétiens. Ne leur demandez point de la charité, ils n'en offrent pas une trace; par contre, le mensonge, la colère, le parjure, la calomnie, les querelles et la haine sont tellement répandus et deviennent si communs parmi eux que l'autorité civile elle-même s'est vue forcée d'y opposer des entraves; car l'Evangile seul ne suffit point pour adoucir et corriger ce peuple évangélique. Le goût pour la bonne chère, pour le vin et la débauche a pris également chez eux un tel développement, qu'il a cessé de passer pour répréhensible. Les prédicateurs parlent encore, il est vrai, quelquefois, contre l'ivrognerie; malheureusement ils sont eux-mêmes les plus grands ivrognes. Ils s'emportent contre les soins exagérés qu'on donne aux intérêts de la vie, et eux-mêmes tous les premiers s'en montrent fort soucieux, se plaignant sans cesse et tendant la main pour recevoir l'aumône. Ils accusent et condamnent le monde, et prouvent par toute leur conduite qu'ils appartiennent eux-mêmes au monde. L'avarice et la cupidité semblent portées au plus haut degré, et cependant augmentent journellement encore. Je passe sous silence les adultères, les divorces, l'habitude de médire, les perfides insinuations et toutes les autres œuvres de ténèbres qui distinguent cette secte coupable. Je n'ai voulu toucher que quelques gouttes de l'océan de vices dans lequel nous la voyons plongée. Ils ont également banni les vertus de leurs livres et de leurs assemblées. La constance, chez eux, n'existe plus que dans le mal, la force que dans l'intempérance, l'abstinence que dans le bien. Le croyant est nécessairement un juste, comment ses actions pourraient-elles pécher contre la justice? Par vos dogmes charnels et votre mauvais exemple, les papistes se sont eux-mêmes laissés entraîner à la licence, car la pente est facile dans la voie qui flatte les passions du vieil homme. Ces doctrines empoisonnées : que les œuvres ne sont rien aux yeux de Dieu, que le péché n'est point imputé à celui qui a la foi, que Jésus-Christ approuve un genre de vie conforme à la nature et à la raison, c'est-à-dire à l'esprit du monde; ces doctrines, dis-je, ne nous ont que trop vite infectés de leur venin funeste. On vous imite parce qu'on a le tort de croire, sur votre parole, que vous seuls avez la sagesse et la science divine en partage. — Cependant, le chef de votre secte vous déclare, lui-même, dix fois pires que des Sodomistes; ne trouvez donc pas mauvais que, laissant de côté

l'exagération et l'injure, j'use pour vous dépeindre des mêmes couleurs dont il se sert. »

« S'il faut les en croire, tout ce qui tombe de leurs lèvres est parole d'Evangile, tout ce qu'ils font est évangélique, tout ce qu'ils possèdent, conforme à cette parole divine. Il n'est pas de mot qu'ils emploient plus volontiers que celui de l'Evangile : les Juifs autrefois ne juraient pas plus souvent par le temple du Seigneur. Ils ne font, ils ne disent rien qu'avec et par cette parole divine [1]. »

« Le vulgaire ne fait pas grand cas d'une liturgie si souvent remaniée, sans compter que l'usage abusif qu'on en fait pour les occasions les plus communes tend déjà bien assez à l'avilir ou du moins à la priver de son prestige. C'est par les supplications et la menace que les pasteurs obtiennent de leurs évangéliques d'assister aux sacrifices; et encore n'y viennent-ils point. Ceux qui se présentent se composent pour la plupart de femmes impotentes, de flatteurs ou de gens qui espèrent, selon qu'on le leur enseigne, se délivrer par le sacrement du fardeau de leurs péchés [2]. »

« Ils ont institué une caisse pour les pauvres : hélas! jusqu'à présent elle n'a guère profité qu'aux riches et aux chefs de la secte. Les indigents n'obtiennent pour leur part que le maigre produit de la quête du dimanche; quête presqu'insignifiante, suivant leur propre témoignage, car il n'est que fort peu de personnes qui s'y montrent favorables. Tout le monde s'accorde à reconnaître que les pauvres chez eux mènent une vie bien plus dure et sont bien plus misérables que ce ne fut jamais le cas dans l'Eglise romaine [3]. »

A l'occasion des graves maladies qui régnèrent vers cette époque, Wizel put observer une chose qui ne frappa pas moins Luther et le mit souvent dans un grand embarras, ainsi

[1] L. c. (Querela Evang.) k. 4. b. 5. a. Volunt illi omnia, quæ ore perstrepunt, esse Evangelium, quod faciunt, esse Evangelium, quod habent esse, Evangelii. Et nihil uspiam sonant, nisi Evangelium, quemadmodum olim : templum domini, templum domini. Omnia Evangelii titulo, quæ volunt agunt.

[2] Retectio lutherismi. F. 7. b. F. 8. a. Plebs sacra tam repente mutata remutataque non ita magni facit; nam præter hoc profanantur, dum fiunt vulgatissima et tristissima. Christiani Evangelici à suis evangelistis precibus minisque ad sacra vocantur, nec tamen veniunt. Qui veniunt, sunt fere gravidæ mulieres aut adulatores parochorum, magna pars sectæ, aut denique ii, qui peccatis cupiunt exonerari per sacramentum, ut docti sunt.

[3] L. c. G. 2. b. — G. 7. b. Cistam habent pro pauperibus, at vero magis pro divitibus. Ipsis adeoque sectæ præfectis posita cista est. Etenim ad eos uberius compendium inde redit. Pauperibus vix obuli illi contingunt, qui in dominicis colliguntur. Colligitur autem quam minimum testibus etiam ipsorummet querelis. Nam vix paucissimos audio, qui tali cistæ bene velint; nemo inficiatur, pauperes et egenos in isto regno durius agere vitam et esurire miserius, quam in Ecclesia Romana fiebat.

que nous le montre sa correspondance : c'est que jamais il ne s'était vu, comme depuis la réforme, en présence de la mort, un tel découragement, une pusillanimité pareille et qui contrastât davantage avec la force et la confiance que l'on prétendait puiser dans les convictions religieuses.

« N'est-il pas souverainement honteux [1] que des gens qui ne craignaient point ou presque point la peste et sa contagion tandis qu'ils étaient soumis à l'antechrist (je me sers de leur expression), en ressentent une si grande terreur, maintenant qu'ils se vantent d'être chrétiens ! On ne visite plus les malades ; on redoute de voir, à plus forte raison de toucher un homme atteint de la contagion, tellement la peur s'est emparée de toutes les âmes. Que devient donc cette foi toute puissante dont on a tant fait parade ? et l'amour du prochain, que devient-il ? Dites-moi, par Notre-Seigneur, vit-on jamais parmi les chrétiens moins de confiance en Jésus-Christ et moins de charité ? Tout ce qui restait encore de discipline, de pudeur, de respect, de vie sainte et religieuse, a péri, péri par le nouvel évangile, qui, pour comble de malheur, a détruit l'amour du bien jusque dans sa racine. Si la semence est réellement évangélique, d'où vient que ce qu'ils récoltent soit si différent de l'Evangile ? Non jamais, depuis les premiers temps de l'Eglise, il ne s'est rien vu de pareil. — Ils répondent que l'Evangile n'a rien à démêler avec les mœurs ; que l'Evangile n'exige que la justice de l'esprit ; qu'il n'appartient qu'aux hérétiques de bien vivre, afin de mieux tromper les simples par leur apparente sainteté ; on ne peut nier que, s'il en était ainsi, personne ne mériterait mieux qu'eux le titre de

[1] L. c. An non summum dedecus est, quod qui antea Antichristiani (loquor mimitice) pestilentiam nihil aut certe parum reformidarunt, nunc Christiani existentes immane quam horreant ? Nemo nunc fere ægrotos invisit, nemo contrectare pestilentes amplius audet, nemo vel eminus videre, et cepit omnium animos pavor. Ubi fides omnipotens, quàm initjes declamitamus ? Ubi caritas proximi ? Dic tu mihi per Christum, an unquam minus fiduciæ, minus caritatis inter Christianos extiterit ? — Quidquid supererat laudatæ disciplinæ, pudoris, reverentiæ, conversationis inculpatæ, religionis, id pene omne profligavit istud Evangelion. Studium meliorum operum funditus extirpavit. — Si semen est sincere Evangelicum, satis mirum, segetes tam abhorrere ab Evangelio, cujus modi à principio Ecclesiæ inauditum est. — Dicunt : Quid Evangelio cum moribus ? Aliud audio : hæreticorum est, bene vivere, ut hoc prætextu simplices fallant. Hoc verissimum multo est, nullam unquam hæresim minus de vita bona sensisse, atque lutherismus sentit, nec unquam in majore contemptu, ne dicam odio, fuisse bona opera. Nam tametsi hæreses antiquæ malè viverent, attamen secus docebant pharisæorum more. Nostra vero factio vivit ut docet, *docet ut vivit*. Docent, bona opera, bonam conversationem, laboriosam vitam coram Deo nihil esse, ideo ab hujusmodi abstinent.

chrétien; car réellement il n'y eut jamais aucune secte qui fit moins de cas, que dis-je? qui eût autant de mépris et de haine pour les bonnes œuvres et la vie vertueuse. Du moins, les anciens hérétiques, alors même qu'ils menaient une conduite coupable, s'abstenaient-ils, à l'exemple des Pharisiens, de professer l'immoralité. La secte nouvelle est bien plus conséquente : elle vit comme elle enseigne, et enseigne comme elle vit. Ils disent que l'exercice du bien, la vie laborieuse et irréprochable n'ont aucune valeur devant Dieu, aussi se gardent-ils bien de s'en donner la peine. »

« Et en effet, que voyons-nous autre chose que pillages d'églises, expulsions de moines, confiscations de couvents et enrichissement des scribes, des cuisiniers et des nobles? Mais la possession de si grandes richesses ne suffit pas à une avidité plus grande encore; les peuples n'en sont pas moins pillés et pressurés sous le règne du nouvel évangile, autant et plus qu'ils ne le furent à aucune autre époque. Pour surcroît de malheur, l'avarice de ces chrétiens, fort peu confiants en la providence divine, a produit une telle dureté de cœur et une si grande cherté des vivres, qu'on se dévore presque les uns les autres [1]. »

« Nos évangéliques et leurs princes affirment avec serment que le monde va bien, que jamais il n'alla mieux : il faut que ces gens s'en fassent bien accroire. Il n'en est pas ainsi, mes frères! Voyez vous-même ce qui se passe aujourd'hui, et comparez avec ce qui se faisait autrefois; je ne doute pas que vos conclusions ne s'accordent avec les miennes [2]. Tout ce que l'Église apostolique fonda jamais de louable est maintenant étendu dans la poussière; l'herbe recouvre cette excellente organisation, ces mœurs, ces usages et tous les précieux résultats qui s'ensuivirent [3]. »

« Dans leurs réunions tout se fait à contre cœur, rien avec zèle; chacun agit à sa tête et tient à faire passer sa méthode pour la meilleure. — Hors de leurs assemblées, ils se conduisent de manière à contrister tous les cœurs : on ne s'y souvient plus de rien

[1] L. c. C. a. b. Nihil video, nisi rapinas templorum, occupationes monasteriorum, ejectiones cœnobitarum, dotationes centaurorum, concionatorum, scribarum, coquorum. Neque tamen tot opum possessio satietatem affert, nihilo enim minus regio premitur. Negari non potest neque dissimulari, sub hoc Evangelio plures et graviores exactiones exussisse subditos, quam antea. Præterea omnia propter avaritiam Deo diffidentium Christianorum ad summam caritatem tenacitatemque inhumanissimam adducta, ita ut fere alius alium voret. — Quidquid ad disciplinam spectabat, occidit, quidquid vero ad licentiam, perdurat. Quadragesimale jejunium abrogatum est, Saturnalia Lupercaliave mordicus celebrantur, Vigiliæ nullæ posthac, at feriæ epulis aptæ vigent.

[2] Ausleg. des propheten Haggeus. Mainz 1542. D. 4. b. — [3] L. c. E. a.

de ce qui a été enseigné, loué, recommandé, tandis qu'on était ensemble. Qu'est devenue toute cette bonne semence? Les oiseaux du ciel l'ont dévorée avant qu'elle n'eût germé. Aussi, voyez jusqu'à quel point ce peuple est dénué de foi, de respect, de pudeur. Quels vices grossiers! quelle dissolution! quelles mœurs païennes! que de méfaits et de dépravations partout et en tout! Bienfaisance, bonne foi, simplicité, tempérance, chasteté, union, bienveillance, où vous êtes-vous retirées? Pourquoi, parmi des chrétiens, devenez-vous si rares? C'est que l'Evangile dont on fait tant de bruit dans les temples, n'est plus de mise dès qu'on se retrouve dans le monde Parlez alors à ces gens de la parole sainte, c'est comme si à des femmes perdues vous parliez de pudeur. Que peut-il résulter d'un pareil état de choses? comment cela peut-il finir [1]? »

Assez longtemps après, dans un nouvel écrit publié en 1551, Wizel nous rend surtout attentif à l'influence pernicieuse qu'exerçait sur les catholiques l'exemple contagieux de la dépravation protestante :

« On concevrait à peine une secte plus souillée de vices et d'infamie que ne le sont ces luthériens hypocrites et artificieux. Il ne se peut rien imaginer de plus fort, et toutefois cela va chaque jour de mal en pis. Est-il, je le demande, péché, turpitude quelconque qui ne soit en quelque sorte à la mode parmi ces faux évangéliques [2]? »

« Le désordre est contagieux, les catholiques eux-mêmes s'y laissent entraîner, frappés qu'ils sont du spectacle de votre vie licencieuse: *Pourquoi ne feraient-ils pas aussi*, disent-ils, *ce que vous faites* [3]. »

Wizel ne se contenta point de cette peinture générale de la corruption luthérienne : comme il était on ne peut mieux placé pour étudier et connaître, avec la plus parfaite exactitude, la manière de sentir et de penser qui était à la fois la cause et l'effet de tout ce mouvement religieux, auquel lui-même avait pris part, il sut encore, dans ses lettres et ses autres ouvrages, nous donner des descriptions saisissantes de la méthode d'enseigner des prédicateurs, des dispositions du peuple, et des rapports qu'on apercevait entre la doctrine et les mœurs; avec ce mérite que tout ce qu'il dit, même les charges les plus accablantes, se trouve confirmé par les aveux mêmes des réformateurs et de leurs partisans.

[1] L. c. E. b. 2. a. — [2] Publicum Ecclesiæ Sacrum. Cologne. 1551 . A. 4. a. — [3] L. c. a. b.

«Voilà sept ans et plus que sept ans, dit-il dans une lettre de 1534[1], qu'on prône à satiété l'enseignement de l'Evangile; et cependant je n'aperçois encore rien, nulle part, qui soit évangélique. En accuserai-je les évangélistes, qui n'ont pas craint d'introduire un Evangile charnel, accompagné d'une vie plus charnelle encore? Ils ont en effet si bien su faire, que jamais il n'y eut temps si mauvais et facilité plus grande pour se livrer à toute espèce de mal. Le venin de leur doctrine s'est tellement répandu partout qu'on ne saurait, sans le plus grand péril, confesser l'Evangile parmi les évangéliques, à moins qu'on ne luthérisât, c'est-à-dire qu'on évangélisât de telle sorte qu'on ne pût en rien choquer les habitudes des libres enfants de Luther; car ils se promettent la vie éternelle, quelque soit leur manière de vivre, pourvu qu'ils aient la foi. — Que le luthéranisme dure encore quelques années, et nous le verrons conduire ses partisans du paganisme au pythagoréisme qui doutait de la divinité, et du pythagoréisme au diagoréisme qui n'y croyait pas du tout. Pour ce qui est des mœurs, on s'accorde depuis longtemps à reconnaître que la plupart de ces sectaires sont de vrais fils de Sardanapale, qui ont, il est vrai, le nom de l'Evangile à la bouche, mais qui portent dans le cœur cette maxime de leur maître : *Mangez, buvez et faites l'amour ; tout le reste n'est rien.* Quiconque ose, chez eux, parler de Dieu, de la vie chrétienne, et de la dépravation du siècle, ne peut être qu'un anabaptiste insigne; mauvaise note qui, de l'avis de plusieurs, ne se peut effacer que par une débauche. Voilà donc où vous avez conduit le monde, qu'on passe pour anabaptiste, à moins qu'on ne se vautre dans la fange et l'ordure, ainsi qu'ont fait les habitants de Sodome! »

[1] Epist. ad M. B. F. M. 3. a. N. a. Jactata est prodigialiter evangelica doctrina septem amplius annos, sed nihil evangelicum adhuc video. Culpam transcribo Evangelistis, qui carnale Evangelium invexerunt, cui carnalem addidere vitam. Atque ita effecerunt, ut nunquam licentius peccatum sit nec deteriora fuisse tempora constet. — Constat adeo omnia nunc esse exacerbata, ut tutum minime sit, inter Evangelicos Evangelium confiteri, nisi velis lutherizare, hoc est, ita evangelizare, ut filios sectæ liberæ non offendas. Nam ii vitam æternam sibi pollicentur, si credant modo, utcumque vivant. — Pungit potestatem tenebrarum, quod sectas insectamur, et præsertim lutherismum, qui si diù stabit, ducet conjuratos in paganismum et sensim in Pythagoræ pyacitum, qui de Deo dubitabat, mox in Diagoræ sententiam, qui esse Deum negabat. — Quod ad vitam attinet, jam diù in confesso est, quid sit major sectæ pars, nempe Sardanapallæ, portantes autoris epitaphium in animo : Ede, bibe, coi, cætera sunt nihil, et habentes Evangelium in ore. — Qui aliquid de Deo, de vita christiana, in improbos sæculi hujus mores dicit, næ istum insignem retinctorem esse oportet, et sunt, qui eam notam fugiendam crebris potationibus censeant. Nam eo perduxit orbem libertas vestratis Evangelii, ut si quis detrectet, cum ebriosis suibus volutari, hoc est sodomi ζειν, at vero vitæ corrigendæ studeat, is sit retinctor oportet.

« Vous n'avez qu'un souci, c'est de rassurer, de fortifier les consciences dans votre troupe, et vous prétendez en cela vous distinguer et mériter qu'on vous admire. Je le répète, vous ne songez qu'à tranquilliser les consciences affligées ; mais de reprendre et de réprimer la source de cette affliction, vous vous en inquiétez peu[1]. »

« La doctrine sourit singulièrement au vieil Adam ; aussi, grâce à cette commode indulgence, n'est-il absolument rien qu'il n'ait pu se permettre. De quelque manière qu'il ait vécu, il n'en était pas moins chrétien ; quelque péché qu'il commît, il ne cessait pas de compter parmi les enfants de Dieu. Il n'était astreint à d'autre obligation qu'à croire, c'est peu de chose ; à donner à César ce qui appartient à César, il n'y a rien de plus juste ; et à entendre de pitoyables sermons, ce qui est un peu plus fort. Il frissonne à la seule pensée d'une vie bien ordonnée, de la nécessité des bonnes œuvres, de la pénitence, de la mortification, de la patience et de l'humilité; car voilà qui est bien dur, une vraie verge de fer. — Eh quoi ! voudrait-on que je retourne aux bonnes œuvres ? Qu'avons-nous à faire de cela, nous qui sommes chrétiens ? A quoi peuvent servir les œuvres ? Le Christ sur la croix n'en a-t-il point fait assez[2] ? »

« Mais le fourbe veut encore se montrer théologien habile ; il vous prouvera, au besoin, par un argument en règle que les actions ne sont rien : *Si les œuvres*, dit-il, *sont nécessaires, il était inutile que Jésus-Christ mourût sur la croix, et s'il est vrai que Dieu me tiendra compte de ce que j'aurai fait, Jésus-Christ n'a donc pas satisfait à la justice divine.* — Voilà des paroles qui flattent agréablement les oreilles du peuple et qui pénètrent si avant dans les âmes qu'il sera bien difficile de les en jamais effacer. Est-ce tout ? Non, l'on regarde comme un crime, comme un insigne blasphème, de parler seulement de la nécessité d'une vie chrétienne. On s'écrie

[1] Acta, wie sich es zù Eisleben begeben. Leipzig 1537. (Epist. ad Agricolam. a. 1533.) H. 3. a. — Curæ vobis modo est, quomodo conscientias vestratis globi erigatis, et in hac arena vultis videri noti, magni, celebres. — Habetis modo respectum, quomodo solemni afflictas conscientias, quomodo vero arguatis et increpetis hoc, unde nimirum afflictæ fiunt, securi negligitis.

[2] Epist. ad B. R. a. 1532. Aa. 2. b. Aa. 3. Dogma nimio pere veteratori arridet, cujus nimirum indulgentia satis superque laxa hactenus illi, quod libuit, licuit. Utcumque vivebat, christianus erat. Quantumcumque peccabat, filius Dei erat. Nec attinebat, nisi ut crederet, nisi ut conciones miseras inaudiret, nisi ut Cæsari, quæ sunt Cæsaris, daret. Proinde refugit ad mentionem vitæ bonæ ac bonorum operum, pœnitentiæ, crucifixionis, patientiæ, humilitatis. Nam durus est illi sermo, virga ferrea est. — Quid istuc est, inquit, num erit mihi ad opera redeundum ? Quid Christiano cum operibus ? Quid prosunt opera ? An non sat operum Christus in cruce fecit ?

d'un ton tragique : *que professer une pareille doctrine, c'est déshonorer le précieux sang de Jésus-Christ*[1] ! »

» Les efforts continus [2] de ces nouveaux docteurs ont constamment eu pour objet de ralentir, le plus possible, dans les esprits, tout zèle pour les bonnes œuvres. Les prédicateurs, suivant en cela l'exemple des maîtres, se sont mis, à l'envi, à honnir, à conspuer, à crucifier les œuvres. Ils n'auraient point cru prêcher l'Evangile, s'ils n'avaient ainsi fait. La conduite et la religion du peuple montrent du reste assez, si, dans leurs églises, on recommande ou condamne le bien faire : le malheur des temps et le déplorable état des mœurs témoignent de leur doctrine. Ils en sont venus à ce point que plusieurs ont en exécration jusqu'au mot de *bonnes œuvres*, et n'en peuvent entendre parler sans être saisis d'horreur. Les pasteurs traitent de papiste, ce qui veut dire pire qu'hérétique, quiconque se hasarde d'en souffler un mot. De là ces expressions, employées en guise d'injures : *d'adorateurs et de justificateurs des œuvres, d'hypocrites, de moines, de pharisiens;* de là ces moqueries et les épithètes de damnés, d'ennemis de Jésus-Christ, avec lesquelles on accueille ceux qui consacrent leur vie à bien faire ; de là cette mauvaise honte qui détourne des bonnes œuvres quelques-uns de ceux qu'un reste de conscience y porterait peut-être encore. Il en est qui craindraient de pécher contre le sang de Notre-Seigneur, s'ils se permettaient une bonne action dans la vue du salut, tellement ils sont imbus de ces principes de leur maître, que les œuvres ne valent rien, qu'elles ne sont que péchés et impuretés, une injure faite au sang de Jésus-Christ, la négation de l'Evangile, une pratique incompatible avec la foi. Le livre de Luther sur les bonnes œuvres que l'on m'oppose, ne prouve absolu-

[1] L. c. A. 3. a. Atque ut se furcifer ille pro egregio Theologo venditet, incipit enthymematis refutare opera ; si opera facere, inquiens, necesse est, igitur frustra supplicio mortis affecius est Jesus. Si meorum est operum respectus, ergo Jesus non satisfecit. Hujusmodi nunc sunt consentanea grataque vulgi auribus, et adeo animis omnium infixa, ut evelli vix unquam queant. In nefario nunc scelere ponunt, si quis ad Christianæ vitæ necessitatem vocet ; tragice clamant, sanguinem Christi per eam doctrinam dehonestari.

[2] Confutatio Calumn. resp. i. Jonæ. D. 4. b. E. a, 1533. Huc omnia omnes de composito retulerunt, ut omnium animos ab operum studiis quam longissime avocarent. — Concionatores secuti magistros suos mirum in modum ubique et semper supploserunt bona opera, adeo ut nulla ab illis audita sit concio, in qua misera opera non crucifixerunt. Neque enim judicaverunt se Evangelizin, nisi quam insanissime bona opera conspuerunt. Atque adeo ipsa populi Evangelici religio et conversatio plus satis declarant, doctane sint opera in suis ecclesiis, an dedocta. Fert testimonium doctrinæ communis vita et temporum horum deflendus status. Huc ventum est, ut quidam de hac hæresi etiam execrentur vocabulum operis plane indolentes. Quidam audire non sustinent, si mentio de operibus incidat, præcones maxime horrent memorantem de his

ment rien contre mon assertion, n'ayant été composé que dans la vue de faire rejeter comme bonnes œuvres ce que l'Église recommande sous ce nom, et d'admettre au contraire comme telles l'exercice des devoirs les plus vulgaires, contrairement à l'enseignement apostolique, qui distingue entre ce qu'on appelle proprement bonnes œuvres et les actions qui appartiennent à la vie commune. Luther, en un mot, a voulu qu'on regardât la vie ordinaire, pourvu qu'elle se passe dans les limites du devoir, comme renfermant tout ce qu'il faut pour constituer ce qu'on entend sous le nom de bonnes œuvres. Il espérait, par cet artifice, nous détourner des observances de l'Église, en nous faisant considérer comme œuvres pies la moindre de nos actions physiques, à la seule condition de croire qu'elle est agréable au Seigneur. Pour y mieux réussir, il n'a pas craint de torturer le sens des Saintes-Écritures. Il en résulte que leurs prédicateurs, s'il leur arrive parfois de parler des bonnes actions, n'en savent rien dire que ce que les païens eux-mêmes ont pratiqué, et que, bon gré mal gré, l'on est bien obligé de faire si l'on veut vivre. Ainsi, les bonnes œuvres d'une servante sont, disent-ils, de traire les vaches, de balayer, de faire les lits et la cuisine; ceux d'un valet, de panser les chevaux, de labourer la terre, de semer, de couper le bois. Une maîtresse de maison fait le bien en donnant le jour à ses enfants, en les lavant, en les enveloppant de langes, etc.; le mari, en obéissant à l'autorité civile, en payant ses impôts et ses dettes, en un mot, en s'abstenant de fourberies, de vol et d'adultère. — Ils remarquèrent, à la vérité, un peu plus tard, que leurs fidèles tombaient insensiblement dans une sorte de paganisme : telle est la force de leur Evangile, tels

et ut de homine papista, id est plus quam hæretico, pessimam de eo suspicionem concipiunt. Hinc illa probra : operarius, justitiarius, hypocrita, pharisæus, monachus. Hinc ridentur et damnati atque Christo alieni habentur, qui vitam suam in bonis operibus conterunt. Hinc multos ejus hæreseos nunc pudet bene operari, quos tamen impellit conscientiæ residua portio, ut bene operentur. Sunt, qui se in sanguinem Domini peccare credunt, si operentur, usque adeo infixa est incautis pectoribus Lutheri opinio, nihil esse opera, peccata esse opera, rudera esse opera, et Christi sanguini derogare, cum Evangelio pugnare, juxta fidem stare non posse. — Cæterum quod objicit. — J. Jonas. — Lutheri librum de bonis operibus, nihil est, quum is liber eo consilio fictus sit, ut dedoceat bona opera Ecclesiæ, et doceat esse opera bona quæcumque domi rurique quocumque modo fidelis geras, contra consuetudinem apostolicæ doctrinæ, quæ distinguit inter opera bona et facta negotiave communis vitæ. In summa voluit vitam communem, si consistat in officio, interpretari bona opera ceu sufficientia, ut ea arte, sub Decalogi quippe specie, nos ab ecclesiasticis revocaret, utque putaremus, quidquid physice ageremus in omni vita, id esse bonum opus, modo crederemus, Deo placere. Atque huc retorsit Scripturam. Quo factum, ut præcones ejus scissuræ quotieslibet de bonis operibus prædicare, nihil dicant, quam-

sont les miracles opérés chez eux par la foi! Cela les rendit un peu plus sages; ils s'attachèrent davantage à prêcher les bonnes œuvres, non sans un peu de honte, qu'on cacha soigneusement, de peur que leur public oublieux ne vînt à s'apercevoir des modifications apportées à la doctrine. C'est là l'origine de toutes ces instructions sur le Décalogue, auquel ces législateurs sont bien obligés de revenir si dur que ce soit, afin d'effacer la tache dont ils ont souillé les débuts de leur secte en rejetant les lois et les œuvres. De là l'Apologie de Melanchthon, qui fait aux œuvres une bien plus grande part que cela ne paraît possible d'après les principes de la secte et la Postille de Luther, qui domine encore dans lachaire. — Si vous avez la foi, les œuvres ne manqueront point, bien qu'elles n'aient point de valeur devant Dieu : voilà ce qu'on dit maintenant; et l'on soutient qu'on a toujours professé la doctrine des bonnes œuvres et qu'on la professe encore, tandis que ce qu'on leur accorde, à ces œuvres, est plutôt une tolérance qu'une prescription formelle.»

Wizel rapporte ici quelques-uns des principes de Luther et de Mélanchthon qui se rapportent à cette question : la hardiesse qu'on y remarque était encore surpassée par celle qui distinguait les opinions d'un grand nombre de leurs disciples.

« Philippe dit que l'homme pèche réellement, constamment, en tout temps; Luther enseigne, de son côté, que les bonnes œuvres sont antipathiques à l'Évangile et que les agneaux de Dieu s'effraient d'en entendre seulement le nom : les œuvres sont donc également contraires à la foi. — Ne vous occupez point des œuvres, dit-il; car sachez qu'elles ne sont que péchés devant Dieu. La vertu n'est que le masque dont se couvrent les fourbes; et le

quæ et gentiles faciunt, adeoque quæ nolentes volentes facere oporteat tutandæ hujus vitæ gratia. Bona opera, inquiunt, ancillæ sunt mulgere, verrere, sternere, coquere; servi vero equos curare, agrum colere, ligna cædere, metere. Matrisfamilias opera bona sunt parere, infantes fasciis involvere, lavare, uere. Herus sua facit bona opera, si magistratibus obtemperet, tributum tribuat, creditori satisfaciat, breviter nequis fur sit neu latro neu quis adulter. — Nuper cum animadverterent, populares suos sensim ad ethnicismum quemdam delabi (quæ est potentia sui Evangelii et ad summum prædicatæ, fidei transformatio), cœperunt paululum sapere, et animum appellere ad docenda opera, non sine pudore maximo, quem tamen egregie dissimulant, ut putentur ab obliviosis auditoribus, semper ea docuisse. Inde nascuntur nunc catecheses — non dico quales — Decalogi, quem sine fine iterant nomodidacti inviti, ut eluant maculam initio sectæ per rejectionem operum et præceptorum contractam. Inde Apologia, quæ plus tribuit bonis operibus, quam pro sectæ instituto defendi, et Postilla, quæ tamen cathedris adhuc dominatur, ferre potest. — Si credas, non aberint opera, et ea ipsa opera coram Deo nihil prosunt. Quod cum ita sit, non desinunt tamen eloqui, se opera docuisse et docere, quum jam quoque concedant ea magis, quam doceant.

jeûne, les veilles, l'étude et la tempérance ne sont réellement bons qu'à faire des hypocrites. — Il recommande de ne point prêcher en même temps la foi et les œuvres, de même que le laboureur ne jette pas à la fois deux semences différentes dans la même terre. — Voulant expliquer le précepte où Moïse recommande de ne point atteler à la même charrue un bœuf et un âne, il dit qu'il faut y sous-entendre, que la doctrine de l'Eglise ne porte pas également sur les bonnes œuvres et sur la foi. — Et quand Moïse ajoute : « *Tu ne prendras point la femme de ton prochain,* » Luther observe qu'il faut comprendre par là, que la foi ne comporte point le maintien de la justification par les œuvres, attendu qu'elle n'en a que faire[1]. »

« Ce sont de bonnes, de nobles actions, des œuvres d'or que fait la femme, quand elle nourrit et soigne son enfant; c'en est aussi, pour tout le monde, de se soumettre aux autorités, de ne tuer ni pères, ni mères, ni prédicateurs (ils n'oublient jamais les prédicants), de ne se permettre ni vol, ni adultère, de se conduire avec droiture et de donner à chacun son dû, qu'il soit prince, sujet, homme, femme, enfant ou serviteur. On ne saurait dire quelle insistance il met à répéter partout la même chose, dans ses livres et dans ses discours, comme s'il était à craindre que ces préceptes fussent ignorés, comme s'ils n'avaient point été pratiqués avant qu'il ne s'avisât de les recommander. »

« Pommer écrit que notre justice est péché, et Luther s'emporte contre ceux qui pratiquent les bonnes œuvres. — Il dit que tout individu baptisé a droit de se considérer comme juste, comme saint; que si le démon, au moment de la mort, nous demande compte de nos actions, nous lui fassions la nique et le renvoyions vers Jésus-Christ; que c'est une duperie d'aspirer à la sainteté, attendu que Jésus-Christ, dont les mérites sont réversibles sur nos têtes, l'a possédée pour nous. JésusChrist, dit-il encore, a observé la loi, bien qu'il n'y fût point obligé : c'est un mérite dont il n'a que faire et qu'il a bien voulu nous céder. Moquez-vous donc, ajoute-t il, du péché, de la mort et de l'enfer, et si l'on *vous demande si vous avez gardé la loi, répondez sans hésiter que Jésus-Christ l'a gardée pour vous,* afin qu'au dernier jour vous soyez justifiés de ne l'avoir pas vous-même accomplie. — Ah! Seigneur, avec un tel évangile, qui se souciera désormais encore de se détourner du mal et de s'engager dans la voie difficile du bien? O malheureux chrétiens, qui êtes tombés entre les mains d'un pareil évangéliste! — Luther écrit encore *que les partisans des bonnes œuvres nous ont fermé les portes de la*

[1] Evangelium Luther's, B. 2. b.

justification. Que Dieu nous fasse miséricorde, apôtre de l'erreur, si jamais tu parviens à les rouvrir! »

« La justice des bonnes œuvres que Jésus-Christ et les Apôtres nous ont enseignée, ils l'appellent une justice rationnelle, philosophique, mondaine, charnelle, hypocrite, mahométane, une justice tendant à déprécier les mérites de Notre-Seigneur. — Bref, ces gens ne veulent pas qu'on donne aux bonnes œuvres chrétiennes, le nom de justice chrétienne [1]. — Philippe écrit, de son côté, *que c'est enterrer Jésus-Christ que d'enseigner la nécessité d'aller à Dieu par la charité* [2]. — Luther dit encore : *Que ce soit Jean-Baptiste qui nous montre la voie du salut*, et que du reste nous ne nous occupions point de notre conduite. — Il se fâche contre ceux qui, à cause de leurs péchés, n'osent point eux-mêmes se dire saints devant Dieu, et nous engage à répéter ces paroles : « Si je ne suis point pieux par moi-même, Jésus-Christ » l'a été pour moi; je suis donc saint, en dépit du péché. » — Que vous semble de cette théologie? Il prétend encore que Jésus-Christ nous est enlevé par les œuvres, et que la porte du ciel est trop étroite pour recevoir celui qui s'est chargé d'un tel bagage. Il dit du haut de la chaire de vérité : « *Plus vous serez couvert de honte et de péchés, plus Dieu vous accordera de grâces ; et quiconque a la parole est saint comme la parole est sainte, quand même il s'adonnerait au péché.* » Et ailleurs : « *Les actions ne diffèrent en rien l'une de l'autre*; c'est-à-dire qu'*elles ont toutes la même valeur, aucune*. » — O charmante sensualité, que d'obligations n'as-tu pas à cet apôtre d'Epicure! — « Votre justice, dit-il, en parlant de la justice des œuvres, appartient à l'enfer : *le Pharisien de l'évangile de saint Luc est un exemple de la manière dont Dieu juge les saints et les dévots.* » — Que doit penser, hélas! le pauvre peuple en entendant condamner au nom de l'Evangile les mœurs honnêtes et vertueuses, comme il arrive souvent dans cette Postille bestiale et digne de faire pendant au Coran? — Philippe assure que tous ceux qui prêchent les œuvres morales, pèchent contre le 3e commandement de Dieu, et il les compare au bûcheron dont il est parlé dans les livres de Moïse [3]. »

« Luther a publié plusieurs de ses commentaires, et principalement celui sur la Genèse, dans l'unique dessein de défendre, en s'appuyant des patriarches, la vie mondaine et charnelle contre la vie consacrée aux bonnes œuvres. Après avoir lu ces œuvres incroyables, qui pourra s'abstenir encore de suivre le torrent, de faire comme les autres, de hurler, comme on dit, avec les

[1] L. c. B. 2. ab. B. 4. — [2] L. c. B. 4. a. — [3] L. c. E. a. b. E. 2. a.

loups, mangeant, buvant, dansant, et se livrant à toute espèce de plaisir? Les saints n'étaient-ils pas aussi de chair et d'os comme nous? Laissez donc fermenter le vieux levain, et ouvrez portes et fenêtres pour recevoir le vieil Adam.— Luther, vous êtes vraiment un maître dans l'art d'engager les gens à la vie facile et voluptueuse, au nom de la foi, de l'Évangile, de la grâce et du sang de Notre-Seigneur [1]. »

« Luther enseigne que l'Évangile est tout pardon, tout rémission : il est remarquable comme cet homme, avec tous les siens, s'attache à ce qui flatte la chair. Il n'ouvre pas la bouche qu'il n'en laisse échapper les mots de rémission et de grâce, tandis que ceux de jugement et de justice ont la plus grande peine à passer par sa gorge. Il prétend que la Foi n'est elle-même que justice et justification. «Croyez, dit-il, et les bonnes œuvres viendront d'elles-mêmes. » Je ne suis plus surpris de voir tout le bien que font ses disciples! — Or la Foi, suivant qu'ils la définissent, ne doit être autre chose que la confiance qu'on a d'obtenir grâce par Jésus-Christ ; la croyance que Notre-Seigneur nous fera miséricorde, qu'il nous réconciliés avec le Père, qu'il nous remet nos péchés et nous accorde gratuitement la justification. Elle consiste encore à croire que tout ce que je puis faire n'est compté pour rien, que mes actions toutefois sont agréables à Dieu, et que Dieu ne cesse de m'être favorable, quelles que soient mes œuvres et lors même que je m'adonne au péché. La foi comprend également, enfin, la confiance que nous devons avoir en l'assistance divine, au milieu des peines de la vie. — Les vrais chrétiens, dit Luther, pèchent aussi quelquefois ; mais ce qui les rassure, c'est de savoir que le péché ne saurait leur être préjudiciable. Il prétend qu'il n'est question dans le Nouveau Testament que de la rémission des péchés : les mots retenir, punir, interdire, prier, se repentir, ne sont pas de mise sous le règne de Luther. Il ajoute, que le royaume de Dieu appartient aux pauvres, c'est-à-dire aux pécheurs ; et non pas aux riches, à ceux qui ont fait provision de bonnes œuvres. Il dit, en propres termes, que les péchés ne sauraient être une cause de damnation. Rien ne lui est, en général, plus habituel que de disculper les péchés et les vices ; rien n'est chez lui plus rare que de les reprendre, de leur résister et de les punir. O l'excellent évangile pour ces bonnes gens de l'Allemagne ! [2] »

« On ne voit pas qu'il s'attaque jamais aux vices sans nombre qu'a produit sa prétendue liberté ; par contre, sa langue de vipère abonde en invectives contre le pape, les évêques, les princes, les

[1] L. c. G. b. — [2] L. c. E. 3. a E. 4. b.

moines, les faux prophètes et autres fanatiques, comme il les appelle. — Ses discours et ceux des siens ne sont autre chose qu'un panégyrique sans fin de la parole et de la foi contre les œuvres [1]. »

« Vous voyez dans quelles erreurs ils tombent, ceux qui, dans leurs prédications, vous disent : « Vous n'avez la faculté ni de vouloir ni de pouvoir ; vous avez les mains liées, la tête courbée, et êtes poussés au bien et au mal, quoi que vous fassiez et vouliez faire ; c'est par la volonté divine que vous tombez dans le mal, ainsi que firent Judas et Pharaon ; vous êtes l'argile dans les mains du potier ; vous ne seriez point dans le péché si Dieu ne le voulait ; ne vous donnez pas tant de peine, vous tous qui voulez vous sanctifier par les œuvres, car vos efforts sont inutiles, comme si vous cherchiez à blanchir un nègre ; vos œuvres, quelles qu'elles soient, ne sont rien, ne comptent pour rien ; vous ne sauriez agir sans tomber dans le péché. A quoi bon faire de vains efforts pour observer la loi divine? Insensés, croyez-vous quelle fut promulguée pour que vous l'observiez ? mais quoi ! lors même que vous l'observez, vous ne l'observez point ; vous feignez seulement de le faire. S'il nous avait été possible de garder la loi, le Christ ne serait point venu : lui seul a pu l'observer. N'avez-vous pas entendu dans saint Paul qu'on se damne par les œuvres, qu'il a été dit à ceux qui veulent se sanctifier par elles : *Retirez-vous de moi* ; ou bien, *malheur aux hypocrites ?* » — Telles sont en substance les prédications qu'on nous a fait entendre par milliers depuis quelques années, au grand détriment de la morale chrétienne [2]. »

« D'où vient qu'aujourd'hui encore, chez ces gens-là, l'on ne puisse parler des bonnes œuvres sans courir risque d'être baffoué et de devenir l'objet de la risée publique? Je voudrais me tromper sur leur compte avec tous ceux qui leur reprochent d'avoir banni les œuvres de l'Église. Plût à Dieu que ce reproche fût une erreur ! mais c'est bien Luther qui dit : *Prier, jeûner, se macérer le corps,*

[1] L. c. E. 4. b. u. F. 2. b.

[2] Subsidium volunt Christ. A. 4. b. 1534. Vides, quam turpiter errent, qui pro concionibus clamant ad quos vis citra discrimen vel paganorum vel christianorum : Nihil potes, nulla tua voluntas, chamo maxillis constrictis atque obtorto collo ducere nolens volens vel ad bonum vel ad malum. Deo auctore malefacis sicut Judas, sicut Pharo. Lutum es, nisi vellet Deus, in isto vitæ statu malo non degeres. Quiesce, operator, corvum lavas. Nullum tuum opus, quantumvis bonum, peccas et in optimo opere. Quid conniteris servare legem Dei, stulte? Putas eam tibi promulgatam, ut aut serves, aut servare possis? Quid? etiamsi serves, non servas, sed simulas. Si lex potuisset servari, Christus non venisset, is demum complevit. Audis damnari in Paulo operarios, audis meritariis dici : Discedite a me. Audis : Væ vobis hypocritæ! Id genus sexcenta his annis non sine summa rei Christianæ pernicie ab istis audivimus.

c'est se donner une peine inutile. Quand vous aurez prié, jeûné, donné l'aumône, la conscience vous dira que tout ce que vous venez de faire est mauvais, condamnable, sans valeur devant Dieu[1]. »

« Tout ce que les Juifs et les Turcs eux-mêmes font naturellement, y étant poussés par le besoin, le boire, le manger, etc., devient bonnes œuvres pour le chrétien selon Luther, plutôt que le jeûne et l'abstinence[2]. »

« Pour sauver l'honneur de leur Postille, voilà qu'ils disent, comme ils ont coutume de faire pour eux-mêmes dans leurs moments d'indulgence : Ce n'est point par les œuvres qu'on arrive au royaume du Ciel ; les œuvres ne sont rien aux yeux de Dieu ; elles ne prouvent point la sainteté, elles sont un blasphème, une conception de l'enfer... C'est en pure perte qu'on prie, qu'on jeûne et qu'on se mortifie le corps, etc. » — Ce sont-là des échantillons tirés des diverses productions enfantées par la Postille, monument qui nous reste pour déposer contre son auteur et le couvrir d'une honte immortelle[3]. »

« Vous avez par vos prédications tout détruit, tout aboli, le jeûne ainsi que le reste? Le jeûne fait crever les chiens, dites-vous. « Quand j'aurai mangé mon soûl, alors seulement je commencerai à jeûner » : c'est encore une de vos paroles... Qui jeûne encore parmi vous? Quel est celui qui patiemment en entend le nom seulement? Est-il même un de vos pasteurs qui observe ce pieux usage? Le mot jeûne est un de ces mots qui les offusquent fort dans la Bible, et qu'ils en retrancheraient volontiers s'ils n'étaient arrêtés par l'exemple des Apellites. Il est vrai que s'ils ne l'en retranchent, ils ne se gênent pas du moins d'en dénaturer le sens par leur gloses mensongères[4]. »

« Mais que dites-vous de la trouvaille qu'ils viennent de faire? Il n'appartient, disent-ils, qu'au pouvoir séculier d'ordonner et d'établir le jeûne. » — Notre-Seigneur parle-t-il quelque part du jeûne dans l'acception commune du mot, comme il est d'usage d'en parler et qu'en parlent aussi les disciples de Jean, aussitôt arrive notre Luther, cet ennemi déclaré de toute espèce de mortifications, et, pour prévenir ceux qui seraient tentés de s'étayer de ce passage pour recommander le jeûne, il lui prête une signification détournée et le fait rapporter à la croix, à la passion de Notre-Seigneur[5]. »

« Il n'est personne chez eux, de quelqu'âge ou sexe qu'il soit,

[1] Antw. auf. d. Schriften unter Eckerling's Namen. E. 5. a. E. 6. a. 1536.
[2] Von der Justification. Leipsig 1533. E. a.
[3] Vom Beten, fasten. u almosen. Eisleben. 1535. B. 4. b. E. a.
[4] L. c. J. b. — [5] L. c O. 4. b. P. a.

qui ne méconnaisse les avantages qu'on peut retirer du jeûne; personne qui souffre qu'on en dise un mot en chaire, et, bien moins encore, qu'on s'occupe d'en rétablir l'usage. Bel évangile en vérité! [1]. »

« Il n'est guère possible non plus que vous fassiez grand cas de l'aumône, puisque votre Talmud, je veux dire la Postille, la déprécie et l'appelle une action mauvaise. Vous ne manquez d'ailleurs jamais de la comprendre au nombre de ces bonnes œuvres que vous jugez condamnables. On voit combien vous êtes favorable à cet acte de charité, même dans votre choral, à l'endroit où il est dit : *Aux pauvres de votre pays.* Vous recommandez aux vôtres de ne point ouvrir la main en faveur de l'étranger : pour les nationaux, pour les corréligionnaires, passe encore; mais pour les étrangers, fussent-ils infirmes et courbés par la vieillesse, gardez-vous de leur donner, bannissez-les plutôt de vos villes et du pays. Faire autrement, ce serait vous exposer à la critique et aux réprimandes de vos voisins : donner à des étrangers, en effet, n'est point évangélique; les voler à la bonne heure [2]. »

« Il n'est pas un valet, pas un enfant qui ne sache combien ces sectaires ont d'affinité avec les pourceaux d'Épicure. Ils s'inquiètent peu du péché, déprécient la vertu, attaquent ouvertement la bonne vie, le jeûne, la prière, la chasteté et lâchent entièrement les rênes à leurs penchants les plus vils. « Croyez-vous donc que Dieu s'occupe de mes œuvres et de mes péchés, pourvu que je croie? » Telle est la question que cent fois je les ai entendus faire [3]. »

« S'ils ouvrent la bouche, c'est pour parler de justification et de religion; mais que Dieu nous garde d'une justification qui produit de tels fruits, et d'une Religion qui forme des chrétiens pareils, plus dangereux pour le monde que les Turcs et les Tartares! [4]. »

C'était, parmi les protestants, un parti pris et tout à fait conforme à l'esprit et aux tendances de la doctrine, de citer, comme étant particulièrement consolants pour l'homme, les

[1] Conciones trig. orthodoxæ f. 104. 1536. Reviluit jejunii bonum apud omnem hominum ætatem ac sexum. Nemo ferè fert, ut doceatur jejunium, tantum abest, ut feratur revocata jejunandi consuetudo. Belle sane Evangelium!

[2] Vom Beten, Fasten d. O. 3. 6. O. 4. a.

[3] Retectio Lutherismi. H. 8. b. Quanta sit affinitas sectæ cum Epicuræis, notum est tonsoribus atque in trivio pueris. Peccata parvi fere faciunt, virtutes elevant, sunt dicaces in bonam vitam, jejunia, virginitatem, etc., et re ipsa graviter indulgent suo genio. Multos ego audivi, qui dicerent : num putas Deo curæ esse opera mea aut peccata, si modo credam.

[4] L. c. Y. 3. a.

passages des Saintes Écritures où sont rapportées les fautes et souvent les erreurs grossières des élus de Dieu ; tandis qu'on blâmait et condamnait les saints de l'Église, les traitant d'hypocrites et d'esclaves superstitieux de la loi. On voulait agir sur le peuple par l'exemple, et l'on ne croyait pouvoir mieux faire que de lui présenter incessamment le tableau des infirmités humaines. Wizel s'attache à dévoiler ici cette plaie honteuse.

« C'est une chose rare à la fois et des plus plaisantes d'entendre vos prédicateurs décrire, à leur manière, la vie de nos saints, rapporter comment ils ont vécu, et vous exhorter à suivre leur exemple [1]. »

« Une particularité propre au protestantisme, c'est l'attention qu'on y a de négliger, dans l'Écriture sainte, les exemples divins qui témoignent des mœurs austères des saints, et de choisir ceux au contraire où se montre davantage l'imperfection humaine. Ces derniers seuls sont de leurs goûts, seuls ils sont évangéliques et dignes d'être imités. Que je sois un imposteur, si dans leurs commentaires, leurs annotations, leurs sermons, etc., ils se proposent autre chose que d'offrir à l'imitation de leurs fidèles la partie répréhensible de la vie des saints [2]. »

« Les pierres mêmes finiront par s'émouvoir de l'audace de ces prétendus évangélistes, qui osent se faire les panégyristes du monde et de la chair. « Le Christ assista aux noces de Cana ; donc vous ferez bien de ne laisser échapper aucune occasion de mener vie joyeuse, de vous livrer, vous, votre femme et vos enfants, à tous les genres de plaisir qui se rapportent à la satisfaction des sens. Le Christ a changé l'eau en vin ; donc rien n'est plus légitime que de boire, de passer la nuit à boire, de boire jusqu'à s'enivrer. — Ce sont là les réformes qu'on introduit dans l'Eglise. [3] »

Wizel mentionne ensuite différentes modifications que Luther et ses amis, douze ans après les premières attaques contre l'Église, apportèrent à la doctrine, soit pour mitiger la crudité de leurs principes sur les bonnes œuvres, soit pour

[1] Antw. wider d. Luth. Theologen Bedenken. M. 3. b. 1549.

[2] Retectio Lutherismi G. 5. b. Illud habebat ceu peculiare, ut ejus candidati in sacris litteris exempla divorum divina atque subaustera transilirent, adeoque nemini imitanda notarent ; mores vero horum expiscarentur, qui ad humanam imbecillitatem propius videbantur accedere. Hi demum grati erant, hi evangelici, hi imitandi. Mentior, ni hæc ipsorum commentarii, annotationes, sermones, scholia excludunt, positiones sibi volunt.

[3] Homiliæ orthodoxæ. l. f. 107.

détourner les accusations qui commençaient à se faire entendre contre la démoralisation visiblement produite par l'enseignement de la réforme.

« Afin de se soustraire au blâme qu'ils encourent par leurs mœurs dissolues, ils emploient maintenant toutes sortes de subterfuges : La sainteté, disent-ils, se cache au fond du cœur; elle ne se met point en étalage comme une vile marchandise. Pensez-vous, disent-ils, aveugles que vous êtes, être en état d'apercevoir l'Église, avec votre intelligence obtuse et vos yeux couverts d'écailles? Dieu se plaît à la cacher, à la voiler en quelque sorte par le péché. Nous n'entendons ici-bas que sa parole; c'est au ciel seulement que nous la verrons elle-même. Ceci est du pur évangélique. La justice, la sainteté, la piété ne s'étalent point au dehors la vie chrétienne est cachée [1] : qui pourrait encore, après de telles précautions oratoires, les reprendre sur leur mauvaise vie? »

«Mais quoi, s'écrie Luther, *les bonnes actions sont-elles donc toutes des péchés? — Non point par nature,* répond-il lui-même, *mais à cause de l'incrédulité du cœur, qui se permet de recourir à de telles œuvres.*—On voit ici comme ces gens sont inquiets sur les suites de leurs erreurs. Ils annoncent avec emphase un nouveau principe; mais bientôt, reconnaissant l'impossibilité de le soutenir, ils se ravisent : ils y ajoutent un peu par ici et en retranchent un peu par là; et, malgré tout, leur principe n'en reste pas moins insoutenable. Ils ont rempli le monde de leur bavardage, afin de lui persuader que les bonnes œuvres en sont de mauvaises. Il en est plusieurs aujourd'hui déjà qui commencent à se repentir d'avoir ainsi fait; malheureusement l'amour-propre ne permet pas d'avouer qu'on avait menti. Pour maintenir le principe, on y fait une toute petite addition : *Non point par nature, dit-on, mais à cause de l'incrédulité du cœur* [2]. »

« Ce qu'on a fait ici pour les bonnes œuvres, on le fera bientôt pour tout le reste; car il faut qu'ils montrent eux-mêmes ce que vaut leur évangile. On ne pouvait, dernièrement encore, dans la prédication, dans les livres et les cantiques, assez déverser d'in-

[1] Relectio Lutherismi. C. 4. b. C. 5. a. Faciunt vero hoc necessario. Nam quia pessime vivunt et taxari nolunt, ideo ad illa diverticula confugiunt. Justitia, aiunt, occulta est in corde, non apparet coram oculis, ut institoris merces. Putas, crasse sciole te, Ecclesiam velle cæca ratione et immundis oculis videri? Deus tegit eam, et occulit variis incommodis et peccatis. Hic audimus verbum, at facere in cœlo incipiet? Hujusmodi sunt pure evangelica, per quæ rem huc deduxerunt, ut nemo eos audeat de vita pessima redarguere. Justitia, sanctitas, pietas est abscondita, vita christiana est abscondita.

[2] Antwort auf die schriften unter Eckerling's Namen, G. 6.

jures, sur la bonne vie, sur les œuvres pies, les bonnes résolutions, la dévotion, la vertu, le libre arbirtre, la raison, les lois, les coutumes, que sais-je encore? sur tout ce qui existe et subsiste. Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait le même langage : on se repent déjà plus qu'à demi de ce qu'on a dit et laissé dire [1]. »

« Demandez aux luthériens s'ils ont la foi, ils répondront : je n'en ai point la certitude. Ils se mettent cependant assez en frais pour montrer combien ils sont sûrs des grâces divines et du salut. Répondent-ils, au contraire : *Oui, nous croyons;* ils s'exposent à ce qu'on leur dise : Pourquoi donc alors votre vie est-elle si mondaine, si dépourvue de bonnes œuvres, puisque, d'après votre doctrine, il est impossible que le croyant ne soit pas également pieux et honnête? Ils préfèrent renier la foi de Jésus-Christ, qui leur est cependant commune avec nous, que de renoncer à leur paradoxe, qui ne date que d'hier. Ils prouvent d'ailleurs la confiance qu'ils ont en Dieu par leur sollicitude exagérée pour les nécessités de la vie, et par leur crainte de la mort. On sait comme ils évitent les malheureux atteints d'une maladie contagieuse? Dans les villes où jadis on voyait à peine quelques individus prendre la clef des champs, quand se déclarait une épidémie, il en est aujourd'hui par centaines, et de toutes conditions, savants et non savants, prêtres et laïques, qui ont hâte de se mettre en sûreté par la fuite. Autrefois on voyait, dans ces cas, les voisins se visiter et s'entr'aider les uns les autres; maintenant on s'évite, on se néglige, comme ne feraient point des Juifs ou des païens. C'est à ce point que la police est réduite,—ce qui ne s'était jamais vu,—à intervenir et à user de moyens de contrainte, pour qu'on s'accorde au moins mutuellement les devoirs de la sépulture [2]. »

Ce que Wizel dit ici de l'incertitude dans laquelle les luthériens reconnaissaient se trouver par rapport à la foi, ne doit s'entendre que pour les premiers temps de la Réforme ; car bientôt on professa une confiance entière en cette nouvelle explication du dogme d'après laquelle chacun était tenu de croire que les péchés lui sont individuellement remis, par suite de l'imputation de la justice de Jésus-Christ. Cette certitude est devenue depuis lors comme le point fondamental de tout le système et le devient chaque jour davantage, de sorte qu'il reste à peine quelques individus qui doutent encore de la possession de la foi sanctifiante, et que ce doute est aujourd'hui

[1] Evang. Luther's. E. 3. a.
[2] Evangel. Luthers. G. 2. b. G. 3. a.

considéré comme une tentation du Malin ou un accès d'incrédulité.

« Rien ne disposa davantage les esprits, dans toutes les classes, en faveur de la nouvelle doctrine, que l'avantage qu'elle présentait d'être souverainement commode et rassurante pour la conscience. Les réformateurs et, d'après eux, tous leurs prédicateurs en général, s'attachaient en toutes circonstances et partout à faire ressortir cette supériorité. L'ancienne religion, disait-on généralement alors, loin de donner à la conscience des consolations vraies et durables, ne savait que la remplir de doutes et de terreurs ; c'est la nouvelle doctrine seule, ajoutait-on, qui assure à l'homme cette certitude de pardon et de sanctification dont il avait seulement jusque-là senti le besoin douloureux. »

« Vos raisons[1] en faveur de la foi pure et simple reposent, dites-vous, sur cette expérience : que des âmes affligées et pieuses ont trouvé dans la doctrine les forces et les consolations qui leur étaient nécessaires, et que beaucoup d'hommes recommandables reconnaissent n'être arrivés que par elle à la certitude. — Fort bien ! voilà ce que vous avez obtenu par votre enseignement fortifiant et consolateur : vous avez jeté les âmes dans une sorte de torpeur morale ; vous avez détruit la conscience. Il en est maintenant parmi vous qui se prennent à rire quand on leur parle de leur conscience : que dites-vous de la conscience ? s'écrient-ils. Ne sommes-nous pas pécheurs, tous tant que nous sommes? D'autres vous jugeront infectés du poison de l'anabaptisme, si vous montrez le moindre souci de votre conscience. Allez donc maintenant, allez consoler vos frères et les rassurer, de peur qu'à leur

[1] Confut. calumn. Resp. Jonæ E. b. E. 3. a. Rationes tuæ sunt ab experientia, quod nimirum afflictæ ac piæ conscientiæ mirifice hac doctrina juventur, eriganturet solentur, et quod multi boni viri fatentur, se primum consecutos certitudinem rei. — Huc profecerunt vestræ consolationes et erectiones, ut indolentiam multis peperisse videantur, et expunxisse conscientiam. Comperio, esse de grege vestro, qui quoties admonentur conscientiæ suæ, nihil nisi cachinantur. Quid conscientia, clamant, nonne sumus omnes peccatores ? Et sunt, qui anabaptisticum suspicentur, si quis de conscientiæ studia aliquid commemoret. I, tu nunc solare et erige istas tuorum conscientias aut pestilentias verius, ne desperent in agone peccati. O agonem plane jucundum? O consolatores vos earum conscientiarum, quæ aut nullæ (nisi in paucis) sunt, aut seræ nimium sunt, nimirum appetente morte ! — Solamini sæpe pias et afflictas conscientias impiissimorum turpissimorumque hominum, et digniorum, ut tradantur satanæ ad interitum carnis, quam ut solentur. Sed pergite solari, erigere. Præbuistis specimen, quales hinc reddantur christiani. — Sed quid dicam de nova agone illo, quem, quia crebrius peccant in libertate Christi, in justitia spiritus non raro experiuntur ?

dernier moment et dans les angoisses de l'agonie, ils ne tomben t dans le désespoir. Mais, que dis-je ? ô agonie pleine de douceur ! ô consolateurs de consciences qui, sauf quelques rares exceptions, n'existent nulle part, ou du moins ne prouvent leur existence qu'à la dernière extrémité, qu'en présence de la mort, — vous rassurez souvent des âmes pieuses et contristées, qui mériteraient d'être livrées à Satan, plutôt que d'être consolées. Continuez toutefois, continuez à consoler et à relever : vous nous avez donné de beaux échantillons de l'espèce de chrétiens que vous savez ainsi former. — Que dirai-je encore de cette nouvelle agonie des luthériens que la justice de l'esprit leur fait souvent éprouver, à cause de la plus grande fréquence de leurs péchés commis dans la liberté de Jésus-Christ ? »

« C'est une lutte avec le péché [1], auquel l'on a rendu la voie facile au nom de la loi, de la loi que l'on savait cependant être contraire au péché. Si, après une lutte ainsi continuée pendant quelque temps, les remords de la conscience ne se laissent point apaiser, l'on recourt enfin au sacrement de l'Eucharistie, que l'on accompagne d'un simple acte de foi, on se trouve dès lors délivré des péchés et des remords ; la conscience est redevenue blanche comme neige ; la première lutte a cessé. Mais il s'en prépare une autre bien plus redoutable, au lit de la mort : là se présente, aux yeux effrayés de l'âme aux abois, l'image du démon et celle des peines éternelles. Comment cela finira-t-il ? vous allez le savoir : « Si l'esprit malin met de la persistance à tourmenter le mourant : va-t en, lui dit-on, accuser le Sauveur lui-même au lieu de moi ; il s'est chargé de mes péchés, il m'a cédé sa justice. C'est lui qui a payé pour moi, qui a fait ce que j'ai négligé. » Cela dit, le démon, et avec lui, la mort et l'enfer se trouvent de nouveau vaincus ; et rien ne s'oppose plus à la libre entrée du nouveau juste dans le céleste empire. »

Vraiment, dans ce doux évangile [2], il n'y a que roses et fleurs,

[1] L. c. E. 3. b. Ibi luctatur peccatum admissum cum lege, quia sciebant, se non peccare debere. Tandem post longam dimicationem, ubi non potest sedari dmissi remorsus, itur ad Eucharistiam et creditur. Protinus deleta sunt peccata et ipsi agonistæ super nivem dealbati, atque ita finitur primus agon. Cæterum in extremis horribilior agon imminet, ubi reum agat moriturum diabolus, et terret averni faux. Quis hic finis ? Dicam. Diabolo non desistenti apagesis, inquiunt, christum reum age, non me, ille habet mea peccata, ego ejus justitiam, ille dependit, ille fecit, quod ego neglexi, atque ita iterum vincitur diabolus, mors, infernus et sic itur ad astra.

[2] L. c. E. 4. a. Insunt in ista vestro omni melle mellitiori evangelio meræ Adonidis rosæ ac flores, merum Helenæ lac, merum nectar et ambrosia, Nihil

lait, nectar et ambroisie pure. On n'y entend parler partout que de dons de la grâce, de rémission, de réconciliation, de promesses, de triomphe, de paix et encore de paix, et de ruine de l'enfer. Là, pour faire son salut, il n'est besoin de bonnes œuvres ni de charité; là, peu importe la manière dont vous vivez ou avez vécu, pourvu que vous croyiez en l'évangile de Luther; là, vous jouissez d'une liberté charmante et d'une licence plus charmante encore; là, vous trouvez la commode abolition de tout ce qui déplaisait à la cervelle d'un homme; là, pas de pénitence, pas de pouvoir ecclésiastique, pas de lois rigoureuses; là, nul ordre constant dans ce qui concerne l'Église; là, on méprise jeûne et prière, et l'on foule aux pieds le successeur de saint Pierre, alors même qu'il ne ressemble guère à ce chef des Apôtres; et, vous aussi, images augustes des Évangélistes, on vous foule aux pieds; là, on raille et conspue les prêtres, dont cependant on ne peut non plus se passer; là, sont ridiculisées les cérémonies religieuses, condamnées les traditions, quoiqu'on ait aussi les siennes; là, sont de grandes facilités pour le divorce et pour les unions illicites; là, le mépris de la virginité; là... mais on compterait plutôt le sable de la mer! Ce n'est pas sans raisons que cette doctrine sourit à l'humaine nature; elle est réellement évangélique, c'est-à-dire une bonne nouvelle pour des gens qui n'estiment les choses que pour ce qu'elles ont d'agréable. »

« La nouvelle secte veut, à toute force, qu'on se borne auprès des mourants à des consolations fondées sur la rémission des péchés et sur la promesse de la vie, et qu'on s'abstienne de tout le reste. Quiconque fait autrement manque de miséricorde à l'égard des malades et passe pour un profanateur de l'Évangile, un homme damnable lui-même et indigne de miséricorde [1]. »

« Mais comment, prédicateur audacieux, osez-vous assurer à un

sonat, nisi Charites musas, remissiones, reconciliationes, promissiones, ovationes, pacem pacem, exsiccatas periphlegetontas. Sunt innumera. Ibi nullam bonum opus ad vitam necessarium, etiam charitatis, ibi nihil refert, qualis sit vita, modo doctrina sit evangelium secundum Lutherum, ibi libertas pulchra, et hac pulchrior licentia, ibi abrogatio omnium, quæ uni cerebello displicebant, ibi pœnitentia nulla, nulla ecclesiæ potestas, nullæ legum severitates, ibi nullus ordo constans rerum Ecclesiæ, ibi contemptus jejunii et orationis, ibi calcatur pontifex, Petri successor, licet dissimilis Petri, sicut vos quoque picti evangelistæ, ibi conspuitur clerus, sine quo nec vos esse potestis, ibi rodentur ceremoniæ et damnantur traditiones, sine quibus nec vos estis, ibi est potestas contrahendi usque in sanguinem, ibi illiditur virginitas. Sed quid arenam numero? Merita itaque arridet doctrina hæc ut evangelica, id est jucundi nuntii, qua voce omnia vestra metimini.

[1] Von den Todten u ihrem begraebnisse. Leipsig. D. 5. b.

homme, que vous savez avoir vécu dans une désobéissance constante à la loi de Dieu, qu'il peut être assuré de son salut et qu'il montera droit au ciel, comme si vous étiez vous-même son juge, et maître de lui accorder la vie éternelle? Eh! qui donc vous inspire autant d'audace? sont-ce vos sentiments d'humanité, une faveur spéciale, une affection particulière pour le malade, ou l'intérêt de la secte? Non, ce ne peut être que l'esprit de contradiction qui vous anime [1]. »

« Comment des gens, auxquels vous aurez persuadé que ni le mal ne sera puni, ni le bien récompensé, pourraient-ils encore s'inquiéter de la parole qui nous assure que nous serons un jour traités selon que nous aurons bien ou mal mérité? Ne voyez-vous pas d'ailleurs que vos éternelles consolations empêchent qu'il ne puisse jamais y avoir parmi vous d'amendement véritable? s'il est si facile, se dit-on, d'être admis dans la vie éternelle, pourquoi tant se gêner? Qu'on soit ivrogne, adultère, usurier, voleur, assassin, blasphémateur, qu'importe? Sur le point de mourir, je fais appeler le prédicant : il me dit de *croire*, de *croire seulement*, cela n'est pas difficile; je croirai tout ce qu'il voudra [2]. »

« On ne doit prêcher autre chose, sinon que Dieu ne cesse de nous être miséricordieux, quoique nous fassions ou ne fassions pas; qu'il est de foi que toutes nos actions, quelles qu'elles soient, sont agréables à Dieu, attendu que ce que fait un croyant ne saurait être mal fait. Quiconque ne veut prêcher en ce sens, prêche contre l'Évangile et les apôtres [3]. »

« Elle rendra compte à Dieu, cette secte audacieuse, de l'enseignement pestilentiel qu'elle offre sous le nom de l'Évangile à la foule ignorante, au grand détriment de la morale; du bon marché qu'elle fait des péchés commis, grands ou petits, et des encouragements qu'elle donne à des désordres vers lesquels la pente n'est déjà que trop facile. A quel défaut, à quel vice, à quel péché comptent-ils donc faire la guerre, par les paroles imprudentes que voici : *La foi efface tous les péchés, sans que la pénitence, le repentir, la satisfaction y puissent rien faire. Il y a plus; ces dernières œuvres sont plutôt un obstacle à la justification, elles contredisent le baptême, déshonorent le sang de Jésus-Christ, et ne peuvent être que le fait d'une infâme hypocrisie?* — Hélas, nous avons sous les yeux les fruits de leur doctrine : ils sont tels que leur église est devenue comme une autre Sodôme, et que leurs fidèles seront un jour la honte de Jésus-Christ, comme ils le sont aujourd'hui de l'Évangile qu'ils profanent [4]. »

[1] L. c. D. 6. a. — [2] L. c. D. 7. b. — [3] Von der Christl. Kirche. Leipzig. 1534. H. a. — [4] Von der Busse, Beicht. u. Bann. 1534. F. 2. b.

« Y eut-il jamais plus grand fléau sur terre que cette infâme doctrine? Fut-il jamais hérésie qui s'éloignât davantage des Saintes-Écritures? « La loi des bonnes œuvres, dit-elle, a été abrogée » par l'Évangile; les consciences sont libres et sûres devant Dieu » sans le secours des œuvres; il suffit de suivre Jésus-Christ dans » et par la foi. » — Quelles mœurs une pareille doctrine peut-elle produire? Quel mépris des sacrements! quelle abondance de misères! Nous en avons un échantillon [1]. »

« L'aveuglement de ces sectaires ne leur permet pas de se préoccuper de leur conduite dans ce monde : ils se rassurent et se consolent, parce qu'ils ont la foi et l'usage des deux espèces; il ne leur faut rien de plus; tout est là, disent-ils [2]. »

» Les nouveaux prédicants ne sanctifient, ne justifient, ne louent tant leurs aveugles partisans qu'afin de se les attacher davantage. Ils les ont guidés comme un aveugle en peut guider un autre, vers un précipice, vers la mort éternelle. Quelle direction, grand Dieu! quelle justification! dans quel temps et dans quel lieu [3]! »

« On ne songe même point à éviter le péché; on vit sans crainte comme sans conscience, croyant avoir assez fait, parce que Jésus-Christ a bien voulu souffrir et s'abstenir pour nous. Mais vous vous trompez fort, vous qui croyez n'avoir qu'à vous décharger sur Jésus-Christ du fardeau de vos iniquités, sans vous donner la peine de vous repentir et de vous amender vous-mêmes. — L'Agneau de Dieu enlève les péchés, le Seigneur nous pardonne nos fautes, c'est vrai; mais il nous ordonne aussi de ne plus retomber dans le mal, de résister au démon, de combattre, de dompter la chair, de vaincre le monde et de mortifier nos coupables désirs. De cette recommandation et de tout ce qui s'y rapporte, vous vous occupez peu; ce qui vous plaît, dans les Écritures, c'est la rémission des péchés, c'est la grâce, c'est le sang répandu. Peuples! ils vous ont trompés, indignement séduits, ces fondateurs de la nouvelle liberté [4]. »

[1] Annotationen zum alten Testament. 1536. l. F. 85. a. — [2] Homiliæ orthod. I. f. 134. — [3] Annotationen zum alten Testament. 1536. II. F. 6. a.

[4] Conciones trig. orthod. 1536. f. 5. b. Nemo de peccatis cavendis cogitat. Vivimus sine cura, sine conscientia, contenti, Christum pro nobis passum. Erras, o homo, qui in Christi tergum omnia peccata rejicis, nolens avertere à malo pedem tuum, nec de malo quidquam dolens. — Tollit peccata Agnus Dei, remittit debita bonus Dominus, sed idem jubet : Ne posthac pecces. Resiste diabolo. Pugna cum carne. Vince mundum. Mortifica cupiditates noxias. Hujusmodi non audis, non legis, sed ea modo, quæ de remissione, promissa gratia, fuso sanguine, etc., tradunt sacræ Litteræ. Seduxerunt te novæ libertatis auctores!

Wizel décrit ensuite, dans sa Postille, les dispositions qui se manifestaient dans les actes et les paroles, sous l'influence de la doctrine luthérienne devenue prédominante :

« Pourquoi m'occuperais-je de justice, puisque j'ai nécessairement l'injustice en partage? Pourquoi ferais-je le bien, puisque la résurrection de Jésus-Christ suffit pour le salut? Il n'est besoin ni de piété, ni de vie chrétienne, ni de bonnes œuvres; je suis tout sanctifié, pourvu que j'aie la foi, pourvu que je croie. » — Tel est le langage que la plupart nous tiennent. Que Dieu nous garde! On ne comprend point le mystère de la mort et de la résurrection de notre Sauveur; peut-être aussi qu'on ne veut pas le comprendre. On se tient à la surface, à la lettre grossière, n'admettant que ce qui plaît à la nature et le prêchant aux peuples : on s'abrutit et l'on abrutit les autres avec soi[1]. »

Un des premiers résultats du nouveau mode d'enseignement, ce fut une antipathie marquée, dans le peuple, pour tout ce qui se rapporte à la morale. Wizel dit à ce sujet :

« On se moque de nous, quand on nous entend prêcher les commandements de Dieu : « Bah! disent-ils, c'est un prédicateur » de la loi, qui croit pouvoir sanctifier les gens par des préceptes » Les menace-t-on du jugement de Dieu et des peines éternelles, s'ils n'obéissent point à la loi? ils prétendent qu'on ne sait qu'effrayer les âmes et troubler les consciences. Que faut-il faire, que faut-il dire avec de pareilles gens[2]? Pécher sans cesse, ne jamais se repentir, encore moins s'amender, et, cependant, toujours pardonner, rassurer, consoler, sanctifier. Tout cela, vous le voyez, est plus conforme au Coran qu'à la Bible. Il n'est pas étonnant que le monde corrompu vous soit favorable, puisque vous êtes si faciles pour ses péchés, et que vous lui montrez vers le ciel une voie large et commode, au lieu du sentier étroit et difficile dont parle Notre-Seigneur. Si votre doctrine est aussi vraie qu'elle paraît douce et facile, les saints et les martyrs se sont, il faut en convenir, étrangement trompés sur le chemin qui conduit à la vie[3]. »

« Si, comme vous l'enseignez, il suffit d'avoir la foi pour être assuré de la rémission de ses péchés, le repentir et la contrition deviendront choses assez rares. Ne voit-on pas déjà des gens, parmi vous, qui s'écrient fort sérieusement : « Quoi! que dites- » vous du péché? Le Christ ne l'a-t-il point effacé de son sang » sur la croix? Le Christ a de bonnes épaules, il se chargera bien

[1] Homil. orthod. 11. f. 10. — [2] Annotationen zum alten Test. n. F. 28. b.
[3] Antwort wider d. Luther. Theologen Bedenken. 1549, J. 2. a.

» encore du mal que je puis faire. Le Christ ne m'imputera point » mes péchés ; il satisfera pour moi ; je n'ai point à m'en occuper : » le Christ a plus de mérites et de pouvoir de pardonner que je n'en » puis avoir de tomber dans le péché. Pourvu que j'aie la foi, peu » importent la repentance et la contrition ; le règne du Christ, » c'est de pardonner les péchés, comme le nôtre est d'en com- » mettre. » Quand une pareille opinion a fini par prévaloir et s'est répandue parmi le peuple, à quoi peuvent encore servir, je le demande, le repentir, la confession, les bonnes résolutions et la pénitence? Après cela, vous vous vantez encore d'avoir éclairé le monde, quand c'est aveuglé que vous devriez dire, ainsi que cela se voit bien dans votre église, où l'on ne veut entendre parler que du pouvoir de *remettre* et nullement de celui de *retenir* [1]. »

« Ce qu'ils disent du divin Médiateur, de la rémission des péchés, de la miséricorde, n'a d'autre objet que de rassurer ce monde charnel et corrompu, qui ne permet pas qu'on lui parle d'autre chose que de grâces, de consolations et de pardon. Le Christ, à leur sens, ne serait occupé qu'à intercéder, à pardonner et à sauver, ne leur imputant aucun de leurs péchés, leur tenant, au contraire, bon compte de chacune de leurs actions, bonnes ou mauvaises, et n'exigeant pour le salut que la foi pure et simple. Dites leur que, si le Christ est pour nous un médiateur plein de miséricorde, il est aussi un juge sévère ; que, s'il est un sauveur doux et clément, sa justice n'en est pas moins rigoureuse ; que, s'il nous a dit : *Croyez en moi*, il a dit également : *Observez ma loi ;* que, s'il est tout-puissant pour remettre les péchés, il ne l'est pas moins pour les retenir, ayant également le droit de donner et la vie et la mort ; dites-leur ces vérités, à ces nouveaux chrétiens ; et vous les verrez incontinent se précipiter vers la porte, comme s'ils étaient poursuivis par le démon. En somme, ils ne veulent point entendre la vérité. Des douceurs comme celles d'Ézéchiel et d'Ésaïe, ch. 5-30, ou des aménités comme celles de saint Paul aux Romains, ch. 16, à la bonne heure ! Tout ce qui flatte et favorise la chair, rien que cela. Par suite de la conclusion d'une paix tant désirée, tout est au mieux, quoi que vous fassiez ; dussiez-vous marcher la tête en bas, vous n'êtes pas moins de chers enfants qui ne sauraient démériter de leur divin Père. Comment des hommes justifiés par la foi commettraient-ils encore le mal ? Que s'il vous échappe encore, par-ci par-là, quelque péché, vite faites un acte de foi, et qu'il n'en soit plus question. — Continuez, sectes excellentes, à répandre votre poison dans la chrétienté et à fortifier vos peuples

[1] L. c. J. b. 2. a.

dans le vice et l'impénitence : vous avez trouvé la partie faible du vieil Adam, vous l'avez pris par le bon côté[1]. »

« Les Évangéliques rassurent ainsi leur peuple sur la crainte du jugement dernier : « Il n'aura, disent-ils, rien à redouter, se trouvant avec eux, pourvu qu'il ait la foi. Dieu n'est pas si prompt » à punir qu'on veut nous le faire accroire, il ferme souvent les » yeux sur nos fautes et ne demande pas mieux que de toujours » ménager et sauver le croyant[2]. »

« On voit de nos jours s'établir une manière peu dispendieuse de canoniser les saints : il en coûtait naguère fort cher pour obtenir cet insigne honneur; maintenant la camaraderie et un bon dîner vous arrangent l'affaire[3]. La nouvelle secte exige, je le répète, que les derniers devoirs rendus par la religion aux personnes mourantes se bornent à les rassurer par la promesse du pardon et de la vie éternelle, sans leur parler d'autre chose. Faire différemment, c'est pécher à la fois contre la miséricorde et contre l'Évangile ; c'est être soi-même détestable et damnable sans rémission[4]. — Qui donc n'aimerait pas mieux consoler et rassurer qu'inspirer le doute et l'épouvante? Car, quel profit, au nom de Dieu ! peut-on retirer d'avoir attristé et découragé de pauvres âmes? — Fort bien, mon ami, s'il ne s'agissait que de cela. Mais comment osez-vous assurer à un homme que vous savez avoir vécu dans une désobéissance constante à la loi de Dieu, qu'il peut être en repos sur son salut, que le ciel ne saurait lui manquer, comme si vous étiez vous-même juge et maître de lui accorder la vie éternelle? Qui vous inspire tant de hardiesse? sont-ce vos sentiments d'humanité? une affection particulière pour le moribond ? l'intérêt de la secte ou le désir de dire autrement qu'on ne fait ailleurs ? Mais quoi ! oseriez-vous garantir qu'au jour du jugement dernier cet homme sera justifié? Répondez, oui ou non. Si vous dites *oui*, je vous dis, à mon tour, qu'il ne s'est vu jamais témérité comparable à la vôtre ; répondez-vous *non*, vous reconnaissez donc alors vous-même que vos consolations et toutes vos assurances ne reposent sur rien et sont purement gratuites. — Faut-il consoler et rassurer à tout hasard, et sans s'inquiéter de ce qui doit arriver en définitive? Mais n'est-ce point là mentir avec impudence et tromper les gens d'une façon cruelle? Vous leur montrez un trône et ils arrivent à un gibet; vous leur promettez une fête, un banquet, et ils trou-

[1] L. c. F. 2. b. — [2] Annotationen zum alten Test. II. F. 89. a.

[3] Wahre Troestung, Grund und Ursach aus goettlichem Worte, dass uns Christen die Todesnoth nicht Schrecken soll. Freiburg im Breisgau, 1536. H h. 3. a.

[4] L. c. D. d. b.

vent des tortures et le supplice. Qu'est-ce donc que des prédicateurs qui nous assurent que tout va bien, que tout est au mieux, quand il est évident que les choses vont au rebours de tout ce qu'ils disent? Sont-ce bien là des ministres, des envoyés de Dieu [1]? Il se voit déjà des évangéliques qui font assez peu de cas du jugement dernier et de la rémunération finale. Comment admettre, en effet, qu'on puisse avoir à rendre compte de ses actions, puisqu'en raison de tant de promesses le ciel vous est accordé d'emblée et toujours largement ouvert? Comment craindre encore que Dieu ne nous traite selon nos mérites, dès lors qu'il est défendu de croire que Dieu récompense le bien et punit le mal? Si, pourvu qu'on ait la foi, l'on est si sûr de faire son salut, pourquoi voulez-vous qu'on se corrige de ses défauts et de ses vices? »

« Vous n'invitez pas précisément les hommes à tomber dans le péché, je vous l'accorde; mais, par vos assurances et vos promesses continuelles, n'êtes-vous pas la cause de tout le mal qui se commet [2]? — Il ne doit plus être question de pénitence, non plus chez les malades que près de ceux qui sont en bonne santé: c'est fort bien fait, et nous ne demandons pas mieux qu'il en soit ainsi, pourvu que le salut des âmes n'en soit pas moins assuré. Malheureusement, ce sera toujours, après tout, un article de la foi chrétienne, *que le Christ, à la fin du monde, viendra juger les vivants et les morts.* Or, je le demande, d'après quelles données nous jugera-t-il? d'après nos actions, je m'imagine [3]. »

Wizel signale encore un autre effet produit par le principe de cette justification générale et absolue. Dès le moment qu'il fut enseigné et généralement admis, que quiconque mourait dans la profession de la foi nouvelle se trouvait immédiatement admis à la vie éternelle, on commença de tenir pour parfaitement inutiles les marques de deuil et l'abstinence de certaines réjouissances, par lesquelles on avait l'habitude d'honorer la mémoire d'un proche parent ou d'un ami décédé. Il y a plus, les personnes mariées regardèrent comme de pures grimaces la retenue observée par les veufs, en ne contractant de nouveaux liens qu'après un temps donné.

« Puisqu'on punit la tristesse et le deuil, le peuple s'imagine qu'il ne saurait mieux faire que de se montrer content et gai, même au bord d'une tombe. L'on agit en conséquence, et plusieurs croient être parfaitement évangéliques, si, en face de la

[1] L. c. Dd. 2. a. b. — [2] Dd. 2. b. — [3] Dd. 3. a.

mort des personnes les plus chères, ils affectent le calme et prennent un air enjoué, comme s'ils étaient entièrement dépourvus de sensibilité. Et cela ne s'appelle pas chez eux être hypocrite ou dissimulé! — Il est vrai que cette dissimulation sert à quelques-uns à cacher la dureté et souvent la méchanceté de leur cœur. On n'a plus à se gêner ainsi de ne point donner de regrets à une épouse ou à un époux détesté. On s'en fait même une gloire; car on obéit à l'Evangile, qui condamne formellement les pleurs. »

« Que ne fait-on pas encore, maintenant que tout signe d'affliction est réputé condamnable? Le jour même des funérailles d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un frère, on noie sa peine dans le vin; on boit, on mange, on chante, on rit, et l'on passe pour un homme fort, pour un vrai chrétien qui ne se laisse point abattre par la douleur! On ne se donne plus le ridicule d'attendre une année entière avant de convoler en secondes noces : on s'en occupe de suite, après l'ensevelissement de l'époux décédé, et l'on se remarie quinze jours après. Voilà des gens recommandables, de dignes partisans du sacrement! Ils croiraient faire un péché, violer ouvertement l'Évangile, en demeurant dans le veuvage quelques mois seulement. Aussi, voyez le zèle qu'ils mettent à vous donner le bon exemple. Le pauvre défunt se trouve, après peu de jours, complétement oublié, souvent même remplacé. Tels sont l'attachement conjugal, la fidélité, la bienséance et la loyauté qu'on trouve aujourd'hui chez des gens qui se croient tant de droit à la supériorité en tout genre [1]. »

Ce que Luther enseigne sur le but et les effets de la communion, ne déplut pas moins à Wizel et ne lui parut pas moins que le nouveau système touchant la foi et les œuvres, appuyé sur de fausses assurances et une certitude trompeuse. Dans une lettre, datée de 1534, il indique ce point comme un de ceux sur lesquels il se trouvait alors en discussion avec les partisans du réformateur.

« Il vient de s'engager un autre débat concernant l'usage de l'Eucharistie, sur lequel chacun s'explique suivant son caprice et ses dispositions personnelles. Je soutiens qu'il a pour objet de conserver la mémoire du sacrifice et de la mort de Jésus-Christ; mes adversaires ont prétendu qu'il ne sert qu'à la rémission des péchés, ce qui, selon moi, tend directement à la ruine des bonnes mœurs et à la suppression de la pénitence [2]. »

[1] L. c. Ff. 2. a. b.
[2] Epist. ad E. M. Pp. 4. b. Mox incandescit alia pugna de usu Eucharistiæ,

Il avait déjà, l'année précédente, recueilli et rapproché plusieurs assertions de Luther à ce sujet, dans l'écrit qu'il publia sous le titre de l'*Évangile de Luther.*

« Luther enseigne que le seul objet qu'on doive se proposer dans l'usage de ce sacrement, c'est la rémission des péchés; et il conseille d'en approcher toutes les fois qu'on se sent la conscience travaillée. Ce sacrement, dit-il, n'a été institué que pour les pécheurs et n'appartient qu'à eux. Il ajoute que sa propriété spéciale est de raffermir la conscience, quand elle doute de la volonté divine. Il veut qu'on s'abstienne d'en faire usage, à moins qu'on ne soit couvert de péchés, le signe auquel on en peut reconnaître le besoin étant précisément qu'on se trouve léger de justice et lourd d'iniquités. Il assure que ce sacrement est mortel, un vrai poison pour tous ceux qui n'y veulent avoir recours que purs et libres de péchés graves. Il dit qu'une excellente préparation pour ce sacrement, c'est de croire seulement, et de considérer comme des réprouvés ceux qui ne veulent en approcher qu'après s'en être rendus dignes. « J'en suis indigne, c'est vrai ; mais j'en ai besoin, c'est » aussi vrai : c'est précisément parce que je n'en suis pas digne » que je veux en user.» Voilà ce qu'il leur fait dire, ajoutant qu'ils n'auraient aucun besoin de cet aliment s'ils étaient purs. En conséquence de ces principes, non-seulement ils admettent, mais ils invitent à ce sacrement, n'importent ceux qui se présentent, usuriers, accapareurs, ivrognes, adultères, blasphémateurs et voleurs, attendu qu'on est toujours assez pur dès lors qu'on croit, et que la foi est une préparation suffisante [1]. »

Il revient encore sur le même sujet, dans l'écrit qu'il fit paraître à l'occasion de l'intérim, en 1549 :

« Qu'entendez-vous dire contre les actes préparatoires à la rémission des péchés? Qui donc plus que votre secte fait dépendre ce pardon de la célébration d'une messe? N'est-ce pas vous qui recommandiez à votre peuple de s'adresser au sacrement toutes les fois qu'il se sentirait chargé de péchés? N'est-ce pas vous qui, pendant plusieurs années, avez soutenu contre moi que le sacrement de l'autel n'a été institué que pour servir à la rémission, c'est-à-dire au pardon des péchés, et qui déversiez sur moi vos orgueilleux dédains, s'il m'arrivait d'oser dire qu'il l'a été en com-

quam suo quisque arbitratu tractat. Ego asserui usum renovatæ memoriæ dominici supplicii, adversarii autem remissioni criminum. Qua pestilentia corrumpunt mores hominum simul, et abolent pœnitentiam.

[1] Evang. Luther's. D. b. D. 2. a.

mémoration de la mort de Notre-Seigneur, comme action de grâces et moyen d'union avec Jésus-Christ[1] ? »

Comme la communion ne devait être, en quelque sorte, que le gage ou le témoignage du pardon, de la justification obtenue par la foi, et que tous les luthériens étaient assurés d'avoir cette foi, il arriva bientôt, ce dont Luther se plaignait fort, que l'usage de ce sacrement fut presqu'entièrement négligé. Wizel dit à ce sujet :

« Je me borne à signaler ici ce qui est comme la lèpre de leur secte. La coutume de leur testament les autorise à se couvrir de péchés et à vivre ainsi sans pénitence ni repentir, sauf à venir de temps en temps se décharger de leur fardeau dans le sacrement de l'Eucharistie. Cela fait, ils se remettent de plus belle à pécher, à se charger d'iniquités, jusqu'à ce que derechef la conscience les presse et les porte à se débarrasser, et ainsi de suite. Quiconque n'a pas la conscience bien chargée ne songe pas aux sacrements ; ce serait contraire au testament. Ils considèrent, disent-ils, le passage de l'Écriture sur la sainte cène comme ce qu'il y a de plus nécessaire, et ils se comportent, dans la pratique, comme si ce l'était le moins. Le plus souvent, ils ne tiennent même pas leurs offices, leur testament, comme ils disent ; puis allez communier ! Il se passe souvent, dans plusieurs villes, des semaines entières, que dis-je ? des mois, sans qu'il y soit seulement question de testament et de sacrement. Il survient parfois, il est vrai, une femme grosse ou un ami du curé, qui représente à table les douze disciples et mange à l'avenant, à lui seul pour douze. A part quelques circonstances de ce genre, on ne voit pas qu'il y ait grande presse pour assister à leur cène, quoiqu'ils s'en plaignent fort et n'épargnent à leurs paroissiens ni reproches ni menaces. Il en est un grand nombre parmi eux qui, après sept ou huit ans d'usage, s'en abstiennent entièrement ; il en est bien plus encore qui restent des années sans même y songer d'aucune manière[2]. »

« Qui assiste encore à leur communion ? des dévots qu'on y conduit à force de prières et de sollicitations, ou par l'appât d'une récompense. Croit-on, par hasard, avoir satisfait à cette institution, à ce sacrifice tant prôné, parce que deux ou trois personnes, tout au plus, ont bien voulu communier ? Est-ce ainsi qu'on observe le précepte : « *Prenez et buvez-en tous ?* Es-tce ainsi que les choses se passèrent à la divine cène ? Pour tout dire, en un mot, sont-ils

[1] Antwort wider der Luther. Theologen Bedenken. K. 2. b.
[2] Evang. Luther. l. 4. b.

seulement sûrs que les pasteurs qui président au sacrifice ne sont pas les premiers à s'en abstenir? Est-ce exagération, si j'assure qu'ils communient à peine deux fois sur dix qu'ils officient et disent leur messe allemande? C'est ainsi qu'ils entendent le *Quod ore sumpsimus*, etc... Fort bien, prêchez vos gens, et travaillez-les bien, afin qu'ils viennent à votre testament, auquel vous, les premiers, vous souciez fort peu d'assister [1]. »

Le but qu'ils avaient, en rassurant et en tranquillisant les esprits sur le salut, ils se le proposaient aussi dans le baptême:

« Ils enseignent que le baptême ne doit être employé que comme remède contre la crainte de la mort et du péché, et prétendent que nous sommes baptisés, afin que nous ne doutions pas de notre salut et de notre passage à travers la mort pour arriver à la vie, dont le baptême est comme le titre et la garantie : de telles doctrines conviennent fort à un monde corrompu, impénitent et insoucieux de l'avenir [2]. »

Leur enseignement sur la rémission des péchés et leurs opinions contradictoires sur le sacrement de la Pénitence, produisirent une confusion contre laquelle Wizel s'exprime ainsi :

« L'expérience montre, sectaire cousu d'impostures, que ce n'était donc point sérieux ce que tu disais de la confession. Wittenberg, avec les districts qui lui sont soumis, appelle maintenant, à cor et à cri, la confession! la confession! Mais, hélas! comment lui répondent les peuples en colère ? par des jurons et le blasphème. Aussi que le diable vous confesse à ma place! Voyez comme ces évangélistes se soumettent avec bonne grâce à la nécessité d'entendre derechef à confesse. Comme cela va bien, et quelles bonnes confessions cela peut faire! Cela se fait, comme tout ce qui se pratique dans cette secte, en haine de l'Église, sans ordre, sans respect, sans dévotion. Les cœurs ont plus d'indifférence et sont plus désobéissants qu'on ne le vit jamais, et plusieurs, par haine pour la confession, s'abstiennent tout à fait des sacrements. D'autres vont tout simplement trouver le Pasteur et lui demandent de les absoudre, sans confession, s'entend : ils se sont, disent-ils, confessés à Dieu lui-même. — Et cela se fait ainsi, le tout sans

[1] Publ. eccl. sacr. B. 3. a.

[2] Retectio Lutherismi D. B. b. Propterea, docent, tincti simus, ut certo sciremus nos per mortem in vitam reducendos, ne dubitaremus nos servandos, etc., hujus rei esse sigillum baptisma. Hujusmodi sunt mundo nostro impœnitenti, flagitiose viventi, novissima non curanti gratissima.

contrition, sans dispositions et sans préparation sérieuses. Comment, en effet, pourraient-ils éprouver un véritable repentir, ces gens auxquels on répète journellement que Dieu ne nous impute point nos péchés, que le péché n'est une cause de damnation que pour ceux qui n'ont pas la foi, que, le Christ ayant satisfait pour nous, il est au moins inutile de nous inquiéter de ce que nous avons fait? »

« Ils ont fait graver des images où Jésus-Christ est représenté portant de grands sacs remplis de péchés. A merveille, mes frères, ne l'épargnez point, faites-lui bonne charge, il en peut porter davantage, plus que vous n'en sauriez faire. N'est-ce pas pour cela qu'il est venu, pour qu'il se charge de vos péchés quand vous en aurez rempli la mesure? rendez seulement grâces à Dieu que cette mesure soit grande, et le porteur vigoureux et fort. Allons donc, chargez bien, chargez lourd, c'est le Seigneur qui prêtera ses épaules, c'est lui qui portera votre fardeau; oui..., mais pour le déposer en lieu sûr, où vous le retrouverez un jour pour être, avec vous-mêmes, plongé dans l'éternel abîme.—Voilà donc comme on absout en bloc et à la hâte, comme s'ils s'étaient confessés, des gens qu'on n'a pas entendus, et cela sans contrition, sans pénitence, sans propos d'amendement et sans exhortation au bien aucune. Tout ce qu'ils font, c'est de consoler, de rassurer; et l'on s'empresse de délier des âmes qui ne se sont guère aperçues qu'elles fussent liées, et s'en montraient encore moins en peine. La seule recommandation qu'ils adressent à leurs pénitents, si l'on peut les appeler de ce nom, c'est de croire et de fréquenter le prêche, quelquefois aussi de remplir leurs devoirs domestiques; puis tout est dit. Si parfois ils prêtent l'oreille au pénitent, c'est pour s'assurer qu'il sait et fait les choses comme il les enseignent. Car, s'il ne les fait pas ainsi, c'est un homme sans ressource et sur qui l'on ne peut compter. Ils ont un singulier plaisir à embarrasser de leurs questions les personnes déjà sur l'âge; car ils prouvent de cette sorte qu'avant eux personne ne savait un mot de la doctrine chrétienne, et, par là, mettent en relief l'instruction si remarquable de leurs plus jeunes adeptes. Dans de certains endroits, il se présente une réunion de personnes pour se confesser en commun : l'une d'entre elles prend la parole et s'accuse pour toutes; cela fait, le pasteur, à son tour, s'adresse à toute l'assemblée, et leur donne, à tous ensemble, une absolution collective. Ailleurs, on va trouver l'évêque (le pasteur) et l'on se *déclare* COUPABLE, afin qu'il sache de combien de pains à chanter il devra se munir pour le lendemain : voilà leur sacrement. Dans le premier cas, cela s'appelle faire un *témoignage* ou *témoigner* (erzeigen), dans le second, faire une *déclaration*. Nulle part cela ne porte le nom de confession;

et, de fait, c'est avec raison, car, à coup sûr, on ne peut appeler cela se confesser. Quoiqu'ils se soient fort mis en frais pour nous apprendre la manière dont on doit se confesser à Dieu, ils n'y attachent au fond que peu d'importance, et, s'ils s'en occupent, c'est superficiellement et par manière d'acquit, comme s'ils tenaient à montrer qu'ils n'en ont point affaire, et qu'il n'en a été question dans leur réforme que pour faire tomber la confession auriculaire, ce qui leur a pleinement réussi. »

« Maintenant tout est tombé, tout est dans la poussière, la confession directement adressée à Dieu, comme la confession auriculaire, comme la confession publique, tout, à l'exception de ce que les Réformés et *leurs saints en esprit* ont récemment établi de leur autorité privée. Pour les non-réformés et les partisans des autres sectes, ils sont tellement contraires à tout ce qui tient à la confession, que le nom seul de confesse leur est en horreur, et qu'on y accueille fort mal ceux qui se hasardent d'en souffler le mot[1]. »

« Les évangélistes sont animés d'un esprit tout particulier, qui leur inspire des procédés bizarres pour traiter les affaires ecclésiastiques, de manière à se débarrasser de toute espèce d'entraves : il leur a fait inventer, par exemple, deux moyens curieux de régler ce qui concerne cette affaire (la confession). Quelqu'un des leurs s'est-il rendu coupable d'un péché mortel, ils l'envoient soit à la maison-de-ville, soit au sacrement. Là se donne l'absolution pour les péchés graves, ici pour les péchés moindres. A défaut de la première, on trouve dans la cène la rémission de tous les péchés en général : il ne faut pour cela que la foi dans la miséricorde divine. Il en résulte que le pouvoir des clefs est passé de l'Église au Capitole, et que les péchés sont chez eux effacés par l'Eucharistie, au lieu qu'autrefois ils l'étaient par une confession faite avec les sentiments de confiance et de foi que nous devons à la parole divine. L'on peut juger par cet échantillon de ce que doit être leur christianisme régénéré[2]. »

« Cette secte mondaine aurait bien pu faire différemment, car elle a des gens mieux instruits que cela ; mais on persévère dans l'erreur en dépit de la conscience, parce qu'on tient à la faveur populaire. On ne parle au prêche que d'une seule clef, de celle de la rémission ; il n'est jamais question de l'autre, on n'en a que faire. *Remettre*, *délier*, voilà des mots qu'on y répète fort souvent ; quant à ceux de *lier*, de *retenir*, on les passe entièrement sous silence, comme s'ils n'étaient pas également de Jésus-Christ, ou que le Seigneur en les prononçant n'y eût pas attaché d'importance.

[1] Von der Busse, etc. 1534. E. 2. b. E. 4. a.
[2] L. c. K. 3. a.

Ils montrent une égale bonne foi relativement au passage de saint Luc, où Jésus-Christ recommande de prêcher en son nom la pénitence et la rémission des péchés. Ils observent la recommandation évangélique touchant la rémission ; ils la négligent en ce qui concerne la pénitence. Que si, par extraordinaire, ils en touchent quelque chose, c'est pour débiter des erreurs et les rêves de leurs cœurs corrompus. Bref, ils veulent être déliés, toujours déliés, quoi qu'ils aient pu faire : gardez-vous donc de leur parler de retenir leurs péchés ; ils ne vivent point, disent-ils, sous le régime de la loi mosaïque [1]. »

« Quels grossiers et impudents mensonges ne font-ils pas, ces chefs de secte, quand ils vous assurent, dans leur langage ampoulé, qu'ils ont toujours soigneusement prêché la contrition, le repentir, la charité, la nécessité d'une bonne conscience et des bonnes résolutions ! Est-il, au contraire, chose au monde à quoi les prédicants aient été plus hostiles? Tout cela n'était pour eux qu'œuvres papistes, monacales, pharisiennes et finalement antichrétiennes. Maintenant que les dangereuses doctrines qu'ils ont répandues engendrent leurs conséquences désastreuses, au point que la mesure en déborde, ils redeviennent eux-mêmes un peu papistes, afin qu'en se tirant de ce mauvais pas, ils sauvent au moins les apparences. S'ils parlaient de conversion, de retour à Dieu, cela ne signifiait autre chose sinon qu'on se fît luthérien, qu'on adoptât leurs opinions, qu'on se mît des leurs. S'agissait-il de la bonne conscience : ils entendaient par là qu'on n'avait point à s'occuper de ses péchés, attendu que le Christ en a pris la charge et s'est engagé d'assurer notre salut à la seule condition de la foi. Tout cela découlait comme autant de corollaires inévitables de la conception de Luther sur la liberté chrétienne. Belle liberté que celle que vous avez procurée à vos gens ! — La foi, l'espérance et la charité sont pour chacun la triple condition de salut : rien de plus, rien de moins. Ces trois vertus dites théologales peuvent se trouver séparées, comme il arrive chez un grand nombre de chrétiens; mais dès qu'elles le sont, il n'y a plus de salut ni de justification possibles. Voilà, secte orgueilleuse, ce qu'il eût fallu dire [2]. »

« Il est beaucoup d'endroits où l'on ne veut, encore aujourd'hui, entendre parler de confession ; ils s'emportent et sont tout près de sortir des gonds, pour peu qu'on leur en touche quelque chose. Mais ne voilà-t-il pas une contradiction inconcevable? Ils admettent maintenant, disent-ils, la confession; et cependant ils ne veulent pas qu'on se confesse, c'est-à-dire qu'on s'accuse, en

[1] Homiliæ orthod. 11. f. 17. b.
[2] Antwort auf d. Luther. Theologen Bedenken. E. 4. b. E. 2. b.

détail, de ses péchés au tribunal de la pénitence. Ils prétendent que cette manière de se confesser est une pratique dangereuse et inutile, et ils conseillent de s'en tenir, en se confessant, à des généralités, sans entrer dans aucun détail. — De là, chez eux, autant de formules de confessions, autant de manières de se confesser qu'il y a d'églises différentes. L'important, pour eux, est qu'on leur donne l'absolution ; ils ne songent qu'à cela, bien qu'ils ne se mettent point en peine de la mériter par le repentir et la contrition. Ils veulent qu'on les guérisse, et ils refusent de dévoiler leurs plaies ; on doit les consoler, et ils ne se montrent point affligés [1]. »

« Ce que ces sectaires veulent bien appeler leur confession, n'est que feinte et grimaces, aussi le peuple ne s'y laisse-t-il pas prendre : donnez-lui seulement l'absolution,et il vous dispense de tout le reste [2]. »

Wizel signale, dans le passage suivant, les effets produits par le mépris de la secte pour les images religieuses, et pour celles des saints en particulier :

« Nos modernes iconoclastes s'en prennent aux images des saints, comme feraient des Juifs ou des Féliciens. Ils les poursuivent de leur haine ; ils les condamnent, les abattent, les mettent en pièces ou les livrent au feu : on dirait qu'ils veulent gagner leurs éperons en déployant ainsi leur courage contre des tableaux et des statues inanimées. Cependant ces témoignages de leur bravoure une fois donnés, il faut bien qu'ils aient quelque chose pour orner les murs de leurs demeures. Que mettront-ils donc à la place des portraits de ces amis de Dieu ? leurs propres images, celles des nouveaux évangélistes et de leurs nouveaux saints, les chefs de leur hérésie. On ne trouve plus chez eux de ces édifiantes figures, peintes ou sculptées, qui élevaient les âmes et portaient les cœurs à la piété ; on y voit, par contre, des images de Turcs et de païens, des portraits de sultanes et de pachas, des danses, des chasses, des batailles ou même des peintures lascives ; en un mot, des tableaux représentant des personnes et des choses mondaines, qui sont plutôt de nature à porter au mal et à inspirer des pensées déshonnêtes [3]. »

Un chapitre qui prêtait souvent aux attaques de Wizel, dans ses lettres comme dans ses autres écrits, c'était le caractère personnel et la manière d'être des chefs, tant des réformateurs

[1] L. c. J. 3. a. — [2] Annotaten zum Psalter. Mainz. 1555. hh. 2. b.
[3] Catechismus Ecclesiæ. Leipzig, 1535. E. c. 3. b.

que des prédicateurs attachés à leur doctrine. Il n'épargnait non plus les prêtres catholiques, faisant remarquer comment les fautes des religieux, des prêtres et des évêques servaient de prétextes et d'appui aux entreprises de Luther. Mais ce qui le remplissait surtout d'indignation, c'était la conduite scandaleuse des nouveaux prédicateurs, qui, se fiant à la popularité de la doctrine, se croyaient tout permis et ne reculaient devant rien. Dans ses discours sur la direction des âmes, imprimés en 1537, il s'attache à faire le portrait d'un véritable pasteur, et signale le contraste que présente son modèle avec la conduite des pasteurs évangéliques.

« Nous avons vu par quels artifices, par quelles promesses mensongères, par quels actes de violence, par quelle déloyauté, avec quelle effronterie, avec quelle fureur, ces faux pasteurs ont fait irruption dans le bercail ; nous avons vu ensuite l'audace avec laquelle ils ont envahi les chaires et les tribunes qui n'étaient point faites pour eux, l'autorité qu'ils se sont arrogée, l'arbitraire avec lequel ils ont tout organisé, l'ardeur et la témérité qu'ils ont mises à démolir, à renverser, à innover, à changer ; nous avons vu, enfin, l'orgueil de leur administration usurpée, le despotisme de leur domination, leur insolence redoutable et leur féroce tyrannie[1]. »

« Semer partout la discorde, préparer les séditions, conseiller le meurtre et la rapine, dévaster l'Eglise, persécuter les innocents, ridiculiser, conspuer les pratiques religieuses, abolir les coutumes chrétiennes pour les remplacer violemment par des mœurs hérétiques, dépenser, ruiner, gaspiller les biens des communautés religieuses par le luxe, le faste et les largesses, travailler à détruire, à extirper ceux dont les opinions et les sentiments sont différents des nôtres, troubler, confondre, bouleverser toutes choses au gré de ses passions, est-ce donc là se conformer à la volonté divine[2] ? »

[1] Oratio Eccles. de pastoribus ovium. Lipsiæ, 1583. H. a. Vidimus, quibus technis, quibus mendaciis, quibus pollicitationibus, quo tumultu, qua improbitate, qua levitate, quantis furiis, quantis odiis primum irruperint se pastores evangelici. Deinde quanta audacia, quanta violentia cathedras alienas occuparint, quantam sibi mox auctoritatem arrogarint, qua licentia omnia attentarint, quo impetu omnia abrogarint, qua insania omnia subverterint, qua temeritate omnia novariut, qua libertate omnia mutarint, postremo, qua superbia usurpatum regnum nunc ubique administrent, qua potestate imperent ac dominentur, quanta insolentia metum fratribus incutiant, quanta denique tyrannide ferociant ?

[2] l. c. H. 2. a. Num voluntas Dei est, dissidia serere, seditiones concitare, cædes suadere, ad rapinas connivere ; Ecclesiam vastare, innocentes pellere, religiosa opera irridere, christianas consuetudines abolere, populum ad hæreti-

« Si, comme ils font eux-mêmes à l'égard de leurs adversaires, on juge ces novateurs par les fruits qu'ils ont produits, les pasteurs par leurs œuvres, les prophètes et les évangélistes par leurs mœurs et leur manière de vivre, il devient manifeste que cette tourbe de prédicants prétendus évangéliques ne saurait avoir ni une origine ni une mission divine [1]. »

« Je suis loin de nier que la religion, en plusieurs points obscurcie, n'ait eu besoin de réforme ; mais ces apôtres, lors même qu'ils disent vrai, ne font de la religion qu'un prétexte et un titre pour la révolte et la licence. On ne dira point que mes plaintes ne sont point fondées [2]. »

Dans une lettre à Balthasar Raid, qui était lui-même un partisan zélé de Luther, Wizel dit au sujet de ce réformateur :

« Comparez-les, comparez surtout leur chef avec les anciens évêques, vous trouverez entre eux bien des points de dissemblance! Où trouverez-vous une âme aussi pleine de fiel, de colère et de haine, une soif de vengeance, une tyrannie, une médisance, une arrogance, une audace, une luxure et une mollesse pareilles? à peine dans un faux prophète, ou dans un hérétique; vous ne l'ignorez pas vous-même. Si j'ai parlé contre leurs mœurs efféminées, je ne l'ai pas fait pour me venger, comme c'est leur coutume, mais afin qu'on sache ce que deviennent leurs affaires sous un conducteur pareil. Il n'est pas de doute qu'on ne puisse reconnaître un arbre par les fruits qu'il donne; il ne paraît donc pas vraisemblable que la meilleure doctrine soit celle d'un homme dont la vie est si mondaine. Que ne peut-on dire de Luther ce qu'on disait d'Origène, de cet homme qui *ne vivait pas autrement qu'il ne parlait?* S'il en était ainsi, qui oserait dire du mal de sa personne? Plût à Dieu que, par une vie plus sainte, il convainquît ses détrac-

cos mores cogere; bona monastica luxu, pompa, donatione deperdere, internecionem in dissentientes meditari, cuncta pro sua libidine turbare, confundere, miscere?

[1] 1. c. H. 2. b. Proinde si licet hos novatores à suis cognoscere fructibus, quemadmodum ipsi alios libenter cognoscunt, si licet æstimare pastores ab opere, prophetas à vita, evangelistas à conversatione, manifestissimum erit hanc pseudoevangelicam concionatorum turbam neque à Deo datam, neque vocatam, neque missam esse, tantum abest ut secundum cor Dei data videri possit.

[2] 1. c. H. 7. a. Confitemur opus fuisse religioni tenebris quibusdam obscuratæ reparatione aliqua, sed talibus Apostolis (in confesso est, quod gemo) e religione rebellio et e regno virtutum regnum vitiorum fit, ut maxime illi sæpenumero verissima doceant.

teurs de mensonge! Je ne suis pas le seul qui lui adresse ces reproches; il est des provinces entières où l'on se plaint de sa tyrannie et de ses mœurs sensuelles[1]. »

« Qui ne sait la haute opinion qu'ont d'eux-mêmes les chefs de cette secte? Qui ne connaît leur arrogance et leur orgueil? Est-il une chose au monde qu'ils ne s'imaginent savoir? Est-il une personne, si haut placée qu'elle soit, qu'ils n'estiment et ne placent bien au-dessous d'eux-mêmes? Où vit-on jamais plus de vanteries et de jactance[2]? »

« Non, l'on ne vit jamais dans le papisme plus d'amour pour l'argent que parmi ces évangéliques! Qui niera que, chez la plupart de leurs surintendants, il n'y ait autre chose qu'esprit de domination et de tyrannie? Il se forme dans le luthéranisme un tel mélange d'ostentation et de tyrannie, qu'on ne peut manquer, à moins que Dieu ne nous soit en aide, d'en venir bientôt à regretter l'intolérable papisme lui-même[3]. »

Il est vraisemblable que Wizel avait en vue les mêmes personnes, quand il dit :

« Vous connaissez ces nouveaux moines entièrement voués aux passions du monde, qu'on appelle surintendants dans les nou-

[1] Epist. ad B. R. a. 1531. O. 3. b. 4. a. Confer hosce, imo confer illum cum veteribus episcopis, et erunt dissimilia pleraque. Quid, quod tantum odii, tantum vindictæ, tantum tyrannidis, tantum maledicentiæ, tantum arrogantiæ, tantum audaciæ, tantum luxus, tantum mollitiei Milesiæ, vix in ullo pseudoprophetarum aut hæreticorum invenias! Nec hujusmodi tu nescis. Dixi vero in ejus vitam effœminatissimam non ulciscendi gratia, quemadmodum ipsi facere consueverunt, sed ut agnoscant quo loco res eorum sint, siquidem talem habeant viæ suæ odegon. Nam certum est arborem e fructibus agnosci. Nec verisimile est ut is omnium optime doceat, cujus vita tam mundana est. Satis longè esset ut, quod de Origene legitur, Luthero congrueret : hic est, qui, quale verbum habet, talem vitam habet. Quod si ita esset, quem non puderet, quippiam mali de eo dicere; faciat mendaces, qui sunt dicaces, vita sanctiore. Neque enim solus ego de ejus loquor rebus. Regiones plenæ sunt Lutheri luxuriæ et tyrannidis.

[2] De Raptu epist. 1535 ; Epp. Xx. 3. b. Quales sibi videantur Lutherani proceres, quæ sit illorum arrogantia, quæ superbia, jam diù totus orbis perspectissimum habet! Quid illi, obsecro, nescire se putant? Quibus se non præferunt? Quos præ se non contemnunt? Ubi frequentius auditur jactantia? Ubi gloriationes copiosiores?

[3] De moribus hæret. 1533. C. b. a. b. Si consideres inexaturabilem avaritiam Evangelistarum, plus habendi amor in papatu vix major extitit. — Quis inficiabitur potentatus et tyrannidis spiritu ferri plerosque superattendentes Lutheranæ hæreseos? Nisi meliora dabit Deus pacis, ita copulabit Lutheranismus cum thrasonismo tyranismum, ut præoptare vel intolerabilem papatum debeas.

velles églises, et qui sont presque des princes régnants dans les provinces [1]. »

« La luxure et la tyrannie [2] de ces archiévangélistes sont connues de tout le monde. Ils se sont élevés aux plus grands honneurs de ce monde et ont été comblés de dons et de bénéfices dignes d'une munificence royale. Leur existence est pleine de luxe et de sensualité. Ils ont de leur corps un soin dont rien n'approche. Ce sont, tous les jours, des repas somptueux, des soirées passées à boire, la danse, la musique et d'autres délices, comme il en faut, sans doute, aux apôtres du Dieu des pauvres et aux restaurateurs de l'Église. Homère avait en vue, je pense, le genre de vie qu'ils mènent, quand il dit : « Nous ne songeons qu'à la bonne chère, à la danse, à la musique, au luxe de la toilette, à la mollesse et aux plaisirs de Vénus. » Ces six sortes de délices ont remplacé pour eux les six œuvres de la miséricorde. Celles-là servent à caractériser les évangéliques ; celles-ci font reconnaître les hypocrites et les Pharisiens. On peut, de nos jours, pécher en toute sûreté, c'est même une manière de se faire des amis ; il n'en est pas ainsi de la pratique du bien, elle peut avoir ses périls et vaut

[1] De moribus hæret. F. 8. a. Non ignoras monachos istos sæcularibus desideriis deditissimos, superattendentes in novis ecclesiis, et tantum non regentes in provinciis.

[2] Retectio Lutherismi. 1538. G. 7. b. 8. a. b. Manifesta est archievangelistarum luxuria atque tyrannis. Ad summos evecti honores sæculi hujus sunt et donis regiis amplisque proventibus ditati. Vita horum plane mollis, plane splendida est. Curandæ horum cuticulæ nihil deesse omnium oportet. Sumptuosa hic et crebra convivia, nocturnæ potationes, choreæ, musicæ deliciæ, et cætera, quæ scilicet apostolos pauperis Christi et restauratores Ecclesiæ decent. Homerus, credo, vidit qualem vitam isti vivant, quum ait : At semper cordi nobis epulæque, chorique, cantusque, et variæ vestes et balnea calida, concubitusque. Horum sex sunt, cedunt iis sex opera misericordiæ. Per priora cognoscuntur evangelici, at per posteriora illa pharisæi. Peccare hoc tempore tutum est et parit amicos. Bene operari cum periculo conjunctum invidiam Catholicis conciliat. Et ubi sunt, qui Papistas ob vitam carnalem tot modis proscindebant ? Ubi sunt, qui evangelicis præconibus frugalitatem quamdam pythagoricam decernebant ? Verum ita oportuit incautis Germanis dare verba, donec inescarentur. Tyrannis eorum mirifica est in eos qui nolunt omnia sua laudare. Eam vero exercent in suos parochos, indi magistros, cives, agricolas, si qui fortè statuam regis Babylonis non suppliciter adorent et manum ejus exosculentur. In cæteros à se dissentientes stylum stringere duntaxat possunt, sed hunc amarissimum et venenatissimum. Isto unico ultionis genere utuntur, et hoc ultra omnem modum. — De illorum uxoribus, quid attinet dicere, quum nemo nesciat quanto cum scandalo istæ passim regnent ? Quis ignorat detestandum illarum fastum, sumptuosum magnificumque cultum, immoderatum luxum ? Quis ignorat avarissimas thesaurizare, captare munera, dare nihil ? Oh ! hyperevangelica pleraque !

aux catholiques la haine de leurs adversaires. Où sont-ils donc maintenant, ceux qui reprochaient aux Papistes leur vie charnelle, et qui prétendaient imposer aux prédicateurs de l'Évangile une tempérance toute pythagoricienne? Toutes ces belles déclamations n'étaient donc qu'une amorce pour attirer dans leurs piéges l'Allemagne imprévoyante. Il n'est sorte de tyrannie qu'ils n'exercent contre ceux qui n'approuvent point indifféremment tout ce qui vient de leur secte. Ils se déchaînent contre leurs propres pasteurs, leurs instituteurs et leurs coreligionnaires en général, tant de la ville que de la campagne, s'il s'en trouve qui refusent de plier le genou devant la statue du nouveau roi de Babylone. Ils ne peuvent, à leur grand regret, sévir contre leurs autres contradicteurs qu'à coups de plume; mais ils se récupèrent, autant qu'ils le peuvent, en imprégnant cette plume de fiel et de tout le venin de leur haine. C'est contre ces derniers la seule vengeance qui leur soit permise; mais Dieu sait avec quelle mesure ils savent en faire usage! Que dirons-nous de leurs femmes? Tout le monde sait la domination scandaleuse qu'elles exercent sur tout ce qui les entoure. Qui ne connaît leur détestable vanité, leur goût pour le faste, leur magnificence et leur luxe immodérés? Qui ne sait leur excessive avarice, leur extrême cupidité jointe à la parcimonie la plus vile? Oh! les dispositions vraiment évangéliques! — Quelques-unes se permettent de dire que parure n'est point faste, etc.; elles ont sous les yeux l'exemple des femmes des évangélistes : si ce n'est point péché pour celles-ci, disent-elles, ce ne l'est pas non plus pour nous; si c'était péché, les évangélistes en sauraient bien quelque chose, et preuve que ce ne l'est pas, c'est qu'ils le permettent eux-mêmes à leurs femmes [1]. »

« Les fonctions de pasteurs se confient le plus souvent aujourd'hui, chez nos sobres Allemands, aux hommes qui sont pourvus de l'abdomen le plus respectable : l'on pourrait presque assurer que la confiance des fidèles en la parole, est en raison directe de l'ampleur du ventre dont est doué le prédicateur. On ne peut plus douter aujourd'hui de l'objet qu'ils se proposent, ces hommes qui trouvaient autrefois à dire de si belles choses sur la tempérance dans les jouissances de la table et dans la parure [2]. »

« Il est à la connaissance de tout le monde qu'un grand nom-

[1] Annotationen z. alten Testament. II, F. 6. b.

[2] Epist. ad. C. S. a. 1536. k. 2. b. Hodie apud sobrios Germanos committunt plerique evangelizandi provinciam obesissimis ventribus, et ibi fere major in audiendo fides est, ubi major evangelistæ venter. Apparet palam quid quæsierint jactatores tenuissimi victus ac vestitus.

bre de pasteurs passent leur temps à boire : c'est ce qui leur donne cette mine fleurie et ce bel embonpoint qui souvent les empêche de porter ceinture. Ils font ce que faisaient autrefois les moines et sont sujets aux mêmes désagréments. Si vous les reprenez sur leur conduite peu edifiante, ils se couvrent la tête de leur casque de paille, et répondent........ que vous n'êtes point digne de voir un chrétien véritable [1]. »

« Je vois ces disciples de Luther, ces frères crucifiés dans leurs désirs et dans leur chair, assister journellement à des repas somptueux, boire et faire des orgies telles, qu'on les prendrait pour des pourceaux d'Epicure plutôt que pour des prédicateurs du saint Évangile. Vraiment, tant que leur vie dure, ils ne vivent pas mal ces évangéliques [2]. »

« Ils portent sur leurs personnes les signes non équivoques de leur passion prédominante : leur abdomen bien étoffé, le luisant, le vif coloris de leur teint, leur triple menton et tout leur extérieur délicat et efféminé, tout, à l'exception de leur langage, en rend un frappant témoignage. Le culte qu'ils rendent au Dieu de la sensualité, se trahit encore par les plaintes qu'ils font incessamment entendre, dans leurs prêches, sur l'ancienne libéralité des fidèles envers les moines et les églises, et sur leur lésine, au contraire, à l'égard de leurs nouveaux pasteurs. Il n'est rien que ces mendiants déhontés ne parviennent à extorquer ainsi à ceux qu'ils dirigent [3]. »

« De l'argent qu'ils savent tirer de l'Évangile, ils se forment des capitaux et des rentes, ils s'achètent des habitations somptueuses, des vignes, des jardins, et se montrent en général si habiles à soigner leurs intérêts, que, pauvres d'abord comme Irus et Codrus, et plus méprisés qu'un Vatinius ou un Menius, ils ne manquent bientôt de rien de ce qui est capable de contenter leur ava-

[1] Evangel. Luther's. 1533. J. 4. b.

[2] Epist. de rapt. ep. a. 1534. Ss. 4. a, Pene quotidie non solum splendide epulantes istos mundo carnique crucifixos fratres, verum etiam cerno egregie bacchantes, idque adeo, ut hos sybaritas verius, quam Evangelistas esse diceres.

[3] S. c. Yy. b. Yy. 2. a. Extant signa minime fallentia, quibus convincantur. Fatentur de veritate obesi ventres, rubentes ac tumentes bucculæ, nitor cuticulæ, et tota ista muliebritas, tota mollities : sola lingua negat. Præterea non obscure admodum indicant Dei ventris negotium murmura illorum et querelæ quæ semper in concionibus suis exaudiuntur. Quotidiè culpatur liberalitas et profusio civium pristina in monachos, in altaria, in imagines, et juxta exprobratur eorumdem tenacitas erga Lutheranos. Quo peculiari mendicandi genere, quidquid volunt fere extorquent violenti nimirum mendici, ne dicam exactores.

rice et leur vanité [1]. — Votre manière de vivre est si commode et si tentante, qu'elle réveille parfois en moi le vieil Adam avec le désir de suivre votre exemple. Pour vous, cependant, vous ne songez même pas qu'on puisse vous en faire un reproche, occupés que vous êtes à vous remplir les poches et à vous entourer de délices, pour narguer l'indigence d'autrui, et, sans doute aussi, pour imiter Jésus-Christ, qui, tant qu'il fut sur la terre, vécut dans le jeûne et la pauvreté [2]. »

« Il est de notoriété publique que ce que vous avez par-dessus tout en vue, c'est ce qui est avantageux et profitable à votre secte et à vos maisons, et que vos prédicateurs sont des hommes insatiables, criant incessamment famine, suppliant, tendant la main, querellant et pressurant leurs paroisses, pour en obtenir le nécessaire. Il est notoire, encore, que personne ne fut jamais plus que vous occupé du lendemain; que vous êtes d'un abord facile quand il s'agit de recevoir, et tout à fait inaccessibles quand il est question de donner; que vous thésaurisez et vous montrez soucieux de l'avenir plus qu'il ne convient à des chrétiens; et que, pour ces motifs, vous ne craignez pas de vous montrer les adulateurs obséquieux des puissances de la terre, et les complaisants privés de tous ceux qu'a richement dotés la fortune. Il est vrai que tous vos partisans vous écoutent avec déférence et respect, bien que tous ne prennent point également vos sentences pour paroles d'Évangile : ce qui leur ôte la confiance en vos personnes, ce sont vos variations continuelles et votre manière de vivre éminemment charnelle [3]. »

[1] L. c. Yy. 2. b. Evangelii quæstn parta pecunia vel census condere, sicut alii qui Evangelistæ faciunt, vel magnificas domus, vineas et hortos emere, sicut multi Evangelistæ faciunt, quorum nonnulli ante suum Evangelion omnibus codris et Iris pauperiores, omnibus Vatiniis et Meniis despectiores fuerunt, nunc ita res suas administrant, ut ipsis desit nihil vel pecuniæ vel gloriæ.

[2] L. c. Zz. 2. a. Sæpenumero titillatis Adamum meum, et provocatis ad desiderium atque æmulationem exempli vestri, adeo est deorum, ut dici solet, vita, quam vivitis et cujus munimen concio vestra est. Nec tamen id vobis putatis vitio verti posse, sed suffarcinati argento et Persico apparatu saginati, Christum pauperem ac jejunantem sequi et aliis paupertatem exprobrare statuistis.

[3] L. c. Zz. b. 4. b. Palam est vos ea quærere quæ sectæ et domus vestræ sunt. Palam est ecclesiasticos vestros inexplebiles esse, semper in suggestis de victu conqueri, victum rogare, poscere, exigere, pro victu contendere, ob victum communiones gravare. Palam est vos de crastino sollicitissimos esse, capaces, si quid dari debet, thesaurizare, timere futuram inopiam, et hac de causa denique publice adulari principibus viris et privatim assentari divitibus. — Omnes vestra de turba vos tacite atque reverenter quidem audiunt, sed non omnes sibi penitus persuaserunt vestra placita Christi esse Evangelium, atque

Wizel s'était marié, quoiqu'il fût dans les ordres, et il conserva sa femme, même après son retour au catholicisme; malgré cela, ce qu'il voyait de la conduite des théologiens et des prédicants luthériens se trouvait tellement en opposition avec ses idées sur les bienséances cléricales et la continence chrétienne, qu'il ne peut s'empêcher de témoigner le dégoût et la mauvaise humeur qu'il en éprouve. Il s'en explique déjà dans son écrit contre Jonas :

« Ce qui excite votre ressentiment, c'est que je me suis mis en devoir de combattre votre polygamie et les mariages peu recommandables de vos prêtres, qui, la plupart, n'ont même pas honte d'épouser des personnes tarées et de conduite équivoque [1]. »

Il s'exprime d'une manière encore plus forte, dans ses annotations sur l'Ancien Testament, à propos du c. XI, 37 du prophète Daniel.

« Le luthéranisme, bien que gynécophile et presque gynécomane, c'est-à-dire amateur et amateur enragé de la femme, comme il est, ne craint point qu'on l'accuse d'être le séjour de l'antechrist; il prétend même être plus chrétien et plus assuré de son salut que ne le furent jamais les saints et les élus de Dieu dans l'ancienne Église apostolique. Prenez garde, mes frères! cet amour tant prisé pour le sexe et ces prédications doucereuses, sont des inspirations de l'enfer plutôt que du Ciel. Ses affidés et lui n'ont qu'une préoccupation, dont l'objet est la femme : ils y tiennent à ce point, que sans elle ils ne sauraient monter en chaire et qu'ils prendraient, ces évangelistes, trois et même quatre femmes, comme on en voit des exemples, plutôt que de n'en avoir aucune. Ces étalons humains sont d'ailleurs parfaitement considérés, ils font fructifier la parole et tournent en ridicule ceux qui n'ont qu'une épouse ou qui tiennent à vivre dans la continence, leur appliquant ce passage du prophète Daniel : « Il n'aimera point la femme et ne fera pas grand cas de Dieu, » de telle sorte qu'on ne saurait presque se garantir parmi eux de la qualification d'antechrist, si l'on ne se montre autant qu'eux ami de la paillardise. La recommandation de saint Paul, au ch. VII de son épître aux Corinthiens, la parole du Seigneur lui-même, dans saint Matthieu, ch. XIX., concernant les

ad eam dubitationem adducit illos dogmatum anniversaria varietas et vita vestra carnalissima.

[1] Confut. Calumn. resp. Jonæ D. 2. a.

eunuques, non plus que celle de saint Jean, au sujet de ceux qui sont demeurés vierges et purs, n'ont pas la moindre valeur à leurs yeux et sont comme non avenues pour cette école païenne. Tout cela fait une société épicurienne, une vie épicurienne, et non pas une Église[1]. »

Dans un grand nombre de fragments épars, tirés des lettres de Wizel, on trouve, sur la première génération des prédicants luthériens, des descriptions assez curieuses et dont la vérité se trouve attestée, et par les aveux échappés à Melanchthon, et par les témoignages de plusieurs autres contemporains partisans de la doctrine. Il signale ainsi, par exemple, le contraste qui se faisait remarquer entre leurs plaintes continuelles et la faveur qu'ils avaient obtenue près du peuple par la prédication de leur doctrine si commode :

« Ne les voit on pas, maintenant, prêcher, à la vie et à la mort, la grâce, la paix et la miséricorde, parce que les princes, les conseillers, les gens de qualité et les bourgeois riches, les comblent de biens et de bons traitements? On sait aussi comme en chaire ils menacent et effraient le peuple, s'il ne leur tient pas toujours la bourse pleine, et s'il refuse de se mettre en frais pour agrandir, embellir leur demeure, ou, en général, pour améliorer leur position matérielle. *Eh quoi! vous aviez naguère*, disent-ils, *un tas de moines et de prêtres à nourrir; et vous ne pourriez pas aujourd'hui fournir à l'entretien de deux ou trois personnes! Vous aviez toujours la main prête à donner au diable, et vous manquez absolument de générosité, maintenant qu'il s'agit de donner à Dieu lui-même. Sachez que vous déshonorez la parole et méprisez l'Évangile. Continuez de la sorte; vous serez bientôt forcés de donner à des gens qui ne vous en auront que peu de reconnaissance, à des gens de guerre, que Dieu vous enverra pour vous punir et qui vous pilleront, vous ravageront par le fer et le feu, et vous affligeront d'une foule d'autres misères, etc.* Voilà les sermons qu'on adresse partout aux fidèles, dans les villes, dans les bourgs et jusque dans les moindres villages. Donner, toujours donner, donner est le grand point; la parole, à moins qu'on ne donne, ne saurait prospérer ni vivre[2]. »

« Ils se plaignent sans cesse, et cependant, partout où ils se présentent on les adore presqu'à l'égal de Dieu, et l'on honore la parole, nom qu'ils donnent à leur affaire, comme si réelle-

[1] Annotationen zum allen Teslament. 1536. u. f. 198. b.
[2] L. c. u. f. 268. 6.

ment c'était une œuvre divine. Tout cela ne saurait les satisfaire ; leurs plaintes n'en continuent pas moins sur l'ingratitude des gens qui ne font nul cas de la parole, c'est-à-dire, qui ne remplissent pas, à leur gré, leur bourse toujours prête à recevoir, ou ne leur rendent pas tous les honneurs dont ils se croient dignes. Dieu sait, cependant, si on leur donne et si on les honore, plus cent fois qu'ils ne méritent. Peut-être leurs plaintes sont-elles aussi causées par un papiste ou deux qu'ils ne réussissent point à convertir à l'Évangile, dans une ville où tout le monde marche dans la voie large et facile[1]. »

« L'Allemagne est littéralement envahie par des prédicants adulateurs et doucereux. Les prédicateurs n'ont rien à reprocher à notre peuple, pourvu qu'il ait toujours la bourse ouverte et soit prêt à donner ; le peuple, également, est satisfait de ses pasteurs, pourvu qu'ils persévèrent dans la ligne qu'ils ont tracée. Pour le reste, on n'y regarde point de fort près ; et que chacun vive à son gré, on n'y trouve rien à dire. Non seulement on ne condamne point le luxe, l'avidité, l'orgueil, la sensualité, la débauche, le jeu, la mauvaise foi, la discorde, l'adultère, la calomnie, le brigandage et la violence exercée à l'égard des prêtres et des moines ; on le défend encore, on le soutient, on l'excuse, on le disculpe du reproche d'être contraire à l'enseignement de l'Évangile. Ces prédicateurs ont un talent merveilleux pour donner aux choses une autre couleur que celle qui leur est naturelle, pour rendre blanc ce qui est noir et noir ce qui est blanc ; et, quant à ceux qui ne le veulent prendre ainsi, sans plus de façon on leur rompt en visière[2]. »

« On n'épargne point l'argent, pourvu que la parole, leur parole se répande ! On ne laisse, non plus, manquer de joyaux et de pierres précieuses enlevées aux églises, quiconque préconise et protége leurs idoles, de la plume ou de la parole. On voit aujourd'hui des moines apostats, devenus les seigneurs de provinces entières, recevoir les honneurs auparavant réservés aux prélats et aux évêques[3]. »

Mais quels étaient les motifs qui poussèrent alors tant de prêtres et de moines à rompre avec l'Église, pour se faire agréger à la société nouvelle? La cupidité et le goût pour la vie licencieuse, dit Wizel.

« Tout est aujourd'hui bouleversé dans le monde par l'amour immodéré de l'argent. Donnez bien vite, hâtez-vous de vider vos

[1] L. c. f. 198. b. — [2] L. c. f. 122. b. — [3] L. c. f. 201. b.

poches dans les miennes, ou sinon je vous abandonne pour m'attacher à ces sectaires. Vraiment si toutes les âmes mercenaires étaient sûres de trouver dans la secte des moyens suffisants d'existence, la vie voluptueuse et charnelle qu'on y mène offre un si puissant attrait qu'on déserterait l'Église en masse, avec armes et bagages [1]. »

L'enseignement de la nouvelle doctrine étant, pour les individus doués d'une élocution facile, une occupation aussi peu fatigante que feconde en influence, on ne vit pas seulement des prêtres et des moines apostats, mais des artisans mêmes embrasser la carrière de prédicateur.

« Il faut que la secte se croie bien menacée de manquer de prêtres, pour qu'elle admette, sans choix, aux fonctions pastorales, tous ceux qui se présentent, ordonnés ou non, pour peu qu'ils sachent lire : il suffit qu'ils aient une femme ou soient disposés à en prendre une, que, la première morte, ils en choisissent une seconde, et après celle-ci une troisième et ainsi de suite [2]. »

« J'en connais un grand nombre qui, pressés par la famine, ont abandonné leurs métiers, souvent le métier le plus vil, pour se faire prédicants, et le sont en effet devenus peu après [3]. »

Cet envahissement du sanctuaire par les hommes de métier, et, en général, la déconsidération jetée sur le sacerdoce par le fait de la Réforme, furent cause qu'un grand nombre de sujets que leurs familles destinaient à l'Église, renoncèrent à cette carrière, et qu'on vit sensiblement diminuer le nombre des personnes qui s'adonnaient aux études.

« Des jeunes gens pleins d'avenir, et déjà avancés dans la connaissance des lettres, dit Wizel, se laissent décourager en voyant de sales artisans préférés aux savants les plus illustres, l'argent l'emporter sur les muses et la taverne sur l'Académie. Ils finissent par croire au proverbe : *Celui-là seul est habile, qui l'est d'abord à grossir sa bourse.* Ils désertent les écoles pour embrasser les professions les plus infimes, à ce point que ces dernières se

[1] Conquestio de calamit. statu. Lipsiæ, 1538. C.a. Nec non deturbat omnia aucupium nummulorum. Nisi actutum des, curritur ad sectam. Quod si posset talibus mercenariis contingere in secta unde victitarent, profecto Ecclesiam equis et velis desererent, usque adeo neminem fere non delectat carnalissimæ sectæ licentia, voluptas trahit.

[2] Apologie. 1533. B. a.

[3] Epist. de Rapt. ep. a 1535. Y y. 4. b. Multos novi, qui quum fuerint sordidi opifices, urgente fame concionatores mox facti sunt.

trouvent littéralement encombrées de sujets. Des jeunes gens des mieux dotés par la nature, sont, quelquefois malgré eux, forcés par leurs familles de quitter les bancs pour entrer dans des ateliers, soit à cause de l'état de dégradation où l'on a fait tomber le sacerdoce, soit parce qu'ils ne peuvent plus faire les frais d'études qui ne conduisent plus qu'à la misère. En effet, pour fixer son opinion sur le compte d'une personne, on ne s'enquiert plus aujourd'hui de ce qu'elle sait, mais de ce qu'elle possède, non de sa science, mais de sa fortune. Le savoir jouit de peu d'estime, la considération s'accorde aujourd'hui à la bonne chère, à l'argent, à la vie sensuelle et commode. Les écoles sont désertes, depuis que tout se précipite dans les antichambres des princes, dans les comptoirs, les boutiques, les laboratoires et les mines. Ces dispositions continuant de la sorte, il ne sera pas facile, dans peu d'années, de trouver quelques rares sujets qui enseignent ou cultivent encore les lettres et les beaux-arts[1]. »

Wizel professait un souverain mépris pour ceux qui jurent sur la parole du maître, particulièrement en matière de religion, aussi revient-il souvent sur la servilité des partisans de Luther, toujours prêts à recevoir, à prôner, à exalter toute parole venue de Wittemberg.

« O les fidèles disciples! ô les écoliers dociles! Ils se sont si fort attachés au capuchon de ce moine, qu'ils accueillent avec enthousiasme n'importent les monstruosités qui s'en échappent; car ne savent-ils pas que Luther est un autre Elie, qui ne saurait se tromper? Ils sont si fort convaincus qu'on ne saurait sans impiété faire autrement que leur seigneur et maître, qu'ils s'attachent à l'imiter jusque dans sa prononciation, ses gestes et sa manière de se vêtir[2]. »

« Chose admirable! vous êtes si attachés, si soumis, si dévoués,

[1] Epist. ad 1. C. H. a. 1533. E. 2. a. Despondent nunc animos optima spe pueri, et qui aliquo usque in litteris progressi sunt, quando vident cerdones Maronibus, Musis arcas, tabernas Academiis longe anteferri, verum esse arbitrantes, quod dicitur : Eum nequidquam sapere, qui ipse sibi non sapiat. Ruit juventus ingeniosissima ad sordes opificiorum, adeo ut ea fere multitudine sua laborent. Parentes et cognati sæpe vel invitos filios e ludis exturbatos ad officinas propellunt, sive quia contemptissimum est sacerdotium, sive quia non habent unde otii litterarii sumptus sustineant. Quæstio nunc est, non quantum quis sciat, sed quantum habeat; expers sui honoris est scientia, abdomen vero et tumor et opulentia mirifice colitur. Scholæ deseruntur, ad aulas, ad emporias, ad alchymiam, ad metallarium strenue curritur. Quo fit, ut qui doceant, aut discant bonas artes, paucis post annis rarissimi inventu futuri sint.

[2] Apologie. C. 3. b. C. 4. a.

corps et âmes, à vos théologiens, que cela seul prouve, sans tout le reste, que c'est une secte que vous formez et non pas une église[1]. »

« Il n'est personne, de ceux qui se sont laissé engager parmi eux, qui ne sache combien ils sont faibles en raison et dépourvus d'autorité. Il suffit d'un seul argument orthodoxe pour les abattre, et tout leur arsenal se compose d'un petit nombre de passages tirés des Saintes-Ecritures. Les pressez-vous un peu, ils en appellent de suite à la multitude, à l'assentiment que leur accordent les villes libres et quelques hommes puissants. Enfin, mis au pied du mur, ils se retranchent derrière l'autorité de leur guide, de leur maître, de leur dieu, qui, comme on sait, ne saurait ni se tromper ni ignorer quoi que ce soit au monde[2]. »

Il ne lui échappait pas d'ailleurs que, nonobstant cette subordination servile, la versatilité de leur réformateur et l'instabilité de leurs dogmes imprimaient à toute leur société le cachet du désaccord et de la confusion.

» Le morcellement de leur secte et le manque d'accord qui s'aperçoit, même au sein de chacune des fractions diverses, témoigne assez de la valeur de leur entreprise. — Les doctes se combattent, sans autre mobile que l'ambition personnelle; le peuple, tiraillé en tous sens, ne sait plus à quoi ni à qui se fier; leurs apôtres eux-mêmes, pleins de haine les uns pour les autres, ne réussissent point à s'entendre. Il est à peine un point sur lequel un pasteur s'accorde avec les autres[3]. »

Après avoir formellement protesté contre les lois et ordonnances de l'Église, au nom de la liberté chrétienne, les réformateurs de Wittemberg, aidés de leurs visiteurs saxons, n'en imposèrent pas moins aux curés et aux prédicateurs de

[1] Epist ad. M. B. F. 1532. G g. 3. a. Mirum diclu autem est, quam vos penitus devoti, dediti, addicti atque jurati vestris istis theologis, ut ipsa res clamet sectam esse, non ecclesiam, in qua tempus vestrum consumitis.

[2] Relectio Lutherismi. 1538. A. 5. a. Quam infirmi atque nutantes plerique existant, is novit, qui cum illis manus conseruit. Uno verbo orthodoxo icti succumbunt. Locos quosdam Scripturæ pauculos in promptu habent, quibus ereptis nudi horrent. Ubi urgentur provocant ad multitudinem, aut allegant assensum liberarum civitatum et celebrium quorumdam primatum. Ad extremum objiciunt antesignanum suum, ceu deum quemdam, hunc errare aut ignorare aliquid posse negant.

[3] L. c. A a. 4. 6. Dissidia quoque multa, et in dissidiis dissensiones plurimæ de re tota pronuntiant. — Docti ambitiose rixantur, plebs miserabiliter distrahitur, et incerta quovis circumagitur. Inter apostolos ipsos discordia non mediocris adeoque capitale odium fervet. Parochus cum parocho in paucis convenit.

tous les pays soumis à leur autorité le joug pesant de leur organisation ecclésiastique, sous peine de destitution et de bannissement. Wizel ne manqua point d'en faire la remarque.

« Ces lois, contre lesquelles ils tonnèrent tant de fois du haut de la chaire, ils viennent maintenant de les imposer aux pasteurs et au peuple de leur autorité propre. Ils se sont informés avec soin des biens que possèdent les églises et jusqu'aux moindres chapelles ; et ces biens, ils les ont enlevés aux unes et les ont donnés à d'autres, le tout suivant leur bon plaisir [1]. »

On a déjà pu voir, par ce qui précède, que Wizel, à qui une longue intimité avait parfaitement fait connaître le caractère de Luther, portait, en somme, un jugement très-défavorable sur ce réformateur, tout en rendant justice à ses facultés éminentes. Il ne varia plus jamais à cet égard, ainsi qu'on peut voir dans une foule d'endroits de ses écrits, dans les passages suivants, par exemple, où il met en relief ce trait de la nature de Luther, que ses adhérents regardaient comme un juste sentiment de sa valeur, mais dans lequel lui, Wizel, ne voyait que jactance et présomption :

« Luther se vante sans vergogne d'être le seul qui sache et prier et interpréter les saintes Écritures : les catholiques, selon lui, n'y entendent absolument rien. Par sa prière, dit-il, il a battu les paysans soulevés, et contre-carré les princes mal disposés pour la doctrine. Lui seul est saint, lui seul vit de la vie spirituelle; tous les autres ne sont qu'insensés et hommes charnels [2].

» Il ne craint pas d'avancer que son Évangile est plus riche et plus pur qu'il ne fut jamais depuis le temps des Apôtres : que peut-on dire de plus? Il soutient ailleurs que les Apôtres même n'ont pas prêché un Évangile plus clair, plus lucide que celui qu'il prêche : entendez-vous, catholiques? De telles assertions ne sont point rares dans ses livres. Il prône ce qui est à lui ou de lui, et déprécie ce qui vient d'ailleurs. Il va jusqu'à donner la préférence à son époque sur celle qui passe, à juste titre, pour avoir vu le christianisme dans sa fleur. Il appelle son siècle, l'âge d'or de la chrétienté. Irrité contre moi, parce que j'en appelais à l'Église

[1] L. c. B. 5. b. Leges, in quas antea detonarant, imposuerunt parochis populoque, et inspexerunt, quid quæque ecclesiola in thesauris haberet. Aliis demerunt, aliis dederunt suo arbitratu.

[2] Evangelium Luther's. B. a.

primitive, il lui est échappé, dans sa colère, de dire que son église l'emportait sur celle même des Apôtres [1]. »

« Qui ne sait par quelle suite de persécutions, par quelles infernales calomnies, par quelle rage de médire et par quelles menaces cet artisan de malheurs a fait vivre sa secte jusqu'à ce jour? Est-il homme sensé qui ne comprenne que, dans un tel délire, il ne saurait y avoir de zèle sérieux pour la propagation de la vérité? [2]. »

« Y eut-il jamais rien de plus bavard que Luther? Si l'on peut appeler talent de la parole la loquacité la plus triviale, Crassus, Messala, Corvinus, ni Cicéron lui-même ne furent pas plus éloquents que ce réformateur. Est il un de ses lecteurs qu'il ne fasse périr d'ennui par ses interminables et odieuses redites [3]. »

« Les idiots même et les vieilles femmes pourraient vous dire combien Luther a l'habitude de se contredire. Que de fois sa plume ne laissa-t-elle pas échapper les contradictions les plus flagrantes? Que de fois ne se surprend-il pas lui-même à mentir? Que de fois ne le voit-on pas affirmer et soutenir ce qu'un instant avant il niait de toutes ses forces, *et vice versa?* Que de fois, enfin, ne lui arrive-t-il pas de louer ce qu'il avait condamné et de condamner ce qu'il avait loué? — Un autre vice dont est entachée cette tourbe de sectaires, c'est la rage de médire et de calomnier poussée à un tel degré d'impudence, qu'ils se font prendre à dégoût par un grand nombre de leurs adhérents eux-mêmes. En cela seul le chef reste d'accord avec lui-même; et il tire vanité de son vice, et prétend que sa méchanceté fera sa gloire dans l'avenir [4]. »

[1] Retectio lutherismi. C. 3. a. Idem dicere non erubuit, Evangelium se habere tam purum et opulentum, ut nunquam fuerit a tempore Apostolorum. Quid poterat dici θρασονικώτερον? Alibi negat Apostolos clarius habuisse Evangelium. Auditis, viri catholici, quid rei sit? Porro tale infrequens non est in libris novis. Sua laudat, et aliena reprehendit. Alicubi præfert suum istud tempus prioribus sæculis, quibus floruisse Christianismus putatur, appellans ipsum annum aureum. In me aliquando irritatus non dubitavit suæ hujus tempestatis Ecclesiam, Apostolicæ anteferre, quod audiret me veteris illius esse assertorem.

[2] De moribus hæret. 1537. H. 5. b. Hic recolendum, quam crebris insectationibus, quam furiosa maledicentia, quam immodica vituperandi libidine, quam hostili minacitate architecton ille sectam suam ad hunc usque diem provehat. Quis vero sanorum in tanta insania vel suspicari queat veritatis enarrandæ studium inesse?

[3] L. C. H. 7. a. Hoc quid natura finxit loquacius? Si futilissima, loquacitas eloquentia censeri debet, ne Cicero quidem ipse, aut Crassus, aut Messala, Corvinus Luthero eloquentior fuerit. Annon idem enecat lectorem perpetuis suis atque odiosissimis ingeminationibus?

[4] L. c. h. 8. a. 1. a. Quamvis istud contraria sibi ipsi inferre Luthero familiare sit, idiotis etiam et mulierculis notissimum est. Quoties ille scripsit pugnantia? Quoties se ipsum mendacii condemnat? Quoties affirmat, quod non ita multum ante pernegarat et contra? Quoties laudat quæ antea vituperarat,

L'expérience, que, dès les premiers temps, les réformateurs eurent l'occasion de faire de la mauvaise influence exercée sur les mœurs publiques par leur doctrine et par les autres changements qu'ils avaient fait subir à la religion, fut pour eux une source de chagrins et d'humiliants déboires. Pour se tranquilliser à cet égard, eux et leurs adhérents, ils imaginèrent de répandre partout qu'évidemment on en était arrivé aux derniers temps du monde, aux temps qui doivent précéder le jugement dernier, et où, selon les anciennes prophéties, l'on verra régner parmi les hommes toutes les espèces de vices et la perversité la plus effrénée. Dès lors, chaque météore, le moindre phénomène céleste furent considérés comme les signes évidents de l'approche du dernier jour. Les écrits de Luther et de Melanchthon sont remplis de pareils présages, et Wizel ne manque pas d'en relever le ridicule :

« Pour effrayer le monde et le gagner à sa doctrine, Luther s'est avisé d'imaginer que le dernier jour approche et qu'il existe des signes certains de la venue de l'antechrist. L'artifice était vraiment remarquable. Cependant, l'inventeur rougit maintenant de honte, quand on le lui rappelle, si tant est qu'il sache encore rougir de quelque chose [1]. »

« Le patriarche de la secte parlait dernièrement, dans un de ses écrits, de certains signes précurseurs de la fin des temps; ses assertions à cet égard ont suffisamment été réfutées, et toutefois il continue intrépidement à en rabattre les oreilles de ses auditeurs. Singulière persistance à défendre une erreur évidente! Il veut que ce soient des signes de la fin prochaine du monde, que le débordement du Tibre, le malheur de la ville de Gand, les tempêtes et les ouragans; et il se trouve des gens qui, non contents de lire ces sottises, les accueillent avec une foi respectueuse comme les oracles d'un homme divin. On ne fait pas la moindre attention aux oracles des évangélistes saint Luc et saint Matthieu ; mais on

quoties vituperat quæ antea laudarat? Dicat nullum cothurnum esse versatiliorem. — Quo morbo. — Conviciandi et criminandi. — Schismatarcha noster plus satis laborat et id usque adeo, ut plurimis suo de grege etiam mos pessimus ille displiceat. Verum homo constanter sui similis videlicet, gaudet etiam illo suo maledicendi atque conviciandi morbo, existimans improbitatem sibi gloriosam fore apud posteros.

[1] Commentariolus de arbore bona, antichristo, etc. Coloniæ, 1548. B. a. Ut perterrefactum — mundum — ad suæ doctrinæ novitatem attraheret, finxit instare diem extremum, signa extitisse, antichristum venisse. Artificium erat insigne. Sed rubet is nunc ad ejus rei mentionem, si tamen potest erubescere.

est plein de confiance dans les *excentricités* de cet homme [1]. »

« Eh quoi ! c'est donc un miracle qu'il vente et qu'il tonne en Silésie? Le vent du Nord a renversé quelques vieilles toitures, est-ce à dire pour cela que le Seigneur soit près de s'armer de ses foudres et de nous citer à son tribunal suprême? On dit que la terre a éprouvé une légère secousse de tremblement, que la foudre a grondé, que les éclairs ont brillé, qu'un épais nuage a, pendant quelques instants, caché le soleil à toute une cité populeuse; mais quoi! sont-ce donc là choses si rares?—Une tour, dans la ville de Breslau, s'est subitement écroulée : grand Dieu! quel miracle! Une femme silésienne, pour accoucher, a dû subir une opération dangereuse : c'est fort bien; c'est remarquable; mais en quel lieu du monde regardera-t-on ces faits comme des signes de la venue du Christ? O les excellents interprètes des choses divines! On s'attendait à ce que ces nouveaux évangélistes feraient de nouveaux miracles ou donneraient seulement quelques signes de leur prétendue mission divine. Ne pouvant fournir ces témoignages, les voilà qui s'avisent de nous donner le bruit du tonnerre, les vents, les météores, la ruine de quelques vieux murs et les parturitions anormales de leurs femmes pour autant de faits miraculeux et de manifestations du Ciel à leur bénéfice! Ils les exaltent et les préconisent à grand renfort de paroles et de fleurs de rhétorique, afin que leur peuple imbécile se console et se reconforte à l'idée de vivre dans un siècle si fécond en prodiges, et qu'il puisse fermer la bouche aux papistes étonnés qui demandent à voir leurs miracles [2]. »

[1] Epist. ad. A. C. a. 1536. m. b. Patriarcha sectæ nuper nescio quid de signis edidit, ibi suam opinionem pridem probabiliter refutatam suis auditoribus infarcire pergit. Mira hominis pertinacia in defendendis erroribus! Ibi signa facit inundationem Tibris in Italia et Gandavi in Flandria casum; præterea exaggerat ventorum intemperiem et æquorea pericula, vice signorum adventus. Hæ nugæ a multis non leguntur solum, verum exosculantur etiam ut cœlestis cujusdam hierarchæ chresteria. Nemo istorum Evangelica oracula apud Matthæum, et Lucam adspicit exculitque, sed in his opiniosis libellis omnes acquiescunt.

[2] L. C. m. 3. a. b. 4. a. Quia in Silesia atrocius fulminat, ideo est miraculum? Boreas mire diruit præcipitatque tecta, ideo e cœlo proruit Dominus ad judicandum? Carbones ignis visi sunt, terra tremuit, crepuerunt tonitrua, micuerunt fulgura, operuit civitatem densissima nubes, an vero hæc accidunt in mundo rara? Decidit turris Vratislaviæ : Papæ, quantum miraculum! — Mulier silesia non matrice, sed e latere peperit filium : stupendum audite! Sed quo loco recensebunt hæc inter signa adventus? — O suaves interpretes! Debebant novi Evangelistæ nova signa edere, id quod quum minime valeant, obtrudunt nobis tonitrua, ventos, nimbos, ruinas, puerperas suas pro signis ac miraculis; atque illa prægrandi rhetoricatione attollunt. Crepantes subinde miracula, ut ea arte instructus populus semet soletur, quippe cui vivere contigit in tempore miraculorum Dei, utque habeat quo obturet ora Papistis de miraculis quæritantibus.

La manière irrévérencieuse dont les prédicateurs luthériens traitaient les Saintes-Écritures, en ne citant au peuple que les passages qui leur étaient favorables et en taisant les autres, était d'autant mieux faite pour choquer le savant Wizel, qu'il était lui-même plus versé dans l'étude des livres sacrés, et que peu d'hommes de son temps réunissaient, à un plus haut degré, les connaissances nécessaires à leur intelligence. Aussi le voyons-nous se récrier, dans une foule d'endroits, contre ce trait caractéristique de la méthode employée par les pasteurs évangéliques :

« Les passages de la Bible qui leur sont contraires, ils les torturent et les détournent de leur sens véritable : ou ils les falsifient par leurs interprétations, ou ils les dissimulent en les passant sous silence, ou ils les attaquent ouvertement par le mépris et le rire. Il en est parmi eux qui ont horreur pour tout ce qui, dans les Écritures, ne flatte point leur secret penchant ou ne se rapporte point à la foi et à la rémission des péchés [1]. »

« Ils parlent volontiers de la mort de Notre-Seigneur; mais pour la doctrine de Jésus-Christ et les préceptes qu'il a donnés pour bien régler sa vie, ils n'en veulent rien entendre et s'en détournent avec horreur. Ils prêchent, par-dessus les toits, les passages de l'Écriture qui leur conviennent et leur plaisent ; quant à ceux qui les gênent, ils ne les veulent pas toucher du doigt. S'ils croyaient franchement et au fond de leur âme à tout l'Évangile de Jésus-Christ, leurs leçons et leur conduite seraient bien différentes [2]. »

« Ces apôtres de l'erreur ne sont pas maladroits, quand ils nous assurent qu'ils n'admettent rien qui ne soit dans les Écritures. Ils haïssent les Pères de l'Église et ont horreur de leurs écrits, parce qu'ils n'ignorent pas que la doctrine y trouverait sa condamnation patente. Ce qui dévoile encore mieux leur ruse et leur astuce, c'est la mauvaise foi qu'ils mettent à torturer les textes sacrés au gré de leurs besoins [3]. »

[1] De moribus hæret. 1537. D. 8. a. Sibi resistentia loca aut glossis alio contorquent, interpretatione falsificant, aut pro concionibus dissimulant, aut fastidio, imo risu etiam propulsant. Idiotæ quidam plane horrent audire Scripturas, nisi quæ de fide et remissione peccatorum aures mulcent.

[2] L. c. D. 3. a. 4. b. Mortem Christi in lingua gestant, interim, quæ docet Christus, quam portam quamve viam vitæ commonstral Christus, aversis scapulis contemnentes. Quæ loca volunt, ea mirifice detonantur; quæ nolunt, ea ne uno quidem digitulo contingunt. Totum profecto Evangelium Christi si crederent ex anima, longe aliter et docerent et facerent.

[3] L. c. G. 7. a. Vix unquam dolo caruit in hæreticis ista protestatio : Præter Scripturas nihil audiemus. Nam oderunt sanctos Ecclesiæ Patres et ab horum

« Luther a si visiblement falsifié et défiguré, par sa prétendue traduction, les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il n'est pas un homme de bonne foi qui le puisse méconnaître. Les Allemands refusent d'y croire : ils y croiront un jour, quand il sera trop tard pour remédier au mal qu'on a laissé faire [1]. »

« Quand les saints Pères seraient les précurseurs de l'Antechrist, la plupart de ces gens ne pourraient pas avoir pour eux et leurs écrits plus d'horreur qu'ils n'en montrent [2]. S'ils font tant que de reconnaître tel ou tel texte saint, ce n'est jamais avec simplicité, comme il convient à des chrétiens ; ce sont des restrictions, c'est l'artifice, c'est la ruse, traduisant, expliquant, convertissant chaque phrase et chaque mot par des commentaires ou par des subtilités captieuses dignes de leur secte. Qui pourrait en parler plus savamment qu'un homme qui, pendant plusieurs années, fut avec eux en controverse [3]. »

« Ce qui leur a été le plus utile pour détacher le peuple de l'Église et l'attacher à leur secte, ç'a été l'indigne mensonge que, pendant dix ans, ils nous ont répété tous les jours, et d'après lequel les anciens auraient enseigné que le chrétien a les forces suffisantes pour observer la loi divine, et que nous pouvons en toute sécurité nous confier en nous-mêmes. — Un autre témoignage de leur véracité, c'est l'audace qu'ils ont d'assurer qu'avant eux, au lieu du saint Évangile, on ne débitait, en chaires, que des contes de vieilles femmes et des fables [4]. »

« Si leur enseignement [5] sur la volonté de l'homme avait été con-

scriptis abhorrent, quod sciant sua nova secta ab his improbari. Auget doli suspicionem, quod soleant Scripturas propria interpretatione, quo volunt, torquere.

[1] De arbore bona, antichristo, etc. 1548. C. 4. a. Lutherum infalsasse ac pseudermenia sua viliasse scripturam utriusque Testamenti, certius est, quam ut negari queat. Germani nolunt monenti mihi credere, at tamen credent, scio, sed quando salutis spes disperiit.

[2] De moribus hæret. G. 8. b. Plerique a codicibus catholicorum Patrum evolvendis non aliter abhorrent, ac si Antichristi præambulones exstitissent sancti Patres.

[3] Antwort auf. der Luther. Theologen Bedenken. 1549. F. a.

[4] Evangel. Luther's. 1533. H. 2. b.

[5] Subsidium de volunt. Christiani hominis. Lipsiæ, 1534. B. b. B. 2. a. Sed dum ambiebant (novi evangelistæ) esse præ cæteris gratiæ prædicatore, facti sunt omnis licentiæ auctores, et eo rem adduxerunt, ut auditor octennis flagitiosissimam et ethnicissimam vitam degat, nec unam horam de facto aliquo præstando cogitarit, qualem si roges, ecquid ita vivat, protinus respondeat : Insanis, qui secus vivam, quum careani gratia? Existimat enim miserum istud evangelicorum vulgus, sese perinde agi oportere a gratia, ut circulatorii statua arte agitur, qua vivi hominis instar per mensam incedat. Gratia manus illorum ab ipso sinu sensibiliter protendere debet. Gratia pedes illorum protrudere debet,

forme à l'esprit des saintes Écritures, ils n'auraient pas tant perverti le monde. Tandis qu'ils aspiraient à l'honneur d'être mis à la tête des prédicateurs de la grâce, ils n'ont réussi qu'à lâcher les rênes à toutes les passions mauvaises. Grâce à leur doctrine, il est un grand nombre de personnes qui, après avoir suivi leurs leçons pendant plusieurs années consécutives, n'en mènent pas moins la vie la plus licencieuse, n'ayant jamais le moindre souci de se sanctifier par une bonne œuvre. Que si vous leur demandez comment ils peuvent ainsi vivre, ils vous répondent sérieusement : « Comment vivrais-je autrement, puisque la grâce me » manque ? » Ces misérables, en effet, se figurent devoir être mis en mouvement par la grâce, à peu près comme Polichinelle l'est par les saltimbanques de la foire. Il faut que la grâce leur remue bras et jambes et les pousse eux-mêmes, comme le vent pousse le navire ou la roue du moulin. Comme ils n'éprouvent point cet effet, ils soutiennent que la grâce n'agit point sur eux ; ils la repoussent par cela même, continuant à vivre au gré de leurs appétits et de leurs passions. Telle est leur opinion, telle est leur église, telle leur foi, telle leur conduite et leur manière de vivre. Satan doit aimer cette foi morte, tolérer des prédications riches en paroles plus qu'en esprit vraiment évangélique, et favoriser des croyances que n'accompagnent point les œuvres. Le rusé serpent ne sait que trop que ce n'est point à de vaines paroles, mais aux actes, à la vertu agissante; non pas à la croyance hypocrite, mais à la foi véritable; non pas aux prédications, mais aux bonnes œuvres; non pas aux opinions, mais à la conduite chrétienne, que la vie éternelle est promise. S'ils sont de bonne foi, ces réformateurs, s'ils pensent réellement ce qu'ils disent, ils reconnaissent sans doute leurs fautes ; malheureusement le mal est fait, et il est trop tard pour accuser les prédicants d'être tombés dans l'erreur, en traitant, auprès du peuple, la question du libre arbitre. Quelles sont, d'ailleurs, ces erreurs débitées en chaire, qui n'aient pas d'abord été soutenues dans les livres? Les auteurs

breviter gratia venti tempestuosi instar permovere illos debet, cujusmodi quia nondum sentiscunt, gratiam sibi datam negant abjiciuntque, viventes interim, ut semper. Sed qualis opinio, talis ecclesiæ istius communio, talis fides, talis vita. Satan amat mortuam fidem, tolerat conciones verbosas magis quam evangelicas, fovet opinionem, modo facta arceat : sciens, ut est callidus serpens, non verbo, sed virtuti ; non fictæ fidei, sed veræ; non concionibus, sed actionibus; non opinioni, sed conversationi vitam æternam deberi. Porro si sentiunt, quod loquuntur, agnoscunt culpam, dato damno, at, heu ! vero queruntur, præcones ineptius de libero arbitrio apud popolum disseriasse. — Sed quæso te, quomodo præcones ineptius potuerunt dissertare, quam de hoc scriptum legerant? Scriptores calceos consuerunt, prædicatores induerunt.

ont préparé le breuvage; les prédicateurs nous l'ont fait boire. »

Wizel parle ailleurs de la tactique des réformateurs, qui, après avoir décrié les institutions et les ordonnances de l'Église, s'efforcèrent, plus tard, de rétablir une partie de ce qu'ils avaient détruit, et n'y réussirent qu'avec l'assistance de l'autorité séculière. Il signale, en même temps, le soin qu'ils eurent d'exalter le droit d'intervention des princes en matière religieuse, droit qui devait les aider dans la ruine du catholicisme, mais qui ne leur servit réellement qu'à fonder la servitude sous laquelle on vit si fort déchoir, chez eux, de son importance et de sa dignité, l'état de prédicateur.

« Ces réformateurs ont renversé, avec une aveugle fureur, ordonnances et lois de l'Église : rien ne leur en était bon; tout n'y était que créations humaines, également antipathiques et contraires à l'esprit de l'Évangile, le Seigneur nous ayant libérés de tous décrets et statuts. Il ne se passa pas longtemps; les fruits de l'Évangile régénéré se développèrent avec tant de bonheur, chez leur peuple affranchi, que nos prélats de nouvelle espèce se trouvèrent fort heureux de rétablir ordonnances, lois et décrets, afin de serrer le mors, ainsi qu'à un cheval sauvage, à ce même peuple auquel on s'était empressé d'enlever jusqu'à la bride. Ils se remirent de plus belle à visiter, à statuer, à catéchiser, comme s'ils n'étaient pas les mêmes hommes qui avaient renversé tous ces usages. Leur évangile en eût rougi de confusion s'il pouvait rougir. Ils surent, il est vrai, si bien voiler leur affaire et prirent un air si menaçant, que les uns n'y virent goutte et que les autres n'osèrent faire mine d'y voir. — Vous auriez eu beau visiter, statuer, catéchiser, si l'autorité séculière ne vous eût prêté son aide : c'est à elle et à la crainte qu'elle inspire que vous devez d'être écoutés. En vain vous attendriez-vous à ce que les gens acceptent librement et observent vos lois humaines, après que vous leur avez si bien appris à mépriser et à fouler aux pieds, comme œuvre de l'Antechrist, les anciennes et salutaires lois de l'Église sanctionnées par l'usage[1]. Gardez-vous de vous en tenir au principe que Luther posa, dernièrement encore, dans un de ses écrits, et qui veut que les choses extérieures et d'une importance médiocre, telles que la confession, la sanctification des fêtes, le jeûne, soient abandonnées au jugement et à la discrétion des pasteurs : ces pratiques dernièrement étaient antiévangéliques et inutiles; mais maintenant qu'on se ravise, elles sont redevenues chrétiennes et d'une prati-

[1] Evangelium Luther's. 1533. E. 2. a.

que excellente. Et tout cela se passe sans que la rougeur leur monte au front! — L'on recommande, par exemple, dans le nouveau décret, de ne pas permettre qu'on s'attaque à l'observance des fêtes : en se livrant au travail le jour des saints Apôtres, on s'expose maintenant à payer une amende; naguère, en fêtant ces mêmes jours, on passait pour ennemi du christianisme [1]. »

« Luther et ses affidés ont porté si haut les droits de l'autorité temporelle, qu'ils devaient eux-mêmes en pâtir : c'est qu'il s'agissait alors de l'exciter, cette autorité, et de l'employer contre le clergé catholique et l'Église. Ils ont tellement exalté le pouvoir et se sont eux-mêmes si fort rabaissés, qu'ils ne sauraient, aujourd'hui, rien se permettre dans leurs églises, ni prendre la plus petite mesure, quelque urgente qu'elle fût, sans l'agrément des princes. Ils seraient surtout fort mal venus s'ils hasardaient de reprendre les puissances sur leurs vices ou leurs méfaits, ce qui se faisait sans danger avant qu'ils n'eussent rendu si délicates les oreilles de leur public. Il faut maintenant qu'ils adoucissent tellement leur parole dans la prédication, que les plus sensibles ne s'y puissent trouver blessés : sans cette attention de leur part, nous verrions bientôt la fin de leur association évangélique [2]. »

Parmi les causes qui contribuèrent le plus à opérer le schisme définitif de l'Église, Wizel met en première ligne la haine que les pasteurs excitèrent et s'attachèrent partout à entretenir contre le clergé catholique.

« Sans la haine, dit-il, contre le pape et le clergé, il n'y aurait pas de protestantisme [3]. »

« Si l'hérétique refuse de nous entendre, c'est qu'on lui a persuadé que le Pape est l'antechrist et notre religion l'œuvre du diable [4]. »

« On n'ignore point que c'est une habitude, particulière à cette secte, de répandre parmi le peuple tout ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans le clergé, et de passer sous silence tout ce qu'ils en savent de louable et d'excellent. Ils parlent fort haut de quelques mauvais papes, de certains évêques peu éclairés, de tels ou tels prêtres mal réglés dans leur conduite; mais ils se gardent de

[1] L. c. E. 2. b. — [2] L. c. H. 2. a. b.

[3] De moribus hæret. C. 2. a. Profecto nisi extitisset odium Papæ et totius cleri, lutherismus hodie nullus esset.

[4] Epist. ad E. v. a 1536. 8. 2. b. Quod recuset audire hæreticus, facit persuasio, Papam esse Antichristum, ideo diabolicam, non sanctam esse religionem nostram asiruit.

dire mot des Pontifes qui ont honoré le Saint-Siége par leurs vertus, des prélats qui ont marqué par leur savoir et leur intelligence, et de la pureté du culte dans l'Église en général [1]. »

« C'est à la manière de Celse qu'ils écrivent contre nous. Mais de quoi parlent-ils? de choses qui n'ont aucun rapport avec ce dont il s'agit: ils divaguent, ils tournent autour de la question ; ce sont de vrais coups d'épée donnés dans *l'eau*. Quand ils devraient nous donner des arguments, ils répondent par de grossières injures; quand on leur oppose des textes, ils se défendent par le sarcasme; là où il faudrait de la gravité et tout le sérieux de l'esprit, ils ne savent que railler et rire. Que si leurs adversaires les conjurent d'argumenter avec convenance et dignité, ils leur jettent à la face, pour toute réponse, les épithètes d'ultramontains, de papistes, de pharisiens, de calotins, mêlant à ces injures les mots messes, vigiles, pèlerinage, baptême des cloches, célibat des prêtres et autres mots semblables. L'argumentation se trouve naturellement arrêtée par ce déluge de vaines paroles [2]. »

Wizel mentionne ensuite la violence employée, sous ses yeux, tant par les autorités que par la majorité de la population allemande devenue protestante, contre les chrétiens demeurés fidèles à l'ancienne croyance, afin de faire disparaître jusqu'aux derniers restes de l'Église catholique.

« On sait [3] quelle est leur fureur, quand, daus les communes qui

[1] De moribus hæret. 1. b. Neminem latet, sectæ esse proprium, imo decorum, ut semper pessima quæque de clericis in vulgus petulantissime traducat, maligne interim tacens de iis rebus, quas multi optimi viri optime gesserunt. Clamant in perversos Papas, in cæcos episcopos, in profanos sacrificios, in judaicas abusiones: sed de sanctissimis Papis, de oculatissimis episcopis, de sacerrimis sacerdotibus, de vero Dei cultu in Ecclesiæ universitate iniquum inter hos silentium est.

[2] L. c. 1. 3. a. b. Scribunt contra nos more Celsi et odio Celsi. Sed quid scribunt? Aprosdionysa : sæpenumero ipsi neque cœlum neque terram attingentes. Omissa disputatione feruntur ad extraria. Ubi serio respondendum est, ibi conviciantur. Ubi urgentur Scripturis, ibi jocantur aut vituperant. Quoties res summam gravitatem postulat, ibi nihil nisi rident. Adversariis obtestantibus, ut proposita quæstio legitime tractetur, objiciunt illi Romanenses Tristephanos, Præsules aposcopos, cucultiones pharisaicos, missas, vigilias, peregrinationes, campanarum tinctiones, sophisticas inanitates, canonicas fornicationes, vincentianas fabulationes, sacerdotales comessationes, Beguttarum clunes, Choraules hinnicules, etc. Qua rerum turba disputationis cursum remorantur.

[3] L. c. E. 6. a.—E. 8. a. Compertum est, quibus agitentur furiis, quoties hominum unus aut alter sua in ditione vel non participat, vel pristino more participat. Nunquam potui satis mirari frendentem istam ac manifestissimam phrenesin quorumdam concionatorum discurrentium et penetrantium domos alienas,

leur sont soumises, il se trouve quelques personnes qui n'approchent point de leur communion, ou qui persistent à communier suivant l'ancienne manière. Rien ne m'a jamais causé plus de surprise que d'être spectateur de l'extravagance, de la fureur avec laquelle de certains pasteurs, sans y être invités, s'introduisent, dans les maisons où se trouvent quelque catholique moribond, afin de le faire tomber dans leur filet, avant sa mort. On ne les désire point, on ne les appelle point, on ne veut point de leur assistance; et néanmoins ils pénètrent dans votre domicile, où leur présence frappe tout le monde de stupeur, car ils ont plutôt l'air de bêtes féroces que de ministres de Dieu et de pasteurs. Ils prétendent qu'une telle conduite est permise à des hommes qui ont soumis à leur joug la population presque tout entière. On entoure le pauvre mourant de toutes sortes de sollicitations : on le presse,

ubi lecto decumbere catholicos audierunt, nec agentium aliud, quam ut in suam nassam ægrotos ante illectent, quam moriantur. Nemo illos rogat, nemo vocat, nemo illorum operam vel desiderat vel exspectat. Irrumpunt tamen subito, non sine terriculamentis pavidæ paucitatis, cui videtur lupus irruere, non venire pastor. Putant hujusmodi sibi licere, postcaquam totum pene populum subjugarunt. Ægrotus variis tentamentis circumagitur, tandem perspecta confidentia prædicatorum incipit fluctuare, mox præda fit, desciscens ab Ecclesia, quum jam animam afflaturus est. Quo perfecto agone illi statim erumpunt, triumphantes atque vociferantes : Hunc cepimus, hunc fecimus christianum, ante suum obitum, benedictus Deus, divites facti sumus! Interim frustra mœrent amici, nec habent in omni populo unum fratrem, apud quem de impia ista præconum audacia queri possint. Sphragis rei est utraque species sui testamenti, est hæc stipulatio, est hæc certa assignatio consensus : si huc pertraxerunt moriturum ut e suis manibus accipiat, quod dant ipsi, nihil amplius periculi est, pronuntiatur filius æternæ vitæ, tutus est a gehenna, à futuro judicio. Ipsi dixerunt. Sin recuset moriturus, quod dant ipsi, accipere, comminaotur damnationem. Qua verborum crudelitate etiam iovitissimos expugnant. Istud vero an non est cogere ad suum communionem? Infandis diris devovent omnes, qui non accedunt ad suas cœnas. Exsecraotur, detestantur, abominantur, minitantur, conviciantur pleni furoris, ardentes iracundia, subsultantes præ incredibili indignatione, ut putes non hominem unum, sed legionem malorum spirituum tales sonos edere. At his artibus decipitur, adeoque hac tyrannide terretur catholicus simplicior, et reluctante conscientia se illorum communioni admiscet novus conviva. Aliquando adigunt minis, quæ ad corpus pertinent, aut ad victualia. Sæpe tædio persecutionis diuturniore perpellunt misellos, ut cum illis cœoent et illorum conciones audiant. Nisi timerent Cæsarem et Romani imperii principes, afferrent violentas manus omnibus à se dissentientibus. Absolutum exemplar Christiani hominis esse judicant, bina vesci specie, non secus ac si Dominus Jesus in hac observatione proram ac puppim æternæ salutis collocasset. Præcepta Jesu et totam parænetieam doctrinam cæcutientibus transeunt oculis, hanc unam observationem oculati animadverterunt, ac ita urgent, quasi ab istâ externâ coovivatione omnium mortalium unica pendere salutis spes.

on l'exhorte : l'assurance du prédicant finit par l'ébranler ; et il succombe enfin et se sépare de l'Église dans le moment même où il rend son âme à Dieu. Ce beau succès obtenu, ils s'en vont triomphants et criant partout dans les rues : « Voilà, c'en est encore un que nous avons fait chrétien au bord de la tombe! Que Dieu soit loué de cette abondance de biens! » Cependant les amis du défunt sont dans la désolation, et, dans tout ce grand peuple, il n'est pas une âme près de laquelle ils puissent porter plainte contre l'impudente audace de ces pasteurs. Le parachèvement de leur conversion, c'est la communion sous les deux espèces : c'est là leur confirmation et le signe infaillible de leur parfaite adhésion. S'ils ont pu décider le moribond à recevoir de leurs mains ce qu'ils lui présentaient, il n'est plus pour lui de danger : héritier de la vie éternelle, il se trouve dès lors à l'abri de l'enfer et du jugement dernier. Qui pourrait en douter? ce sont eux-mêmes qui nous l'assurent. Le malade refuse-t-il au contraire d'accepter ce qu'ils lui veulent administrer, c'est un homme damné, perdu sans miséricorde. Par la dureté de leur langage, ils viennent à bout des volontés les moins disposées pour eux. Or, n'est-ce point là violenter les consciences et faire des prosélytes par l'emploi de la force? Ils poursuivent de leurs imprécations ceux qui refusent de participer à leur cène ; ils les exècrent, les menacent, les maudissent, les anathématisent, et se démènent contre eux comme des energumènes, montrant une fureur sans exemple et ressemblant plus à des démons qu'à des hommes. La simplicité du catholique, trompée par ces artifices et intimidée par un tel excès de rage et de tyrannie, est cause qu'il se laisse entraîner à leur cène et qu'il communie avec eux, en dépit de sa conscience. Quelquefois même ils forcent les volontés par la menace de punitions corporelles ou par la privation des moyens d'existence. De pauvres gens, vaincus par des persécutions incessantes, se laissent souvent décider à s'approcher de leur cène et à entendre leurs prêches. Si ces sectaires n'étaient retenus par la crainte de l'empereur d'Allemagne et des princes du saint Empire, il n'est pas un catholique qui fût à l'abri de leurs violences et de leurs mauvais traitements. Les choses en viendront là que nous finirons par considérer le bannissement comme un bienfait. Ils tiennent la communion sous les deux espèces pour le signe auquel se reconnaît un vrai chrétien. Ils négligent entièrement la loi de Jésus-Christ et tout l'enseignement parénétique, comme s'ils étaient frappés d'un aveuglement incurable. On dirait que Jésus-Christ a résumé dans cet usage toutes les conditions du salut. »

« Je regarde comme fort injuste à l'égard de l'Église, que l'on vous laisse continuer votre comédie et vos innovations sans consistance ; je n'en veux d'autre preuve que la résistance que vous-mêmes opposez aux sectes qui surgissent au milieu de vous, résistance qui, soit dit en passant, n'est pas de celle que conseille saint Augustin et que vous réclamez de vos adversaires pour vous-mêmes ; mais dure, inflexible, et ne reculant pas devant l'emploi des cachots, de la confiscation, du bannissement, de la torture, du fer et du feu. Vous croyez, apparemment, qu'on ignore la manière dont vous en usez, dans les pays où vous êtes les maîtres, avec ceux qui ne portent point au front le signe dont est marqué votre troupeau. Vous êtes bien pressés de vous permettre l'intolérance : que feriez-vous donc si votre secte venait à soumettre tout le monde à sa puissance? Comme vous sauriez mettre à la raison tous ces papistes entêtés, si vous aviez encore pour vous l'empereur et cinq ou six autres têtes couronnées? Quels flots de sang l'on verrait couler! — On peut en juger par la violence que vous exercez à l'égard de ceux qui vous résistent, et particulièrement à l'égard des catholiques, vous schismatiques séparés d'hier de l'ancienne Église, et qui devriez vous trouver trop heureux d'être tolérés vous-mêmes. — On voit encore à votre langage furibond, à vos écrits incendiaires, ce qu'en définitive on pourrait attendre de votre part, et si Luther a été trop modéré en prédisant, dans son livre : « Que le temps n'est pas loin où les évêques trouveront le maître dont Dieu pense à se servir pour les flageller de bonne manière. » — Luther écrit dans son petit livre : « Il est juste et je suis enchanté qu'un pareil fléau frappe d'abord les papistes ; je suis presque tenté de souhaiter qu'ils soient frappés plus rigoureusement encore. » Et plus loin : « Je n'ai pu me décider encore à défendre qu'on les menace et qu'on emploie contre eux la violence et la force brutale. » — Et ailleurs, contre le clergé : « S'ils ne veulent écouter la parole de Dieu, que peut-il leur survenir de plus juste et de plus mérité qu'un soulèvement général qui les expulse de l'univers? Ce serait vraiment une chose plaisante, s'il en pouvait arriver ainsi. » Dans plusieurs autres passages, il ajoute « qu'on ferait bien de pourchasser les prêtres comme des brigands et des loups, de démolir et raser couvents et communautés religieuses, et d'employer contre eux la verge et le bâton, pour leur apprendre à vivre. » — Telles sont les aménités qu'il nous adresse. En voilà quelques autres : « Je dis que la noblesse ferait bien de frapper les récalcitrants avec le fer. » — Il nous fait craindre ailleurs que Dieu ne vienne à nous pratiquer

une bonne saignée, de manière à ce que vous puissiez vous désaltérer dans le sang de vos adversaires [1]. »

« Si vous priez Dieu, ce n'est que pour la réussite de votre schisme : *Afin qu'il nous renverse, qu'il nous expulse, qu'il nous extermine, etc.;* » et vous vous flattez follement que votre prière sacrilége a été exaucée, quand vous voyez l'Église péricliter et votre schisme s'étendre, les anciennes institutions détruites et les vôtres en voie de prospérité [2]. »

« Si parfois ils demeurent en paix avec l'Église, c'est qu'ils y ont été forcés ; ils savent bien pourquoi. Ah! s'ils étaient les maîtres, on verrait bien la paix qu'ils nous réservent. Cette paix générale, ils l'ont rompue bien des fois dans notre Allemagne, et se sont conduits envers nous, non en frères, mais en ennemis acharnés, nous pourchassant, nous trompant, nous volant et se montrant en tout, à notre égard, de vrais et dignes schismatiques. Et tout cela n'en est pas moins agir d'une manière évangélique, conformément à la charité et à la liberté chrétiennes. — Que l'on vous touche seulement un cheveu, et vous jetez de hauts cris ; mais que vos adversaires se plaignent qu'on ne leur laisse ni paix ni trêve et qu'on viole, à leur égard, le droit naturel et divin, cela vous touche fort peu ; à peine y faites-vous attention. Vit-on jamais, dans aucun temps et chez aucun peuple de la terre, un esprit de vengeance comparable à celui de ces chrétiens modèles ? Ce serait une merveille qu'ils souffrissent la moindre chose sans se plaindre, de la part de leurs adversaires. Tout cela est notoire, aussi vrai que, divorcés de l'Église romaine, ils en sont devenus les ennemis implacables [3]. »

JEAN HANER.

Maître Jean Haner, de Nuremberg, était ami de Wizel et professait les mêmes opinions que lui. De même que tant d'autres Allemands bien intentionnés, laïques et ecclésiasti-

[1] Von der Christl. Kirche. G. 2. a. G. 3. b. — [2] Vom Beten, Fasten, etc. C. b. — [3] Homiliæ orthodoxæ I. f. 111.

ques, il s'était d'abord fort attaché au mouvement luthérien. Il inclina ensuite, quelque temps, pour la doctrine suisse sur l'Eucharistie, sans toutefois aller aussi loin que Zwingle lui-même. Il pensait, ainsi qu'on le voit par sa lettre du 18 décembre 1526[1] à cet hérésiarque, que la croyance à une véritable union corporelle avec Jésus-Christ par la communion se trouvait en opposition avec l'idée que nous nous formons du corps mystique de Notre-Seigneur et avec la nature spirituelle de l'Église. Il était alors dans les meilleurs rapports, et entretenait une correspondance suivie avec Zwingle ainsi qu'avec Œcolampade. Dans une lettre qu'il adresse à ce dernier, à Francfort, en octobre 1526, il témoigne la douleur qu'il éprouve du différend survenu entre les réformateurs, touchant le sacrement de l'autel. Il ne promet ses services à l'électeur de Hesse, qui désirait se l'attacher, qu'à la condition qu'on aplanirait cette difficulté; il s'efforce de persuader à ce prince de se charger[2] de la réconciliation, et engage Œcolampade lui-même à user de modération et à s'abstenir d'injures dans sa polémique avec Luther.

Nous voyons, par la même correspondance, que Haner venait de se démettre de son emploi près de l'évêque de Wurzbourg, qui, dit-il, *était mal disposé pour l'Évangile*, et qu'il comptait se rendre à Nuremberg, afin d'y vivre quelque temps indépendant. C'est dans cette ville que s'opéra, graduellement, la nouvelle et remarquable révolution qui se fit dans ses convictions religieuses, et qu'en même temps, à peu près, que Wizel, il rentra dans le giron de l'Église. Wizel mande, à son sujet, à Kochlaeus, le 28 juin 1534, qu'il se plaignait fort des persécutions dirigées contre lui dans sa ville natale, depuis qu'il a délaissé le camp du Catilina Germain, et que lui, Wizel, s'attendait, de sa part, à plus de bons services au profit de l'Église que de quelqu'autre que ce pût être.

Nous apprenons de Wizel, que l'année d'après Haner eut à subir la peine du bannissement à cause de son attachement à l'ancienne Église. Il écrit au même Kochlaeus, que Haner venait d'éprouver, à son tour, les effets de la tyrannie évangéli-

[1] Hottingeri Eccl. hist. Sæc. XVI, P. II, p. 530, ss.

[2] Epistolæ ab Eccl. Helvet. Reformatoribus vel ad eos scriptæ, ed. J. C. Fueslin. Tiguri, 1742, p. 44.

que, que lui, Wizel, avait déjà subie longtemps auparavant [1]. Ce fut son écrit, publié en 1534 à Leipzig, sous le titre de : *Prophetia vetus et nova, hoc est vera Scripturæ interpretatio*, qui fut la cause immédiate de son exil.

Dans cet écrit, où il ne cesse pas un seul instant de s'appuyer de l'autorité de la Bible et particulièrement de celle de saint Paul, Haner expose l'enseignement catholique sur la justification et sur tous les points de doctrine qui s'y rattachent, avec une si grande lucidité, une si admirable modération et une réserve si véritablement scientifique qu'il sut, dans le contexte entier, ne pas prononcer une seule fois le nom de Luther, bien que sa polémique s'y rapporte constamment aux opinions de cet hérésiarque. Cet écrit compte à juste titre parmi les meilleurs de cette époque ; et l'on conçoit l'enthousiasme de Wizel, quand, en 1536, il écrit à son auteur : « Aujourd'hui et à cette heure même je me repais encore avec délice de l'esprit évangélique qui respire dans *votre livre de la Prophétie*, et, ce que je puis dire, c'est que le plaisir que j'éprouve ne tient aucunement à mes affections personnelles [2]. » Haner souffrit avec peine son éloignement de la ville qui l'avait vu naître. Wizel, cherchant à le consoler, lui écrit entre autres choses : « que les Nurembergois devaient avoir assuré qu'à la place de Haner et dans l'état où se trouvaient les choses, ils ne se soucieraient point de retourner dans leur ville. » On n'a, sur ses dernières années, aucun renseignement, si ce n'est qu'en 1544 il était prédicateur du chapitre de Bamberg, ce que constate une lettre de Gaspard Schwenkfeld, dont l'adresse porte ce titre [3].

Haner, dans une de ses lettres à Wizel, s'étant exprimé en termes énergiques sur la dépravation des mœurs causée par les doctrines luthériennes, Wizel, à ce qu'il paraît, sans y avoir précisément été autorisé, fit imprimer cette lettre en même temps qu'une des siennes. On peut juger, par le passage suivant d'une lettre de Lazare Spengler à Guy Diétrich,

[1] Wicelii Epp.g. 3. b.

[2] Wicelii Epp. k. 3. Adhuc hodie hac ipsa hora exosculor spiritum evangelicum, qui loquitur in libro Prophetiæ tuæ. Nulli hic affectus transversum me abripiunt.

[3] Will's Nürnberg. Gelehrten-Lexicon. Bd. iv. p. 24.

du ressentiment que cette publication excita contre Haner dans Nuremberg : « Cet homme, sans foi, dit Spengler, ce traître à sa patrie, Jean Haner, vient de publier une détestable épître adressée par lui à cet archipolisson de Wizel, contre l'Évangile et nos prédicateurs, contre Luther en particulier; et Wizel y a fait une réponse qui s'y trouve annexée[1]. » L'animosité qui régnait contre lui s'envenima tellement, par suite de cette affaire, qu'on finit par le bannir. Haner se plaignit à Wizel de l'indiscrétion qu'il avait commise à son égard, en divulguant cet écrit. Cela ressort clairement d'une autre lettre de Wizel datée du mercredi des Cendres de 1535, et dans laquelle celui-ci s'excuse en alléguant l'intérêt public, et reproche à Haner sa timidité, qui lui fait craindre de souffrir pour la sainte cause de Jésus Christ[2]. On trouve dans ce petit écrit, entre plusieurs autres passages dignes d'intérêt, le passage suivant[3] :

« Vous voyez où aboutissent les entreprises sacriléges de ces novateurs, et quels fruits a portés la doctrine pernicieuse et bestiale de leur faux évangile. Ils parlent et agissent de telle façon qu'on peut douter si jamais le monde, depuis l'établissement de l'ère chrétienne, a vu des opinions plus hardies et des mœurs plus licencieuses. Quand vit-on surgir, effectivement, ensemble, tant de sectes menaçantes et capables de toute espèce d'abomination et de sacrilége? Et toutefois, nous ne pouvons nous flatter d'être encore

[1] Mayer's Spengleriana. Nürnberg. 1830. p. 159.

[2] Wicelii Epp. g. 4. a.

[3] Epistolæ duæ Joh Haneri et Georgii Wicelii de causa Lutherana. 1534. A. 2. b. 3. a. Vides, quo novatorum nostrorum impii conatus vergant, et quis hactenus fructus fuerit animalis ac perditi eorum pseudoevangelii, ut non putem, mundum sub christiano nomine vel credidisse liberius, vel vixisse licentiosius. Quis enim tot unquam simul sectas, et eas quidem horrendissimas ac prodigiosæ cujusdam impietatis, uno tempore in Ecclesia sic exortas vidit? Et tamen nondum est neque erroris neque impietatis finis. Aut quis quæso alicubi legit, christianum populum sub prætextu libertatis Evangelicæ ad omnem libidinem se petulantius effudisse, aut prostituisse propudiosius? ut certe nullus sit ordo hodie, nullus item sexus aut ætas, quæ vel pristinæ moderationis habenas ferat, aut non, excusso per summam licentiam ecclesiasticæ disciplinæ jugo, per omnem lasciviam tota in præceps ruat.—Per perditissimum hoc, omnis suæ impietatis alpha et omega, dogma, quod sola scilicet fides justificet, non modo omnem Ecclesiæ disciplinam laxavit, sed et præterea pœnitentiam erga Deum omnem, omnemque inter fratres mutuæ reconciliationis concordiam sustulit (secta). Nullum enim pestilentius dogma, post hæreses, Christi Ecclesia aliquando habuit, quod scilicet æque adeo tum verbum crucis erga nos stultescere, cum charitatem vero in fratres ac pœnitentiam denique erga Deum frigescere fecit.

arrivés au terme où s'arrêtera cet esprit de vertige et d'impiété. Est-il une époque, enfin, parmi toutes celles mentionnées dans l'histoire, où des peuples chrétiens, sous le prétexte de la liberté évangélique, se soient conduits avec moins de retenue et livrés plus effrontément à tous les genres de désordres et de vices? Il n'est aujourd'hui ni état, ni âge, ni sexe où l'on supportât le joug de l'ancienne discipline, et où l'on ne se lance à corps perdu dans la vie sensuelle. Par ce dogme détestable, l'alpha et l'oméga de leur impiété, dans lequel ils établissent que la foi seule justifie sans les œuvres, ils ont détruit toute discipline ecclésiastique, tout esprit de pénitence et toute concorde des hommes les uns avec les autres. Non, jamais il n'y eut dogme plus pernicieux et plus détestable, et qui tendît davantage au mépris de la sainte parole, à la ruine de la pénitence et de la charité chrétienne. »

On voit, dans la préface du livre de Haner, que ce qui le détermina surtout à rompre avec la nouvelle secte, devenue dominante dans sa ville natale, et à se réconcilier avec l'ancienne Église, ce furent le développement de la doctrine luthérienne sur la justification, et l'influence déplorable qu'il exerça sur la vie religieuse et morale des peuples. Nous extrayons de cette partie de son livre, le passage qui suit :

« Ce livre n'a d'autre objet que de combattre la confiance charnelle de ces faux apôtres, qui, dans leur langage déclamateur et ampoulé, présentent au monde l'appât des voluptés, afin de le rendre esclave de la corruption, comme ils le sont eux-mêmes, se servant de la grâce pour satisfaire leurs passions, et de la liberté spirituelle comme d'un moyen pour s'adonner à la chair; pour qui la foi est une garantie de la grâce et l'Évangile une facilité offerte au péché; qui ne recommandent, dans Notre-Seigneur, que le mystère de l'Incarnation, et blasphèment ce qui concerne la dispensation de son esprit : comme s'il suffisait d'avoir reconnu et reçu le sacrifice du corps de Notre-Seigneur, tout en niant l'effet de son sang sur notre conscience par la vertu du Saint-Esprit; ou comme s'il suffisait que Jésus-Christ fût mort pour nous selon la chair, sans que son esprit mortifiât en nous la concupiscence et nous fît nous-mêmes mourir au péché. C'est encore pour cette même fin, que ces faux évangélistes résument tout leur évangile, et l'enseignement chrétien, en général, dans le seul dogme de la rémission des péchés, et qu'ils laissent entièrement dans l'oubli celui bien plus important de la sanctification, ennemis qu'ils sont de la

croix, de la pénitence, de la charité et des bonnes œuvres, engageant les pécheurs à ne compter que sur la justice de Jésus-Christ, comme si la chair de Notre-Seigneur devait nous sanctifier, quand son esprit nous juge et que sa parole nous condamne. Ils s'écartent étrangement du but que le Nouveau Testament se propose, ces apôtres de mensonges, qui se disent les restaurateurs de l'Évangile et qu'on appellerait, à bien plus juste titre, antiévangéliques ou ennemis de l'Évangile, depuis qu'ils ont altéré la doctrine qui conduit à la vraie piété[1] par leur enseignement corrupteur et charnel. »

JEAN WILDENAUER,

EN LATIN SYLVIUS, SURNOMMÉ ÉGRANUS.

Égranus, ainsi nommé de sa ville natale Éger, fut d'abord un ami de Luther, qui lui-même l'avait en grande estime, ainsi qu'il appert de sa correspondance. Ayant, en 1518, été nommé

[1] Haneri Prophetia vetus ac nova. Lips. 1534. præf. B. a. Pugnamus hoc toto opusculo adversus falsam fiduciam carnis tantum et eos præterea pseudoapostolos, qui vehementer fastuosa vanitatis verba sonantes homines inescant carnis voluptatibus, ut faciant sibi similes corruptionis servos, gratiam benigni Dei transferentes ad lasciviam et libertatem spiritus dantes in occasionem carni, quorum fides gratiæ præsumptio, Evangelium vero peccandi licentia est, qui et solum carnis in Christo Sacramentum urgent, dispensationis Spiritus sui egregii blasphematores. Quasi vero satis sit, carnis in Christo hostiam fide agnovisse et arripuisse, etiamsi sanguinis illam aspersionem, quæ per Spiritum in nostra conscientia fit, abnegemus, aut quasi satis sit, Christum pro nobis mortuum esse carne, etiamsi is spiritus nos suo peccato minime mortificet, neque etiam in carne nostra varias operetur concupiscentiæ mortificationes. Quæ res etiam facit, ut hi pseudoevangelici omne suum Evangelium sola remissione peccati finiant, sanctificationis interim, quæ potior Christianismi pars est, penitus obliti, inimici crucis, ac destinati Pœnitentiæ, Dilectionis, Operum atque omnis fructificationis bonæ hostes, labes ac maculæ, docentes nos, alienæ tantum Christi justitiæ fidere, quasi vero Christi caro servatura nos sit, si illius Spiritus nos judicabit, et damnabit verbum. — A Novi Testamenti scopo turpissime aberrant, qui Evangelium per sese restitutum esse volunt, cum rectius dicerentur antievangelici eo, quod omnem sanam pietatis doctrinam corruptela ac studio carnis suæ nobis perverterunt.

prédicateur à Zwickau, Égranus pria Luther de juger publiquement sa doctrine et sa conduite, ce que Luther fit d'une manière tout à fait favorable. Son nom se trouve d'ailleurs sur la liste des hommes signalés par Eck, dans sa bulle d'excommunication, comme les principaux moteurs et soutiens de la doctrine luthérienne. Égranus, en 1520, quitta Zwickau pour le val Joachim, dont il venait d'être nommé pasteur. C'est dans cette dernière résidence qu'il perdit ses illusions sur la valeur de l'entreprise de Luther, et qu'il cessa de goûter la marche et le développement de la réforme. Nous le voyons, dès 1520, dans une lettre à Bartholomé Golfibius (communitii), citer au nombre des principes qu'il ne saurait approuver, les assertions suivantes de Luther : « *Que la foi seule justifie; que les œuvres n'y peuvent rien; que la volonté de l'homme est impuissante sans l'Esprit divin; que les traditions et les conclusions des saints Pères sont sans signification ni valeur; que la messe n'est ni un sacrifice ni une bonne œuvre; que les vœux sont inutiles, nuisibles même, et tout le monachisme condamnable.* » Il dit que presque tout le reste ne lui revient pas davantage, et que toutes les erreurs, en matière de foi, provenaient d'une manière vicieuse d'entendre les saintes Écritures et du peu de cas qu'on faisait des saints Pères, dont les décisions cependant furent, de tout temps, en grande réputation de sagesse et de sainteté, ainsi qu'on le voit dans Tertullien, saint Cyprien et saint Jérôme. Il ajoute qu'il n'avait pas prévu que les choses prendraient une si mauvaise tournure, qu'autrement il ne serait pas dans la malheureuse position où il se trouve; que rien ne l'éloignait davantage de la prédication que les étranges doctrines de Luther; qu'il ne saurait y donner son assentiment; et que, toutefois, dans l'état actuel des esprits, il ne lui était pas encore possible de protester publiquement contre elles; mais qu'il espérait bientôt trouver une porte d'échappement pour sortir de cette situation équivoque [1].

Il faut que cette échappatoire ne se soit pas rencontrée d'assez longtemps, car nous voyons, encore en 1527, Luther, dans une lettre à Hausman, s'exprimer en ces termes sur le compte d'Égranus : « Vous n'ignorez pas l'estime et l'affection dont

[1] Weller altes aus allen Theilen d. Geschichte. I. p. 178.

cet homme jouit parmi nous; il était conséquemment inutile de vous le recommander davantage [1]. » Il est vrai que Georges Vogler et Jean de Schwarzenberg, pour l'empêcher d'être employé par le margrave Casimir, l'avaient déjà, plusieurs années auparavant (1524), accusé près de ce prince d'être en relation et en communion de principes politiques avec Munzer [2].

Ce ne fut que bien plus tard qu'il devint suspect à Luther lui-même, et encore ne fût-ce d'abord que sous le rapport théologique. Mathésius écrit, dans la vie du chef de la réforme : « Je viens de voir une copie de lettres adressées par Luther à quelques-uns de mes paroissiens : il en est un qu'il exhorte à la patience, et un autre qu'il cherche à prémunir contre les principes peu sûrs d'Egranus [3]. » Mathésius, son successeur, dans la vallée de Joachim, parle d'une seconde nomination d'Egranus aux fonctions de pasteur en ce lieu, et qui aurait été conférée en 1532; mais cette nomination pourrait bien n'avoir été qu'une continuation d'emploi ou un renouvellement de titre. Il ajoute qu'elle lui fut retirée peu de temps après, parce qu'il s'était exprimé d'une manière scandaleuse sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'une manière dangereuse sur les paroles sacramentelles de la Cène [4]. Ce que Sylvius fut accusé d'avoir dit sur Jésus-Christ et l'Eucharistie, n'est sans doute autre chose que la doctrine catholique elle-

[1] L. c. II. p. 782.

[2] Religionsakta. Tom. I. a. p. 12, B. Archiv-Handschr. « Il nous est parvenu qu'il était question près de votre A. de nommer pasteur ou prédicateur à Culmbach un nommé Egranus, lequel se trouvait à la réunion qui s'est tenue ici touchant l'enseignement évangélique, — La nomination et le séjour dudit Egranus dans les Etats de votre A., serait, à notre sens, extrêmement fâcheux dangereux même, sous tous les rapports, et cela pour les raisons suivantes : parce qu'on nous assure qu'il est de la secte d'Altstaett et qu'il en possède l'esprit séditieux, ainsi que Carlostadt, Thomas Munzer et plusieurs autres, qui ne prêchent rien qui ne soit de nature à troubler les consciences et à exciter la rébellion, comme nous avons déjà pu le reconnaître pendant la dernière réunion. Aussi, Jean de Wolnfels a-t-il dès lors averti l'un de nous (de Schwarzenberg), de se méfier de cet homme; et, de fait, nous avons pu nous convaincre de la vérité de ce qu'on lui reproche. Nous ne le croyons donc pas animé d'un bon esprit, quoique, dans le principe, il se montrât bien disposé pour notre cause, comme aussi Carlostadt et Munzer; et nous en concluons qu'il y aurait du danger à lui confier l'emploi qu'on lui destine.

[3] Barth. Riederer Nachr. f. Kirchen, etc. Geschichte, II, p. 331.

[4] Mathesius Bergchronik bei Riederer l. c.

même sur la justification et la messe, qui naturellement déplaisait fort à des magistrats presque tous devenus protestants. Mathésius dit encore ailleurs[1] : « Il nous a fallu lire et entendre, à cette époque, ce qu'un Égranus et d'autres renégats et impies de son espèce ont imaginé, dit et écrit de mauvais contre cette vénérable et savante université de Wittemberg. Dans les *Collecta* de Manlius, il lui est encore reproché d'avoir traité de sophisme l'enseignement luthérien qui déclare impossible à l'homme l'accomplissement de la loi divine, et d'avoir, dans la justification, confondu l'Évangile avec la loi : reproche qu'on sait avoir été fait alors à tous les catholiques en général[2]. Wizel fait rapporter la rupture d'Égranus avec le luthéranisme, ainsi que celle de Haner, à l'an 1534[3].

Après avoir quitté le val de Joachim, Égranus se rendit à Mersebourg, d'où il repartit encore la même année. Il n'était pas précisément redevenu catholique; on voit même, par une lettre de Wizel, qu'il écrivit à celui-ci de prendre garde de ne pas tomber de Charybde en Scylla, c'est-à-dire du Luthéranisme dans le Papisme. Wizel lui répondit, que s'il se laissait détourner de l'ancienne Église, il ne manquerait pas de retomber au pouvoir des sectes, à moins qu'il n'en fondât lui-même une nouvelle, et que, si le catholicisme porte aujourd'hui le nom de Papisme, de Romanisme, d'Église de Satan, etc., la faute en est à ceux qui, les premiers, inventèrent ces qualifications injurieuses[4].

Égranus séjourna souvent auprès de l'abbé de Chemnitz : c'est tout ce que nous savons de sa vie. Son opinion sur Luther et ses œuvres se trouve exprimée dans deux lettres qui nous restent de lui, et dont l'une date de 1523, tandis que l'autre, adressée à Nicolas Hausman, pasteur à Zwickau, ne

[1] Mathesius Leben Luther's bei Riederer. l. c.

[2] Riederer. p. 332. Johannes Sylvius Egranus, concionator Cygneæ et in valle Joachimica, erat homo doctus, sed profanus : scribebat contra nostras ecclesias, edebatque libros plane tetros; nominabat Sophisma, quod diceremus, homines non posse implere legem, et gratiam gratuitam et reconciliationem coram Deo, quam sola fide propter mediatorem apprehendimus, intelligebat promulgationem doctrinæ legis.

[3] Wicelii epp. a. 1534. Rr. 3. b. Exstimulet te, — écrit-il à Crotus Rubeanus, — Joannes Hannerus et Egranus, quod par pulcherrimum in arenam hanc feliciter descendit.

[4] Wicelli epp. Oo. 2.

fut écrite qu'après son renvoi du val de Joachim, comme il appert par la souscription ainsi conçue : « Égranus, l'exilé, le persécuté par les luthériens aussi bien que par les papistes [1]. »

« Je ne refuse point à Luther l'intelligence et l'esprit inventeur; mais ce que je lui refuse absolument, c'est le jugement, l'érudition et la prudence, qualités qui se trouvent au plus haut degré dans Érasme. J'aime bien mieux, d'ailleurs, cette mollesse de caractère, ou, si l'on veut, cet esprit un peu méticuleux d'Érasme, que la hardiesse, et la fougue, avec laquelle Luther attaque ses ennemis, et leur adresse les plus grossières injures : ardeur dont jusqu'à présent il n'est rien résulté qu'un incroyable désordre et la perturbation de toutes choses. Je ne vois pas, en effet, que la piété chrétienne règne, ici, nulle part dans les cœurs; par contre, Luther est cause qu'on ne saurait plus sans danger parler de l'Évangile, de saint Paul ou de Jésus-Christ Notre-Seigneur [2]. »

« Vous me réprimandez [3], cher frère, comme si ce n'était qu'à

[1] Weller Altes, etc. II. p. 783. Le zélé recteur Lutherins Fabricius, qui ne pouvait pardonner à Egranus son divorce avec la doctrine, en parle comme d'un homme (*corruptum et aversum voluptatibus*) corrompu et adonné aux plaisirs, ajoutant qu'il était grand ami de la table et de la cave de l'abbé Chemnitz (*quod pocula et mensam abbatis Chemnicensis sectaretur*). Quand une accusation portée par un ennemi déclaré aurait de la valeur, encore celle-ci serait-elle au moins contre-balancée par le silence de Mathésius, qui, successeur d'Egranus, devait mieux que personne connaître ses habitudes et son genre de vie, et qui, certainement, n'était pas disposé à le ménager. On trouve ici un exemple caractéristique du bon parti que, plus tard, on sut tirer des calomnies que, dans ces temps de lutte acharnée, l'on se plaisait à répandre sur le compte de ses adversaires. L'accusation de Fabricius est déjà notablement amplifiée par Teutzel, qui assure qu'Egranus s'enivrait de Malvoisie et qu'il finit misérablement, ainsi que tous les ennemis de Luther. Dans Seidemann (Thomas Munzer, p. 10), les trois mots employés par Fabricius sont transformés dans le portrait suivant : *orgueilleux, avare,* puisant de l'esprit dans les spiritueux, inabordable aux hommes du commun, obséquieux courtisan près des riches et des puissants, grand amateur du beau sexe, près duquel il se montra fort vulnérable.

[2] Weller Altes, etc. I. p. 178. (Ep. Egrani ad Barth. Golfiblum): Luthero ingenium et inventionis acumen tribuo, sed judicium et eruditionem et prudentiam prorsus in eo desidero, quæ omnia in Erasmo sunt absolutissima, ut videmus. Magis præterea mihi placet in Erasmo animi illius imbecillitas, aut, ut vocant, metus, quam Lutheri temeritas conviciandi et lacessendi ardor iste atque vehementia, quibus hactenus nihil profectum est, quam ut cœlum misceretur terræ et perturbarentur omnia. Nusquam enim video pietatem christianam florere in pectoribus hominum, imo propter Lutherum neque Evangelium neque Christum neque Paulum nominare tutum est.

[3] Weller Altes, etc. II. p. 781-81. (Ep. Egrani ad Nicol. Œcandrum.): Suggillas me, frater carissime, perinde ac ob barbariem et sermonis rusticitatem à Luthero dissentiam; erras profecto; cultum enim et elegantiam vocum in ecclesiasticis doctoribus non magni facio, neque damno in ea præsertim ætate, qua nunc

cause de la barbarie et de la grossièreté de son langage que je ne puisse m'entendre avec Luther. C'est une erreur de votre part : je n'estime trop ni ne méprise, dans ce moment surtout, l'élégance et la pureté du style dans les docteurs de l'Eglise. Ce que je considère, avant tout, chez ces écrivains, c'est la pureté évangélique de la doctrine, n'importent la forme et l'expression. Ce qui m'éloigne véritablement de Luther, ce sont ses dogmes hétérogènes, et le peu de scrupule qu'il met à dénaturer le sens des paroles de l'Écriture, comme il est visible pour tous ceux qui sont doués d'un peu de clairvoyance. Je ne dirai rien de son besoin de médire qui ne sert qu'à irriter les chefs de l'Église contre l'Évangile, et à mettre le trouble et la confusion partout et dans tout. Je ne me prononcerai pas non plus sur l'espèce d'esprit qui l'anime; je me tiens à cet égard dans le doute. Mais, pour ce qui regarde l'intelligence des livres sacrés, je puis dire qu'on en trouve des marques plus nombreuses et plus pures dans le moindre écrit sorti de la plume d'un de nos anciens Pères que dans toute la collection des livres de Luther et de ses adhérents. — En résumé, je soutiens que l'enseignement de Luther n'est qu'un tissu de sophismes et d'arguties, qui n'ont absolument rien d'ecclésiastique ni d'apostolique.»

Sylvius était doublement disciple d'Érasme: il avait été à son école et il partageait ses opinions. Seulement, Sylvius rejetait encore plus complétement que son ancien maître tout l'ensemble de la doctrine luthérienne. Ainsi que tous les Érasmiens, il avait fort applaudi et donné tout son concours aux débuts de Luther; mais il reconnut bientôt qu'il s'agissait moins d'une réforme, que de la ruine entière de l'ancienne Église et de la fondation d'une église nouvelle, ayant pour ba-

sunt : sinceritatem enim Christianæ et Evangelicæ doctrinæ in theologis amplector, quocunque sermone loquuntur. A Luthero autem discedo ob dogmata quædam peregrina, et quod verba Scripturæ in pravum et alienum sensum detorquet plerumque, quod facile deprehendit, cui modo naris aliquid est et judicii. Taceo interim maledicentiam hominis perpetuam, qua primates Ecclesiæ contra evangelium irritantur, et qua nihil hacteous profectum est, quam ut cœlum misceretur terræ et perturbarentur omnia. De spiritu illius, cujus sit, nil pronuntiare possum, imo maxime dubito. Quantum vero ad intelligendas Scripturas attinet, possum ego plus sinceritatis haurire ex veteribus illis et apostolicis viris, uno aut altero, quam ex tot editis libellis Lutheri et lutheranorum omnium. In summa, Lutheri doctrinam sophisticissimam dico, cum neque apostolica neque ecclesiastica sit, sed sophisticis illis nugis et argutiis, quibus ubique scatet, persimilis et affinis. En habes meum in ea re judicium, quod tecum ex diametro pugnat.

se, et si je puis dire pour drapeau, la doctrine luthérienne de la justification par l'imputation des mérites de Jésus-Christ. Il eut cette doctrine en vue dans l'écrit adressé au comte de Schlick, seigneur du val Joachim, qu'il fit paraître à Leipzig, en 1534, sous le titre de : *Instruction chrétienne sur la justification par la foi et les bonnes œuvres*, et où il se défend d'avoir répandu, parmi ses paroissiens, des principes contraires à la vraie doctrine. « Dirigé par mes convictions chrétiennes, dit-il, et par ma conscience, j'ai enseigné, prêché, sans intention de me mettre en opposition avec personne, que les bonnes œuvres et une conduite régulière jointes à la foi sont, non seulement utiles, mais même nécessaires pour obtenir la vie éternelle. Ces principes ont été critiqués et indignement calomniés par un grand nombre de personnes, érudites et autres, et ont été pour moi la source d'inimitiés et de tribulations de toutes sortes[1]. J'aurais pu, dans ce livre, montrer, contre mes ennemis, autant d'emportement et de violence qu'eux-mêmes ont mis d'ardeur à me persécuter et à me nuire; mais je n'ai pas voulu, quoiqu'ils le méritassent bien, leur rendre le mal qu'ils m'ont fait ou désiré de faire[2]. »

Sylvius, ainsi que Wizel, demeura presque constamment dans des endroits où le protestantisme était devenu la religion dominante; il eut donc, comme lui, les meilleures occasions et les plus grandes facilités pour en observer les effets sur le caractère du peuple. Aussi confirme-t-il ce que Wizel, Haner et tant d'autres nous ont appris à cet égard :

« Je dis que la nouvelle doctrine sur la foi et les œuvres est des plus pernicieuses; car enseigner que la foi seule suffit pour le salut, c'est évidemment autoriser le peuple à mener une vie sensuelle et païenne. Quelle charité ne se refroidirait, en effet, et quel zèle ne se ralentirait, quand on entend assurer que les bonnes œuvres sont inutiles et sans mérite, attendu que la foi seule est suffisante? On se plaint, de toutes parts, qu'en l'absence du bien devenu un non-sens, le mal a tellement pris le dessus qu'il ne peut plus même être question de le reprendre, encore moins de le punir. Mais à quoi peut tenir cet état de choses, si ce n'est à ces fu-

[1] Johan Wildenauer Egranus. Ein Christlicher Unterricht von der Gerechtigkeit des Glaubens und von guten Werken. Leipzig, 1544. A. 3. a.

[2] L. c. K. 3. a.

nestes principes qui tendent à jeter le discrédit et le mépris sur les bonnes œuvres et la vie chrétienne, et que répandent partout les livres et les prédications de nos nouveaux prophètes[1] ? »

« La plupart d'entre eux ne parlent et ne savent parler que de la foi; et, en effet, pourquoi s'occuper d'autre chose? Les bonnes œuvres ne se produiront-elles pas d'elles-mêmes? Oui, nous l'avons vu, nous le voyons journellement, comment ces œuvres se produisent. Qu'ils continuent encore quelque temps cet enseignement destructeur de la morale, bientôt il ne restera pas un débris de la religion chrétienne; et le règne du nouvel Evangile n'aura servi, de la sorte, qu'à fonder celui de Sodome et de Gomorrhe[2]. »

« Ils ne nous signalent, dans leurs discours, qu'une partie de ce qui est nécessaire pour le salut; ils omettent le reste, au grand détriment de la morale. Sous l'empire de ces principes, il se forme un peuple corrompu, antichrétien, incapable du bien, et fourvoyé sans retour dans les voies contraires au salut. Que dans cet état de choses, une personne mieux avisée soutienne la nécessité des bonnes œuvres, on la poursuit de sarcasmes et d'injures : c'est un Pharisien, c'est un hypocrite, *c'est un saint faiseur de bonnes œuvres*. Jésus-Christ, les Apôtres et tous les pieux chrétiens que l'Église vénère étaient-ils donc autre chose, dans leur conduite et leur parole, que des saints selon et par les œuvres? Et comme s'il n'était pas plus honorable d'avoir la sainteté que donne la pratique du bien, que celle dont se vantent ces nouveaux prophètes, qui ne s'appuient que sur la foi seulement, sans la vie chrétienne[3]? »

« Je ne puis assez m'étonner de l'audace et de l'aveuglement de ces hommes, qui se permettent d'employer les versets où l'Evangile recommande la foi au détriment de ceux qui ordonnent les œuvres, et qui n'ont pas craint de dire la *foi seule*, bien que le mot *seul* ne se trouve point ainsi dans les Écritures. Je voudrais bien savoir le but qu'ils se proposent[4]. »

« Ils ne cessent de nous dire que, par Jésus-Christ, nous sommes rachetés du péché; mais ce dont ils ne parlent pas plus que s'ils n'existaient point, ce sont les préceptes de l'Évangile sur ce que nous devons ou ne devons pas faire. Pour fortifier leur erreur et pour ruiner la morale et la justification chrétienne, ils donnent une fausse interprétation aux paroles de saint Paul. Aussi, voyez, leur peuple n'a plus rien de chrétien : peu soucieux de sa conduite et de ses péchés, il n'est occupé qu'à légitimer ses désor-

[1] L. c. B. a. — [2] L. c. D. 3. a. — [3] L. c. E. 3. b. — [4] L. c. E. 2. a.

dres, en détournant de leur vrai sens les paroles des livres saints[1]. »

« En s'attachant à dire que Jésus-Christ a accompli seul l'œuvre de la rédemption, et que lui seul est cause de notre salut, on exagère, en ceci, la part qui revient à Notre-Seigneur; car, pour être sauvés, nous aussi avons quelque chose à faire. A leur compte, Jésus-Christ ne serait que le manteau dont nous couvrons nos péchés; et, de fait, chacun, chez eux, ne cherche qu'à mettre ses vices et sa malice à l'abri et sous la protection du grand nom de notre divin Sauveur[2]. »

« Il n'est plus question, parmi eux, que de la grâce divine et de la mort satisfactoire de Jésus-Christ. Qu'advient-il de ce dogme facile et commode? Un peuple qui, tout en se livrant à tout l'entraînement de la corruption, ne se croit pas moins digne de la bienveillance et des faveurs divines. Nous avons entendu naguère de hardis prédicateurs d'indulgences nous assurer qu'avec de l'or nous pouvions racheter nos péchés; maintenant, dans la même ville, nous avons *les prédicateurs de la foi*, qui annoncent le Christ sans *la pénitence*, et nous promettent la paix où il ne saurait s'en trouver une trace. La foi sans les œuvres, et Jésus-Christ sans la pénitence, voilà ce qu'on prêche aujourd'hui, et ce qui ne peut manquer de nous plonger bientôt entièrement dans la chair[3]. »

« C'est une doctrine qui devait plaire à la chair, que celle qui nous enseigne que Jésus-Christ seul satisfait pour nous, que les œuvres sont sans valeur, ne sont que péchés aux yeux de Dieu, et autres choses pareilles. Aussi, voyez les beaux résultats : l'histoire est là pour nous apprendre que, depuis huit siècles que l'Allemagne est devenue chrétienne, il ne s'est pas encore vu, dans ce pays, une perversité comparable à celle qui, de l'aveu de tous, y règne de nos jours[4]. »

« Personne n'est plus ennemi de la parole sacrée que ces gens qu'on voit aujourd'hui la prôner davantage, et reprocher à leurs adversaires de n'en point tenir compte; car ils haïssent et persécutent ceux qui nous y montrent les vérités qui leur déplaisent, comme est, par exemple, la nécessité des bonnes œuvres pour obtenir la vie éternelle[5]. »

[1] L. c. E. 4. F. a. — [2] L. c. G. 3. a. — [3] L. c. G. 2. a. — [4] L. c. G. 3. b. — [5] L. c. K. b.

JEAN CROTUS RUBEANUS.

Crotus Rubeanus (Jaeger), né au village de Dornheim près Arnstadt, commença ses études à Erfurt, en 1498. Il se lia, de bonne heure, d'une étroite amitié avec Hutten et Luther, et fut plus tard également en rapport avec Érasme et Reuchlin. Ce furent sans doute ses liaisons avec ce dernier, et la dispute de Reuchlin avec les théologiens de Cologne, qui portèrent Rubeanus, dans les célèbres lettres *Epistolis obscurorum virorum,* dont la première partie lui appartient presqu'en entier, à livrer les adversaires de son ami à la risée publique. S'étant rendu en Italie, vers 1517, c'est là qu'il eut connaissance des premiers débats de Luther et du mouvement qui en fut la suite. L'enthousiasme avec lequel des milliers d'hommes distingués et amis du bien accueillirent cet événement, s'empara pareillement de lui; et, ainsi que ces hommes, il salua la Réforme comme l'aurore d'une régénération de l'Église. Il était si scandalisé de tout ce qu'il voyait à Rome, que Luther lui apparut comme un homme de Dieu, un prophète envoyé pour sauver la chrétienté. Il se trouvait dans ces dispositions quand, en 1519, il écrivit, de Bologne, au réformateur, pour l'exhorter à persévérer dans son œuvre et dans la voie qu'il venait de prendre. Il lui dit que la Providence avait déjà des vues sur lui, quand la foudre, dont il fut frappé comme un autre saint Paul, à son entrée dans Erfurt, lui fit prendre la résolution de s'enfermer dans un couvent d'Augustins. Il ajoute que l'Allemagne entière a les yeux sur lui et désire recevoir de sa bouche la parole divine[1]. Crotus retourna bientôt après en Allemagne et devint recteur de l'Université d'Erfurt. En 1520

[1] Monumenta pietatis et litter. viror. illustr. ed. Mieg. Francof. 1701. P. II. p. 11. Perge, ut cœpisti, relinque exemplum posteris. Nam ista facis non sine numine divûm. Ad hæc respexit divina providentia, cum te redeuntem a parentibus cœleste fulmen veluti alterum Paulum ante oppidum Erfudianum in terram prostravit, atque intra Augustiana septa compulit e nostro consortio.

et 1521, il professe encore les mêmes sentiments pour Luther : celui-ci, se rendant à Worms, il le reçoit, avec de grandes démonstrations, à son entrée sur le territoire d'Erfurt, et lui adresse un discours où il le félicite d'avoir été le premier, après tant de siècles, qui ait osé se servir du glaive de la sainte parole contre la licence romaine *(quod primus post tot sæcula ausus fuit gladio Scripturæ Romanam licentiam jugulare)*. Quelque temps après, Rubéanus obtint de l'électeur Albrecht un canonicat dans l'église collégiale de Hall. Cependant, la Réforme, en se développant davantage, vint bientôt détruire les espérances qu'il avait conçues de Luther et de son entreprise, de sorte que dix ans plus tard nous le retrouvons avec des dispositions tout à fait différentes. La doctrine se montrait alors tout entière; elle avait porté ses fruits, dans ses principes et ses conséquences, dans son ensemble et ses détails. Il n'était plus personne qui ne vît l'abîme ouvert entre la nouvelle et l'ancienne croyance : il ne s'agissait déjà plus de réformer les abus introduits dans l'Église; mais de fonder une église nouvelle, et, pour cela de dénaturer et de détruire tout sentiment religieux dans la conscience de l'homme. Rubéanus rompit, dès lors, complétement avec la Réforme, et rentra dans l'ancienne Église, ce qui fit une grande sensation dans le monde; car il passait pour un des premiers humanistes d'Allemagne, et pour un zélé défenseur de la révolution qui était en train de s'opérer dans les sciences contre la barbarie scolastique. Voigt, lui-même, remarque que l'abjuration de Jean Crotus fit un tort considérable à la cause protestante, à cause de la grande réputation de ce savant. Quant à Crotus, il écrit, en 1531, au duc Albrecht : « J'avoue que j'ai, pendant plusieurs années, adhéré au protestantisme; mais dès que je m'aperçus qu'il ne s'accordait point avec lui-même, qu'il se partageait en d'innombrables sectes, et qu'il n'est rien, pas même ce qui nous vient des Apôtres, qu'il ne souille et ne s'efforce de détruire, il me vint à la pensée qu'il pourrait bien se faire que le malin esprit, cachant ses coupables desseins sous le masque de l'Évangile, nous leurrât par l'apparence du bien pour mieux nous envelopper dans le mal. Je résolus, dès ce moment, de rester dans l'Eglise où j'ai reçu, avec le baptême, l'instruction et l'éduca-

tion, persuadé que si l'on peut, à bon droit, lui faire quelques reproches, il lui sera cependant plus facile de se réformer avec le temps, qu'il ne le peut être à une secte qui, dans si peu d'années, s'est fractionnée en tant de sectes différentes. Je veux et j'espère, avec la grâce de Dieu, vivre et mourir dans la communion de la sainte Eglise chrétienne, bien décidé à laisser passer ces nouveautés, comme une fumée fatigante qui ne peut tarder à se dissiper [1]. »

Il voulut rendre compte au public de ses convictions et de la nouvelle position qu'il venait de prendre : il le fit dans une apologie adressée à l'électeur Albrecht, qui lui était en quelque sorte désigné par les attaques qu'Alexis Krosner venait de se permettre, au sujet de ce prélat.

« Même ici, dit-il, à Hall, dans la ville où je reste, il s'est trouvé des prédicateurs, appréciateurs judicieux de leur propre avantage, qui ont su gagner la faveur de la foule amoureuse de nouveautés, en accusant d'impiété l'organisation ecclésiastique anciennement établie, et en vantant leur doctrine d'hier avec l'audace qui les caractérise, comme la seule vraie, la seule où l'on puisse réellement faire son salut. Le thème favori de leurs déclamations populaires, c'est la privation du calice; mais ils ne s'en sont pas tenus là : ils sont allés jusqu'à dire que l'Église catholique est la demeure de l'antechrist. »

« Il y a, maintenant [2], un tel débordement de tous les genres de vices, qu'on se demande si des hommes qui jamais n'auraient entendu parler de Jésus-Christ pourraient vivre plus mal. Essayez de dévoiler les plaies qui les affligent, l'avarice, la fraude, l'orgueil, l'intempérance, la luxure et l'adultère; dites-leur que ceux qui s'en laissent ronger ne sauraient posséder le royaume de Dieu, lors même qu'ils communieraient sous les deux espèces : vous ne trouverez pas une âme qui vous écoute ; vous prêcherez, comme on dit, dans le désert; ou, si par hasard quelques-uns vous prêtent

[1] Voigts Briefwechsel aus der Reformationszeit. p. 167. 170.

[2] Apologia a Joanne Croto Rubeano privatim ad quemdam amicum conscripta. Lipsiæ, 1531. B. b. Stant vitia quæque in summo præcipitio apud christianos, adeo ut difficile judicatu sit, apud gentesne Christum ignorantes culpabilius vivatur. Si culpas avaritiam, dolum malum, superbiam, ebrietatem, fornicationem, adulteria, linguæ aconitum, et dicis, talibus qui commaculantur, seu sub gemina, seu sub una specie eucharistiam sumant, regnum Dei non possidebunt, surdis fabulam canis, multisque sanctulis risum commoves. In uno solummodo peccatur, audire vocem Ecclesiæ præcipientis de corporis specie, in cæteris secure vivitur in alto silentio.

l'oreille, ce sera pour se moquer de vous et de votre parole. Il n'est plus, aujourd'hui, pour eux, qu'un seul péché, c'est de ne communier que sous l'espèce du pain, comme le veut l'Église ; tout le reste n'est rien et ne mérite pas qu'on s'en occupe. »

Crotus nous apprend, plus loin, comment, en 1531, on persécutait déjà les catholiques partout où la nouvelle doctrine était devenue dominante.

« Presque partout [1] où les antipapistes sont en majorité, ils ont porté des lois sévères contre les partisans fidèles de l'ancienne Église : telle est celle qui condamne à la prison ou à l'amende quiconque se permet de fréquenter un papiste. Cette épithète est la plus grossière injure qu'ils aient trouvée dans leur arsenal, d'ailleurs si riche en invectives grossières et ordurières. Malheur à ceux qui se hasardent de mettre le pied dans une église papiste, de s'y confesser à un prêtre, d'y assister à un sermon, à une messe ou à quelqu'autre cérémonie religieuse ! La nouvelle organisation, dont le Ciel vient de nous gratifier, a ses espions aux yeux d'Argus, toujours prêts à dénoncer le téméraire qui oserait enfreindre ses lois ; et, tandis que toutes les autres lois n'ont de valeur que dans la circonscription du pays où elles ont été promulguées, celles de cette nouvelle religion savent vous atteindre, et vous poursuivent de leur vindicte, partout, dans quelque lieu que vous ayez fixé votre résidence. Ainsi, qu'il vous arrive, étant à Naples, d'y prêcher contre les nouvelles ordonnances, soyez sûr que la peine vous attend à votre retour à Magdebourg. O justice admirable, qui est tout yeux, tout oreilles pour les délits contre de simples ordonnances et qui sommeille ou n'y voit goutte quand il s'agit d'adultères et de blasphèmes, des infractions les plus graves aux lois éternelles de la morale ! »

[1] L. c. B. 4. a. In plerisque locis, ubi prædominantur antipapistæ, constat severas leges latas esse in veteris religionis professores, nempe ut gravi mulcta a carcere se redimat, quisquis non temperet sibi a consortio papistarum (nihil habent contumeliosius hoc nomine) ; quisquis fuerit ausus ingredi templum papisticum, ut vocant, audire concionem, interesse cœtui sacerdotum, missarum sacris, — aut ire ad sacerdotem causa confitendi errata sua. — Habent leges de nudiu-tertius e cœlo missæ, suos Coricæos, suos vigiles Argos, qui transgressores ad judices deferant, nec item reliquarum legum more circumscribuntur terminis, inter quos natæ sunt ; procul sequuntur cives suos, quocumque negotiorum causa proficiscuntur. Quod commiseris Neapoli contra tam bona psephismata peregre profectus ejus rei pœnam luis Parthenopoli domum reversus. O leges æquas, in ecclesiasticæ observantiæ cultores tam auritas tamque acute cernentes, in adulteros, in contumeliosos cæcas et altum dormientes.

THÉOBALD BILLIKANUS.

Billikanus, ou, comme il s'appelait proprement, Gerlacher, était natif de Billickheim dans le Bas-Palatinat, d'où lui est venu son surnom. Il exerça ses premières fonctions dans la ville impériale de Weil, où il se montra si zélé pour la propagation de la nouvelle doctrine, qu'en 1522, il perdit son emploi[1]. Il fut alors nommé prédicateur dans la ville impériale de Nordlingue, qu'il acheva de convertir à la confession nouvelle. Il fut un des premiers pasteurs luthériens qui prirent femme, ce qui fut alors encore un grand sujet de scandale[2]. Nous le voyons, en 1524, prendre part à la discussion qui s'était engagée touchant la cène. Dans un écrit, publié en 1526, il défend contre Œcolampade le sens littéral des paroles sacramentelles, opinion contre laquelle Zwingle et Œcolampade dirigèrent aussitôt après une réfutation. Peu de temps après, il fut accusé, particulièrement à Nuremberg, d'avoir lui-même professé des hérésies sur le dogme eucharistique, d'avoir prétendu, dans sa correspondance, que Zwingle et Œcolampade avaient, en de certains points, raison contre Luther, et assuré que les écrits des deux premiers lui avaient plus appris, touchant l'Eucharistie, que tous les livres de Luther et des luthériens ensemble. Dans une lettre à Lazare Spengler, il s'exprime d'ailleurs lui-même, en des termes tels, qu'il n'est pas un catholique qui ne pût s'entendre avec lui[3]. Les

[1] Haussdorf leben des Lazarus Spengler. Nürnberg, 1741, p. 216.

[2] Ef. Schoepperlin prolusio scholastica de vita Theobaldi Billicani. Nordling, 1767 et 1768. p. 7.

[3] Brief Billikans an Spengler bei Haussdorf, p. 5, 249. Secundo cogebar fateri impossibilitatem et absurditatem carnis et sanguinis in cœna, qui perpetuo cum ipso Jesu Christo et Ecclesia confitebor ea, quæ de manducatione Christus dicat : Caro non prodest quidquam. Et qui possit fieri, ut corruptibile nutriret incorruptibile, mortale immortale, et novum hominem regeneratum e spiritu et semine immortali, Verbo seque incarnato aleret caro et sanguis. — An tu existimas, cum Christus dicit : Amen, amen dico vobis : Nisi comederitis carnem

objections qu'il faisait à la doctrine luthérienne, telle qu'elle s'annonçait alors, n'avaient trait qu'à l'idée qu'on y donnait de la nature du corps de Jésus-Christ reçu, sous l'apparence du pain, dans le sacrement de l'autel; idée d'après laquelle ce corps serait, en tout, semblable au nôtre, c'est-à-dire corruptible et mortel. Billikan observait que ce qui est susceptible de mort et de corruption ne saurait être une nourriture convenable pour l'homme régénéré. Zwingle aussi accusait alors les théologiens luthériens d'être en désaccord les uns avec les autres, et de ne point s'expliquer clairement sur plusieurs points de doctrine, sur la question de savoir, par exemple, si c'est le corps ancien et mortel de Jésus-Christ, ou son corps immortel et glorifié qui se trouve dans l'Eucharistie [1]. Mais les prédicateurs de Nuremberg, Link et Osiander, comprirent différemment l'opinion émise par Billikan : ils la citent comme si, par le corps de Jésus-Christ, qui, dans la communion, s'unit au fidèle, Billikan n'entendait parler que du corps mystique de Notre-Seigneur [2]. Ils se trouvèrent également fort scandalisés de ce que Billikan considérait encore avec l'Eglise l'Eucharistie comme un sacrifice. Dire qu'elle est appelée un sacrifice, c'est, répondit Osiander, faire un indigne et grossier mensonge... [3].

La trivialité grossière et le ton blessant dont Luther usait dans sa polémique, contribuèrent surtout à fixer les résolutions de Billikan [4]. Il faut que sa confiance en la vérité de la nouvelle doctrine se soit de bonne heure trouvée chancelante,

Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis! ea de communi carne intelligi? Quomodo enim vivificatrix esset? Ipse judica et considera, quomodo te extrices. Et ego cum de persona loquerer, non de divina persona locutus sum, sed de ea, in qua Judæi scandalizati sunt, quibus hoc Christus condonavit dicens : Caro non prodest quidquam. — Hinc igitur iterum colligo, in cœna dominica ob vocationem Dei, panem esse corpus Verbi, calicem vere esse et naturaliter sanguinem Verbi, atque hinc fieri vere et naturaliter substantiam hominis interioris Filii Dei per Verbum, quod est Jesus Christus.

[1] Par exemple à l'endroit cité par Plank (Geschichte des protestantischen Lehrbegriffes II, 315.

[2] Leur manière de voir se trouve indiquée dans Haussdorf, p. 252-64.

[3] Haussdorf, p. 245.

[4] Il dit dans sa lettre à Spengler : Haussdorf, p. 247. Offendit te, quod ægre feram Lutheri vel scurrilitatem vel immodicum maledicendi studium; at si tu exempla prioris Ecclesiæ proposuisses, fortasse et meum recepisses consilium.

puisqu'en 1528 nous trouvons déjà Mélanchthon mandant à Camérarius : *J'ai lu tout récemment une lettre de Billikan, dans laquelle il damne, pour me servir de l'expression maintenant à la mode, la doctrine des Luthériens tout entière. — Il s'est permis d'avancer que les nôtres n'ont su donner une exposition exacte ni de la morale, ni des sacrements, et qu'il faudrait avoir perdu la raison pour chercher près de nous la véritable Eglise*[1]. A Heidelberg, où, en 1529, il soutenait les épreuves du doctorat en théologie, il fit, en présence du recteur et des professeurs assemblés, une profession de foi qui portait entre autres[1] :

« Pour ce qui est des Luthériens, des Zwingliens et des Anabaptistes, cette peste abominable dont Dieu nous afflige en punition de nos fautes, à cause de l'avarice, de la dissolution et de l'aveuglement des évêques, des prêtres et, en général, des serviteurs de l'Église, je reconnais et je déclare, ici, publiquement, ainsi que je l'ai fait en toute rencontre, qu'il se trouve aussi chez eux un certain nombre de bonnes choses; mais qu'à la faveur de ces éléments de bien s'est développé, et se développera davantage encore tout le mal et le dangereux venin de ce schisme détestable, si l'on ne se presse d'y porter remède en se détournant du péché[2]. »

Il conserva néanmoins son emploi à Nordlingue, et fut même, en 1530, envoyé à Augsbourg, avec Nicolas Fesner, afin d'y rendre compte de sa doctrine. Il y renouvela sa déclaration, portant que c'était à tort qu'on l'accusait de partager l'hérésie luthérienne. « Comme j'ai fait, dit-il, l'an dernier, à Heidelberg, où j'ai publiquement rendu compte de mes croyances, et renié toutes les sectes et hérésies, luthérienne, zwinglienne, anabaptiste, et en général toutes celles que l'Église condamne, ainsi je fais encore aujourd'hui, en vos mains, vénérable père, qui êtes chargé, par le cardinal Campège, de recevoir ma profession de foi. J'ai déjà condamné et

[1] Corpus Reformat. t. 1. p. 1002.

[2] Dolp's gründlicher Bericht vom Zustande der Kirchen, etc. in Nordlingen. Nordlingen 1738. Urkunde 44. Y. 8. b. — Il est dit dans l'édition latine de la Confession d'Augsbourg : Quod ad nostra tempora attinet, quibus Lutheranorum, Zwinglianorum, Anabaptistarum factiones, impotens et audax malum multis bonis temperatum, ad fucum faciendum imprudentibus erupit, refero me ad Germanam confessionem, etc.

je condamne encore toutes les hérésies que l'Église catholique elle-même condamne, y compris le Luthéranisme, le Zwinglianisme, et les erreurs des Anabaptistes. » Dans la Confession latine il s'exprime de la manière suivante : « Je condamne leur sacerdoce, je déteste leur doctrine blasphématoire sur le saint Sacrifice, et je nie que le Saint-Esprit se trouve au milieu d'eux [1]. » Mélanchthon mande à Luther, dans une lettre datée d'Augsbourg, qu'Eck offrait de soutenir contre eux une discussion publique et que Billikan, son ancien ami, à lui Mélanchthon, se rangeait de la partie et adressait aux luthériens de foudroyantes menaces [2].

De retour à Nordlingue, Billikan, autorisé par le cardinal, renonça tout à fait aux fonctions cléricales, et, s'il faut en croire la nouvelle que Guy Dietrich en donne à Luther, s'associa à son beau-père, qui était négociant, pour l'exploitation de son commerce. Son exemple détermina plusieurs autres ecclésiastiques de Nordlingue à rentrer comme lui dans l'Église. Après s'être démis de ses fonctions à Nordlingue, il fit paraître un mémoire justificatif de cette démarche, et dit que c'étaient des considérations de santé qui l'y avaient surtout décidé. Il dirige encore, dans cette pièce, différentes accusations contre l'œuvre luthérienne, et rend compte de la manière dont il avait senti se ralentir son premier zèle pour la doctrine. Lui, aussi, prétend que ce fut l'influence corruptrice exercée par la Réforme sur les mœurs, qui lui fit faire un premier retour sur lui-même et le porta plus tard à songer sérieusement à divorcer avec elle. Il existe une de ses lettres adressée, en 1525, à son ami Urbain Regius, où il s'explique déjà de la manière suivante :

« Vous voyez les mouvements populaires, la colère divine, la folie des impies, la perversité du siècle : tout cela réclame la plus grande vigilance. Vous voyez aussi cette église, si jeune encore, et les affreux débordements qui la souillent déjà dans son enfance ! Pour moi, je remarque que, tandis que Satan se démène et nous dévoile ses desseins, l'Évangile ne sert qu'à favoriser le développement de l'impiété [3]. »

4 [1] Dolp. l. c. Urk. 41. Y. 4. b. Y. 7. a. — [2] Corpus Reformat. T. II, p. 39.
[3] Haussdorf. Leben des Laz. Spengler. p. 226. Vides, qui sint motus plebis, quæ Dei ira, quæ ἀθέων insania, quæ temporum iniquitas, ut vigilandum sit

Ce qu'il dit, plus tard, sur le même sujet, se trouve dans son Apologie, qui parut, à Worms, en 1539. Il y parle de Luther lui-même avec quelque ménagement; cependant il l'y compare à Huss et Wiclef, qui, dit-il, étaient animés du même esprit et possédés d'une telle rage de médisance et de méchanceté, qu'un païen même s'en fût cru déshonoré. Mais il ajoutait, que le chef valait mieux que les disciples et la foule de ses adhérents, dont Luther lui-même se voyait obligé de réprimer la sauvage et sacrilége soif de nouveautés[1]. Il défend du reste, partout dans cet écrit, la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres; il y dit avoir rétabli le canon de la messe, et reconnaît que personne ne peut se dire catholique, s'il n'est et demeure en communion avec l'Eglise romaine[2]. Il ajoute « que l'ardeur qu'il montra, dans sa jeunesse, pour la réforme des abus introduits dans l'Eglise, s'était d'abord également traduite en déclamations furibondes, comme le voulaient les mœurs du temps et le goût de ses auditeurs[3]. »

« Lorsque je vis[4], dit-il encore ailleurs, que la plupart d'entre

omnium maxime. Ecclesiæ adolescentiam vides, et hic quæ fornicationes, quæ adulteria nobis, Deum immortalem! olfacienda sunt, ætatis ratione habita. Ipse quotidie experior, per evangelium prodi impietatem, dum Satan recitatus (excitatus?) sævit, dum, quod cogitat, profert in lucem.

[1] Apologia. D. 6. a. b. 7. — [2] L. c. D. 3. — [3] L. c. B. 6. a. b.

[4] L. c. B. 6. b. 7. a.—8. b. Tandem cum excitatos viderem multorum animos, non in hoc, ut resipiscerent, ut vitæ male institutum iter commutarent meliore, sed ut, excusso jugo, libertatis dulcedine illecti, omnia miscerent, jam ipsis monitoribus asperi, mutavi consilium, posui vehementiam, converti orationem in hoc datam, ut commodaret plebi. Inde cœpit initium calumniarum. Nam et mutati animi et dogmatum signum hoc interpretabantur multi, quibus et in docendo, et in reprehendendo confutandoque mea libertas gravis erat, et qui male firmæ sententiæ suæ timebant. In Apologia, quam ad clarissimum Equitem Leonardum Eccium scripseram, nihil obscure profitebar, mihi prius ad Marstalleri propositiones scripti libelli vehementiam displicere, et Philippum Melanchthonem, Germaniæ decus, per litteras non semel monui, reprimeret Lutheri calorem, nimiamque vehementiam amica blandaque oratione cohiberet. Videbam futurum, ut exciti ad seditionem auditores totam Germaniam quandoque irreparabili malo involverent. Testis est ejus, quam capiebam, sollicitudinis, Paulus Rœtingerus (tum Noerdlingianæ urbis consul). Agricolas libertatis falsæ specula illectabat, classicum canentibus iis, qui numinis cœlestis adulterato verbo, simplicitati hominum imponebant. — Jam quid illa sanior lutherana cohors cœpit et ipsa nihil non novare, et subinde, pertæsa prioris instituti, de alio cogitare, ut ipse Lutherus, iterum atque iterum, à seriis occupationibus revocatus, fuerit coactus, occurrere gliscenti malo, et nutanti religioni succur-

eux, séduits par la licence, au lieu de changer leur train de vie coupable contre une conduite meilleure, étaient plutôt disposés à secouer le joug et à se livrer à toute espèce de désordre, je modifiai mon plan et ma manière : je renonçai à une véhémence devenue désagréable, et accommodai, comme c'est de règle, ma parole aux besoins du peuple. Dès ce moment, je fus en butte à la médisance et à la calomnie; car tous ceux qu'avait froissés, naguère, la sévérité de mes principes et de mes réfutations, et qui craignaient d'être troublés dans leurs opinions mal fondées, virent, dans cette modification, une preuve évidente d'un changement de conviction et de doctrine. J'avais cependant déclaré, dans mon Apologie, au chevalier Léonard Eck, que je désapprouve la violence que je mis autrefois dans mon petit livre sur les propositions de Marstaller, et cent fois j'ai supplié Mélanchthon, cette gloire de l'Allemagne, de tâcher de modérer la vivacité et la violence de Luther en lui adressant des exhortations amicales. Je prévoyais bien que les peuples, excités à la révolte par ces prédications incendiaires, envelopperaient l'Allemagne entière dans des calamités irréparables. Paul Rœtinger, qui était alors bourgmestre de Nordlingen, pourrait rendre témoignage de mon ancienne sollicitude. On séduisait les paysans par l'apparence d'une liberté trompeuse. Ce sont ceux qui abusèrent de la simplicité de ces hommes, en travestissant la parole divine, qu'on pourrait accuser à juste titre d'avoir poussé le premier cri de guerre. — Les personnes, même les plus raisonnables, commençaient, parmi les protestants, à se laisser gagner par l'esprit de nouveautés : c'est si vrai, que Luther fut, plusieurs fois, obligé d'opposer une digue au mal naissant et de venir en aide à sa religion ébranlée. Il me fut alors évident que c'était par d'autres moyens et dans une autre voie qu'il fallait entreprendre l'amendement des hommes. — De toutes parts, cependant, je voyais des prédicateurs dont la véhémence était infatigable, mais qui ne se proposaient pour objet ni de disposer les âmes à la repentance, ni d'apaiser la colère divine allumée par nos péchés. »

« Je conjure le lecteur de ne donner créance à aucun rapport sur mon compte qui ne s'accorderait point avec ce que je viens de dire ici. Qu'on se représente l'extrême licence de ces temps, les vices poussés à leur dernière limite, l'ingratitude des hommes avec lesquels on avait vécu naguère dans les meilleurs rapports, l'es-

rere. — Videbam ipse, alia via adoriendam, alia ratione tractandam hominum emendationem. Videbam tot passim protestantes concionatores, quorum vehementiæ nullus finis, neque auditores ad meliorem frugem perducere, neque Deum placatiorem peccatis nostris facere.

prit de mensonge se montrant partout avec une cynique impudence; qu'on se rappelle qu'un effroyable désordre s'est emparé de toutes les conditions et de tous les états, que le mépris de la religion et des choses saintes a corrompu toutes les âmes, faussé tous les jugements, et qu'il n'est rien enfin qu'on ne puisse impunément entreprendre[1]. »

Billikan se retira, quelques années après, à Heidelberg[2], où l'électeur palatin le prit à son service; mais il fut forcé d'en repartir après la mort de ce prince. Dans une lettre, datée de 1544, Brenz se plaint à Mélanchthon du triste état où se trouvait l'Église de Nordlingen et du désordre dont Billikan y avait, dit-il, été cause; il lui mande, en outre, que le nouvel électeur palatin Frédéric venait de faire arrêter Billikan, comme ayant été attaché à la personne de son prédécesseur, et de le faire enfermer dans la prison de Dilsperg. Il souhaite, enfin, que Billikan revienne à leur Église, ce qui prouve que ce dernier avait persévéré dans ses sentiments catholiques[3]. Mélanchthon, qui, dans une lettre à Camérarius, fait mention de la même circonstance, ajoute, à son sujet[4] : *Il fut mon condisciple et j'avoue qu'il l'emportait, alors, de beaucoup sur moi par ses rares facultés et sa facilité pour la parole.*

Billikan entra enfin au service de l'électeur Philippe de Hesse, et vécut, à Marbourg, en qualité de conseiller d'État hessois. Comme cette nouvelle position n'apporta aucune modification à ses convictions religieuses, il faut croire que l'électeur, qui, pour tout le reste, était un protestant des plus décidés, passa sur les croyances de son nouveau serviteur, à cause de sa grande habileté dans les affaires. Billikan entretint, de Marbourg, avec le duc Othon Henri, une correspondance dont les passages suivants, datant de 1547 et 1548, peuvent servir à nous montrer le point où il en était alors sous le rapport religieux.

[1] L. c. F. a. Oro, et obtestor (optimum quemque lectorem), ne fidem habeat de me diversa, quam hic excussa sunt, narrantibus. Meminerit, multam esse temporum licentiam; ad summum venisse vitia; magnam esse ingratitudinem quorumdam, quibuscum jucundissime vixeris; mentiendi turpiter et impudenter summam esse libidinem; meminerit, omnes omnium mortalium ordines misere perturbatos esse, ut jam, quidquid libeat, liceat ob religionis et sacrorum contemptum, qui passim animos mortalium corripuit et corrupit, et quod consequi oportebat, judicia quoque hominum evertit.

[2] Schoepperlin. l. c.— [3] Corpus reformatorum. T. v, p. 369.— [4] L. c. p. 482.

« Cet article de la commémoraison des morts est grave et difficile : ce qu'on peut faire de mieux, c'est de suivre, dans ce qui le concerne, l'opinion de l'Église commune et instituée de Dieu. Car pourquoi, je vous prie, renonceriez-vous, dans les choses douteuses, aux explications que nous donne l'Église universelle, pour soumettre votre jugement à la raison propre de quelques hommes entêtés ou capricieux, qui ne savent ou ne veulent donner, à l'appui de leurs principes, que des sophismes et de belles paroles ?

» Toutes les fois que le vrai sens du rituel est bien compris et que, pour la conduite, on se règle vraiment d'après ses ordonnances, il serait fort difficile de rien imaginer qui pût le remplacer avec avantage; seulement, je prétends que la communion sous les deux espèces en est une partie nécessaire. Il faut, et il suffit que le commun des fidèles reçoive, sur ces choses, une instruction conforme à l'enseignement de l'Église. Tout est là.

» J'engage votre Altesse à ne point s'opposer à ce qu'on maintienne ou rétablisse, s'il est nécessaire, l'ancienne forme de la messe, en ayant soin, seulement, de faire administrer la communion sous les deux espèces, attendu que je ne vois pas qu'il se soit introduit aucun abus dans la célébration catholique de ce sacrifice, si ce n'est précisément la suppression d'une des deux espèces. Cette réforme, toutefois, est d'une telle importance, que je ne doute point qu'elle ne soit consentie, au moins avec celle du sacerdoce et de l'Église entière.

» Il est beaucoup de personnes qui ne croient point que la confession d'Augsbourg soit contraire à l'Église et à la tradition des Apôtres; il est du moins certain qu'elle y a constitué une séparation et une innovation, ainsi qu'ont fait certaines règles monastiques, celles de Saint-Benoît, de Saint-Augustin et surtout de Saint-François, par exemple, qui toutes ont également eu la prétention d'être la réalisation du saint Évangile. Il eût été plus avantageux aux protestants de laisser là leur Confession et d'insister, seulement, avec persévérance pour une réforme. Du moins, de cette manière, la séparation aurait-elle réellement eu de la consistance et de l'avenir. Il en est plusieurs qui ne rejettent ni ne condamnent absolument aucun article de cette Confession, si ce n'est, chez nous, Théobald Thammer, lequel rejette ce qui se rapporte à la foi et aux œuvres.

» Je crains fort que ce nouveau sacerdoce, ces pasteurs, ces prêtres, non plus que les opinions qu'ils ont répandues dans le monde, n'aient pas une bien longue existence. On ne peut ensuite douter, d'autre part, qu'il ne doive se faire aussi sous le rapport des

dignités, des biens et de l'autorité, de notables changements dans l'ancienne organisation de l'Église[1]. »

Mélanchthon observe encore, en 1554, que l'exemple donné par Billikan, Wizel et plusieurs autres, éloigna un grand nombre de personnes de ce qu'il appelle la vraie doctrine[2]. Il est donc évident que Billikan demeura, jusqu'à la fin, fidèle à la promesse qu'il fit quand il écrivait : « Je viens pour la seconde fois d'être enfanté à l'Eglise; je veux, désormais, continuer à y vivre, et, jusqu'à la fin, persévérer dans la foi qui est la seule véritable[3]. »

JACQUES STRAUSS.

Jacques Strauss fut, à la fois, un des premiers qui adoptèrent la doctrine nouvelle et qui divorcèrent avec elle et son chef. De Hall, dans la vallée de l'Inn, où, dès 1521, il prêcha la croyance luthérienne, il se rendit en Saxe, séjourna à Kemberg, puis à Eisenach, introduisit, avec l'agrément du prince, le luthéranisme dans plusieurs églises du voisinage, qu'il pourvut lui-même de prédicateurs, procédant partout avec une autorité telle, qu'après son retour à l'ancienne foi, Justus Jonas dit, en parlant de lui, « que non-seulement il avait régné dans son Église, mais qu'il avait encore été bailli, maire, conseiller, tout ce qu'on pouvait être. » Wizel répondit à cela : « Ce que vous reprochez ici à ce docteur, pourrait se rétorquer, avec plus de justice, contre votre Luther, qui ne fut pas seulement bailli, receveur et conseiller, mais encore prince et un prince autocrate, sans la volonté expresse duquel rien ne se faisait dans tout le pays, ni ne pouvait se faire[4]. »

[1] Neuburgsiche akten. Fasc. n. 25. B. Archiv-handschr.
[2] Melanchthonis opp. omnia Witebergæ. 1562. T. II, p. 827.
[3] Billicani Apologia de commento revocationis in religione. Wormatiæ. 1539. E. 2. b.
[4] Strobel's miscellaneen III. p. 8. 9.

Strauss ne paraît pas, du reste, avoir été jamais un partisan servile du Réformateur. Autant qu'on en peut juger par quelques rares données qui nous restent et par quelques accusations qu'on trouve, çà et là, dirigées contre lui, il aurait, dans le principe, voulu pousser de certaines réformes plus loin et plus vivement qu'elles ne l'ont été par Luther, et se serait, alors déjà, prononcé contre les abus introduits dans les relations civiles, contre la violence du bas peuple et contre cette incroyable cupidité qu'on voyait se manifester partout, et qui, plus tard, attira l'attention de Luther lui-même. Mais le principal reproche qu'on lui adresse, c'est de s'être, à partir de 1524, éloigné chaque jour davantage du parti luthérien, et de n'avoir caché à personne le déplaisir que lui causait l'esprit novateur du chef de la Réforme. Jonas, pour s'en venger, fit tout ce qu'il put pour le faire suspecter, avec Wizel, d'avoir pris part au soulèvement des paysans. Wizel le défendit contre cette accusation, en publiant qu'il pouvait attester, comme témoin oculaire, que non-seulement Strauss n'avait point poussé les paysans à la révolte, mais qu'il s'y était opposé, tant qu'il avait pu, en s'associant à l'autorité civile, et en adjurant le peuple, les larmes aux yeux, de demeurer en repos, si bien que les paysans étaient plus disposés à le jeter dans la Werra qu'à se conduire d'après ses conseils. Les renseignements que nous fournit Wizel montrent que Strauss jouit d'abord, en Saxe, d'une assez grande considération pour que le prince l'y chargeât de l'inspection des églises[1]. Wizel, dans l'écrit qu'il publia, en langue latine, contre Jonas, indique ainsi l'origine des persécutions auxquelles Strauss fut en butte de la part des Wittembergois : « Vous avez, leur dit-il, persécuté cet homme, tant qu'il a eu un souffle de vie : pourquoi? parce qu'il refusait de s'humilier en votre présence et de se faire le marchepied de votre orgueil. Avant qu'il n'eût pris la plume contre votre cupidité, contre vos mœurs et celles de votre troupeau, vous le teniez pour un des plus éminents évangélistes; et maintenant, au contraire, il n'en est pas de si chétif, que Strauss

[1] Wizel von der christlichen Kirche wider Jodokum Koch A. Leipzig, 1534. G. 3.

ne soit plus médiocre encore. « Il était un zélé luthérien, c'est-à-dire un ennemi déclaré de l'Église romaine, *dans le sein de laquelle il voulut, cependant, comme on sait, rentrer avant de mourir.* Je ne sache pas qu'on puisse lui reprocher autre chose[1]. » Luther, surtout, était singulièrement irrité contre Strauss. Dans une lettre, de 1526, à Spalatin, il souhaite que les princes séculiers interdisent l'enseignement à cet homme, qui ne songe qu'à sa propre élévation, et auquel il ne manque que l'occasion d'exercer sa fureur. « Il y a longtemps, dit-il, qu'il est mécontent de nous et qu'il nous place bien au-dessous de Bauer, de ce séditieux entaché de l'erreur de Carlstad[2]. »

Après que Strauss eut quitté Eisenach, Luther écrivit à son successeur, Thomas Neuenhagen :

« Je désire que vous employiez tout votre zèle à prêcher la liberté évangélique, et que vous fassiez comme vous l'entendrez quant aux cérémonies. Ne manquez pas de déverser tout votre mépris sur cet esprit de ténèbres (Strauss); car vous n'ignorez pas que c'est Satan en personne. J'aime mieux, qu'en haine de Strauss et de ses adhérents, vous tombiez dans quelque excès en ce sens, que si vous paraissiez leur céder en la moindre chose[3]. »

On voit ici que Strauss comptait alors encore, à Eisenach, des partisans dévoués; il y en eut même encore longtemps après, au rapport de Mykónius qui, en parlant de Justus Menius, dit : qu'il eut beaucoup de peine à se délivrer de la

[1] Wicelli Confutatio Calumn. resp. Lipsiæ, 1533. B. 4. a. Quid ita allatras mortuos? Parum erat, virum istum, dum viveret, à vobis divexatum, non ob aliud, quam quod nollet vestros pedes exosculari? Antequam de usura is scriberet, et mores tum vestros, tum evangelici populi argueret, habebatur vobis evangelista non in postremis, sed dein despectus, ut nemo. — Homo fortiter Lutheranus erat, hoc est Ecclesiæ Romanæ impugnator acerrimus (ad quam ante obitum rediisse dicitur). Præterea, vel dispeream, nihil reprehensum in eo vidi.

[2] Lutheri epp. ed. Aurifaber 11. F. 280. Valde vellem Dr. Strauss sua quoque regna quærenti per principes inhiberi. Non deest homini furor, sed locus et tempus. Jamdudum, licet occulte, nos ei parum probamur, qui rusticum illum seditiosum, totum Carlstadiensem, nobis longè præfert, quem tu Norimbergæ mirabaris.

[3] L. C. II. f. 318. b. Placet, ut libertatem evangelicam verbo tractes, tum ceremoniis prorsus libere utaris, contemptoque satana cum suis contentiosis, sciens, quoniam Satan est; denique malo, te in despectum Straussii Straussianorumque excedere in hanc partem, quam uno digito illis in suam partem cedere.

puanteur et des ordures qu'avait laissées le docteur Strauss [1].

Strauss devint, en 1526, prédicateur à Bade. Il prit une part active aux débats sur la sainte Cène, se prononça contre l'opinion de Zwingle, et mourut, selon toute apparence, vers l'an 1534 [2].

JEAN DE STAUPITZ.

Jean de Staupitz, provincial d'un couvent d'Augustins de Meissen en Thuringe et, conséquemment, supérieur ecclésiastique de Luther, exerça sur lui une très-grande influence, et contribua réellement, jusqu'en 1519, à la direction de son développement intellectuel et moral. Luther rapporte qu'il se permit un jour, en sa présence, un propos fort téméraire et frisant quelque peu le blasphème : si le fait est vrai, Staupitz a, peut-être, par cette parole imprudente, déposé dans l'âme de son subordonné le germe de toutes les impiétés qui devaient plus tard troubler le monde. «Tandis que j'étais moine, dit Luther, j'entretenais une correspondance active avec le docteur Staupitz. Un jour que, dans une de mes lettres, je m'étais pris à gémir sur le grand nombre de mes fautes, et que je m'étais écrié : « O mes péchés, mes péchés, mes péchés! » il me répondit en ces termes : « Vous souhaitez d'être sans péché, quoiqu'au fond vous n'en ayez point de véritable. Sachez que Jésus-Christ n'est rédempteur que pour nos vrais péchés, comme le sont, par exemple, le parricide, le blasphème, l'adultère. Il n'en est même pas d'autres. Si vous désirez que Jésus-Christ vous vienne en aide, ayez une bonne liste de péchés véritables; laissez-moi là toutes ces fautes microscopiques, et ne vous amusez point à vous faire un crime de chaque enfantillage [3]. » Staupitz paraît, en général, je le répète,

[1] Myconius. Hist. Reform. p. 61.

[2] Strobel. p. 25. cf. Paulini Annales Isenacenses. Frcf. 1698. p. 138.

[3] Luthers Schriften. edit. de Walch. part. XXII, p. 553.

avoir eu, pendant quelque temps, un fort grand ascendant sur Luther; ainsi, plusieurs de ses assertions firent sur son esprit une singulière impression et se gravèrent profondément dans sa mémoire.

De son côté, Staupitz augura d'abord très-bien de l'entreprise de son confrère : il la jugeait juste, sage et réellement dans une bonne direction de réforme ecclésiastique. Luther avait donc alors en lui un puissant protecteur et, en quelque sorte, un patron[1]. Quoiqu'il fût mal disposé pour la cour de Rome, et qu'il critiquât fort les abus, Staupitz n'en était pas moins resté franchement catholique dans ce qui touchait à la foi. Soutenu par son amitié pour Luther et par l'espoir que cet homme finirait par être l'instrument d'une réforme au sein même de l'Eglise, il s'attacha, quelque temps encore, à donner à la doctrine une interprétation favorable, de manière à ce qu'on pût toujours, à la rigueur, la faire concorder avec celle de l'Eglise. Luther fait, sans doute, allusion à ces efforts de son ami, quand il dit : « Je me rappelle parfaitement ce que me disait le docteur Staupitz, dans les premiers temps de la publication de mon Evangile. — *Ce qui me console*, disait-il, *et me fait un grand plaisir, c'est que la doctrine de l'Évangile qu'on vient de remettre en lumière, n'accorde honneur et valeur qu'à Dieu seul et ne donne rien à l'homme ; or, il est évident qu'on ne saurait trop honorer Dieu ni lui attribuer trop de bonté.* — C'est ainsi qu'il m'encourageait alors[2]. »

Mais après qu'eurent paru l'écrit adressé *à la noblesse chrétienne d'Allemagne* et celui *sur la captivité de Babylone*, qui dissipèrent tant d'illusions pareilles à la sienne, Staupitz commença à tenir une ligne de conduite différente. Il quitta, pendant ces entrefaites, Meissen pour Salzbourg, où, sur la demande du cardinal archevêque Matthieu Lenk, il obtint l'autorisation du pape d'abandonner les Augustins pour entrer, en qualité d'abbé, chez les Bénédictins de Saint-Pierre. On voit, par une lettre de Luther, que Staupitz écrivit, en 1522, à ce réformateur, que sa doctrine comptait parmi ses approbateurs tout ce qu'il y avait d'hommes débauchés, et que ses

[1] Grimm de Johanne Staupitio ejusque in sacr. instaur. meritis, dans Ilgen, zeitschrift für historische Theologie. v. VII. p. 74-79.
[2] Luthers schriften édit. de Walch. part. VIII, p. 1678.

derniers écrits avaient été, pour les honnêtes gens, un grand sujet de scandale[1]. Quelques mois après, Luther écrit à Lenk, qu'il ne comprenait plus les lettres de Staupitz; qu'on n'y retrouvait plus son esprit; que Staupitz ne savait plus écrire comme autrefois; et que tout ce que lui, Luther, pouvait faire, c'était de lui souhaiter de revenir à des sentiments meilleurs[2]. Luther paraît, dès ce moment, avoir changé sa première affection pour Staupitz contre une antipathie profonde, ainsi qu'il lui arrivait pour tous ceux qui n'adhéraient point aveuglément à ses principes. Staupitz mourut peu de temps après; et Luther considéra sa fin comme une punition du Ciel, sans doute à cause du blâme que son ancien supérieur avait, en dernier lieu, prononcé sur sa doctrine.

Lenk, en 1525, l'ayant chargé d'examiner un écrit de Staupitz qu'il était question de publier, Luther le lui renvoya, quel-temps après, en l'accompagnant d'un jugement qui n'était favorable ni à l'écrit, ni à son auteur. Il ajouta, toutefois, que comme il paraissait journellement un grand nombre de livres abominables, il n'y avait, sans doute, pas de raison pour que celui de Staupitz ne vît pas également le jour [3].

VITUS AMERPACH.

Il se trouva, même dans la métropole de la croyance nouvelle, et au sein de l'Université de Wittemberg, un homme qui, malgré son intimité et des rapports journaliers avec Luther, Mélanchthon, Bugenhagen, Jonas et Cruciger, finit par se convaincre que la doctrine nouvellement fondée et propagée au

[1] Lutheri epp. ed. Aurifaber II. f. 76. b. Quod tu scribis, mea jactari ab iis, qui lupanaria colunt, et multa scandala ex recensioribus scriptis meis orta, neque miror, neque metuo.

[2] L. c. f. 98. a. Litteras Staupitii non intelligo, nisi quod spiritu inanissimas video, ac non, ut solebat, scribit : Dominus revocet eum.

[3] Grimm l. c. p. 85.

prix de tant de sacrifices et de peines, était foncièrement fausse et mensongère, tandis que cette ancienne Eglise, incessamment désignée comme un tissu de fourberies et d'abominations, était bien et véritablement la seule église instituée par les Apôtres. Cet homme, c'était le professeur de philosophie Vitus Amerpach, de Wemdingen, l'un des meilleurs humanistes de son temps, et dont le docteur Ratzenberger, médecin particulier de l'électeur Jean Frédérique, nous parle comme d'un penseur profond et un dialecticien des plus distingués[1]. Il était du petit nombre de savants qui s'occupaient alors sérieusement et librement d'études philosophiques et anthropologiques: ses traités de l'âme et de la philosophie naturelle prouvent qu'il s'était familiarisé avec la philosophie grecque, et particulièrement avec celle d'Aristote, sans rester étranger à la connaissance des Pères de l'Eglise et des théologiens plus modernes. Il ne nous a pas laissé, lui-même, de détails sur les changements qui s'étaient opérés dans ses convictions religieuses. Seulement, en 1541, il déclara publiquement que ce qui l'avait amené de son pays à Wittemberg, c'était son attachement pour la religion, et que ce qui l'avait porté à s'établir dans cette ville, c'était la liberté dont il pensait y jouir pour professer ouvertement ses nouvelles croyances[2]. Vers le même temps, et dans la préface de ses *Antiparadoxes*, il nous parle d'une classe de théologiens qui, dit-il, n'ont pris du Christ et de la vie chrétienne que des paroles et le nom, et qui sont, eux-mêmes, au fond, pleins d'orgueil, de présomption, de mépris pour autrui, d'envie, de dissimulation, d'avarice et d'hypocrisie, pour ne rien dire de plus: description que Mélanchthon croit se rapporter aux collègues

[1] Ratzenberger's geheime geschichte von den chur-und Sacchs. hoefen. Herausgegeben v. Strobel. Altdorf. 1774, p. 29.

[2] Dans la dédicace de son *Encomium Patriæ* (Antiparadoxa Argent. 1541. F. 4. b.). Religionis amor et hujus urbis celebritas ac admiratio me in hanc terram pertraxerunt, nihil minus cogitantem, quam ut in ea tam diu manerem, sed potius abhorrentem oculis et animo à loco tam remoto à patria, suutque, ut verum fatear, primum irrisi à me illi tacite, qui tam facile huc se alligarent. Sed animus una cum ætate mutatur, et tum adolescenti non veniebant in mentem hujus terræ commoda, quæ postea procedentibus annis et vidi et magnifeci. An tu non putas magnum commodum Christiano, aut potius maximum, tuto profiteri posse ac facere, quæ sentiat esse verissima et pietati convenientissima?

d'Amerpach à l'université de Wittemberg[1]. Ce ne furent, du reste, ni l'expérience ni des impressions purement personnelles qui déterminèrent le revirement d'Amerpach dans ses croyances : ce furent plutôt ses études approfondies des saints Pères ; la doctrine de la justification, dont le caractère corrupteur se dévoila bientôt à tous ceux dont la nature et la science étaient plus profondément religieuses ; enfin la conviction, puisée dans ses travaux, que l'enseignement luthérien était complétement nouveau et n'avait rien de commun avec l'enseignement chrétien des premiers siècles. Vers ce même temps, nous trouvons que Cruciger écrivait à Dietrich à son sujet[2] :

« Il commence à combattre nos principes, bien qu'il n'ose encore le faire ouvertement, et il s'occupe fort de la lecture des anciens Pères. Il donne au théologien Eck la préférence sur les nôtres, et il l'élève jusqu'aux nues. Il va jusqu'à nous critiquer dans l'article le moins douteux de notre doctrine, dans le mariage des prêtres, parce que nous différons de l'ancienne Église. »

Il paraît que le bruit de son changement de convictions, dont, du reste, il ne faisait point mystère, se répandit jusqu'à la cour de l'électeur et y fit une assez grande sensation, pour que le chancelier Bruck crût devoir s'adresser à Mélanchthon afin d'en obtenir de plus amples nouvelles. Celui-ci rendit compte au chancelier de ce qui se passait ; mais, de peur que les observations et les principes d'Amerpach ne fissent, à la cour, une impression défavorable à leur cause, il les accompagna de réflexions de sa part qui, toutefois, étaient de telle nature qu'elles ne purent que fortifier les nouvelles convictions d'Amerpach, s'il en eut connaissance. Amerpach s'était principalement attaqué à la doctrine de la justification,

[1] Antiparadoxa. A. 7. b. De Christo et ejus vivendi ratione tantum verba, nihil aliud habent, pleni ambitione, fastu, contemptu aliorum, invidia, simulatione, dissimulatione et avaritia, ne quid dicam durius. Corp. Ref. ed. Bretschneider. T. v. p. 233. Nec dimico de ullis meis opinionibus, nec adulatione alienis erroribus applaudo, ut sugillas seu nos seu nostros in præfatione τῶν αντιπαραδοξων.

[2] Cod. Manch. 357. Coll. Camer. VII. n. 89. Man. de la Bibl. roy. de Munich. Nunc incipit doctrinæ adversari, et si nondum aperte hoc facit, multus est in legendis Patribus, miratur Eckium theologum præ nostris in cœlum evehens, etiam in minimè omnium obscuro articulo de conjugio sacerdotum deprehendit nos, quod ab Ecclesia veteie dissentiamus.

qui, défigurée, comme elle était, par Luther et Mélanchthon, n'avait plus rien de commun avec celle des saints Pères, des Jérôme, des Ambroise, des Augustin, des Chrysostome et des théologiens leurs successeurs. Mélanchthon lui répondit, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il y eut certainement un bon nombre de théologiens, même de ceux qui n'ont pas écrit, qui ont, mieux que les Pères, aperçu la vérité[1]; et que, parmi ceux dont nous avons des écrits, il en est deux au moins, Ambroise et surtout Augustin, qui se trouvent de leur côté. — Voilà donc ce que disait alors cet homme, qui, douze ans auparavant, recommandait à son ami Brenz, à propos de la même doctrine, de ne point se laisser induire en erreur par l'imagination d'Augustin[2] ! Un reste de pudeur lui fit ajouter, il est vrai, cette fois encore : qu'à la vérité Ambroise et Augustin s'exprimaient parfois d'une manière impropre et peu commode. Mais, quand Amerpach en appelle à l'Eglise et à la promesse qui lui fut faite, que jamais elle ne se tromperait dans les choses importantes, comme le sont la justification et le sacrifice de l'autel ; quand il soutient la légitimité de la suprématie papale, la nécessité d'une succession pour les évêques et d'une ordination épiscopale pour les prêtres, Mélanchthon y répond de manière à ne pas laisser de doute sur la peine qu'il avait à se défendre. On avouera, du moins, dit-il, qu'il y avait là aussi, parfois, quelques ténèbres; et que, si le docteur Amerpach s'en laisse imposer par l'ancienneté de la doctrine papale, il doit être également facile, et par le même motif, de légitimer les vices et les abus les plus notoires, comme est, par exemple, le trafic des messes par les prêtres sacriléges. Pour ce qui est de l'Église, il reconnaissait qu'un de ses caractères était d'être visible et perpétuelle ; mais il observe qu'il n'est pas dit quelle serait son étendue, et qu'elle pouvait être plus ou moins grande ou petite, plus ou moins pure ou impure. Il finit en disant qu'il ne croyait point avoir personnellement jamais offensé Amerpach ; qu'il

[1] Corp. Reformat. ed. Bretschneider. T. v, p. 243. Ad hoc sæpe respondimus, negare nos illam minorem : quod omnes semper à nobis dissenserint, imo certissimum est, multos, etiam qui non scripserunt, plus habuisse lucis.

[2] V. la lettre de Melanchthon à Brenz. Corp. Ref. T. II, p. 501.

l'affectionnait même et désirait qu'il restât un des ornements de l'Université de Wittemberg.

Au rapport de Ratzenberg, Amerpach eut également des conférences avec Luther, dont les réponses ne le satisfirent pas davantage[1].

Il s'éloigna conséquemment de Wittemberg et se rendit d'abord à Eichstadt, puis à Ingolstadt, où il enseigna pareillement la philosophie et mourut en 1557. La femme qu'il avait épousée à Wittemberg abjura comme lui. Luther écrivait alors à Lauterbach[2] : « Vous savez qu'il nous a quittés, celui qui n'était pas des nôtres, Vitus Amerpach; et qu'il est allé se réunir à Eck, à Ingolstadt, afin, sans doute, d'y calomnier notre doctrine, plus encore que ne fit ce dernier lui-même. » Ces appréhensions de Luther ne se trouvèrent point fondées. Amerpach évita, tant qu'il put, dans ses écrits postérieurs à cette époque, de dire même un seul mot des dissensions religieuses et de ses anciens collègues de Wittemberg. Seulement, en 1545, ayant publié un recueil des Capitulaires de Charlemagne et de Lothaire, il parle, dans la préface dédicatoire adressée à Charles-Quint, de la situation religieuse de l'époque, et souhaite que l'empereur réussisse à ramener l'Allemagne déchirée à son unité primitive, assurant que la foule, malgré sa jactance actuelle et son goût pour la licence et la nouveauté, ne ferait pas grande difficulté de suivre l'exemple de ses princes[3]. — Il conseille au pouvoir, dès que l'unité sera rétablie, de donner ses premiers soins à ré-

[1] Ratzenberger. p. 28. Amerpach avait, en philosophie comme en théologie, deux opinions à lui, qui étaient contraires à la manière de voir de Luther et de Philippe, et qu'il laissait apercevoir également dans ses discussions publiques et particulières. Philippe entreprit quelquefois, de sa propre autorité, de le rappeler à l'ordre; sans doute que les complaisants de Philippe contribuèrent à ce désaccord, en rapportant à leur patron les opinions d'Amerpach avec ce zèle aveugle qui dénature les objets. — Luther usa de plus de douceur à l'égard d'Amerpach que n'avait fait Philippe; il eut même avec lui des entretiens fréquents, voulant sans doute éviter qu'Amerpach ne pût l'accuser de précipitation à son égard. Mais Amerpach, n'ayant pu s'accorder ni avec Luther, ni avec Mélanchthon, quitta Wittemberg, et se rendit à Ingolstadt, où il abjura le luthéranisme et devint professeur de philosophie.

[2] Luthers Briefe, herausg. v. de Wette. a. 1544, d. 9. fév. part. v, p. 629.

[3] Viti Amerpachii præcipuæ constitutiones Caroli Magni, etc. Ingolstad. 1545. præf. dicat. A. 3. a. Vulgus facile sequetur magistratuum auctoritatem, quantumvis nunc ferociat et nihil spectet, nisi novitatem ac licentiam.

primer cette rage de calomnie et de médisance, qui n'eut jamais rien de comparable, qui, compromet la dignité de la religion et de l'empire, et dont on est, en grande partie, redevable à la cupidité des imprimeurs et à une lâche connivence de la part des magistrats inférieurs. « Quand, ajoute-t-il, je songe à cet épouvantable désordre, les hommes m'apparaissent, je ne dirai pas comme des êtres remplis de fiel et de venin, ce serait au-dessous de la vérité, mais comme de vrais possédés, des gens inspirés et poussés par le démon. Et en pourrait-il être différemment, quand on voit, dans les églises, le peuple ne plus savoir à quoi se fixer, se partager en cent partis hostiles les uns aux autres, et se déchirer avec une fureur dont l'histoire n'offre pas d'exemple? Et plut à Dieu que cette anarchie n'existât que dans le peuple [1] ! »

WILIBALD PIRKHEIMER.

Le sénateur de Nuremberg et conseiller impérial, Wilibald Pirkheimer, surnommé le Xénophon Nurembergeois, à cause de sa vaste érudition, de sa prudence dans les conseils, de son rare talent pour la parole, et de la gloire militaire qu'il s'était acquise, en qualité de général, au service de Maximilien I; Wilibald Pirkheimer, par ses nombreux amis et l'étendue de ses relations parmi les érudits, s'était fait une im-

[1] L. c. A. 8. a. Deinde coerceatis inusitatam et licentissimam illam rabiem calumniandi et maledicendi, ad quam non parum facit multorum Typographorum avaritia et plus quam venalis opera, conniventibus ad hanc turpitudinem passim inferioribus magistratibus non sine summo et religionis et imperii nostri dedecore. Cum aliquando cogito de hac deformitate, videntur mihi non oestris perciti homines, sed vivis, ut dicimus, diabolis ἄγεσθαι καὶ φέρεσθαι. Sed ita necesse est fieri, cum in Ecclesia

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Ac utinam vulgus tantum, etsi nusquam in ullis historiis inveniri potest, nisi fallor tanta linguarum in acerbitate et conviciis temulentia, ut sic dicam, tanta insania, tantus furor.

mense réputation dans l'Europe entière et passait pour le chef des Reuchlinistes, ayant pris une part active aux débats de Reuchlin avec les théologiens de Cologne. Il prétendait, cependant, n'appartenir lui-même à aucune école. « Je n'ai pas de disciple, disait-il, et ne le suis, moi-même, de personne. J'accepte la vérité, de quelque part qu'elle me vienne, et m'attache à quiconque me paraît avoir raison[1]. » On peut, du reste, juger de ses dispositions religieuses, par cela qu'il traduisit ou édita plusieurs Pères de l'Église, entr'autres saint Fulgence et les discours de saint Grégoire de Nazianze. Le mouvement religieux de la Saxe ayant suivi, à peu de temps d'intervalle, la querelle de Reuchlin, il y donna d'abord tout son concours, et se reconnut, partout dans sa correspondance, pour un chaud partisan des réformateurs et de la réforme. Luther ayant passé par Nuremberg, à son retour d'Augsbourg, où venait d'avoir lieu sa conférence avec le cardinal Campège, Pirkheimer l'accueillit avec distinction et le fit loger chez lui, ce qui brouilla le sénateur avec son ami Kilian Leib, prieur à Rebdorf[2].

Dans une lettre qu'il écrivit, vers ce temps, à Jérôme Emser, il dit que le prince Frédérique de Saxe ne pouvait élever à sa mémoire un plus beau monument que cette excellente académie de Wittemberg qu'il venait de fonder. Il ajoute qu'il se hasarderait de prôner les mérites de ces hommes célèbres, si l'on pouvait raisonnablement entreprendre de compter les étoiles. Il suffirait, dit-il encore, à la gloire de ces sages de Wittemberg, d'avoir été les premiers qui, après tant de siècles, osèrent lever les yeux vers la lumière et réformer la manière vicieuse dont on philosophait dans la théologie chrétienne[3].

Le nom de Pirkheimer figurait, avec celui de Lazare Spengler, dans le bref d'excommunication qu'Eck avait fait publiquement afficher. Ils en appelèrent, tous les deux, au pape Innocent X et furent également absous l'un et l'autre. Pirkheimer adressa, plus tard, au successeur de Léon, au pape Adrien VI, *attendu, dit-il, que rarement on recevait à Rome des*

[1] Erhard's geschichte des Wiederaufbluchens wissenschaftlicher Bildung Magdeburg. 1832. III, p. 27.
[2] Literar. Wochenblatt. v. II. p. 85.
[3] Der Biograph. Halle. 1803. III, p. 464.

renseignements fidèles sur l'état des choses, une lettre où il sauvegarde chaudement Luther, *cet homme excellent et plein de science*, et dans laquelle il s'exprime avec peu de ménagement sur le compte d'Eck et des Dominicains, qu'il accuse d'être les auteurs de tout ce soulèvement contre l'Église [1].

Dans sa correspondance avec ses amis, on trouve, partout où il est question de l'Église, l'expression *Église évangélique*. La seule chose qu'on puisse d'ailleurs conclure de ses lettres appartenant à cette période, c'est qu'il n'approuvait point la violence et l'emportement passionné de Luther, non plus que l'abolition de certains usages catholiques et la suppression complète de tous les couvents sans exception [2].

On trouve encore, dans ceux de ses écrits qui appartiennent aux années suivantes [3], la rédaction imprimée d'un appel à « l'*universalité* de la nation allemande, » et ayant pour titre *Des persécuteurs de la vérité évangélique, de leurs vues et de leurs intrigues*, et dans laquelle il défend, d'une manière mordante, le mouvement de la Réforme contre ses adversaires, tant séculiers qu'ecclésiastiques. La corruption morale qui, partout, suivit de près la propagation de la foi nouvelle, fut ce qui contribua le plus à lui dessiller les yeux. Nous voyons déjà son ami Kochlaeus [4], dans une lettre qu'il lui écrivit, en 1527, lui témoigner son étonnement de ce que, dans la discussion soulevée par la doctrine d'Œcolampade sur la Cène, il s'était déclaré pour l'opinion luthérienne.

[1] L. c. p. 466, 67.

[2] L. c. p. 470. cf. Will's Nurnberg. Gelehrtenlexikon. III. p. 159. L'éditeur de la vie de Pirkheimer, dans le Biographe III, v, p. 474, pense ainsi qu'Erhard, l. c. p. 47, que cet appel ne fut écrit qu'après la diète d'Augsbourg, c'est-à-dire en 1530; de quoi le premier croit pouvoir conclure que ce fut alors seulement, c'est-à-dire peu de mois avant sa mort, que Pirkheimer eut l'intention de se convertir publiquement à la doctrine protestante. Mais cet écrit fait lui-même clairement entendre qu'il fut composé peu de temps après une assemblée des États tenue à Nuremberg, à laquelle assistaient les délégués de l'électeur Frédérique de Saxe, et dans laquelle la ville de Spire fut désignée pour être le siége de la diète prochaine. Cela prouve évidemment que la rédaction de cette pièce ne peut dater que de l'an 1524. Déjà les mots : *L'assemblée fut congédiée et les états ajournés à Essling* (Biograph. III. 476), ne peuvent laisser le moindre doute sur la date de la diète. Comp. l'Histoire universelle d'Haeberlin, N. H. X. p. 570.

[3] Heumanni docum. litteraria. p. 57. Miror, cum in plerisque à Luthero dissentias, in hac re tam ardua uni illi magis adhærere volueris, quam universæ per orbem ecclesiæ.

« Je ne puis comprendre, lui dit-il, que vous, qui, presque partout ailleurs, différez entièrement de manière de voir avec Luther, vous attachiez, dans une question d'une aussi haute importance (celle de la transsubstantiation), plus de valeur à l'opinion de cet homme seul qu'à celle de l'Église catholique entière. »

Bucer s'exprime, à peu près, dans les mêmes termes, dans une de ses lettres écrites vers 1530.

« Je voudrais bien, lui mande-t-il, vous faire une visite, à mon passage à Nuremberg; mais, comme vous êtes en désaccord avec nous sur la plupart des questions religieuses, et qu'on est parvenu, par des imputations calomnieuses, à me rendre parmi les honnêtes gens un objet d'exécration et d'horreur, je ne me hasarderai point à me présenter chez vous sans une invitation expresse [1]. »

On rencontre encore, enfin, dans les lettres qu'il écrivit à ses amis, à partir de cette époque, des descriptions énergiques de la dépravation luthérienne; et ces descriptions prouvent, indépendamment du témoignage de Leib, que Pirkheimer, vers la fin de sa vie, rentra dans la communion catholique, et y mourut en 1530 [2]. Vers l'an 1524, la majeure partie de ses concitoyens avait embrassé la croyance luthérienne. Or, trois ans après, à peine, Pirkheimer se plaint déjà, amèrement, de l'état moral et religieux *produit* par la doctrine nouvelle. Dans sa lettre à Vitus Beld, il s'exprime en ces termes :

« Je n'ai rien à vous mander touchant nos affaires religieuses, si ce n'est que tout le monde a constamment à la bouche le nom de l'Évangile, alors même qu'on se comporte, dans la pratique, en violation flagrante de ses préceptes. Cette contradiction ne peut être que l'effet de la colère de Dieu, qui veut, sans doute, nous punir avec d'autant plus de rigueur que nous connaissons mieux la loi, et que, dans nos actions, nous nous écartons davantage de ce qu'elle exige. — Notre ami Schoener vient d'épouser une toute jeune personne : je laisse à ce vieillard goutteux le soin de décider lui-même, s'il s'est conduit en cela conformément à la sagesse. Je ne dirai qu'une chose, c'est que l'Évangile ne paraît aux yeux de ces gens-là n'avoir d'autre destination que celle de mas-

[1] Fraytagii selectæ epistolæ virorum doctorum. Lips. 1831, p. 45. Verum cum de plerisque religionis nostræ dogmatis tu diversum sentias, et multis præterea falsis criminibus aversandum bonis me mendax jam fama reddat, non ausim tuam præstantiam, nisi vocatus adire.

[2] Litterar. Wochenblatt, T. II, p. 85.— Kilian Leib's Verantwortung d. Klosterstandes. f. 170, b.

quer leurs appétits charnels. Mais il ne suffit pas de s'écrier : *Seigneur ! Seigneur !* pour entrer dans le royaume des cieux [1]. »

Pirkheimer s'exprime à peu près de même dans sa lettre à André Imhof, en 1526 :

« Nous nous vantons tous d'être parfaitement évangéliques et de tenir, en toutes choses, une conduite exemplaire; malheureusement ces vaines paroles sont jusqu'ici les seuls fruits qu'aient produits nos croyances. Je crains fort que le souverain Juge, qui fait plus attention à nos sentiments et à nos actions qu'à nos paroles, ne nous tienne pas grand compte de toutes nos vanteries, et ne nous punisse avec d'autant plus de sévérité que notre vie s'accorde moins avec notre profession de foi et nos connaissances [2]. »

Les convictions que Pirkheimer eut l'occasion de se faire sur l'influence exercée par la religion nouvelle, à partir de cette époque jusqu'en 1527, ne furent pas non plus très-favorables à la Réforme; c'est ce que nous montre fort bien une de ses lettres à Zasius, où il dit entr'autres :

« J'espérais, au commencement, que nous obtiendrions une certaine liberté, je veux dire une liberté spirituelle; mais tout est, au contraire, tellement dirigé vers les délices de la chair, que ce qui se passe sous nos yeux doit nécessairement être cent fois pis que ce qui se voyait naguère. Plût au Ciel que les Nurembergeois s'avisassent, une bonne fois, d'ouvrir les yeux et de ne point se laisser abuser ainsi par une poignée d'intrigants et de suborneurs! Ils ne sont pas tous aveugles; mais la majorité fait la loi, et l'expérience de tous les jours nous montre assez, si c'est la gloire de Dieu ou son propre avantage qu'elle se propose [3]. »

[1] Placid. Braun notitia histor. litter. de codd. mnscr. in bibliotheca ad SS. Udalr. et Afram Augustæ. Aug. Vindel, 1793, T. IV, p. 190. De rebus fidei nihil aliud scribere possum, nisi quod omnes Evangelium in ore habere video, quum reipsa nil minus faciunt, quam quod illud exigit, et hoc procul dubio divina operatur ira, quæ nos acrius plectere intendit, cum plane sciamus, quid agere debeamus, interim tamen nil minus, quam, quod docet, faciamus. Dominus sit nobis propitius. — Schoener noster uxorem duxit juvenculam, quam sapienter vero, ipse videat, homo jam senex et podagra laborans. Verum Evangelium carnis tegere cogitur appetitum; sed non omnis, qui dicit mihi : Domine, Domine! intrabit regnum cœlorum.—Ce Schoener était professeur de mathématiques au nouveau gymnase de Nuremberg et ami de Melanchthon. Wil's Nuremb. Geln. Lexic. III, 560.

[2] Pirkheimeri opp. ed. Goldast. Frcf. 1610, p. 35.

[3] Zasii epp. ed. Riegger, p. 505. Sperabam sub initium libertatem aliquam, sed spiritualem nobis affulsuram. Verum, ut cernere licet, ita omnia in carnis vertuntur delicias, ut ultima longè prioribus pejora existant. Utinam Norim-

Deux ans plus tard, il dédie au même Zasius la traduction d'un livre de saint Grégoire de Nazianze. La nature de cet ouvrage lui fournit l'occasion de s'expliquer, plus catégoriquement encore, sur l'état et sur les résultats déplorables de la réforme luthérienne.

« Faut-il s'étonner que des impudiques [1], des pervers se soient présentés pour instruire la jeunesse, quand on vit dans un siècle tellement fertile en instituteurs de commande, que non-seulement des hommes dépravés, ignorants et sans culture, se posent en maîtres et en docteurs du peuple de Jésus-Christ; mais que les femmes elles-mêmes se croient appelées à enseigner, et monteraient volontiers en chaire pour y prêcher, si saint Paul n'était là pour leur refuser ce privilége. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi, puisque nous devons tous être docteurs de la loi, et que l'espèce féminine est douée d'un talent particulier pour la parole? Qu'y a-t-il, d'ailleurs, de plus facile que de reprendre les autres, bien qu'il soit si malaisé d'être soi-même irréprochable? Cependant, au

bergenses mei aliquando oculos aperire et non ita seductoribus quibusdam se abutendos præbere incipiant. Tametsi non omnes sint excæcati, vincit tamen major pars, quæ quotidie experitur num Dei honor aut utilitas propria quæratur.

[1] L. c. p. 344-45. Quid mirum, si tales quoque docendi munus subire conarentur, — lenones et pessimi nebulones, — quum cernamus, præsentem ætatem adeo fertilem esse instruentium turba, ut non solum homines mali, rudes et imperiti populum Christi erudire audeant, sed et mulierculæ quædam se ad officium tale optimas esse censeant, et ni Pauli restiterit auctoritas, procul dubio etiam declamandi gratia suggestum ascenderent. Et cur non? Quum omnes θεοδιδακτοῦς esse oporteat, et femininum genus præcipua polleat garrulitate. Quid enim facilius, quam alios reprehendere, quemadmodum difficillimum seipsum inculpatum exhibere. Interim nos inter tantam docentium multitudinem titulo tenus Christiani sumus, morum autem pravitate gentiles etiam superamus, Evangelica gloriamur libertate, quam penitus in carnis convertimus occasionem. Baptismo corpora nostra abluta esse jactamus, quum interim mens sordidissimis inquinata sit vitiis. Spem omnem in Christo ponere videmur, quem tamen solum vitiorum nostrorum tegumentum habemus. Charitatem simulamus, quum interim odio et factionibus ubique digladiemur, et in summa nil minus sumus, quam quod fingimus. — Quid enim jucundius esse posset, quam sub Evangelii prætextu gloriam, divitias, uxores, victum, vestitum, supellectilem pretiosam et cuncta alia, quibus vulgo humana felicitas consistere censetur, acquirere? Et, quod omnium est bellissimum, quum tales simus taliterque vivamus, suavissime nobis ipsis blandimur, Christumque pro omnibus satisfecisse autumamus, quo nos ob pretiosi sanguinis ejus effusionem secure in alteram aurem dormiamus, et otiosi ac deliciis cunctis diffluentes mollissime vivamus. Fidem igitur prætendimus, licet illa sine operibus sit mortua, quemadmodum et opera sine fide; caritatis vero affectus ita in nobis ardet, ut plane ex factis nostris appareat, quanti momenti apud nos illius sit affectus.

milieu de ce grand nombre d'instituteurs et de docteurs, nous sommes à peine chrétiens de nom, nous l'emportons, par la perversité de nos mœurs, sur les païens eux-mêmes, et n'en continuons pas moins à nous glorifier de l'Évangile, qui, dans nos mains, n'est plus qu'une licence au profit de nos passions charnelles. Nous parlons avec emphase du baptême qui purifia notre corps, alors même que notre âme est entachée des plus honteuses souillures. Nous feignons de ne mettre notre espoir que dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, que cependant nous ne considérons réellement que comme un moyen de couvrir nos iniquités et nos vices. Nous affichons la charité, quand nous ne respirons que haine et discorde, et que nous ne sommes rien moins, au fond, que ce que nous voulons paraître. Aussi, qu'y a-t-il de plus agréable que d'obtenir, sous le voile de l'Évangile, du renom, des richesses, des femmes, de beaux meubles, des vêtements précieux et, en général, tous les biens dont, aux yeux du vulgaire, la possession constitue d'ordinaire la félicité humaine? Et, ce qui vaut mieux encore, tandis que nous vivons et nous conduisons de la sorte, nous nous flattons doucement par l'idée que le Christ a satisfait à notre place, sans doute afin que, par le sacrifice de son sang précieux, nous puissions tranquillement nous coucher sur l'oreille et nous livrer, sans crainte, à toutes les délices d'une existence oisive. Nous nous retranchons derrière notre foi comme derrière un rempart inexpugnable, bien que la foi soit morte sans les œuvres, de même que les œuvres le sont sans elle. Pour ce qui est de la charité, on peut voir par les faits combien elle embrase nos cœurs, et quelle influence elle exerce sur notre conduite et nos œuvres. »

Dans une autre lettre adressée, en 1528, à l'architecte Tchertte, de Vienne, Pirkheimer dépeint, d'une manière plus frappante encore, les tristes résultats opérés par la doctrine protestante. Quelques années auparavant, il s'était plaint à ce même ami de l'hypocrisie des luthériens, comme on le voit par la réponse de Tchertte, dans laquelle celui-ci lui mande qu'à Vienne la conduite de ces sectaires excitaient les mêmes plaintes.

« Pour ce qui regarde les affaires des évangéliques, écrit Tchertte, elles ne vont pas, ici, autrement que là où vous êtes. Il est un grand nombre de personnes qui reconnaissent l'Évangile en paroles, et qui cependant ne se soucient pas que cet Évangile produise les fruits qui lui sont naturels, la charité pour le prochain [1]. »

[1] Heumanni docum. liter. p. 280. Quod ad rem evangelicam attinet, non-

Deux ans avant sa mort, Pirkheimer se montre, avec son ami, d'autant plus explicite dans ses aveux et ses plaintes, qu'à Nuremberg il était forcé de les renfermer en lui-même. Après avoir parlé de la terrible invasion des Turcs comme d'une punition du Ciel, il continue de la sorte :

« Je plains réellement, et de toute mon âme, les malheureuses victimes de ce funeste événement : après cela, Dieu fait toujours pour le mieux. Ce sont là, réellement, de déplorables, de terribles affaires : malheur à ceux qui en sont la cause ou qui n'en cherchent point le remède! — Mais il n'est pas prudent de s'entretenir de ces choses dans une lettre. On sait quelle a été, dans tout cela, la conduite de nos *Lansquenets évangéliques :* il sera peut être utile qu'on ait pu se convaincre que, chez les luthériens, dire et faire sont deux choses différentes; et qu'il est, parmi vous autres, des personnes bien plus véritablement pieuses et honnêtes, que parmi ces gens qu'on entend parler, à toute heure, de la foi et du saint Évangile, avec cet air doucereux qui les caractérise. J'avoue que, dans le principe, j'étais, ainsi que feu notre ami Albert[1], également assez zélé pour la cause luthérienne : c'est que nous espérions alors, par son moyen, voir réprimer le dévergondage de Rome et la friponnerie des prêtres et des moines. Il n'en advint malheureusement point selon nos espérances; les choses se sont même empirées à ce point, que des vices qui naguère nous scandalisaient fort, nous semblent maintenant la sainteté même en comparaison de la licence évangélique. Je ne doute pas que tout cela ne vous paraisse bien étrange; mais si vous étiez ici, près de nous, et que vous fussiez, comme nous, témoin de la vie

secus hic, quam, uti scribis, istic : multi ore Evangelium profitentur, opera vero caritatis erga proximum, quæ sunt fructus Evangelii, nemo amplectitur.

[1] Murr rapporte ici une anecdote de Mélanchthon, qui se trouve consignée dans le *Tractatus hist. de Philip. Melanchthonis sententia de controvers. Coen. Dom.* 1596. p. 11. *Ambergæ*, de Peucer, et qui montre qu'Albert Durer avait, en 1526, modifié ses croyances luthériennes en adoptant la doctrine zwinglienne de la Cène. « Cum hoc Birkheimero cum sæpe et multum esset Melanchthon eo tempore, quo Noriberg. de Ecclesiis et scholis consuluit, et ad eadem convivia adhiberetur Albertus Durerus, pictor, vir sapiens, in quo Melanchthon narrabat, pictoriam artem, quæ fuit excellentissima, minimam fuisse, sæpe inciderunt inter Birkheimerum et Durerum de illo recenti certamine disputationes, in quibus cum Durerus, ut valuit ingenio plurimum, acriter adversaretur Birkheimero et quæ proferebat ille, refutaret, tanquam ad certamen paratus accessisset, incanduit Birkheimerus, fuit enim iracundus admodum, ac propterea sævissimæ arthriditi obnoxius, sæpeque erupit in has voces : Non, inquiens, pingi ista possunt. At ista, inquit Durerus, quæ tu adfers, nec dici quidem, nec animo concipi possunt. »

coupable et des mœurs honteuses de tous ces prêtres apostats et moines défroqués, vous vous étonneriez bien davantage. Les anciens nous trompaient par leurs artifices et leur hypocrisie; ceux-ci étalent aux yeux de tout le monde leurs vices et leurs turpitudes, et n'en veulent pas moins passer pour honnêtes, s'excusant, au besoin, en soutenant, contre Jésus-Christ, qu'on ne saurait en bonne justice les juger d'après leurs œuvres. — Les incrédules même ne souffriraient point la licence et les friponneries que se permettent ces prétendus évangéliques. On peut se convaincre par leurs œuvres qu'il n'est plus, chez eux, ni foi véritable, ni loyauté, ni crainte de Dieu, ni charité, ni pudeur, ni mœurs, ni goût pour les études et les arts. Pour l'aumône, il n'en est plus question, non plus que de la pénitence. L'instruction que les gens du peuple reçoivent de cet Évangile est de telle nature, qu'ils ne s'occupent plus guère que d'une chose, du partage général des biens et des fortunes; et de fait, si n'étaient la vigilance des magistrats et la crainte du châtiment, on verrait bientôt s'organiser un vaste pillage, comme cela s'est déjà vu d'ailleurs.

» Je sais que tous ces détails vous sembleront bien extraordinaires; ils sont vrais, cependant, et plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Que si vous me demandez comment il se fait que notre Conseil tolère tout ce qui se passe, je vous répondrai qu'il y aurait à cet égard bien des choses à vous dire. Il lui est sans doute arrivé, comme à bien des gens : il s'était, comme eux, promis de grandes améliorations, d'utiles réformes, et n'a, non plus qu'eux, trouvé que des mécomptes. Il en est d'ailleurs plusieurs, dans ce Conseil, et des plus capables, qui n'approuvent guère ce qui se passe; mais le grand nombre se laisse entraîner, bien plus par mauvaise honte que par aucun autre motif. Puis, afin qu'on ne leur reproche point l'erreur, ils consentent à s'y attacher davantage, et maintiennent, ainsi, bien des choses qui sont loin de valoir celles qu'elles ont remplacées et qu'on n'avait mises à l'écart que parce qu'on espérait gagner au change. On ne pouvait faire pis que de nous laisser ainsi nous débattre; car nous avons fini par nous tellement lasser de tout ce manége, que nous en sommes à ne plus pouvoir le souffrir, ainsi qu'il en est plusieurs exemples sous nos yeux, principalement dans les classes inférieures. Celles-ci, voyant qu'on ne s'apprête point à faire le partage des biens, ainsi qu'elles en avaient l'espérance, se prennent à maudire Luther et ses disciples. Elles commencent, d'ailleurs, à voir clair dans leurs affaires, et s'aperçoivent bien que ces nouveaux coquins ne sont pas moins fourbes et trompeurs que leurs prédécesseurs. Luther voudrait bien

aujourd'hui pouvoir modifier ou adoucir, en plusieurs points, ses institutions et sa doctrine; mais le tout est si grossier qu'il n'est guère susceptible de fard ni d'enjolivure. Œcolampade, Zwingle et plusieurs autres se sont, au sujet du Sacrement, tout à fait prononcés contre Luther, et, si ce dernier n'avait parfois résisté au docteur Karlstadt, il pourrait lui-même être considéré comme le chef et l'auteur de ce labyrinthe. Mais que diriez-vous donc, si vous saviez ce qui se passe en fait de mariages? Si n'étaient les lois et l'exécuteur des hautes œuvres, nous en serions bientôt, quant aux femmes, à la république de Platon, en pleine promiscuité, je veux dire. J'estime que ce que votre femme a vu de mieux en ce pays, ç'a été l'usage du gras aux jours d'abstinence. Tandis que nous avions les Turcs sur les bras, on s'était avisé, dans nos temples, de chanter une litanie; maintenant que nous sommes délivrés de notre ennemi, nous nous sommes également empressés de nous débarrasser de la prière. Si je vous mande ces nouvelles, ce n'est pas, croyez-le bien, que j'aie la moindre envie de me faire le champion du papisme et du régime des moines; je sais qu'il n'y manque pas non plus de vices et d'abus qui demanderaient une bonne et prompte réforme; sans compter que par son édit l'Empereur soutient maintenant le pape dans toutes ses entreprises. »

« Il est malheureusement de toute évidence que cette autre affaire n'est pas non plus dans une voie sûre, et qu'elle ne saurait avoir de consistance ni de durée, ainsi que le reconnaît Luther lui-même, avec beaucoup d'autres personnes pieuses, éclairées et amies du véritable Évangile. Les papistes, au moins, sont unis entre eux, au lieu que ceux qui se disent évangéliques se divisent et se subdivisent en vingt sectes différentes, ne se soumettant pas plus au frein de l'autorité que les païens dont la rage s'exerce sur nos contrées. Que Dieu daigne préserver le monde d'une doctrine qui ne pénètre nulle part, qu'elle n'y détruise aussitôt la paix, le repos et la concorde. Nous nous attendons journellement à recevoir l'édit impérial qui abolira la nouvelle doctrine [1]. »

Les lettres que Pirkheimer recevaient de ses amis les plus éloignés lui apportaient des plaintes pareilles : partout l'on s'était trouvé déçu des espérances que le nouvel Évangile avait fait concevoir. Le médecin Stromer, par exemple, lui mandait de Leipzig, en 1525 :

[1] Murr's Journal zur Kunstgeschichte u. Literatur. part. x. p. 39-46.

« J'approuve et j'admets tout ce que les Nurembergeois disent de l'Évangile. Malheureusement ils n'agissent pas autrement que les autres : ils disent, *sur la vertu,* de fort belles choses et en parlent volontiers ; mais, dans la pratique, c'est différent, ils ne la veulent même pas toucher du doigt. — Je suis de votre avis : il se trouve ici une multitude de gens qui se mêlent d'enseigner l'Évangile et qui ne font qu'y nuire, des imbéciles ou des furieux. Que Dieu les éclaire ! Si le Ciel ne nous vient en aide, il ne peut manquer de se former, bientôt, d'innombrables sectes, toutes opposées les unes aux autres [1]. »

Pirkheimer était également fort lié avec Michel Hummelberg, prédicateur à Ravensbourg, que Schelhorn dépeint de la manière suivante : « Michel Hummelberg, un des plus zélés et des plus savants défenseurs du grand Reuchlin, qui comptait au nombre de ses amis Erasme, Rhenanus, Pirkheimer, Zwingle, Bebel, Mélanchthon et Bucer, et qui administra, avec autant de sagesse que de bonheur, l'église de Ravensbourg, dont il fut un des prédicateurs les plus érudits et les plus pieux [2]. » Ce Hummelberg lui écrivait en 1527 :

« Vous dites que c'est en vain que vous vous étiez attendu à de bons effets de la part de cet Évangile, et que cette liberté de la pensée dont on a tant fait de bruit n'est plus aujourd'hui que libertinage de la chair. Je vous répondrai que vous n'êtes pas seul à vous plaindre, et qu'il est un grand nombre de personnes dont les larmes coulent en même temps que les vôtres. Mais à qui la faute si nous voyons tant de misères, si ce n'est à ces faux frères, à ces pseudoprophètes qui ont prêché sans mission, et qui, moins désireux de gagner des âmes à Jésus-Christ que de s'attirer, à eux-mêmes, les applaudissements de la foule, ont négligé les lois à l'aide desquelles on tient les hommes en bride, prodigué la grâce avec une libéralité sans exemple, profané tout ce qui est saint, au grand dommage de la religion, et fait partout de l'Évangile un objet de scandale ? Ce sont ces prédicateurs de mensonge

[1] Heumanni docum. litteraria. p. 214. Quæ de Evangelio Nurembergæ loquuntur, probo : verum faciunt, uti alii : de virtute facile loquuntur, at ne minimo digito ipsam attingunt. — In tua sum sententia, quod offenduntur innumeri, qui obsunt veritati evangelicæ, volentes docere, sunt furiosi, egentes elleboro. Deus faxit eos resipiscere ! Nisi Deus Opt. Max. nos juverit, multæ erunt sectæ per diametrum dissidentes.

[2] Schelhorn's Nachr. von Botzheim u. Hummelberg. Memmingen, 1769. p. 17. et 21.

qui sont cause que tant de gens, le plus grand nombre, s'imaginent aujourd'hui pouvoir pécher à leur aise, et persévérer dans le péché jusqu'à la fin de la vie, pourvu qu'ils se convertissent quelques instants avant de mourir. Tel est l'abus qu'ils font de la miséricorde de Dieu, qu'ils ne songent point ou ne songent qu'à peine à sa justice[1]. »

Pirkheimer n'est pas le seul Nurembergeois de cette époque qui nous ait représenté les partisans de Luther comme une race perverse et indisciplinée; son compatriote, le célèbre poète Jean Sachs ne put résister, comme il dit lui-même (en 1524), à l'envie de soumettre à ses coreligionnaires luthériens la longue liste de leurs péchés, et de leur représenter combien leur conduite autorisait les catholiques à traiter *d'hérésies pernicieuses* une doctrine qui ne porte que des fruits pareils.

« Vous tous, écrit-il, qui vous dites luthériens, ne cherchez qu'à abriter votre inconduite sous le manteau de Luther, vous embarrassant, au fond, fort peu de régler vos actions sur sa doctrine. C'est un moyen infaillible de détourner de l'Évangile un grand nombre de personnes qui, peut-être, seraient venues à nous. Au lieu de disposer les esprits pour la parole, vous les en éloignez par votre conduite, et les lui rendez tellement hostiles, qu'ils l'appellent hérésie et vous traitent vous-mêmes d'hérétiques. C'est du reste à vous qu'en est la faute : l'affectation que vous mettez à violer les jours d'abstinence, vos cris, vos menaces, vos injures orduriè-res contre les prêtres, vos bravades, vos querelles, enfin votre mépris pour les âmes simples, vous ont mis en si grande estime, que bien des personnes, à votre vue, se prennent à cracher de dégoût. Il y a, parmi vous, beaucoup de bruit et très-peu de faits : or, vous n'êtes point disciples de Jésus-Christ si vous ne pratiquez point

[1] Heumanni docum. literaria. p. 94. Quod scribis, te frustra hactenus sperasse fructum Evangelii, et spiritus libertatem passim in carnis licentiam versam quærularis, næ solus non es qui graviter id feras; multi tecum hanc calamitatem deplorant. Sed quorum, quæso, culpa hoc malum contigit? Certe falsorum quorumdam fratrum et pseudoprophetarum, qui prædicabant, quum tamen non essent missi, non animas Christo lucrari cupientes, sed vulgi applausum quærentes, dum neglecta lege, qua coercenda multitudo est, gratiam plus nimio liberaliter ebuccinabant, contemptaque religione omnia sacra profanabant, nusquam non scandalizantes Evangelium. His prædicatoribus hunc Evangelii fructum scilicet acceptum ferre debemus, quod plerique omnes arbitrantur, licere sibi peccare, et in peccatis ad finem vitæ usque perseverare, nec unquam, nisi instante morte, resipiscere, adeo prostitutam habent Dei misericordiam, ut justitiæ ejus vel nullam vel parvam habeant rationem.

la charité. L'Évangile étant une bonne, aimable et joyeuse nouvelle, si vous en étiez réellement les enfants et les disciples, comme vous le dites, vous l'annonceriez à vos frères avec la convenance et la douceur qu'il recommande, et vous-mêmes tiendriez une conduite chrétienne, ainsi qu'ont fait les Apôtres, qui furent doux et charitables envers tout le monde. Recueillez bien mes paroles, cher frère, et communiquez-les de ma part à vos coreligionnaires. Ils me traiteront sans doute d'hypocrite et d'apostat, parce que je leur dis la vérité, et que la vérité, dans tous les temps, fut odieuse aux méchants; mais je m'inquiète peu de ce qu'ils pourront dire, pourvu qu'ils écoutent mes avis, ces gens qui s'appellent évangéliques. Si les luthériens menaient une vie plus digne et mieux ordonnée, leur doctrine elle-même s'en ressentirait; elle serait bien autrement estimée, et eux aussi le seraient par ceux-là même qui, aujourd'hui, les méprisent et rougiraient de leur parler. On viendrait s'instruire chez vous, tandis qu'on vous appelle hérétiques. Au lieu de cela, luthériens, par vos railleries, vos vanteries coupables et ridicules, vos calomnies, vos injures et vos mœurs scandaleuses, vous avez évidemment contribué vous-mêmes à faire haïr et mépriser votre doctrine [1]. »

Nous trouvons une confirmation de la vérité des descriptions que nous ont laissées ces hommes illustres, dans les quelques lignes suivantes d'un autre Nurembergeois, appelé Conrad Wickner, prédicateur de *Saint-Sebald :*

« Dieu nous a donné sa parole, il nous l'a donnée abondante et claire, afin que nul ne puisse se plaindre qu'il y manque quelque chose, ce que personne effectivement n'a fait pendant quatorze siècles. Cette parole, cependant, au lieu d'améliorer les hommes, n'a produit aujourd'hui qu'une liberté charnelle. Que veut-on maintenant que Dieu fasse [2]? »

Voici d'autres aveux également remarquables : ils sont du greffier Lazare Spengler, qui, au milieu de tant d'hommes distingués, dont l'influence et l'activité s'exerçaient à Nuremberg, fut un des plus actifs propagateurs de la foi luthérienne et un des plus ardents adversaires de l'Église catholique. Ce Lazare Spengler était trop dévoué à un ordre de choses qu'il avait si puissamment contribué à établir, pour qu'il puisse être soup-

[1] Hans Sachs ein Gespraech eines evangelischen christen mit einem lutherischen, 1524. Bb. — B. 4. a.

[2] Konrad Wickner. Man soll sich von dem sterben nicht fürchten. Nürenqerg, 1530. B. a.

çonné de n'avoir fait que répéter les doléances de Pirkheimer. Il garde le silence sur la situation de la ville même; mais, en sa qualité de membre du gouvernement, il croit ne pouvoir se dispenser de signaler la démoralisation dont la doctrine luthérienne avait frappé les populations de la campagne. Voilà ce qu'en 1351 il écrivait à Osiander :

« Voyez, je vous en prie, s'il est bien convenable que les pasteurs de campagne parlent tant de liberté chrétienne à ces populations ignorantes, qui deviennent de jour en jour plus rudes, plus insoumises et plus intraitables, et s'il ne vaudrait pas mieux leur parler de la loi, du devoir et des peines infligées à ceux qui les enfreignent. Pour moi et beaucoup d'autres personnes la question serait toute décidée. Plût à Dieu que ces prédicateurs déraisonnables eussent mis plus de prudence dans leurs discours! les masses se seraient montrées moins remuantes et moins promptes à la révolte[1]. »

ULRICH ZASIUS.

Ulrich Zasius, de Fribourg, avec Alciatus, le plus grand jurisconsulte de son siècle, l'un des pères de la jurisprudence allemande, et à qui revient la gloire d'avoir le premier rétabli l'étude du droit romain et posé des limites à la barbarie des glossateurs; Ulrich Zasius offre un exemple plein d'intérêt de l'état des esprits en Allemagne à cette époque, de l'enthousiasme général qu'excitèrent les premiers débats de Luther, et du désenchantement qui, graduellement, remplaça ces dispositions primitives. Il était Érasmien, ainsi que la plupart des savants de son temps, et à un plus haut degré qu'eux. Il entretenait avec Érasme un commerce de lettres, et ne parlait jamais de *son illustre maître* qu'avec le témoignage de l'admiration la plus vive. Érasme, de son côté, lui montrait également une grande affection; aussi, dans une let-

[1] Haussdorf's Leben d. Lazarus Spengler. p. 285.

tre à Pirkheimer, exprime-t-il le regret de ce que la faiblesse de sa voix et la surdité de Zasius ne lui permettaient pas de jouir de la société de son ancien disciple aussi souvent qu'il le voudrait.

Zasius, ainsi que presque tous les Érasmiens, non-seulement apprit les premières démarches de Luther avec plaisir, il les accueillit même avec transport : aussi Luther, au fond, ne faisait-il autre chose que de formuler ce que tous ils sentaient et pensaient depuis longtemps, dans le secret de leur âme, et, par son expression à la fois énergique, simple et intelligible à tous, que de le leur rendre, à eux-mêmes, plus évident encore. Zasius était dans cette disposition, quand, en 1519, il écrivit, à Bâle, à son ami Boniface Rombach, « que tout ce qui lui venait de la part de Luther, il le recevait comme s'il le tenait d'un ange[1]. » Une chose digne de remarque, c'est que les principes de Luther qu'il approuva davantage, furent précisément ceux qu'on considéra d'abord, en général, comme les plus dangereux et les plus entachés d'erreur : ainsi, celui qui rejette le libre arbitre humain et qui admet que Dieu, par un éternel décret, a prédéterminé toute chose, même le péché, et, par conséquent, forcé la volonté de l'homme à opter pour le mal[2]. Il regardait cette doctrine comme un terme moyen entre la théorie des scholastiques sur la liberté et celle de Wiclef sur la nécessité. Il ne fut pas moins favorable à tout ce que Luther avait fait connaître au public, jusque vers la fin de 1519, de son opinion sur la foi et les œuvres. Dans deux de ses lettres à Zwingle, l'une de 1519, l'autre de 1520, il parle de la satisfaction que les réformateurs lui avaient fait éprouver en soutenant « que Dieu seul est l'auteur du bien qui s'opère en nous, sans qu'il y ait la moindre participation de notre part. » C'est à cette doctrine, dit-il, qu'il dut d'être, pour la première fois de sa vie, bien éclairé sur l'état de sa conscience; car, ayant cru pouvoir se confier en ses prétendues bonnes œuvres, et s'être acquis par elles de véritables droits

[1] Udalrici Zasii epistolæ ed. Riegger. Ulmæ, 1774, p. 4. Lutheri quæcumque me contingunt, ita excipio, ac si angelo auctore emersissent.

[2] L. c. p. 375. Cogitur latrocinari latro, sed ita cogitur ut velit, ita vult ut cogatur, avertente se ab ejus animo Deo.

au salut, il avait jusque là vécu dans une sécurité trompeuse, tandis que, mieux instruit par Luther, il reconnaissait maintenant n'être que l'instrument passif dont Dieu se sert pour opérer lui-même le bien qu'il a décidé de faire : connaissance dont il ne peut assez s'applaudir, bien qu'elle lui soit venue si tard [1]. « C'est, cependant, vers cette même époque que plusieurs autres principes de Luther commencèrent à le choquer: il était jurisconsulte trop habile pour ne pas être frappé, par exemple, de tout ce que l'opinion de Luther sur la puissance ecclésiastique en général, et celle du pape en particulier, avait d'insoutenable. Cette opinion lui parut plus qu'erronée; il ne la trouva même pas spécieuse. Il dit, dans la même lettre à Zwingle que nous venons de citer, qu'il se serait déjà occupé d'une réfutation de cette partie de la doctrine, s'il n'était retenu par sa grande affection pour le réformateur [2]. Zasius ne fut pas moins scandalisé par cette autre assertion de Luther, « que l'homme converti pèche encore en faisant le bien, c'est-à-dire jusque dans ses bonnes actions même [3]. » Il ne faisait pas attention que ce principe est une conséquence nécessaire de celui dont il avait fait un si grand éloge, de celui sur l'entière corruption de la volonté humaine et sur son manque absolu de participation à l'accomplissement du bien. Il pensait, il est vrai, que ce point de doctrine pouvait encore être défendu, pourvu qu'on en adoucît quelque peu l'explication, en ajoutant, par exemple, qu'à raison de l'imperfection de sa nature, l'homme, même en faisant le bien, tombait encore *parfois* dans le péché. » Mais ce n'était nullement là ce qu'entendait Luther. Plusieurs mois après cette lettre à Zwingle, Zasius en écrivit une autre à Luther lui-même [4], dans laquelle il l'appelle encore le phénix des

[1] L. c. p. 523.

[2] L. c. p. 522. Rationes enim, quibus movetur, non sunt refutatu difficiles, quas et confutare velle sæpe consilium capio, nisi me vehemens in bonum virum amor sevocaret.

[3] L. c. 518.

[4] L. c. 394. Imprimé, la première fois, dans les Schwebelii cent. Epist. theolog. Bipont, 1597, p. 10. Riegger, éditeur des Lettres de Zasius, pense que ni le style, ni le contenu n'indiquent que cette lettre soit de cet auteur. Il la croit au moins interpolée. Ranke, au contraire (deutsche geschichte im Zeitalter der Reformation. I. p. 443), nous la donne comme authentique et je suis de son avis, car elle ne contient, sur les convictions de Zasius, que ce que celui-ci écrivit

théologiens et la gloire du monde chrétien. Il y fait aussi un pompeux éloge du commentaire de l'Épître aux Galates, qui venait de paraître, et trouve excellente la doctrine de la justification qui s'y trouve développée. N'apercevant, sans doute, pas encore la véritable tendance de cette doctrine, il se borne à faire comprendre, avec beaucoup de ménagements, qu'il ne pouvait approuver Luther quand il rejette l'autorité du souverain pontife. On comprendra quelle puissante impulsion de pareilles lettres, qui lui parvenaient alors encore, et en grand nombre, de toutes les parties du monde chrétien, durent donner à Luther sur la pente rapide où il se trouvait engagé, et comment la pénible impression qu'il reconnaît avoir éprouvée par le fait de son isolement, dans les premiers temps de son entreprise, dut se convertir bientôt en un sentiment tout contraire, par la certitude d'avoir un appui dans la sympathie générale des savants d'Allemagne. Le goût de Zasius pour Luther fut encore augmenté par cela qu'ils avaient un ennemi commun dans la personne d'Eck, qui, entraîné par l'ardeur de la polémique, avait osé s'en prendre à Zasius sur le terrain même où celui-ci régnait en souverain maître, je veux dire sur celui de la jurisprudence[1].

La publication de l'*Adresse à la noblesse allemande* et de l'écrit sur la messe et la servitude de Babylone produisit, avec les événements des années 1521 et 1522, une modification

encore dans plusieurs autres lettres, notamment dans celles à Zwingle. Il s'y trouve, d'ailleurs, plusieurs assertions de Zasius qui sont répétées, mot pour mot, dans la lettre qu'il adressa plus tard à Luther.

[1] Peutinger écrit à ce sujet à Zasius. l. c. p. 490 : « Mihi quidem et cæteris pluribus jura profitentibus, quibus Eckius cavillationibus suis in te congestis, ut parum in jure versatus, dudum stomachum moverat, perbelle quidem et eruditissime responsione tua gratificatus es plurimum. » On trouvera, dans le passage suivant, tiré d'une lettre du professeur fribourgeois Engentin à Thomas Blaurer, de Constance (1521), une nouvelle preuve de la manière dont l'engouement populaire favorisa l'entreprise de Luther. (V. chreiber's Taschenbuch für Gesch. u. Alterthum in Süddeutschland, III, Jahrg. p. 30.) « Noli credere Zasium male de Luthero sentire. Qui enim posset? Magnam enim de se opinionem integritatis jam populo præbuit, quæ corrueret protinus, ubi evangelicæ doctrinæ contrarius esset. Quod si diceret Lutheri doctrinam ab evangelico scopo deflectere, statim convinceretur plus in eo esse humanæ stultitiæ, quam divini Spiritus. Zasius autem cum sit jam capularis senex habeatque alterum pedem in sepulcro, non adeo pro vana gloria pugnabit, ut amittat cœlum. Unde mitte hanc de pectore curam.

complète dans les dispositions de Zasius pour le chef de la Réforme. Au lieu de l'admiration et de l'amitié si vives qu'il avait eues pour lui jusqu'alors, il éprouva d'abord un sentiment de tristesse, qui fut bientôt suivi de mécontentement et de dégoût, à la vue de l'incroyable et honteux abus que cet homme savait faire des facultés les plus éminentes. Un an, seulement, après la lettre de félicitation adressée à Luther, Zasius en écrivit une à son ami Amerbach, où il parle de quelques doctrines extravagantes de Luther, « à qui l'on peut à bon droit reprocher, dit-il, les écrits pernicieux que ses adhérents se permettent de faire paraître [1]. » Il y observe qu'il n'a pas encore, tout à fait, perdu les espérances qu'il avait fondées sur Luther et son entreprise, et que, quant à la doctrine, la suite ferait connaître si elle est salutaire ou pernicieuse. Bientôt après, il finit aussi par s'apercevoir de l'énorme différence qu'il y avait entre Luther et Érasme, entre la conduite pleine de dignité et de vraie piété de l'un, et la grossière virulence de l'autre, qui ne savait interpréter un verset des Psaumes sans se livrer au sauvage emportement de sa haine et de sa colère [2].

« Erasme se plaît à cacher, tant qu'il peut, et semble ignorer lui-même ses hautes facultés; Luther étale les siennes avec impudence et s'en vante outre mesure. L'esprit de celui-ci est un es-

[1] L. c. p. 49-50.

[2] L. c. p. 72. Videre est, quantum chaos sit inter Erasmi et Lutheri spiritum; ille suum occulit, quantum potest, hic immodice, imo impudenter jactitat; hujus (spiritus) parit inimicitias, lites, æmulationes, iras, concertationes, sectas, invidias, cædes, etc.; illius pacem, lenitatem, benignitatem, bonitatem, fidem, mansuetudinem; hic immoderatissime effertur ad omnia, quæ effutiverit; ille pacifice, modeste, tractabiliter et cum moderamine docet; quapropter, nisi essemus, qui alicujus doctrinæ opinionem habemus, plane cæci, imo obsessi à dæmonibus, facile perspiceremus, facile cognosceremus, quo grandi gradu Erasmi doctrinæ, imo domini essent Lutheranis anteferendæ. Erasmus doctores Ecclesiæ, si quando à via ut homines declinarunt, modeste in ordinem et reverenter redigit; Lutherus totos et omnes eliminat. Erasmus Scripturas, si quæ sint remotioris cognitionis, ex linea, ut ita dixerim, explanat, omneque ambiguum, ut vir bonus, tollit; Lutherus ita torquet, ut omnem lineam adimat, totamque seriem nubibus involvat. Quid attinet dicere, quanta feratur impudentia Lutheri spiritus, eo maxime proposito, quo omnem Scripturam à primo Geneseos libro ad calcem usque et veteris et novi Testamenti contra pontifices, contra sacerdotes torqueat, quasi per sæcula mundi non fuerit aliud Deo negotium, quam in sacerdotes infremere? Sed quam felici tortura hæc Lutherus tentet, nemo non videt, nisi, qui nihil videt. Et est tamen in Lutheri spiritu aliquid, quod nobis probari possit.

prit qui engendre les inimitiés, les procès, les jalousies, la colère, les disputes, les sectes, l'envie et le meurtre ; celui du premier, au contraire, porte à la paix, à la douceur, à la bienveillance, à la bonté, à la fidélité, à la mansuétude. Luther débite tout ce qui lui passe par la tête, avec aigreur et violence ; Erasme, au contraire, propose ses opinions avec discrétion, modération et douceur. Si ceux de nos Allemands qui jouissent de quelque réputation comme savants, n'étaient pas frappés d'aveuglement ou plutôt possédés de l'esprit impur, ils reconnaîtraient combien les principes d'Erasme, qui ne sont autres que ceux même de notre Seigneur, l'emportent sur ceux de Luther et de ses partisans. Si parfois les docteurs de l'Eglise dévient, par erreur, quelque peu de la vérité, Erasme les ramène dans la voie avec le respect et la modestie qui conviennent à un chrétien ; Luther, au contraire, rejette ces docteurs, tous, entièrement et sans en excepter un seul. Si, dans la sainte Écriture, de certains passages offrent quelques difficultés à l'intelligence, Erasme se sert du contexte pour les élucider; et, s'il en est quelques autres qui soient équivoques ou douteux, il les écarte avec respect, ainsi que tout homme de bien doit faire. Luther tourne, retourne et détourne chaque mot de telle manière que le contexte se trouve tout bouleversé, et le livre entier enveloppé de nuages et d'obscurités. Que dirai-je enfin de cette impudence, de cette effronterie de Luther, qui ne lui fait trouver dans tout le recueil des livres sacrés, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, et depuis le premier chapitre jusqu'au dernier, qu'une suite de menaces et de malédictions contre le pape, les évêques et tout le reste du clergé, comme si Dieu ne s'était occupé, pendant tant de siècles, qu'à tonner contre les prêtres? Chacun, du reste, peut voir, de ses propres yeux, combien Luther est habile à torturer et à défigurer les Ecritures. A présent j'avouerai, toutefois, qu'il est dans l'esprit de Luther des côtés qui sont loin de me déplaire. »

Peu de temps après, Zasius prononça publiquement, et au sein même de l'Université, un discours qui était entièrement dirigé contre Luther, l'*auteur de cette secte détestable*[1], et dans lequel il dit, entr'autres, qu'*il s'attendait à ce que toute la phalange luthérienne l'assaillit avec sa rage ordinaire, ce qui, d'avance, le réjouissait fort*. Le développement ultérieur du protestantisme ne fit qu'augmenter le désappointement et la mauvaise humeur de Zasius. En mai 1535, il se plaint à son ami Amerbach, que le plus méchant de tous les hommes, Luther,

[1] L. c. p. 79.

ce mortel ennemi de la paix, ait tellement bouleversé l'Allemagne entière, qu'on était tenté de considérer comme un bonheur de ce qu'elle ne se trouvait pas déjà toute en ruines. Il finit en disant qu'il lui écrirait plus au long, si la douleur ne le forçait à déposer la plume[1]. En comparant les écrits de controverse échangés entre Luther et Érasme, il s'est convaincu[2], dit-il encore, que ce dernier a eu affaire à un adversaire aussi adroit et rusé que déloyal, que Luther a rempli son traité de l'*Esclavage de la volonté* des invectives et des grossièretés les plus intolérables, et qu'en général il n'a su traiter le moindre sujet sans y mêler des injures; de sorte qu'on serait en droit de se méfier même de ses bonnes doctrines, s'il est vrai, suivant l'Apôtre, que l'esprit de Dieu ne se reconnaît que par les fruits qu'il fait naître.

L'éloignement qu'il éprouvait pour la personne d'Eck, porta Zasius à attribuer à ce théologien tous les écarts de Luther. On ne peut nier, dit-il, que Luther n'ait enseigné plusieurs excellentes choses tant qu'il respecta les décisions de l'Eglise, et que ce ne soit la maladroite intervention d'Eck qui fut cause que Luther mit d'abord tant d'opiniâtreté à soutenir ses thèses absurdes, et finit par déprécier l'Eglise et par exalter, au contraire, les doctrines hérétiques de Wiclef, de Huss et de plusieurs autres : voie dans laquelle il atteignit, bientôt, un tel degré d'extravagance, qu'il appela saint Jérôme un blasphémateur, qu'il ne jugea pas saint Bernard même digne d'être nommé, et ne rougit pas de décrier et de condamner la piété, les miracles et les doctrines des

[1] L. c. p. 97. Pestis pacis Lutherus, omnium bipedum nequissimus, ita Alemanniam totam exagitavit furiis, ut jam tranquillitatis vicem præbeat, non continuo interire. Qua de re multa scriberem, nisi mœror calamum præriperet.

[2] L. c. p. 138. Lutherus, ut argutiore cavillo diatriben appeteret, connexuit, quæ separata erant, et quæ alio et alio fine dicerentur, miscuit. Taceo hic locos alios, in quibus tractandis multa arguta quidem, sed parum probe, ut mihi videtur, commiscuitur. Mitto, quod totum istud servum arbitrium intolerabilibus scateat conviciis, cum e regione Erasmus diatriben modestissime absolveret, quæ certe res non potest esse invisa viris bonis, maxime cum Scripturæ explicantur: sed quid usquam justi tractavit Lutherus sine conviciis? Quam vellem, ut quem Lutherus spiritum jactitat, esset pacificus; ne in ambiguo relicti (Pithagoræne, an Domini Spiritus eum insederit) in doctrinis etiam, quas à principio bonas scripsit, dubitare cogeremur, qui ex Apostolo didicimus, quos fructus Domini Spiritus producat.

plus grands et plus saints docteurs de l'Eglise. Qui pourrait maintenant, s'écrie-t-il, se respecter assez peu pour entrer en lice avec un tel marchand de paradoxes[1]?

La proximité de Bâle et le séjour de son ami Amerbach dans cette ville contribuèrent, sans doute, à porter l'attention de Zasius sur la doctrine des réformateurs suisses, et principalement sur celle d'Œcolampade. Si le jugement qu'il portait du système de Luther était alors à ce point défavorable, on ne sera pas étonné que, dans les opinions du réformateur bâlois, il n'ait vu qu'un nouveau travail de démolition et l'audacieuse négation d'un des mystères les plus consolants de la foi chrétienne. La manière d'être de ces hommes ne lui inspirait, en général, que mépris et dégoût.

« Œcolampade, écrit-il en 1526, a provoqué tout le monde à la controverse ; puis, le gant ramassé, il a eu peur, et n'a rien eu de plus pressé que de battre en retraite, ainsi que font tous ces hérétiques. Car ces gens-là parlent haut et fort quand, à huis clos, il ne s'agit que de séduire le peuple, mais deviennent timides comme des biches, dès qu'il faut agir au grand jour, en présence d'hommes capables de les juger et de leur répondre.

Une fois que Zasius reconnut toute l'étendue des périls où se trouvait l'Eglise, il perdit même le goût pour cet Érasme qui, si longtemps, avait été son oracle et son idéal. Il sentit, alors seulement, la faiblesse des opinions de cet homme célèbre, que poursuivait déjà la conviction d'avoir répandu les premiers germes de toutes les erreurs qui travaillaient alors le monde. Il se trouva profondément froissé dans ses croyances, quand Érasme avoua, au sujet de la doctrine suisse sur la Cène, que cette doctrine lui paraissait si plausible qu'il n'y avait que l'autorité de l'Eglise qui l'empêchât de l'admettre. « Pour moi, répondit Zasius, je ne l'admettrais pas quand l'Eglise elle-même me commanderait de le faire : j'en croirais plutôt Jésus-Christ lui-même et sa parole si claire, si facile à comprendre. » — « Que n'ai-je, ajoutait-il, autant de science et d'expérience que je me sens de zèle et de courage? Avec quel empressement je m'élancerais au combat en faveur de cette sainte cause? Que n'avons-nous d'autres Jérômes,

[1] L. c. p. 143.

d'autres Augustins, d'autres Cyrilles? Si ces grands hommes n'avaient su mieux que nous resister aux hérétiques, quels funestes coups eussent été portés à l'Eglise[1]? O que nos théologiens, même les plus célèbres, sont indifférents et froids pour ne pas être prêts à répandre leur sang en combattant ces doctrines pestilentielles[2]! » — Il était fort tourmenté de la crainte que son ami Amerbach ne se laissât séduire par Œcolampade; aussi rendit-il sincèrement grâce à Dieu quand une lettre lui vint apprendre que son ami n'avait cessé d'être chrétien (catholique). Zasius s'adonna dès lors tout entier à l'étude de la théologie et des saints Pères; c'est qu'il sentait le besoin de se mettre en état de juger par lui même dans les grandes questions qu'il voyait se débattre.

« Le droit, écrit-il quelque part, ne m'inspire plus que répugnance et dégoût[3]; ce sont aujourd'hui les études religieuses qui seules m'offrent de l'intérêt et me charment : c'est pour cela que j'envie tant le sort du grand Erasme, qui cultive avec de si beaux succès cette science vénérable. Puisse le Ciel ne point nous le ravir, au milieu de ces immenses débats qui mettent le catholicisme en péril. Pour ce qui me concerne, je resterai fidèle à l'enseignement et aux décrets de l'Eglise, dussent toutes les puissances du Ciel m'ordonner le contraire. Je ne ferai point au Dieu de vérité l'injure de croire que, pendant tant de siècles, l'Eglise ait pu nous tromper, malgré la promesse formelle qu'elle ne saurait tomber dans l'erreur. »

Zasius observa, comme Erasme, que l'adoption des principes luthériens avait pour premier effet, dans les individus, d'exercer sur leurs caractères une influence démoralisante : « L'égoïsme, dit-il en 1528[4], et le manque absolu d'obligeance et de complaisance à l'égard de ses amis, sont le signe distinctif de tout vrai luthérien. » — Vers la fin de sa vie (1534) il eut la satisfaction de voir l'université de Fribourg s'enrichir d'un grand nombre d'étudiants et de professeurs à qui l'impiété luthérienne, introduite à Tubingue, avait fait déserter cette ville[5].

[1] L. c. p. 151. — [2] L. c. p. 153. — [3] L. c. p. 169. — [4] L. c. p. 198. — [5] L. c. p. 222.

HENRI LORITI GLARÉANUS.

Comme il était arrivé à Zasius, Glaréanus, un de ses collègues, passa de l'enthousiasme le plus vif à l'antipathie la plus prononcée pour les réformateurs et leur entreprise, et s'attacha d'autant plus à l'ancienne Église, qu'il avait été plus désappointé dans ses espérances sur les résultats de la réforme.

Henri Loriti, surnommé Glaréanus, naquit en 1488 à Mollis, dans le canton de Glaris. Il fut, dès l'an 1510, un des intimes amis de Zwingle, qui était alors curé de Glaris; bientôt après, il devint un des grands admirateurs de Reuchlin, et commença de plus à entretenir d'étroites relations d'amitié avec Erasme. Celui-ci, dans une de ses lettres (1517) à l'évêque de Paris, Etienne Porcher, parle de Glaréanus comme d'un homme qui unissait à une solide instruction classique de grandes connaissances en théologie, une rare pureté de mœurs et une remarquable piété, et qui n'avait d'autre défaut que de s'exprimer avec trop de sévérité sur le compte des sophistes, c'est-à-dire, des théologiens ennemis des humanistes[1]. Au nombre des amis intimes de Glaréanus se trouvait encore Oswald Mykonius, qui devint plus tard, en Suisse, un des principaux appuis de la religion nouvelle. Au moment des premières agitations religieuses, Glaréanus se trouva donc ainsi rangé dans le parti des réformateurs, autant par ses sympathies personnelles que par des conformités d'intelligence et de convictions religieuses. Il était à Paris quand les écrits de Luther commencèrent à y développer les premiers germes de discorde. « Luther est un grand homme, mandait-il à Zwingle en 1521, et la conduite de nos bavards (des théologiens de la Sorbonne) est en tout digne d'eux, afin sans doute que notre époque ait aussi ses pharisiens. — Je me

[1] Schreiber's biogr. Mittheilung über Heinrich Loriti Glareanus. Freiburg, 1837, p. 31 et s.

suis fort réjoui d'apprendre que vous venez d'obtenir un canonicat ; j'éprouve moins de satisfaction de la part des ennemis de Jésus-Christ, bien que vous deviez en retirer de la gloire [1]. »

Glaréanus, en 1522, partit de Paris pour se fixer à Bâle, où il prit la direction d'un pensionnat de jeunes gens. Il y rendit, dit Erasme, de grands services à la jeunesse de son pays, par les semences de vertus et de science qu'il eut ainsi l'occasion de répandre. Il continua sa correspondance avec Zwingle et ses rapports avec Œcolampade, Hutten et Hartmuth de Kronenberg, qui se trouvaient alors à Bâle, ayant toujours la ferme conviction que l'entreprise de Luther, non plus que celle de Zwingle, n'avait d'autre objet que l'intérêt de l'Évangile. Il prit un vif intérêt aux débats du colloque de Zurich, envoya fréquemment, pendant leur durée, des encouragements à Zwingle, et lui adressa, plus tard, des félicitations sur la victoire qu'il y avait remportée et fait remporter à l'Évangile [2]. Mais bientôt les faits parlèrent trop haut pour ne point faire cesser ces préoccupations de l'amitié : les Réformateurs venaient de se montrer dans toute la vérité de leur caractère; et Glaréanus s'aperçut, enfin, que ce qui lui avait paru d'abord animé d'un zèle si pur pour la réforme, pour l'épuration de l'Église, ne tendait à rien moins, au contraire, qu'à ruiner cette même Église.

Nous avons de lui une lettre, du 11 août 1522, où il dit à Myconius :

« On ne peut se figurer combien les partisans même les plus dévoués de Luther nuisent à son entreprise. Ils agissent avec tant d'irréflexion et de maladresse qu'il semblerait que leurs débats leur eussent été inspirés par le génie du mal, comme ceux de leurs maîtres le furent par l'esprit de Dieu. Cette conduite de leur part est cause que je me tiens renfermé chez moi près de mes élèves, et que je cherche mes distractions et mes consolations dans l'étude [3].»

Deux ans après il écrit au même :

[1] L. c. p. 49-50.

[2] L. c. p. 64. 65. Tiré de la correspondance de Zwingle recueillie par Simler.

[3] Schreiber p. 66. Mirum, quam ubique λουθηρανώτατοι Lutheri causam gravent. Tam inepti, tam nullius consilii, ut profecto existimem, quemadmodum a Spiritu Dei illius, ita a spiritu Satanæ impetus illorum provenire. Quæ res effecit, ut domi meæ apud meos sedeam, me consolans meis Musis.

« J'ai la ferme conviction que personne ne nuit davantage à l'Evangile et aux sciences, que ceux précisément qui se vantent d'en être les amis et les plus zélés protecteurs. De là ce secret esprit de sophisme que l'on voit régner aujourd'hui et qui l'emporte de bien loin sur tout ce qu'on a vu jusqu'à présent dans ce genre. Gardons-nous cependant de nous en plaindre trop haut; pas plus qu'autrefois il ne faut aujourd'hui toucher aux oints du Seigneur[1]. »

Zwingle se plaignit alors amèrement que Glaréanus se donnât carrière contre lui, qu'il ne fût pas mieux disposé pour Œcolampade, et que, quoique Suisse lui-même, il se montrât hostile à la Réforme suisse, à laquelle tous les autres savants s'intéressaient si fort.

L'établissement violent du protestantisme à Bâle détermina Glaréanus, en 1529, à se retirer à Fribourg, où il devint professeur de poésie. Son antipathie pour la Réforme ne fit dès lors plus qu'accroître chaque année davantage. Pour remplir le vide que sa rupture avec ses deux anciens amis avait laissé dans son cœur, il se lia avec son ancien élève, l'historien Egidius Tschudi, qui partageait sa manière de voir. Si quelquefois il faisait une excursion dans un des lieux où la nouvelle religion était devenue dominante, ce qu'il avait l'occasion d'y voir n'était pas de nature à diminuer ses déplaisirs. Un jour qu'il avait fait le voyage de Zurich, on l'y convia à un banquet, où l'on servit ensuite le vin dans des calices en vermeil. A la vue de cette profanation, il voulut se retirer, et il l'aurait fait sans doute, si l'on ne s'était aussitôt mis en devoir de respecter ses scrupules. La conversation, pendant le dîner, étant tombée sur des questions religieuses, un des convives, qui était prédicateur luthérien, lui dit de se rappeler qu'il n'était que professeur de littérature, qu'un homme de sens ne sort point de sa spécialité, et que par conséquent il agirait sagement de ne point faire porter ses leçons sur des questions de théologie. Glaréanus lui répondit aussitôt par un jeu de mots, qui est intraduisible en français, mais qui roulait sur la double signification du mot

[1] L. c. p. 67. Hoc unum scio, a nemine nunc et litteras et Evangelium magis impediri, quam ab iis, qui utrumque devorasse videri volunt. Adeo nunc occulta sophistica oritur, ut illa altera ludus præ illa judicari queat. Nec tamen licet conqueri. Nam nolite tangere Christos meos, vetus olim, nunc nova illis cantilena est.

latin *legere*, *lire*, et *s'emparer de**; d'où le mot *sacrilége*, qu'il applique à son adversaire, pouvait se rapporter également à ses occupations ordinaires, la lecture des livres saints, et à la profanation dont les protestants se rendaient coupables en dépouillant nos églises. « Ego sum poeta » lui dit-il, « et non lego sacra, quemadmodùm vos legitis sacra. » Ergo vos estis *sacrilegi*. Res enim fuit in promptu, quia ves- » tri profanati calices in mensâ appositi documento vero fue- » runt. » C'est-à-dire : « Je suis poète et ne lis point (ne vole » point) le sacré; vous au contraire le lisez (le volez) : — vous » êtes donc *sacriléges* (lecteur ou voleur des choses saintes); » cela s'est vu tout à l'heure, quand sur cette table même » vous profaniez les vases sacrés [1]. »

Nous avons déjà dit que le temps ne fit que fortifier les nouvelles dispositions de Glaréan. « Je ne savais pas autrefois, » mande-t-il en 1558 à Tschudi, pourquoi l'on prétend que » rien n'est plus difficile que de ramener un hérétique à la » vérité; — il m'a fallu pour le comprendre que je l'eusse » moi-même expérimenté. Ces gens sont si opiniâtres, si bou- » chés, si obtus, qu'il serait moins malaisé d'avoir raison » d'une bûche. » Il dit avoir fait cette remarque chez un grand nombre d'entre eux, mais particulièrement dans la personne d'un certain Jean Loriti, son parent, qui, tout ignorant et borné qu'il était, s'avisait cependant de lui faire la leçon. Il ajoute que le vers :

Os Evangelicum, cor Dæmon, spiritus anguis,

exprimait à merveille le caractère de ces nouveaux croyants. Il accueillit un jour un habitant de Zurich, qui venait le voir à Fribourg, par cette apostrophe foudroyante : « Vous êtes donc aussi de ceux qui ont l'Évangile à la bouche et le démon dans l'âme [2] ! »

L'effrayante corruption qu'il avait sous les yeux lui paraissait être, à la fois, la cause et l'effet de la propagation de la nouvelle doctrine.

* Le verbe *legere* est également employé dans le sens de piller, dans ce vers d'Horace :

Et qui nocturnus Divûm sacra legerit (*Sat.* III, *liv.* I.)

(*Note du traducteur.*)

[1] L. c. p. 88. — [2] L. c. p. 89.

« La jeunesse actuelle est tellement perverse, écrit-il en janvier 1550, qu'elle ne serait pas trop indigne d'habiter Sodome et Gomorrhe. L'ivrognerie, la mauvaise foi, l'impiété sont aujourd'hui des vices à la mode. Non, jamais le monde ne fut aussi corrompu.... Il n'est plus en Allemagne de crainte de Dieu parmi les hommes. On a la parole divine à la bouche, et l'esprit diabolique dans le cœur[1] ! »

Son plus grand sujet de chagrin était le manque de bons prêtres. « Je ne désespère pas quelquefois, dit-il, que le peuple revienne un jour à résipiscence; mais je perds bientôt cet espoir, quand je vois le clergé moins occupé de Jésus-Christ que du soin de satisfaire son penchant pour la luxure[2]. »

LES PREMIERS SÉPARATISTES ET ANABAPTISTES.

Nous avons déjà vu qu'un assez grand nombre d'hommes qui marquaient alors par leur supériorité intellectuelle et qui, d'abord, avaient chaudement embrassé le parti du Réformateur, ne tardèrent point à rentrer dans le giron de l'Église, plusieurs avec un redoublement d'affection et de ferveur pour elle, après qu'ils se furent vus frustrés dans l'espoir d'obtenir, par le moyen de Luther, une réforme véritable dans le sein du catholicisme même, et après que les moins clairvoyants se furent convaincus de l'antipathie que montrait la doctrine nouvelle pour tout sentiment religieux un peu profond et pour toute direction morale véritablement

[1] L. c. p. 90. Adeo nunc omnis malitia est instructa juventus hujus sæculi, ut Sodomæ ac Gomorrhæ sit proxima. Ebrietas, perfidia, impietas, s crilegia et Dei contemptus omnium mentes occupavere. Nusquam mundus fuit corruptior. — Quam vereor, tumultuosum hunc animum fore, et malum et ingentem; sed ita merentur peccata nostra : tantus ubique in his regionibus est luxus, tam nullus per totam Germaniam Dei timor ; verbum Dei in ore, diabolus in pectore.

[2] L. c. p. 95. Nulla sane alia res me pejus affligit, quam quod videam bonorum sacerdotum penuriam, maxime apud christianas urbes; ut nonnunquam cogitem, etiamsi populus resipiscere velit, tamen desunt pastores, ac animarum curatores. Adeo omnes Clerici ad venerem magis, quam ad Christum inclinant.

solide. Parmi le peuple, les individus assez nombreux qui étaient peu satisfaits de la doctrine et de l'organisation de l'Église protestante dominante, se jetèrent en général dans les bras des anabaptistes. On vit même quelques hommes versés dans les études théologiques incliner pour la nouvelle secte, soit parce qu'il n'était guère possible, avec le principe protestant, de soutenir le baptême des enfants, soit parce que la conduite plus morale des anabaptistes leur donnait une supériorité marquée sur la secte dominante. Il y eut enfin des hommes qui se posèrent en Eclectiques ou *Séparatistes* conséquents, et voulurent demeurer indépendants de toute communion particulière. Tel fut, par exemple,

SÉBASTIEN FRANK.

Sébastien Frank naquit à Donauwerth, en Souabe. Il demeura jusqu'en 1530 à Nuremberg, qu'il quitta pour se rendre à Strasbourg, et de là à Ulm, où, vers 1535, il s'établit comme imprimeur. Mais, en 1539, forcé de sortir de cette ville en même temps que Schwenkfeld, il s'arrêta successivement dans diverses parties de l'Allemagne, et mena une existence fort agitée jusqu'à sa mort, qui, selon toute apparence, eut lieu dans la ville de Bâle, en 1545. Les détails de sa vie nous sont peu connus; nous savons seulement, par Luther, qu'il ne fut jamais revêtu d'aucunes fonctions publiques. Frank possédait, du reste, un fonds de connaissances peu ordinaire : il était versé dans l'étude des anciens et n'était non plus étranger à celle des humanistes de son époque. Il s'était également quelque peu familiarisé avec les Pères de l'Église et les théologiens du moyen âge, et connaissait non-seulement les écrits des principaux réformateurs, mais les vues et opinions propres à chacune des différentes sectes, mieux qu'aucun autre de ses contemporains. Comme aucune de ces sectes ne lui convenait entièrement, il se conduisit à l'égard de toutes en chrétien éclectique. Il fit, pendant son séjour à Nuremberg, la connaissance du pasteur Althamer, qui était un luthérien rigide : il demeura quelque temps chez lui et traduisit en allemand un de ses ouvrages. Une autre traduction de

Frank, publiée en 1530, se trouve précédée d'une préface de Luther, ce qui déjà semble annoncer qu'il adhérait alors aux principes du Réformateur. Il passe d'ailleurs pour avoir été le premier qui ait mis en question le séjour de saint Pierre à Rome [1]. Dans sa traduction du livre d'Althamer, et dans son propre écrit contre l'*Ivrognerie*, il se rapproche beaucoup de la doctrine de Luther sur la foi et la corruption native de l'homme, et s'exprime comme ce réformateur sur la raison, qu'il accuse de disposer à la débauche. Mais, plus tard, il s'éloigna complétement des luthériens dans la manière de concevoir la foi, la confiance individuelle et l'imputation de la justice de Jésus-Christ, éclairé qu'il était par les fruits qu'avait portés ce dogme compris à la nouvelle manière, et par la violence qu'on faisait aux saintes Écritures pour y trouver le sens qu'on y voulait attacher à toute force. « Le démon, dit-il dans la préface de sa *Chronique*, peut être, aussi bien que nous, savant en exégèse : il est donc possible que nous le rencontrions à chaque page, à chaque ligne, à chaque lettre des Textes saints, comme il arrive, en effet, à des sectes qui ne s'appuient toutes que sur l'Écriture. »

On vit dès lors la foi se dénaturer entièrement dans son âme, et se développer en lui ce mysticisme de faux aloi, qu'on retrouva plus tard souvent en dehors de l'Église, et qui, par sa prétention de ne s'en rapporter qu'à la parole intime, ne pouvait servir d'appui solide ni aux dogmes de l'Église, ni à l'enseignement dogmatique de la Sainte-Écriture.

« Il est parfaitement indifférent, dit-il, de prétendre que c'est Jésus-Christ qui nous sauve ou que ce sont la foi, la charité, la loi, la piété, l'espérance et la prière. Tout cela n'est au fond qu'une seule et même chose ; les noms seuls diffèrent [2]. »

Ces dernières vues, qu'il développa bientôt davantage, ainsi que sa doctrine sur la *Parole intérieure et sur la Parole extérieure,* le firent alors accuser d'anabaptisme, bien qu'en plusieurs endroits de ses écrits il se montre contraire à cette secte, et l'exposèrent à des attaques violentes de la part de

[1] Gottl. Stoll's Anmerk. über Gottfr. Arnolds K. H. Jena 1744, p. 180.
[2] Frank's Paradoxa. p. 135.

Luther, de Mélanchthon, de Bucer et de plusieurs autres. Luther, surtout, exerça contre lui toute l'énergie de sa haine : écrivant, en 1545, une préface pour un livre de Frédérus, il profita de l'occasion pour l'écraser sous le poids de sa colère. Au milieu du flot d'injures sous lequel il l'accable, il le dépeint comme « un vil calomniateur, incapable de rien que d'injurier et de médire, toujours prêt à imaginer et à débiter sur le compte d'autrui ce qu'il y a de pis au monde, vraie langue de démon, ne vivant et ne se nourrissant, pour ainsi dire, que de médisance. »

« Je puis assurer, ajoute-t-il, que quiconque éprouve du plaisir à lire le livre de Frank (*des Proverbes allemands*) ne saurait obtenir ni grâce devant Dieu, ni repos dans sa propre conscience, quand il aurait pour seigneur et maître le diable et même tous les diables en personne[1]. »

Frank répétait souvent que, malgré son peu de sympathie pour les différentes sociétés religieuses existantes, il était loin de vouloir fonder lui-même une nouvelle secte ou église ; que son seul objet, ainsi qu'il le dit dans la préface de sa *Chronique*, était de demeurer indépendant et de n'appartenir à personne.

« D'où vient, s'écrie-t-il, que nous soyons si fanatiques que nous ne puissions nous supporter les uns les autres ? Nous en sommes arrivés à ce point d'extravagance, qu'il n'est personne qui consente à être pieux pour lui seul. Il faut encore que nous imposions nos croyances et notre piété aux autres, que nous fondions aussi notre église, notre secte, notre schisme à nous, que nous comptions des adhérents, des disciples, des fidèles : nous ne saurions avoir la foi ni être pieux à moins[2]. »

Il dit encore que ce qu'il enseigne, il ne l'enseigne point pour qu'on le reçoive comme chose certaine, mais afin qu'on l'examine et le soumette à l'expérience, et qu'il n'est pas d'hérétique chez lequel il ne trouve de l'or au milieu de beaucoup d'ordures. C'est en effet ainsi qu'il se conduisit à l'égard de Luther, dans le second livre de sa *Chronique*, faisant, d'un côté, ressortir avec soin tout ce qu'il trouvait en lui de louable, et

[1] Luthers Vorrede auf Frederi Dialog zu Ehren des Ehestandes. édit. de Walch. XIV. p. 394-98.
[2] Frank's Chronik. 1. Vorr. 3. b.

signalant également, d'autre part, quelques-unes de ses parties faibles et des contradictions où il tombe avec ses assertions premières [1]. Pour ce qui est de l'ancienne Église, Frank se trouve, par rapport à elle, entièrement sur le terrain du protestantisme.

Nous allons encore extraire des écrits de Frank un tableau de la dissolution qui régnait à cette époque. Lui aussi partageait l'opinion de Luther et de Mélanchthon, que cette dépravation ne pouvait s'expliquer que par l'approche de la fin du monde et du jugement dernier. Il paraît cependant avoir soupçonné, quelquefois, que la propagation de la foi nouvelle pouvait bien y être aussi pour quelque chose, voire même en être la cause principale.

« Je suis convaincu pour ma part, et l'Ecriture est là pour l'attester au besoin, aussi bien que l'expérience journalière et l'histoire, qu'il ne se vit jamais monde plus incrédule et plus pervers que ce monde évangélique, où chacun ne parle incessamment que de la foi et s'imagine réellement en avoir sa bonne part, bien que le Christ nous dise le contraire et nous apprenne qu'à la fin des temps, c'est à peine si l'on trouvera un seul homme qui en ait encore une étincelle. Il en résulte donc que l'Évangile (chose terrible à dire!) nous est maintenant annoncé, plutôt pour nous damner que pour nous conduire à la vie éternelle. Et en effet, la dernière génération des hommes devant, au rapport des saintes Ecritures, être la plus mauvaise, la plus perverse qui fut jamais sur la terre, bien que l'Evangile ne cesse pas un instant de lui être annoncé, il est évident que cette prédication, que cet Evangile, loin de servir à l'édifier et à l'amender, n'a plus d'autre objet que de servir de témoignage contre elle. Nous montrons, du reste, assez quelle est notre foi par ce que nous faisons et ne faisons pas. Pour en juger, ce n'est point au voile qu'il faut s'arrêter, ni par nos paroles qu'il faut s'en laisser imposer. Regardez nos mains, nos œuvres et les fruits qu'elles portent; allez directement au cœur, et ce que vous y verrez : — c'est qu'on n'a de soucis que pour les choses de la terre; qu'on n'est occupé qu'à trouver le moyen d'amasser du bien, d'arrondir son coffre-fort; qu'on ne se fie plus à la probité, au désintéressement de personne; et de fait on

[1] Hagen Deutschlands Literat. und relig. Verhaeltn. im Ref-Zeitalter. III. p. 314 et s. — Neue Leipz. Literatur Zeitung. 1810. Intelligenzblatt. n° 35. p. 545 et s. — Wald de vità, scriptis et systemate mystico Sebastiani Frank. Erlangae 1793. p. 9.

a raison, car il n'est plus nulle part de bonne foi, de justice, de vérité sur la terre, non plus que de miséricorde et de charité. Portez un coup d'œil sur les transactions journalières, tant parmi les prêtres que parmi les gens du monde : qu'y voyez-vous autre chose, je vous prie, qu'avarice, égoïsme, rapacité, et que gens occupés à soigner ou à défendre leurs intérêts au grand détriment de ceux des autres? Vit-on jamais, même chez les païens, une abomination pareille? Ce qui règne aujourd'hui, c'est l'argent; on se dispute, on se déchire, on se ruine l'un l'autre pour en avoir. On a tant raffiné dans les moyens d'acquérir et de jouir, que la honte et l'opprobre ont atteint leur dernière limite, *et qu'on a perdu jusqu'au sentiment de l'opprobre et de la honte*. La décence, la retenue, l'honneur n'obtiennent plus d'estime parmi les hommes; la charité s'est refroidie, s'est éteinte dans les cœurs; il n'est plus de conscience, plus de repentir, depuis qu'on s'est persuadé soi-même *que les œuvres ne servent à rien*, et que la foi seule procure le salut : comme si croire et pécher n'étaient qu'une seule et même chose, comme si la foi n'était pas la mortelle ennemie du péché, la mortification de la chair ! Il n'est plus de parole qui soit écrite ou parlée en termes si clairs, que le diable ne trouve encore le moyen de l'interpréter à son avantage. Or, tout cela n'indique-t-il pas d'une manière certaine qu'il n'est plus de foi sur la terre ? » (*Gal.* v ; *Rom.* IV ; *Jean*, VII)[1].

« On voit aujourd'hui régner tous les vices qui attirèrent la colère divine au temps des patriarches Loth et Noé, ainsi que le Seigneur l'a prédit (*S. Luc*, XVII). On en voit bien d'autres encore, et dont autrefois on n'avait pas même connaissance. La cupidité n'a pas de mesure : de l'or et encore de l'or, on n'en saurait trop avoir. Le soin du ventre nous occupe nuit et jour. On ne songe qu'à s'agrandir, qu'à planter, qu'à bâtir, comme si l'existence humaine ne devait jamais finir. Dieu sait combien il se fait de mariages, dans quel esprit ils se font, et de quelle manière. On mange, on boit : non, jamais il ne se vit une goinfrerie pareille. Tous ces affligeants symptômes annoncent évidemment l'approche de la fin du monde. Et personne ne se tient prêt pour ce grand événement ; on ne s'en occupe même pas : on ferme les yeux sur ce qui se fait, sur les signes et les œuvres de Dieu ; on laisse tout passer avec la dernière indifférence[2]. »

« Le jeûne est devenu péché ; quiconque s'abstient dans une

[1] Frank's Chronik. I. F. 262. a. b. imprimé pour la première fois à Strasbourg, en 1531. Cité d'après l'édit. de 1565.

[2] Seb. Frank. von dem gräulichen Laster d. Trunkenheit, so in Diesen letzten zeiten erst schier mit den Franzosen aufgekommen. 1531, B. 2. a.

intention pieuse est un papiste, un hypocrite, un saint selon les œuvres. S'enivrer, violer, de toute manière, les lois de la tempérance, voilà notre évangile [1]. »

« Jamais il ne s'est vu pareille ivrognerie, non-seulement chez les hommes, mais chez les femmes elles-mêmes, et jusque parmi les enfants de l'âge le plus tendre. Manger et boire, telle est la grande occupation de tout le monde, grands et petits, hommes et femmes, jeunes et vieux. On enseigne à boire à l'enfant au berceau, de peur sans doute qu'il ne l'apprenne pas de lui-même. Est-il étonnant que les Juifs et les Turcs acquièrent de la fortune ? on travaille chez eux ; chez nous l'on boit et l'on mange [2]. »

« On se plaint que la vie des hommes soit aujourd'hui si courte ; et l'on gâte plus de vin qu'on n'en buvait autrefois ; et l'on mange comme des pourceaux ; et l'on mène en général une vie peu régulière [3]. »

« On s'est assuré qu'il n'est aucun moyen de réprimer l'impiété et l'ivrognerie en Allemagne ; les législateurs sont les premiers à violer leurs réglements : j'en conclus que c'est peine perdue que de morigéner le monde. Plût à Dieu que ce fût de ma part une erreur ! Mais le mal a pris des racines trop profondes pour qu'on puisse espérer de jamais s'en défaire. Le péché s'est pour ainsi dire incarné dans l'homme : pour nous en guérir, il faudrait nous refondre, nous refaire tout entiers, nous et le monde. Je crains fort qu'il n'y ait que le jugement dernier qui le puisse faire, alors que le Seigneur jettera dans la géhenne tout ce qui est impur et inutile, toute herbe qui ne produit point de fruit. Dieu veuille que ce jour ne se fasse pas trop attendre [4] ! »

« Le vice est devenu comme notre aliment indispensable, comme notre pain quotidien : quand donc nous occuperons-nous à faire passer l'Évangile dans notre conduite ? »

L. c. A. 4. b. — [2] L. c. D. a. — [3] L. c. E. 3. a. — [4] L. c. B. 4. b.

JEAN DENK.

Denk, selon quelques-uns, était Bavarois; selon d'autres, Suisse d'origine. Nous le trouvons d'abord, en qualité de recteur de Saint-Sebald, à Nuremberg. Zeltner nous le représente comme un homme d'une grande érudition [1], mais qui, ayant inopinément changé de croyances, avait publiquement embrassé l'anabaptisme et adopté plusieurs opinions erronées touchant la non-éternité des peines de l'enfer. Il fut, en 1524, révoqué de ses fonctions avec défense de s'approcher de la ville à moins de dix milles. Bientôt après il se réunit à Münzer dans la petite ville de Mulhouse; puis, après le supplice de Münzer, il se tint dans les contrées avoisinant le Rhin, et se retira enfin dans la Suisse. A Bâle, il se lia étroitement avec Hetzer. Il existe de lui une lettre, qui paraît dater de 1525 [2], et dans laquelle il prie Œcolampade de s'employer en sa faveur, afin qu'il lui soit permis de se fixer dans cette ville. Il ne nie point, dit-il, qu'il n'ait erré; mais ce en quoi on lui a fait tort, c'est de l'avoir accusé de favoriser l'esprit de secte. « Je ne veux, ajoute-t-il, n'avoir affaire à aucune secte : je mets toutes mes espérances et toute ma sympathie dans l'Église des saints, dans quelque lieu qu'elle puisse être. »

Peu de temps après, Denk et Hetzer se rendirent à Augsbourg, où « leur doctrine s'étendit bientôt comme un chancre

[1] Zeltners Nürnberg. Reformations-Gesch. p. 20.

[2] Œcolampadii et Zwinglii Epistol. Basil. 1536. f. 197. Œcolampade avait été professeur de Denk. C'est lui qui l'avait recommandé à Nuremberg, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres à Pirkheimer. Œcolampade dit encore, dans une autre lettre à Pirkheimer, qu'il avait lui-même été mis en suspicion, comme étant celui près duquel Denk aurait puisé ses opinions erronées. Les rapports de Denk avec Hetzer datent également d'assez loin : on voit, dans la profession de foi de l'anabaptiste Jean Schlaffer, que Hetzer avait fait un voyage à Nuremberg et s'y était arrêté quelque temps auprès de Denk. Will's Beitraege zur Fraenkischen Kirchen-historie. p. 10, 12. 29.

rongeur. » Denk y eut à subir un interrogatoire, à la suite duquel les théologiens luthériens crurent nécessaire d'adresser à leurs communes des instructions tendant à les prévenir contre ses principes et la nouvelle manière d'administrer le baptême. Outre son Apocatastase et le tort d'avoir prétendu qu'un chrétien ne devrait ni porter le glaive ni se charger d'aucun commandement quelconque, on lui reprochait encore d'avoir osé soutenir injurieusement que « les prédicateurs luthériens n'avaient éclairé ni converti personne, ce qui permettait de conclure qu'ils n'ont pas de mission divine [1]. »

Gynoraeus écrit, en août 1526, à ce sujet à Zwingle : que Denk est un homme *obscène* et dangereux qui n'a pas mal séduit de personnes à Augsbourg, où l'on n'a déjà naturellement que trop de dispositions à se perdre. Il ajoute qu'on lui reproche encore de soutenir que jusqu'à présent il n'a pas encore existé d'Église [2].

Denk se rendit la même année en Alsace, où, comme il paraît d'après un avis circulaire des prédicateurs de Strasbourg, il continua de professer, que c'était à tort que les réformateurs n'attribuaient le salut de l'homme qu'aux mérites de Jésus-Christ; que notre volonté y avait sa part et que nos œuvres également y contribuaient pour quelque chose [3].

Capito, vers la même époque, se plaint, dans une lettre à Zwingle, de ce que Denk, par la souplesse de son esprit et son affabilité exerçait sur le peuple une attraction dangereuse [4]. Denk et Hetzer trouvèrent, l'année suivante à Worms, un disciple docile dans la personne de Jacques Kautz, ami de Capito. Kautz publia sept thèses de controverse qui renfermaient les opinions de ses deux maîtres. Les Strasbourgeois disent dans l'avertissement dont il vient d'être question :

« Ce qui nous inquiète le plus, c'est que Kautz prétend dans ses écrits que Notre-Seigneur n'a souffert et satisfait pour nous, qu'autant que nous marchons dans la voie qu'il a lui-même suivie, etc. Ce sont les mêmes principes que Denk, à notre grand dé-

[1] Hummel's neue Bibliothek III. p. 46, 47.
[2] Zwinglii Opp. Turici. 1830. VII, p. 532.
[3] Roerich's Reformation in Elsass. I. p. 323.
[4] Zwinglii Opp. Turici. 1830. VII, p. 579.

plaisir, nous avait déjà fait entendre. — Dire, comme Denk l'a prétendu dans son livre de la *Loi*, que Jésus-Christ n'est mort que pour ceux qui marchent sur ses traces et qui cherchent à imiter dans leur conduite le modèle qu'il nous a lui-même offert, ce n'est rien moins que nier la rédemption et la mort même de Notre-Seigneur. — Ils nous accusent de faire du Christ une idole, tandis qu'eux-mêmes en font une de leurs propres œuvres [1]. »

Denk retourna, en 1528, à Bâle et y mourut la même année. Œcolompade écrivit à son sujet à Hetzer qu'il s'était converti avant de mourir et avait laissé une rétractation écrite que lui, Œcolompade, allait faire imprimer, bien qu'elle ne fût pas des plus irréprochables [2]. Badian, qui avait connu Denk à Saint-Galle, rend de lui, dans une lettre à Jean Zwick, le réformateur de Constance, ce témoignage flatteur qu'il se distingua tellement par son esprit, dès l'adolescence, qu'il dépassait de loin tout ce qu'on pouvait attendre d'un enfant de son âge [3].

Les dispositions de Denk sous le rapport religieux se trouvent assez bien caractérisées par le passage suivant tiré de ses écrits. L'on y voit ce qu'il pensait des vices et des besoins de l'époque antérieure à la réforme, et comment le luthéranisme lui semblait dès lors une entreprise sans avenir. Il pensait que les Réformateurs avaient réellement eu la mission de renverser un culte devenu purement extérieur, ainsi que la fallacieuse confiance qu'on avait dans des œuvres non accompagnées d'une foi véritable; mais il croyait aussi que, séduits par l'esprit du mal, ils n'avaient fait, en opposant l'évangile à la loi, qu'annoncer une foi factice au lieu de la foi réelle qui se manifeste par la charité, et qu'ils étaient conséquemment les auteurs de la corruption alors régnante.

« Dieu voulut porter un témoignage contre le monde, à cause de l'audacieuse prétention qu'avaient les hommes d'observer la volonté divine, qu'ils ne connaissaient point encore comme il eût été convenable : c'est pourquoi il appesantit sur lui sa colère et le soumit aux prédications des pasteurs. Le diable ne tarda point à se mêler de la partie : pour conserver son empire, il imagina de faire prê-

[1] Getreue Warnung der Prediger des Evangeliums zu Strasburg über die artikel, so Jakob Krauss, Prediger zu Worms. Kürelich hat lassen ausgehen, etc. 1527. B. 7. b. . 8. b. c. b.

[2] Will's Nürnberg. Gelehrten-Lex. fortges. v. Ropitsch. v. p. 208.

[3] Füsslins Beitr. V, p. 397.

cher aux serviteurs de Dieu le contre-pied de la vérité, et d'aveugler les hommes de telle sorte qu'ils se contentassent de l'apparence au lieu de la réalité. Le monde, de cette manière, ne demeura pas moins au pouvoir du démon qu'il ne l'avait été naguère [1] !.... »

« *Eh quoi!* n'est-ce point là se mal conduire à l'égard de la Providence, que de vouloir être sûr d'obtenir les récompenses promises par le Seigneur, et de prétendre que Dieu vous rétribue en raison de vos services? En résumé, disons-nous, Dieu destine les siens à la vie éternelle, sans avoir égard à leurs œuvres. Faisons mieux encore : disons qu'il les y destine, même sans la foi. Qu'avons-nous à faire de la médiation de Jésus-Christ? — Mais si nos œuvres sont à tel point inutiles, comment donc se fait-il que saint Paul nous assure: *Que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les avares, ni les ivrognes, ni les blasphémateurs n'entreront dans le royaume de Dieu?* Pourquoi Jésus-Christ également nous dit-il : *Que quiconque ne se renonce pas soi-même, n'est pas digne de lui?* Et nous prétendons encore à être en haute estime près du Seigneur, avec notre foi bavarde, qui n'a pas la force de nous faire quitter la moindre créature, bien loin qu'elle ait celle de nous faire renoncer nous-mêmes. Est-il étonnant, après cela, que le monde soit rempli d'adultères, d'avares, d'intempérants et d'autres vicieux de ce genre [2]? »

« Plusieurs, que dis-je? tous ou presque tous se plaignent que les choses aillent maintenant au plus mal : — ce n'est que trop réel. Car bien que le monde ait de tout temps été un arbre de mauvaise espèce, il est toutefois vrai de dire que jamais il n'a porté tant et de si mauvais fruits que dans le siècle présent, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'histoire [3]. »

« Les peuples se mettent à l'œuvre et travaillent, entassant pierre sur pierre, élevant murs et toitures, sans base ni dessein. Puis viennent les architectes, les docteurs et faux prophètes, qui répandent sur ce tout informe un mauvais crépissage, et disent à tous ces ouvriers, sans exception et à tort et à travers : — Paix! paix! la foi seulement, et tout va bien; vous êtes reçus, vous êtes sauvés! O les malheureux peuples, qui confiez si légèrement ce que vous avez de plus précieux, vos âmes, à ces dangereux renards [4]! »

Hans Denk was geredt sei dass die schrift sagt Gott thue und mache gutes und Boeses. Ob es auch billig, dass sich iemand entschuldige der Sünden und sie Gott aufbürde. 1526. B. 2. b.

[2] L. c. E. 4. a.

Vom Gesetz Göttes. Wie das gesetz aufgehoben sei, und doch erfült verden muss. A. b.

Ordnung Gottes und der Creaturen Werk. D. 2. a.

Le passage suivant d'un des écrits de Denk mérite d'être particulièrement remarqué ; car il montre qu'on avait adopté, dès les premières années de la réforme, un dogme qui, cependant, ne se trouve pas dans les anciennes professions de foi protestantes, et n'est mentionné pour la première fois que dans la formule de concorde, bien qu'il paraisse être une partie essentielle de la conception luthérienne touchant la justification : ce dogme, c'est celui, entièrement inconnu des catholiques, de l'imputabilité de l'obéissance active de Jésus-Christ, celui qui pose en principe que Jésus-Christ a accompli pour nous la loi morale; qu'il a été chaste, tempérant, juste, à notre place, et que ces mérites de Jésus-Christ sont imputés à quiconque a la foi, et le lui sont aussi bien que s'il les avait acquis lui-même et par lui-même. Denk est un des premiers qui aperçurent la déplorable confusion que ces principes jetaient dans la conscience morale des peuples.

« La sagesse charnelle du monde, qui se donne pour le flambeau de la science divine, s'est empressée de faire son profit des paroles suivantes de l'Évangile : *Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir*. Elle dit « que le Christ a si bien accompli la loi, que nous n'avons plus à nous en embarrasser nous-mêmes ; et que s'il fallait que nous l'accomplissions à notre tour, il en résulterait que Jésus-Christ n'y aurait pas satisfait d'une manière suffisante. » Voilà comme on interprète ces divines paroles et comme on les fait servir à la nature corrompue de l'homme, pour laquelle tout ce qui vient de Dieu se transforme aussitôt en poison et en pourriture! Si cette explication n'était pas contraire à la vérité, il serait donc indifférent de quelle manière, après s'être converti, on dirigerait sa conduite; et de fait, le monde est plein de ces gens dont les mœurs étaient beaucoup meilleures avant qu'ils ne se vantassent d'avoir la foi et l'Evangile[1]. »

[1] Vom Gesetz Gottes, etc. A. 3. b.

LOUIS HETZER.

Natif de Bichofszellen-Thurgovie, selon toute apparence, Louis Hetzer était, au début de la Réforme, vicaire à Waeden-Schwiel, auprès du lac de Zurich, et fut plus tard employé à Zurich même, où il aida puissamment le curé Zwingle dans le parachèvement de la transformation religieuse. Dans son écrit sur les images (1524), écrit entièrement conforme à l'esprit des réformateurs suisses, il proposait l'abolition immédiate et complète des idoles, qui ne sont bonnes, disait-il, qu'à être livrées aux flammes. Il fut aussi l'historien du second colloque de Zurich; et, si peu de temps après, il dut quitter cette ville, ce sont ses sympathies pour la doctrine des anabaptistes et particulièrement son opinion contraire au baptême des enfants qui paraissent en avoir été la cause. Une lettre qu'il écrivit d'Augsbourg à Zwingle, en septembre 1525 [1], prouve que, dans la controverse sur la cène, il combattit vaillamment pour l'opinion Suisse. Il parle, dans la même lettre, d'Urbain Regius, qui exerçait alors son activité de propagande dans la ville d'Augsbourg, comme d'un homme plein de vanité, qui n'avait autre chose à cœur que de s'attirer la faveur des hommes.

Hetzer ne tarda pas à être également renvoyé d'Augsbourg, ce dont il fut redevable, dit Œcolampade [2], au crédit de cette race de prédicateurs « *qui s'occupent davantage à prêcher Jésus-Christ panifié que Jésus-Christ crucifié;* » mais, comme il appert de la même lettre d'Œcolampade, étant revenu, touchant le baptême, à de meilleures doctrines, il put retourner à Zurich, où, en 1526, il fit imprimer une traduction de l'écrit d'Œcolampade sur la cène. Il annonce, dans sa préface, que, mieux éclairé par le savant et vertueux serviteur de Jésus-Christ, Huldrich Zwingle, il a renoncé à son

[1] Zwinglii Opp. Turici. 1830. VII. 407. — [2] L. c. 432.

ancienne erreur touchant l'inutilité du baptême chez les enfants. Dans l'avertissement des prédicateurs strasbourgeois, il est également dit de lui, qu'à Strasbourg il se refusait à passer pour anabaptiste, et, qu'à la suite d'une conversation avec Michel Sattler qui appartenait à cette secte et qui peu après mourut sur un bûcher, à Rothenbourg, il avait traité ce dernier de méchant et rusé compère. »

On sut, peu de temps après, que Hetzer venait de faire un livre où il nie la Trinité et la Divinité de Jésus-Christ. Urbain Regius en fait déjà mention dans une de ses lettres à Blaurer, en 1528. Cet ouvrage ne fut point imprimé, mais il tomba, plus tard, entre les mains de ce même Blaurer, qui en parle comme d'un poison plein de douceur, trop doux pour qu'on puisse le communiquer à personne [1]. Blaurer dit encore que cet écrit est tellement conçu, qu'il semblerait que le génie d'Arius se fût incarné dans son auteur.

Hetzer choisit finalement pour théâtre de ses travaux la ville de Constance, qui avait alors déjà, toute entière, embrassé la foi protestante. Il y fut décapité le 4 février 1529. La relation que le bourgmestre de Constance, Thomas Blaurer, donna de cet événement, nous apprend que Hetzer ne fut condamné, ni pour sa doctrine, ni pour cause de rébellion ou de désobéissance envers l'autorité civile; mais pour affaires de femmes, pour s'être lui-même rendu coupable du crime d'adultère, et y avoir excité plusieurs autres personnes, comme à une pratique conforme à la volonté divine. Hetzer, en effet, eut finalement jusqu'à douze femmes. Le réformateur de Constance, Zwick, en rapportant, dans une lettre à Blaurer [2], les circonstances de sa mort, assure qu'il n'y en eut jamais de plus glorieuse et de plus digne d'un honnête homme.

L'ouvrage le plus important que nous ait laissé Hetzer, c'est la traduction des *Prophètes* connue sous le nom de *Prophètes de Worms,* qu'il publia, en collaboration avec Denck, l'an 1527. Luther donna lui-même des éloges à ce travail et le mit, sous plusieurs rapports, à contribution, ainsi que Wizel le lui reproche dans ses annotations. Badian, dans sa lettre, de l'an 1540, au prédicateur Zwick, dit, en parlant de

[1] Museum helveticum. VI. p. 111. — [2] L. c. p. 115.

Hetzer, que c'était, comme il devait bien se le rappeler, un homme remarquable par les plus précieuses facultés, supérieur en plusieurs choses, très-versé dans les langues et doué d'une sagacité étonnante. Il observe qu'il l'exhorta plusieurs fois à ne point s'écarter de la voie suivie par la Réforme[1].

Avant qu'il ne fût tombé dans ses derniers errements, Hetzer, dans son écrit des *Débauches évangéliques,* adressé à Achatius Frombd, citoyen de Constance, qui lui-même était luthérien, décrit, de la manière suivante, la dépravation qui, dès les premières années, régnait parmi les adhérents de la doctrine nouvelle.

« C'est un chef-d'œuvre de maître Satan d'avoir imaginé un prétexte respectable, celui de l'Evangile et de la confraternité chrétienne, à l'aide duquel il pût adroitement ramasser la foule et la faire tomber dans ses piéges. Il y a pleinement réussi, ainsi qu'il se voit par les habitudes crapuleuses auxquelles s'adonnent ceux qui se font passer pour évangéliques. »

« Mais voilà que précisément se rassemble une troupe de ces bons amis de l'Evangile.— Voyons ce qu'ils vont faire? *Boire un coup, un petit coup seulement, un coup évangélique.* — Vraiment bien évangélique, ainsi que vous allez voir, tellement évangélique que Satan lui-même ne saurait mieux faire, et que je me prends à rougir de me trouver en société de pareils compères[2].— Est-ce autrement que je ne viens de dire? Il semblerait que ce soit le propre des évangéliques de tempêter, de rager, de s'enivrer et de se quereller, comme font les garçons oublieurs le jour de la Saint-Martin. Celui-là passe chez eux pour le plus fervent à l'Evangile, qui se montre le plus grossièrement furibond, qui sait le mieux faire rire aux dépens d'autrui, et le mieux se donner carrière contre ses adversaires, contre les papistes s'entend. Il n'est pas nécessaire d'un bien long examen pour reconnaître si cette manière d'agir est ou non conforme à l'Evangile; il suffit de savoir que c'est le démon qui l'inspire[3]. — Je sais bien que ces buveurs évangéliques ont aussi leurs défenseurs. — « Bah! disent-ils, on ne peut cependant exiger que des jeunes gens se tiennent sous cloches! Il faut que le torrent ait son cours, si l'on ne veut qu'il déborde, et les plaisirs honnêtes ne nuisent à personne[4]. » — « Nous savons bien, disent de leur

[1] Füsslins Beitraege. v. p. 397.
[2] Ludwig Hetzer von dem evangelischen zechen und von der Christen Red aus heiger Geschrift. 1525. a. 2. b.
[3] L. c. a. 3. — [4] L. c. a. 3. b.

côté les ivrognes, que les excès dans le manger et le boire ne conviennent point au chrétien ; mais, quand d'ailleurs on se trouve en bonne société, y a-t-il donc si grand mal à boire quelques rasades au delà du nécessaire? » — J'entends, Messieurs, vouloir empêcher les gens de se réunir et de boire, autant vaudrait les faire vivre sous un régime de moines, ce qui ne vous conviendrait guère [1]. Or, quel est l'objet de ces réunions? L'amour de Dieu? Nullement. On ne s'y occupe pas plus de Dieu que de la fin du monde. Est-ce du moins l'amour du prochain, le désir de s'édifier et de se fortifier réciproquement dans la foi? Pas davantage. Il ne pourrait pas être moins question d'Evangile, d'amendement et de foi dans une société païenne. Qu'est-ce donc qui nous rassemble ; car enfin il ne se fait rien sans un motif quelconque? — Que vous êtes simples! Ce qui nous rassemble, c'est tout bonnement l'attrait, le puissant attrait du vin, le désir de boire et de connaître les nouvelles. »

« L'on joue, l'on boit, l'on se bat et l'on médit du prochain. On ne peut douter que les choses ne s'y passent ainsi, quand on voit les dispositions qu'on en rapporte. Il arrive, il est vrai, le plus souvent, que vers la fin de la débauche, les vapeurs du vin transforment subitement la scène en une autre toute différente. Les esprits se sont inspirés au fond du verre, la science évangélique coule à pleins bords, on cite les Ecritures comme des docteurs, on opine comme des sages. — Quels avis lumineux vous entendriez alors ouvrir! L'un, pour défendre l'Evangile, veut s'armer du sabre et de la lance ; l'autre propose de faire passer tout de suite ses adversaires par les armes. C'est un tumulte, ce sont des cris; — il y a de quoi dégoûter pour jamais de l'Evangile [2]. »

« Vraiment il sied mal à ces prétendus enfants de Dieu, à ces hommes soi-disant régénérés, qui déploient tant de magnificence à l'aide de ce qu'ils nous volent, de tant crier, de tant se vanter, de tant nous parler de leur évangile. On dirait, en vérité, que la vie désordonnée qu'ils mènent, leur est prescrite par l'Evangile. Est-il surprenant, après cela, ô nouveaux chrétiens, que les incrédules, qui voient que vous n'êtes ni plus sages ni plus raisonnables qu'eux, et que, malgré vos belles paroles où ne respire que la piété, la charité, vos actions ne sont pas moins pleines d'égoïsme et de dureté ; est-il, dis-je, étonnant que les incrédules se fassent de vos vices des arguments en faveur de leur incrédulité, et se montrent si mal disposés pour l'Evangile [3] ? »

Hetzer compte aussi dans le nombre des plus anciens chansonniers protestants. Mais, tandis que ses confrères en poésie

[1] L. c. a. 4. a. — [2] L. c. a. 4. b. b. a. — [3] L. c. 3. 2. b.

célébrèrent surtout, dans leurs chansons, ce qu'il pouvait y avoir de commode, de séduisant et de consolant dans la doctrine nouvelle de la justification, il est digne de remarque que Hetzer, au contraire, s'attacha plutôt, dans ses vers, à signaler et à combattre les erreurs de cette doctrine dangereuse.

La rapidité avec laquelle la doctrine luthérienne, tel qu'un vaste incendie, s'étendit, en si peu de temps, d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, nous permettait de supposer qu'une fois la première fougue de l'entraînement un peu calmée, plus d'une voix avait dû se faire entendre pour signaler l'espèce d'influence exercée par cette doctrine sur les mœurs publiques. Notre supposition était fondée : les renseignements de cette nature commencèrent en effet, dès 1523, à affluer de toutes parts. On les doit en partie à l'antagonisme qui régnait entre les divers réformateurs, et en partie aux écrits de quelques-uns de ces prédicateurs qui se flattaient encore, en dévoilant le mal, de pouvoir y porter remède. Ces derniers se convainquirent, sans doute finalement, que des hommes de leur caractère devaient, nécessairement, bientôt se trouver déplacés parmi les partisans de la foi nouvelle.

Les subterfuges par lesquels on répondait aux reproches de ses adversaires étaient d'ailleurs de différente nature. Dans les premiers temps, on soutint que nul homme de bonne foi ne pouvait nier que le changement de religion n'eût produit quelques bons résultats, la diminution, par exemple, des pratiques catholiques, et que, quant à l'amélioration des mœurs, elle ne pût également se faire par la suite. On eut aussi recours à la tactique si heureusement employée par Luther, et qui consistait : d'abord, à ne jamais désigner la doctrine luthérienne que sous la dénomination d'*Évangile* ou de parole de Dieu ; puis, à soutenir, ce que tout esprit chrétien ne pouvait refuser d'admettre, que partout où l'Évangile était accueilli, il ne pouvait manquer de faire naître les fruits de la repentance et de la piété, et que si par hasard ces fruits ne se faisaient point reconnaître, il fallait l'attribuer à l'observateur, et ne pas moins croire à leur existence, quoiqu'inapercevable. On citait égale-

ment volontiers l'exemple d'Élie qui, lui aussi, s'imaginait être le seul adorateur du vrai Dieu qui restât dans le monde, tandis que le Seigneur comptait encore sept mille autres fidèles serviteurs. Ou bien encore, partant hardiment du dogme protestant de la justification, on répondait que tout vrai luthérien qui s'imputait, par la foi, les mérites de Jésus-Christ, ne pouvait manquer d'être juste et saint aux yeux de Dieu, bien qu'il ne fût au fond et jusqu'à la fin de sa vie qu'un misérable, tout couvert d'iniquités. On disait, enfin, que cette grande importance attachée à la vie pieuse n'était autre chose qu'une ruse du démon pour nous détourner de la foi.

Après Schwenkfeld et ses partisans, ce furent principalement les anabaptistes qui reprochèrent aux prédicateurs luthériens ce manque absolu de discipline, de moralité et de vraie piété remarqué dans leurs paroisses; et c'est précisément parce que ces sectaires se distinguaient des protestants par une vie plus morale et plus sérieuse, qu'ils trouvaient auprès du peuple un accueil si favorable. Il y eut plusieurs pasteurs protestants qui avouèrent, au moins dans leurs lettres confidentielles, que ces reproches n'étaient que trop fondés, et que c'était réellement la démoralisation développée par la réforme protestante qui disposait si favorablement une partie du peuple pour les nouveaux sectaires. Ainsi fit, en 1534, Berthold Haller, de Berne, dans une lettre à Henri de Bullinger [1].

« Nous avons, dit-il, exposé au sénat et au conseil des Deux Cents la cause de cette hérésie (des anabaptistes) : elle consiste, suivant nous, en ce que les prédicateurs s'occupent plus de leur ventre que de l'accomplissement de leurs devoirs. Nous avons fait

[1] Fueslini Epp. ab. Eccl. Helv. Reformatoribus vel ad eos Scriptæ, p. 159. Indicavimus senatui et Diacosiis causam morbi hujus et hæreseos; nempe cum concionatores nonnulli plus ventri indulgeant, quam officio probe et fideliter exequendo, non mirum esse, quod nos in universum pseudoprophetas et rerum publicarum voratores calumnientur; etenim cum videant et in Magistratu et in præfectis pompam, luxum, avaritiam, Dei contemptum et verbi sui neglectum, facile simpliciores à Coriphæis persuadentur, gerentem Magistratum non esse christianum; similiter cum juramenta tam facile fiant, facilius rumpantur, perjuria nihil puniantur, et liberum sit, horrendas effutire blasphemias, nemo miretur, quod illuc torqueant Scripturas, christianum omnino non jurare debere. Sic cum videant tam neglectam juventam in omnibus vitiorum generibus succrescere, quorum baptismum mordicus asserimus, mordicus monentur illum negare.

observer, aussi, qu'il n'y a point lieu de s'étonner qu'on nous traite tous de destructeurs et de faux prophètes ; et qu'il ne doit pas être difficile aux chefs de sectes de persuader aux personnes simples que les autorités constituées ne sont point chrétiennes, quand on voit ces mêmes autorités s'adonner ouvertement au luxe, à la volupté, à l'avarice, au mépris de Dieu et de sa parole. Quand on songe, avons-nous ajouté, à la facilité avec laquelle aujourd'hui l'on blasphème, on jure et l'on se parjure, il n'est pas non plus surprenant que les anabaptistes s'attachent tant à torturer les saintes Écritures, afin d'y trouver la défense pour le chrétien de jurer même en justice. Comme les sectaires voient, grâce à notre incurie, que le baptême n'empêche pas la jeunesse de se pervertir de jour en jour davantage, ils trouvent ainsi l'occasion de nier l'efficacité du baptême dans l'enfance. »

Jean Bader, qui fut curé de Landau, et mourut en 1545, après s'être attaché à Schwenkfeld, signalait également, en 1527, la mauvaise éducation des enfants comme une des principales causes de l'hérésie des anabaptistes :

« Le principal défaut que je reproche au baptême, tel qu'on le donne aujourd'hui, c'est que si tout le monde montre assez de zèle pour le faire administrer aux nouveaux-nés, il ne se trouve personne qui plus tard songe seulement à nous en faire ressouvenir et à nous former aux habitudes d'une vie vraiment chrétienne. Il en résulte que la plupart des hommes quittent ce monde, sans même savoir ce que c'est que le baptême et à quoi il peut servir. — Que si l'on devait continuer à mettre, dans ce qui regarde le soin moral des enfants, la négligence qu'on y a mise jusqu'à ce jour, je finirais par regarder la procréation d'une nombreuse famille plutôt comme une source de malédictions que de bénédictions et de grâces. Car quel beau résultat les parents ont-ils obtenu jusqu'ici de leur manque de sollicitude, si ce n'est l'irréligion et l'impiété de leurs enfants? C'est pourquoi je suis convaincu que l'on verra s'accomplir dans notre siècle la terrible menace que Jésus, conduit au supplice, adressa aux femmes qui pleuraient sur son sort *. Il ne résulte pas cependant de ces abus, que ces aveugles destructeurs fassent bien d'abolir entièrement la sainte coutume de baptiser les enfants [1] ; comme aussi ce n'est pas un

* Le texte allemand porte : « La terrible parole que Jésus-Christ prononça en interpellant les femmes en pleurs. » Cette citation, un peu vague, m'a paru se rapporter au ch. XXIII, ℣. 27-34 de l'Évangile selon saint Luc. (*Note du trad.*)

[1] Bader's brüderliche Warnung vor dem neuen abgoettischen Orden der Wiedertaüfer. 1527. L. 6, b.

motif pour ne plus prêcher l'Évangile, parce que, sur dix mille personnes qui en entendent ou en lisent la sainte parole, il en est une à peine qui lui obéisse et qu'elle conduise à la repentance [1]. »

Le zélé protestant Greiffenberger, peintre à Nuremberg, et l'un des premiers qui [2], dans cette ville, défendit de sa plume, la doctrine luthérienne, entreprit, en 1523, de répondre aux reproches de toutes parts adressés à la foi nouvelle et portant sur ce qu'on ne pouvait, malgré toute la bonne volonté, disait-on, rien apercevoir dans la manière d'être des luthériens qui annonçât une amélioration, un amendement quelconque. Le tour qu'il cherche à donner à sa défense est caractéristique.

« L'amendement de l'homme, dit-il, n'est pas de telle nature qu'il saute immédiatement aux yeux du premier venu. C'est une chose qui se fait en secret et sans bruit, et dont les fabricants de cierges et d'idoles avec les marchands de messes sont les premiers à s'apercevoir. Les confréries aussi peuvent en voir quelque chose. Le véritable amendement, pour nous, consiste précisément en cela que Dieu nous a délivrés de notre justice personnelle et de tout ce qui est le fruit de la raison et de notre volonté propre [3]. »

Un autre homme plein d'esprit et de zèle, qui, sous d'autres rapports, appartient également à la réforme, et fut un des premiers et des plus influents propagateurs de la foi protestante dans le sud de l'Allemagne, c'est Jean Éberlin, de Gunzbourg, un de ceux dont tout le reste de l'existence ne fut plus qu'amertume et dégoût, après qu'ils eurent acquis la conviction que la doctrine en laquelle ils avaient mis toutes leurs espérances produisait des résultats directement opposés à leur attente. Religieux et prédicateur fort estimé dans un couvent de Franciscains, d'abord à Tubingue, et plus tard à Ulm, il fut, je le répète, un des premiers qui, dans la Souabe, se séparèrent de l'ancienne croyance pour s'attacher à la foi nouvelle. Il se donna beaucoup de peine pour répandre la réforme, à Ulm d'abord, puis à Bâle, et plus tard à Rheinfeld. Son ardeur de prosélytisme l'ayant fait renvoyer de cette der-

[1] L. c. O. 5. b. — [2] Will's Nürnberg. Gelehrten. Lexic. I. p. 578.

[3] Hans Greiffenberger die Welt sagt, sie sehe Keine Besserung von denen, die sie Lutherisch nennt; was Besserung sei, ein wenig hierin begriffen. 1523. A. a.

nière ville, il se rendit à Wittemberg, où il ne sut non plus se faire une position définitive. Comme il ne pouvait se décider à déclamer contre le Pape et les moines, il y passa pour un indifférent, un modéré, un homme peu sûr, par conséquent, et l'on négligea de l'employer. Il quitta donc également Wittemberg, et alla s'établir à Erfurt. Il se maria dans cette dernière ville, s'y livra aux travaux de la prédication, bien qu'il n'eût pour cela ni traitement ni nomination officielle, et y eut, comme à Wittemberg, à lutter contre de nombreuses tribulations et pour des motifs pareils [1].

Éberlin était, du reste, en tout un digne élève de Luther ; car, tandis que la plupart des prédicateurs, ses confrères, certifiaient au peuple, d'une manière générale, il est vrai, qu'il n'est pas un Père de l'Église qui ne professe les principes de Luther, et ne se soit montré hostile au papisme, Eberlin, au contraire, montrait pour ces grands génies, et principalement pour saint Chrysostome, dont la doctrine sur la justification est si différente de celle de Luther, une répulsion si grande et si peu de respect, qu'il ne craignit pas d'avancer que Chrysostome eût été plutôt fait pour être exécuteur des hautes œuvres que docteur de l'Église [2].

Il publia, dès 1523, un écrit intitulé *De l'abus de la liberté chrétienne,* qu'il avait dédié au greffier communal de Lauingen, Mathias Sigl. Il y dit qu'il se rappelle fort bien que, se trouvant, l'été précédent, près de lui, Mathias Sigl, il se plaignait alors de la méchanceté de ces gens qui se font appeler du nom d'évangélique; puis il ajoute que les célèbres docteurs qu'il vient de voir à Wittemberg font entendre des plaintes pareilles [3].

Éberlin, dans cet écrit, fait aussi déjà mention de cette espèce d'hommes qui se croyaient chrétiens par cela seul qu'ils méprisaient les prêtres. Voilà, dit-il, quelques-uns des propos qu'on tient ici : « *On est bon évangélique,* dit l'un, *dans la ville ;* on y assomme les prêtres comme si c'était des chiens. — *C'est un véritable évangélique*, dit un autre ; il n'épargne point les prêtres et fait gras tout le carême. — Ou bien : c'est un franc luthérien, qui ne se confesse ni n'observe aucun jour

[1] Literar. Museum. I. p. 365. et s. — [2] L. c. p. 391. — [3] L. c. p. 402.

de fête[1]. » — Éberlin reconnaît ailleurs qu'il en est fort peu, parmi les protestants, qui reçoivent bien la parole; et encore ceux qui la reçoivent, dit-il, le font-ils faiblement et sans résultats appréciables du côté de la foi, de la discipline et de la charité chrétienne[2]. — « Je ne sais à qui ou à quoi, si ce n'est à l'influence du diable, attribuer de ce qu'on ne peut rien trouver de plus désobéissant et de plus indiscipliné que précisément un grand nombre de ceux qui se disent luthériens ou évangéliques[3]. » — Il parle ailleurs aussi « de ces faux chrétiens, pleins de malice, de rudesse et d'insolence, qui se font de la sainte parole un jeu, un vain sujet de bavardage, aboutissant le plus souvent à la discorde et à la haine, de quoi Dieu les punit en les remplissant de plus de vices que ne le sont les papistes eux-mêmes[4]. »

Dans un écrit, publié en 1525, et dédié à Jacques Wehe, curé de Leipheim, Éberlin fait parler en ces termes ce qu'il appelle les *papelards*, qui, quoique convertis à la foi luthérienne, « conservaient encore un reste de levain de superstition romaine: »

« Il en est plusieurs parmi nous à qui l'on pourrait ainsi répondre : « Il nous faut autant de patience à votre égard, qu'il vous en faut au nôtre. Nous n'avons pas encore appris, il est vrai, à faire chair aux jours d'abstinence, à déverser nos dédains sur la prière, le culte des saints, la messe et le sacrement de la Pénitence; mais attendez un peu : nous ferons tous nos efforts pour atteindre, bientôt, à ce haut degré de perfection chrétienne. — Ayez donc plus de patience; aussi bien vous-mêmes n'avez pas encore appris non plus, de votre part, à rompre avec la luxure, avec l'ivrognerie, ni avec l'habitude de l'injure, de la médisance et du blasphème. Vous connaissez peu de chose encore de ce qui appartient à la vie sage et réglée, ou du moins, si vous le connaissez, vous ne le pratiquez guère. Vous n'avez pas même une bien grande expérience des choses purement humaines; vous ne savez ni nous consoler, ni nous instruire dans l'affaire importante du salut; vous ne ne savez point respecter les secrets que vous arrachez à notre

[1] Ein neu und das letzt Ausschreiben der xv Bundesgenossen im Literar. Museum I. p. 390.

[2] Eberlin's sermon zu den Christen in Erfurt. 1524. C. 3. b.

[3] Eberline wie ein Diener Gottes worts sich verhalten soll. Wittemberg. 1525. G. a.

[4] L. c. A. 4. a.

confiance ; vous n'êtes ni miséricordieux ni charitables; et, bien qu'ignorant une foule de choses nécessaires, vous ne voulez pas qu'on vous instruise, et ne souffrez pas plus l'admonition, que si vous étiez infaillibles. Ce sont là toutes choses que vous ne savez pas, vertus que vous n'avez point encore acquises, et dont nous supportons le manque avec patience, quoiqu'il soit presque insupportable. Il est donc juste, encore une fois, que vous n'ayez pas pour nous moins d'indulgence que nous n'en avons à votre égard[1]. »

Un portrait qui surtout est caractéristique, c'est celui qu'Éberlin fait ici de ses collègues, de ces prédicateurs qui de toutes parts se pressaient vers la chaire, alors que la nouvelle doctrine et les écrits des réformateurs avaient fait de la prédication le plus facile et le plus commode de tous les arts.

Ces aveux, par lesquels les descriptions postérieures de Wizel se trouvent si pleinement confirmées, ont d'autant plus d'importance qu'ils nous fournissent aussi des renseignements précieux sur la première génération des prédicateurs protestants, et qu'ils nous viennent d'un luthérien aussi zélé que l'était Éberlin, à qui la nécessité seule a pu sans doute les faire faire.

« Plusieurs d'entre eux excitent le peuple contre les prêtres et les moines, en disant que leur conduite est détestable et impie, que leur enseignement est plein de mensonges et leur fréquentation dangereuse, que le jeûne, la prière, la fréquentation des églises et des sacrements, sont sans utilité pour le salut, que les œuvres non plus n'y peuvent rien, et que la foi seule est nécessaire. On accourt à ces prédications, non pour s'y fortifier dans la foi, mais pour le malin plaisir qu'on éprouve à de pareils discours. On abandonne tout, on néglige ses affaires, comme s'il s'agissait d'assister à quelque spectacle extraordinaire. Puis, sans crainte de Dieu, sans conscience et sans pudeur, on laisse un libre cours à ses passions, on se met en guerre ouverte avec la loi, l'on se permet tout, l'on bouleverse tout, et l'on se réjouit de pouvoir, à l'abri de l'Evangile, briser des liens qui nous maintenaient, malgré nous, dans l'ordre et la décence. Autrefois on servait le démon, parce qu'on croyait effacer les iniquités de son cœur par l'usage fréquent des cérémonies; on le sert aujourd'hui, parce qu'on abolit sans raison toute espèce de culte extérieur, parce qu'on agit sans conscience et sans souci du Ciel, et parce que les prédicateurs et les auditeurs ont tous moins de foi que des papistes, et s'adonnent à l'avarice, à l'impiété, au men-

[1] L. c. E. 4. a.

songe, à la paillardise et à je ne sais quels autres vices encore[1]. »

« Que peuvent savoir de la sagesse divine des gens débauchés et grossiers? Ils passent leur temps à injurier prêtres et moines, à détruire les institutions existantes, à bavarder sur ce qu'ils ignorent, sur l'Évangile et les choses divines, dont ils n'ont ni le sentiment ni l'idée. Ils ne connaissent même rien de ce qui appartient à la vie propre de l'homme, de la discipline, de l'ordre, de l'honneur; ne sont bons, par leur conduite désordonnée, qu'à répandre partout le vice, le trouble, le déshonneur, la médisance et le malheur, et sont plutôt des obstacles que des apôtres dévoués à la parole de l'Évangile[2]. »

« On voit maintenant une foule de parleurs qui nous débitent effrontément, du haut de la chaire, un déluge de choses inutiles. Si parfois leur bavardage leur attire quelques déboires, *ils en tirent vanité et se vantent de souffrir pour la sainte cause de la vérité.* Mais vous vous trompez, beaux sires, ou vous en imposez à vous-mêmes : ce n'est point la vérité, mais bien votre sottise et votre impudence qui vous attirent vos peines. Votre conscience vous le dira un jour, quand vous reparlera la conscience, à votre dernière heure[3]. Quoique manquant de connaissances, de discipline, d'expérience des choses saintes et de modestie chrétienne, nous nous permettons de médire des religieux, du clergé en général, et de ces anciens usages dont au moins une partie était innocente et peut-être même utile, tellement incapables nous-mêmes de parler avec conviction de Jésus-Christ et de son règne, qu'il est facile de s'apercevoir que nous ne sommes que des singes et non des prédicateurs évangéliques[4]. »

Éberlin parle encore, ailleurs, de l'état moral et religieux des villes qu'il avait naguère visitées en qualité de prédicateur ambulant, et que d'autres avant lui avaient préparées à la foi nouvelle.

« J'aimerais mieux, en vérité, prêcher dans des lieux habités par des papistes, que dans ces villes évangélisées par nos fanatiques confrères, et où le peuple est à ce point indiscipliné, vicieux et déchiré par les discordes. Nous aurons, oui sûrement, nous aurons un jour à rendre un compte sévère de notre inconduite et de nos crimes[5]. Je fus un jour présent, dans une de nos grandes cités, quand un prédicateur soi disant évangélique s'exprima sur le christianisme avec tant de légèreté et d'irrévérence, en présence d'une

[1] L. c. D. 3. a. — [2] L. c. C. 2. a. — [3] L. c. C. 4. b. — [4] L. c. D. a. — [5] L. c. D. 4. a.

nombreuse société avec laquelle il se trouvait à table, que je ne pus m'empêcher d'en rougir, et qu'un des assistants se prît à demander, s'il *était donc dans la nature de la religion luthérienne qu'on y parlât de la religion en termes si peu convenables, pour qu'il ne lui fût pas encore arrivé d'entendre un seul pasteur qui, en s'entretenant de choses saintes, se servît d'un langage quelque peu digne*[1]. »

Luther lui-même, frappé de voir que les disciples de l'erreur (ceux qui avaient renoncé à sa doctrine) menaient une vie plus morale et plus pieuse que ceux qu'il appelait les croyants purs, Luther observe que le fait devait tenir au fond même de la chose, à une sorte de nécessité intrinsèque.

« Ainsi donc les disciples de la pure doctrine se tiennent tranquilles et s'endorment dans leur indifférence, sans souci du Christ et de son règne, tandis que ceux qui sont dans les ténèbres se montrent pleins de zèle à défendre leurs erreurs[2]. »

Comme les anabaptistes ne cessaient d'incriminer le mauvais exemple donné par les pasteurs luthériens, Luther finit par avouer la vérité du reproche; mais il crut pouvoir tirer de son aveu une nouvelle preuve en faveur de sa doctrine, ainsi qu'on le peut voir dans sa lettre à deux curés sur l'anabaptisme, où il soutient sérieusement que :

« C'est un grand bonheur de ce que Dieu veut bien nous faire annoncer sa parole même par de mauvais drôles et des impies. Je dis plus, ajoute-t-il : il ne serait pas sans danger que cette mission ne fût confiée qu'à des hommes de mœurs irréprochables, attendu que les esprits faibles pourraient être tentés de s'attacher moins à la doctrine qu'aux qualités personnelles du prédicateur, et de rendre ainsi plus d'honneur et de gloire à l'homme qu'à la Divinité même; danger qu'on n'a point à craindre quand ce sont des Judas, des Caïphes et des Hérodes qui prêchent la sainte parole[3]. »

Cette singulière assertion de Luther est une de celles dont, plus tard, s'empara Schwenkenfel, afin de montrer jusqu'à quel point Luther a fini par tomber dans l'absurde.

Le peintre Henri Satrapitan nous fournit aussi des renseignements précieux sur l'impression que la conduite des pas-

[1] L. c. G. 2. a.
[2] Luther's Tischreden. édit. de Walch. part. XXII, p. 23.
[3] Luther's Schriften. édit. de Walch. part. XVII, p. 2675.

teurs luthériens faisait déjà, dans les premières années de la Réforme, jusque sur l'esprit des admirateurs quand même de Luther. Lui qui, dans son livre, débute par ces mots : « *Le très-savant et très-illustre Martin Luther s'est, dans ces dernières années, occupé, sous l'inspiration divine, d'interpréter les saints Évangiles contre les papistes, etc.;* Henri Satrapitan s'exprime de la manière suivante à cet égard :

« Quand ils (les pasteurs) versent l'injure à pleins bords sur le pape, les évêques et les prêtres, et qu'ils représentent sous leur plus mauvais jour les torts qu'on leur reproche, oh! alors ils sont réputés de dignes ministres de Dieu, de vrais évangélistes! Comme ils vous traitent ces calotins et savent vous dire votre fait! Vraiment de tels hommes méritent bien qu'on les récompense et qu'on ajoute quelque chose à leurs bénéfices[1]. »

« Qui jamais, en les voyant, croirait que ce sont là des possesseurs de la doctrine évangélique? Ni leur conduite envers Dieu, ni celle à l'égard de leurs semblables, assurément, ne l'annonce. Ils ne s'en tiennent point du reste à ce code divin, et quand on refuse d'accepter pour évangélique tout ce qui leur passe par la tête, ils se mettent en fureur et se débattent comme des possédés, criant de toute la force de leurs poumons, que vous ne comprenez rien à l'Ecriture, que vous reniez la Croix, que vous n'êtes pas de vrais luthériens, que vous êtes des suppôts du diable, etc.[2] »

« Ils s'en rapportent, disent-ils, en toutes choses à saint Paul; ils défient que personne les puisse trouver en rien, et sous aucun rapport, en opposition avec les principes de cet Apôtre. Dites-leur un mot des bonnes œuvres, ils sauront bien vous confondre, et vous prouveront de suite, par la 1re Epître aux Romains et par la 3e aux Galates, que la justification s'obtient par la foi seule et nullement par les œuvres. — Ils sont ravis quand, dans les livres saints, ils trouvent de quoi disculper leur oisiveté et leur penchant pour la vie commode. — Ils veulent être traités d'évangéliques, mais de l'être en réalité, c'est une autre affaire. Ainsi l'on vit autrefois les Pharisiens tenir à grand honneur à ce qu'on les appelât fils d'Abraham, et ne pas montrer le moindre souci d'imiter la vie de ce pieux patriarche[3]. »

Kymeus, dont le livre est précédé d'une préface écrite de la main même de Luther, comme garant de la pureté de sa doc-

[1] Satrapitan's christl. Anrede, sich von den Lutherischen Kanzelschaendern zu hüten. 1524. A. 4. a.

[2] L. c. B. a. — [3] L. c. B. 2. a.

trine, Kymeus nous fournit un autre exemple de la manière dont on refutait les reproches des anabaptistes.

Ce Jean Kymeus, ex-religieux franciscain d'un couvent de Fulde, embrassa le luthéranisme, l'an 1527, et devint peu de temps après prédicateur à Allendorf. En 1530, il alla prêcher à Comberg, et fut ensuite chargé par l'électeur de réfuter un écrit publié par les anabaptistes de Munster sur *l'Obscurité de la Sainte-Écriture*. Il devint, en 1538, surintendant à Cassel et conserva cet emploi jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 1552[1]. Il dit dans cet écrit, dirigé contre les moines et les anabaptistes :

« D'abord les anabaptistes nous reprochent ce qu'ils appellent notre vie impie et débauchée. A cela je réponds : — C'est une habitude, dans toutes les sectes, qu'on se laisse séduire par les apparences d'une conduite irréprochable ; car c'est là ce qui permet à Satan d'attirer et de retenir tant de milliers d'hommes dans ses filets. Le diable est loin d'être hostile à la piété, pourvu que la foi n'y soit point. Je conclus que, comme nous croyons en Jésus-Christ crucifié, nous sommes pieux, justes et saints aux yeux de Dieu, en dépit de l'enfer et des hommes qui nous condamnent. Nous reconnaissons volontiers que, par notre conduite, nous ne sommes devant Dieu que de misérables pécheurs ; aussi sommes-nous prêts, avec les saints, à en demander pardon au Ciel. En somme, ces martyrs du diable sont disposés à tout souffrir pour atteindre leur *objet*, la sainteté, afin de nous confondre, nous autres qui nous reconnaissons pécheurs : les vrais chrétiens feront donc bien de se méfier de leur fausse vertu, et de n'en point prendre scandale[2]. »

L'électeur Philippe de Hesse, lui-même, ne put méconnaître que la supériorité ne se trouvait du côté des luthériens, ni sous le rapport de la piété, ni sous celui des mœurs. Il écrit en 1530, à sa sœur, la duchesse Élisabeth de Saxe : « *Je dois convenir que j'aperçois plus de perfection morale dans ceux qu'on appelle fanatiques que chez ceux qui se disent évangéliques*[3]. »

Ce qui est surtout digne de remarque, c'est la manière dont Urbain Regius, alors pasteur à Augsbourg (1527) et de plus

[1] Strieder's Hessische Gelerhten-Gesch. VII, p. 371 et s.

[2] Joh. Kymeus ein all christlich concilium, für 1200 Jahren zu Gangra in Paphlagonia gehalten, wider die hohgenannte Heiligkeit der Moenche und Wiedertaüfer. Wittenberg. 1537. G. b. 2. a.

[3] Rommel's Philipp v. Hessen. III. p. 40.

surintendant général de Limbourg, se retourne pour tâcher de disculper ses coreligionnaires de ces reproches.

« Cet anabaptiste, dit-il, en réponse à une de ces attaques, a calomnié l'Evangile et indignement violé la loi de la charité chrétienne, quand il assure qu'on ne voit personne parmi nous, pas même nos pasteurs, dont la manière de vivre offre des traces d'une amélioration morale. S'imagine-t-il par hasard que nous devenions tout d'un coup des anges? Qu'il observe un peu mieux ce qui se passe autour de lui, et il finira, je l'assure, par trouver un progrès véritable. »

Mais, inquiet sans doute du résultat de cette investigation, Regius se hâte aussitôt d'ajouter :

« Qu'il songe ensuite que ses yeux ne sont pas, sans doute, plus perçants que ceux du pieux prophète Elie, qui crut aussi, quelque temps, être le seul croyant sur la terre, tandis que Dieu savait bien qu'il en restait encore sept mille autres qui n'adoraient point les idoles. — Qu'il se mette bien dans l'esprit que partout où l'on prêche l'Évangile il existe une société chrétienne : il ne s'attend pas, je pense, qu'on la lui fasse toucher du doigt. — Que s'il prétend que notre entreprise est mauvaise, parce que chacun de nous ne se recommande point par une piété exemplaire, je lui répondrai qu'il est bien pressé, qu'en toute chose il faut avoir de la patience. Qu'il veuille bien nous accorder un peu de temps, et qui attendra verra : on ne peut pas tout faire en un jour. — Que l'anabaptiste sache bien aussi que c'est à Dieu seul de faire mûrir la semence, comme c'est à nous de la confier à la terre, et que d'ailleurs, comme le dit notre Seigneur, il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Jésus-Christ a prêché lui-même à Jérusalem, et les Apôtres, après lui, ont également annoncé la sainte parole : pense-t-on que tout le monde s'empressât alors de se convertir? On sait, au contraire, qu'il n'y en eut que fort peu qui le firent. Prétend-on, par hasard, que nous soyons plus heureux que ne le furent Jésus-Christ lui-même et ses Apôtres[1]? Partout où il se trouve des gens qui écoutent la parole sainte, on peut espérer, aussi, que Dieu compte un certain nombre de justes. — Que s'ils ne sont pas de suite des anges, ce n'est pas un motif pour que le pasteur désespère : la charité a confiance en l'avenir et se montre indulgente à la faiblesse humaine[2].

» Nous supplions, conséquemment, tous les hommes de tenir les yeux ouverts, et de voir comme le prince de ce monde se démène

[1] Urban Regius nothwendige Warnung wider den neuen Tauforden. 1527.
[2] L. c. f. 137. b.

pour briser l'unité chrétienne et répandre l'hérésie sous l'apparence de la morale. — *Pour peu qu'on soit attentif, on ne peut méconnaître que le démon n'ait inventé cette mascarade de vie sainte et apostolique dans le seul dessein de faire haïr et de détruire l'Evangile*[1]. »

Justus Menius, en 1544, répondit aux anabaptistes d'une manière analogue, et, dans la préface qui se trouve en tête, Luther recommande son livre comme une œuvre excellente. « On annonce, dit-il, maintenant, en général, la vérité d'une manière si claire et si pure, on la présente avec une telle évidence, qu'une brute la pourrait presque saisir; et cependant les hommes sont tellement obtus et enfoncés dans les ténèbres, qu'ils s'y heurtent sans l'apercevoir, ce qui ne peut s'expliquer que par les maléfices du génie du mal. Or, c'est avec cette lucidité, cette évidence qui saute aux yeux que Menius a réfuté l'hérésie des anabaptistes. Il n'est pas un âne qui n'en fût frappé et qui ne pût vous le garantir, si l'âne savait parler. »

Menius rencontre conséquemment aussi sur son passage ce point délicat, ce reproche auquel on ne pouvait s'empêcher de répondre : « La doctrine luthérienne n'a su produire aucune amélioration dans les mœurs; il est donc prudent de s'éloigner d'une église qui n'a d'autre appui qu'elle-même. »—« Ce reproche, répond-il, est une méchanceté détestable, contraire à la charité chrétienne, un attentat contre la justice et la majesté divine, une dénégation de la parole sainte qui ajoute une force sanctifiante à ceux qui ont la foi, enfin un abominable mensonge et un blasphème contre les dons du Saint-Esprit. » Cela dit, Menius fait l'énumération des biens procurés par l'enseignement évangélique, et qui sont, dit-il : 1° l'abolition, dans l'Église, des pratiques idolâtres et païennes et leur remplacement par un culte véritable et digne; 2° une attention plus grande et un zèle plus soutenu, de la part de l'autorité civile, dans la répression des vices et du scandale; 3° l'introduction dans les familles d'un régime plus honnête, plus décent et plus chrétien; 4° et enfin une supériorité telle, dans l'instruction religieuse, qu'il est peu de maisons où l'on

[1] Urban Regius zwei wunderseltsame sendbrief zweier Wiederlaufer. 1528. Augsburg. L. c. f. 154.

ne s'occupe maintenant de la lecture de l'Évangile, et que la plupart des enfants en savent plus long, en fait de science et de foi chrétienne, que n'en savaient autrefois, sous le papisme, tous les prêtres à charge d'âmes, tous les prédicateurs et les moines pris ensemble [1].

Après cette pompeuse énumération, Menius [2] se ravise toutefois un peu, et ne nous parle plus que des fruits intimes et cachés *de l'Évangile*, de la paix et des consolations qu'y ont puisées, par exemple, ces consciences contristées, déchirées par le remords et que le sentiment de leurs péchés, avec la crainte de la colère divine, était sur le point de plonger dans le désespoir. « Ces vrais fruits de l'Évangile ne sont pas, il est vrai, de ceux que la raison humaine soit apte à reconnaître : le royaume du Christ n'est-il pas lui-même tout entier invisible? Or, si ces fruits sont ainsi cachés dans l'intimité de l'âme, ne conçoit-on pas, dès lors, que les personnes même les plus saintes puissent ne pas les apercevoir? »— Puis vient encore une fois la citation de l'exemple fourni par le pieux Élie, qui croyait être le seul qui eût conservé le culte du vrai Dieu dans le monde.

« Mais admettons, dit enfin Menius, que nous soyons absolument tous enracinés dans le mal ; encore n'est-ce point à la doctrine ni à nos prédications, mais à la nature corrompue de l'homme, à elle uniquement, qu'il faudrait s'en prendre.— Partout où la doctrine évangélique est prêchée comme elle doit l'être, il faut, de nécessité, qu'il se trouve un certain nombre de croyants, de chrétiens véritables; cela ne peut être autrement, dût l'univers entier n'en pas présenter un seul exemple apercevable. Telle est, dit-il, si l'on avait de la bonne foi, la manière dont on devrait conclure en cette matière [3]. »

Si nous arrêtons, maintenant, plus particulièrement nos regards sur les contrées de l'Allemagne où la foi luthérienne fut de bonne heure la religion dominante, quel concert de plaintes et de récriminations n'entendons-nous pas s'élever de

[1] Justus Menius von dem Geiste der Wiedertaeufer. Wittenberg. 1544. G. 2. b.
[2] L. c. G. 3. a. — [3] L. c. G. 3. b. 4. a.

toutes parts, dès les premiers temps de l'établissement de la doctrine, contre la dépravation des mœurs et la perversité générale? Quelles peintures énergiques! Quelle abondante moisson de matériaux offerte aux reproches des Anabaptistes et des Séparatistes? Nous ne parlerons point des armes fournies aux catholiques.

Parmi les villes qui, tout d'abord, accueillirent le plus favorablement la doctrine luthérienne, se trouve aussi la ville d'Erfurt, que son université, son importance commerciale et l'aisance de sa nombreuse population rendaient alors une des cités les plus importantes de l'Allemagne. Luther l'avait souvent visitée lui-même, y avait prêché quelquefois et y trouva toujours la sympathie la plus vive. A la demande des prédicateurs luthériens et particulièrement du prieur des Augustins, Lang, le culte catholique y avait été supprimé, dès 1521, dans la plupart des églises. Les prêtres ne pouvaient plus s'y montrer en public avec le costume ecclésiastique, et bientôt il n'y resta plus qu'une seule chapelle où l'on se hasardât encore, les portes soigneusement closes, à adorer Dieu suivant le rit catholique [1].

Un des hommes qui contribuèrent le plus aux progrès du protestantisme à Erfurt, Curicius Cordus (Henri Eberwein), tenait à l'université, quoiqu'il fût médecin, un cours public de doctrine luthérienne, et favorisa ainsi singulièrement la propagation de la Réforme parmi les personnes occupées d'études. Il ne se passa pas longtemps, et cet homme, si zélé pour le nouvel Évangile, dépeignit de la manière suivante, à son ami Drakonites, la triste situation créée dans Erfurt par le changement de croyance religieuse :

« Nous avons également ici plusieurs temples qui retentissent de la parole divine : plût à Dieu que les fruits que cette parole fait naître fussent en rapport avec la faveur qu'elle trouve auprès du peuple! Je ne vois pas, malheureusement, que personne parmi nous en soit devenu meilleur. — Le seul changement que j'observe, c'est un surcroît d'avarice et des facilités plus grandes offertes à la satisfaction de la chair. Serait-ce, par hasard, que la sainte parole nous eût si bien ouvert les yeux, qu'elle nous fît apercevoir des péchés

[1] Lossius Helius Eoban Hesse und seine Zeitgenossen, Gotha, 1797. p. 12, 139.

là où nous ne soupçonnions même pas que pût s'en trouver l'apparence? Il n'est, maintenant, question partout que de mariages de prêtres et de moines, ce que je ne désapprouve point au fond; notre école est en décadence; et, parmi nos étudiants, règne une licence telle qu'elle ferait honte à des soldats en campagne[1]. »

Le célèbre poète et humaniste Helius Eoban Hesse, ami d'Eberwein, se préoccupe également de cette situation; seulement c'est plus au point de vue des études et de la science.

« J'apprends, mande-t-il, en 1523, au même Drakonites, que vous vous employez vigoureusement en faveur de l'Evangile. La nouvelle m'en a fait grand plaisir, et je supplie celui dont vous servez ainsi la cause qu'il vous accorde de persévérer dans vos efforts, et d'en obtenir tous les bons résultats possibles. Mais ce qui, d'autre part, me chagrine fort, c'est de voir que tous ces moines défroqués se servent du prétexte de l'Evangile pour étouffer les lettres et les sciences. Dieu sait s'il est funeste, le venin distillé par ces gens qui, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils prétendent, déconsidèrent les bonnes études, et nous débitent comme des oracles toutes les folles conceptions de leurs cerveaux malades. Il résulte de là que nos écoles restent désertes, et que nous-mêmes n'obtenons plus la considération qui s'attachait naguère à nos personnes. Des nuées de moines et de nonnes viennent s'abattre ici pour la ruine entière des études. Que vous dirai-je encore? Il n'est pas de Laïs plus agaçantes que toutes ces nonnes[2]. »

L'année suivante (1524), Hesse fait entendre de nouvelles plaintes à propos des mauvaises mœurs de la secte dominante.

[1] Helii Eobani Hessi et amic. ipsius. Epp. famil. libri XII. Marpurgi, 1543, p. 90. Dei verbum et hic in multis templis clare resonat. Sed utinam tanto cum fructu, quanto populi applausu excipitur. Non equidem video vos vel pilo reddi meliores. Quin etiam major avaritia, summaque carnalis libertatis occasio, nisi forte nos Dei verbum tam reddit oculatos, ut quod antea nescivimus esse peccatum, nunc discimus et videmus cum horrore. Nuptiis sacerdotum et monachorum (quod tamen haud improbo) sunt omnia plena. — Schola nostra concidit, tanta scholasticorum hic est licentia, ut in nullis castris sit major militum.

[2] L. c. p. 87. Audio te in Evangelii negotio strenue laborare, quod mihi gratissimum est, idque ut et feliciter et perpetuo facias, eum, cujus negotium agis, precor. Illud autem habet me pessime, quod Evangelii prætextu monachi fugitivi prorsus hic bonas opprimunt litteras. Tam sunt pestilentes illorum conciones, qui detracta rectis studiis auctoritate (peream, si sciant ipsimet, quid loquantur, aut de quibus adseverent) suas ineptias mundo pro sapientia venditant. Nostra porro schola est deserta, nos contempti. Galli et Vestales turmatim convolant, in perniciem videlicet studiorum. Quid fugitivos pluribus excerer? Nulla Phyllis nonnis est nostris mammosior.

« Ce n'est qu'à regret, dit-il dans une de ses lettres à Sturz, que je reste dans ce pays où tout est au plus mal. J'ai perdu l'espoir de voir jamais refleurir les études dans une société qui ne saurait se maintenir, où tout marche vers la ruine, et où quelques intrus ignorants nous ont rendus l'objet de l'animadversion générale. Si vous prenez le parti de venir, vous verrez et entendrez ici de bien tristes choses. Quoique je sois prêt à donner ma vie pour la vérité chrétienne, j'avoue que je ne puis supporter (mais est-il âme qui le puisse ?) la conduite impie de ces gens prétendus pieux, qui ne respirent que le meurtre et ne sont occupés qu'à trouver les moyens de s'élever sur la ruine des autres. O Erfurt ! ô ville trois fois malheureuse[1] ! »

De plus en plus frappé de l'effrayant accroissement du nombre des délits et des crimes, peu après Hesse ajoute :

« Pour vous mander en peu de mots ce que je pense, je vous dirai que tout va du mal au pis et s'avance chaque jour davantage sur la pente qui conduit à la ruine. Il ne reste rien qui puisse me faire espérer de voir jamais refleurir les études, et la vie sociale se rétablir d'une manière solide et durable. Pour du nouveau, il n'en est point parmi nous ; car c'est une ancienne histoire que, dans ces jours de misère, nous sacrifions journellement aux divinités inférieures, avec le bourreau pour grand prêtre. Mais que la loi les poursuive ou les laisse impunis, le nombre des crimes s'en va tous les jours si fort en augmentant qu'on n'y voit plus de terme[2]. »

En 1532, Hesse écrit encore au réformateur Lang : « Si Erfurt était encore ce qu'il était naguère, il n'est pas de ville où j'aimasse mieux fixer ma résidence ; mais qui ne détesterait maintenant un séjour où les études sont si peu considérées,

[1] L. c. p. 84. Nos hic ægre hæremus in rebus perditis, nulla enim superest spes vel studiorum restituendorum vel duraturæ Reipublicæ. Ita pessum eunt omnia, et nos in odium omnium ordinum inducunt indoctissimi quidam fugitivi. Tragœdias et videbis et audies, ubi veneris. Pro christiana veritate equidem mori cupiam, sed quorumdam impie piorum tumultus quis ferat, qui nihil tam sitiunt quam sanguinem, nihil tam quærunt quam quo ipsi per aliorum ruinam et oppressiones emergant. Sed o miseram, o infelicem Erphurdiam !

[2] L. c. 106, 114. Ut, quod vere sentio, simpliciter fatear, hic omnia in dies magis ac magis pessum eunt labunturque in deterius, nihilque video, quod superesse spei vel ad instauranda studia vel restituendæ Reipublicæ possit. — Novarum rerum apud nos omnino nihil est, nam illa jam antiqua sunt, quod his diebus esurialibus quotidie litamus diis Manibus, hoc est, securi percutimus ; ita passim multa quotidie oriuntur et emergunt scelera, ut, sive puniantur, sive impunita prætereantur, finis nullus.

une ville qui a si peu la conscience d'elle-même, et qui offre si peu de sécurité à ceux qui l'habitent [1] ? »

Hesse offre du reste, lui-même, un exemple frappant de l'influence que la doctrine de l'imputabilité des mérites de Jésus-Christ exerçait sur les esprits même les plus élevés. Hesse, le professeur de l'université d'Erfurt, le savant célèbre, l'intime ami de Luther et de Mélanchthon, s'adonnait tellement à l'intempérance qu'il se tua littéralement et sciemment à force de boire, ce qui ne l'empêchait pas d'assurer à ses amis qu'il avait la ferme confiance d'être aux yeux de Dieu en état de grâce. Dans une lettre à Mutian, datée de 1523, il fait lui-même l'aveu suivant :

« Cette activité d'esprit juvénile que vous vous plaisiez autrefois à citer, n'est pas encore entièrement amortie, bien qu'elle se trouve privée d'une bonne partie de ses lumières, éteintes par des excès de boisson [2]. »

Plus tard, en 1540, il déclare sans façon qu'il préférait d'abréger ses jours que de renoncer à son penchant pour les liqueurs spiritueuses.

« Je continue du reste, dit-il, à vivre selon ma coutume ; et, quoique à mon âge cette habitude doive m'exposer à diverses infirmités, telles que la goutte et le catarrhe dont je viens d'être affligé, je ne puis me décider à m'en défaire [3]. »

Effectivement, il continua à boire et à tousser jusque là, qu'il en mourut, la même année encore. Peu de temps avant de rendre l'âme il écrivait à Camérarius :

« Je ne crains point de mourir ; car j'ai la confiance que je retrouverai la santé dans le sein du Dieu éternel, et que je continuerai à vivre dans la mémoire des hommes [4]. »

[1] L. c. p. 80. Si esset, qualis olim erat Erphurdia, nusquam mallem vivere ; sed in ista rerum perturbatione et studiorum contemptu, quis non etiam oderit tumultuosam et sui prorsus ignaram civitatem ?

[2] L. c. p. 9. Nondum iste juvenilis animi fervor elanguit, tametsi multum luminis multis potationibus est extinctum.

[3] Camerarii narratio de H. Eobano Hesso. Norimbergæ, 1553. T. 3, b. Ego interim non desino meo more vivere, qua ex consuetudine etiamsi nunc senescens morbos contraham, ut nuper podagram infestissimam et tussim, qua adhuc laboro, tamen non discedo.

[4] L. c. N. 5. a. Sed non metuo ; nam et apud æternum Deum salvam hanc (vitam) perpetuo fore confido, et inter homines diu superstitem.

Après la complète transformation religieuse, l'électeur Philippe de Hesse, afin de consolider la nouvelle organisation ecclésiastique, fonda l'Université de Marbourg, qui s'ouvrit en mai 1527. Nous connaissons par le manifeste du synode de Hombourg l'esprit qui devait animer la nouvelle école, destinée à servir de pépinière à l'église de Hesse. Il était prescrit d'en bannir tout ce qui pouvait être obstacle ou scandale dans le royaume de Dieu, d'enseigner les saintes Écritures dans toute leur pureté et leur intégrité sous peine de révocation pour les professeurs, et de supprimer ou de corriger avec soin tout ce qui, dans l'enseignement du droit, était contraire au christianisme et à la loi divine. A cette école devaient être attachés des professeurs qui fussent, à la fois, des savants et des hommes recommandables par leur zèle religieux et leur connaissance dans les saintes Écritures, et cela, non-seulement pour l'enseignement de la religion, mais aussi pour celui de la médecine, des mathématiques et en général des sciences dites libérales. Quant au droit canonique, il était ordonné de l'en bannir sans retour. Tout professeur, enfin, qui se hasarderait d'avancer la moindre chose en opposition avec la parole sainte, était menacé d'excommunication et de la perte de sa chaire[1].

A présent, si nous voulons savoir quelle fut la marche que suivit cette Université de Marbourg, sous l'influence de ces dispositions formelles, dans les douze premières années de son existence, écoutons le théologien de Zurich, Rodolphe Walther, qui plus tard accompagna l'électeur à la diète de Regensbourg[2]. Il dit, dans une lettre du 3 août 1540, à son ancien professeur Bullinger :

« La discipline et les mœurs sont ici telles que Bacchus et Vénus les recommandent à leurs adorateurs : — S'enivrer jusqu'à rendre gorge, et se montrer ainsi en public, complétement abruti, chancelant, se tenant à peine, c'est une chose fort ordinaire. Et, non-seulement on n'a point à rougir d'une pareille conduite, on s'en fait même gloire : c'est pour les amis et le public une occasion de s'amuser et de rire. En voyant les étudiants, on ne sait trop si l'on a sous les yeux des soudards ou des nourrissons des Muses.

[1] Baum. François Lambert d'Avignon. Strasb. et Paris, 184. p. 152.
[2] Huldrici Gualtherus redivivus; Biblioth. Brem VIII, 667.

Il n'est du reste pas étonnant que les disciples vivent de la sorte, quand les professeurs en donnent les premiers l'exemple [1]. »

Lambert lui-même, Lambert, le principal artisan de la réforme Hessoise, déplorait ainsi, peu de temps avant sa mort, le triste état de la religion et de la morale sous cet ordre de choses qui, dans la Hesse, lui devait en grande partie son existence :

« Quand aurons-nous le bonheur, s'écrie-t-il, de voir notre Eglise solidement établie selon les vues du Seigneur? Nous avons été fort habiles à détruire, l'avons-nous également été à édifier? le Pape, avec son sacré collége, est étendu dans la poussière; les communautés religieuses sont supprimées, et les cérémonies du culte abolies : voilà qui est fort bien ; mais cela peut-il suffire? Qu'est devenu l'usage du sacrement de l'autel? Qu'est devenue l'excommunication si nécessaire dans toute Eglise? Et cette communauté volontaire des biens qui permettait de soulager l'indigence des pauvres au moyen du superflu des riches, qu'en a-t-on fait, où est-elle? La fondation des aumônes montre assez combien la charité s'est ralentie. Puis, quelle espèce de gens, bon Dieu! gouvernent aujourd'hui les Eglises? Le prince a bien prescrit des mesures; mais, hélas! il n'en est aucune qui ne soit rejetée et bientôt remplacée par d'autres [2]. »

La Réforme, en 1524, était également demeurée maîtresse du champ de bataille à Strasbourg. Dix ans après parut un écrit, publié au nom des prédicateurs, où déjà l'on se répand en plaintes amères sur l'état des esprits dans cette ville. L'auteur s'y attaque d'abord, selon la coutume, à la confession auriculaire; cela fait, il avoue « que les jeunes générations manquent à la fois d'éducation, d'instruction et d'exhortations chrétiennes; et que l'habitude de jurer et de blasphémer est devenue si commune que la répression en est devenue impossible [3]. »

[1] Epp. ab Eccles. helv. Reformatoribus vel ad eos scriptæ. ed. Fueslin, p. 196. Disciplina morum hic talis est, qualem Bachidibus suis Lyœus et Cupidinibus Venus præscripsit. Inebriari, vomere, hinc inde per plateas vacillantem conspici, non pudere, imo laus, risus, jocusque est. Si studiosum videas, militemne, an musis initiatum intuearis, dubitabis. Sed cur non his uterentur moribus discipuli, cum maxima professorum pars hæc soleat?

[2] Baum. p. 163.

[3] Kurze schriftliche erklaerung für die kinder und Angehenden durch die Prediger und Diener der Gemeinde zu Strasburg. Strasb. 1534. E. 5. a. H. 3. b.

Dans la ville impériale d'Essling, qui avait fait venir de Constance Ambroise Blaurer, avec la mission spéciale d'introduire le protestantisme dans ses murs, il ne se passa pas une année, qu'on se vit obligé de créer des magistrats particuliers pour la répression des mauvaises mœurs et du scandale. Mais ce fut peine perdue, les censeurs jugèrent impossible d'opposer une digue au débordement des habitudes vicieuses. Le blasphème, l'ivrognerie, la luxure, l'impiété, tous les genres de vices continuèrent, de leur aveu, à se répandre d'une manière effrayante; de sorte que, de toutes parts, surtout vers 1538, on entendait les pasteurs se plaindre du peu de considération qu'on avait pour leur personne, de l'indifférence du public pour la parole divine, du délaissement des églises et de la profanation des jours de fêtes et de dimanche [1].

Chretien Loeschenbrand décrit ainsi, dans sa *Chronique*, la manière dont le changement de religion s'exécuta, lui présent, dans la ville d'Ulm :

« Les idoles et tout ce qui s'y rapporte furent, en 1531, bannies de l'église paroissiale en même temps que cinquante-deux autels. Comme tout le monde montrait du zèle pour ce travail d'épuration! — On croyait, une fois débarrassé des prêtres et des moines, que les choses ne pouvaient manquer d'aller à merveille : mais, quand ils eurent tous été renvoyés et que les pasteurs, à leur place, se mirent à la besogne, et commencèrent à prêcher la charité que les chrétiens doivent montrer à s'entr'aider, à se conseiller, à se soutenir les uns les autres, il fallait voir la mine allongée que faisaient alors tous ces bons évangéliques. Tant qu'il ne fut question que de dépouiller le clergé de ses bénéfices, d'exproprier les moines et de s'emparer de leurs rentes et de leurs dîmes, l'Evangile était la meilleure chose du monde; mais une fois qu'on s'entendit dire qu'il fallait ouvrir sa bourse aux pauvres, oh! alors ce fut un tout autre langage. — « Voilà qui est bien dur; qui pourrait se soumettre à pareille exigence [2]? »

Le protestantisme avait aussi, dès les premiers temps, trouvé un facile accès dans les marquisats de Franconie, et particulièrement dans celui d'Anspach. Le margrave Georges avait, en 1528, entièrement aboli le catholicisme dans ses

[1] Pfaff's Geschichte der Reichstadt Esslingen. p. 425, 430.
[2] Meyermann's Ulmische Gelerhte. Ulm. 1829. T. II, p. 288.

États. On trouve, dans un écrit du chancelier Georges Vogler, adressé aux nouveaux surintendants Ziegler, Althamer, Schneeweis et Rurer, des indications détaillées sur les effets produits par la Réforme dans ce pays. Vogler était un de ceux qui s'étaient le plus fortement employés pour l'introduction de la nouvelle doctrine à Anspach; il avait été un des délégués de l'Électeur à l'assemblée de Schwabach, et avait aussi assisté quelque temps à la diète d'Augsbourg, où il comptait parmi ceux qui s'opposaient le plus vivement à toute concession et à toute espèce d'adoucissement dans le système : cependant, à peine six ans se sont-ils écoulés depuis l'établissement de la Réforme, et déjà Vogler lui adresse divers reproches plus ou moins graves. Il se plaint d'abord de ce qu'on n'avait encore fait inspecter les Églises, et continue ensuite en ces termes :

« On observe de toutes parts, à la honte de notre Evangile, qu'on ne prend aucune peine pour établir ou entretenir chez le peuple une manière de vivre chrétienne; qu'on laisse entièrement impuni tout ce qui se commet d'iniquités dans la principauté, et qu'on ne s'embarrasse même pas de savoir si ceux à qui l'on confie l'administration des paroisses et la direction des âmes, ont la piété, l'instruction et l'habileté nécessaires pour ces fonctions importantes. Pourvu qu'ils soient en mesure de payer largement les nominations dont on les honore, ils sont toujours assez dignes. »

Plus loin, Vogler se plaint de ce qu'on vient d'imposer au pauvre peuple de nouvelles charges, bien que le Margrave se soit tout récemment enrichi des biens de tant de couvents et de tant d'autres fondations pieuses.

« On ne voudrait, » ajoute-t-il, désignant par là le Margrave que ses coreligionnaires distinguaient entre tous les autres princes protestants par le surnom de Pieux; « on ne voudrait rien moins qu'être soi-même évêque et pape, pourvu qu'on ne cessât pas de tout soumettre à son obéissance temporelle et qu'on ne perdît pas le droit de punir les infractions à la loi civile, surtout quand ce droit peut rapporter de l'or.—Le silence de l'aumônier de la cour n'est pas difficile à obtenir; un bon bénéfice ou quelques autres faveurs vous ont bientôt arrangé l'affaire [1]. »

Quant aux fruits portés par la nouvelle religion à Willem-

[1] Voir, pour la lettre entière, la F. J. Beysichlagii sylloge, varior. Opusculorum, I, 787. ss.

berg, au lieu même où elle prit naissance, Luther a lui-même pris la peine d'en instruire le monde. En 1523 déjà, il se plaint, dans une lettre à Spalatin, de l'avarice et de la dureté d'âme de ses Wittembergeois.

« Mes Capernaïtes [1], y dit-il, se sont tellement perfectionnés sous l'influence de la parole dont on les édifie tous les jours, que je n'ai pu, dernièrement, trouver à emprunter chez eux, sous ma garantie, dix florins au profit d'un pauvre homme [2]. »

Quelques années plus tard, il se plaint également des populations de la campagne, qui, dans l'inspection qu'on venait d'y faire, s'étaient partout montrées pleines de froideur et d'indifférence pour les sacrements et la parole [3]. La nécessité lui arracha bientôt, auprès de ses intimes, un autre aveu, bien plus explicite encore, sur le triste état où, si proche de lui, se trouvait son entreprise.

« N'est-ce point, s'écrie-t-il, une grande honte que, dans toute l'intendance de Wittemberg et dans un si grand nombre de villages, il ne se soit trouvé qu'un seul homme qui oblige sa famille à fréquenter les catéchismes et à entendre la parole divine, et que tout le reste s'en aille en droite ligne à tous les diables [4]? »

Quant à la situation religieuse de la ville même, voici l'aveu qui lui échappe :

« La parole évangélique, à Wittemberg, est suivie de tout l'effet que peut faire l'eau du ciel tombant, je ne dirai pas sur une terre aride et desséchée, où ses bienfaits ne se feraient pas attendre, mais dans l'Océan, où elle se perd sans rien produire [5]. »

Et plus loin, dans une sorte de prophétie où il menace la ville indocile des plus effrayantes punitions du ciel [6] :

[1] Allusion au ỷ. 23, c. 11 de saint Matth.

[2] Lutheri epp. ed. Aurifaber II. f. 131. a. Mei Caparnænses sic proficiunt ex tanta opulentia quotidiani verbi, ut nuper ipse in meam personam pro quodam paupere cive decem florenos mutuo invenire non possim.

[3] L. c. Spalatino. 1528. II. 494. b. In nostra visitatione in orbe Witenbergensi invenimus adhuc omnes pastores cum suis rusticis concordes, sed segnes populos ad verbum et sacramentum.

[4] Lutheri colloquia, meditationes, etc. ed. Rebenstock. Francof. 1571 T. 1. f. 94. a. Nonne dedecus est magnum, in tota parochia Witenbergensi tantum unum habere rusticum, qui ex tot pagis sincere suam familiam ad verbum Dei et catechismum hortetur? Cæteri omnes recte ad diabolum ire pergunt.

[5] Luther's Tischreden. édit. de Walch. XXII. p. 20.

[6] Lutheri colloquia, meditationes, etc. ed. Rebenstock. T. 1, f. 171. b. Væ

« Malheur à toi, Wittemberg! qui es estimé, chéri, honoré par toute la terre, parce que Dieu daigna me choisir, moi indigne, afin de publier et prêcher sa sainte parole pour le salut et la consolation d'un grand nombre d'hommes, et qui, malgré les avertissements réitérés où je t'exhortais à observer la loi du Dieu vivant, et à te soumettre à sa volonté éternelle, refuses de te laisser toucher et de te détourner de l'orgueil, de la mauvaise foi, de l'ivrognerie, de la fornication, de l'impudicité, de l'usure, du mépris des pauvres et des autres iniquités que tu ne cesses de commettre sous le voile de la liberté chrétienne, à cause de ton dédain pour la Justice divine et les terribles châtiments qui t'attendent[1]! »

GASPARD DE SCHWENKFELD.

Gaspard de Schwenkfeld, gentilhomme Silésien issu d'une très-ancienne famille, naquit en son château d'Ossig et fit son éducation littéraire et scientifique dans plusieurs universités d'Allemagne. Il se trouvait à la cour du duc de Liegnitz quand commencèrent les premiers mouvements de la Réforme, dont il accueillit la nouvelle avec tout l'enthousiasme d'une âme ardente et pieuse. Les premiers pasteurs qui travaillèrent à la propagation du luthéranisme, à Liegnitz, Fabian Eckel et Sébastien Schubart devinrent bientôt ses amis; et lui-même avoua, plus tard, qu'il s'était, pendant plusieurs années, dévoué corps et âme à Luther. « Je me suis, » écrit-il en 1531 au curé Bader de Landau, à propos de cette période de sa vie; « je me suis occupé de la doctrine de Luther et servi de

tibi Witenberga, quæ in todo mundo præclara et summa laude digna et amata es, hanc ob causam, quia Deus Verbum suum divinum per me, hominem indignissimum, in salutem et consolationem multorum hominum prædicare et in diem prodire permisit, qui tibi multoties æternum Deum, voluntatem, verbum et mandatum ipsius proposui, et, ut obedires Deo, admonui te; tu vero ad pœnitentiam agendam moveri non potes, nec ab istis horribilibus peccatis, a superbia, infidelitate, ebrietate, scortatione, impudicitia, usura et a miserorum vel pauperum despectu, sub specie tamen christianæ libertatis, sine timore Dei et pœna ultionis divinæ, desistis.

son évangile, pendant huit ans, avec tout le zèle et toute l'ardeur dont je suis capable. Maintenant je rends grâces au Ciel de ce que, depuis tantôt quatre ans, il m'a inspiré la pensée de m'engager dans une voie différente, et je prie Dieu qu'il daigne achever l'œuvre entreprise en ma personne [1]. » Dans une lettre datée de 1527, il dit : « J'ai bien reconnu, Dieu merci, qu'on n'usait point partout de l'Évangile avec le respect qui est dû à la parole divine. Je me suis même, dans le temps, fait d'assez mauvaises affaires en m'avisant de prêcher, à cet égard, quelques-uns des miens, et aussi quelques autres personnes auprès desquelles je croyais de mon devoir de le faire [2]. »

Les dispositions toutes spéciales dont Schwenkfeld était animé, en participant à l'œuvre de Luther, se montrent parfaitement dans le premier écrit qu'il nous a laissé, dans la lettre où il adresse, en 1524, à l'évêque de Breslau Jacques Salza, une vigoureuse mercuriale, à cause des obstacles que ce prélat essayait d'opposer aux progrès de la réforme. Il commençait dès lors à se convaincre, ainsi qu'il l'avoue dans cette lettre, et il se convainquit plus tard davantage encore que cette nouvelle doctrine, malgré l'immense agitation qu'elle avait produite et la bruyante sympathie qu'elle avait trouvée de toutes parts, exerçait, en somme, une influence plutôt mauvaise que bonne sous le rapport religieux et moral. Ce ne fut, du reste, point par obligation d'état, mais par le seul effet de ses dispositions religieuses, que Schwenkfeld s'occupa d'études théologiques. Sa position indépendante, l'expérience qu'il avait acquise touchant l'influence exercée par les principes de Luther, concoururent également, avec la direction spirituelle qui lui était particulière, à faire de lui l'auteur d'une doctrine à part, et, sous plusieurs rapports, différente de celle de Luther. Quoiqu'il rejetât le dogme fondamental de l'Église luthérienne, celui de la justification par la seule imputation des mérites de Jésus-Christ, Schwenkfeld n'en était d'ailleurs pas moins, dans toute sa manière de voir et particulièrement dans ce qui concerne l'Église, les sacrements et le sacrifice de

[1] Schwenkfeld's Epistolar. part. II, l. II, p. 300.
[2] L. c. p. 345.

l'autel, complétement et essentiellement protestant. Son refus de reconnaître la hiérarchie ecclésiastique et le sacerdoce, sa négation de la vertu des sacrements, ainsi que son mépris pour le culte extérieur et symbolique de l'Église, étaient autant de gages qui l'attachaient à la Réforme, et qui ne lui permirent jamais d'oublier, que, malgré quelques différences, les intérêts de la cause protestante étaient, en somme, également les siens, et que les protestants et lui étaient engagés dans la même voie et séparés de l'Église romaine par un même abîme.

Schwenkfeld fut celui de tous qui développa avec le plus d'étendue et de rigueur la doctrine sur les sacrements, telle que Luther et Mélanchthon l'avaient d'abord proposée et telle que les Suisses l'adoptèrent ensuite. Il penchait par là vers la manière de voir qui, plus tard, devint la base de la religion des Quakers; car, tandis que l'Église enseigne que le signe extérieur ou l'acte entraîne et fait réellement naître la grâce dans celui qui le reçoit, pourvu que celui-ci n'y mette pas d'obstacle, Schwenkfeld niait, au contraire, qu'il y eut un rapport essentiel entre le signe et l'action de la grâce, et n'attribuait quelque valeur au signe que dans sa signification symbolique. Il fut ainsi conduit à établir une distinction entre le baptême extérieur ou le baptême d'eau, et le baptême spirituel, le baptême de feu; puis à déclarer le premier superflu et à ne lui reconnaître d'autre mérite que celui d'être un souvenir, un témoignage extérieur de la grâce reçue intérieurement. Ce principe une fois admis, le rejet du baptême des enfants en découlait *à fortiori*, la loyauté de Schwenkfeld ne lui permettant point de recourir au subterfuge dont Luther s'était vu forcé de se servir, et qui consistait à prêter aux enfants, dans le moment qu'on les baptise, une foi qu'évidemment ils ne sauraient avoir.

Quant à la doctrine sur l'Eucharistie, Schwenkfeld se trouvait sous le coup d'un dilemme tout spécial. Sa doctrine favorite sur la personnalité de Jésus-Christ, de Jésus-Christ doué de toutes les perfections divines et Dieu jusque dans sa nature humaine, ainsi que celle sur la conversion intérieure opérée dans l'homme par son union substantielle avec la nature terrestre divinisée du Sauveur, dut naturellement lui inspirer un éloignement marqué pour la doctrine Zwin-

glienne. Il insistait surtout sur ce point, que le corps de Jésus-Christ est réellement et substantiellement la nourriture et le breuvage des âmes croyantes, ou, comme il dit lui-même, que « c'est Jésus-Christ tout entier, avec son corps, sa chair et son sang, qui est notre sanctificateur et notre sauveur[1]. » La conviction qu'il avait de l'inefficacité des sacrements le porta, d'autre part, à nier toute communication de la substance du corps de Jésus-Christ dans la communion, « *attendu*, disait-il, *que cette communication ne saurait être attachée à rien d'extérieur.* » Il tombait ici dans les mêmes contradictions où tombèrent plus tard Calvin et ses disciples, quand, pressés par les attaques des luthériens ou par le désir de se rapprocher d'eux, ils admirent en paroles et rejetèrent en réalité que l'homme se nourrisse de la substance corporelle du Christ, enseignant, en même temps, que la foi seule est le véhicule à l'aide duquel nous recevons en nous cette substance précieuse. Schwenkfeld n'accepta pas, toutefois, l'explication des paroles sacramentelles de la consécration proposée par Zwingle; il pensait, d'après le chap. 6, v. 51 de saint Jean, que Jésus-Christ n'avait entendu dire autre chose, sinon que « Son corps est le pain de la vie. » La communion, d'après lui, ne serait qu'une image, qu'une manière de nous représenter physiquement le dogme par lequel nous savons que Jésus-Christ nourrit l'âme de l'homme de sa propre chair et de son propre sang, de même que le pain et le vin nous nourrissent selon le corps.

Schwenkfeld assure qu'il fut d'abord, concernant la cène, d'une orthodoxie luthérienne aussi parfaite que possible[2]; mais qu'il avait bientôt reconnu que le règne du pape ne saurait finir tant qu'on laisserait subsister la chair et le sang de Jésus-Christ dans les espèces du pain et du vin[3]. Il croyait d'ailleurs, dit-il, contraire à l'esprit de la foi chrétienne, de supposer que quelque chose de corporel et de purement extérieur pût devenir l'objet de notre culte. Il soutenait conséquemment, d'une manière plus absolue encore que Zwingle, que dans l'Eucharistie l'espèce du pain n'a rien de commun avec le corps de Notre-Seigneur. Comme il était

[1] Bekentniss f. 21. — [2] Epistolar. part. II, l. II, p. 20. — [3] L. c. p. 26.

était persuadé que le corps de notre Seigneur est un corps divinisé, que dans l'humanité de Jésus-Christ il n'y a rien qui tienne de la créature, et que ce n'est que par la foi que nous pouvons saisir et nous assimiler ce qui est divin, Schwenkfeld croyait pouvoir soutenir, avec bien plus de raison que les théologiens suisses, que la manducation du corps de notre Sauveur ne se fait, dans la communion, que par la foi seule[1].

Luther et, en général, les théologiens protestants traitèrent cette doctrine d'*Eutychianisme*, bien que Schwenkfeld eût fait tout son possible pour se garantir du reproche d'avoir confondu les deux natures du Christ. Le reproche, toutefois, était fondé : en soutenant que le corps dont s'est revêtu le *Logos* dans le sein de la Vierge est humain et, néanmoins, essentiellement et spécifiquement différent du corps de l'homme, Schwenkfeld s'enfonçait dans un dédale de contradictions inextricables. Il se proposait d'atteindre le but auquel les catholiques arrivent par la doctrine de la conception immaculée de la Vierge, quoiqu'il niât cette doctrine, en ayant soin seulement de différencier le corps du Christ, dès le sein de sa mère, de celui de l'homme et de toutes les autres créatures. C'est pour cela qu'il appelait ses adversaires du nom de *Créaturistes*. « Je ne nie point, disait-il, que la chair de Jésus-Christ ne soit sortie de la substance de la Vierge; et néanmoins je soutiens qu'elle n'était ni créée ni, par conséquent, soumise au péché. C'était, dès les premiers moments de la conception, une chair exquise, parfaite, pleine de grâces, issue de Dieu même. » Schwenkfeld paraît s'être figuré qu'à cause de l'infection de l'homme par le péché, il avait été nécessaire que Dieu, pour former le corps de Jésus-Christ, employât, non de la substance humaine, mais une matière pure, sans tache, et appartenant à la nature régénérée : voilà pourquoi il appuyait tant sur ce point, que le corps de Jésus-Christ ne pouvait tirer son origine de la chair corrompue d'Adam. Tandis que, d'une part, il repoussait de toutes ses forces l'opinion des Gnostiques, qui voulaient que le corps de Notre-Seigneur eût été formé d'une substance éthérée et venue du ciel,

[1] Salig's Histor. d. A. C. III. p. 1003, 1004.

il niait, d'un autre côté, par une contradiction flagrante, que ce même corps fût créé.

Schwenkfeld prétendait, en outre, que la nature humaine de Jésus-Christ, transfigurée et tout imprégnée de la substance de l'Esprit saint, était, après la Résurrection, devenue chair divine et se confondait, aujourd'hui, dans la substance même de Dieu. Sa manière de voir se rapprochait, en ceci, de celle de ces théologiens luthériens qui déduisaient l'ubiquité du corps de Notre-Seigneur, non de l'union personnelle de ses deux natures, mais, comme lui, de l'exaltation de Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père, et d'une opération ou virtualité divine spéciale. Mais comme cette doctrine luthérienne n'avait d'abord été imaginée qu'afin de servir d'appui à l'interprétation de la cène, et comme Schwenkfeld était d'ailleurs un des antagonistes les plus prononcés de la manducation réelle du corps de Jésus-Christ, il la repoussa pareillement de la manière la plus formelle, renvoyant aux luthériens et à Luther lui-même le reproche d'eutychianisme qu'ils lui avaient adressé.

Luther, dans son explication de la cène, a écrit que le corps du Christ est tout spirituel, et qu'on ne saurait dire sans blasphème qu'il soit né de la chair; il soutenait en outre que Jésus-Christ, pendant son incarnation, n'était pas moins doué de l'ubiquité : or, s'écrie Schwenkfeld, n'est-ce point là, je le demande, le véritable eutychianisme [1] ?

Il est un des principes fondamentaux du protestantisme que Schwenkfeld embrassa, surtout, avec toute la vivacité de son caractère, un principe qui implique également la ruine du culte des Saints, du sacerdoce et de l'autorité dogmatique de l'Église : ce principe, c'est celui qui rejette tout intermédiaire humain dans les rapports de l'homme avec Dieu. I pensait, lui aussi, que, dans tout ce qui se rapporte à la justification et à la sanctification, il ne fallait admettre absolument aucun moyen terme, aucun instrument à l'aide duquel Dieu dût exercer son action sur l'homme, attendu, disait-il, que Dieu n'a nul besoin d'un tel intermédiaire, que ce serait lui ravir une partie de l'honneur qui ne revient qu'à lui seul, et mettre ainsi la créature au niveau du Créateur. Il pensait que

[1] Schwenkfeld's ableinung von Dr Luther's Malediktion. R. 3. b.

l'Homme-Dieu est le seul canal par lequel les dons du Saint-Esprit puissent passer jusqu'à nous, et que, comme son humanité a été divinisée et revêtue de tous les attributs divins, elle devait agir sur nos âmes comme Dieu agit lui-même, c'est-à-dire sans employer de signe, de véhicule ou d'instrument extérieur. Après avoir ainsi rabaissé la mission et l'autorité du sacerdoce aux yeux des peuples, et borné les fonctions du prêtre aux seuls travaux de la chaire, les pasteurs luthériens furent bientôt amenés, pour se sauver d'un complet naufrage, à faire de la prédication et de la nécessité d'y assister l'alpha et l'oméga de toute leur croyance religieuse. Ils s'attachèrent, dès lors, dans leur enseignement, à établir ce principe : que la justification et la sanctification ne peuvent s'obtenir qu'en assistant assidûment à la prédication de la parole, sans que le mérite ou le démérite personnel, les vertus, l'immoralité et l'incrédulité même du prédicateur y puissent avoir une influence. Ils ne s'aperçurent point, les imprudents, qu'ils se mettaient ainsi en contradiction avec le reste de leur doctrine sur l'autorité unique et toute-puissante de la Sainte-Écriture, et sur la nécessité pour chacun de ne régler ses croyances que d'après ses propres lumières puisées dans la lecture de la Bible. Cette doctrine supposait, en effet, un moyen terme indispensable entre l'audition de la parole prêchée et son action sur l'âme de l'auditeur, à savoir le jugement de celui-ci sur la conformité de l'enseignement reçu avec la Sainte-Écriture. Il semblerait donc qu'on eût, au contraire, dû recommander la lecture individuelle de la Bible, bien plus que l'assiduité au prêche, attendu que là le lecteur reçoit de la parole une impression immédiate et pure de toute influence étrangère, tandis qu'ici cette même parole ne lui arrive que par un intermédiaire qui, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, est plus ou moins grossier, plus ou moins impur et enfoncé dans les ténèbres, ce qui nécessite, de la part du fidèle, l'obligation fort difficile de comparer ce qu'il vient d'entendre avec ce qu'il a compris lui-même de la parole sainte. Schwenkfeld avait appris à l'école de Luther à n'attacher aucune valeur à l'autorité enseignante de l'Église, non plus qu'à la succession apostolique des évêques et aux lumières puisées dans l'ordination sacerdotale; et toutefois, ne

voilà-t-il pas qu'il trouve, et dans les nouveaux écrits de ce même Luther et dans ceux de ses amis, « que Jésus-Christ réside en personne et avec tous ses mérites dans la parole du prédicateur, qu'il se trouve enveloppé et comme emprisonné dans sa voix et son souffle [1], et que les fidèles ne sauraient conséquemment mieux faire que d'attacher leurs cœurs et leur raison à cette parole, qui est comme le rocher où la conscience peut trouver un refuge et braver la mort, le diable et l'enfer [2] ! » Il se rappelait, d'ailleurs aussi, que Luther avait autrefois lui-même écrit contre la nécessité des médiateurs, et prétendu que la doctrine de la médiation était une invention des hautes écoles [3]. Et nonobstant tout cela, et après avoir rompu les liens qui l'attachaient à l'ancienne tradition et s'être privé de l'appui de l'autorité de l'Église, voilà que le corps des pasteurs osait encore manifester des prétentions aussi exorbitantes! Schwenkfeld était trop imbu des principes protestants contraires à l'autorité de l'Église, trop religieux aussi, trop indépendant dans sa manière de voir, et, par sa double qualité de laïque et de gentilhomme, trop étranger aux intérêts de corps des prédicateurs, pour qu'il pût admettre des prétentions qui se trouvaient en opposition manifeste avec la lettre aussi bien qu'avec l'esprit du système. Loin donc d'abonder en ce sens, il se jeta, sans réserve, dans l'extrême opposé du protestantisme, et devint ainsi le précurseur des Quakers. Il disait que la prédication peut être nécessaire en cela, qu'elle sert à faire connaître Jésus-Christ comme l'unique médiateur et rédempteur du monde; mais que les luthériens tombent dans une déplorable erreur, en regardant la parole du prédicateur, les sacrements, l'absolution et les autres moyens de ce genre, comme des instruments ou des canaux sans lesquels les dons de Dieu ne sauraient arriver jusqu'à nous [4]. Il ajoutait que l'admission de médiateurs, de moyens termes, ne sert, au contraire, qu'à troubler la distribution régulière des

[1] Schwenkfeld's Buch vom Evangelio und desselben Missbrauch. 1547. Christl. Orthod. Bücher. p. 319 et s.

[2] V. le Commentaire de Luther sur Isaïe, ainsi que sa Postille.

[3] Schwenkfeld et Théophile Agricola citent plusieurs passages extraits des écrits de Luther et ainsi conçus.

[4] Wesentliche Lehre des Herren Kaspar Schwenkfeld. Leipzig. 1776. p. 278 et suiv.

grâces divines. Cette manière de voir était doublement en opposition avec la nouvelle doctrine luthérienne, en ce que Schwenkfeld soutenait, en même temps [1], qu'un prédicateur immoral ou impie ne saurait utilement annoncer l'Évangile, contrairement à Luther, qui, dans sa discussion avec les anabaptistes, avait prétendu qu'il était non-seulement utile, mais en quelque sorte meilleur que la sainte parole fût prêchée par des hommes peu recommandables : opinion qu'un homme tel que Schwenkfeld devait nécessairement regarder comme un signe d'aveuglement ou de perversité profonde. En somme, tout ce système de principes luthériens, postérieurs à l'établissement de la Réforme et enfantés par elle, n'apparaissait à Schwenkfeld que comme la preuve d'une déviation radicale de la doctrine originairement proclamée, enseignée et publiée par Luther [2].

On ne trouvait, dans la doctrine de Schwenkfeld, aucun de ces principes qui, dans le système du protestantisme dominant, avaient obtenu tant de faveur auprès du vulgaire; aussi le réformateur de la Silésie ne réussit-il à s'attacher qu'un bien petit nombre d'adhérents et de disciples. Il est vrai que parmi ces adhérents se trouvaient des personnes fort considérables : ainsi, le margrave de Bade, Ernest [3], la duchesse Anne de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg, Joachim II, avaient en ses lumières une très-grande confiance et ne dédaignaient pas de recourir à ses conseils ; le prince Ulric de Wurtemberg entretenait avec lui les rapports les plus intimes [4] ; et l'électeur Philippe de Hesse lui-même, qui avait vu les réformateurs wittembergeois de trop près pour se lier à leur sagesse, correspondit avec lui, pendant sa captivité, et finit même par adopter son *humanité divinisée*, en dépit des anathèmes que, dans presque toutes les chaires protestantes, on fulminait contre cette doctrine. L'électeur crut, cependant, devoir dés-

[1] L. c. p. 252.

[2] Epistolar. part. II, t. II, p. 937. — « Le luthéranisme, dit-il en 1557, dès qu'il a commencé de s'écarter de l'enseignement primitif, s'est partout fort distingué par le mensonge et la vanterie (salvâ reverentiâ), ce qui me donna beaucoup à penser, il y a déjà bien des années, comme je le pourrais prouver. »

[3] La lettre de Schwenkfeld, an 1544, Epistolar. part. II, t. II, p. 180), colée 19, est à l'adresse du margrave de Bade.

[4] Salig's H. d. A. C. III, p. 1052.

approuver les dispositions peu bienveillantes que Schwenkfeld était accusé de montrer pour les prédicateurs, tout en acquiesçant à sa doctrine concernant l'impuissance de la parole extérieure et l'inutilité des prédications faites par des pasteurs indignes[1]. Schwenkfeld publia, en 1555, d'après la demande que lui en fit ce prince, son écrit de la *Connaissance de Jésus-Christ*[2]. Il y en eut même plusieurs, parmi les réformateurs, qui, pendant quelque temps au moins, se montrèrent favorables à ses principes : ainsi, Œcolampade se fit, en 1527, l'éditeur de son livre du *Progrès de la parole de Dieu*, après l'avoir enrichi d'une préface écrite de sa main, ce qui plus tard, au colloque de Marbourg, lui valut des reproches de la part de Luther; Zwingle écrivit une préface pour son livre *sur la cène;* à Strasbourg, où il se rendit vers 1529, et où il s'arrêta pendant cinq ans, les coryphées du protestantisme nouvellement introduit, Bucer, Capito et Zell devinrent bientôt ses amis; Bucer le cite avec éloge, dans une épître dédicatoire qu'en 1527 il adressait au duc Fréderic de Liegnitz, et, plus tard, dans son Arbogaste, se constitue le défenseur de son écrit sur la cène; enfin, Capito, chez lequel Schwenkfeld demeura pendant deux ans, fit également une préface pour son livre de l'Eucharistie. Et, cependant, il s'était déjà passé plusieurs années, depuis que Schwenkfeld avait formellement condamné quelques-uns des plus importants principes soutenus par les chefs de la réforme! Plus tard, il est vrai, l'opposition que Schwenkfeld faisait à toute l'économie protestante s'étant plus nettement dessinée, et les partisans qu'elle avait trouvés à Strasbourg ne cachant plus leur tendance à faire aussi secte à part, Bucer, le premier, et, après lui, Capito entrèrent en lice contre le nouveau Réformateur. Puis, quand les Strasbourgeois se virent hors d'état de s'opposer à un schisme qui s'opérait si prématurément dans leur Église encore naissante, ils recoururent, comme d'habitude, à l'autorité temporelle, et, par elle, firent convoquer, en 1533, un synode où Schwenkfeld fut sommé de comparaître. Ce fut Bucer qu'on chargea

[1] V. l'explication de l'électeur dans l'écrit intitulé : Historische Nachricht von dem schlesischen Edelmann Gaspard Schwenkfeld. Prenzlau. 1744, p. 153-55.
[2] Salig's, H. d. A. C. III, p. 1065.

de formuler la plainte [1]. Il lui reprocha, entre autres, d'avoir de la mission de Jésus-Christ une idée trop étroite, d'en avoir, au contraire, une trop haute de la perfection chrétienne, de se permettre des propos désobligeants sur le compte des pasteurs, et enfin de ne point fréquenter les temples. Schwenkfeld répondit : que celui-là seul prêche purement l'Évangile, qui l'annonce comme une force vivante, douée de la propriété de toucher, de régénérer et de purifier les cœurs, de satisfaire à la conscience, et de procurer à l'âme des délices d'une nature toute spirituelle, d'où résulte proprement la vie chrétienne. « Comment pourrais-je, dit-il, rendre témoignage de ce que je n'ai pas entendu? » Le synode, ayant ensuite rendu un jugement qui interdisait le séjour dans leur ville à quiconque ne se serait pas soumis sans réserve à la Confession d'Augsbourg, Schwenkfeld partit de Strasbourg pour se rendre à Wurtemberg. Il conserva, toutefois, dans la première de ces deux villes, un assez grand nombre d'adhérents fidèles, parmi lesquels se trouvait le premier réformateur de Strasbourg, Matthieu Zell lui-même. Le peuple désignait les Schwenkfeldiens par le surnom d'*Esprits étroits* (stricti), voulant, sans doute, indiquer par là le contraste que présentait la rigidité de leurs principes avec le relâchement de ceux de leurs adversaires [2].

Vers ce même temps, Bullinger, dans une lettre adressée à Joachim Badian, exhale aussi sa colère contre « ce prédicateur malencontreux d'une réforme morale et d'un christianisme plus rigide, qui portait l'audace jusqu'à se faire le défenseur des anabaptistes, et jusqu'à traiter l'église protestante de tyrannie appuyée sur le sabre et sur les édits du pouvoir temporel [3]. » Il dit que ce rusé démon est parvenu à aveugler jusqu'à leur collègue Léon Judae; qu'il n'entend que trop bien l'art de s'attirer la faveur des grands; et que lui, Bullinger, venait d'être obligé de se rendre en personne à Constance afin de retirer Judae des filets de ce séduc-

[1] Roehrich's Geschichte der reformation in Elsasz. II p. 98.

[2] Roehrich II, p. 114.

[3] Epp. a Reformatoribus eccl. Helv. vel ad eos scriptæ, ed. Fueslin Tiguri 1742, p. 112. Ecclesiam nostram nihil aliud esse quam tyrannidem, ut quæ armis et edictis senatorum nitetur.

teur [1]. « C'est de ce maudit Strasbourg, s'écrie-t-il enfin, que cet oiseau de mauvais augure a réussi de s'évader pour notre malheur. »

Schwenkfeld, de son côté, reprochait aux théologiens suisses, en termes fort sévères, la cruauté qu'ils avaient montrée à l'égard des anabaptistes, « qui cependant, disait-il, valent mieux que les sectateurs des églises protestantes dominantes. »

L'arrivée de Schwenkfeld dans la ville de Wurtemberg, si récemment convertie au protestantisme, inspira aux prédicateurs d'assez sérieuses inquiétudes. Bucer ne négligea rien pour lui susciter le plus d'ennemis possible : il le représenta partout comme un séducteur de la plus dangereuse espèce, et alla jusqu'à lui imputer la révolte des anabaptistes de Munster [2]. On finit, cependant, par convenir qu'on se réunirait, dans le courant de mai 1535, en conférence à Tubingue, Bucer, Blaurer, Frecht d'un côté, et Schwenkfeld avec Valentin Held de Tiefenau d'autre part; et l'on se promit mutuellement indulgence et pardon pour le passé. Schwenkfeld prit l'engagement de ne plus *ni dénigrer ni troubler* les prédicateurs luthériens, quant à la manière dont ils rempliraient leurs fonctions dans les églises « qui maintenant se glorifient de posséder l'Évangile, » *pourvu que le service se fît chrétiennement et fidèlement;* les prédicateurs promirent, à leur tour, à Schwenkfeld de s'abstenir désormais de le traiter de persécuteur de l'Église et d'ennemi de la vérité [3].

La doctrine professée par Schwenkfeld sur l'humanité de Jésus-Christ offrit, quelques années plus tard, aux prédicateurs luthériens et réformés, une occasion favorable de l'accuser d'une hérésie déjà anciennement condamnée, et de prémunir ainsi le public contre ce docteur insidieux. Dans une assemblée de théologiens luthériens réunis à Schmalkalde, en 1540, il fut déclaré que la doctrine, au moyen de laquelle Schwenkfeld transforme l'humanité du Christ en divinité, était une *erreur chrétiennement fort risible.*

[1] Les lettres de Schwenkfeld à Léon Judae se trouvent dans la 1re part. p. 77-93, de l'epistolar.

[2] Bullinger's Brief bei Fueslin, p. 112.

[3] Frecht's Brief an Bullinger bei Fueslin, p. 169. Salig. III, p. 995.

Luther, qui naguère lui avait écrit de sa main pour l'engager à poursuivre son œuvre, était aussi celui qui, maintenant, se montrait à son égard le plus hostile. Schwenkfeld, en 1543, lui ayant envoyé, par un exprès, quelques-uns de ses écrits avec prière de lui faire savoir ce qu'il en pensait, Luther remit au messager un billet ouvert qui était ainsi conçu :

« Tu diras, cher messager, pour réponse à ton maître Gaspard Schwenkfeld, que j'ai reçu ses petits livres, et que je fais des vœux pour que ce soit les derniers qu'il écrive ; car, ayant autrefois, en Silésie, allumé contre le Sacrement un feu qui brûle encore, et qui le brûlera lui-même un jour éternellement, il ne cesse d'occuper le monde de son eutychéisme et de son créaturisme, et de faire tout ce qu'il peut pour engager les Églises dans l'erreur, bien qu'il n'ait pour prêcher reçu ordre ni mission aucune. Cet insensé, ce fou, ce possédé parle à tort et à travers, bien qu'il ne comprenne rien de rien et ne sache même pas de quoi il bavarde. Qu'il en finisse une bonne fois, ou que du moins il me laisse en repos avec ses petits livres, dégoûtante ordure que le diable excrète de sa personne*. Voilà du reste le jugement que j'en porte et la dernière réponse que j'aie à lui faire : « Que le Seigneur daigne appesantir sa colère sur toi, démon maudit, sur l'esprit qui t'inspire, sur tes œuvres et sur ceux qui s'y intéressent, et que tout ce que vous entreprenez vous soit à tous une cause de ruine et de damnation éternelle, ainsi qu'il a été écrit : *Ils se sont présentés en mon nom, et je ne les ai point envoyés; ils se sont mis à parler, et je ne les en avais point chargés* [1]. Fait ce 6 décembre 1543. »

Dès ce moment le nombre des adversaires de Schwenkfeld augmenta d'une manière sensible. Joachim Badian, de Saint-Gall, et Erhard Schnepf prennent la plume pour le combattre, tandis que Luther écrit à l'un des siens « qu'il ne daigne pas honorer d'un regard, à plus forte raison d'une parole, écrite ou parlée, cette damnée mauvaise langue qu'on appelle Schwenkfeld, et qu'il s'inquiétait aussi peu des louanges ou du blâme auxquels il pouvait être exposé de sa part et de celle de sa bande, zwingliens ou autres, que du danger de

* Will er aber nicht aufhoeren, so lasse er mich mit seinen Büchlein, die der Teufel aus ihm speit und scheisst, ungeheiet, etc.

Nous avons dû sensiblement adoucir ce passage, la délicatesse de la langue française ne se prêtant point à la crudité, disons le mot, à la saleté d'expression qui règne dans l'allemand de Luther. (*Note du Trad.*)

[1] Salig. III, p. 1018.

passer par la langue des juifs, des Turcs, du pape ou de tous les diables. « Je me trouve heureux, dit-il, de pouvoir un jour me présenter au tribunal de Jésus-Christ, avec le mérite d'avoir condamné, détesté et fui, tant que je pus, ces fanatiques, ces extravagants, ces ennemis des sacrements, Carlstad, Zwingle, Œcolampade, Stenkfeld et leurs disciples de Zurich ou de quelque autre endroit que ce puisse être[1]. » — Cette affectation de Luther à estropier ainsi le nom de Schwenkfeld, trouva des imitateurs auprès de tous les disciples de ce réformateur : Mélanchthon, Flacius et tous les autres théologiens protestants ne l'appelèrent plus, dès lors, que par le sobriquet de Stenkfeld[2]; ils l'auraient même fait expulser de l'Allemagne, si Schwenkfeld n'avait trouvé dans l'électeur de Hesse un zélé protecteur. Les choses en vinrent finalement là, qu'en 1547 on fit nommer, à Ulm, une commission impériale avec la mission expresse d'examiner les principes de Schwenkfeld, qu'on avait fait passer près de l'empereur pour anabaptiste et partisan de Zwingle. La guerre, qui éclata vers le même temps, arrêta la poursuite de cette affaire. Le réformateur Brenz, de Wurtemberg, fut également un de ceux qui montrèrent le plus d'animosité contre Schwenkfeld. Brenz ayant reproché à Schwenkfeld de confondre les deux natures de Jésus-Christ de manière à les réduire à une seule, celui-ci répondit, avec raison, que lui-même, Brenz, enseignait bien aussi que l'humanité de Jésus-Christ s'est assimilé toutes les perfections divines, ce qui, disait-il, constitue également la confusion des deux natures. Brenz se vengea de la blessure faite à son amour-propre par l'à-propos de cette réponse, en traitant Schwenkfeld d'instrument du diable et de tison d'enfer[3]. Les prédicateurs de Strasbourg, Marbach, Rabur et Spuker, se donnèrent alors le mot pour l'attaquer régulièrement et systématiquement dans leurs prêches. Le duc Christophe de Wurtemberg, de son côté, donna des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, dans quelque lieu de ses États qu'il osât se faire voir. Enfin, la lecture et la vente de ses écrits

[1] Salig. III, p. 1018.

[2] Feld, en allemand, signifie *champ*, et Stenk se prononce sensiblement comme stink, *puant*; d'où Stenkfeld, *champ puant*. (*Note du Trad.*)

[3] Dans la préface de son livre à Coccius.

furent prohibées sous des peines sévères, tandis que les théologiens saxons, réunis à Naunbourg, en 1554, condamnaient itérativement sa doctrine : condamnation à laquelle vint s'ajouter, en 1556, une déclaration des prédicateurs de Brunswick et de Hanovre écrite dans le style de Luther et conçue dans ces termes :

« Pour exprimer notre opinion sur *Stenk*feld et sa doctrine, nous dirons que cet homme est un extravagant, un imbécile, que la gueule du diable, prête à le saisir, a souillé de son venin, de sa bile, de ses crachats et de ses plus dégoûtantes ordures * : ce qui l'a tellement stupéfié, qu'il en est tout étourdi et ne sait plus ce que ses lèvres baveuses lui font dire. Le malin esprit qui le dirige le sait bien, ce qu'il dit ; aussi lui réserve-t-il la récompense qu'il doit à ses services. En deux mots, il est, avec le pape et les autres fanatiques, la verge, le fouet dont se sert la colère divine pour fustiger le monde [1]. »

Ce factum était signé par Martin Chemnitz et, en général, par tous les prédicants de Brunswick et de Hanovre, dont certainement la plupart n'avaient jamais lu les écrits de Schwenkfeld.

Le surintendant Simon Musaeus, de Breslau, dit, dans la préface de son interprétation du IIe Psaume, « que Schwenkfeld est un sale et désagréable coucou, enfanté par Satan, avec d'autres sectaires et chefs de bandes, pour couvrir de ses détestables cris les délicieux accents de Luther [2]. » Mélanchthon, à son tour, vient accuser l'imagination corruptrice de Schwenkfeld, et souhaite que les princes chrétiens veuillent bien se donner la peine d'aviser à ce que le ministère de vérité ne soit pas contrarié par les magnifiques paroles de cet hérétique. Le même Mélanchthon, en 1556, le compare à *Briarée* aux cent bras, et lui reproche d'avoir partout à sa dévotion des gens de qualité qui se prétendent inspirés et qui, par leurs écrits, répandent, en son nom, le trouble et le désordre, afin de détourner les hommes de la prédication et de la pure doctrine (de la doctrine de Luther s'entend) [3].

* La nature de ces ordures est indiquée dans le texte. (*Note du Trad.*)

[1] Salig III, p. 1067. — [2] Salig. III, p. 1068.

[3] Corpus reformator. t. VIII, p. 740.

Une chose, du reste, qui surprenait fort les luthériens, c'est que Schwenkfeld avait été, pendant quelque temps au moins, toléré, sinon approuvé par les partisans de Zwingle. Et de fait, il était digne de remarque qu'Œcolampade avait édité l'écrit du réformateur silésien, *du progrès de la parole de Dieu*, qui contient cependant les plus fortes attaques contre les doctrines protestantes, et l'avait même accompagné d'une préface écrite de sa main, dans laquelle il montre la plus grande estime pour les lumières et la piété de Schwenkfeld : ce qui faisait dire à Jean Forster, dans une lettre à Schradin, 1547, que, dans les premiers temps des débats touchant les sacrements, Schwenkfeld avait été si fort goûté chez les zwingliens qu'ils le firent venir de Liegnitz à Bâle et à Strasbourg, que Capito l'hébergea et l'admit plusieurs mois à sa table, et qu'enfin ils se chargèrent eux-mêmes de recommander ses écrits au public, dans les préfaces dont ils se plurent à les enrichir [1].

Schwenkfeld, de son côté, reprochait aux luthériens les changements continuels que leur inconstance apportait à la doctrine. « Il est bien prouvé, aujourd'hui, disait-il, que Luther et ses adhérents ont fondé leur Église sur le sable : ces discussions interminables n'ont d'autre origine que de ce que tous, Osiander, Menins, Flacius, peuvent également étayer leurs opinions particulières de l'autorité du chef de la Réforme. Il est arrivé, par suite de ces modifications éternelles, qu'à l'heure qu'il est Mélanchthon appelle blanc ce qui naguère encore était noir et *vice versâ*. » Il ajoutait avoir déjà signalé, en 1528, la mauvaise tournure que prenait leurs affaires en Silésie et ailleurs, et dit comment les prédicateurs, divisés entre eux, se décriaient, se calomniaient les uns les autres, et comment des partis qui, par une inconséquence inqualifiable, s'étaient crus parfaitement en droit de se soustraire à l'autorité du pontife de Rome, poursuivaient maintenant de leurs malédictions quiconque se permettait de décliner la leur [2].

Schwenkfeld mourut à Ulm, en 1561, après que plusieurs

[1] Zehn Briefe Forster's an Schradin in Foerstmann's Neuen Mittheilungen. Halle. 1835. II, p. 100.

[2] Cod. Germ. 1328, f. 136. b. (Manusc. de la Biblioth. roy. de Munich).

de ses amis, Krautwald entre autres, l'eurent précédé dans la tombe. Les sympathies, alors encore trop générales de l'Allemagne pour la doctrine luthérienne, firent qu'en somme il échoua dans ses efforts. Il comptait cependant, au fond, un assez grand nombre de partisans; mais ils étaient disséminés et se composaient, en grande partie, de personnes de condition, qui se bornaient à lire secrètement ses écrits, sans se réunir entre elles par les liens extérieurs d'une association religieuse.

Il s'établit néanmoins, à Strasbourg et en Silésie, quelques sociétés de Schwenkfeldiens; mais elles demeurèrent tranquilles et ignorées, attendu que les prédicateurs luthériens tenaient le pouvoir temporel toujours armé pour opprimer et exterminer les nouvelles sectes qui tendaient à se former au sein de la Réforme [1].

Que si nous examinons, maintenant, les principaux points de la doctrine schwenkfeldienne, nous observons, tout d'abord, qu'elle reconnaissait au réformateur de Wittemberg une mission providentielle. Schwenkfeld pensait, à la vérité, que cette mission n'avait eu pour objet que de renverser et d'extirper les erreurs de l'Église romaine [2]; que Luther en méconnaissait, par conséquent, les limites et favorisait ainsi, d'une part, l'établissement d'une liberté charnelle, et, de l'autre, celui d'une tyrannie nouvelle.

« Son zèle pour la destruction (il parle de Luther), tel qu'un torrent impétueux, a pénétré les cœurs de tous ceux de ses adhérents qui lui sont demeurés fidèles et qui persévèrent, avec lui, dans leur colère et leur haine contre quiconque refuse de faire et de penser comme ils font et pensent [3]. »

[1] H. Siber écrivait de Strasbourg en 1558 : Multi sunt hic swenckfeldici, plures anabaptistæ, plurimi sacramentarii, nec pauci papistæ. Epistolar. hist. eccl. Semicenturia, edit. Hummul. Hal. 1778, p. 52. Le clergé de Memmingen accusait encore, en 1571, près du conseil, un bourgeois de Jagersdorf, appelé Jacques Morazzi, de prendre la défense de Schwenkfeld, de soutenir qu'on avait été injuste à l'égard de ce saint homme, et de chercher à séduire d'autres personnes afin de les éloigner de l'usage du sacrement et de l'église commune. — Schelhorn's Entwurf einer Reformations.-Historie von Memmingen in seinen hinterlassenen Papieren. Fasc. 27, f. 81 (manusc. de la Biblioth. roy. de Munich).

[2] Epistolar. 48. Sendbrief. part. II, l. II, p. 689.

[3] L. c. p. 644.

Schwenkfeld professait donc, alors déjà, la manière de voir de ces théologiens protestants actuels, qui regardent l'organisation entière de l'Église catholique comme une sorte de rechute dans le judaïsme. L'établissement d'une hiérarchie, de formes ecclésiastiques arrêtées et précises, d'un droit canonique indépendant, la célébration des cérémonies du culte et l'admission de moyens réels pour obtenir les grâces divines, tout cela semblait à son spiritualisme autant d'éléments judaïques introduits dans l'Église. Il raisonnait d'ailleurs avec assez de justesse pour reconnaître le même caractère, quoiqu'à un plus faible degré, dans l'organisation religieuse établie par Luther. Ainsi, déjà la définition protestante de l'Église, « reconnaissable, disait-on, à la pureté de la doctrine et à l'usage régulier des sacrements, » lui servait à constater ce caractère, tout en lui fournissant le moyen d'embarrasser ses adversaires par une question, pour eux, réellement embarrassante et à laquelle ils se gardaient bien de répondre : « Puisque tel est le signe, le caractère auquel on peut distinguer la véritable Église chrétienne, où donc était la vôtre, leur disait-il, pendant le grand nombre de siècles qu'a duré le régime du papisme [1] ? » L'Église, selon lui, ne devait être ni circonscrite par les usages et les cérémonies du culte, ni, en général, attachée à rien d'extérieur. « Elle ne se trouve, ajoute-t-il, ni à Rome, ni à Vittemberg, ni à Zurich, ni à Genève; elle ne dépend ni des prédicateurs, ni de leur parole, ni des sacrements, ni absolument de rien de ce qui agit sur les sens : car elle est un domaine invisible, pur et de nature entièrement spirituelle. » Par son spiritualisme conséquent et par son attachement à des principes que Luther avait d'abord soutenus lui-même, Schwenkfeld obtint une grande supériorité sur ces luthériens chancelants, qui ne pouvaient ouvrir la bouche pour le combattre sans qu'il ne leur échappât des aveux favorables au catholicisme.

Schwenkfeld n'approuvait point la doctrine protestante de l'imputation, il rejetait entièrement celle de la justification, et posait également comme condition du salut un fonds de justice intérieur, ce qui le rapprochait un peu des catholi-

[1] Epistolar 58 (Judicium von der Augsb. confes.) part. II, t. I, p. 615.

ques. Il ne condamnait pas moins le principe nouvellement établi, d'après lequel il devait être impossible, même à l'homme régénéré, d'aimer Dieu de toute son âme et d'accomplir ses saints préceptes. Ce principe avait donné naissance à une nouvelle doctrine de la satisfaction, qui, de suite répandue, avait alors déjà fait de grands progrès dans l'esprit du peuple, bien qu'elle n'eût été définitivement déclarée partie intégrante du système protestant que par la formule de *concorde*. Cette nouvelle doctrine consistait à enseigner que Jésus-Christ a satisfait pour nous à la loi morale, et que cette satisfaction nous est imputée comme si nous en avions acquis le mérite par nous-mêmes. Schwenkfeld, en la condamnant, s'appuyait sur les suites funestes qu'elle avait eues partout sous le rapport des mœurs. Cette opposition, cette différence établie entre l'Évangile et la Loi, dont Luther et ses partisans tiraient vanité comme de la plus importante découverte qu'on pût faire en matière de foi, semblait au réformateur de Silésie une grossière falsification, n'ayant d'autre but que de séduire le peuple en endormant sa conscience. Il citait, à ce sujet, un passage où Luther assurait : « que Dieu, dans sa loi morale, ne nous avait imposé de certaines obligations que pour nous convaincre de notre impuissance, et qu'il n'était pas jusqu'aux plus saints personnages qui ne fussent incapables d'observer en rien la première loi du Décalogue. » Il rapportait aussi ce que Luther dit dans sa Postille : « qu'il n'éprouve lui-même ni plaisir ni désir d'accomplir la volonté divine; qu'il serait curieux de voir quelqu'un qui, par plaisir ou par amour, se fît chaste et pieux; qu'il n'en existe point et n'en a jamais existé de pareil[1]. » Puis il continuait ainsi :

« De cette doctrine, je le demande, que peut-on, le peuple surtout, que peut-il conclure, sinon que Dieu nous a donné sa loi, non pour nous la faire accomplir, puisque nous ne saurions y réussir même avec la grâce, mais seulement afin qu'elle nous aide à reconnaître nos péchés et nos misères? On se convaincra de la justesse de cette remarque, si l'on observe que Luther dit positivement que les œuvres de l'homme sont inutiles, que même les plus grands saints sont incapables d'accomplir en rien la loi d'a-

[1] Luthers Kirchen Postill. édit. de Walch. XI, p. 2082.

mour ; et si l'on remarque, en outre, que les pasteurs, dans leur catéchisme, enseignent précisément aux enfants « que Dieu n'a promulgué sa loi que pour nous faire connaître nos faiblesses, » au lieu de porter leur attention sur la nécessité d'accomplir les commandements et de mener une vie chrétienne [1].

Schwenkfeld signale enfin l'audacieuse altération que Luther s'est permise sur le texte de l'Évangile, pour défendre ses propres doctrines, en faisant dire à l'Apôtre, par l'interpolation de deux particules, « que la loi *ne* produit *que* la colère, et qu'elle *ne* sert *qu*'à nous donner la connaissance du péché, » et en supprimant ainsi le principal objet de la loi, qui est pour nous l'obligation de l'accomplir au moyen de la grâce [2].

Dans la question sur la cène, Schwenkfeld dirige ses attaques contre ce point de doctrine, déjà combattu, en 1524, par Carlstad [3], et où les luthériens soutiennent que le principal objet du sacrement, c'est la rémission des péchés, et engagent ceux qui se sentent la conscience chargée d'y aller puiser des consolations, de la force et l'assurance du pardon. Il leur reproche de n'avoir par là réussi qu'à faire naître une confiance fallacieuse et le libertinage du cœur. Il ajoute qu'il n'est dit nulle part, dans l'Évangile, que nous devions approcher de la sainte Table pour nous laver de nos péchés; et que, par l'usage que les luthériens en font, le sacrement ne sert plus qu'à étouffer la conscience et à voiler nos iniquités. »

Mais il est temps d'entendre Schwenkfeld lui-même.

« Je ne nie point qu'on ne voie chez quelques-unes de ces sectes plus de bien, plus de piété, plus de bons exemples que chez les autres; et néanmoins je persiste à ne vouloir faire partie d'aucune d'elles, à n'appartenir à personne, bien que ce refus m'attire de tous côtés passablement de persécutions et de haine [3]. »

« Quand j'observe attentivement la foule, le pauvre peuple, d'un côté comme de l'autre, je ne puis méconnaître que parmi les pa-

[1] Schwenkfeld vom Evangelium Christi und vom Missbrauch des Evangeliums. f. 79. b.

[2] L. c. f. 80 b.

[3] V. Goebel Abendmahlslehre Carlstadt's in den Theologischen studienund kritiken. Ihrg. 1842. I. p. 340.

pistes, il est, au milieu de beaucoup d'erreurs, bien plus de conduite et de piété que dans le luthéranisme ; et qu'il y serait bien plus facile de corriger ou de perfectionner ce qui existe, que parmi nos Évangéliques qui, dépourvus de piété comme ils sont, ne veulent faire servir l'Ecriture, leur foi fictive et les mérites de Jésus-Christ qu'à légitimer leurs désordres [1]. »

« Si j'avoue que l'évangile de Luther avait d'abord bien débuté, il n'est pas moins constant qu'il n'a jamais prêché la pénitence et la mortification de la chair, comme il aurait dû faire [2]. »

« Les brasseries et les cabarets sont remplis de prédicateurs oisifs qui, pourvu qu'ils se chamaillent à propos de la parole sainte, qu'ils discutent et qu'ils épuisent leurs forces à crier et à boire, s'imaginent de bonne foi que tout, dans le christianisme, est dans la situation la plus prospère : « Toujours parler de Dieu, se tenir sans cesse enfermé dans la parole divine, voilà qui est bien, disent-ils [3]. »

« On dirait qu'ils s'imaginent, la plupart, qu'il leur suffit de crier contre le pape et de ne plus payer la dîme aux prêtres, pour qu'ils soient de parfaits Évangéliques, et que Jésus-Christ ne soit occupé qu'à couvrir leurs turpitudes [4]. »

« Les choses sont, au contraire, en pire état qu'elles ne le furent jamais même chez les païens. — L'on se trompe, l'on s'exploite, l'on s'écorche l'un l'autre, ne s'occupant que de ses intérêts, souvent au détriment de ceux du prochain, et ne se chargeant de la croix de Jésus-Christ, qui cependant devrait accompagner l'Evangile, qu'à sa partie la moins pesante [5]. »

« Mais, ce qu'il y a de moins tolérable, c'est qu'au milieu de ce genre de vie impie et désordonné, ils ont l'audace de prétendre que jamais, depuis les Apôtres, le christianisme n'a prospéré davantage. Nous sommes à peine sortis de la terre de servitude, peut-être n'avons-nous pas encore dépassé la mer Rouge, et déjà ils se figurent avoir atteint à la Terre promise ! C'est pour cela, sans doute, qu'ils déploient un si grand zèle pour maintenir les mérites et la dignité de la doctrine. — En somme, cette doctrine, telle qu'elle est prêchée, répandue, et ce sacerdoce tel qu'il est exercé, semblent plutôt avoir pour objet de troubler les lois humaines, que d'édifier une société chrétienne. — Depuis que cette liberté charnelle a commencé de s'étendre, et qu'une foi fictive a pris la place des

[1] Epistolar. 1235. part. I, p. 201.
[2] Epistolar. 1550. part. II, t. II, p. 602, 3.
[3] Ermahnung vom Missbrauch des Evangeliums. 1524. D. 2. a.
[4] Eine Christliche Ermahnung an den Bischof zu Breslau. 1524, A. 3.
[5] Ermahnung vom Missbrauch des Evangeliums. 1524. E. 4. a.

bonnes œuvres, on s'imagine être en sûreté parfaite : on ne s'inquiète plus ni de ses péchés ni de son avenir, on ne lit plus l'Evangile avec la même assiduité, on semble même l'avoir pris en dégoût. — Or, de quel nom voulez-vous qu'on appelle un pareil tripotage? L'opinion des personnes riches et puissantes, c'est là maintenant leur évangile, c'est là pour eux la parole divine, la vérité pure, quand même cette opinion serait contraire à ce qu'on croyait et soutenait naguère [1]. »

« Dans ce temps de rénovation, où les hommes devraient avoir été réveillés de leur assoupissement et se tenir sur leur garde, nous voyons, au contraire, toutes les espèces d'erreurs régner aussi bien dans les mœurs que dans les doctrines : c'est une liberté charnelle, c'est un égoïsme qui ne connaît d'intérêts que les siens propres, c'est, dans tout ce qui se rapporte à Dieu, une confiance aussi peu fondée que dangereuse ; il y a là, vraiment, de quoi désespérer du monde. Parmi tous ces gens qui portent le nom de chrétiens, combien y en a-t-il qui songent seulement à Jésus-Christ? On se donne, il est vrai, un extérieur tout spirituel; mais on ne pratique au fond que des œuvres charnelles, et l'on met, tant qu'on peut, obstacle à l'action de la grâce. Abrité qu'on est sous l'Evangile et la parole de Dieu, on ne se gêne point de violer ouvertement tous les préceptes de la loi divine, et l'on a dressé le peuple de telle manière qu'il pourrait, s'il le voulait, trouver, à chaque page de l'Ecriture, la sentence qui l'exclut de la vie éternelle [2]. »

« La nouvelle charité évangélique a la prétention de couvrir toutes les erreurs, tous les désordres, toutes les impuretés qu'on peut commettre contre Jésus-Christ. Or, qu'est-ce donc que cette charité dont on fait tant parade? Oh! la belle charité, vraiment, qu'on a montrée vis-à-vis des papistes et qu'on montre encore, tous les jours, à l'égard de ceux qui font preuve d'un zèle véritable pour les choses divines! On a vu partout, en vérité, de magnifiques échantillons de notre charité évangélique, non-seulement dans l'Allemagne entière, en Hongrie, en Pologne, mais même en France. Il faut bien le dire, à la honte de l'Évangile, on trouverait plus d'amour, plus d'obligeance, plus de confraternité véritable dans la soldatesque et au milieu des camps que parmi tous ces prétendus frères de l'Église nouvelle. Eh! que dis-je? Qu'on parcoure les annales de chacune des religions qui subsistèrent sur la terre depuis les premiers temps du monde, et qu'on nous dise s'il se vit jamais, dans aucune d'elles, moins de charité, moins de

[1] Epistolar. part. II, B. II, p. 344.
[2] Sendbrief an den Bischof zu Breslau, part. I, p. 2. 9.

bonne foi et moins de vérité, avec plus d'égoïsme, de dureté de cœur, de jactance et de témérité [1] ? »

« On enseigne de fort belles choses; malheureusement on n'en fait point usage dans la pratique, parce que l'esprit de Dieu manque. On accepte avec empressement tout ce qui plaît à la chair et s'accorde avec nos intérêts personnels; mais, quant au reste, on ne s'en occupe guère [2]. »

« Quand vit-on ainsi des prédicateurs chrétiens promettre hardiment aux hommes le salut et la vie éternelle, sans repentir, sans pénitence, en retour d'un peu de pain, si je puis dire, nous assurer qu'il suffit de prendre part à la cène pour être justifié devant Dieu, et confondre, par un renversement inouï dans les idées, le péché avec la justice, et la damnation avec la vie? Et, de ces abominations, de ces horreurs que vous savez et qu'avec nous vous voyez, quand en vit-on davantage? On parle beaucoup, on parle incessamment du Christ, de consolation et de pardon; mais quel bon effet en voit on résulter? Avec cela les luthériens nous enseignent, en chaire aussi bien que dans leurs écrits, que le plus grand blasphème qu'un pécheur puisse se permettre, c'est de ne pas être assuré que ses péchés lui sont remis : en douter seulement, disent-ils, ce n'est rien moins qu'accuser Dieu de mensonge. De l'action du Saint-Esprit, de la grâce, de Jésus-Christ et de la pénitence au nom de Jésus-Christ, de la régénération et de la purification du cœur, il en est, il est vrai, peu question, on n'en dit pas un mot, on n'y songe même point [3]. »

« Voyez si, dans le cœur et la conscience des luthériens, quand ils font leur profession de foi, les choses ne se passent point comme je vais dire : « — Je crois fermement, s'écrient-ils, en Dieu le Fils, en Jésus-Christ le Rédempteur : je le regarde comme mon Sauveur, comme le Médiateur qui m'a justifié devant Dieu, qui m'a fait obtenir le pardon de mes fautes, qui a satisfait pour moi, qui m'a sauvé, qui m'a réconcilié avec Dieu. Il est vrai que je ne fais un bon usage ni des bienfaits de Jésus-Christ, ni des consolations qu'il m'accorde, ni de la foi, ni de l'Evangile; je n'aime réellement, au fond du cœur, ni Dieu, ni son Fils unique Jésus-Christ; j'abuse également des saintes Écritures et des dons salutaires de l'Évangile au profit de mes passions charnelles; je vis dans une sécurité parfaite comme si j'étais la sainteté même; je ne crains sérieusement ni Dieu ni sa justice; je suis impudent, impie, sans retenue, sans révérence ni crainte en la présence de Dieu; je ne ressens aucun repentir de mes péchés; je persévère dans le mal en dépit

[1] Epistolar. part. I, p. 159. — [2] Epistolar. part. II, l. II, p. 617.
[3] Epistolar. 1545, part. II, l. I, p. 372.

de ma conscience; je néglige entièrement les bonnes œuvres; je ne lutte point contre ma nature corrompue; je ne prie point, je ne pardonne point et ne songe qu'aux moyens de m'enrichir, persuadé, que je suis, que Dieu voudra bien, au nom de Jésus-Christ et à cause de ma foi, ne point m'imputer le mal que je commets. » — Telle est la confession du luthérien, telle est sa fausse confiance, qu'il étaie d'un grand nombre de passages altérés ou mal interprétés des saintes Ecritures. Croire en Jésus-Christ comme on croit à un personnage historique, et s'imaginer que c'est là ce qui constitue la foi sanctifiante; se figurer qu'on est exempt de péchés, que la foi les rachète, et vivre ainsi sans repentance et sans amendement : voilà donc ce qu'ils appellent la *justice intérieure* [1] ! »

« Qu'un prédicateur vienne à traiter en chaire un de leurs sujets favoris, de la confiance en Jésus-Christ, par exemple, il faut voir comme ils se précipitent : on dirait des abeilles attirées par du miel. Il est vrai qu'une fois sorti du temple on ne s'en occupe plus guères. Dieu soit loué, s'écrient-ils, je puis donc aussi faire mon salut, puisque la foi seule suffit et que les œuvres sont inutiles! Que j'étais sot d'avoir si souvent vidé ma bourse en faveur des prêtres et des moines, et de m'être tant mis en frais pour acquérir une chose qu'on peut obtenir sans le moindre sacrifice! Mettons, cher frère, oui, mettons notre confiance, toute notre confiance en la miséricorde divine [2]. »

« L'évangile de Martin Luther et de ses luthériens n'est que la parole historique ou extérieure, la lettre ou la prédication orale sur Jésus-Christ, la partie du code divin la plus propre à consoler et à amadouer auditeurs et disciples. Quiconque reçoit cette parole comme il faut, et croit fermement à tout ce que le prédicant lui débite sur les avantages attachés à la foi par la mort du Sauveur, celui-là possède Jésus-Christ avec tous ses dons; il ne lui faut rien de plus, quelque péché qu'il ait commis, attendu que Dieu n'ignore pas que nous ne sommes, par nature, capables d'autre chose que de faillir. « Quand même, dit Luther, le prédicateur serait un impie, un scélérat, un homme perdu, sa parole ne nous conduirait pas moins à Dieu, et ne nous procurerait pas moins la justice et le salut sans aucunes bonnes œuvres : il n'est pas de péché si grand qu'il puisse résister à l'efficacité de la foi dans cette parole. » —Voilà ce qu'on fait accroire au pauvre peuple; et ces bra-

[1] Epistolar. 1549. part. II, l. II, p. 912.

[2] Ermahnung vom Missbrauche des Evangeliums, 1524, l. III. — Voyez aussi : Vom Missbrauche des Evangeliums, etc. 1547. Christlich orthodoxische Büches, p. 404.

ves gens s'imaginent de bonne foi avoir tout fait pour obtenir la vie éternelle, sans rénovation du cœur, sans pénitence, sans amendement dans la conduite, pourvu qu'ils se persuadent que ce que leur dit le prédicant est la parole de Dieu, pourvu qu'ils croient historiquement en Jésus-Christ et veuillent bien le considérer comme le Rédempteur des hommes. Ils tiennent, en conséquence, les œuvres pour parfaitement inutiles et se complaisent dans leur sécurité charnelle, ne s'inquiétant pas plus de l'avenir que si Dieu les avait déjà jugés dignes et leur eût garanti leur admission dans le séjour des bienheureux [1]. »

« Il en est par milliers, de ces gens, aujourd'hui, qui se glorifient de vivre sous l'Evangile, et qui, parce qu'ils en ont ou entendu, ou lu, ou admis la lettre, ne se livrent que plus commodément à leurs penchants, étant pleins de la confiance factice que Jésus-Christ est mort pour leurs péchés, qu'il en assume, à lui seul, la responsabilité, les conséquences, et que, quoi qu'ils puissent omettre ou commettre, ils ne sauraient en rien faire tort à leur avenir [2]. »

« On rend, à ce monde chargé d'iniquités, la grâce évangélique douce comme miel, et l'on ne parle que de paix, d'amour et de miséricorde à la chair impénitente ; on passe, au contraire, fort légèrement sur la nécessité de mourir au péché, sur le jugement dernier, sur la damnation et les peines de l'enfer : c'est qu'on tient à se concilier la foule et à ne pas effrayer ou décourager ses chers et bons auditeurs. De la plupart des sermons le grossier bon sens du vulgaire ne conclut autre chose sinon que, l'Evangile et Jésus-Christ une fois admis, il n'est pas de péché qui puisse damner son homme [3]. »

« Tout cela n'a servi qu'à nous rendre la plupart plus impudents, plus sauvages, plus indomptables et moins propres à la pratique du bien. On est cent fois pis qu'on ne fut jamais; il n'est pas de goût dépravé qu'on n'hésite à satisfaire, pas de mauvaise passion à laquelle on ne laisse son libre cours, dût-on se nuire ainsi qu'aux autres; puis, parce qu'on s'est façonné une croyance à sa guise, une croyance que n'accompagnent ni la charité, ni le repentir, ni les œuvres, on ose parler de l'Évangile du Christ et des consolations qu'on y puise! On ne vit jamais faire moins de cas du mal commis; et, de fait, pour mettre à néant tous ses plus gros péchés, ne suffit-il pas qu'on croie la parole prêchée sur Jésus-Christ, c'est-à-dire la lettre, l'Évangile pris historiquement et

[1] Vom Missbrauche des Evangeliums, etc. 1547. Christlich orthodoxische Bücher, p. 401.
[2] L. c. p. 361. — [3] L. c. p. 363.

d'une manière purement rationnelle? La foi seule peut sauver, la foi seule est nécessaire : peu importe la vie qu'on mène, pourvu qu'on mette toute sa confiance en Jésus-Christ et en la miséricorde divine. Peut-on, grand Dieu! faire un plus déplorable abus de ta précieuse parole, de la parole de Notre-Seigneur [1]! »

« Un autre abus qu'on fait, chez eux, de l'Évangile, consiste à soutenir qu'il n'y est pas dit un mot des bonnes œuvres, et qu'il n'y est question que de la foi, de l'amour et de l'infinie miséricorde de Dieu dans et par le Sauveur. Que dis je? Il en est qui vont jusqu'à prétendre que c'est violer l'Evangile, dans ses intentions les plus formelles, que de prêcher la nécessité des œuvres, si méritoires qu'elles puissent être [2]. »

« On pourrait encore, à juste titre, accuser les luthériens de ce que, rejetant les choses extérieures comme inutiles, ils enseignent que la foi seule, *sola fides*, procure la satisfaction et le salut, et de ce qu'ils n'ont pas même craint de se prononcer si absolument contre les bonnes œuvres que, chez beaucoup de personnes, elles sont, depuis lors, entièrement tombées en désuétude, que plusieurs autres ne savent plus à quoi s'en tenir, et qu'à la place de ces œuvres, on ne voit plus guère aujourd'hui qu'impiété, dissolution et corruption des mœurs. A quels autres résultats pourrait-on s'attendre, en effet, de la part d'une doctrine qui tout d'abord posa hardiment et ouvertement en principe, que les meilleures œuvres ne sont que péchés, alors même que c'est un juste qui les pratique? »

« Citons quelques passages d'un livre dont Luther lui-même parle comme du meilleur de ses ouvrages, de sa *Postille*, qui se trouve entre les mains d'un grand nombre de personnes. Il s'y prononce souvent contre les bonnes œuvres dans des termes à scandaliser tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes [3]. — Il dit que le Nouveau-

[1] L. c. p. 365. — Voyez aussi p. 367.

[2] L. c. p. 367. Voyez aussi : Epistolar. part. II, t. II, p. 984.

[3] Parmi les passages des écrits de Luther dont Schwenkfeld rapporte ici la substance, se trouvent principalement ceux qui suivent : « Il n'est plus d'autres péchés dans le monde que l'incrédulité, tout le reste n'est que simonie. S'il arrive à mon Jeannot et à ma petite Madelon de faire leurs ordures dans mon appartement, bien loin de m'en fâcher, je me contente d'en rire et dis qu'ils ont bien fait. Eh bien! c'est à peu près ainsi que la foi opère par rapport à nos péchés : elle fait que notre m.... ne sent pas mauvais devant Dieu [*]. Encore une fois, ne point croire au Fils incarné de Dieu, c'est là le seul péché pour lequel sera jugé le monde. » (Luther's Hauspostill. Predigt am Pfingst-montag über

[*] Wenn mein Hänschen oder Lenchen in den Winkel schmeisst, das lachet man, als sei es wohl gethan. Also machet auch der glaube, dass unser Dreck nicht stinkt vor Gott.

Note du Traducteur.

Testament n'a point affaire aux œuvres; qu'il ne s'occupe que de la foi; que l'Evangile ne supporte pas qu'on entretienne le peuple des bonnes œuvres, quelque belles, quelque grandes qu'elles puissent être. « Repoussez, dit-il, repoussez loin de vous toutes ces œuvres, tenez-vous en garde contre elles, et vous ressentirez amour

das Evangel. Joh. 3. Iena, 1559. f. 71. édit. de Walch. part. XIII, p. 1480.) Il ressort une autre question de cette parole de l'Évangile *Celui qui croira sera sauvé*, — à savoir si la foi suffit et suffit seule pour le salut, ou bien s'il faut en outre y ajouter les bonnes œuvres. — Nos savants docteurs ont, sans doute, ici voulu délier la langue au Saint-Esprit et le soumettre à leur censure : ils ont tant pressé, violenté, torturé ce passage, qu'ils ont fini par lui faire dire ce qu'ils voulaient. — « Oui, répondent-ils, *il faut encore des œuvres, autrement la foi ne saurait suffire.* — Mais moi je dis que cela n'est point vrai. La foi seule nous sauve par elle-même, sans le secours des œuvres, ainsi que l'indique le sens de la parole; les œuvres n'ajoutent absolument rien à la sainteté et ne font rien pour le salut,— La principale justice c'est la foi, comme le plus grand crime, c'est l'incrédulité. Il n'est pas de péché, si grand qu'il soit, qui puisse perdre un homme; c'est par l'incrédulité seule que le monde se damne. C'est aussi la foi seule, je le répète, qui sauve l'homme, car par elle seule il entre en rapport avec Dieu, sans que par les œuvres il y puisse rien faire, attendu que par celles-ci il n'agit que sur son semblable. Ce ne sont point les œuvres qui nous rendent pieux : elles ne font que mettre en évidence l'homme devenu pieux par la foi, qui seule a le pouvoir de purifier les cœurs. Je puis donc bien accorder qu'on dise : *Les œuvres ne nous rendent point pieux, elles montrent seulement que vous l'etes.* Je ne désapprouve non plus qu'on ajoute : *Celui qui croit ne manque pas d'être utile au prochain.* Mais qu'on prétende que la foi est insuffisante pour procurer le salut, si l'on n'y ajoute les bonnes œuvres, voilà ce que le texte sacré, non plus que l'Église, ne sauraient souffrir » (Luther's Kirchenpostill. édit. de Walch. part. XI, p. 1288, 89).—« Plût à Dieu que ma voix pût retentir dans le monde avec la force du tonnerre, afin de détruire jusqu'au dernier vestige de ce mot *bonnes œuvres*, s'il n'est pas possible d'en faire adopter une explication raisonnable. On n'entend, de toutes parts, chanter, parler, écrire, prêcher que sur les bonnes œuvres; il n'est pas de couvent, pas de communauté religieuse quelconque, dans le monde, qui n'en trafique; bref, chacun s'en occupe, et toutefois il ne s'en fait réellement nulle part, et il n'est personne qui en ait vu la moindre chose. Puissent toutes les chaires où l'on prêche sur les œuvres être consumées par le feu et réduites en poudre! Comme on vous séduit le peuple avec tout ce bruit de bonnes œuvres! (Luther's Kirchenpostill. édit. de Walch. part. XI, p. 26).»—Dieu a dit dans la loi : *Faites ceci, ne faites pas cela; voilà ce que j'exige de vous.* L'Évangile, au contraire, ne nous parle ni de ce que nous devons, ni de ce que nous ne devons pas faire : il nous recommande seulement de ne point repousser les dons que Jésus-Christ répand sur nous. (Luther's schriften, Iena. 1560, part. III, f. 165. b.) —« Que ceci vous serve de règle et de précepte : si l'Écriture dit qu'il faut faire des bonnes œuvres, comprenez, au contraire, que vous n'en devez point faire, attendu que vous en êtes incapable. L'Écriture ne demande qu'une chose, c'est que vous sanctifiiez les jours de fêtes et de dimanche, et que vous ne mettiez pas obstacle à ce que Dieu agisse au dedans de vous-mêmes. Or, vous ne pourrez y réussir que par la foi, l'espérance et la charité, c'est-à-dire par la mortification de tout ce qui est vous ou de vous, et par conséquent de vos œuvres (Luther's Werke. Wittenberg.

et joie au fond du cœur. » Il compte parmi les faux prophètes ceux qui prêchent les bonnes œuvres, les œuvres chrétiennes, ajoutant que Dieu les laisse dire, quand ils nous parlent de l'Incarnation et et de la Résurrection de son divin Fils; mais que quand ils osent nous prescrire ce qu'il faut ou ne faut pas faire, ce n'est plus Dieu, mais le démon qui les inspire. — Bien que Luther avoue parfois aussi que les bonnes œuvres, les œuvres extérieures, sont les fruits, les signes de la foi qui est en nous, et peuvent ainsi lui servir de témoignage, sa doctrine, à cet égard comme sous plusieurs autres rapports, est pleine de contradictions et d'inconséquences [1]. Avec cela qu'il confond, à dessein, avec ces œuvres les actes les plus vulgaires de la vie commune, comme d'allaiter ses enfants et de laver leurs langes, de balayer et de nettoyer sa demeure, etc., appelant ces derniers des œuvres nobles, des œuvres d'or, et ne les distinguant en rien des œuvres auxquelles on reconnaît véritablement le chrétien [2]. La doctrine de Luther ne s'occupe et ne veut, en général, entendre parler d'aucunes autres œuvres méritoires que de

1550, part. III, f. 143. a.) — « La loi ne s'appuie point sur la foi; elle dit au contraire que *Celui qui observera ces préceptes y trouvera la vie.* Gal. 3. » A mon sens, ceci n'a été dit par l'Apôtre que par ironie, bien qu'on puisse également le comprendre dans le sens ordinaire, à savoir que ceux qui remplissent les prescriptions de la loi, extérieurement et sans la foi, y trouveront la vie, c'est-à-dire qu'on se gardera de les en punir. — Je conserve, pour moi, la conviction que cette parole n'a pas d'autre sens que celle que le Seigneur adresse au docteur de la loi, quand il lui dit d'un ton quelque peu moqueur : « Faites et vous aurez la vie; » — ce qui signifiait simplement : « Oui, faites-le seulement, bonhomme. » (Luther's Werke. Wittemberg, 1550, part. I, f. 149. a). » — S'il arrivait que quelques personnes n'eussent pas l'habileté nécessaire pour interpréter ainsi les sentences de l'Écriture sur les bonnes œuvres, comparées avec celles sur la foi, et pour couper court aux criailleries de ceux qui se sont faits les prôneurs de ces œuvres, qu'ils se contentent de leur adresser simplement la réponse suivante : « Halte-là, camarade; vous *en usez un peu librement* avec l'Écriture; vous en négligez le meilleur, et ne nous en rapportez que quelques versets qui se rapportent aux œuvres. Mais allez toujours; pour moi, je m'en réfère uniquement à Jésus-Christ, qui est le vrai Seigneur et le prince même de l'Écriture (Luther's Werke Wittemberg, 1550, part. I, f. 147). » — Nous disons donc qu'il faut que les vrais saints soient de bons et solides pécheurs, qui n'aient point honte de s'écrier : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive; pardonnez-nous nos offenses, etc.* (Luther's Werke Wittemberg, 1550, part. IV, f. 305. a.) — « Toutes nos bonnes œuvres ne sont que de la vermine dans une vieille et sale peau toute rongée, et dont on ne sait plus que faire *. « L. c. f. 321.

[1] Von der heil. schrift, ihrem Inhalt, Amt, etc. 1547. f. 92. a.

[2] L. c. f. 92. b.

*Alle unsere Werke sind nichts Anderes, denn eitel Laeuse in einem alten unreinen Pelze, da nichts Reines aus zu machen, und kurz, da weder Haut noch Haar mehr gut ist.

(Note du Traducteur.)

celles qui se rapportent et sont utiles au prochain. Il dit encore que c'est par la foi seule que nous entrons en rapport avec Dieu, et que les bonnes œuvres, attendu qu'elles ne se rapportent qu'à nos semblables, ne sauraient arriver jusqu'à lui. Mais que devient donc alors la prière? — De la nécessité de crucifier et de tuer le vieil Adam, de mortifier ses membres, de les purifier et de résister au péché, en un mot, de l'obligation où nous sommes tous de mener une vie pénitente et de nous régénérer, de tout cela, dans la théologie de Luther, il ne se trouve que fort peu de chose. C'est le contraire pour ce qui plaît à la chair, pour ce qui chatouille agréablement notre oreille, pour tout ce qui se résume si bien dans ce beau principe : que la foi seule, pour elle-même et sans aucune œuvre, est suffisante pour procurer le salut à l'homme le plus enraciné dans l'impénitence. C'est là, uniquement là, le secret de l'empressement avec lequel la foule a reçu cette doctrine, cet Evangile si facile et si commode pour la chair.

» Dans la Postille (dans les deux sermons sur l'Ascension de Notre-Seigneur), Luther agite la question de savoir s'il suffit, pour faire son salut, qu'on ait la foi, ou s'il faut encore y ajouter les bonnes œuvres; puis, après s'être moqué de ceux qui soutiennent cette dernière nécessité, il répond lui-même : « Non ce n'est point vrai, non les œuvres ne sont point nécessaires, non elles ne servent à rien pour la sainteté, oui la foi suffit réellement pour la vie éternelle. » Il fait plus : il ajoute que, l'incrédulité étant la seule cause de damnation, il n'est pas de péché, quelque grand qu'il soit, qui puisse être un obstacle au salut. Il veut que ce ne soit pas pécher que de parler, désirer ou agir contrairement à la volonté divine : il n'est plus, dans la nouvelle alliance, qu'un seul péché, dit-il, c'est le manque de foi, le refus de croire en Jésus-Christ; tous les autres péchés, depuis que le Rédempteur en a racheté le monde, ne sauraient plus être une cause de perdition pour personne. — Mais il devrait au moins nous apprendre au juste ce qu'il entend par incrédulité et ce qu'il appelle admettre Jésus-Christ, attendu que je ne sache guère un seul homme qui ne prétende l'admettre. — Or, donc, avoir la foi, selon lui, ce n'est autre chose que croire en la parole écrite de l'Évangile, que s'attacher et tenir à cette parole : la foi, dit-il, est de telle nature qu'elle ne sent rien, qu'elle ne voit rien, qu'elle ne veut rien voir, et acquiesce aveuglément à la parole. Et l'Evangile, dit-il ailleurs, ce n'est qu'un sermon sur la Résurrection de Notre-Seigneur : on se sauve ou l'on est damné, selon qu'on accepte ce fait ou qu'on refuse d'y croire. L'Evangile, encore une fois, ce ne sont que les paroles de Jésus-Christ, quand il dit que *celui qui croit et reçoit le baptême*

est sauvé[1] : les œuvres n'y entrent point en ligne de compte. « J'a assez souvent répété, dit-il, pour qu'une bonne fois on le comprenne, que l'Evangile ne peut souffrir qu'on prêche les œuvres, si bonnes qu'elles puissent être. » Il ajoute au même endroit : « Quiconque à la foi, n'est coupable d'aucun péché et ne fait, par cela même, que des actions méritoires. » — Et plus loin : « Croyez, et aussitôt tous vos péchés, si grands qu'ils soient, s'évanouissent; vous devenez l'enfant chéri de Dieu, et tout ce que vous faites ne saurait être mieux. » Telle est la doctrine de Luther; après l'avoir entendue, la chair impénitente répond : *Deo gratias !*

» Faut-il s'étonner, après cela, que de tels principes, propagés par la prédication et les livres, aient produit des mœurs à ce point scandaleuses que Luther est, lui-même, forcé d'avouer qu'un grand nombre d'individus sont, avec son Evangile, devenus pires qu'ils n'étaient avant de lui appartenir. On peut juger par là de quelle nature est la mission que Luther et ses amis ont remplie dans le monde, et s'assurer qu'elle a plutôt contribué à ruiner les lois et la discipline humaines, qu'à fortifier les peuples dans l'esprit du véritable Evangile [2].

» Une chose qui me semble plus étonnante, c'est que cette Postille, se trouvant entre les mains de tant d'hommes éclairés, savants ou non savants, personne n'ait l'air de s'apercevoir des pernicieuses doctrines qu'elle renferme. Peut-être en est-il quelques-uns à qui tout cela n'a point échappé; mais comme on tient à demeurer fidèle à cet Evangile, on aime mieux fermer les yeux et se taire que de se montrer hostile, quand ce ne serait que partiellement, à une croyance si commode [3].

» Ils veulent qu'on reçoive, sans façons et sans examen, comme parole divine, tout ce qu'ils prêchent ou écrivent. Je comprends parfaitement qu'ils se montrent peu disposés à entamer une discussion sur leur croyance, leur sacrement, leur évangile et les diverses opinions qui leur échappent en chaire : il leur serait un peu difficile de se défendre, en s'appuyant sur une doctrine aussi peu d'accord avec elle-même que l'est celle de Luther, et où l'on trouve souvent à la même question les solutions les plus contradictoires. Cela explique comment leurs partisans ont si peu avancé dans l'intelligence des choses divines que le peuple semble devenir, chaque jour, plus ignorant et plus déraisonnable, et les pasteurs plus timides et moins confiants en la vérité de leur doctrine [4].

» Que font cependant tous ces misérables, qui, abusés par les fausses consolations qu'on leur donne, osent ne point douter de

[1] L. c. f. 93. b. 94. a. — [2] L. c. f. 94. b. — [3] L. c. f. 95. b. [4] L. c. f. 96. a. b.

leur salut, malgré leur conduite impénitente? Ils élèvent aux nues les prédicateurs qui les trompent : « Quels docteurs indulgents! disent-ils, quelle parole rassurante! Quels apôtres! quels hommes! Comme ils reconfortent nos âmes, font taire les cris de nos consciences et nous pardonnent nos péchés passés, présents et futurs, sans qu'il nous en coûte la moindre peine, pourvu que nous voulions bien ajouter foi à de telles assurances! » Au fait, pourquoi Jésus-Christ se serait-il soumis à une existence pleine de souffrances et de misères, si, pour obtenir la vie éternelle, nous ne devions pas moins souffrir à notre tour et gagner les faveurs du Ciel à force de bien faire? Je crois que Jésus-Christ a fait, en mon lieu et place, tout ce qu'il fallait faire; qu'en mourant, il a fait mourir avec lui et pour jamais disparaître tous les péchés du monde; qu'il les a vaincus sur la croix et m'a rendu participant de sa victoire, de sorte que je puis aujourd'hui narguer la mort, le diable et l'enfer. Le Christ n'est-il pas l'Agneau qui porte les péchés du monde? On l'a dit; j'y crois, et veux y mettre toute ma confiance, n'importe ce qu'est ou ce que peut encore devenir ma manière de vivre. Tel est le langage, avec beaucoup d'autres propos du même genre, que l'on entend souvent tenir par les plus recommandables d'entre ceux qui se disent évangéliques, et même par leurs pasteurs. Il est évident qu'avec de pareils principes, ces gens ne doivent avoir ni un bien profond repentir de leurs fautes, ni, par conséquent, une grande envie d'amender leur conduite. Toutes les fois qu'un de ces hommes charnels vient à citer un texte de l'Evangile, on peut être assuré que ce n'est que pour le mettre au service de ses passions ou de quelque appétit grossier [1].

» Ils disent qu'il n'est pas d'action coupable qui puisse nous faire damner : qu'on juge de l'effet qu'un tel principe dut produire sur le vulgaire! Les plus honnêtes gens, après l'avoir entendu, doivent se demander si, d'après cela, ce n'est pas peine perdue que de faire pénitence, de s'abstenir du péché, de craindre la justice divine, de pratiquer le bien. Il n'est conséquence déplorable qu'on n'ait déjà fait sortir de cette funeste doctrine [2].

» La bonté divine a permis qu'on pût reconnaître quel grand nombre d'âmes ont été séduites et corrompues, seulement par un des points de cette doctrine mensongère, par celui de l'imputabilité d'une justice *extrà nos*, introduit dans le christianisme par suite d'une fausse interprétation de quelques passages du prophète David et de l'apôtre saint Paul. Cette dangereuse doctrine est exposée de

[1] Vom Missbrauche des Evangeliums. 1547. Christl. Orthod. Bücher, p. 143. Comparez avec : Cod. Germ. 1328. f. a. b.
[2] Christl Orthod. Bücher. 1540. p. 733.

telle manière qu'on s'imaginerait qu'il nous est impossible, même avec la grâce, de nous régénérer en Jésus-Christ, d'être pieux et justes devant Dieu ; que, pécheurs par nature, nous ne saurions être admis à la vie que par suite de l'imputation d'une justice étrangère, extérieure à nous ; et que la seule chose, de notre part, indispensable, c'est de croire en Jésus-Christ, n'importent, d'ailleurs, nos turpitudes et nos misères [1].

» Il a déjà été dit, précédemment, comment les attaques dirigées, et dans les livres, et du haut de la chaire, contre la liberté de la volonté humaine, ont donné lieu aux plus déplorables écarts dans l'interprétation de l'Evangile : le dommage qui en fut la suite se montre encore à tous les regards. On n'a fait qu'ouvrir ainsi, au sein de la chrétienté, une voie nouvelle à l'impiété, à la corruption, aux désordres et à l'impénitence. Eh! que voulez-vous que nous fassions, s'il est vrai que notre volonté n'est point libre? Un homme simple qui entendrait, dans nos temples, professer une pareille doctrine, qu'en pourrait-il conclure, je vous prie, sinon qu'étant radicalement incapable de bien faire, il se donnerait une peine inutile en s'imposant la pratique des bonnes œuvres, en résistant au mal, et en ne se laissant point aller à tous les caprices de ses penchants charnels [2]? Si parfois nos adversaires reprochent à quelqu'un de nos frères la mauvaise vie qu'il mène : « Bah! répond-il, qui pourrait observer tout ce que Dieu nous commande? Vous, pas plus que moi. Nous sommes tous pécheurs, tant que nous sommes ; et ce n'est point par nos œuvres que nous serons admis à la vie éternelle : la foi seule, une foi vigoureuse, peut nous la faire obtenir. N'avons-nous pas l'Evangile, cette joyeuse nouvelle, par laquelle Jésus-Christ nous annonce qu'il nous a délivrés du péché et de ses conséquences [3]? »

» Dire, prêcher et écrire publiquement, comme on a fait de nos jours, que Dieu nous a prescrit des choses impossibles, impossibles même aux saints, c'est soutenir une doctrine aussi fausse que dangereuse, et qui devait nécessairement aboutir au mépris des commandements de Dieu et à la destruction de tout ce qui restait de zèle pour les bonnes pratiques.

» On ne peut se faire une idée de tout le mal occasionné par la doctrine wittembergeoise contre la liberté de la volonté humaine, contre les bonnes œuvres et la possibilité d'observer les lois divines : Dieu seul pourrait nous le dire. Les consciences en sont toutes

[1] Epistolar. 1550. part. II, t. II, p. 515.
[2] Vom Missbrauche des Evangeliums. 1547. Christl. Orthod. Bücher. p. 355. Comparez avec : L. c. p. 377, 326, et Epistolar. part. II, t. II, p. 985.
[3] Ermahnung vom Missbrauche des Evang. 1524. D. 2. a.

faussées, et des milliers d'individus se sont, par elle, enfoncés dans la damnation jusque par-dessus les oreilles, ainsi que le montre, du reste, leur manière de vivre impénitente et grossière. La plupart des marchands luthériens croient à la prédestination, et se rassurent la conscience par leur foi factice [1].

» Non, l'on ne saurait dire quel irréparable dommage a été causé, quels nombreux germes de corruption ont été implantés dans les cœurs, dans les cœurs de milliers d hommes, par cette ancienne croyance païenne, adoptée parmi les luthériens dès les premiers temps de leur entreprise, *que Dieu fait tout en tous*, et propagée, sans doute, afin que la chair puisse, en toute liberté, satisfaire ses caprices et trouver une excuse, une apologie même, pour les péchés les moins pardonnables. « *Que voulez-vous que j'y fasse? Dieu m'a créé fragile; je ne me possède point moi-même, c'est la volonté divine qui agit en moi et par moi. Ce qui se passe en moi de répréhensible ne se fait point par ma faute; car Dieu fait tout en tous.* » Voilà ce qu'on entend dire et ce que de toutes parts on répète, comme si l'homme avait été créé pour le mal et la perdition, et que Dieu ne nous eût pas faits à son image [2].

» Dieu sait comme ils ont élargi la porte du ciel et en ont rendu le chemin facile par leurs articles sur la prédestination, sur les œuvres et sur la foi *seule suffisante!* Le pasteur, dit Luther, ne doit s'occuper que *de la foi* des âmes confiées à sa garde : l'Evangile n'a que faire des œuvres; il ne s'en mêle en aucune façon, et ne veut même pas qu'on en parle. La mortification de la chair, la prière et la purification de notre corps par la pénitence, tout cela n'est qu'hypocrisie et pures inventions de moines [3].

» Il n'est pas fort convenable, non plus, qu'à l'article de la mort, ou seulement dans les cas de maladie, on n'ait recours, pour se rassurer, pour se consoler et se reconforter, qu'à des sentences des saintes Ecritures, comme font beaucoup de luthériens, qui ne croient pouvoir mieux faire, dans de telles occurrences, que de rappeler aux malades qu'ils assistent certains passages des Livres sacrés, dont le sens, séparé de celui du contexte, ne peut que leur inspirer une fausse confiance. Ils leur diront, par exemple, que Jésus-Christ n'est point venu pour *juger ou damner le monde, qu'il est venu pour le sauver;* mais ce qui précède et suit ce verset de saint Jean, et qui ne serait pas de nature à leur donner trop d'assurance, ils se gardent de le citer. Ce n'est pas que je trouve mau-

[1] Epistolar. 1549, part. II, t. II, p. 911.
[2] Epistolar. part. II, t. II, 989.
[3] Vom Missb. des Evangel. 1547. Christl. Orthod. Bücher. p. 407 et 435.

vais qu'auprès des malades et des personnes affligées de tentations on se serve des Saintes-Ecritures, dans le but de leur offrir des exemples des bienfaits de Jésus-Christ et de la miséricorde divine, bien loin de là; seulement je ne saurais trop blâmer l'habitude qu'on a prise de trop attacher l'esprit des malades, de l'attacher exclusivement au sens littéral des paroles sacrées qu'on a choisies pour leur donner de la confiance, ainsi que fait Luther dans sa Postille. Cela s'appelle bâtir sur le sable, ou, si l'on veut, sur la lettre, et non pas sur le roc, n'en déplaise à Luther [1].

» Dès lors que le cœur du prédicateur ou du lecteur des Livres saints n'est point éclairé par la foi et le rayon de la grâce, l'enseignement de l'un ni la lecture de l'autre ne sauraient avoir un effet normal, un effet salutaire. L'Ecriture, contrairement à son esprit, ne sert plus à nous conduire à Dieu, mais à propager l'erreur, à contenter la chair, à farder le vice, à défendre l'injustice et le mensonge, à favoriser l'hypocrisie, en un mot, à couvrir de son manteau tout ce que le génie du mal peut enfanter d'iniquités et d'erreurs. Que ceux qui doutent de ce que je viens de dire voient donc le parti qu'on a su tirer de la septième épître de saint Paul aux Romains, du dogme de *la prescience divine*, du trente-deuxième psaume, de la non-imputabilité du péché, des mérites satisfactoires de Jésus-Christ. Il n'est pas jusqu'à la faute commise par le saint prophète David, et jusqu'à celle qu'on reproche à saint Pierre, qui ne leur servent à justifier leurs actions mauvaises [2].

» L'usage d'abuser ainsi des Saintes-Écritures se remarque surtout chez ces gens qui, quoique impies et plongés dans la vie sensuelle, n'en ont pas moins sans cesse la parole sainte à la bouche, qui ne parlent que de l'Evangile, ne discutent que sur l'Evangile, où ils ne cherchent, à la vérité, que ce qui sourit à leur nature, et qui veulent passer, aux yeux de tout le monde, pour des chrétiens modèles. Que s'il arrive qu'on les reprenne, ou que leur conscience en secret les travaille, vite ils ouvrent la Bible et ne manquent pas d'y trouver, bientôt, quelque sentence propre à les disculper ou à faire taire leurs remords. C'est ainsi que les dogmes de la grâce, de la miséricorde divine, de la corruption de la chair, de la mort satisfactoire de Jésus-Christ, et même les exemples de faiblesse humaine rapportés par les Saintes Ecritures, leur servent également à se rassurer et à défendre leur coupable conduite. Qu'on leur dise que ce Dieu, dont ils vantent l'infinie miséricorde, est également un juge juste et sévère, qui

[1] Vom der heil. Schrift, ihrem Inhalt, Amt, rechten Nutz, Brauch und Missbrauch. 1547. F. 13. a.
[2] L. c. F. 16 b.

punit le vice et l'impiété, et à qui rien de coupable ne saurait échapper, ils n'en veulent rien entendre : c'est toujours Jésus-Christ qui doit tout couvrir par ses mérites, c'est Jésus-Christ qui plaidera leur cause, Jésus-Christ qui arrangera leur affaire. Le Prophète ne dit-il pas dans un de ses Psaumes [1] : « *Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute point de peché?* » — Oui, sans doute, il le dit; mais vous omettez d'observer que le même Prophète ajoute, aussitôt après : « *et dont l'esprit est exempt de dissimulation.* » — Ils sont eux-mêmes pleins de dissimulation et d'hypocrisie dans leur âme, et sans la moindre trace d'amendement et de pénitence dans leur conduite; et toutefois, ils s'en font tellement accroire que, malgré tous leurs péchés, ils ne sont pas moins assurés de posséder la foi sanctifiante [2].

» Il ne serait pas bien difficile de les convaincre d'erreur, pour peu qu'ils eussent des yeux ou des oreilles; mais dites-leur un mot de la vie pieuse et chrétienne, des fruits que doit porter la foi, de la damnation et de la pénitence, ils ne savent que répondre et croient se tirer d'affaire en disant que tous vos arguments ne sont que du monachisme, que des subtilités, qu'hommes simples comme ils sont ils ne veulent point entreprendre de résoudre. Oui, sans doute, ils préfèrent de persévérer dans leur aveuglement et le péché que de se fatiguer à raisonner. Croire que Jésus-Christ a satisfait pour nous, et que la foi couvre le péché, quoiqu'on n'ait dans le cœur ni repentance, ni amour pour les choses divines, voilà qui est plus commode et qui demande bien moins de cassement de tête [3].

» Quel déplorable abus n'a-t-on pas fait, au profit des passions mauvaises, de l'Epître 7 de saint Paul aux Romains? Ce grand Apôtre, contristé par la vue de la corruption de notre nature, se plaint des obstacles apportés par la chair à la volonté de l'homme, et s'écrie dans l'amertume de son âme : « Car je ne fais pas le bien » que je veux; mais je fais le mal que je ne veux pas. » Qu'a-t-on fait, pensez-vous, de ce cri de douleur échappé au grand Apôtre? Comme toujours, un prétexte pour se mettre à l'aise, pour laisser le champ libre à l'entraînement de la chair. Car ne montre-t-il pas que saint Paul n'était, comme nous, qu'un misérable pécheur? Puisque saint Paul, lui même, n'a pas fait le bien qu'il voulait faire, mais a fait, au contraire, le mal qu'il ne voulait pas, et n'en a pas moins été sauvé, ces hommes charnels en tirent la conséquence qu'on peut se sanctifier, tout en faisant le contraire de ce qu'on devrait faire : ils ne font point attention que le texte qui précède et qui suit ces paroles donne un complet démenti à leur sens

[1] Dans le Psaume XXXII, selon l'hébreu. — [2] L. f. 60. a. — [3] L. c. F. 60. a.

charnel. Ce n'est, du reste, pas le seul texte de saint Paul dont ils trouvent à tirer parti dans l'intérêt de leurs penchants; celui-ci, par exemple, qui a trait à l'abondance de la grâce, leur sert au même usage : « Elle ne tient donc à la volonté ni au zèle de personne, » mais uniquement à la miséricorde divine, etc. » Et cet autre où saint Paul dit « que nos péchés servent à mettre en évidence la grâ- » ce et l'infinie miséricorde de Dieu, » sans doute pour nous engager à faire le mal afin qu'il en résulte du bien. Il suffisait, pour en tirer cette conséquence, d'omettre le passage qui suit immédiatement et où saint Paul ajoute que ceux qui croiraient ainsi pouvoir faire, seraient condamnés avec justice. Je pourrais encore rapporter plusieurs autres sentences du même Apôtre, comme celles, par exemple, qui se rapportent à la Providence, et dont ils se font également des titres pour persévérer dans le mal, pour dédaigner la justice divine, et pour continuer à se flatter de l'espoir mal fondé que, par leur foi rationnelle, sans œuvres ni pénitence, ils se feront admettre à la vie éternelle.

» On sait qu'il est aujourd'hui peu de personnes qui ne prétendent avoir la foi. Les luthériens enseignent que quiconque accepte leur enseignement sur Jésus-Christ, et admet que c'est par le Christ que nous sommes rachetés et satisfaisons à la loi, est déjà croyant et par cela même sauvé, sans le secours des œuvres, qui n'y peuvent rien et, partant, sont complétement inutiles. Faire son salut par la foi sans les œuvres, c'est là leur grand principe, bien qu'on ne comprenne pas plus que la foi puisse exister sans les œuvres que le feu sans chaleur. Pour peu qu'ils veuillent bien y songer, les prédicateurs ne pourront jamais se justifier de nous avoir vendu une foi historique et rationnelle, au lieu de la foi vivante et sanctifiante que nous devrions avoir[1].

» Le Christ des luthériens, ainsi que leur foi rationnelle et leur justification fondée sur la promesse, est purement historique : ils ne le reconnaissent que suivant la lettre, par son histoire, sa doctrine et ses miracles, et non tel qu'il est, tel qu'il vit et tel qu'il agit aujourd'hui. Avoir la justice, selon eux, c'est croire que les péchés nous sont remis par une vertu qui nous est étrangère, par une vertu dans le genre de celle qu'on suppose aux indulgences; c'est croire que Dieu voudra bien, en vue des mérites de Jésus-Christ, ne point nous imputer le mal que nous faisons, et, de quelque manière que nous vivions, ne pas moins nous compter parmi les saints, ne pas moins nous admettre, un jour, au nombre de ses élus.

[1] Epistolar. 1558. part. II. B. II, 5, 514. Comp. cod. Germ. 1328, p. 124. a. 127. a.

C'est, sans doute, à cette manière de voir qu'il faut attribuer le peu de soin qu'ils apportent à dépouiller le vieil homme, ainsi que la mise en oubli, pour ne pas dire la suppression complète, de la sanctification de l'esprit, de la rénovation de l'homme intérieur, de la vraie piété en Jésus-Christ, des œuvres et de la pénitence [1].

» Ils enseignent à leur peuple (quand il approche de la Cène) à reconnaître que sa vie tout entière n'est qu'un tissu d'horreurs et d'abominations, de sorte que ce qu'il doive le plus avoir à cœur, c'est de prier Dieu qu'il veuille bien ne point lui imputer ses péchés, ce qui revient à souhaiter que Dieu lui permette de pécher et de persévérer impunément dans le mal. — Une pareille doctrine est à la fois scandaleuse et dangereuse; car elle nous fixe dans l'impiété et nous y encourage même, en nous faisant accroire qu'il est de règle que l'homme pèche sans cesse et ne se repente jamais [2].

» Ce serait vraiment une croyance commode, pour notre vieil Adam, que celle qui nous permettrait de vivre en paix avec nos passions grossières, et, pourvu que nous prissions part à la Cène, de satisfaire notre amour du faste, notre orgueil, notre avarice, notre colère, notre haine, notre penchant à la désobéissance, et de nous diriger vers le ciel en nous promenant doucement de plaisirs en plaisirs [3].

» On met tout à fait en oubli les préceptes renfermés dans les paroles sacramentelles : *Faites ceci en mémoire de moi ;* on se borne au *Faites ceci*, qui doit suffire à tout, mais qu'on ne saurait omettre, quelque motif qu'on en puisse avoir, sans qu'on cesse aussitôt d'être un des membres de Jésus-Christ, et sans qu'on soit, par cela même, exclu de la société chrétienne. Soyez un adultère, un avare, un voleur, un assassin, un homme perdu et tout chargé d'iniquités, on ne s'en embarrasse guère; mais gardez-vous de manquer au sacrement, de vous abstenir de la cène : le cas est bien autrement grave ! C'est, on le voit, un renversement complet dans les idées et la morale. — On recommande la cène plus que la pénitence et toutes les œuvres du monde [4].

» C'est un usage ou plutôt un abus, introduit par Luther lui-même, de faire considérer le sacrement de l'autel comme une médecine vigoureuse, préparée par Jésus-Christ pour nous purger de nos péchés et expulser le ver rongeur qui nous mine la conscience : Luther et ses prédicants n'ont pas trouvé de moyen plus sûr pour

[1] Epistolar. 1550. part. I, p. 812. V. aussi p. 207. — [2] Epistolar. 1528. part. II, t. II. p. 192-193. — [3] Epistolar. 1546. part. II. t. II, p. 255. — [4] Epistolar. 1528. part. II, t. II, p. 206.

attirer la foule et augmenter ainsi leur troupeau. Qui n'accourrait, en effet, vers des gens qui vous procurent à si peu de frais, avec la rémission des péchés, les dons du Saint-Esprit et la vie éternelle? — O la douce, la commode manière de se faire recevoir dans les demeures éternelles! Luther, pour cela, n'exige rien, rien sinon que vous vous reconnaissiez pécheur et que, cela fait, vous approchiez du sacrement pour y déposer le fardeau qui vous presse. Jésus Christ, dit ce grand réformateur, a concentré tous ses mérites dans le sacrement, afin qu'on les y puisse trouver à volonté [1].

» Ils poussent indifféremment tout le monde à la cène, à tort et à travers, sans preuve, sans condition et sans distinction, afin qu'on y aille puiser, disent-ils, la grâce, la rémission des péchés, la justice, et l'amendement aussi, sans doute : on s'en aperçoit à leurs mœurs, qui ne furent jamais plus déplorables [2].

» La plupart enseignent, soutiennent et jurent leurs grands dieux que la parole extérieure possède la vertu divine qui procure le salut à tous ceux qui ont la foi. Par le pouvoir des clefs, qu'ils prétendent leur avoir été conféré avec l'apostolat et avec tous les droits qui s'y rattachent, ils remettent les péchés à quiconque le désire, assurant que leur absolution n'est pas moins que la foi douée de la propriété de purifier les consciences. Le baptême aussi, disent-ils, est institué pour la rémission des péchés, pour la régénération et la sanctification de l'homme. Que si, malgré le baptême et l'absolution, il reste encore quelque chose à faire sous ce rapport, c'est à la cène, enfin, qu'il faut recourir, comme au remède par excellence. — Telle est la méthode qu'ils suivent pour peupler le pays d'une race impudente et hypocrite, et pour attirer sur nous la colère divine [3].

» Ce n'est, encore, que par un singulier abus qu'on s'est d'abord si fort pressé d'admettre, indifféremment, tous les auditeurs de la parole au nombre des convives de la table sainte, le premier venu, pour ainsi dire, sans préparation, sans contrition, et qu'on y a poussé même quiconque se sentait pressé par ses péchés et désirait se soulager la conscience. C'est ainsi qu'on a institué une nouvelle espèce d'indulgences et proclamé enfants de Dieu tous ceux qui se reconnaissaient extérieurement évangéliques, avant qu'ils n'eussent été régénérés par la pénitence, avant même qu'on n'eût aperçu chez eux la moindre trace de conversion véritable. C'est ainsi que toute chair a pu trouver, avec le pardon de ses turpitudes, force, sécurité, repos de la conscience. La cène est donc

[1] L. c. p. 209. — [2] Ableinung. Dr Luther's malediktion 1555. D. a. — [3] Epistolar. partII, t. II, p. 423 24.

devenue, parmi les luthériens, non-seulement un piége, mais un sujet de scandale pour les âmes vraiment chrétiennes, un voile pour cacher nos souillures, et un moyen sûr de favoriser et de corroborer la vie impénitente et charnelle [1]. »

Un chapitre sur lequel Schwenkfeld revient, à chaque instant, avec une remarquable insistance, c'est le désaccord manifeste qui se remarquait entre cette vertu rénovatrice et régénératrice qu'on attribuait, avec grand bruit, aux prédications des pasteurs, et le peu de résultat en ce sens qu'offraient la conduite et les mœurs de leurs adeptes. Il voyait, dans le système luthérien, de la part des prédicateurs aussi bien que de celle de leurs fidèles, une tendance en quelque sorte irrésistible à s'entourer d'illusions et à se tromper soi-même : de la part des pasteurs, parce qu'accordant, en vertu des principes fondamentaux de la doctrine, une confiance aveugle à la force sanctifiante de leur parole, ils ne prenaient, du reste, aucun souci de la situation religieuse des communes dont ils avaient la charge d'âmes; de la part de leurs fidèles, parce qu'ils se laissaient méthodiquement endormir, en dépit du bon sens, par des consolations fallacieuses et les promesses spécieuses d'une miséricorde impossible. Mais laissons parler Schwenkfeld lui-même :

« C'est réellement une chose affligeante que de voir ces prédicants prendre, comme ayant été dites à leur adresse, les paroles de l'Évangile touchant la mission apostolique, et se donner pour les serviteurs du Saint-Esprit et les ministres du Christ, bien qu'ils soient hors d'état d'offrir, à l'appui de leurs prétentions, le moindre indice d'inspiration ou de vertu divine, ou sans qu'ils puissent nous citer les personnes que leur phraséologie creuse a conduites à la repentance et à une vie meilleure. Leur impuissance, à cet égard, ne tiendrait-elle pas à ce qu'ils ont trop de confiance en eux-mêmes et ne cherchent que leur propre gloire? — Ils s'occupent à peine de ce qui appartient proprement à Jésus-Christ et à son règne, ou, s'ils s'en occupent, ce n'est que pour y répandre des nuages ou témoigner le peu d'estime qu'ils en font. Tout ce qu'on leur peut dire de la sagesse divine, des mystères du règne de Dieu, et de cette connaissance de Jésus-Christ qui sanctifie, qui sauve,

[1] Vom Missbrauche des Evangel. 1547. Christlich. Orthod. Bücher. p. 369. Comp. Apologie F. 69. a. et Cod. German. 1328. f. 130. b. et Epistolar. 1528; IIe part. t. II, p. 260 et 213.

qui est selon l'esprit; tout cela n'est, pour eux, que fanatisme, subtilités, rêves de l'imagination, partant choses superflues et, pour le salut, complétement inutiles [1].

» Ils devraient comprendre, par les résultats qu'ils obtiennent, qu'on est loin d'être aussi avancé qu'ils se l'imaginent et le prétendent. — Ils ne sont pas nombreux, parmi eux, ceux dont l'exemple est de nature à porter leurs auditeurs à la prière, à la piété, à la componction du cœur. Il en est peu qui sachent bien nous disposer à rentrer en nous-mêmes, à nous accuser aux pieds du souverain pontife Jésus-Christ, et à en recevoir, au fond de l'âme, l'absolution promise à la foi véritable, par la vertu du précieux sang de ce divin Sauveur! Il en est fort peu, enfin, qui pratiquent ou qui enseignent sérieusement la pénitence et la vraie piété. On craindrait d'effrayer les pécheurs, en éveillant en eux la pensée de l'enfer et du jugement dernier. Par suite de ce scrupule mal entendu, il advient qu'on ne réussit qu'à fausser les consciences et à pervertir les cœurs, tout en n'offrant aux pécheurs peu contrits que des consolations spécieuses, une paix trompeuse et une sécurité charnelle [2].

» S'ils étaient réellement des serviteurs du Saint-Esprit, s'ils prêchaient réellement la sainte parole, et que ce fût véritablement Dieu qui nous parlât par leur organe, comme ils s'en vantent, on verrait au moins se réaliser, quelquefois, les assurances et les espérances qu'ils nous donnent. Dieu ne manquerait pas, certainement, d'user de leur ministère extérieur pour agir sur les âmes et convertir les cœurs; il ne permettrait pas que la prédication de sa parole demeurât *inutile*, *sans fruit* et sans résultats appréciables, comme l'est celle qu'on nous débite. Malheureusement, on ne peut nier ce qui s'est passé jusqu'ici et ce qui se passe journellement encore. A quoi servent toutes ces assurances concernant le pardon des péchés, la grâce, la foi et l'Esprit saint qu'ils nous offrent, en quelque sorte, à la criée, comme une marchandise qui est à vendre, tandis que les cœurs demeurent vides, et que Dieu refuse de montrer la protection qu'il accorde à leur œuvre, en réalisant leurs promesses [3]?

» Ils ont l'audace de dire que leur parole extérieure, que leur prêche, que leur Évangile verbal possède la vertu divine qui sanctifie et qui rachète de la mort quiconque veut bien y croire; qu'il est la parole de vie, l'ancre de salut, le roc qui seul a la force de

[1] Von der Heiligen Schrift, ihrem Inhalt, Amt, rechten Nutz, Brauch, und Missbrauch. F. 24, 6.
[2] L. c. F. 25. b. — [3] L. c. F. 26. a.

résister à la violence de la tempête. Ils ont la prétention de remettre les péchés par la seule vertu de leur parole, et ils engagent le peuple à y mettre toute sa confiance, à ne s'adresser qu'à eux pour se décharger la conscience : ils le portent ainsi à n'attacher la foi sanctifiante qu'à la parole extérieure [1].

» Luther enseigne, dans sa Postille, que les pasteurs, les ministres de Jésus-Christ ne sont pas les seuls qui aient le droit de remettre les péchés, que tout chrétien, quel qu'il soit, possède le même pouvoir; il n'y a, dit-il, entre eux que cette seule différence, c'est que le pasteur est chargé de la mission officielle de nous les remettre en public, tandis que le commun des fidèles ne doit user de sa faculté d'absoudre qu'en secret, en particulier. Loin de contrevenir par là aux intentions divines, les fidèles, en donnant l'absolution, ne peuvent que plaire à Notre-Seigneur, puisqu'ils obligent ainsi leurs frères; car le plus grand service qu'on puisse rendre à son semblable n'est-ce pas, ajoute-t-il, de le délivrer de ses péchés et de le sauver des griffes du diable et de l'enfer? — Luther dit plus encore : il assure que quand nous prononçons les paroles sacramentelles de la rémission, elles produisent le même effet et ont autant de valeur que si Jésus-Christ, environné de toute sa gloire, les venait prononcer en personne. — Et cette puissance, Luther veut que tout chrétien, que le premier venu la possède! Si je vous assure, dit-il, que vos péchés vous sont remis et que vous refusiez d'y croire, vous taxez Dieu et sa divine parole, par cela même, de mensonge. Dieu veut bien ne pas attacher moins de valeur à sa parole, quand elle passe par la bouche d'un simple mortel, pourvu qu'il soit chrétien, que si elle nous était annoncée par lui-même. — Il est sans doute, ajoute-t-il encore, difficile de comprendre comment une parole, un peu de souffle peut avoir la vertu de se conserver et de nous conserver éternellement nous-mêmes, alors que tant d'excellentes œuvres faites par les hommes doivent être perdues et demeurer sans valeur aucune. La raison se révolte à l'idée que tant de trésors soient renfermés dans des sons articulés par une bouche humaine [2].

» Par cet inconcevable abus de l'Écriture sainte et de la parole, on distrait les consciences de cette autre connaissance de Jésus-Christ qui est véritablement sanctifiante; d'où il arrive que les fidèles s'attachent à des choses extérieures plus qu'à Dieu, plus qu'à Jésus-Christ lui-même, ou que, s'ils tiennent encore au Sauveur, ce n'est qu'en paroles et d'une manière superficielle. La

[1] L. c. F. 64. a. — [2] L. c. F. 64. b. 65. a.

lecture de la Bible les met en repos touchant leur salut, par les sentences qu'elle leur fournit, qu'ils tiennent en réserve et qu'ils ont soin d'expliquer à leur manière. Quant à ceux qui vont au prêche, ils ne font, non plus que les pasteurs eux-mêmes, attention qu'à la parole extérieure, qu'à la lettre, et ne s'occupent pas davantage de la pénitence et des autres moyens légitimes d'assurer leur salut [1].

» Cette confiance, ces consolations et cette sécurité qu'ils se procurent de cette manière, à l'aide de quelques passages des Écritures ayant trait à la rémission des péchés, à la rédemption, à la miséricorde divine, au lieu d'être esprit, vie, vertu divine et foi véritable, ne sont que de la lettre morte, de vaines croyances, attestant l'impureté de leur cœur et l'impénitence de leur âme [2].

» Non contents de se faire de l'Écriture un objet de gloriole, ils se vantent de posséder la plénitude de l'apostolat et rapportent à leurs prêches et aux fonctions qu'ils exercent tout ce que dit l'Écriture de la mission des Apôtres. Ils font plus encore : ils osent prétendre que jamais, depuis les Apôtres, l'Évangile ne fut prêché d'une manière aussi claire et aussi pure. Malheureusement, les faits sont là pour nous prouver que toutes leurs belles paroles ne sont que fanfaronnade et jactance, et qu'ils ne sont eux-mêmes que des prédicateurs de la lettre, des interprètes de l'Écriture dont les commentaires et les explications n'ont d'autres garanties que celles que peuvent offrir les lumières d'une raison individuelle [3]. »

Les principaux centres du schwenkfeldianisme, c'étaient les villes de Liegnitz et de Glatz, en Silésie. On vit, dès l'an 1526, tous les pasteurs de Liegnitz embrasser la doctrine du réformateur de leur pays : Sébastien Schubert fut le seul qui demeura fidèle à Luther ; aussi fût-il bientôt réduit à se retirer de cette ville pour se faire prédicateur de village [4].

Le duc de Liegnitz, Frédéric, dont l'aumônier Werner était un partisan déclaré de Schwenkfeld, fut d'abord lui-même favorable au nouveau parti. Il s'en sépara plus tard, quand les progrès rapides de l'anabaptisme, auquel Schwenkfeld avait frayé la voie, commencèrent à lui inspirer de sérieuses craintes. « Je vois bien, » dit-il dans son édit de l'an 1535, « que de tous ces schismes il ne peut sortir que l'erreur,

[1] L. c. F. 69. a. — [2] L. c. F. 68. b. — [3] L. c. F. 84. a.
[4] Rosenbergs Schlesische Reformationsgeschichte. Breslau. 1767. p. 43. et Thebesius Liegnitzische Jahrbücher. III. 30.

de nouvelles sectes, du scandale et, finalement, le mépris pour les sacrements et pour le culte en général, comme en offrent déjà des exemples ces personnes qui se refusent, soit à faire baptiser les enfants, soit à recevoir ou à administrer le sacrement de l'autel[1]. » Le même duc, quelque temps après, révoqua de leurs fonctions Werner et plusieurs autres ecclésiastiques qui partageaient les opinions de ce pasteur. Cet acte de sévérité, qui du reste avait été provoqué par un écrit du surintendant Jérôme Wittich[2], fut loin d'arrêter, en Silésie, les progrès de la secte nouvelle. Un zélé luthérien, qui était en même temps partisan de Flacius, Sébastien de Sedlitz, se plaint même, en 1555, dans une lettre adressée au duc de Liegnitz, de ce qu'en « Silésie l'on permettait aux disciples de Schwenkfeld de prêcher publiquement dans les temples et ailleurs. » — « Je suis si effrayé, dit-il, du scandale qu'ils occasionnent et des progrès que font leurs déplorables erreurs, que je me surprends parfois à les souhaiter tous au fond de la mer[3]. »

La doctrine schwenkfeldienne pénétra en Prusse, à l'époque (1529) où le duc Albrecht envoya en Silésie son conseiller Frédéric de Heydeck, afin d'y recruter des pasteurs. Ce Frédéric de Heydeck ramena avec lui Fabien Eckel, de Liegnitz, et le nommé Pierre Zenker, de Dantzig, qui tous les deux avaient adopté les principes de Schwenkfeld. « Dans ce » temps-là (1529), dit la chronique manuscrite de Fribourg[4], » il vint ici, en Prusse, une bande de sectaires, des anabap- » tistes et des profanateurs de sacrements, que le sieur Fré- » déric de Heydeck avaient amenés de la Silésie, ou qui » étaient accourus d'eux-mêmes de divers autres pays. Ils » avaient de grandes prétentions à la science, faisaient les en- » tendus et les sages, et procédaient en tout avec ruse et

[1] Rosenberg. p. 129.

[2] Wittich se vante lui-même du fait, dans une de ses lettres au jeune duc de Liegnitz, Georges. V. Kurze und Gründliche Widerlegung der vier Schlussreden die Sigmund Werner aus Schwenkfeld's Büchern gezogen. Magdebourg, 1555. A. 7. B. et s.

[3] La publication de cet écrit est antérieure à celle de l'écrit de Wittich édité à Sedlitz.

[4] V. Rhesa Progr. 1. Hist. anabapt. et sacramentariorum in Prussia. Regiomonti, 1834. p. 12.

» finesse, de sorte que le sieur de Heydeck, avec ces fanati-
» ques, eût détourné tout ce pays de la vraie doctrine, ainsi
» qu'il fit réellement de quelques personnes appartenant à la
» haute noblesse, auxquelles il avait distribué de petits livres,
» faisant tout son possible pour se faire agréer auprès du petit
» peuple, et voulant instruire tout le monde, bien qu'il fût
» lui-même fort ignorant et ne sût pas un mot de la langue
» latine, etc. » Le baron de Heydeck s'était effectivement à ce point laissé séduire par le schwenkfeldianisme et la doctrine des anabaptistes, qu'il n'était pas, grâce à son influence, dans tout le district de Johannisberg, une seule paroisse dont le pasteur n'appartînt à l'une de ces deux sectes, dans le temps même qu'en plusieurs autres pays les nouveaux sectaires étaient, avec l'approbation de Wittemberg, condamnés au dernier supplice. Zenker eut à soutenir une controverse contre le réformateur Paul Speratus; mais on n'y traita guère que de ce qui se rapporte à la cène [1].

En tête des partisans de la doctrine schwenkfeldienne les plus marquants se trouvait Valentin Krautwald, de Liegnitz, qui paraît même avoir exercé de l'influence sur l'organisation du système, principalement sur ce qui concerne la cène, mais qui mourut en 1545, c'est-à-dire bien avant Schwenkfeld lui-même. Le duc Frédéric, en 1523, l'attacha d'abord comme lecteur, et plus tard en qualité de chanoine, au chapitre de Liegnitz [2]. Il embrassa de bonne heure les principes de Luther, et ce fut lui qui enseigna le grec à Schwenkfeld.

Les extraits suivants, que nous empruntons à ses écrits, pourront servir à nous montrer ce que Krautwald pensa, plus tard, et de cette église luthérienne à laquelle lui aussi avait consacré son activité, et de toutes ces séduisantes promesses débitées par les prédicateurs, et enfin de l'influence exercée par tout le système sur l'état religieux et moral des communes:

« Il n'eût pas été difficile [3], dans les premiers temps du réta-

[1] Rhesa. L. c. p. 13. — [2] Rosenberg. p. 314.

[3] Valentini Cratoaldi epist. parænetica ad quæstiones D. Bonifacii Lycosthenis, concionatoris olim Augustæ Vindel. B. 3. 6. Erat facilior aditus ad verum usum sub initium gliscentis Evangelii, utar enim vulgari sententia. Sed quis tum inquirebat? Quis certum usum ac mentem Spiritus tenebat? Quis aliud,

blissement de l'Évangile (je me sers du langage reçu), de préciser le véritable usage de la cène et du baptême; mais qui s'occupait alors de pareilles choses, qui possédait le véritable usage, qui avait le sens véritablement spirituel? Quel est celui dont l'attention et les espérances n'étaient pas exclusivement dirigées vers la ruine du papisme? Quand fut-il question de l'Église et des sacrements? On nous a vus, dans ce siècle, prendre en toutes choses le contre-pied de ce qui devait être; et ce n'est qu'après avoir employé plus d'années que le célèbre Ulysse, à errer sur l'océan de l'erreur, que nous cherchons, enfin, à prendre la voie directe et sûre. Nous nous sommes éloignés du Seigneur, dès les commencements de la nouvelle prédication de l'Évangile; aussi n'est-il pas une de nos entreprises dont l'exécution ait été favorable. Notre enseignement est sans bénédiction, notre ministère est sans esprit, nos sacrements sont sans grâce : nous offrons aux autres les faveurs de Jésus Christ, et Jésus-Christ montre à qui veut le voir que rien de ce que nous faisons ne lui est agréable [1].

» Si nous avions fait usage des saintes Écritures en vue de la gloire de Jésus-Christ, nos affaires auraient pris une bien autre tournure; mais comme c'est le contraire que nous avons fait, Dieu nous laisse marcher dans nos voies, jusqu'à ce qu'il lui plaise de rassembler sa récolte. Vraiment, je n'ai, depuis longtemps, rien vu, dans cette affaire, de plus répréhensible et de plus pernicieux, à la fois, que la manie que nous avons de traiter de toutes les choses divines au gré de nos caprices et sans l'intervention de Dieu lui-même. Puisque nous dédaignons à ce point de prendre conseil de l'éternelle Sagesse, faut-il s'étonner que le Très-Haut, à son tour, soit indifférent pour ce qui nous concerne et laisse périclìter nos entreprises? Combien n'en est-il point, parmi nous, qui ne connaissent même pas celui dont ils ont l'audace de s'appeler les ministres? En fait de dons et de faveurs célestes, que n'avons-nous promis à nos auditeurs? Monts et merveilles; mais, hélas! on voit bien,

quam papismi excidium expectabat et prævidebat? Quis de Ecclesia, de sacramentis orationem instituit? — Præpostere egimus nostro sæculo in omnibus, ideo post longos et plusquam Ulysseos errores tandem eo redimus, ut de via certa, et qua recte pergere liceat, scrutemur. Recessimus a Domino jam inde ab initio revelati Evangelii, ideoque evenit nobis illud Psalmi : Et cum subverso subverteris.

[1] L. c. B. 4. b. Nihil eorum, quæ agimus, prosperum est; doctrina nostra sine sua benedictione, ministerium sine spiritu, sacramenta sine gratia; repræsentamus ipsius beneficia : ipse vero interim nihil horum, quæ simul agimus, simul facimus, sibi probari, non clam testatur.

aujourd'hui, que presque toutes ces belles promesses n'étaient que propos en l'air [1].

» Il est peu de nos prédicateurs qui invitent leurs auditeurs à la prière ; il en est moins encore qui les engagent à se confesser de leurs fautes au tribunal de notre souverain Pontife Jésus-Christ; il en est peu qui enseignent la piété; il n'en est guère qui rapportent tout à Jésus Christ et qui nous habituent à diriger vers lui tous nos vœux et nos prières : il en est, au contraire, un grand nombre qui veulent que leurs auditeurs aient une foi entière en leurs paroles extérieures, et qui donnent ainsi naissance à une idolâtrie de nouvelle espèce. D'autres leur promettent le Saint-Esprit, alors même que, dans tout ce qu'ils enseignent, ils ne recherchent que leur avantage personnel. Il en est, enfin, qui ne savent nous débiter en chaire que des niaiseries également contraires à la gloire et au règne de Jésus Christ, et propres à faire rougir les maîtres et les disciples [2]. »

Après la mort de Krautwald, les principes de l'école de Liegnitz eurent pour principal défenseur le pseudonyme Théophile Agricola, qui n'était probablement qu'un Silésien désireux de cacher son nom véritable. Il parut sous ce nom plusieurs opuscules, dont l'un, portant la date de 1557, contenait l'apologie de Schwenkfeld, et un autre, une réfutation d'un certain Radecker, pasteur luthérien à Loevenberg. Agricola nous donne, dans cette dernière publication, un tableau de la situation de l'Église luthérienne au moment de la mort

[1] L. c. A. 3. a. b. Si nos Scripturis in gloriam Christi fuissemus usi,— multo revera felicius omnia cecidissent, quam videmus hodie succedere. Neglecta sunt hæc omnia, ideoque sinit nos Dominus ambulare in viis nostris, donec de fructu in horreo cogendo cogitatio subeat animum. Ego profecto jam dudum inter multa alia nihil vidi in hac re perniciosius, et majore dignum reprehensione, quam quod in his, quæ sunt Domini, sine Domino et nostro arbitratu omnia gesserimus. — Annon jure nos, nostraque omnia contemnuntur ac pessum eunt, qui Dominum non consuluimus, imo multi nostrum neque novimus. Cujus tamen nos esse ministros tanta ferocia tantaque asseveratione jactavimus? Magna incrementa et dona cœlestia nostris auditoribus promisimus, nunc vero plerosque aerem duntaxat verberasse videmus.

[2] L. c. C. b. Pauci concionatores invitant auditores ad orationes, rari ad confessionem peccatorum coram pontifice Christo : pauci docent timorem Dei, non multi referunt omnia ad regnantem Christum, adque ab eo docent omnia petenda et expectanda esse. Quidam requirunt fidem suis externis verbis, novam idololatriam excitantes. Alii promittunt Spiritum Sanctum auditoribus. Nostri reliqua, quæ passim ducent, sua quærentes. Alii alias nugas spargunt, quæ cum omnes sint contra Christi gloriam et regnum, ad extremum in his pudore afficiuntur doctores, et auditores.

de Luther : il y parle du dégoût qu'inspiraient les blasphèmes des luthériens, la grossièreté de leurs injures et leurs jugements téméraires. « Ils se proclament tous, indifféremment, dit-il, chrétiens, rois et prêtres du Seigneur; on n'entend parler chez eux que de pays, que de princes, que de villes, que de peuples, que d'associations, que de guerriers chrétiens évangéliques, tandis qu'il est évident pour tout le monde qu'on mène encore une vie toute païenne[1]. Ajoutons que leur clergé est constamment en querelle, à tel point qu'il est difficile de citer une ville dont les pasteurs ne se jalousent, ne se détestent pas les uns les autres, et ne se souhaitent souvent tout le mal possible sous les dehors de la confraternité chrétienne[2]. »

Mais c'est surtout dans l'apologie de Schwenkfeld qu'Agricola s'explique, à cet égard, d'une manière énergique :

« Les pasteurs luthériens font tellement bon marché de la foi chrétienne et de l'Évangile, qu'ils regardent comme chrétiens quiconque assiste à leur prêche, ne les contredit point et les tient pour apôtres de Jésus-Christ : ils n'en demandent pas davantage[3], ainsi que nous le prouvent leurs criailleries et l'expérience de tous les jours. Ce qu'on aperçoit sous le règne de l'Évangile luthérien, ce sont des mœurs païennes et épicuriennes, sans une trace de charité, de bonne foi, de discipline, de piété, de vertu ni de prière nulle part, ainsi que l'a prédit le prophète Osée, c. IV. « Au lieu de la vérité, de la charité et de la science divine, dit ce prophète, on ne voit plus sur la terre que blasphèmes, mensonges, homicides, brigandages, avarice, adultères et crapule, etc., etc.[4] »

« *Ils en sont arrivés, dans leur luthéranisme, à un tel degré de barbarie païenne, que le péché, chez eux, a cessé d'être péché*, comme on s'en plaint partout dans le monde. Ils démentent ainsi par les faits les vérités chrétiennes qu'ils admettent en paroles. Quelle riche aubaine ils procurent à l'enfer, ces prédicateurs qui absolvent et déclarent parfait chrétien tout ce qui veut bien assister

[1] Theoph. Agricola's Gegenbericht auf das Schreiben Radecker's vom Aufheben des Herrn K. Schwenkfeld's Bücher. c. 4. a.

[2] L. c. M. b.

[3] Theophilus Agrikola's Apologia für Herrn Kaspar Schwenkfeld, etc. 1557. B. a.

[4] L. c. B. 3. a.

à leur prêche, prendre part à leur sacrement et croire, en général, à tous les pouvoirs qu'ils s'arrogent! Pourvu qu'on ait cette complaisance, on est sûr d'être bien accueilli par eux, quand on aurait d'ailleurs à se reprocher tous les méfaits du monde. On ne trouve guère chez eux de saint Ambroise, et moins encore de saint Jean Baptiste et de saint Paul, de ces hommes qui avaient le courage de reprendre publiquement le scandale donné en public. Tout est chez eux marqué au même coin, tout est plein d'hypocrisie. — Qu'on lise attentivement l'Écriture, et l'on se convaincra que ce que l'on y dit des idolâtres et des faux prophètes s'applique de tous points à ceux qui, maintenant, se disent les soutiens et les colonnes du Christianisme [1]. »

Schwenkfeld acquit, à Landau, un disciple considérable dans la personne du pasteur Jean Bader, qui avait introduit dans cette ville la doctrine protestante. Ce Jean Bader, qui était déjà fort âgé, recueillit le réformateur silésien dans sa maison et acquiesça complétement à sa doctrine, qu'il enseigna même publiquement dans son église sans trouver d'opposition d'aucune part. Puis, quand il sentit approcher sa fin, il proposa au magistrat, pour lui succéder dans sa paroisse, un pasteur souabe, qui avait adopté, comme lui, les principes de Schwenkfeld, et qui, effectivement, lui fut donné pour successeur, en 1545. On abolit dès lors, à Landau, le baptême des enfants, ainsi que la célébration publique de la cène, ce dernier sacrement, disait-on, afin d'en éloigner les indignes. Le schwenkfeldianisme régna ainsi à Landau jusqu'au temps de l'Intérim, époque à laquelle le pasteur paraît avoir été forcé de quitter la ville [2].

Il est encore un partisan de Schwenkfeld qui mérite une mention particulière : c'est Aggaeus Albada, natif de la Frise orientale, et qui paraît avoir embrassé la doctrine du réformateur silésien d'après la simple lecture de ses œuvres. Il s'était d'abord attaché aux deux systèmes protestants dominants, puis avait rompu avec le calvinisme aussi bien qu'avec le luthéranisme. De 1568 à 1584, il résida successivement dans les Pays-Bas et dans les provinces allemandes du Rhin, à Spire, à Worms et à Cologne. Il se démit, par attachement pour ses croyances religieuses, de la charge qu'il

L. c. B 3. b. — [2] Röhrich Gesch. d. Ref. im Elsass, II, 239.

occupait près de la chambre impériale de Spire. Il jouissait, auprès de ses compatriotes, d'une si grande considération que, quand les députés de la Frise orientale se furent assemblés à Louvain pour s'y occuper de la pacification de l'Église, ils lui demandèrent de les éclairer de ses conseils, et lui confièrent, à cette fin, tous les documents qui se rapportaient à cette importante affaire.

Albada était un adversaire déclaré du catholicisme; la tyrannie exercée par les Espagnols dans sa patrie paraît même avoir imprimé à ses sentiments contre l'Église un caractère d'acrimonie qui n'était pas ordinaire aux partisans de Schwenkfeld. Il n'avait, du reste, pas une aversion moindre pour le protestantisme, tel qu'il se montrait à lui dans les Pays-Bas et les provinces Rhénanes[1]. Il écrit, par exemple, à une dame de ses amies :

« L'antechrist, aujourd'hui, a envahi tout le monde, et, comme la Trinité divine, il se présente sous une triple apparence. Cette trinité infernale, le luthéranisme, le calvinisme et le catholicisme, ne pourra être exterminée que par le souffle de Dieu[2].

Il décrit aussi, dans les termes les plus énergiques, la corruption dominante, l'accroissement effrayant du libertinage, la dissolution de l'unité chrétienne et les dispositions anarchiques des esprits en matière religieuse[3]; il s'exprime avec horreur sur le compte des hommes qui, dans les Pays-Bas, s'étaient mis à la tête du mouvement politico-religieux et de la résistance contre l'Espagne : il les traite de race satanique, anarchique et antichrétienne, qui n'a songé partout qu'à s'emparer du pouvoir[4]. Il craint fort, dit-il, que le peuple,

[1] Il se trouve un bon nombre de lettres d'Albada dans les deux recueils de lettres belges, dans celui de Heinsius (Illustr. et clar. viror. Epistolæ. sæc. superiori vel a Belgis vel ad Belgas scriptæ. Lugd. Batav. 1617), et dans celui de Gabbema (Illustr. et clar. viror. Epistolæ selectiores, Harlingæ Frisior. 1669.)

[2] Dans Gabbema. 772.

[3] Dans Gabbema. 776. Il mande de Worms, en 1584, au sujet de la situation des Pays-Bas : Quid potest aliud accidere, quam extrema pernicies in tantis tenebris, et tam multiplicium opinionum perversitate, imo in illo libertinismo et antichristianismo vulgari?

[4] V. Gabbema. 777. Hoc mihi certo persuasum habeo, præsertim Domino cupiente malis nostris finem imponere, nisi satanica illa, libertinica et antichristiana progenies, quæ nunc ubique rerum potitur, obsisteret.

indigné d'une si effroyable perversité, ne se soulève en masse, soit pour exterminer ces effrontés usurpateurs, soit pour se replacer de lui-même sous le joug espagnol. Qui pourrait, du reste, s'écrie-t-il, dans des temps si malheureux, ne pas désirer ardemment d'arriver au terme de la vie[1] ?

Albada, depuis qu'il s'était démis de ses fonctions, s'occupait beaucoup d'études bibliques. Il publia un examen critique du commentaire de Bèze sur le Nouveau Testament, ainsi qu'un recueil des travaux de Krautwald et de Schwenkfeld sur les saintes Écritures. Il était, d'ailleurs, fermement persuadé que le temps n'était pas éloigné où se ferait, sur la terre, une grande effusion de lumières et de grâces divines[2], et prétendait que Gaspard Schwenkfeld était apparu dans ce monde comme un autre Élie, afin que le Saint-Esprit eût le sien, comme Dieu le Père et Jésus-Christ avaient chacun eu le leur. Il disait encore, de Schwenkfeld et de Krautwald, qu'ils étaient les deux témoins, les deux oliviers, les deux chandeliers dont parle l'Apocalypse[3].

[1] Illustr. et clar. viror. Epist. sæc. super, vel a Belgis vel ad Belgas scriptæ, edit. Heiusius. p. 803-5. Qui ex consilio unitarum Provinciarum hactenus Daventriæ et in illis partibus rerum curam habuerunt, pessime apud vulgus audiunt, quod in vita et moribus ipsorum nihil pietatis nec sollicitudinis quum adverterint, sed multum dissolutionis et securitatis. Calamitates illæ diuturnæ, tum Spiritus Sancti de peccatis redargutiones plebem hoc tempore oculatiorem faciunt, et nisi allaboretur, ut neutiquam alii, quam viri justi et boni, quorum vita et studia ostendunt, se nihil, quam Dei gloriam et utilitatem Reipublicæ quærere, rebus gerendis præficiantur, futurum est, ut plebs in rabiem tandem adigatur, omnesque, qui in officiis sunt, quive potentia aliqua valent, ipsimet interficiant, vel priori dominio et jugo se subjiciant. — Tum etiam perfidia, levitas, crudelitas, et avaritia hominum hoc tempore tanta est, ut rarissime bona consilia eventum suum consequantur, quæ res non potest non maximum quoque cruciatum ac dolorem bonorum animis adferre. — Quisnam plus hoc calamitosissimo tempore longam vitam expetat?

[2] Bei Gabbema. 768.

[3] Bei Gabbema. 780. Imprimis gaudeo, collectanea illa mea ad manus vestras illæsa pervenisse : dico collectanea, quoniam pro majori parte ex annotationibus Valentini Crotoaldi et libris C. Schwenkfeldi desumpta sunt : quibus ille honor a nobis debetur, ut eorum testimonia graviora habeamus, quam propria nostra. Sunt enim revera duo illi testes, duo illæ olivæ quarum in Apoc. cap. XI, mentio fit, spiritualiter verba ibi posita, ut debent, accipiantur. Imo, si aures ad intelligendum habeas, est Gaspar Schwenkfeld Helias Spiritus sancti, sicut Deus pater suum, etiam et Filius ejus Dominus noster suum habuit; sed hoc mundus nondum ferre potest, nos Dei gratia id scimus, et propterea nos nominis (Scil. Schwenkfeldi) non pudet nec pudere debet.

LUTHER.

Le chef de la nouvelle croyance parle, dans une foule d'endroits de ses nombreux écrits, avec la clarté, la précision et l'énergie d'expression qui lui sont propres, de l'influence souverainement moralisante qu'il espérait exercer ou qu'il avait déjà réellement exercée par sa doctrine. Il dit, par exemple, dans son avertissement à propos de la diète d'Augsbourg :

« Notre Évangile, Dieu merci, a obtenu d'immenses résultats : personne ne savait, auparavant, ce qu'il faut entendre au juste par les mots Évangile, Jésus-Christ, baptême, confession, sacrement, foi, esprit, chair, bonnes œuvres, commandements de Dieu, oraison dominicale, prière, souffrance, consolations, mariage, pères et mères, enfants, maître, serviteur, maîtresse, servante, diable, ange, monde, vie, mort, mal, droit, remission des péchés, Dieu, évêque, curé, chrétien, croix et Eglise; en un mot, nous ne savions absolument rien de ce qu'un chrétien doit savoir. Toutes vérités avaient été ou supprimées ou obscurcies par les ânes du pape [1]. »

Deux ans auparavant, c'est-à dire en 1528, il assure, dans la préface qu'il avait faite pour l'écrit de *Klingenbeil sur le mariage des prêtres*, avoir, grâce au Ciel, obtenu de si beaux résultats de ses efforts, « qu'il n'était pas un enfant de 15 ans, garçon ou fille, qui n'en sût maintenant, en fait de doctrine chrétienne, bien plus que n'en savaient naguère les hautes écoles et tous les docteurs pris ensemble. »

« Pour ce qui concerne le mariage, l'autorité temporelle, les rapports des époux, des pères et mères et des enfants, des maîtres et des serviteurs et de tous les états en général, j'y ai, grâce à Dieu, répandu tant de lumières, qu'il n'est personne qui ne sache, aujourd'hui, parfaitement apprécier et diriger sa propre

[1] Ed. de Walch. XVI, 2013.

conduite, ce qui n'a pas produit de médiocres effets, en vertus, en paix et en concorde, près de ceux qui ont reçu notre parole. Or, il n'est pas une communauté religieuse, pas un couvent, pas une haute école, pas un curé qui de toutes ces questions en ait bien traité une seule, comme il est facile de le voir par les sermons et les livres qu'ils nous ont laissés. — Je ne crains même pas de dire que si tous ces papistes, qui nous fatiguent de leurs écrits, étaient mis en tas, fondus et sept fois distillés ensemble, il n'en sortirait pas la septième partie d'une langue qui fût capable de nous éclairer sur un seul de ces articles, de nous apprendre, par exemple, je ne dirai pas ce qu'un prince doit être pour ses sujets, mais seulement la manière dont une servante doit se comporter vis à-vis de sa maîtresse ou un serviteur à l'égard de son maître [1] »

Cette appréciation louangeuse de son œuvre et des fruits qu'elle avait portés était bien, parfois, mélangée de plaintes et de reproches sur l'ingratitude du monde, qui, déjà, ne se rappelait plus ou n'estimait pas, à leur juste valeur, les services qu'on lui avait rendus. Il dit, par exemple, dans son interprétation du Cantique des Cantiques, publiée en 1538 :

« Il n'est pas une personne, ou du moins il n'en est que fort peu qui sachent reconnaître tout le bien que nous avons produit, en gratifiant le monde de l'Évangile, non-seulement dans les caractères et les consciences, mais même dans la police et l'économie domestique. Car, dites-moi, je vous prie, un genre de vie sur lequel, avant que l'Évangile eût été tiré de la poussière, les hommes fussent en état de porter un jugement raisonnable? Il n'était ni homme, ni femme, ni enfants, ni autorité, ni subordonné, ni serviteur, ni servante qui sussent précisément s'ils se trouvaient, oui ou non, dans une position conforme à la volonté divine : c'est pour cela qu'ils avaient tous et si souvent recours aux œuvres des moines [2]. »

Il va jusqu'à assurer au lecteur bénévole que les sciences elles-mêmes et les arts avaient été enseignés à rebours du bon sens, et qu'il n'était pas jusqu'à la grammaire et la rhétorique dont on n'ignorât le véritable usage. Pour ce qui est des jurisconsultes, il avoue qu'ils connaissaient, jusqu'à un certain point, l'objet et l'utilité de la jurisprudence, en observant, toutefois, qu'il n'en était qu'un fort petit nombre qui crussent

[1] Edit. de Walch. XVI, 253. — [2] Edit. de Walch. V, 2402.

se trouver vis-à-vis de Dieu dans une situation normale, ce qui, dit-il, est la chose du monde la plus fâcheuse. Il ajoute que le même reproche pouvait également s'adresser aux médecins [1].

Luther disait souvent, surtout dans les premiers temps de son entreprise, que la conduite de l'homme importait assez peu, pourvu que la doctrine fût conservée intacte et pure. Il prévenait par là les observations qu'on pouvait faire et qui lui furent effectivement adressées, tout d'abord, sur les suites que devaient nécessairement avoir des opinions telles que les siennes, répandues si brusquement et avec si peu de prudence parmi des populations ignorantes. Il assurait que la destruction de l'édifice catholique, la ruine des papistes et de leur doctrine étaient bien autrement importantes, bien autrement nécessaires que toutes les prédications du monde contre les vices des hommes, et tout ce que l'on pouvait tenter dans un but de perfectionnement moral.

« Oui, » s'écrie-t-il, dans sa *Nouvelle Apologie*, ou *Réponse au cri de mort des papistes*, publiée en 1523; « oui, il est bien plus nécessaire de précautionner le monde contre les séductions subtiles de la race des tonsurés, que de prêcher contre les pécheurs publics, contre les païens, les Turcs, les adultères, les brigands, les voleurs et les assassins [2]! »

Ce qui n'est pas moins caractéristique de ses dispositions d'alors, ce sont les craintes que, dans sa célèbre épître de 1522 à Hartmuth de Kronenberg, il dit éprouver en songeant que Dieu, pour punir l'Allemagne d'avoir permis l'Edit de

[1] A la page qui suit immédiatement ce passage, il donne aux princes, et en général à ceux qui gouvernent, cette leçon remarquable : « Ils devraient savoir, qu'ils règnent sur des sujets rebelles, à qui il ne manque qu'une occasion favorable pour qu'ils se portent à la révolte, et que ceux qui sont tenus de veiller à l'administration de la chose publique, n'ont rien de mieux à faire qu'à s'occuper du meilleur moyen de vaincre et de maîtriser la foule. » La politique faisait également partie de ces arts qui, jusqu'à l'avénement de Luther, s'étaient trouvés dans les ténèbres, et que lui seul rendit à leur dignité et à leur usage véritable, ainsi qu'il nous l'apprend dans le passage ci-dessus et dans plusieurs autres. C'est pour cela qu'il appelle l'attention des princes sur cette maxime nouvelle, ignorée des pontifes de Rome, qui leur enseigne à considérer et à traiter leurs sujets comme des hommes naturellement portés à l'insubordination, et n'attendant que l'occasion pour se porter à la révolte.

[2] Eine neue Apologie und verantwortung. M. Luther's wider der Papisten Mordgeschrei. B. b.

Worms, pourrait bien lui retirer sa parole et la replonger dans un aveuglement tel que la pensée seule l'en fait frémir.

« Ah! *Seigneur, Dieu du ciel! laisse-nous plutôt nous enfoncer dans toutes les saletés, dans toutes les abominations du péché*; seulement préserve-nous de l'aveuglement et des ténèbres! etc. [1]. — « La doctrine, dit-il, dans son *Commentaire sur la Genèse*, est une chose bien autrement importante que la manière de vivre : celle-ci peut fort bien ne pas être très-louable, et cependant la doctrine demeurer pure, et nous faire supporter avec patience ce que les mœurs ont de répréhensible. Nos gentilshommes (les catholiques) n'enseignent rien de pareil; les meilleurs et les plus avancés parmi eux se contentent de nous parler des austérités de la vie et de nous offrir les exemples des saints qui ont étonné le monde par la grandeur de leurs œuvres, et par le courage avec lequel ils ont affronté les supplices et la mort. Leur but est d'empêcher ainsi les gens de faire attention à la doctrine, attendu que rien n'est plus propre à séduire les hommes que de telles apparences. Il faudrait qu'on fût l'objet d'une faveur toute spéciale pour que, sans le secours de pasteurs vigilants, l'on pût séparer la vie de la doctrine [2]. »

Ce serait toutefois se montrer injuste envers Luther que de croire qu'il fût entièrement indifférent sur les suites morales de sa doctrine, tandis que c'était une des particularités de son système de prétendre que la vertu et la pratique du bien sont la suite nécessaire de la foi en la parole, et que les bonnes œuvres manquent aussi peu à la foi, dont elles sont les résultats naturels, que les fruits à un bon arbre. Il avait la ferme confiance, ou du moins il l'avait eu dans les commencements de son entreprise, que ses principes ne pouvaient manquer de produire, bientôt, une amélioration morale et une régénération du sentiment religieux en rapport avec le bon accueil qu'avait obtenu sa doctrine. Il manifestait d'ailleurs aussi la crainte que ces résultats, au cas qu'ils se fissent vainement

[1] Lutheri epp. ed. Aurifaber. 11. f. 106. a. Domine Deus, Pater cœlestis, obsecramus te pro tua inexhausta bonitate, dignare nos potius nulla non peccatorum sentina immersos labi multifariam, si peccandum nobis est, tantum a cæcitate et amentia, a compunctionis spiritu nos tutos retine. — *Compunctionis* est probablement une faute d'impression.

[2] Walch. III, 847.

attendre ou fussent contraires à ce qu'on s'en était promis, ne devinssent, pour ses adversaires, un puissant argument contre la doctrine, contre une doctrine qui, à raison de sa nature pratique et de son action déterminante sur le sentiment religieux, ne pouvait manquer d'exercer bientôt une grande influence soit en bien, soit en mal.

Les lettres que Luther écrivit à ses amis dans le courant de l'année 1522, prouvent combien peu les résultats répondirent à son attente. Il mande, par exemple, au réformateur Lang, d'Erfurth, avec une remarquable expression d'étonnement :

« Où la vertu de la parole est encore latente, ou elle est dans nous tous bien faible et bien petite, ce qui me surprendrait fort. Nous sommes, en effet, encore ce que nous étions naguère, durs, insensibles, impatients, grossiers et insolents, querelleurs, livrés à l'ivrognerie et à plusieurs autres vices [1]. »

Il avait ici particulièrement en vue ses collègues les théologiens et les prédicateurs de la nouvelle doctrine; mais il était forcé de reconnaître aussi que les fruits obtenus même parmi le peuple n'étaient guère plus favorables.

« Rien, écrit-il cette même année à Haussmann, rien ne me donne maintenant plus de dégoût que ce peuple qui, quoiqu'il néglige entièrement la parole, la foi et la charité, ne s'imagine pas moins être chrétien et évangélique, parce qu'il viole les jours d'abstinence, ne prie ni ne jeûne et communie sous les deux espèces [2]. »

Il paraît s'être bien moins préoccupé de l'action morale de sa doctrine pendant les deux années qui suivirent. Il se réjouit des rapides progrès qu'elle faisait dans des pays comme la Prusse et la Silésie, et dans des villes aussi considérables que Magdebourg, Dantzig, Nuremberg, Strasbourg, etc. Sa traduction de la Bible et ses débats avec Carlstadt absorbaient

[1] Epp. ed. Aurif. 11. F. 54. b. Virtus verbi vel adhuc latet, vel nimis modica est in omnibus nobis, quod miror valde. Sumus enim iidem, qui antea, duri : insensati, impatientes, temerarii, ebrii, lascive contentiosi.

[2] L. c. 11. F. 50. a. At nunc nemo mihi molestior est, quam hoc vulgus nostrum, quod, relictis verbo, fide et charitate, solum in hoc gloriatur, se christianum esse, quod coram infirmis carnes, ova, lac comedere, utraque specie uti, non jejunare, non orare possit.

d'ailleurs toute son attention; et, quoiqu'il n'eût pas encore réussi à se détacher pleinement des principes catholiques et de ses premiers sentiments pour l'Eglise romaine, et qu'il eût encore constamment à lutter contre ses anciens souvenirs (qu'il regardait comme des tentations du diable), il se montrait cependant en somme plein de courage et d'espérance. Il se consolait alors, et plus tard encore, du mauvais état des mœurs parmi ses adhérents, par la pensée que le monde est le royaume de Satan, que c'est un des principaux mérites de la Réforme d'avoir servi à mettre cette grande vérité en lumière, et qu'on ne devait pas, conséquemment, concevoir de trop belles espérances de l'influence de l'Évangile sur la morale [1]. Cependant, quand ceux d'Altstaedt, que Münzer avait mal disposés pour le luthéranisme, fondèrent leurs attaques contre la doctrine sur la corruption des mœurs qui se faisait remarquer parmi ses adeptes, il répondit, dans un écrit adressé au prince de Saxe : « Qu'il ne pouvait nier que les luthériens ne fussent loin de faire tout ce qu'ils devraient faire; qu'ils n'étaient pas, toutefois, entièrement dépourvus des fruits de l'esprit de vérité; et que ceux d'Altstaedt, en rejetant sa doctrine à cause du peu de moralité de ses partisans, montraient seulement qu'ils ne possédaient point le sens profond de la vérité [2]. »

A partir de 1525 ce sont des plaintes incessantes, et de jour en jour plus amères, touchant « l'inexprimable dédain et le peu de gratitude qu'on témoignait pour les bienfaits de l'Évangile; » et, en s'exprimant ainsi, Luther n'entendait sans doute point parler de la résistance qui lui était opposée de la part des catholiques, ni se plaindre de la sympathie qu'avait trouvée sa doctrine, sympathie qu'il savait bien, puisqu'il s'en faisait gloire, avoir été telle que toute l'histoire de l'Église n'en offre plus un exemple pareil. Ces plaintes ne pouvaient donc se rapporter qu'à la situation des villes et des populations villageoises qui étaient déjà devenues protestantes. — C'est aussi cette situation qui lui arracha l'aveu suivant et le souhait qui l'accompagne :

[1] V. la lettre, datée de 1524, à Hesse de Breslau. Epp. ed. Aurif. II, f. 234.
[2] L. c. f. 229, 30.

« Les chrétiens ne sont pas tellement communs qu'on en puisse facilement rencontrer un certain nombre ensemble. Le chrétien! c'est, au contraire, un oiseau de la plus rare espèce. Plût à Dieu que la plupart d'entre nous fussent de bons, d'honnêtes païens, observant, je ne dirai pas la loi chrétienne, mais seulement la loi naturelle [1] ! »

Un aveu du même genre lui échappa, la même année, dans une conversation qu'il eut avec Schwenkfeld : il observa que ce serait une chose fort curieuse que de voir deux chrétiens ensemble, mais qu'il n'en connaissait pas même un seul.

Il fallait que, contrairement à l'assurance qu'on avait donnée l'année d'avant au duc de Saxe, l'on fût conduit à reconnaître que le résultat le plus directement appréciable de la nouvelle doctrine, c'était bien réellement l'augmentation du vice, une démoralisation toujours croissante.

« C'est un adroit docteur que Moïse : il a parfaitement expliqué la première loi du Décalogue, et a reproché d'ailleurs à sa nation une foule de vices, de sorte qu'elle semblait avoir mérité toute autre chose que la Terre promise. Nous nous conduisons d'une manière tout-à-fait analogue à l'égard de l'Évangile : *Il n'est pas un de nos évangéliques qui ne soit aujourd'hui sept fois pire qu'il n'était avant de nous appartenir, dérobant le bien d'autrui, mentant, trompant, mangeant, s'enivrant et se livrant à tous les vices, comme s'il ne venait pas de recevoir la sainte parole.* Si l'on nous a débarrassés d'un des esprits du mal, il en est sept autres, pires que le premier, qui se sont aussitôt emparés de sa place, ainsi qu'on le peut voir chez les princes, les grands, les bourgeois et les gens de la campagne, qui tous se conduisent avec le plus grand sans-gêne, et sans s'inquiéter le moins du monde de Dieu ni de sa colère [2]. »

C'est pourquoi, dans le même écrit, Luther menace ainsi ses luthériens des vengeances célestes :

« Vous en ferez tant que quelque terrible plaie finira par frapper l'Allemagne entière : je crains fort que la guerre, la peste et la faim ne nous affligent toutes trois ensemble. Personne ne craint Dieu ; tout le monde, au contraire, paysans, artisans, domestiques, est plein de malice, trompant et volant le prochain, et vivant au gré de ses désirs [3]. »

[1] Vom. Bauernaufstande. ed. de Walch. XVI, 73. — [2] Ausleg. d. V. Buches Mos. ed. de Walch. III. 2727. — [3] L. c. p. 2591.

A partir de cette époque il se pose en juge, et en juge sévère, en face de la nation allemande; et, sous le prétexte de l'ingratitude qu'elle lui témoigne, à lui le plus grand, le plus insigne de ses bienfaiteurs, il se plaît à l'accuser de plus de mal que ne lui en a jamais reproché aucun de ses plus acharnés adversaires. Dans cette même année, où chaque semaine lui apportait la nouvelle de quelque nouveau duché acquis à sa doctrine, il déversait des flots de colère contre le manque de reconnaissance des Allemands et leur dédain pour sa doctrine. Tandis qu'il s'occupe de la traduction des Prophètes, il lui vient en esprit que les Allemands, « étant cette nation barbare et vraiment bestiale qui, jusqu'alors, ne l'avait payé que d'ingratitude, » ils ne méritaient réellement pas qu'il les gratifiât de ce nouveau bienfait[1]. Il regarde la formation de nouvelles sectes comme un châtiment du mépris qu'on montrait pour la sainte parole[2]. Il croit, en même temps, devoir exhorter ses partisans à faire un retour sur le passé, à voir dans quel abîme d'incertitude et de ténèbres touchant le salut ils se trouvaient plongés dans l'ancienne Eglise, et de comparer cette situation avec la sécurité et la tranquillité de conscience qu'il leur avait procurées sous l'Evangile.

« Nous ne voyons que trop, malheureusement, ce qu'ils sont (les ingrats envers l'Évangile), et combien le monde est rempli de gens de leur espèce! Nous le voyons, non pas seulement à ceux qui persécutent sciemment la vérité évangélique, mais même à nous autres qui nous vantons d'avoir reçu la parole. La plupart sont si honteusement ingrats qu'il ne serait pas étonnant que Dieu s'armât pour les punir de toutes les foudres du Ciel, et lançât contre eux tous les Turcs et tous les diables de l'enfer. — Nous avons bien vite oublié tous les maux qui nous affligeaient sous le règne de la papauté, alors que nous étions comme noyés dans un déluge de préceptes étranges, qui nous troublaient la conscience et nous

[1] Epp. ed. Aurifaber. 11. p. 328. b. Ego Zachariam explano et Prophetas Germanico vertendos assumpsi, dignissimum opus gratitudine, qua me hactenus excepit barbara hæc et vere bestialis natio.

[2] L. c. Hausmanno. 1526. 11. f. 319, 320. Christum cœpit tædere mundani hujus cursus, ideo tradit eum Satanæ, qui vindicet contemptum illum verbi gratiæ ineffabilem, hinc furentibus hæresibus, illinc armis hostium et casibus regum magnorum. Insignis iile contemptus verbi Dei etiam graviorem errorem meretur mitti.

faisaient tant soupirer après le salut! Maintenant que, grâce au Ciel, nous sommes délivrés de ces misères, quelle reconnaissance en avons-nous? Une reconnaissance qui est plutôt de nature à appesantir sur nous la colère divine. Voyez plutôt vous-mêmes si ce n'est pas une intolérable malice, alors que Dieu nous gratifie de la rémission de nos péchés et nous met, dès à présent, en possession des portes du ciel, de faire, de notre côté, si peu de chose en retour de si grands bienfaits, que nous soyons incapables de pardonner au prochain la plus légère offense, bien loin que nous nous montrions charitables et disposés à lui rendre service [1]. »

« On ne veut même pas songer à l'abondance des grâces dont Dieu nous a comblés; on ne pense pas que nous avons maintenant le paradis, pourvu que nous sachions le reconnaître; nous nous montrons, au contraire, tellement ingrats que nous semblons croire, en vérité, n'en avoir pas fait assez en violant les commandements de Dieu, si nous ne foulons encore aux pieds la grâce et la miséricorde qui nous sont offertes dans l'Évangile : il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner que Dieu fasse peser sur nous le poids de sa colère. A ces horribles péchés il faut encore ajouter le blasphème dont on se rend coupable en attribuant à l'Évangile ou, comme on dit, à la nouvelle doctrine, les châtiments que le Ciel nous inflige [2]. »

« Nous possédons l'Évangile, Dieu merci! Personne ne le peut nier; mais qu'en faisons-nous? Pourvu que nous sachions en parler d'une manière convenable, nous croyons en avoir fait tout ce qu'on en peut faire. Il ne nous viendrait même pas une fois à la pensée d'agir en raison de la connaissance que nous en avons acquise. Ah! si nous étions menacés de perdre une couple de florins, il faudrait voir notre sollicitude! Mais il n'est question que de l'Évangile, et l'on en serait privé des années entières qu'on ne s'en soucierait guère [3]. »

« Non, Dieu ne saurait laisser impuni un tel mépris de sa parole, et sa vengeance ne peut tarder de nous atteindre; car l'Évangile nous est distribué avec une prodigalité telle qu'on peut dire que jamais il n'a été mieux expliqué, grâce à Dieu, depuis le temps des Apôtres [4]. »

« Bien que nous soyons, aujourd'hui, délivrés de cette infernale séduction du papisme, nous n'en éprouvons aucune reconnaissance, nous ne servons point Dieu conformément aux préceptes

[1] Kirchen postill. ed. de Walch. XII, 1234. — [2] L. c. XII, 1223. — [3] L. c. XI, 2171. — [4] L. c. 1977.

de l'Évangile, nous ne prenons point intérêt à ce qui est utile au prochain, nous sommes rusés et trompeurs, ne songeant qu'à tout attirer à nous, que le prochain soit ou non pourvu du nécessaire. Je crains fort qu'à cause de notre ingratitude Dieu ne nous traite finalement comme il a traité les juifs [1]. »

« Car si nous jetons un coup d'œil en arrière, dans quelles ténèbres, dans quelles erreurs et quelles abominations ne vivions-nous pas alors! ne sachant ni comment régler notre vie, ni de quelle manière nous pouvions nous rendre agréables au Créateur! Mais hélas! on a perdu le souvenir de tout cela ; on est ingrat et paresseux [2]. »

Luther, pour se consoler du désappointement que lui causait une si triste expérience, ne crut pouvoir mieux faire que de se persuader que les choses devaient nécessairement se passer de la sorte. « Quand on parle, dit-il, de la grâce et de la paix que procure l'Evangile, on s'étonne que les hommes soient devenus pires qu'ils n'étaient sous le papisme; cependant, en y réfléchissant, on finit par comprendre qu'il n'en pouvait être autrement [3]. » Puis, cette trouvaille faite, il repousse les reproches de ses adversaires avec un superbe dédain, comme si ce n'était qu'un bavardage insignifiant, sans portée ni conséquence.

« Nos contradicteurs croient ne pouvoir nous insulter davantage qu'en nous reprochant de prêcher et d'entendre beaucoup d'excellentes vérités, et, loin d'en faire notre profit, de devenir pires que nous n'étions avant de les connaître. Ils en concluent qu'il aurait mieux valu laisser les choses en l'état où nous les avons prises [4]. »

« On entend, aujourd'hui partout, papistes, anabaptistes et autres diriger contre nous d'accablants reproches : « A quoi sert il, disent-ils, que vous nous parliez tant du Christ et de la foi ? Les hommes en sont-ils meilleurs? » — Le reproche, à première vue, semble avoir de l'importance; mais qu'on l'examine à la lumière, et ce n'est plus qu'un verbiage inutile [5].»

Cette consolation, toutefois, n'eut pas longtemps le don de le satisfaire : on peut voir, par les citations suivantes, combien il lui semblait dur de s'avouer que cette doctrine, qui

[1] L. c. XII, 1920. — [2] L. c. 597. — [3] Ausleg. der 94. Psalms. Walch. V. 63. [4] Kirchen postill. Walch. XII, 1158. — [5] L. c. 1120.

avait obtenu un si prompt et si favorable accueil, produisait, en définitive, des résultats tout opposés à ceux qu'il s'était flatté d'en pouvoir attendre. Après avoir rappelé combien l'on montrait autrefois, sous la papauté, d'empressement à recevoir et à suivre les avis des ministres des autels, de sorte que si l'on eût ordonné, en chaire, de bâtir une Église au milieu de l'Elbe, on n'eût point, un instant, hésité à le faire, Luther adresse à ses fidèles cette interpellation embarrassante :

« Que faites-vous, cependant aujourd'hui, vous à qui l'on ne fait plus entendre d'autre parole, nulle part, que celle de l'Évangile, ni d'autres recommandations que celles de vous confier en la Providence, et de vous montrer charitables envers vos frères? Vous ne pouvez prendre sur vous de vous imposer la moindre gêne, le plus léger sacrifice pour mettre ces derniers préceptes en pratique : voilà ce que vous faites. — Puisque la doctrine a, chez nous, tant de peine à passer dans les œuvres, comme cela devrait être, je crains fort que les punitions du Ciel, si ce n'est même la fin du monde, ne se fassent pas longtemps attendre. — Si nous sommes assez maudits pour qu'ayant tant fait sous le papisme nous ne voulions plus aujourd'hui rien faire, il faut, ou que la fin du monde vienne nous punir de notre ingratitude, ou que Dieu nous envoie, encore une fois, des bandes de moines qui nous obligent à faire ce qui n'est pas nécessaire [1]. »

Cette manière d'être des luthériens ne venait pas cependant, ainsi que l'observe Luther, de ce qu'on ne les soumettait pas à des prédications assez fréquentes.

« On se plaint de toutes parts, dit-il, qu'on ne cesse de prêcher et que, néanmoins, on reste froid, paresseux et grossier, n'en faisant pas mieux qu'autrefois, quoique la lumière, qui maintenant nous éclaire, nous permette de voir en chaque chose ce qui est bien et ce qui ne l'est pas [2].

Il allait parfois jusqu'à se figurer que l'indifférence de ses adhérents, même des mieux intentionnés pour la pratique des vertus chrétiennes, pourrait peut-être bien dépendre de la monotonie de la nouvelle doctrine de la justification, et de cette interminable répétition des cinq articles sur lesquels est basée la doctrine. On trouve, dans son Commentaire sur l'épître

[1] L. c. XI. 2061. — [2] L. c. XII, 1152.

de saint Paul aux Galates, ainsi que dans son Sermonnaire domestique, quelques passages qui dénotent une préoccupation de ce genre. Ces passages montrent, d'ailleurs, avec quel empressement il faisait les aveux les plus compromettants touchant l'état des mœurs, pourvu qu'il trouvât ainsi l'occasion de se défendre contre l'accusation qui signalait la corruption croissante comme une suite naturelle de la Réforme.

« Il est aussi des personnes, même des meilleures, que Satan détourne de l'Evangile par la satiété. Ces prédications journalières et, pour ainsi dire, incessantes les remplissent, la plupart, de dégoût et de mépris pour la parole, et produisent graduellement la négligence dans l'accomplissement des plus saints devoirs. Ainsi personne ne songe plus à faire instruire ses enfants dans les lettres et les sciences, encore bien moins dans les connaissances religieuses : ce pour quoi maintenant on les dresse, ce sont les professions lucratives [1]. »

« Alors que, dans la papauté, l'on vous amusait encore les gens avec des indulgences et des pèlerinages, on se montrait plein d'ardeur et de zèle ; maintenant, au contraire, qu'il est question de Jésus-Christ et de la foi, on en a de suite assez, et l'on se plaint de s'entendre toujours rabâcher la même chose [2]. »

Il est quelques-uns de ses écrits, ceux publiés de 1527 à 1529, dont de certains passages semblent, cependant, indiquer qu'il ne méconnaissait point les rapports de filiation qui existaient entre le manque de discipline, la corruption des mœurs et sa doctrine. Il y parle de ces pasteurs vains et bavards [3] qui n'ignorent point que l'impureté est un péché, et qui, cependant, s'en remettent entièrement à la foi du soin de les sauver, « attendu, disent-ils, que les œuvres n'ont point en elles-mêmes la vertu sanctifiante [4]. » Il y fait aussi mention de ce grand nombre d'hommes pervers qui abusent de la sainte parole, vivent sans règle et sans frein, et qui, parce que l'Évangile ne nous prêche que rémission et miséricorde, s'étonnent si par hasard on cherche à les reprendre. Il avoue [5] que dès que les œuvres (dans le sens papiste) eurent été condamnées et rejetées, *chacun prit la résolution, à part lui, de n'en plus faire aucune.* Il ne dissimule pas non plus qu'à

[1] Walch. VIII, 2816. — [2] Walch. XIII, 31. — [3] Kirchenpostill. Walch. XII, 612. — [4] L. c. VI, 2389. — [5] Ausleg. d. V. Buchs Moses. Walch. III, 2710.

mesure qu'on déployait plus de zèle à prêcher, et que la doctrine se répandait davantage, on ne vit, dans le même rapport, augmenter la corruption générale.

« C'est une chose déplorable que parmi les nôtres on trouve également tant de scandale et si peu d'amendement véritable ! Cette triste situation est cause que les sages selon le monde objectent à notre Evangile « que s'il était réellement une doctrine sainte et sanctifiante, il ne ferait pas les gens pires au lieu de les rendre meilleurs [1]. »

« A part un très-petit nombre de personnes qui reçoivent les choses avec ferveur et reconnaissance, tout le reste est ingrat, dissipé, imprudent, et vivant comme si Dieu ne les avait délivrés des liens diaboliques du papisme et ne les avait gratifiés de sa sainte parole, qu'afin qu'ils pussent plus commodément agir au gré de leurs caprices [2]. »

« Il faut croire qu'il est nécessaire que ceux qui deviennent évangéliques se montrent ensuite plus corrompus qu'ils n'étaient avant d'avoir reçu l'Évangile. Nous éprouvons malheureusement, tous les jours, que les hommes qui vivent sous notre Évangile sont plus haineux, plus colères, plus cupides et plus avares qu'ils ne le furent jamais sous le papisme [3]. »

« Plus on le prêche et le propage (l'Evangile), et plus les choses empirent. Parce qu'on est débarrassé de l'excommunication, chacun se conduit comme il veut et fait ce que bon lui semble. Si ce n'était l'amour de Dieu qui m'engageât à prêcher, je voudrais ne plus, de ma vie, faire entendre une seule parole ; car ce sont précisément ceux qui ont le plus de prétention au titre d'évangélique qui font le moins de cas et usent le plus librement de l'Evangile [4]. »

Viennent ensuite de nouvelles doléances sur l'effroyable ingratitude des Allemands et leur mépris pour la sainte parole. Luther cite ici la Saxe électorale comme se distinguant particulièrement par les progrès du mal.

« Nous sommes ingrats envers Dieu et ingrats envers sa parole : qu'en résultera-t-il ? Que le démon dont nous avons été délivrés sera remplacé par sept autres, pires que le premier ; qu'au lieu d'une erreur nous en aurons sept fois davantage, et que nous deviendrons

[1] Hauspostill. Walch. XIII, 2550. — [2] Wider den Turken. Walch. XX, 2742. — [3] Hauspostill. Walch. XIII, 2193, 2195. — [4] Kirchen postill. Walch. XII, 2120.

sept fois pires que nous n'étions naguère (*Luc*, II, 26). Et puis, c'est l'Evangile qu'on accuse de tout ce mal! Nous voyons déjà un grand nombre de personnes qui le blasphèment et s'écrient : « Ah! plût » à Dieu que nous fussions demeurés sous la domination du pape! » C'est la faute de l'Evangile si tout va si mal. Que ne l'avons-nous » repoussé? Nous ne serions pas ainsi dans la peine. » — C'est donc l'Evangile qu'on rend responsable de tout ce qui se passe, tandis que notre ingratitude et nos dédains, qui sont les vrais coupables, restent entièrement hors de cause, afin qu'il soit vrai de dire qu'il y a maintenant sept diables, là où naguère on n'en connaissait qu'un seul. — Mais plût à Dieu qu'on se bornât à l'indifférence et à la mollesse, et qu'à cette dernière ne succédassent pas, comme on en voit déjà de nombreux exemples, le mépris et la haine de la parole! Nous ne songeons plus aux misères dans lesquelles nous étions plongés sous le papisme. Nous étions possédés de cent mille diables; nous avions adopté toutes les fausses doctrines, toutes les erreurs, toutes les abominations imaginables; l'idolâtrie avait envahi le monde; on ne savait rien de Jésus-Christ; on ne le connaissait point, on n'y croyait point : et cependant, en est-il un seul parmi nous qui maintenant s'en souvienne? Nous devrions rendre grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu nous retirer des griffes du diable, et faire briller sur nous les lumières de sa parole; mais nous avons bien autre chose à faire. Nous ne sommes pas seulement négligents et lâches à entendre la parole de vérité, nous commençons même à la mépriser et à la poursuivre de notre haine[1]. »

« Ce mépris de l'Evangile, ce coupable oubli, cette ingratitude pour ses bienfaits, se montrent même déjà près de nous, ici, dans cette Saxe électorale : c'est à faire périr de douleur! »

« J'étais bien loin de m'attendre à ce qu'on perdrait si vite la mémoire de toutes les misères dont nous étions affligés sous le règne du papisme. Quand nous n'aurions jamais été privés, un instant, de cette inappréciable liberté que nous devons à l'Evangile, encore ne saurions-nous avoir une plus intolérable suffisance. Qui donnerait encore une obole pour l'entretien des Eglises, des chaires apostoliques ou des écoles? On laisserait les prédicateurs se morfondre et littéralement mourir de faim et de misère, plutôt que de s'imposer le plus mince sacrifice. Que dis-je? on les persécute, et on les chasserait volontiers du pays, si l'on avait le pouvoir de le faire[2]. »

C'est ainsi qu'on voit se succéder chez Luther les sentiments

[1] Ausleg. des Evang. Johannes. Walch. VIII, 1012, 1014. — [2] L. c. VII, 2129.

les plus opposées : tantôt rassuré, plein de confiance, et pouvant à peine comprimer la joie qu'il éprouve, il est hautain, suffisant, dédaigneux avec ses adversaires, quand il peut leur opposer les progrès rapides de son entreprise; tantôt, au contraire, plein de chagrin et de colère, il ne peut cacher sa mauvaise humeur, quand il est plus frappé de la décadence intérieure, de la dépravation et de la démoralisation qui accompagnaient partout la prédication de sa doctrine. Il nous parle, dans ce dernier cas, de ses Allemands comme d'un peuple sauvage et dégénéré jusqu'à la bestialité.

« Nous sommes, la plupart, nous autres Allemands, de si sales pourceaux, si dépourvus de raison et de discipline, que quand on nous parle de Dieu, nous n'y faisons pas plus attention que s'il s'agissait de quelque conte de vieilles femmes. »

Dans la préface de son écrit, *Wider den Turken* (contre le Turc), il traite les Allemands de peuple grossier et sauvage, moitié démon et moitié homme [1].

Il va, dans son désespoir, jusqu'à se demander s'il continuera de travailler à la propagation de sa doctrine, puisqu'elle engendrait tant de misères.

« Voyez, dit-il, voyez la belle vie que nous menons! Voyez nos mœurs et toute notre manière d'être! On se conduit avec tant d'extravagance à la suite de l'Evangile, que j'en suis à douter s'il est convenable que je prêche encore! J'aurais, depuis longtemps, cessé de le faire, si je ne savais que *Jésus-Christ même n'eût pas été plus heureux dans cette entreprise* [2]. »

On se demande qui donc Luther comptait abuser par ces dernières paroles : sans doute lui-même. Ou bien, comptait-il, par hasard, à ce point sur l'aveugle crédulité de son peuple, qu'il espérât de lui persuader que l'enseignement de Jésus-Christ n'avait non plus produit que péchés et vices parmi ses disciples, et que les premiers chrétiens étaient également devenus pires qu'ils n'avaient été dans le judaïsme ou le paganisme? — Luther savait parfaitement que la prédication de la vraie doctrine de Jésus-Christ devait nécessairement produire une amélioration sensible dans la moralité du monde.

[1] Walch. xx, 2633. — [2] Kirchenpostill. Walch. xi, 3052.

« Quand la parole est enseignée pure et sans mélange, dit-il en 1534, on détruit par là les mauvais docteurs, et l'on produit infailliblement une grande amélioration dans la conduite aussi bien que dans les principes[1]. Il ne se rappelait pas sans doute, en parlant ainsi, ce qui lui était arrivé à lui-même, et ne faisait pas attention à la condamnation dont il frappait sa propre doctrine.

Il cherchait aussi, parfois, à se rassurer, en se persuadant que ces mœurs licencieuses n'étaient qu'accidentelles et passagères. C'est avec cette pensée qu'il écrivait, en 1531, à l'électeur Georges à Anspach :

« La foule s'est mise dans un état de sécurité charnelle : laissons-la se satisfaire quelque temps ; il faudra bien que les choses prennent une autre tournure, quand les inspections se feront d'une manière régulière. La besogne est facile, quand on ne fait que démolir un vieil édifice ; il n'est pas aussi aisé de le remplacer par un autre. J'espère qu'avec le temps notre entreprise n'ira pas moins au gré de nos désirs[2]. »

Mais à peine s'est-il ainsi reconforté par de spécieuses espérances qu'il tombe derechef dans l'abattement, et cela jusqu'à dire que, s'il avait prévu les suites qu'entraînerait son œuvre, il ne l'aurait jamais entreprise.

« L'idée que ma mission est divine m'est une grande consolation, et m'a souvent aidé à me raffermir contre la mauvaise pensée que j'avais d'attribuer à l'Evangile tout le mal qui se passe. J'avouerai, cependant, que si Dieu ne m'avait tenu les yeux fermés sur l'avenir, et que j'eusse pu prévoir tout ce scandale, je n'aurais certainement jamais osé propager ma doctrine[3]. »

« J'ai souvent eu la pensée de ne plus m'occuper de l'Evangile, puisqu'il n'a servi, jusqu'à présent, qu'à rendre les gens de plus en plus durs, rusés et pervers. Ne semble-t-il pas qu'on veuille leur faire violence et les prendre par force? Aussi voyez comme ils sont vains et superbes[4]. »

« Qui de nous, dit-il en 1538, se fût mis à prêcher, si nous avions prévu qu'il en résulterait tant de calamités, de factions, de scandale,

[1] Ausleg. der propheten. Walch. VI. 620.
[2] Luther's Briefe an den Markgrafen Georg in Reinhard's Beitragen zur historie d. Frankenlaudes, I, 138.
[3] Ausleg. der propheten. Walch. VI, 920. — [4] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII, 2467.

d'impiété, d'ingratitude et de méchanceté? A présent que nous avons commencé, il faut bien que nous en subissions les conséquences. Il était sans doute nécessaire que nous vissions se passer sous nos yeux des choses faites pour ruiner toute espèce d'entreprise, afin que l'on soit bien sûr que ce ne sont pas des hommes qui soutiennent notre œuvre, mais le Saint-Esprit lui-même. Sans ce puissant appui, nous ne serions pas en état, assurément, de résister à un pareil dévergondage [1]. »

Il accuse enfin les prédicateurs du progrès de cette démoralisation.

« J'acquiers tous les jours de nouvelles preuves qu'il n'est, aujourd'hui, que peu de pasteurs qui sachent parfaitement les Commandements de Dieu, le Symbole des Apôtres et l'Oraison Dominicale, et qui soient en état de les bien enseigner au pauvre peuple. Pendant qu'ils s'enfoncent à perte de vue dans les obscurités des prophètes Daniel et Osée, de l'Apocalypse ou de quelques autres livres pareils, le peuple les regarde faire, la bouche béante, et semble attendre que ces prestidigitateurs leur fassent voir quelques merveilles. L'année se passe, et ils ne savent ni le Décalogue, ni l'Oraison, ni le Symbole [2]. »

« Je le dis en mon âme et conscience, et autant que je le puis savoir par ma propre expérience, la plupart de ces hommes, prédicateurs et auteurs, qui ont aujourd'hui la prétention d'être l'honneur de l'Evangile, ne savent même pas, ni les uns ni les autres, que la vie éternelle dépend uniquement de la connaissance de Jésus-Christ et de son divin Père, et ne s'obtient que par la parole. Si parfois en passant, ils en disent quelque chose, c'est toujours d'une manière très-superficielle : ils parlent à la légère et on les écoute de même. Ils sont fort habiles, quand il ne faut que crier contre le pape, les moines et les prêtres; mais qu'il s'agisse de développer les principes à l'aide desquels on peut renverser le papisme et toutes les espèces d'erreurs, ils ne savent plus que dire [3]. »

Luther oublie que c'est lui qui habitua ses pasteurs à faire à l'ancienne Église et à son chef l'application de certains pas-

[1] L. c. VIII, 564. — [2] Ausleg. der Propheten. Walch. VI. 3294.

[3] Vie de Luther par Mathésius. f. 118. a. Il se plaignait déjà, en 1524, de ses nouveaux prédicateurs (Epp. ed. Aurifaber. II, 191.) : Ad hæc adeo frigent charitate, vivuntque vitam sic pravam, sic gentilem, ut plus sane offendant, quam prosint, atque per hoc prorsus sagittas divinas obtusas reddunt atque debilitant.

sages de Daniel et de l'Apocalypse et à remplir ainsi le peuple de haine contre le pape et le catholicisme.

Au rapport de Mathesius, il fit plus d'une fois entendre, à table, qu'il n'en connaissait pas plus de trois qui fussent capables d'exposer, d'une manière à la fois simple et intelligible, ce qu'était Jésus-Christ et la mission qu'il a remplie sur la terre[1]. Le même Mathesius, son ami et son disciple, l'entendit, en 1539, se répandre en plaintes amères sur la conduite des pasteurs, et assurer qu'il se verrait finalement obligé de solliciter l'établissement d'une prison ecclésiastique, afin d'y faire enfermer « ces hommes abrutis et indisciplinés que l'Évangile ne réussissait point à ramener au devoir. » — « Tous ceux, dit-il, que le désir du bien-être et les soins du ventre ont poussés dans les couvents, s'en échappent, maintenant, par amour pour une liberté charnelle : j'en connais fort peu qui se soient réellement dépouillés du moine en même temps que du froc[2]. » — C'est ainsi donc qu'il traitait ses collaborateurs les plus actifs, des hommes qu'on peut, à juste titre, considérer comme les fondateurs et, en quelque sorte, les Pères de la nouvelle Église, et qu'il savait être, la plupart, des moines apostats ou chassés de leur communauté. Il fallait que la majorité de son clergé protestant, et particulièrement les jeunes pasteurs sortis de l'école de Wittemberg, lui eussent fait faire une bien triste expérience, pour que, trois ans avant sa mort, il assurât, à un de ses amis, que de quinze cents à deux mille étudiants, la plupart candidats en théologie que comptait l'Université de Wittemberg, il sortirait à peine deux ou trois hommes recommandables.

« Spangenberg se trouvant, en 1543, à Wittemberg, sortit un jour avec Luther du cours que celui-ci venait de faire à la Facuté de théologie de cette ville; et, comme ils virent un grand nombre de jeunes gens réunis sur la place, Luther demanda à Spangenberg combien il pensait qu'ils eussent alors d'élèves. Spangenberg répondit qu'il pouvait y en avoir mille. — « Il y en a bien deux mille, reprit le réformateur, et même plus, car jamais nous n'avons été en si grand nombre. » — « Mais combien, continua-t-il, croyez-vous que de toute cette foule il sortira de théologiens passables? » — « Une couple de centaines, je pense, répondit encore Spangenberg. »

[1] Mathesius. f. 118. a. — [2] L. c. f. 121. b.

— « Ceut, s'écria Luther avec un profond soupir! S'il en sort deux ou trois nous aurons bien des grâces à rendre. » — Combien n'en est-il pas qui, après avoir commencé la théologie, changent subitement de vocation et s'attachent ensuite à d'autres facultés? Combien n'en est-il pas qu'on reçoit théologiens par affection, grâce ou faveur, et qui ne sont rien moins que théologiens? Combien qui ne se vouent au sacerdoce que pour avoir un emploi, et qui, une fois reçus, ne prennent plus le moindre intérêt à cette religion qu'ils sont chargés de servir et de défendre? Combien qui débutent à souhait, qui se montrent d'abord pleins de zèle et d'entente, et qui, plus tard, se négligent ou finissent même par renoncer tout à fait à leurs fonctions, au sacerdoce, parce qu'ils ont trouvé à épouser quelque riche douairière? Je passe sous silence les apostats et les mamelouks, ainsi que ceux qui, par intérêt ou par crainte, n'osent défendre la vérité, ou qui, de quelque autre manière, s'acquittent mal de leurs devoirs. Vraiment le théologien véritable est un oiseau fort rare sur la terre : on en trouve à peine un ou deux sur un millier de pasteurs. Le monde, d'ailleurs, n'est guère digne d'un enseignement consciencieux, et, quand il le serait, il ne s'en soucie guère. Je ne sais vraiment pas comment iront les choses, quand vous, moi et un petit nombre d'autres nous aurons cessé de vivre. Que Dieu daigne prendre en miséricorde nos malheureux successeurs, et surtout ne point trop faire attendre la fin du monde [1]! »

Il convient de rapporter ici les reproches qu'il adresse à ces mêmes pasteurs, dans son Commentaire de l'épître de saint Paul aux Galates :

« Nous qui avons été appelés à voir la vérité dans toute sa lumière et qui sommes chargés d'enseigner la parole, nous nous montrons paresseux et lâches et sommes loin de déployer, dans nos nouvelles fonctions, l'ardeur et le zèle infatigables qu'autrefois, dans le papisme, nous montrions à prêcher l'erreur. On dirait que mieux nous connaissons la liberté que Jésus-Christ nous a acquise, et plus nous mettons d'indifférence et de froideur à remplir nos devoirs, soit qu'il s'agisse de prêcher, de catéchiser, de souffrir et de faire quelque autre bonne œuvre méritoire [2].

» Ce ne sont point de faibles motifs qui nous font désirer et demander de tenir catéchisme : nous voyons, malheureusement, un grand nombre de pasteurs et de prédicateurs qui se montrent extrêmement négligents à remplir ce devoir, sans doute parce qu'ils

[1] D'après une note de Spangenberg, dans les Archives nationales de l'Association historique de la basse Saxe, 1840. p. 413-14.
[2] Walch VIII, 2680.

n'en sentent point l'importance, ou qu'ils n'estiment point assez les augustes fonctions dont ils sont revêtus. Les uns à cause de leur crédit, d'autres par pure paresse et amour du bien-être se prêtent tellement à la chose qu'on dirait, en vérité, qu'on les a faits pasteurs, afin qu'ils puissent soigner leur ventre et jouir des biens de la vie, comme ils faisaient sous le papisme. Ces voraces serviteurs de la chair auraient mieux fait de garder les pourceaux que de se charger de la direction des âmes. Aujourd'hui qu'on les a délivrés du bréviaire, des vêpres et des matines, que ne lisent-ils matin et soir, au lieu de ce bavardage inutile, quelques pages du Catéchisme, du Nouveau-Testament ou d'un livre quelconque de la Bible? Ils devraient rougir de n'avoir, comme des chiens et des pourceaux qu'ils sont, rien appris, rien retenu de l'Evangile que cette liberté paressense et charnelle [1]. »

Le désordre en tout genre qui se faisait remarquer partout où sa doctrine avait fini par prévaloir, et les affligeantes nouvelles qui lui parvenaient journellement de toutes parts, arrachèrent souvent encore au réformateur, dans les années 1532 et suivantes, le pénible aveu de la supériorité, sous le rapport du zèle et de la moralité, de l'ancienne Église sur la nouvelle.

« La mission, l'œuvre du Christ consiste uniquement à nous dépouiller, à chaque instant, de la mort et du péché, et à nous revêtir, au contraire, de sa propre sainteté et de sa propre vie : c'est là une vérité dont on devrait recevoir avec joie la nouvelle, et qui devrait nous porter à une piété plus solide. Mais, hélas! c'est précisément l'opposé que nous voyons faire, et cette doctrine n'a servi jusqu'ici qu'à aggraver l'inconduite du monde, qu'à le rendre plus avare, plus impitoyable et plus indisciplinable, partout où elle a été admise [2].

» L'Eglise est absolument dans la situation où se trouve l'agneau, qui, placé sous la gueule du loup, est près de devenir sa pâture. Gentilshommes, bourgeois, gens de la campagne, tous se figurent, en nous entendant prêcher l'Evangile et crier contre les moines et les bonnes œuvres, que nous n'avons en vue que de leur procurer du bon temps et de leur permettre de vivre comme bon leur semble. Si nous parvenons à chasser un démon, il est incontinent remplacé par sept autres : nous pouvons donc nous attendre, quand nous aurons entièrement expulsé les moines, à voir surgir à leur place une race sept fois plus mauvaise que n'était la première [3].

» Entendez les sermons des papistes et parcourez leurs ouvrages,

[1] Walch. x. 26. — [2] Hauspostille. Walch. XIII, 19. — [3] Tischreden. Walch. XXII, 938.

vous verrez que le seul argument avec lequel ils nous combattent, consiste à dire qu'il n'est résulté rien de bon de notre doctrine. Et, en effet, à peine eûmes-nous commencé à prêcher notre Evangile, que l'on vit dans le pays une effroyable révolte, des schismes et des sectes dans l'Eglise, et partout la ruine complète de l'honnêteté, de la moralité et du bon ordre, chacun ne songeant plus qu'à vivre indépendant et à se conduire au gré de ses caprices et de son bon plaisir, comme si le règne de l'Evangile entraînait la suppression de toute loi, de tout droit et de toute discipline. La licence et tous les genres de vices et de turpitudes sont, dans toutes les conditions, portés bien plus loin, aujourd'hui, qu'ils ne le furent jamais sous le papisme. On était au moins, autrefois, quelque peu maintenu dans le devoir; le peuple surtout l'était, tandis que maintenant il ne connaît plus ni frein ni liens et vit, comme le cheval sauvage, sans retenue ni pudeur, au gré de ses plus grossiers désirs. Il méprise les lois de l'Eglise, qui naguère le maintenaient dans l'ordre, et abuse de la négligence du pouvoir civil, dont le devoir serait de nous prêter son assistance. Et toutes ces plaies, toutes ces saletés sont, par nos adversaires, reprochées à notre doctrine, à notre excellent Evangile! Mais attendez un peu, mes amis, et veuillez nous apprendre si ce serait bien raisonner que de dire : « Ce théologien est un mauvais homme, donc la théologie est une détestable science; ce jurisconsulte est un scélérat, un coquin, donc la science du droit n'est qu'un tissu de fourberies et de mensonges; cet artiste est un fornicateur, un débauché, donc les arts dont il s'occupe ne sont que vilenies et œuvres de paillardise. » Soutenir que ces conclusions sont légitimes, ne serait-ce pas pécher grossièrement contre la raison, et autoriser à croire qu'on a soi-même perdu le bon sens? Et cependant nos adversaires, en accusant l'Evangile des vices de ses disciples, font-ils autre chose [1]? »

Embarrassé par la difficulté de répondre aux reproches qui lui venaient de toutes parts, c'était donc à de tels sophismes que Luther avait recours! On se demande s'il espérait sérieusement de persuader au public qu'entre la prédication de sa doctrine et l'indifférence, l'irréligion, la corruption qui, partout, de son aveu même, en avaient été la suite, se trouvait le même rapport de cause à effet qu'entre l'inconduite toute personnelle d'un prédicateur en particulier, et la doctrine que ses fonctions l'obligent à défendre.

« Tout le monde se plaint et accuse l'Evangile d'engendrer la

[1] Ausl. des 2 Psalms. Walch. v. 114.

discorde, la haine, le désordre dans le monde, et d'avoir mis toutes choses en pire état qu'elles n'étaient sous l'ancienne Eglise, où du moins l'on vivait tranquille et dans de bons rapports avec ses semblables [1].

» Dieu sait combien cela me fait peine, quand j'entends soutenir qu'autrefois tout était dans la paix et dans le devoir, et qu'à peine ce cher Evangile eût été annoncé au peuple, qu'aussitôt l'on vit partout régner le désordre, et le monde entier se soulever et se combattre lui-même. Qu'un homme d'un esprit borné vienne à entendre ces reproches, et il ne pourra manquer de croire que la désobéissance, la révolte, la guerre, la peste, la famine, les révolutions, le brigandage, le scandale et tous les autres maux imaginables, découlent naturellement de l'enseignement de l'Evangile [2]. »

Mais ce qui l'affligeait par-dessus tout, c'était le contraste qui se faisait remarquer entre le zèle et l'empressement même que le peuple avait d'abord mis à entendre et à recevoir sa doctrine, et l'indifférence qu'il montrait partout invariablement, dès le moment qu'il se trouvait tout à fait débarrassé des institutions de l'ancienne Église, de la confession auriculaire, du jeûne, etc., et qu'on voulait le soumettre à l'organisation nouvelle. Il est, en effet, fort possible qu'une fois l'attrait de la nouveauté dissipé, on ait insensiblement pris en dégoût des prédications incessantes et invariablement retenues dans le cercle étroit d'une dogmatique restreinte. Une grande déconsidération paraît aussi s'être attachée, de bonne heure, à la personne même des pasteurs. De là les doléances de Luther, dans le genre des suivantes :

« Il est impossible qu'avec une telle ingratitude nous conservions longtemps la sainte parole : le mépris et la satiété qu'on lui témoigne nous la feront certainement retirer. Dieu finira par perdre patience. On avait autrefois une grande vénération pour le chapelet, les indulgences et les pèlerinages; aujourd'hui qu'il n'est question que de la foi et de Jésus-Christ, et qu'on se borne à nous enseigner les sentiments de fraternité que les chrétiens doi-

[1] Ausleg. des Ev. Matthæus. Walch. VII. 600.

[2] Walch. VIII. 2556. Comm. in ep. ad Gal. Francof 1543, f. 380. Profecto vehementer dolet, cum audire cogimur omnia fuisse tranquilla et pacata ante Evangelium, jam eo invulgato omnia turbari, totum mundum commoveri, et in sese collidi. Hoc audiens homo sine spiritu statim offenditur, et judicat inobedientiam subditorum erga magistratus, seditiones, bella, pestem, famem, eversiones rerum publicarum, regionum et regnorum, sectas, scandala et similia infinita mala oriri ex doctrina Evangelii.

vent avoir les uns pour les autres, on se demande avec étonnement ce que c'est, et de quoi le prédicateur retourne. Vraiment, le monde est atteint d'un mal incurable, et il ne veut y croire ! Pour ma part, je suis las d'un tel état de choses, et si je prêche encore, c'est uniquement pour moi et pour un très-petit nombre de personnes pieuses ; pour tout le reste ce serait inutile [1].

» Enfin nous voilà sauvés du pape ; nous savons ce que c'est que l'Evangile, le baptême et les sacrements, et quels fruits nous en pouvons retirer, la faveur d'être appelés enfants de Dieu et d'être assurés de notre salut ! Mais comment nous comportons nous après un tel bienfait? on dédaigne la sainte parole et l'on s'occupe d'autre chose [2].

» Ceux qui gémissent encore sous la domination des tyrans, appellent nuit et jour à grands cris le bienfait de notre doctrine ; tandis que nos pourceaux, qui ont en abondance le pain de vie, le dédaignent et le foulent aux pieds, après y avoir fouillé de leur groin immonde [3].

» Il en est à peine un sur cent, que dis-je? un sur mille, qui ait gardé le souvenir du misérable état où il se trouvait sous le régime du pape, tant par rapport à la doctrine que par rapport au culte divin et le commun de la vie, alors que les consciences étaient à ce point torturées qu'elles ne savaient où ni comment puiser un peu de paix et de sécurité. Si l'on n'avait pas si complétement oublié les maux qu'on eut autrefois à souffrir, on aurait plus d'estime et moins d'indifférence pour cet Evangile à qui l'on doit sa délivrance [4].

» Maintenant que l'Evangile a tellement été répandu qu'il n'est personne qui n'en ait un exemplaire de manière à pouvoir le consulter à toute heure, on n'en fait pas plus de cas que du livre le plus ordinaire. On l'a pris en dégoût, on le méprise comme si c'était l'œuvre la plus infime, et non une œuvre céleste, la parole de Dieu même. C'est une vraie punition du Ciel, attirée par notre ingratitude, qui fait que nous sommes inhabiles à reconnaître quels trésors de forces et de lumières se trouvent dans la parole de notre Sauveur [5].

» L'insolence de la foule est si grande qu'elle ne craint pas de se moquer ouvertement de ses pasteurs, et vraiment ce mépris ne peut que s'accroître. Il finira par devenir tel qu'elle ne tolérera plus le prêche, jettera au feu Bible et livres de prières, et traitera d'imbé-

[1] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII. 2309-10. — [2] Hauspostille. Walch. XIII, 1816. — [3] Ausleg. des 23 Psalms. v. 378. — [4] Hauspostille. Walch. XIII, 193 — [5] Ausleg. des Ev. Matthæus. Walch. VII, 539.

ciles ceux qui paraissent y tenir encore. Il s'en voit déjà de nombreux exemples, à la campagne comme à la ville[1]. »

Il arriva plus d'une fois au réformateur de mettre en œuvre, pendant des années entières, tous les trésors de son éloquence populaire pour faire naître telle ou telle autre situation, qui, une fois amenée, le surprenait au plus haut degré et lui arrachait des plaintes amères. C'est ainsi qu'on le vit ne reculer devant aucun moyen pour remplir les Allemands de défiance à l'égard des prêtres, en faisant passer à leurs yeux toute autorité ecclésiastique pour une usurpation ou une prétention absurde. Il leur a répété naguère, jusqu'à satiété, que tout homme est interprète compétent des saintes Écritures, juge en dernier ressort dans tout ce qui regarde l'enseignement du dogme; et maintenant qu'ils veulent mettre en usage cette liberté tant prônée, ce droit personnel de juger dont on leur avait fait un devoir, et qui, naturellement, les met quelquefois en désaccord avec les opinions de leurs pasteurs, il se met à crier contre la présomption de ces gens qui osent se constituer juges en matière religieuse!

« Il en est un grand nombre qui disent : « A quoi bon aller au prêche? Je sais parfaitement mon Evangile, je n'y ai que faire. » — Ou bien : « Qu'avons-nous besoin d'entretenir un pasteur? Ne pouvons-nous pas nous-mêmes lire et expliquer l'Evangile chacun dans sa famille[2]? »

» Dirai-je que le premier venu s'imagine, même en matière ecclésiastique, être le plus savant et le plus habile, et préfère conséquemment sa propre opinion à celle de tous les autres? Dirai-je qu'il n'est pas de prédicateur qu'on ne critique, qu'on ne méprise, auquel on ne trouve mille choses à reprendre[3]?

» Paysans et gentilshommes, ils savent tous, aujourd'hui, leur Evangile mieux que saint Paul et le docteur Martin Luther lui-même; ils se croient plus habiles et meilleurs que tous leurs pasteurs ensemble. Mais ce dont je puis leur donner l'assurance, c'est que s'ils méprisent leurs pasteurs, ils méprisent également un plus grand Seigneur qu'eux tous, et qui ne manquera pas certainement de les mépriser à son tour[4].

» Nous en sommes derechef arrivés à ce degré d'insolence que

[1] Hauspostille. Walch. XIII. 39. — [2] L. c. 1816. — [3] Predigt zu I. Joh. 4. 16-21. Walch. IX. 1273.

[4] Weissagung nach dem Absterben Churfürst Johann's zu Sachsen. Walch. XIV, 1360.

vous pourriez voir un grand nombre d'individus, tant parmi les paysans que dans la bourgeoisie, mais principalement entre les jeunes fils de famille, qui n'ont pas plutôt commencé à voir clair et à mettre le nez daus la Bible, qu'ils se permettent déjà de parler de la résurrection de la chair d'une façon grossière et païenne, parce qu'ayant été instruits par nos soins, ils croient ne plus rien ignorer et être, à tous, nos maîtres [1]. »

Il parle ailleurs de certaines personnes de qualité qui voulaient qu'on se passât désormais de pasteurs et de prédicateurs, attendu que, tout se trouvant écrit, on pouvait s'instruire soi-même dans les livres, et qui eurent effectivement le courage de laisser les paroisses tomber en décadence, et les pasteurs mourir de faim et de misère : « ce en quoi elles ont montré, dit-il, une conduite digne de nos imbéciles Allemands et de la race impudente à laquelle elles appartiennent [2]. » On trouve encore des sorties de ce genre dans l'Explication du Psautier publiée en 1527.

« Ainsi donc, aujourd'hui, l'on pousse l'impudence jusqu'à considérer la parole de Dieu comme ce qu'il y a de plus inutile au monde, non-seulement pour le gouvernement temporel, mais même pour la direction des âmes ! — Et non content de la déprécier, cette précieuse parole, on la méprise, on la foule aux pieds, puis l'on chante victoire, comme si l'ou venait seulement ainsi d'assurer son indépendance. *Enfin*, disent-ils, *nous avons remporté la victoire et nous voilà libres et maîtres de nous mêmes!* — Continuez, mon jeune gentilhomme : *Je me passerai de pasteur ; l'Esprit-Saint peut aussi bien m'inspirer qu'à un prédicant ce que je dois faire ; et moi-même j'instruirai mes paysans sur ce qu'il leur importe de savoir.* — On voit parmi les nobles, et en général parmi les personnes ayant de pauvres gens sous leur puissance, des individus qui, bientôt rassasiés de la sainte parole, se sont tout à fait mis à l'aise vis-à-vis de l'Eglise, comme s'ils avaient seuls l'Esprit-Saint en partage. Ils ne s'inquiètent point que leurs vassaux aient ou non un pasteur ; ils se prennent même à rire, s'il arrive que le prédicateur soit dans le cas de se retirer sans avoir prêché, faute d'auditeurs [3] »

Luther déplore, fréquemment aussi, l'indifférence et le mépris qu'on montrait généralement pour les bonnes œuvres, depuis la propagation de sa doctrine. Il compare cette froideur avec le zèle et l'activité qu'on avait eus autrefois, tandis

[1] Ausleg. des I Briefes an die Corinther. Walch. VIII, 1150. — [2] Catechetische Schriften. Walch. X, 27. — [3] Ausleg. des Psalters. Walch. IX, 2613 et 2718.

qu'on était catholique, et dont les moines, par l'usage de l'oraison et des exercices ascétiques, donnaient seuls encore l'exemple.

« Quand la parole de Dieu fut pour la première fois annoncée, il y a douze ou quinze ans, on accourait de toutes parts pour l'entendre; chacun se montrait enchanté *de n'avoir plus à se tourmenter pour des bonnes œuvres;* et l'on rendait grâces au Ciel d'avoir obtenu de quoi se désaltérer, car on avait une soif ardente. On prenait plaisir à l'Evangile : nous en goûtâmes, c'était une doctrine délicieuse. Mais voilà qu'aujourd'hui nous en sommes las, nous en avons assez de cette boisson délectable : il faut que Notre-Seigneur se retire; il faut qu'il nous abandonne avec notre soif, car cette soif persiste chez ceux qui ont conservé le sentiment de leur misère. Il en est, il est vrai, fort peu qui la sentent : la plupart se procurent une liberté charnelle, une satisfaction sensuelle au moyen de l'Evangile. Ils n'y voient d'autre avantage, dans la possession de cet Evangile, que la faculté qu'elle leur donne de ne plus jeûner ni prier. Que leur importe l'utilité dont elle peut être pour l'âme? Ils n'y puisent point leur force et leurs consolations; il a cessé pour eux d'avoir du goût et de la saveur [1].

» Sous la papauté, l'on faisait avec plaisir, avec zèle et souvent à grands frais, un grand nombre de ces œuvres inutiles et dénuées de sens; dans notre Eglise, au contraire, dans le moment même qu'on travaille, avec une activité rare, à répandre la vraie doctrine sur les œuvres, on montre une mollesse, une négligence à faire le bien qui dépasse tout ce qu'on pourrait dire. Plus on exhorte les gens à pratiquer les bonnes œuvres, à s'aimer les uns les autres, à se détacher des soins exagérés de la vie, et plus ils deviennent indifférents et froids pour tout ce qui est propre à exercer et à manifester la vertu chrétienne [2].

» Dès qu'on leur a fait entendre le mot de *liberté*, ils ne parlent plus d'autre chose et s'en servent pour se refuser à l'accomplissement de toute espèce de devoir. *Si je suis libre, disent-ils, je puis donc faire ce que bon me semble; et si ce n'est point par les œuvres qu'on se sauve, pourquoi m'imposerais-je des privations pour faire, par exemple, l'aumône aux pauvres?* S'ils ne disent point cela en propres termes, toutes leurs actions, du moins, dénotent que telle est leur pensée secrète. Ils prétendent assurer à leur chair une liberté entière, soustraire cette chair à toute espèce de lois, d'autorité, de contrainte, et ne plus considérer la liberté spirituelle que comme un titre pour se livrer à l'indiscipline, à la licence. — Ils

[1] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII. 2318.— [2] Erkl. d. Br. an d. Galater. Walch. VIII. 2689.

se conduisent sept fois pis sous ce règne de la liberté qu'ils ne firent naguère sous la tyrannie papale [1].

» Si nous étions aussi zélés dans nos œuvres que les moines le sont dans les leurs, nous serions tous des saints ; malheureusement il n'en est point ainsi : nous sommes paresseux et indifférents, et les moines ne font que des œuvres inutiles [2].

» On avait, sous la papauté, une si grande ardeur, un zèle si rare pour l'édification de nouvelles églises et la distribution des aumônes ; et maintenant qu'on est instruit de la vraie religion, et qu'on sait exactement à quoi l'on doit s'en tenir touchant les œuvres, on se montre si froids, si mous, si indifférents ! Je ne reviens pas de ma surprise [3].

» Pour attirer les gens et les porter à ces œuvres, on a beau les leur présenter sous le plus beau jour, et dire que Dieu y prend le plus grand plaisir, et qu'il le leur rendra un jour au centuple : personne ne s'y laisse prendre [4].

» A présent qu'on enseigne d'une manière intelligible et claire ce que c'est que les Commandements, l'Oraison Dominicale et la Foi, on ne sait comment s'y prendre pour témoigner le peu de cas qu'on en fait. Autrefois on était assez riche pour élever à grands frais des monastères et des églises ; maintenant on n'a pas même de quoi faire réparer la toiture du presbytère, de manière à ce que le pasteur soit du moins à couvert. Je ne veux rien dire de la considération qu'on refuse, du mépris qu'on témoigne à ceux qui dirigent les âmes : c'est à faire verser des torrents de larmes. — *L'avarice des paysans, et l'indiscipline, le libertinage qui envahissent toutes les classes, me donnent moins de sollicitude que le mépris qu'on a pour l'Évangile* [5].

» Le monde offre invariablement l'un des deux aspects suivants : ou l'on se vante faussement d'une foi que réellement on n'a point, ou l'on a la prétention de se sanctifier sans foi : c'est toujours la foi qui manque. Qu'on prêche la foi et la grâce, chacun croit pouvoir se dispenser des œuvres ; parlez-leur au contraire de la nécessité des œuvres, on néglige la foi : il n'y a rien de plus rare, même parmi les gens vraiment pieux, que ceux qui savent choisir un moyen terme. Je confesse pour ma part, et beaucoup d'autres personnes pourraient sans doute faire le même aveu, que je suis bien plus négligent que je n'étais sous le papisme et que je manque également de la discipline et du zèle qu'aujourd'hui, plus que jamais, je devrais avoir. Il n'y a plus nulle part, pour l'Evangile,

[1] L. c. 2683. — [2] Ausleg. des Evang. Matthæus. Walch. VII. 956. — [3] Ausleg. d. Propheten. Walch. VI. 1211. — [4] Ausleg. des Evang. Matthæus. Walch. VII. 728. — [5] Hauspostille. Walch. XIII, 8.

l'ardeur et le zèle qu'on montrait autrefois chez les prêtres et les moines, alors que de toutes parts on voyait faire à grands frais des fondations pieuses, et que personne n'était si pauvre qu'il ne voulût y contribuer pour quelque chose. Il n'est pas une ville, aujourd'hui, qui ne montre au contraire toute sa mauvaise volonté, dès qu'il s'agit de fournir à l'entretien de ses pasteurs : le vol et le brigandage sont les seules choses pour lesquelles on montre encore du zèle. A quoi donc, à quelle cause faut-il attribuer cette plaie honteuse? — A la doctrine, disent les criards, à la doctrine qui nous enseigne que nous ne devons point mettre notre confiance dans les œuvres. — Mais non, il n'y a que Satan qui puisse reprocher un pareil résultat à la pure et salutaire doctrine[1]. »

Ailleurs, ce que Luther déplore surtout, c'est le discrédit où, chaque jour davantage, on voyait tomber la prière :

« Nous pouvons voir, maintenant, quels obstacles on oppose journellement à l'Evangile, et combien peu l'on s'occupe de la prière : on dirait que les exhortations qu'on nous adresse ne nous regardent point[2], et que nous ne saurions mieux faire que de nous abstenir de prier, puisqu'on a supprimé ce sempiternel bavardage qu'on appelle rosaire, ainsi qu'une foule d'autres prières idolâtres[3]. »

La doctoresse (la femme de Luther) lui dit un jour ainsi :

« D'où vient, Monsieur le docteur, que, sous la papauté, nous étions si pleines d'ardeur, de zèle et d'assiduité pour la prière, et que maintenant notre prière soit si froide et si rare? » Le docteur lui répondit : « C'est que le démon aiguillonne incessamment ses serviteurs, qui, de cette manière, prennent de la peine et se montrent fervents et zélés pour tout ce qui se rapporte au culte[4]. »

La perplexité de Luther fut enfin portée jusque là, qu'il finit véritablement par ne plus savoir quel parti prendre : c'est quand il vit que toutes ces prédications, entreprises d'après

[1] Ausleg. des I. Br. Johannes. Walch. IX. 1310.

[2] Telles étaient les plaintes de l'homme qui n'avait rien omis, près de ses Allemands, pour leur rendre la prière méprisable, de cet homme qui disait entr'autres : « Les papistes font bien grossièrement les choses, ils n'ont, en paradis, que des saints selon les œuvres. Dans le grand nombre de leurs légendes, il n'en est pas une seule dans laquelle il soit parlé d'un saint sanctifié par la sainteté chrétienne, je veux dire par la sainteté que procure la foi. Tout leur mérite consiste uniquement en cela, qu'ils ont beaucoup prié, jeûné et travaillé; qu'ils se sont mortifiés et ont couché sur la dure : ce qu'un chien ou un pourceau peut tout aussi bien faire. »

[3] Ausleg. des Evang. Matthæus. Walch. VII, 872. — [4] Tischreden. Walch. X. I. 810.

les principes et la méthode du nouveau système, n'avaient produit aucun bon résultat; quand il vit que, malgré l'enseignement homilétique le plus assidu, malgré l'emploi alternatif des menaces, des terreurs de l'ancienne loi et des consolations de l'Évangile, les mœurs n'avaient cessé d'empirer et de marcher vers une ruine totale. «Plus on sermonne ces gens, dit-il, et plus mauvais ils deviennent; ils se rient des avertissements et bravent les menaces qu'on leur adresse; de sorte que de cet excellent Évangile on n'a retiré, par tout le monde, que moqueries, injures et haine [1]. »

Tandis qu'il se trouvait dans cet embarras, l'idée lui vint, un jour, qu'il serait peut-être sage de rétablir l'excommunication, bien qu'il se mît ainsi en contradiction avec ses anciens principes, et qu'il sentît parfaitement sa propre impuissance et celle de ses collaborateurs pour le rétablissement de cet usage.

« Les rois et les empereurs devraient bien prendre le parti de rétablir l'excommunication temporelle; car, pour notre part, en ce moment, nous ne le pouvons faire. L'excommunication nous est prescrite en cette sorte, que si quelqu'un pèche contre la loi de Dieu et refuse d'écouter les remontrances qu'on lui adresse, on lui retienne ses péchés, sauf à les lui remettre dès qu'il vient à résipiscence. Mais, Dieu merci, le monde est aujourd'hui dans une telle admiration de lui-même, qu'il n'est guère possible de recourir à cette mesure sévère, bien qu'il soit comme noyé dans le péché, étant rempli d'avarice, de haine, de colère, de fourberie et de toutes les espèces de vices. Il n'est pas d'action si répréhensible qui ne paraisse aujourd'hui juste et honnête; il n'est rien qui ne soit saint, personne qui ne soit pieux et dévot au nom du diable. Voilà pourquoi cette excommunication n'est guère praticable aujourd'hui pour ce qui regarde la conduite et les mœurs. Cependant, si nous ne pouvons excommunier pour les péchés de la vie, nous le pouvons du moins pour les péchés contre la doctrine, ainsi que nous en avons donné des preuves à l'égard des anabaptistes et des sacramentaires [2].

» Cette discipline (l'excommunication) serait vraiment bien nécessaire pour réprimer la licence croissante. Chacun fait ce qu'il veut et ne consulte en tout que ses caprices. La faute en est aux gouvernants eux-mêmes, qui s'embarrassent fort peu des bonnes

[1] Ausleg. des Evang. Lucas. Walch. VII, 1365. — [2] Luther's noch ungedruckte Predigten v. edit. de Bruns, p. 63.

ou mauvaises mœurs, pourvu que leurs sujets soient exacts à payer les impôts dont ils les accablent ; car la plupart des seigneuries ne sont, en vérité, plus aujourd'hui que des bureaux de finances ou de péage [1].

» Il faut absolument que nous rétablissions l'excommunication dans l'Eglise, si l'on veut mettre un terme aux progrès de la corruption et de la méchanceté des hommes. Plût à Dieu qu'il existât encore des gens qui consentissent à se laisser punir [2] ! »

Le chagrin et des pressentiments de jour en jour plus sombres remplirent les dernières années de Luther. Cette suffisance de vainqueur qui l'animait naguère, s'était presque entièrement dissipée ou ne se laissait plus apercevoir qu'à de rares intervalles. Les déceptions qu'il avait éprouvées, par rapport aux suites de sa doctrine, ne l'avaient point, il est vrai, rendu plus traitable à l'égard des défenseurs de l'ancienne Eglise ; il se montrait même, s'il est possible, plus acerbe et plus passionné qu'il n'avait jamais été contre le pape, l'Eglise, les théologiens et les moines ; si bien que le catholicisme, en 1539, ayant été aboli dans le duché de Saxe et le protestantisme mis à sa place, il trouva fort mauvais qu'on ne se fût pas aussitôt empressé de chasser du pays les cinq cents curés catholiques qu'on avait déplacés, et qui, disait-il, étaient tous d'enragés papistes [3]. L'objet de ses vœux les plus chers, la diffusion de sa doctrine, il l'avait vu s'accomplir au delà de toutes ses espérances ; il jouissait enfin de la rare satisfaction d'avoir vu plusieurs millions d'hommes adopter ses principes, des royaumes entiers, comme le Danemark et la Suède, devenir luthériens, et son système s'introduire, en dernier lieu (1539), d'emblée, dans deux pays les plus importants de l'Allemagne, dans le duché de Saxe et la Marche de Brandebourg ; et, néanmoins, tous ces succès ne suffirent point pour dissiper l'amertume et le chagrin profond qui remplissaient alors son âme. La seule consolation qu'il trouvât encore à sa peine consistait à se persuader et à s'efforcer de persuader aux autres qu'on en était arrivé à ce dernier âge du monde, où, suivant les anciennes prédictions, tous les genres de vi-

[1] Tischreden. Walch. XXII. 970. — [2] L. c. 963.

[3] Schreiben an den Churfüsten Johann Friedrich in Luther's Briefen, gesammelth von de Wette. V. 204.

ces et de méfaits devaient être portés à leur comble, et que la deuxième venue de Jésus-Christ, le jugement dernier et la fin des temps étaient si près d'arriver que lui-même les pourrait voir encore. En s'attachant à cette opinion, il échappait, en effet, à la nécessité d'avouer l'influence exercée par sa doctrine sur la perversion générale.

« A quoi bon, écrit-il en 1542 [1], implorer Dieu contre les Turcs? à quoi bon instruire le peuple, quand ceux qui se prétendent évangéliques font tranquillement, par leur avarice, leur cupidité et le pillage des églises, tout ce qu'ils peuvent pour exciter la colère divine? Le peuple nous laisse enseigner, prier, souffrir, et entasse, de son côté, péchés sur péchés, fautes sur fautes.

» Qui ne se laisserait prendre de dégoût et de fatigue à l'aspect des terribles exemples que nous offre le spectacle du monde, si tant est qu'on puisse encore appeler monde, cet abîme de maux dont ces Sodomites affligent notre âme et révoltent nos regards [2]?

» Ils continuent leurs fureurs et deviennent chaque jour plus pervers : allons, cela nous fait du moins espérer que le jour du glorieux retour de Notre-Seigneur ne tardera point à venir. Cet incroyable mépris de la parole et ces gémissements inexprimables des cœurs pieux, montrent que c'en est fait du monde et que le jour approche, où sera prononcée la condamnation des pervers et le salut des justes. *Amen, fiat! Amen!* Tel était le monde avant le déluge, tel il fut avant la ruine de Sodome, avant la captivité de Babylone, avant la destruction de Jérusalem, avant le sac de Rome, avant les malheurs de la Grèce et de la Hongrie ; tel il sera et tel il est déjà avant la ruine entière de l'Allemagne [3].

» Que Dieu nous protége! La licence et la pétulance du peuple dépassent toutes les bornes. C'est, du reste, la faute de l'autorité,

[1] Epp. ed. Ranner. p. 304. Quid est, quod nos oramus contra Turcam, imploramus Deum, docemus populum, cum interim illi, qui evangelici esse volunt, avaritia, rapina, ecclesiarum spoliis secure irritant iram Dei? Sicut vulgus sinit nos docere, orare, pati, ipsi interim peccatis peccata exaggerant.

[2] Luther's Briefe gesammelt. v. Schütz, 1, 234. Quis tandem non fatigetur monstris exemplorum in hoc sæculo? Si sæculum, ac non ipse infernus malorum dici debet, quibus nostram animam et conspectum cruciant isti sodomitæ dies et noctes.

[3] Epp. ed. Ranner. p. 325. Pergunt furere et in dies pejores fieri : quæ res magnum solatium est, instare diem adventus gloriæ Dei. Nam ille indicibilis contemptus verbi et gemitus piorum inenarrabilis significant, mundum esse traditum, ut acceleret diem perditionis suæ et salutis nostræ. Amen, fiat. Amen. Sic erat mundus ante diluvium, sic ante subversionem Sodomæ, sic ante captivitatem Babylonis, sic ante miseriam Græciæ et Hungariæ, sic erit et est ante ruinam Germaniæ.

qui ne s'inquiète de rien que de percevoir les impôts, comme si les gouvernements n'étaient que des bureaux de douane ou de receveur d'accise [1].

» Maintenant que le monde est saturé de la parole et commence à s'en dégoûter, il ne peut plus guère s'élever de faux prophètes. Qui pourrait encore, en effet, imaginer des hérésies là où l'on se comporte à l'égard de la parole en vrais disciples d'Épicure? — Elle a été, l'Allemagne; mais jamais plus elle ne sera ce qu'elle a été; — tant est grande sa folle suffisance et son aveugle sécurité, bien qu'elle soit sur le penchant de sa ruine [2].

» Le monde est vraiment bien ébranlé sur sa base, depuis que la parole évangélique lui a été révélée: il craque de toutes parts et ne peut tarder à tomber entièrement en ruines, à l'approche du dernier jour, que nous attendons avec impatience; car tous les genres de vices, tous les péchés, toutes les turpitudes se sont tellement répandus, qu'ils ont fini par être considérés comme choses innocentes [3]. »

Combien le chagrin d'avoir obtenu de si tristes résultats de sa doctrine n'avait-il pas dû briser le caractère de cet homme énergique, pour qu'il se décidât à faire (1539) au prédicateur Mantel, avec lequel il n'était pas précisément en rapport fort intime, des aveux de ce genre :

« C'est plutôt à moi qu'il faudrait écrire, afin de reconforter mon âme, qui est en butte aux angoisses et aux tribulations intérieures, en même temps qu'elle souffre de cruelles tortures avec vous et les chrétiens pieux, à cause de la honteuse ingratitude et du mépris pour la sainte parole que montrent, dans cette horrible Sodome, ces gens qui se vantent d'être les premiers dans le royaume de Jésus-Christ, quoique leurs cœurs soient entièrement au pouvoir de l'enfer [4]. »

Le même ton règne également dans ceux de ses ouvrages qu'il publia vers cette époque.

[1] Luther's Briefe, Gesammelt v. Schütz. I. 257. Dominus adsit nobis; ubique grassatur licentia et petulantia vulgi, sed ea culpa magistratus est, qui nihil facit, nisi quod tributa exigit, et facti sunt principatus quæsturæ et telonia

[2] Luther's Briefe, gesammelt von de Wette. v. 451. Est, postquam satur est verbi Dei, idque cœpit mire fastidire mundus, minus surget falsorum Prophetarum. Quid enim hæreses excitarent, qui verbum epicuriter contemnunt? Germania fuit, et nunquam erit quod fuit. — Tanta est pereuntis Germaniæ fuentissima fiducia et securitas.

[3] Tischreden. Walch. XXII. 308. — [4] De Wette. v. 223.

« A l'exception de quelques personnes qui ont reçu l'Évangile sérieusement et avec reconnaissance, tout le reste est si ingrat, si insolent et se conduit, en général, de telle manière, qu'il semblerait vraiment que Dieu ne nous ait donné sa sainte parole que pour nous délivrer du papisme et de sa servitude diabolique, et pour nous procurer le moyen d'agir en toutes choses librement et suivant notre bon plaisir [1].

» Il se verra finalement que ceux qui devraient être de parfaits chrétiens, parce qu'ils ont reçu l'Evangile, sont, au contraire, plus corrompus et moins miséricordieux qu'ils ne l'étaient avant d'avoir été dotés de ce code divin. Autrefois, tandis qu'on était encore dans les erreurs du papisme, s'agissait-il de faire quelque bonne œuvre : tout le monde était prêt et plein de bon vouloir; maintenant, au contraire, on ne songe qu'à thésauriser, qu'à liarder, qu'à voler, qu'à dérober le bien d'autrui par le mensonge, la tromperie, l'usure, et l'on se comporte vis à vis du prochain comme si l'on avait affaire, non à un frère en Jésus-Christ, mais à un mortel ennemi, comme si l'on voulait tout attirer à soi et tout avoir pour soi. Telles sont aujourd'hui les mœurs, tel est l'usage général, chez les princes, les nobles, comme chez les bourgeois et les gens de la campagne! Quelqu'un pourrait-il me dire une ville où l'on ait assez de piété, pour qu'il soit possible d'en obtenir de quoi nourrir un pasteur ou seulement un maître d'école? Si nos ancêtres n'y avaient pourvu par leurs aumônes et leurs fondations, ni les bourgeois dans les villes, ni les seigneurs et les paysans dans les campagnes, ne feraient le plus léger sacrifice pour empêcher l'Évangile de péricliter et le pasteur de périr de faim et de misère. Si nous possédons encore quelques chaires évangéliques et quelques écoles chrétiennes, ce n'est pas qu'on ait pour cela, de sa bourse, fait les frais nécessaires : on a trouvé ce qu'il fallait en pillant les fondations anciennes, ce qui n'est pas fort méritoire. — Voilà donc comme les hommes se pervertissent aujourd'hui, sans doute par reconnaissance pour ce cher Evangile qui les a libérés des liens du papisme! Leur dureté de cœur est arrivée à ce point qu'elle dépasse tout ce dont l'homme semblait être capable, et paraît plutôt être le fait d'un démon que de chrétiens, de créatures faites à l'image de Dieu. Ce n'est point assez qu'ils jouissent des bienfaits de l'Evangile et qu'ils s'en engraissent en volant, en pillant les églises; il faut, autant qu'il est en leur pouvoir, qu'ils laissent périr, périr de faim et de misère ceux qui les ont comblés de tant de faveurs. Comptez, je vous prie, par vos doigts ce qu'ils ont fait de sacrifices

[1] Wider den Türken. Walch. xx. 2742.

pour l'Evangile, ici et ailleurs, ceux qui se prétendent évangéliques : si l'existence des églises et des écoles n'avait dépendu que de notre générosité, à nous qui vivons dans ce siècle, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus ni écoliers ni pasteurs. Quel jugement pensez-vous que Jésus-Christ portera de cette dureté antichrétienne, quand sera venu le grand jour dont nous vous annonçons l'approche [1] ?

» Nos églises subsistent en paix, notre doctrine est pure, l'usage des sacrements est irréprochable, et partout, Dieu merci, nos pasteurs sont instruits et fidèles : que ne puis-je également louer le goût et l'empressement du public pour les fruits réels de la parole ! Le peuple est froid, le peuple est indifférent, et bien des personnes abusent de la liberté spirituelle pour légitimer leur mollesse et leur sécurité charnelle [2].

» Il n'y a proprement ici ni jugement ni peines : les juges font la sourde oreille et semblent plutôt avoir pour objet de favoriser que de réprimer le mal. Tandis que la moitié de la ville est menacée de ruine, par l'adultère, l'usure, la mauvaise foi et la rapine, il n'est même pas de tribunal pour mettre ordre à tant de misères. Faites entendre des plaintes, la plupart se prennent à sourire : c'est tout simple, ils approuvent cet état de choses et ne sont eux-mêmes pas meilleurs. — Il nous faut, maintenant, prier beaucoup et écrire le moins possible ; car de quel sujet, en effet, pourrait-on s'occuper au milieu de cet entraînement général vers le mal [3] ?

» Il ne serait pas surprenant que l'Allemagne eût, depuis longtemps, péri de fond en comble, quand on songe à l'ingratitude et à cet infernal mépris qu'on y a pour de si grandes grâces. Il y a plutôt lieu de s'étonner que la terre ne se refuse point à nous porter et que le soleil nous éclaire encore. S'il ne restait encore quelques âmes pieuses, en faveur desquelles Dieu daigne nous faire mi-

[1] Kirchenpostille. Walch. XI. 2521. Ce passage, ainsi que le suivant tiré du même ouvrage, se trouve dans un sermon qui ne fut compris dans la Postille ecclésiastique qu'en 1540, et qui, conséquemment, ne fut non plus édité que plus tard.

[2] Epp. ed. Ranner. p. 315. Cæterum Ecclesiæ nostræ tranquillæ sunt, pura doctrina, sincerus usus sacramentorum, docti et fideles ubique pastores Dei gratia. Fructus autem verbi et operum non est similis fertilitas et fervor. Friget populus, et multi libertate abutuntur in torporem et securitatem carnis.

[3] L. c. p. 318, 322. Hic nemo judicat, irascitur, omnes sunt pisces, aut segnissimi judices ac pene patroni. Si dimidia civitas adulteriis, usura, furtis, dolis, fraudibus perdita sit, nemo judicat. Omnes pene rident, vel ipsi potius consentiunt, aut faciunt. — Orandum est multum hoc tempore, scribendum parum ; quæ enim scribantur bona, pene nulla sunt, in tanta malorum undique furia.

séricorde, il y a longtemps que le monde entier eût éprouvé le sort de Sodome et de Gomorrhe [1].

» Dans les premiers temps de la prédication de l'Evangile, les choses étaient du moins supportables; mais, à présent qu'on ne craint plus Dieu, que le vice et l'infamie vont chaque jour en augmentant, et qu'à la corruption s'ajoutent encore l'erreur et les fausses doctrines, à quoi peut-on raisonnablement s'attendre, quand nos turpitudes auront comblé la mesure, si ce n'est au bouleversement du monde ou à quelque autre calamité publique [2]?

» Je ne puis assez déplorer le dégoût que le commun du peuple montre pour l'Evangile, et qui fait qu'on ne s'occupe point de religion, qu'on n'attache aucun prix au sacerdoce et à la prédication de la doctrine, qu'on ne s'inquiète point des terribles suites de la colère divine, et qu'on ne tente absolument rien pour amender ses mœurs et sa conduite. — Parce qu'ils se sentent délivrés des liens dont les garrottait le papisme, faut-il encore qu'ils se débarrassent de l'Evangile, de la loi divine, et qu'ils puissent, en toute sûreté de conscience, agir au gré de leurs désirs [3]?

» Ainsi l'Allemagne, même après la manifestation de cette grande lumière de l'Evangile, se conduit encore comme si le diable la tenait sous sa puissance! La jeunesse s'abrutit et se montre impatiente de toute espèce de discipline; et, quant aux vieux, ils sont livrés à l'avarice, à l'usure et à je ne sais quels autres vices qu'on ne peut même pas dire. Voilà comme on se montre reconnaissant envers Dieu pour les grâces de sa parole [4]!

» Que si vous me demandez quels sont les bons résultats qu'a produits notre doctrine, je vous prierai d'abord de me dire à quoi servirent les exhortations de Loth aux habitants de Sodome, si ce n'est à faire tomber sur eux le feu du ciel, parce qu'ils refusèrent de les entendre? Eh bien, un châtiment pareil est également réservé à ces contempteurs de la parole qui chaque jour s'enfoncent davantage dans la malice et les ténèbres. — En voyant l'ingratitude et la perversité qui se remarquent indifféremment dans toutes les classes, nous sommes parfois tentés de croire, en vérité, que le monde entier est possédé du diable [5].

» Par suite de la propagation de l'Evangile, les paysans se sont portés à un tel degré de licence qu'il n'est à peu près rien qu'ils ne s'imaginent pouvoir faire. Ils ne craignent plus ni enfer ni purgatoire, et sont orgueilleux, grossiers, insolents et cupides, prêts à

[1] Kirchenpostille. Walch. XII. 1238.
[2] Ausleg. des I B. Moses. Walch. I, 382.
[3] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. XIV. 164 und 195.
[4] Ausleg. des I. B. Moses. Walch. I. 2451. — [5] L. c. 2009, 2014.

exploiter tout le monde. « Nous avons la foi, disent-ils, cela doit nous suffire [1]. »

» Tandis que la papauté pesait encore sur le monde, quel roi n'eût donné volontiers un million de florins, quel prince n'en eût donné cent mille, quel gentilhomme n'en eût donné cent, quel bourgeois et quel paysan vingt et dix au moins pour être délivré de ce tyrannique brigandage? Mais, parce qu'on est devenu libre par faveur et sans bourse délier, on n'en fait aucun cas, on ne songe même point à en témoigner à Dieu sa gratitude, et, loin de travailler à se rendre meilleur, on devient chaque jour pire [2].

» Le peuple est vain, suffisant et ne sait ce qu'il veut à force de pétulance : il ne se soucie plus de la pure doctrine; il la méprise même et tombe ainsi dans l'aveuglement de l'ignorance; il ne se laisse arrêter ni par les châtiments, ni par la discipline, ni par les convenances, et se livre à toute espèce de turpitudes, ce qui produit un ordre de chose brutal, diabolique, et qui certainement ne saurait avoir d'avenir [3].

» Nous avons sous les yeux un singulier spectacle : chacun se prétend chrétien et évangélique, et cependant l'on s'adonne sans mesure aux soins du ventre, à l'avarice, à l'usure et à je ne sais quels vices encore [4].

» Supposez une loi qui prescrive en tout et partout le contraire des dix Commandements de Dieu, et vous aurez tout juste la loi qui semble régler le train du monde : tout, oui, tout témoigne du peu de cas qu'on fait de la parole de Dieu et de ses serviteurs; tout n'est que blasphème, libertinage, orgueil et rapine [5] ! »

Une chose sur laquelle le réformateur de Wittemberg ne put jamais prendre son parti et qui lui arrachait souvent des plaintes remplies d'amertumes et de colère, c'était l'état d'abaissement où étaient tombés les prédicateurs protestants, qu'il voyait exposés à tous les genres d'avanies et de mauvais traitements de la part des peuples et des princes. Il ne pouvait comprendre qu'après s'être montré favorable à la doctrine, à ce point que des villes et des nations entières l'adoptèrent d'enthousiasme avec une promptitude et l'on peut dire une légèreté qui n'a pas d'exemple dans les annales du monde, on se refusât à faire les moindres sacrifices pour les propagateurs de cette même doctrine, qu'on leur déniât toute espèce de pouvoir et de moyen d'action en dehors de la prédication

[1] Tischreden. Walch. XXII. 812. — [2] L. c. 686. — [3] Tischreden. Walch. XXII. — [4] L. c. f. 46. 497. — [5] L. c. f. 603.

évangélique, et qu'on ne voulût pas même leur accorder l'autorité, la position et la part d'influence que possédaient les prêtres de l'ancienne Église. Il lui semblait que partout, dans toutes les conditions, dans les conditions élevées comme dans les autres, l'on s'était donné le mot pour opprimer et rabaisser les pasteurs. Il ne pouvait s'empêcher de comparer la position qu'ils occupaient sous la papauté avec leur position actuelle, telle que l'avaient faite, soit les efforts directs et calculés de lui, Luther, et de ses aides, soit le développement naturel des principes qu'il avait enseignés et fait répandre. Il avait si parfaitement réussi à détruire l'ancienne discipline, la confession, le pouvoir de lier, la hiérarchie ecclésiastique, le sacerdoce et le sacrifice de l'autel, que ces institutions étaient déjà devenues choses complétement étrangères à la seconde génération grandie dans le protestantisme. Les liens organiques de l'Église se trouvaient déplacés, relâchés, brisés, le caractère sacramentel de l'ordination nié, rejeté, la succession apostolique interrompue; on avait écrit, prêché, enseigné au peuple, sous toutes les formes et dans des milliers de discours et de volumes, que, depuis la simple distinction entre le laïque et le prêtre, jusqu'à l'institution de la papauté, tout, dans l'économie de l'Église, était contraire aux saintes Écritures, et n'était fondé que sur la tromperie, l'usurpation et le mensonge. Luther (dans son écrit *à la Noblesse chrétienne d'Allemagne*[1]) n'avait-il pas d'ailleurs, dès le commencement, assuré au peuple « que tout fidèle est prêtre et, comme tel, a le pouvoir de juger ce qui appartient ou n'appartient point à la foi chrétienne? » — N'avait-il pas ajouté, conséquemment à ce principe, que tout homme a le droit de prêcher la parole divine? « Il avait ajouté, il est vrai, que personne ne devait le faire sans en être chargé; *et qu'on ferait bien de choisir dans la foule quelques personnes, n'importe lesquelles, auxquelles on pût confier la fonction de prêcher d'office, sauf à la leur reprendre dès qu'on le jugerait convenable*[2]. »

C'est dans le livre qu'il destinait à devenir en quelque sorte le manuel des fidèles, et dont en effet, dans plusieurs églises,

[1] Walch. x. p. 309 et suiv.

[2] Walch. part. xiv. p. 330; part. ix, p. 703. Dans son écrit sur *la manière dont il faut procéder au choix et à l'installation des serviteurs de l'Église*, et

on lisait en chaire des passages au lieu de prêcher, c'est dans son Sermonnaire d'église, surtout, que Luther a développé ces singuliers principes, et recommandé aux pasteurs, avec une insistance et une prédilection toute spéciale, *de soumettre la doctrine au jugement du public, et de reconnaître vrai ce que le public aurait déclaré tel.*

Dans ce même livre, il ajoute que « le pape et ses ministres se sont constitués maîtres absolus des consciences et de la pensée; qu'ils ont supprimé l'institution chrétienne, divine et vraiment apostolique, qui soumettait l'interprétation de la parole aux fidèles, et l'ont remplacée par un système païen et pythagoricien, à l'aide duquel ils peuvent avancer ce qu'ils veulent, sans que personne ait le droit de mot dire et bien moins encore de les reprendre; et que c'est ainsi qu'ils sont parvenus à amortir le génie individuel [1].

« La foi est une puissance qui l'emporte sur tous les docteurs. Voyez, cependant, comment le clergé en use à son égard : non content de la dépouiller de son droit de décider, de juger elle-même, il se l'est approprié, ce droit, ou bien il l'attribue à la force, à la majorité, aux puissances de la terre. Sachez donc, quant à vous, que le pape, les conciles et le monde entier, ainsi que leurs doctrines, sont soumis au jugement du plus humble d'entre les chrétiens ayant la foi, quand ce chrétien ne serait qu'un enfant de sept ans, et qu'ils sont tenus d'accueillir et d'accepter sa manière de voir sur leurs doctrines et leurs lois [2].

» Or, remarquez combien nous sommes fous, et combien nous comprenons peu les œuvres et les merveilles de la puissance divine, nous qui méprisons les chrétiens vulgaires, et nous figurons que les savants et les gros bonnets seuls sont capables d'interpréter la parole et de discerner la vérité, tandis que Jésus-Christ ne fit pas difficulté de placer un païen, à cause de sa foi, même au-dessus de ses disciples. C'est aux personnes et au rang qu'elles occupent que nous nous attachons, et non pas à la parole de Dieu et à la grâce; aussi sommes-nous exposés à toutes les erreurs qu'entraîne la considération des personnes. On prétexte que l'Eglise chrétienne et les

dans celui intitulé : « *Qu'une société ou paroisse chrétienne a le droit et la puissance de juger les doctrines, de nommer et de révoquer ses pasteurs*, Luther accordait à ses auditeurs une suprématie entière sur ses pasteurs, avec le droit de les surveiller et de les diriger; et, pour que ces principes fussent connus de tout le monde, il eut soin de les publier en langue vulgaire.

[1] Walch. XI, 210. — [2] Walch. II, 452.

conciles ont décidé ceci ou décidé cela, qu'ils ont avec eux le Saint-Esprit et partant ne sauraient se tromper : je vous dis que Jésus-Christ se trouve avec ceux qu'on méprise, et qu'il laisse aller à tous les diables les personnes et les conciles [1]. »

Le peuple prouva bientôt surabondamment qu'il avait parfaitement compris ces principes, et savait également bien les mettre en pratique : il y eut, dès lors, beaucoup de villes et de villages où l'on prit le parti de n'engager le pasteur que pour un temps déterminé, le plus souvent assez court, pour un an par exemple, après lequel ses fonctions cessaient de droit et lui-même était congédié. Il arriva, par une suite non moins naturelle, qu'un grand nombre des nouveaux croyants, assurés de leur prétendu droit et de leur vocation sacerdotale, se mirent réellement dans la tête d'interpréter eux-mêmes l'Écriture et de juger l'enseignement des prédicateurs; qu'ils regardèrent un clergé comme assez inutile, et se montrèrent conséquemment fort mal disposés à faire les frais nécessaires à l'entretien des pasteurs. Plus les fonctions ecclésiastiques et la direction des âmes étaient restreintes et limitées, la mission sacerdotale renfermée dans les seuls travaux de la chaire, la prédication soumise au jugement personnel et à l'appréciation individuelle des auditeurs, plus aussi le clergé protestant baissait dans l'opinion publique, et moins l'on se montrait d'humeur à s'imposer des sacrifices pour l'entretien du culte. Le pasteur ne tenant point sa mission d'une autorité ecclésiastique, était, comme tout autre fonctionnaire public, l'employé de la commune ou du pouvoir civil : ses fonctions se bornaient à expliquer la Bible, ce que de simples fidèles, dans la paroisse, pouvaient souvent faire aussi bien que lui, et quelquefois mieux que lui; et comme d'ailleurs ses devoirs d'époux et de père absorbaient une grande partie de son temps et de son activité, en même temps qu'ils augmentaient ses besoins et conséquemment sa dépendance, il en résulta que l'état ecclésiastique perdit de plus en plus de son prestige aux yeux des hommes, et finit par ne plus être considéré que

[1] Walch. XI. 664.

comme un métier, une manière comme une autre de gagner sa vie et de se faire une existence.

Nous allons donner ici une série de passages empruntés aux écrits de Luther, et où cette situation se trouve parfaitement mise en lumière.

» Cette ville de Wittemberg donnait autrefois, par an, plus de mille florins aux moines, sans compter ce qu'elle dépensait pour les prêtres séculiers; il n'est même pas de pauvre village à qui il n'en coûtât chaque année une somme ronde de la même manière. Je ne dirai rien de ce qu'on dépensait en messes et en pèlerinages à Saint-Jacques. On croyait alors pouvoir aller ainsi à Jésus-Christ; malheureusement Jésus-Christ n'y était point. Il y est aujourd'hui; mais la noblesse dit: « Que nous importe qu'il y ait ou non des pasteurs! Ne savons-nous pas comment on se sauve et se justifie? Pour prier, non plus que pour faire son salut, il n'est besoin de prédicateurs [1]. »

» Mais les paysans, aussi bien que les bourgeois et les personnes de qualités, se vantent ainsi de pouvoir se passer de ministres. Ils disent qu'ils aiment mieux être privés de la parole de Dieu que d'avoir la charge d'un homme inutile, et qu'ils ne dépenseront point un liard pour cet objet, dût-on, à ce prix, leur faire entendre toutes les prédications du monde. C'est qu'ils ont un autre Dieu à qui maintenant ils rendent leurs hommages: ce sont leurs écus. L'argent est leur vie, l'argent est leur paradis. — On ne peut leur faire un reproche de ne point avoir la vie chrétienne en estime, de ne faire cas ni du baptême ni de la prédication, ni des pasteurs ni des prédicateurs: ils vivent comme ils pensent; ils sont des pourceaux, croient ce que croient des pourceaux, et crèveront un jour comme des pourceaux [2].

» Un pauvre pasteur de village est, aujourd'hui, l'homme le plus méprisé de la terre: il n'est pas de sale paysan qui ne le considère comme de la boue, comme de la m...., et qui ne se croie en droit de le fouler aux pieds [3]. »

» Tel est partout le sort de ce cher Évangile: à peine les gens en ont-ils pris connaissance qu'ils deviennent pires qu'ils n'étaient. On se remue, on s'agite, on ne songe qu'à faire du bruit, et l'on se crée tant d'affaires qu'on n'y peut plus suffire. Cela ne peut du reste aller différemment. Que personne donc ne se scandalise en voyant ce qui se passe dans ce monde, en voyant que pay-

[1] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII. 2458. — [2] Ausleg. des I B. an d. Cor. Walch, VIII. 1290. — [3] Ausleg. des 45 Ps. Walch. V. 577.

sans et citadins sont tellement travaillés par l'avarice et l'orgueil qu'ils traitent leurs pasteurs plus grossièrement et avec plus de mépris que la valetaille [1].

» Tandis qu'autrefois ils reconnaissaient être de pauvres pécheurs tout couverts d'iniquités, ils veulent aujourd'hui, tous, se faire passer pour autant de petits saints. De beaux saints, vraiment! tellement remplis de suffisance et d'orgueil, qu'ils ne sauraient vivre en paix avec personne! Le monde est aujourd'hui plein de ces gens, bourgeois, paysans ou gentillâtres, de ces derniers surtout qui, ayant appris dans notre Évangile, où ils ne dédaignent pas du moins de venir puiser des consolations, que Dieu est miséricordieux aux pécheurs, refusent de se laisser reprendre, bien qu'ils se conduisent de telle sorte que la sainte parole nous défende de garder le silence. Ils refusent de prendre pour eux-mêmes les menaces que Dieu adresse aux pécheurs, et disent avec le Pharisien : *Je ne suis pas comme les autres; quiconque prétend le contraire, se rend injuste à mon égard*. Et quand on leur reproche les fautes où ils tombent, ils prétendent qu'on s'attaque à leur autorité qu'on tend à pousser les esprits au désordre, à la révolte, etc. — En somme, ils veulent qu'on ne leur parle que de choses qui leur soient agréables à entendre; et ne point obtempérer à leurs désirs, c'est manquer à l'Évangile [2].

» Ils ne veulent point absolument, ces prétendus évangéliques, que les pasteurs se permettent de les reprendre; pour peu qu'on ait l'audace de censurer leur conduite, ils murmurent et sont tout prêts à vous rompre en visière. Qu'on leur parle de liberté, à la bonne heure! Mais qu'on se garde de stigmatiser, en leur présence, les péchés et ceux qui les commettent [3]!

» Il n'est plus, aujourd'hui, ni ordre ni discipline, ni respect ni pudeur; en compensation, la licence est portée à son comble, tant parmi les paysans que parmi les nobles. Que si l'on se hasarde de blâmer une telle manière d'être, ils en font, à dessein, pis encore, sachant bien que l'impunité leur est assurée, quoi qu'ils fassent. Serions-nous, par hasard, arrivés au temps dont il est parlé dans le prophète Amos, chap. v, 13, *temps tel que le sage sera réduit à garder le silence?* — Tout cela, je le répète, est la faute des princes et, en général, de l'autorité civile qui a négligé d'y mettre ordre [4].

» Avant que l'Évangile n'eût été annoncé, personne, parmi les détenteurs du pouvoir, ne savait dire un mot en faveur de l'auto-

[1] Hauspostille. Walch. XIII. 2101. — [2] Kirchenpostille. Walch. XI. 2029. — [3] Ausleg. d. Propheten. Walch; VI. 285. — [4] Ausleg. d. 82 Ps. Walch. V. 54.

rité; et maintenant que l'Évangile l'a recommandée au respect et élevée dans l'opinion des hommes, leur autorité, ne voilà-t-il pas que ces orgueilleux veulent se placer au-dessus de Dieu même et de sa parole, et nous prescrire, à nous ministres de l'Évangile, ce que nous devons prêcher et croire? Si parfois il nous arrive de leur adresser une parole de blâme, cela s'appelle, chez eux, exciter à la révolte[1]!

» Oh! ces grâces, cette liberté les chatouillent si agréablement, ces Grands, qu'ils ne savent comment en abuser! Sous le prétexte de défendre et de protéger le clergé, ils persécutent cet Évangile qui les a faits ce qu'ils sont aujourd'hui, des seigneurs et des dieux, par rapport aux pasteurs. Malheur au clergé, qu'ils ont, comme ils disent, soutenu de leur protection! Cette protection lui a coûté si cher, à ce clergé, qu'il en est encore tout épuisé, tout brisé, tout anéanti. Afin de mieux témoigner, sans doute, leur reconnaissance à ce précieux Évangile qui leur a été si favorable, ils défendent à ses ministres de leur adresser des avis sur leurs défauts et de les troubler dans leur vie licencieuse. O la bonne idée qui leur est venue pour se garantir des exhortations importunes! Ils ont imaginé d'accuser de rébellion et d'insubordination envers l'autorité dont ils sont revêtus de droit divin, quiconque désapprouve leur conduite et se permet de la reprendre. Or donc, à présent qu'on est affranchi de la tyrannie ecclésiastique, ne serait-il pas aussi commode de se délivrer de l'Evangile lui-même et de ses censures, de manière à ce qu'on pût agir à sa guise, sans craintes ni dommages[2]?

» Ils nous reprochent de faire les grands seigneurs, et de nous attribuer une importance supérieure à la leur : eh, mon Dieu! qui ne sait que le pasteur, en chaire, ne peut dire un mot qui les froisse, sans qu'aussitôt on ne pousse des cris d'alarme et de colère contre l'ambition des gens d'Eglise? Ils n'en savent pas même encore assez, les grossiers lourdauds, pour faire la distinction de la sainte parole d'avec la personne du prédicateur, qui n'en est que l'interprète ou l'organe[3]!

» Combien n'est pas commun aujourd'hui, dans toutes les conditions, parmi les princes comme comme parmi les nobles, les bourgeois et les paysans, ce vice d'orgueil qui empêche les gens de se laisser reprendre! Ils se punissent plutôt eux-mêmes, et jugent le Saint-Esprit dans la personne de ses ministres. Ils estiment la valeur de la prédication d'après l'importance de la personne, et

[1] Ausleg. d. 101 Ps. Walch. v. 1261. — [2] Ausleg. d. 82 Ps. Walch. v. 1628. — [3] Catechetische Schriften. Walch. x. 1050.

raisonnent à peu près en cette manière : Ce prédicateur est pauvre et peu considéré; de quel droit se permettrait-il de me reprendre, moi qui suis prince, gentilhomme, magistrat? Plutôt donc que de le souffrir, ils fouleront aux pieds prédicateur, sacerdoce et sainte parole [1].

» Depuis que la tyrannie du pape a cessé parmi nous, il n'est personne qui ne méprise la pure et salutaire doctrine : ce n'est plus à des hommes que nous avons affaire, mais à de vraies brutes, à une race bestiale. Le nombre des prédicateurs pieux et fidèles va tous les jours en diminuant : il en résulte que chacun vit comme il l'entend et agit de même [2].

» Tel est donc le sort de l'Evangile! à peine a-t-on commencé de le répandre que déjà l'on se refuse à contribuer à l'entretien de ses ministres et de ses écoles. On ne songe qu'à tromper le prochain; on ne montre de goût que pour le brigandage et la rapine : on dirait que la sainte parole a la propriété de convertir les hommes, d'un seul coup, en autant de brutes sauvages et furibondes [3].

» On s'attache d'abord à l'Evangile avec une remarquable ardeur : on s'imagine ainsi se donner l'importance d'un pape, d'un évêque, d'un prince, d'un grand seigneur. Mais vienne le moment de faire quelque léger sacrifice en faveur de cet Evangile, on ne trouve plus personne; chacun prétend demeurer libre, libre comme l'oiseau dans l'air. Quels pauvres disciples s'est faits là l'Evangile! des disciples qui lui tournent le dos, s'ils n'y trouvent de suite profit et liberté charnelle. On peut voir comme déjà nos paysans font bon marché de la Parole, depuis qu'on leur a dit qu'elle n'a point pour objet d'enrichir les fidèles. Et les nobles, voyez-vous avec quelle insolence ils traitent les pasteurs, comme ils les tyrannisent, les foulent aux pieds et les expulsent de chez eux? A la ville, l'Evangile n'est pas dans un état plus prospère; il y a, comme à la campagne, beaucoup d'ingrats et très-peu d'âmes vraiment reconnaissantes [4].

» En laissant les ministres de la sainte Parole sans moyens d'existence, le démon ne se propose qu'une chose, c'est de nous forcer, par le besoin, à déserter l'Eglise, c'est de replonger le pauvre peuple dans la vie animale, c'est, en un mot, de faire tomber l'Evangile. C'est lui, c'est le démon qui pousse les magistrats, dans nos villes, et les gentilshommes, dans nos campagnes, à piller, à voler, pour en faire un coupable usage, ces biens ecclésiastiques, unique-

[1] Ausleg. d. I. B. Moses, Walch. I. 690. — [2] Ausleg. d. I. B. Moses, Walch. I, 615. — [3] Walch. VIII, 2815. — [4] Ausleg. d. Ev. Johannes. Walch. VII, 2521.

ment destinés à pourvoir aux nécessités des défenseurs, des ministres de l'Evangile [1].

» On sait les fourberies dont nous étions dupes sous le papisme, et auxquelles nous consacrions nos hommages, nos biens, notre labeur et notre existence entière ; et cependant cette connaissance ne nous empêche ni de mépriser, ni de persécuter, avec la dernière ingratitude, ce précieux Evangile et les pieux ministres qui sont les dispensateurs de ses trésors. Tandis qu'on avait autrefois à l'engrais une multitude de pourceaux, auxquels, par dessus le marché, il fallait encore rendre les souverains honneurs, c'est à grand' peine si l'on consent, aujourd'hui, à entretenir misérablement un digne et pieux pasteur qui nous enseigne, dans toute sa pureté, la parole divine. Que dis-je ? Il en est un grand nombre de ces ministres de la Parole, qu'on méprise et qu'on abandonne à ce point, qu'on les laisse en proie à toutes les horreurs du dénûment, et qu'ils périssent littéralement de besoin et de misère [2]. — On les traque presque partout comme des bêtes fauves ; que si l'on n'en vient point ouvertement à les chasser, on les opprime et l'on s'en débarrasse, au moins, par la misère et la famine [3].

» Il n'est pas un lieu, dans tout le duché, d'où il ne me vienne des plaintes à cet égard. C'est une sorte de persécution sourde et clandestine, plus dangereuse cent fois qu'une hostilité déclarée, qu'on exerce ainsi contre notre Eglise, par le délaissement et la misère où l'on abandonne les ministres du culte et par le mépris et la haine qu'on leur témoigne. — Il faut que, parmi nous, la sainte Parole périsse en pleine paix par le seul fait du dédain, de la haine qu'on a pour elle, et de la famine qu'on fait souffrir à ses défenseurs. Il est vrai que la punition que mérite une telle ingratitude ne s'est pas longtemps fait attendre : déjà nous voilà décimés par la disette et les maladies pestilentielles ; et bientôt, peut-être, le serons-nous davantage encore par la guerre et toutes les misères qu'elle entraîne, si nous n'avons hâte de venir à résipiscence.—Les hommes qui nous gouvernent finiront par priver le pays entier de ses pasteurs : ils s'en débarrassent par la famine, si ce n'est par les mauvais traitements qu'ils leur prodiguent, et sur lesquels je veux garder le silence [4].

[1] Ausleg. d. Br. an die Galat. Walch. VIII. 2816.

[2] Tischreden. Walch. XXII. 1412. — [3] Kirchenpostill. Walch. XII. 1219.

[4] Luther's Briefe, gesammelt v. Schütz an Kordatus. 1530. t. II. p. 191. Adeo me obruunt istiusmodi querelæ in toto nostri principis ducatu. Genus est persecutionis clandestinæ et nocentissimæ, ita ministerium nostrum contemni, odio haberi et incessi deinde et fame extingui. — Intra nostros sub pace oportet contemptu, odio et fame verbum extingui, ideo etiam et pœna hujus malitiæ mox

» Ce n'est point un mauvais signe, de ce que le diable se donne tant de mouvement et de peine pour empêcher qu'on ne nourrisse maintenant un pasteur, un seul pasteur, là même où naguère on entretenait grassement des moines par centaines. Ceux-ci se montrant ses serviteurs fidèles, c'était bien le moins qu'il songeât à son Eglise : c'est pour cela qu'il se conduisait en pourvoyeur si généreux à l'égard des couvents et, en général, des maisons religieuses. Aujourd'hui qu'il voit qu'on tend à diminuer sa bande, il se débat tant qu'il peut, comme un beau diable, c'est le cas de le dire. Il nous a traités magnifiquement, nous aussi, tant que nous avons été ses esclaves; mais aujourd'hui que nous prêchons l'Evangile, il détourne sa corne d'abondance et nous laisse dans la détresse [1].

» On peut voir, à tout moment, à la manière d'agir des paysans, des bourgeois et des nobles, quelle reconnaissance on est prêt à témoigner à Dieu et à l'Évangile pour la liberté dont nous lui sommes redevables. On ne se priverait pas d'un liard pour favoriser la prédication de la sainte parole; au lieu de cela, l'on pille les églises, on leur dérobe les biens dont les ont gratifiés nos ancêtres. Les paysans trouvent que c'est une charge bien lourde, quand ils sont dans le cas de réparer l'enclos de leur pasteur; mais ils l'obligent à faire, comme eux, sa corvée, et à garder les vaches et les pourceaux, comme s'il était un des leurs.—Chacun, sous le règne de l'Évangile, ne veut faire que ce qui lui plaît : ce n'est point assez de mépriser ses pasteurs, il faut encore les maltraiter, et c'est en effet ce qu'on fait. Les gens du peuple, aujourd'hui, ne se trouvent pas seulement exemptés de cette obligation de fournir les Églises de cierges, qui naguère était presque entièrement à leur charge, ils sont encore délivrés de toutes les autres espèces de sujétions auxquelles ils étaient soumis sous le papisme : c'est gratuitement, sans être tenus à aucune espèce de charges, qu'ils jouissent de la lumière de notre Evangile. On devait croire qu'ils s'efforceraient du moins d'en témoigner à Dieu leur reconnaissance; mais c'est là le moindre de leurs soucis : ils deviennent plus sauvages, plus impudents; c'est là le seul changement dont, jusqu'à présent, ils aient donné des marques [2].

» On dirait qu'on s'est donné le mot pour faire périr de faim tous les ministres de l'Évangile ; tant est grande la mauvaise volonté qui se remarque chez tout le monde, chez les personnes de condition,

sequitur, et magis sequetur, scilicet fames, quæ cœpit jam, et pestilentia, forte et gladius, si ita pergent. — Brevi erit, ut isti proceres ducatum reddant vacuum istis ministris verbi, quos sola fame expellent, ut taceam injurias.

[1] Pred. über d. I. B. Moses. Walch. III. 620.

[2] Hauspostill. Walch. XIII. 2536.

aussi bien que parmi les bourgeois et les gens de la campagne [1].

» Pour empêcher, sans doute, que nous nous enorgueillissions des dons que nous avons reçus en si grande abondance, Dieu se plaît à nous humilier par le mépris et l'ingratitude de nos propres adhérents, nobles, bourgeois et paysans, dont l'inimitié et le mauvais vouloir pour l'Évangile sont du reste d'autant plus funestes qu'ils se montrent moins à découvert : mieux vaudraient, cent fois, des ennemis déclarés que des amis pareils.—Il en est sans doute encore plus d'un, parmi les nôtres, qui respecte en nous le ministère dont nous sommes revêtus; mais pour une personne de cette espèce, combien n'en est-il pas qui nous haïssent, nous méprisent et nous persécutent [2]?

» C'est vraiment un affligeant spectacle que de voir comme aujourd'hui l'Église est dépouillée, volée par ses propres enfants. Si l'on ne lui donne rien, par contre on la pille outre mesure. Autrefois les rois et les princes se faisaient un devoir de la doter et de l'enrichir; maintenant, au contraire, ils la volent au point de n'y laisser que les murs. Les Églises sont aujourd'hui plus misérables, plus délabrées, plus trouées que ne l'était certainement le manteau de Diogène. Ne dirait on pas qu'on va se ruiner, si l'on se prive de quelques sous pour la nourriture des pauvres et la solde des serviteurs de l'Eglise [3]?

» Du temps qu'on était encore au service du diable et qu'on déshonorait le précieux sang du Sauveur, toutes les bourses étaient ouvertes : on donnait pour les Eglises, pour les écoles et pour toutes les abominations quelles qu'elles fussent, sans observer de mesure; mais à présent qu'il s'agit de fonder, que dis-je, de fonder? d'entretenir le dehors seulement de véritables écoles et de vraies Eglises, où nous savons positivement qu'on enseigne la parole de Dieu et qu'on honore le sang et le martyre de Jésus-Christ, personne ne donnerait une obole, et les bourses sont tenues fermées à triple fermoir [4].

» Pendant qu'on servait encore le diable sous la bannière du pape, tout le monde était charitable et miséricordieux; et non-seulement on donnait, mais on donnait à deux mains, avec joie, avec piété,

[1] Ausleg. d. Propheten. Walch. vi. 967.

[2] Lutheri opp. lat. Ind. iv. F. 478. b. (Deus singulari gratia hodie) contemptu et ingratitudine nostrorum hominum, rusticorum, civium et nobilium, nos obruit (quorum inimicitia et persecutio contra Evangelium, ut est occulta et intestina, ita nocentior est, quam hostium, qui palam illud persequuntur), ne de donis nostris superbiamus. — Sunt quidem aliqui ex nostris hominibus, qui nos reverentur propter ministerium verbi, sed ubi unus est, qui nos reveretur, vicissim centum sunt, qui nos oderunt, contemnunt et persequuntur.

[3] Tischreden. Walch. xxii. 2042. — [4] Catechetische Schriften. Walch. x. 530.

pour l'entretien d'un culte basé sur le mensonge. Aujourd'hui qu'on a tant de motifs pour montrer de la charité, pour être généreux et reconnaissant envers ce Dieu qui nous a gratifiés de son saint Évangile, il n'est personne qui ne chante misère et qui ne se crût menacé de périr s'il donnait seulement une obole. Ce n'est plus à donner, mais à prendre qu'on est constamment disposé, sous le règne de l'Évangile. Il n'était autrefois pas de ville qui, selon son importance, n'entretînt richement un ou plusieurs monastères, sans compter ce qu'on y dépensait en messes et en autres fondations pieuses; maintenant qu'il n'y est question que de nourrir, non de ses propres deniers, mais de ce qui reste des biens du papisme, deux ou trois personnes occupées à prêcher la parole de Dieu, à *distribuer* les sacrements, à visiter, à consoler les malades et à instruire la jeunesse dans les bonnes mœurs et la vie chrétienne, on trouve la charge bien pesante [1].

» Soit qu'il s'agisse de sacrifices ou de conseils seulement, personne ne veut rien faire, ni pour les serviteurs de l'Église, ni même pour les écoles. — Pour défendre l'erreur, le mensonge et le culte des idoles on contribuerait de son dernier écu, avec empressement même et bonne grâce, ainsi qu'on le peut voir dans le papisme, où l'on fonde un si grand nombre d'autels, de chapelles, de couvents, de cathédrales et d'évêchés, avec les rentes nécessaires à leur entretien, bien que tout cela ne serve qu'à mieux établir le règne du diable et de l'enfer [2].

» Des gens qui, tandis qu'ils marchaient dans l'ignorance et les ténèbres, acceptaient avec docilité tout ce qu'on se plaisait à leur débiter, et se dépouillaient de leur dernier sou sans jamais se permettre une plainte, ces mêmes gens, maintenant qu'on leur a dessillé les yeux, afin qu'ils puissent se reconnaître eux-mêmes et voir la conduite qu'ils ont à tenir, ont tellement appris à voir clair dans leurs affaires, qu'ils seraient plus disposés à accaparer tous les trésors de la terre qu'à se désemparer d'un seul liard [3].

» Quelque part qu'on regarde, on ne voit partout qu'iniquités et ingratitude envers notre cher Évangile: ce sont les rois, les princes et les grands qui, tout en se haïssant, se déchirant, se dévorant les uns les autres, oppriment et dévastent les pays même qu'ils sont chargés de protéger et de défendre, et ne songent à rien moins qu'à travailler à l'union chrétienne, à venir en aide à notre pauvre Allemagne et à procurer à l'Eglise un refuge contre les menaces du Turc, du pape et du diable; ce sont les nobles occupés, unique-

[1] Kirchenpostille. Walch XI. 1758. — [2] Ausleg. Galaterbriefs. Walch. VIII. 1763. — [3] Ausleg. d. Ev. Matthæus. Walch. VII. 779.

ment occupés à amasser, à accaparer, à voler tout ce qu'ils peuvent, à l'Etat, au pauvre peuple et, avant tout, à l'Eglise, foulant aux pieds pasteurs et prédicateurs, comme si c'était une race maudite; ce sont enfin les bourgeois et les gens de la campagne, pleins d'avarice, de cupidité, de grossièreté, d'indiscipline, et tellement dépourvus de respect et de retenue, que la terre, effrayée de tant de scandale, est prête à invoquer elle-même la vengeance du Ciel [1].

» Sous la papauté, il n'y avait ni mesure ni fin aux dons et cotisations de toutes espèces destinées à entretenir un culte faux et riche en mensonges. — Le diable avait alors beau jeu contre Jésus-Christ; il savait bien ce qu'il faisait, le rusé serpent, en poussant les gens à une générosité, à des aumônes, à des donations idolâtres, qui devaient servir aux abominations qu'on prêchait alors partout aux peuples. De là vient que les chanoines, les évêques et les abbés étaient abondamment pourvus de toutes choses, bien qu'ils n'existassent que pour la perte et la ruine du monde. Il leur était facile de devenir gros, gras et robustes; tandis que nous, qui répandons avec zèle et fidélité la pure doctrine, et qui ne cherchons autre chose que le bien et le salut de l'Allemagne, nous sommes poursuivis par la haine acharnée des hommes de toutes les classes, qui nous arracheraient de la bouche le peu de pain que nous mangeons, s'ils en avaient le pouvoir. S'il existe encore, çà et là, quelques princes dont la charité soutienne et entretienne l'Eglise, c'est que l'Esprit saint a sans doute touché leurs cœurs : la plupart des autres ne sont que des brigands occupés à nous voler et à tout envahir. N'est-ce pas une chose digne de pitié que de voir, dans nos campagnes, un si grand nombre de pasteurs mourir de faim et de soif et n'avoir même pas de quoi acheter une pauvre chemise, tandis que les nobles, non contents de s'approprier les biens des églises et des couvents supprimés, osent porter la main jusque sur les biens affectés à l'entretien des presbytères [2] ? »

Ainsi qu'ont fait plusieurs autres de ses contemporains, Luther signale aussi la fréquence de certains vices qui, naguère, étaient, sinon complétement ignorés, du moins extrêmement rares, et qui ne devinrent bien communs qu'après l'établissement du protestantisme : de ce nombre étaient l'avarice, la cupidité, la débauche, l'ivrognerie et l'orgueil. Il ne peut, enfin, s'empêcher d'avouer que la nouvelle génération, élevée dans les principes de sa doctrine, ne lui donne, par sa présomp-

[1] Kirchenpostille. XII. 1238. — [2] Ausleg d. I B. Moses. Walch. II. 1811.

tion, sa grossièreté et ses mœurs dissolues, de graves préoccupations pour l'avenir de l'Allemagne.

« Je n'aperçois de tous côtés, dit-il, que des choses faites pour m'affliger l'âme : je crains fort que nos dédains et notre incroyable ingratitude ne finissent par nous faire enlever la parole de la grâce. On ne veut plus secourir les pauvres, on ne veut plus même entendre parler de bonnes œuvres ; on ne cherche en tout et partout que ses avantages personnels, et on les poursuit avec fureur dans quelque lieu qu'on les aperçoive. Une inflexible fatalité entraîne le monde [1].

» Voilà en quoi, pour la plupart, se résume la sainte parole : *Jésus-Christ nous annonce la liberté dans son Évangile ; donc mangeons, buvons et moquons-nous du travail.* Cela dit, on s'applique à amasser tant qu'on peut et tout ce qu'on peut, dans le seul but de se remplir la panse. Des paysans qui ne savent point compter jusqu'à cinq, sont cependant assez habiles pour s'approprier de belles terres arables, des prés, des bois appartenant aux communautés religieuses, et pour s'abandonner, sous la protection de l'Evangile, à tout l'entraînement de leurs désirs. Et ces gens-là, cependant, veulent être chrétiens : vraiment il y a là de quoi perdre patience [2] !

» Qu'on dise ou qu'on prêche aujourd'hui n'importe quoi, c'est à peu près de même, on ne s'en embarrasse guère, dans les conditions élevées non plus que dans les basses classes. On en est venu à ce point que les vices les plus grossiers, l'ivrognerie et la débauche, ont cessé d'être imputés à déshonneur et passent pour des signes de gaîté, de belle humeur. Au nombre des vices qui sont maintenant comptés parmi les vertus, se trouve l'avarice, aujourd'hui si commune, qu'il n'est prince, gentilhomme, bourgeois ni paysan, qui ne passe pour en avoir sa bonne part. Tous, grands et petits, depuis le prince jusqu'au valet, ne sont occupés qu'à amasser, qu'à thésauriser, qu'à liarder : on vous écorcherait vif, pour peu qu'on y trouvât du bénéfice. — *Sous la papauté, du moins, les gens étaient charitables et, pour donner, ne se faisaient point tirer l'oreille ; maintenant, sous l'Évangile, au lieu de donner, on se dépouille les uns les autres*, et l'on croirait n'avoir rien si l'on n'avait en outre, à soi seul, tout ce qu'ont les autres. Plus on prêche l'Évangile, plus on travaille à le répandre, et plus les hommes s'en-

[1] Lutheri epp. ex Buddei coll. Spalatino 1536. p. 254. Video ubique, quæ me discrucient, ita ut metuam brevi a nobis verbum gratiæ ereptum iri propter incredibilem ingratitudinem et contemptum. Niemand will mehr guts thun und armen helffen, interim nostra quærimus usque ad furorem. Wolan fatum urget mundum.

[2] Ausleg. d. Ev. Johannes. Walch. VII. 1898.

foncent dans l'avarice et dans l'orgueil. Dire qu'ils sont possédés du malin, ce ne serait vraiment pas assez dire [1].

» Vos fripons (paysans, bourgeois et gentilshommes) sont aujourd'hui plus avares, plus indisciplinés, plus corrompus, moins repentants de leurs fautes et, en général, moins convertis qu'ils ne le furent jamais sous le papisme [2].

» Si, dans la prédication, on leur parle de la foi, comme il est du devoir de le faire, la plupart la comprennent d'une façon grossière, et se font de la liberté spirituelle une licence charnelle. Celui-ci se livre à son avarice, un autre à la sensualité, à la gourmandise et à l'ivrognerie, un troisième à l'orgueil et à la vanité : il n'est personne qui fasse ce que les exigences de son état commandent, personne enfin qui serve le prochain par charité, par amour. Ces indignités me sont si sensibles et me mettent de si mauvaise humeur, que je me prends parfois à regretter de n'avoir pas laissé ces pourceaux ignobles et gloutons sous la tyrannie du pape. Il est impossible, en vérité, que cette populace sauvage et échappée de Gomorrhe continue à être régie par le doux et pacifique Évangile [3].

» Il se trouve encore aujourd'hui une foule de gens qui s'imaginent sérieusement que l'Évangile ne sert qu'à la vie temporelle et n'a d'autre objet que de leur procurer les moyens de se remplir le ventre et de satisfaire leurs désirs. Cette opinion est encore si générale, qu'elle m'a presque dégoûté de prêcher et d'enseigner. *Ils* se rendent au prêche, comme s'ils étaient réellement disciples de l'Évangile; mais qu'on y regarde un peu de près, et l'on n'a pas de peine à voir qu'ils ne sont, au fond, occupés que d'une chose, de soigner leurs intérêts propres, et de contenter les immenses besoins de leur ventre. L'Évangile n'est réellement pour eux qu'un code *de gastronomie, un livre dans lequel on peut apprendre à bien manger et à bien boire. Et cette manière de voir est générale, et se remarque dans les conditions les plus élevées comme chez les gens de l'état le plus humble.* — Le prince, les grands, les personnes de distinction, les fonctionnaires publics, les bourgeois et les paysans ne voient tous également dans l'Évangile qu'un sermon au profit de leurs appétits harnels [4].

» Parce que l'Évangile prescrit de faire le bien par amour de Dieu et du prochain, sans aucune vue d'intérêt propre, on ne trouve plus personne qui consentit à vous rendre service ou seulement à vous aider d'un conseil. Autrefois, sous le papisme, on donnait outre mesure; car on pensait alors qu'on serait traité selon ses œuvres

[1] Hauspostill. Walch. XIII. 1572, 1584. — [2] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII. 2527. — [3] Ausführl. Erkl. d. Epistel an die Galater. Walch. VIII. 2680. — [4] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VII, 1896.

et suivant qu'on aurait donné davantage : on se faisait de ses dons une justice temporelle. Mais comme aujourd'hui, sous la lumière de l'Évangile, il n'est plus question de nos mérites personnels, on ne se soucie non plus de donner aux églises que de se rendre service les uns aux autres[1].

» Les choses en sont venues à ce point, qu'on ne croit pouvoir assez montrer de prétentions et d'orgueil, et qu'il n'est presque plus un individu qui veuille encore se soumettre ou qui se croie obligé de céder le pas à personne. Le pouvoir civil est d'ailleurs devenu si impnissant, si faible, qu'il n'y a pas d'espoir, si Dieu ne s'arme de sa foudre et ne lui vient en aide[2], qu'il puisse réussir à mettre un frein à tant d'insolence.

» Les paysans et les artisans eux-mêmes, par leur cupidité, leurs vols, leurs rapines, leur insubordination et leur vie licencieuse, ont, depuis longtemps, mérité qn'on leur inflige une punition exemplaire. Ils l'ont surtout mérité depuis qu'on a commencé de prêcher l'Évangile et qn'on leur a fourni l'occasion de s'enrichir et de se délivrer des mendiants et des concussionnaires de toutes sortes. Ils se figurent n'avoir plus, maintenant, aucune espèce de sacrifices à s'imposer en vue de leurs croyances religieuses, et n'avoir rien de mieux à faire qu'à amasser de la fortune, n'importe le moyen, pour se livrer ensuite à leur aise aux folles joies et aux douceurs de la vie matérielle. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, que le fruit de leur avarice et de leurs rapines devienne donc la proie du soldat et des exacteurs; que ce qui leur donna tant de peine à amasser ne leur rapporte même pas une parole de reconnaissance; que les princes les traitent sans miséricorde et les dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, pour en enrichir leurs oppresseurs! « Quod non tollit Christus, tollit fiscus[3]. »

» Tous les genres d'excès ont aujourd'hui pris le dessus dans le monde : il n'y a plus de modération nulle part et dans rien; c'est un luxe d'habillements, de fêtes, de repas; et en général de dépenses, qni dépasse toutes les bornes et qui ne peut manquer de ruiner la ville et les campagnes. Personne ne se trouve bien dans la condition où il est né : le paysan imite le gentilhomme, et le gentilhomme veut faire comme le prince. A peine se voit-il encore quelques rares exemples de tempérance et de modestie; tellement le sérieux de la vie, l'ordre et la discipline sont passés d'usage[4].

» J'ai presque entièrement désespéré de l'Allemagne quand j'y ai vu la noblesse, les princes, les magistrats, les villes et les villages,

[1] Ausleg. des Ev. Johannes. Walch. VIII, 946. — [2] Kirchenpostill. Walch. XII. 899. — [3] Wider den Türken. Walch. XX. 2718. — [4] Kirchenpostill. Walch. VII. 797.

tout le monde littéralement envahi par cette espèce de Turcs ou plutôt de diables incarnés qu'on appelle l'usure, l'avarice, la tyrannie, la discorde, et par tout ce flot de perfidie, de malice et d'iniquités, accompagné du mépris et d'une ingratitude inouïe pour la parole. Soumis au joug tyrannique de ces Turcs intérieurs, comment pourrions-nous, au besoin, lutter avec succès contre les Turcs de chair et d'os qui nous menacent au dehors [1] ?

» Je me rappelle que, pendant ma jeunesse, rien n'était plus rare, même parmi les riches, que l'usage des mets recherchés et des boissons spiritueuses. Un grand nombre de personnes arrivaient jusqu'à l'âge de trente ans, souvent sans avoir bu une goutte de vin ; au lieu qu'à présent on habitue même les enfants en bas âge à boire, dès le matin, du vin et qui plus est de l'eau de vie, des liqueurs fortes [2].

» La passion du vin s'est tellement emparée de toutes les âmes, à tous les degrés de l'échelle sociale, qu'il n'est plus de prédication, d'exhortations ou de remontrances qui puissent y faire quelque chose, et qu'autant vaut se taire tout-à-fait que de s'exposer à n'être point écouté, voire même à être tourné en ridicule. — A quoi pourrait-il, en effet, servir de s'attaquer à un vice qui est devenu si général, qu'il règne même parmi les grands et jusqu'à la cour des princes ? Je me rappelle qu'autrefois, parmi les personnes distinguées, l'ivresse était réputée vile et honteuse, et que d'illustres princes la punissaient des peines les plus sévères. Aujourd'hui les grands seigneurs et les princes en font, sous ce rapport, pis encore que le peuple, jusque là qu'ils tiennent presque à honneur de s'enivrer et qu'ils méprisent quiconque refuse de se vautrer avec eux dans la crapule. — Que pourrait-on faire, hélas! pour éviter ce fléau ? Les jeunes gens même en sont atteints ; les jeunes gens de la première distinction, et du plus grand mérite d'ailleurs, se flétrissent à la fleur de l'âge, et se ruinent avant d'avoir atteint toute leur croissance [3] !

» Que dirai-je encore [4] ? C'est, de toutes parts, un concert de plaintes contre la désobéissance, l'orgueil et l'impudence de la jeunesse dans toutes les classes [5].

[1] Luther's Briefe, gesammelt v. Schütze. A Lauterbach. 1541. I. p. 171. Ego pene de Germania desperavi, postquam recepit inter parietes illos Turcas seu veros illos diabolos, avaritiam, usuram, tyrannidem, discordiam et totam illam lernam perfidiæ, malitiæ et nequitiæ, in nobilitate, in aulis, in curiis, in oppidis, in villis, super hæc autem contemptum verbi et ingratitudinem inauditam. His Turcis sævissime et ferissime intra nos regnantibus, quid agemus feliciter contra istos carnales Turcas?

[2] Ausleg. des I. B. Moses. Walch. I. 1075. — [3] Kirchenpostill. Walch. XII. 789. — [4] Kirchenpostill. Walch. XII. 1227. — [5] Kirchenpostill. Walch. XII. 895.

» Ce serait encore ici le cas de remarquer avec quelle déplorable négligence nous élevons nos enfants ; de dire qu'il n'est plus ni surveillance, ni crainte, ni discipline, que les mères n'ont aucun soin de leurs filles et ne savent leur inspirer ni modestie, ni retenue, ni pudeur [1].

» On se plaint de tous côtés, et la plainte, malheureusement, n'est que trop fondée, de ce que la jeunesse s'enfonce aujourd'hui de plus en plus dans la vie sauvage, et se montre impatiente de toute espèce de joug et de discipline. Combien reste-t-il, en effet, de jeunes gens qui soient encore dociles à leurs parents, à leurs maîtres, à l'autorité civile? Ils ne savent rien ni de la parole de Dieu, ni du baptême, ni de la sainte cène, et vivent, comme des brutes, au gré de leurs appétits, de leurs plus grossiers désirs [2].»

Il est une autre déception, non moins poignante, que Luther, bien des années avant sa mort, eut encore à subir relativement au sacrement de l'autel. Pour attirer ses fidèles à la Table sainte, il avait beaucoup compté sur la nouveauté de la communion sous les deux espèces et sur le moyen qu'on venait de procurer aux pécheurs, d'obtenir par l'Eucharistie, toutes les fois qu'ils le voudraient, le pardon de leurs fautes [3]. Ces deux points, l'usage des deux espèces et la nouvelle vertu attribuée à la communion, devaient, selon lui, d'autant plus sûrement éveiller et entretenir le goût pour la cène, qu'il n'était plus nécessaire, comme chez les catholiques, pour que ce sacrement fût efficace et salutaire, qu'on s'y préparât, en se déchargeant de tout péché grave, par la confession et un repentir sincère : car un autre avantage de sa doctrine, c'était que non-seulement elle autorisait, mais invitait même à approcher du sacrement de l'autel quiconque avait seulement

[1] Kirchenpostill. Walch. xi. 3096. — [2] Luthers noch ungedruckte predigten. éd. de Bruns. p. 44.

[3] Ainsi que nous le montre Göbel dans son traité intitulé *Luther's Abendmahlslehre vor und im streite mit Carlstadt* (Theolog. Studien und Kritiken 1843. i. 315 et suiv.), Luther, dans les premiers temps qui suivirent sa rupture avec le catholicisme, avait posé en principe que le sacrement de l'Eucharistie n'est qu'une sorte de garantie de la rémission de nos péchés, de l'imputation qui nous est faite des mérites de Jésus-Christ, et de notre communion avec le Sauveur ; mais, dans son débat avec Carlstadt et les zwingliens, débat dans lequel il soutint la présence réelle du corps de Jésus-Christ, sa doctrine se rapprocha davantage de la forme qu'elle prit, plus tard, dans le symbole luthérien, et qui consistait en ceci qu'elle indiquait la manducation du corps de Jésus-Christ comme un moyen d'obtenir le pardon des péchés.

la conscience de ses fautes commises. Luther était réellement inépuisable quand il cherchait à faire apprécier cet inappréciable avantage, comme il l'était aussi dans sa critique de l'Église catholique, où l'on exige, disait-il, une si grande pureté et une préparation si scrupuleuse, que les gens n'approchent de la Table sainte qu'en tremblant et ne communient qu'avec épouvante. « On n'a pas exactement précisé, ajoutait-il, les marques auxquelles on peut reconnaître si le sacrement a été bien ou mal reçu : il en est résulté que le peuple craint autant de manger le divin corps et de boire le précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ que d'avaler de l'arsenic, et que la chair du Sauveur a cessé d'être, pour les chrétiens, une nourriture fortifiante et salutaire. — Ce sacrement qui doit être l'objet constant de nos désirs, les prédicateurs, autrefois (sous la papauté), en parlaient de telle manière qu'on n'en approchait plus qu'avec effroi, et qu'il n'était personne qui ne le redoutât bien plus qu'il n'y puisait de consolations et de force[1]. « Il disait encore que, dans le papisme, on a gâté cet aimable et délicieux sacrement, en y ajoutant du fiel et du vinaigre, de manière à nous priver du plaisir que nous devions éprouver à le recevoir[2]. L'objet de ce sacrement, selon lui, n'est pas de mettre la conscience à la torture, mais de la consoler, au contraire, de la reconforter et de la rendre contente, pourvu qu'on ait le sentiment de son peu de ferveur et le désir d'en acquérir davantage. » Ce à quoi vous devez être attentif, ce n'est pas de savoir jusqu'à quel point vous êtes digne ou indigne de recevoir Jésus-Christ, mais c'est de sentir le besoin que vous en avez[3]. »

« Il n'appartient qu'à ceux dont la conscience est triste, affligée, scrupuleuse et chancelante, de communier ce qu'on appelle dignement. — Car le seul moyen de se guérir infailliblement de ses péchés passés, présents et futurs, c'est de s'attacher avec foi au Testament de Jésus-Christ, et de croire, conformément à la parole, que c'est gratuitement et par faveur que nous obtenons les dons du Ciel[4]. »

Que si nous désirons savoir quels furent les résultats pro-

[1] Hauspostill. Walch. XIII. 650, 51. — [2] C. l. 704. — [3] Kirchenpostill. Walch. XI. 814, 815. — [4] Von d. Babylonischen gefangniss. Walch. XIX, 64.

duits par cette nouvelle manière de concevoir la cène, dont la supériorité sur la doctrine catholique était préconisée dans toutes les chaires protestantes, Luther lui-même a eu soin de nous en instruire.

« Si nous avions encore à baptiser les adultes, les personnes déjà sur l'âge, je suis certain qu'il n'y aurait pas la dixième partie de la population qui consentît à s'y soumettre. Je dis plus : il y a longtemps, oui, certes, il y a longtemps que nous serions mahométans, autant qu'il est en nous de l'être. — On peut s'en convaincre par ce simple fait, que le sacrement de l'autel est tellement négligé et si peu estimé, qu'il n'est rien qu'on juge moins nécessaire. Et l'on veut, après cela, se faire passer pour chrétiens, et l'on a l'air de croire que, parce qu'on est délivré de la tyrannie papale, on se trouve également exempté de l'obligation de faire usage du sacrement! Que la cène tombe en désuétude et finisse par être abolie complétement, c'est le dernier de leurs soucis [1].

» Ces hommes grossiers et débauchés ne se servent de la grâce que pour couvrir leurs désordres et leur malice, et vivent comme des pourceaux, sans montrer une trace de raison, de discipline ni de pudeur. « Ah! disent-ils en parlant de la cène, c'est tout grâce, tout miséricorde! Qu'ai-je à craindre d'en approcher? Je n'en périrai point. » On dirait que l'Eucharistie n'a été instituée que pour servir d'objet à leurs blasphèmes [2]!

Pendant que le papisme nous imposait encore le sacrement comme une obligation, on y courait en foule, bien qu'il nous en coûtât cher, qu'on ne nous donnât pour notre argent que la moitié de la chose, c'est-à-dire une seule espèce, et que nous dussions en faire usage, non pour honorer la mémoire de Jésus-Christ, mais uniquement pour plaire au pape. Celui-ci, cependant, s'inquiétait peu qu'il nous en revînt de l'avantage, pourvu que nous lui prouvassions par là notre obéissance. Or, maintenant, qu'on en a rétabli le légitime usage, et qu'on nous le recommande comme ayant le double objet de manifester la gloire de Jésus-Christ et de nous être profitable, *nous nous comportons à son égard d'une façon si dégoûtante qu'à peine nous croirait-on, je ne veux pas dire des chrétiens, mais des hommes*, des hommes ayant le sentiment de leur faiblesse et la connaissance des peines qui les attendent. Serait-il étonnant, après cela, que Dieu nous poursuivît encore de ses vengeances, qu'il affligeât de rechef et sans cesse, par la famine et la guerre, des gens qui se prétendent chrétiens et qui cependant se conduisent

[1] Catechetische Schriften. Walch. x. 2666.
[2] Ausleg. des 111 Psalms. Glosse. Walch. v. 1576.

avec si peu d'estime pour leur divin Rédempteur? A quoi sert-il qu'on nous ait comme inondés de grâces, qu'on nous ait délivrés miraculeusement des filets du pape et de ces hideuses ténèbres de l'âme où nous étions plongés sous le régime des moines, si, dans notre ingratitude, nous n'éprouvons que du dédain pour ce merveilleux sacrement, comme s'il était entièrement inutile et sans usage, et comme si le souvenir et la marque de la plus insigne faveur que le Ciel pût nous faire étaient la chose du monde la plus vile [1] ? »

Une particularité dont Luther ne savait point se rendre compte et qui lui fut d'autant plus désagréable qu'elle jetait sur l'état moral enfanté par sa doctrine un jour peu favorable, c'était l'extrême pusillanimité que montraient ses partisans dans les épidémies qui désolaient si fréquemment l'Allemagne; pusillanimité qui ne se remarquait point chez les catholiques, dont le catholicisme n'avait jamais offert un pareil exemple, et qui était alors portée si loin qu'on vit des malades délaissés par leur propre famille et jusque par leurs parents les plus proches. Luther, non plus que plusieurs autres chefs, ne pouvaient comprendre que la doctrine nouvelle qui, cependant, était bien plus consolante et plus rassurante que celle de l'ancienne Église, et qui, par la croyance de l'imputabilité des mérites de Jésus-Christ, rendait aux hommes la sanctification si facile, eût produit des effets si contraires à ceux qu'on avait cru pouvoir en attendre. Il en témoigne déjà sa surprise, en 1529, alors qu'une contagion exerçait ses ravages dans Wittemberg même. Selon l'habitude qu'il avait de toujours recourir, pour résoudre les difficultés présentes, au moyen le plus facile, il prétendait alors que c'était Satan qui inspirait aux hommes une si grande terreur de la mort, afin de nuire ainsi à l'université de Wittemberg qui lui était particulièrement odieuse [2]. Il eut, une dizaine d'années après, en 1539, l'occasion de faire la même expérience. « On se fuit, mandait-il à Wenzeslas Link, on se fuit tellement les uns les autres, qu'on ne saurait trouver un chirurgien qui consente

[1] Catechetische Schriften. Walch. x. 2715.

[2] Epist. Aurif. II. 346. Pestis hic quidem cœpit, sed satis propitia est; sed mirus est hominum pavor et fuga, ut tale monstrum Satanæ antea non viderim, adeo terret, imo gaudet se posse sic corda pavefacere, scilicet ut dispergat et disperdat unicam istam Academiam, quam odit non frustra præ omnibus aliis.

à vous saigner, ni un domestique pour se faire servir. On dirait que tous les diables sont à leurs trousses, sans doute en punition de leur avarice et du peu de cas qu'ils font de l'Évangile, pour qu'ils soient pris d'une si honteuse panique que le frère abandonne son frère et le fils son père[1]. » — Luther regarde donc ici, comme on voit, cette terreur générale comme une punition divine. Bientôt après, cependant, cette explication ne lui paraît plus suffisante, et, dans une lettre au prédicateur Cordatus, il avoue que cette opposition des faits avec le zèle qu'on avait montré d'abord pour la doctrine, était pour lui aussi inattendue qu'inexplicable.

« Ici aussi, dit-il, s'est fait remarquer un grand manque de miséricorde entre les membres des mêmes familles. J'en ai été singulièrement affligé, et plus scandalisé peut-être qu'il n'eût été convenable. C'est un fléau tout nouveau et particulier à notre siècle que cette panique qui fait fuir tout le monde, tandis qu'il n'est qu'un petit nombre de personnes que Satan ait frappées de la maladie contagieuse. Vraiment c'est une chose prodigieuse, un phénomène tout nouveau qu'une pareille frayeur sous le règne éclatant de l'Évangile[2]. »

Cette singularité fut encore remarquée par plusieurs autres personnes, par Wizel entr'autres, qui, comme nous l'avons vu, s'en explique en plusieurs endroits de ses écrits. Amsdorf, dans une lettre à Luther, témoigne également sa surprise de ce que cette même petitesse de caractère s'était montrée dans la ville si protestante de Magdebourg. Luther, dans sa réponse à Amsdorf, essaie de donner une nouvelle explication de l'énigme qui l'embarrasse et le tourmente.

« Je ne reviens pas de ma surprise, écrit-il, de voir que plus est abondante la prédication de la vie en Jésus-Christ, plus les peuples sont saisis de crainte à l'approche de la mort. Serait-ce parce que, sous la papauté, l'on était soutenu par de fausses espérances, qu'on se montrait alors moins pusillanime, tandis qu'à présent, mieux instruit, on sent aussi mieux combien la nature est faible?

[1] Luther's Briefe, gesammelt von de Welte. v. 219.

[2] L. C. V. 225. 6. Fuit sane et hic non parva immisericordia propinquorum erga propinquos, ut mire excruciarer, et pene plus lentassem, quam oportuit. Mira pestis et nova est hoc sæculo, ubi Satan, cum paucos vulneral peste, omnes prosternit incredibili pavore et fuga; plane monstrum et novum genus sub Evangelio tam potenter fulgente.

ou serait-ce que Dieu voudrait nous éprouver par notre faiblesse même, et permettrait à Satan de nous tenter davantage par la frayeur? Tant que nous avons vécu sous le papisme, nous étions comme des hommes ivres ou privés de la raison : nous croyions voir la mort là où se trouve la vie, car nous n'avions une connaissance exacte ni de la mort ni de la colère divine. A présent, au contraire, que la vérité brille dans tout son éclat, nous comprenons mieux ce que c'est que cette colère, et il en résulte que la nature, rappelée au sens commun ou réveillée de son long sommeil, sent aussi davantage combien ses forces sont insuffisantes en présence de la mort. Autrefois, comme on n'avait pas une connaissance fort exacte de ce qu'est le péché, l'on éprouvait de la sécurité là même où l'on eût dû craindre. C'est le contraire, aujourd'hui : par cela que nous avons un sentiment plus juste de nos imperfections, notre confiance se trouve diminuée d'autant, et nous avons plus d'appréhension que légitimement nous n'en devrions avoir. Nous vivions alors, je le répète, dans la sécurité, tandis que nous aurions dû craindre, et maintenant, au contraire, nous craignons quand nous aurions sujet d'être confiants et tranquilles. Je m'en console, quant à moi, par la pensée que Jésus-Christ veut manifester sa force par notre faiblesse; car, tandis que nous étions forts, justes et sages sous l'autorité du pape, la force de Jésus-Christ demeurait non-seulement latente, mais elle était encore méconnue et je dirai presque entièrement détruite [1]. »

Ou Luther était un singulier observateur, ou il avait un remarquable talent pour donner aux faits observés l'interprétation qui lui était la plus commode : il paraît, en tout cas, avoir eu bien peu de mémoire, autrement il se serait rappelé que cette manière d'être et ces dispositions qu'il lui plaît ici de prêter aux protestants et aux catholiques sont précisément l'opposé de celles qu'il leur attribuait, dans les premiers temps de la Réforme, alors qu'avec son ami Mélanchthon il reprochait au catholicisme de rendre les âmes inquiètes, pusillanimes, timorées, et qu'il signalait sa propre doctrine comme ayant été la première qui, après tant de siècles, a su procurer à la conscience de l'homme la paix, des consolations efficaces, la confiance et l'espérance.

On trouve, dans les lettres de Luther qui datent de cette époque, l'expression fidèle et frappante de la disposition d'es-

[1] De Wette. v. p. 134, 35, et Walch. XXI. 1461, 62.

prit où l'avait mis, dans les cinq dernières années de sa vie, l'aspect de la situation générale créée par sa doctrine et par ses efforts pour la répandre[1].

Le 8 septembre 1541, il écrivait à Link, qui s'était plaint à lui de l'état des esprits dans Nuremberg, que leur Église, après avoir obtenu la paix à l'égard de ses ennemis extérieurs et des hérétiques, était maintenant soumise aux plus dures et plus dangereuses épreuves qu'elle eût encore eu à subir, au dévergondage de la vie et au mépris de la loi. « Car, ajoute-t-il, nous sommes rassasiés de la parole et n'éprouvons plus pour elle que du dégoût. Que dis-je? on ne veut même plus, parmi nous, entendre parler de la parole, parce qu'elle ne saurait se faire entendre sans que nos vices, notre ivrognerie surtout, y trouvassent leur condamnation[2]. »

Le 10 novembre 1541, il mande au prédicateur Lauterbach, à Pirna, que la cupidité, l'avarice, la tyrannie, la discorde, la mauvaise foi, la ruse, la friponnerie, et, avec cela, le mépris de la parole et une incroyable ingratitude, dans toutes les classes de la société, dans la noblesse, parmi les princes, à la ville comme dans les campagnes, lui donnaient les plus tristes pressentiments et le faisaient complétement désespérer de l'avenir de l'Allemagne. Les Turcs, dit-il, qui menacent aujourd'hui le plus la sûreté de l'Allemagne, ce ne sont point les mahométans, mais ces chrétiens prétendus qui se conduisent pis que des païens. Tandis que nous prions le Saint-Esprit de nous protéger contre ces acharnés ennemis du christianisme, puisse-t-il nous protéger contre nous-mêmes[3] ! » — Il se plaint, le même jour, dans une lettre à Jonas, de l'ingratitude de son

[1] Syriakus Spangenberg, le fils d'un des plus intimes amis de Luther, dit, à cet égard : « Rien n'affligeait davantage ce saint Luther que de voir cette incroyable impénitence des hommes; aussi disait-il souvent, surtout dans les dernières années de sa vie, avec une remarquable expression de douleur : « Hélas! le monde n'aime que le mensonge! Il lui faut absolument les fables inventées par le pape, les moines et autres gens du même acabit. Cette grande et éclatante lumière de l'Évangile n'a servi, chez la plupart des hommes, qu'à transformer des faiblesses, des fautes légères, en vices grossiers, en habitudes d'orgueil, de blasphèmes et de licence. Personne ne veut plus se reconnaître pécheur, personne ne veut plus s'humilier devant Dieu! » Spangenbergs Theander Lutherus. f. 47. b.

[2] Luther's Briefe, gesammelt von de Wette. v. 398. — [3] Walch. xxi. 1478.

parti et de ce mépris satanique qu'on y montre pour la parole et pour le précieux sang répandu par le Sauveur[1].

Bientôt après il tonne de rechef contre la noblesse, dans une lettre au duc Moritz de Saxe. « Si la noblesse continue de la sorte, c'en est fait de l'Allemagne, nous deviendrons pires que les Turcs et les Maures. Mais qu'elle prenne garde ! elle sera la première victime du mal qu'elle aura fait naître[2]. » — Au mois de janvier (23, 1542), il se plaint de l'incurable sécurité de la foule, qui, dit-il, a tellement perdu le sens qu'elle se montre également indifférente à la rage du diable et aux merveilles journellement manifestées par l'Évangile[3].

Vers le même temps, il reçut de la Silésie, où sa doctrine avait eu tant de succès, une lettre qui, comme il le dit lui-même, faillit le faire mourir de douleur, en lui montrant combien le Fils de Dieu était foulé aux pieds dans son sacrement et sa parole.

Dans une lettre du 25 février 1542, adressée à Justus Jonas, il exhale, en ces termes, sa mauvaise humeur contre ceux qui, non contents de faire peu de cas de l'Évangile, ne se gênaient pas de s'exprimer peu favorablement sur sa propre personne :

« Si ce sont là les sentiments de reconnaissance dont est animé le monde à notre égard, tandis que nous vivons encore, qu'avons-nous besoin de prier Dieu pour qu'il protége de tels chrétiens contre le sabre des Turcs? Puisqu'il faut que nous soyons esclaves, soyons-le plutôt de ces Turcs étrangers que de ceux qui sont nos amis et nos concitoyens. — Que le monde périsse, s'il veut ; mais, pour nous, ne nous inquiétons plus de ces énergumènes[4]. »

Peu de jours après (10 mars), son esprit est de nouveau rasséréné par la nouvelle que l'archevêque de Cologne inclinait vers la doctrine.

« Si nos compatriotes, les Nazaréens et les Capharnaïtes de Saxe, refusent de reconnaître le Prophète dans sa patrie, abandonnons-les à leur aveuglement : peut-être se trouvera-t-il, pour le recevoir, quelque Samaritaine. »

Trois jours plus tard, il se plaint de rechef à Jonas de la

[1] Luther's Briefs, gesammelt von de Wette. v. 408. — [2] L. c. v. 417. — [3] L. c. v. 429. — [4] L. c. v. 439.

dissimulation et de la fourberie qui régnaient en tout lieu, mais particulièrement chez les nobles[1]. — Le 26 du même mois, il assure, dans une lettre au prédicateur Probst de Brême, que la seule chose qui le soutienne encore, à la vue des mœurs sauvages du monde et du dégoût qu'on montre pour l'Évangile, c'est de penser que le jugement dernier approche et se trouve déjà, pour ainsi dire, à la porte[2]. Il pense, du reste, que ce mépris épicuréique, professé pour la parole, aura l'utile résultat d'empêcher que de faux prophètes ne répandent de nouvelles erreurs. Dans toutes ses lettres de cette époque, on trouve régulièrement répétée cette expression de son découragement : « Laissons aller, laissons faire ! »

Le 7 avril 1542, c'est encore la noblesse qui hait et persécute l'Évangile. Il va jusqu'à prétendre que l'Evangile n'aurait plus d'ennemis du tout, ou n'en aurait du moins que d'indifférents, si la noblesse, parce qu'elle tient à ne point perdre son influence sur les princes et le clergé, ne se démenait pas autant contre les prédicateurs[3]. — Cependant, le 13 du même mois, dans une lettre à Amsdorf, il représente encore une fois l'ingratitude et le mépris pour l'Évangile comme deux plaies tout-à-fait communes, et tous les genres de vices, l'avarice, la cupidité, la débauche, l'inimitié, la mauvaise foi, la colère, l'orgueil et l'impiété, comme étant portés à un tel point, que la vengeance du Ciel ne pouvait tarder de s'appesantir sur l'Allemagne entière.

« Si l'on considère, dit-il, ce malheureux pays sous un point de vue moral, on trouve que le spectacle qu'il présente, au milieu d'une paix profonde, est plus hideux cent fois que tout ce que la guerre a jamais pu produire. »

Le 15 mai suivant, il écrit à Jonas dans le même sens :

« Notre sort nous poursuit, le poids de nos péchés nous accable, une aveugle rage nous anime les uns à l'égard des autres. Il n'y a de pénitence nulle part, mais un endurcissement obstiné partout[4]. »

Le 23 juillet, nouvelle éruption de mauvaise humeur :

« Par leur avarice, leur brigandage et le pillage des églises, ces

[1] L. c. v. 444. — [2] L. c. v. 451. — [3] L. c. v. 454. — [4] L. c. v. 462, 470.

gens qui se disent évangéliques finiront sûrement par attirer la colère divine. Ils nous laissent enseigner, prier et souffrir à notre aise ; pour eux, ils ne s'occupent qu'à remplir la mesure de leurs turpitudes[1]. »

Deux jours après, il signale la fréquence croissante des suicides comme une œuvre du démon, à qui Dieu a donné un tel pouvoir dans le sein de l'Église luthérienne, en punition du peu de cas qu'on y faisait de la parole[2]. — Mais voilà que tout-à-coup un nouveau rayon de soleil vient encore une fois éclaircir les teintes foncées de son humeur : ce sont la victoire remportée par les confédérés de Smalkald sur Henri, duc de Brunswick, et la ruine des projets de l'électeur de Mayence qui font, aujourd'hui, diversion à ses peines. Ce fut surtout pour lui un grand sujet de joie que ce dernier électeur, contre lequel il avait dirigé toute l'énergie de sa haine, eût vécu assez de temps pour voir renverser tous ses projets[3]. — Ce succès ne l'empêcha pas, dans sa plus prochaine lettre, d'exhorter ses disciples à prier Dieu pour obtenir la mort de ce prince, *de ce crocodile,* de ce fils de perdition, comme il l'appelle[4]. Bientôt, cependant, le chagrin que lui fait éprouver l'inconduite de son propre parti vient, derechef, dissiper la joie de son triomphe. Il mande à Amsdorf (23 octobre) « que la race humaine mérite de périr, à cause de son ingratitude et de son abominable haine pour l'Evangile ; et que, quant à lui, il met toujours son espoir dans l'imminence de la fin du monde, étant las de vivre dans cette Sodome, et même d'en recevoir des nouvelles[5]. »

Enfin, dans une lettre du 14 mars 1543, il dit être prêt à prendre congé du monde, qui aussi bien lui faisait mal à voir et devait être perdu sans ressource[6]. « Tout le bien, mande-t-il au prédicateur Riemann, tout le bien dont nous avions rêvé la réalisation dans cette époque s'est évanoui comme un songe, et à sa place s'est produit un déluge de maux qui ne nous laissent d'autre espoir que celui d'une dissolution prochaine. Dans la lettre qui suit, et qu'il adresse à Lauterbach, il témoigne sa joie d'apprendre que ses adhérents avaient si bien réussi à brouiller les affaires des papistes dans le duché

[1] L. c. v. 485. — [2] L. c. v. 487. — [3] L. c. v. 490. — [4] L. c. v. 496, 99. — [5] L. c. v. 503. — [6] L. c. v. 549.

de Saxe. Il se plaint toutefois, immédiatement après, de la méchanceté qui, de toute part, tend à prendre le dessus, par la faute de l'autorité temporelle[1]. « Puisse le jour de la colère divine et de notre délivrance être proche, et bientôt venir mettre fin à nos misères et à tout cet infernal tripotage ![2]. » Le 5 avril suivant, dans une lettre à Mykonius, ce sont de nouvelles plaintes et de nouvelles expressions de son dégoût de la vie et de son désir de voir bientôt la fin du monde. Il y a longtemps, dit-il, qu'il serait sous terre, si Dieu avait daigné exaucer sa prière[3]. — Le 28 mai, il rend grâces à Dieu de ce que le jour suprême approche, puisque la lumière de l'Evangile a trouvé si peu d'estime parmi les hommes[4].

Les personnes qui ne connaissent l'histoire de cette époque que d'une manière superficielle, ne sauraient comprendre les assertions, les aveux et les plaintes de toute espèce dont nous venons de rapporter quelques exemples, non plus que les diverses situations qui les provoquèrent ou leur donnèrent naissance; car, vu de dehors seulement, le protestantisme, dans l'intervalle des années 1539 à 1545, était en apparence dans l'état le plus florissant qu'on eût osé lui promettre, de sorte que Luther eût alors pu obtenir, entre Metz, Riga, le pied des Alpes et l'extrémité septentrionale de la Péninsule scandinave, le plus beau triomphe qui ait jamais été accordé à aucun des conquérants dont l'histoire a conservé le souvenir. Aussi le voyons-nous annoncer à Hermann Bonn, à Osnabruck, avec tous les signes de la plus vive allégresse[5], que ses espérances avaient été dépassées, et que des princes considérables, des évêques mêmes, venaient de se ranger sous sa bannière. La nouvelle doctrine venait, en effet, d'être introduite dans le Palatinat du Rhin par le duc Othon Henri, dans le diocèse de Cologne par l'archevêque Hermann, et dans la Westphalie par l'évêque François de Munster et d'Osnabruck. La duchesse de Calenberg, de son côté, était également en train de protestantiser tout ce qu'elle pouvait chez elle; Bugenhagen en faisait autant à Wolfenbüttel; en Autriche, presque toute la noblesse et une grande partie du peuple étaient acquis à la doctrine; la noblesse allemande, du reste, en général, s'y

[1] L. c. v. 552. — [2] L. c. v. 555. — [3] L. c. v. 559. — [4] L. c. v. 563. — [5] L. c. v. 580.

montrait partout si favorable, que même les chapitres nobles, s'ils ne l'adoptèrent pas tous ouvertement, inclinaient au moins pour elle, et ne tenaient plus que très-faiblement à l'ancienne Église. Le protestantisme était devenu la religion de la plupart des villes impériales et des électorats laïques, et il ne tenait qu'à peu de chose qu'il ne remportât une victoire complète en s'établissant dans l'Allemagne entière.

Dans une lettre datée du 20 juin 1543 et adressée à Link de Nuremberg, Luther dit qu'il se console de toutes ses peines, par la pensée qu'à sa mort il laissera du moins l'Église luthérienne dans une situation prospère sous le rapport de la doctrine, et avec une riche pépinière d'excellents et fidèles prédicateurs. Une chose seulement, ajoute-t-il, l'occupait péniblement, c'était la crainte que les nobles et les agents du gouvernement, ces Raphaïm et ces Niphlim, comme ils les appelaient, s'ils continuaient à faire comme ils avaient commencé, n'imposassent (à ses pasteurs) un joug bien autrement pesant que celui dont ils avaient été menacés de la part des Turcs vainqueurs de l'Autriche. « L'extravagance et la rage qu'ils mettent à poursuivre la satisfaction de leurs passions et de leurs caprices ne permettent point de douter qu'on ne soit arrivé à ces mauvais jours qui doivent succéder à l'Antechrist, et où le monde ne sera rempli que d'épicuriens et d'athées [1]. » Dans une autre lettre, portant la date du 18 août et adressée à Amsdorff, il se réjouit des bonnes nouvelles qui lui sont arrivées de Cologne, *où ne se trouvent plus que sept démons, c'est-à-dire sept chanoines de la cathédrale et un seul membre du sénat qui soient hostiles à la doctrine luthérienne*. Il continue, toutefois, à se plaindre du monde, qui brave et persécute la parole; il va même, dans une lettre à Jonas, datée du 30 septembre, jusqu'à se féliciter de la perte récente de sa fille, parce que la mort, en la lui ravissant, n'avait fait, dit-il, que l'éloigner de cette corruption chaldéenne [2].

Au déplaisir que lui causait cet état des esprits au sein de son parti, venaient encore s'ajouter les ennuis qui lui étaient suscités de la part des princes et de leurs courtisans, de ces princes et de ces nobles qu'il invitait naguère, au nom du

[1] L. c. v. 571. — [2] L. c. v. 585.

plus saint des devoirs, à s'emparer de la direction supérieure des affaires religieuses, à se débarrasser des institutions catholiques, à fonder un nouvel ordre de choses, et que maintenant il voyait, avec un chagrin si difficile à céler, aspirer à se rendre maîtres du gouvernement de son Église. « Les princes, dit-il dans une lettre du 22 septembre 1543, les princes et la valetaille qui leur fait la cour devraient ou bien prêcher, baptiser, distribuer le sacrement et faire tout le reste du service religieux eux-mêmes, ou cesser, une fois pour toutes, de confondre les attributions du pouvoir religieux avec celles de l'autorité civile[1]. » Le 21 juillet de l'année suivante, il écrit que Jésus-Christ prenait trop intérêt à son Eglise pour en confier la direction aux courtisans du pouvoir temporel : « s'il en était autrement, dit-il, *le démon n'aurait bientôt rien à faire qu'à dévorer des âmes chrétiennes*[2]. »

Ainsi sa doctrine, ses prédications, ses écrits avaient produit leurs effets ; et ces effets venaient, les uns après les autres, tels que des ennemis armés, se tourner contre lui, prêts à le combattre : les dents de dragon qu'il avait semées avaient germé et pris croissance, et l'épouvantaient maintenant par leur présence. Dans ses premiers écrits, il avait combattu, rejeté et même fort mal traité toute la législation de l'Eglise, notamment la loi sur le mariage, et avait soutenu la légitimité de l'union conjugale entre parents et alliés les plus proches. Ses partisans ne l'oublièrent point : ils ne manquèrent jamais, toutes les fois que l'occasion s'en présenta, d'exiger, en se référant aux anciens principes du chef, qu'on ne les gênât point sous ce rapport. Cela devint bientôt tellement embarrassant que plusieurs pasteurs se virent dans le cas de s'adresser à lui pour en obtenir des instructions nouvelles. « Eh quoi » donc ! écrit-il à Hesse, y a-t-il dans votre pays si peu de veuves » et de jeunes filles qu'on en soit réduit à s'unir à une nièce, » à une belle-sœur ou à des parents plus proches encore? Il est » vrai que Luther a laissé échapper de sa plume quelques lignes » qui semblent approuver cette sorte de mariage; mais que ne » s'en rapporte-t-on plutôt à d'autres écrits postérieurs, où cette » première opinion se trouve corrigée et présentée avec sa si-

[1] L. c. v. 596. — [2] L. c. v. 675.

» gnification véritable[1]? » Les lettres qui lui parvenaient de ses amis, de ses disciples, et en général de tous ses partisans de l'étranger, n'étaient pas non plus de nature à le distraire de ses peines; car il n'y trouvait guère autre chose que des plaintes et la triste nouvelle des querelles et de la confusion dont était partout affligée son Église. De la part des prédicateurs c'étaient des doléances incessantes sur la diminution de leurs revenus, sur les privations auxquelles ils étaient soumis, eux et leur famille, sur les mauvais traitements que leur faisaient subir les gentilshommes et les agents du pouvoir, enfin sur leurs démêlés avec leurs collègues et leurs paroisses. C'est ainsi que Link se plaignait amèrement de ce que, dans Nuremberg, dans *cette Sion* de l'Allemagne méridionale, comme il l'appelait, la parole était en général fort négligée, et les prédicateurs maltraités, haïs et insultés; sur quoi Luther lui répond, pour le consoler, « qu'il devait bien savoir que le monde est sous l'empire du démon. » Morlin lui mandait à peu près la même chose d'Arnstadt. Luther engage[2] celui-ci à secouer la poussière de ses souliers et à se retirer d'Arnstadt; puis il ajoute que « si cela ne dépendait que de lui, les Arnstadiens resteraient privés de la parole et de la cène jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis, et qu'en tout cas, lui, Luther, exclurait de sa communauté quiconque accepterait la direction de leur paroisse tant qu'ils ne se seraient pas réconciliés avec leur ancien pasteur. » Cela se passait en 1543. Morlin se rendit d'Arnstadt à Goettingue, où il ne passa pas une année qu'il n'eût de rechef à faire entendre des plaintes sur le peu de succès de son apostolat[3]. Luther cherche encore à le consoler en observant que « le siècle est bien mauvais, que tous les jours il devient pire et montre plus d'éloignement pour la vérité. » Il adresse les mêmes consolations à son ami Cordatus qui, après bien des luttes et des changements de position, était enfin devenu prédicateur à Stendal, et déjà s'y disait accablé de soucis et de peines de toute nature. « Mon Dieu! vous le savez, lui répond Luther en décembre 1544, nous vivons intérieurement sous l'empire de Satan : il n'est donc pas étonnant qu'extérieurement non plus nous ne voyions

[1] L. c. v. 607.— [2] L. c. v. 590-629. — [3] L. c. v. 688.

ni n'entendions rien qui soit louable[1]. — Deux de ses amis, Medler et Mohr, tous deux prédicateurs à Naumbourg, se prirent, sur ces entrefaites, d'une querelle si violente qu'on se vit forcé de les révoquer l'un et l'autre[2]. A Eisleben, le prédicateur Wolferin se trouvait également en désaccord avec ses confrères, au sujet des débris de la cène[3]. « Ne fallait-il pas, s'écrie à ce sujet Luther, ne fallait-il pas que cette contestation vînt mettre le comble aux tribulations qui affligent mes derniers jours; et faudra-t-il que je descende dans la tombe en voyant les prédicateurs de la même ville se prendre corps à corps comme de vils gladiateurs? » Vers ce même temps, on accusait le prédicateur de Kreuzbourg[4] de désigner en chaire, par leur nom, les personnes auxquelles s'adressaient particulièrement ses réprimandes. Bientôt après, une pareille accusation était dirigée contre le prédicateur Libius, qui, disait-on, s'était permis d'attaquer ainsi le comte Albrecht de Mansfeld, tandis que celui-ci, de son côté, accusait le prédicant d'exciter le peuple à la révolte[5]. On lui mandait, en outre, que Caliste, son *disciple chéri*, venait d'être expulsé par ses paroissiens de la vallée de Joachim[6], et que le prédicateur Ricmann se trouvait dans de mauvais rapports avec les habitants de Werda. Luther ne sut rien faire pour la défense de ce dernier, que d'adresser à ceux de Werda quelques-unes de ces épithètes de bon goût dont il était si prodigue, et de jurer ses grands dieux qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour empêcher qu'on ne leur accordât un autre prédicateur[7]. Son ami Spalatin, vers la même époque, se trouvait, à Altenbourg, aux prises avec le maître d'école et son propre collègue Brisger[8], de sorte que Luther se vit forcé d'engager ce dernier à montrer plus de patience et de déférence dans ses rapports avec le réformateur. Spalatin ne succomba pas moins, peu après, sous le poids des chagrins et des ennuis que lui avait donnés son ministère. Un autre ami de Luther, Lauterbach, prédicateur à Pirna, qu'on avait déjà été dans le cas, une fois, de déplacer, parce qu'il n'avait pu s'accorder avec le pasteur de Leisnig, Lauterbach se plaignait

[1] L. c. v. 702. — [2] L. c. v. 701. — [3] L. c. v. 572-577. — [4] L. c. v. 559. — [5] L. c. v. 686. — [6] L. c. v. 391. — [7] L. c. v. 579. — [8] L. c. v. 574-586.

aussi, sans cesse, des habitants de Pirna et de tous les *Meissniens* en général. Luther, pour le consoler, lui répondait qu'il « savait fort bien que les Meissniens sont tous des hypocrites[1]. » Ces Meissniens qui, naguère, avaient mis tant d'empressement à recevoir la doctrine, ne s'étaient pas moins attiré l'animadversion toute particulière du réformateur, à ce point que, peu de jours avant sa mort, il mandait encore à Amsdorf, « que les Meissniens étaient les plus mauvaises gens qui vécussent à la surface de la terre ; » et que Leipzig, cette ville d'un luthéranisme si zélé, « était pire que tout ce qu'il y eut jamais de Sodome dans le monde[2]. »

La tournure que prenaient ses affaires le surprenait parfois si fort, qu'il ne savait comment s'en rendre compte. « Il faut, écrit-il à Amsdorf, ou que je n'aie jamais bien connu le monde, ou que le monde ait bien changé sans que je m'en doutasse : je ne vois maintenant de toutes parts que mécontentement et discorde ; il n'est pas un seul individu qui ne se dise lésé, pas un qui ne prétende avoir pour lui la justice et le droit[3]. » La seule explication raisonnable qu'il sût en donner, c'était toujours de dire que le jugement dernier était proche. Il était, quant à lui, si dégoûté de la vie, qu'il désirait la mort pour lui-même et pour tous les siens, comme le seul refuge assuré contre le fanatisme et la méchanceté du siècle. On peut juger du degré où était arrivée chez lui cette lassitude de vivre, par ce fait que, le 5 décembre 1541, il écrivit à Jacques Prolert, qu'il « voyait même, sans trop de peine, sa fille chérie Marguerite le précéder lentement dans la tombe[4]. » — « Nous vivons, mande-t-il vers le même temps au duc d'Anhalt, dans Sodome et Babylone : tout change de face à tout moment, mais c'est pour passer du mal au pis[5]. » — Il s'emporte contre les paysans qui se conduisent, dit-il, d'une si indigne manière, qu'ils envient à leurs pasteurs jusqu'au peu de pain qu'ils mangent[6]. Il ne parle non plus qu'avec colère et dégoût des seigneurs et des princes, bien qu'ils eussent, la plupart, embrassé la doctrine. « Ils ont, dit-il à propos de ces princes, perdu toutes les qualités qui conviennent à leur haute position, et les ont remplacées par l'avarice, le liberti-

[1] L. c. v. 591. — [2] L. c. v. 773. — [3] L. c. v. 584. — [4] L. c. v. 703. — [5] L. c. v. 722. — [6] L. c. v. 586.

nage, la haine et l'esprit de discorde[1]. » Sa colère finit même par se tourner contre les jurisconsultes « qu'il avait longtemps, à tort, regardés pour de vrais amis de l'Evangile, et qui s'en étaient réellement, dit-il, montrés les ennemis les plus à craindre. » Peu de jours avant sa mort, le 1er et le 6 février 1546, il traite ces mêmes juristes de sycophantes, de sophistes, d'âmes vénales et cupides, d'ignobles chicaneurs, qui ne s'intéressent véritablement ni à la paix, ni à la religion, ni au bien général, qui ne comprennent pas le mot à la science dont ils s'occupent, et qui, pour tout dire, sont la peste de l'espèce humaine[2].

On lui adressait souvent, vers la fin, de pressantes sollicitations pour qu'il s'occupât encore d'écrire un livre sur la discipline ecclésiastique[3], à l'effet de mettre un peu d'ordre dans le chaos qui avait remplacé l'organisation de l'ancienne Eglise; mais il repoussa constamment cette demande, objectant son âge avancé, l'épuisement de ses forces, et le peu de loisir que lui laissait sa nombreuse correspondance. Ne serait-on pas plutôt en droit de supposer qu'il eût craint, en entreprenant un tel travail, de se mettre, encore une fois, en contradiction avec ses opinions premières? Il aima mieux faire un nouveau livre contre le pape; car là, du moins, il lui était possible de rester conséquent avec lui-même. On vit effectivement, peu après, paraître son célèbre ouvrage de *la Papauté fondée par le diable;* et, cet écrit ne suffisant pas encore à l'assouvissement de sa colère contre la cour de Rome, il songeait à en composer un autre, dirigé plus spécialement contre le pape lui-même, quand de violentes douleurs néphrétiques le firent renoncer à cette entreprise. Il fut alors, à défaut de mieux, réduit à faire des vœux, pour que le pape et les cardinaux fussent comme lui tourmentés par la gravelle[4]. Le libertinage et l'irréligion qui régnaient à Wittemberg, et qui déjà, plusieurs fois, avaient provoqué ses reproches et ses plaintes, allèrent tellement en augmentant, qu'il prit finalement le parti de se condamner à un exil volontaire, d'autant plus que les intimes rapports qu'il reconnaissait exister entre sa doctrine et cet état de choses lui rendait le séjour de cette ville presque intolérable. « Loin, loin de moi cette Sodome!

[1] L. c. v. 703. — [2] L. c. v. 783 85. — [3] L. c. v. 701. — [4] L. c. v. 743.

écrit-il à sa femme, vers les derniers jours de juillet 1545; » vivons en nomades et mendions, s'il le faut, notre pain de porte en porte plutôt que de passer nos derniers jours dans les tortures que fait éprouver la vue de tant de désordres et de scandales [1]. » Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'électeur pour le décider à renoncer à son projet et à demeurer jusqu'à la fin dans les lieux qui avaient vu naître la Réforme.

Tel est, suivant ce qu'il nous en a lui-même appris dans ses lettres, l'histoire abrégée des dernières années du réformateur de l'Allemagne.

MÉLANCHTHON.

Le plus brillant sujet qui fût sorti de l'école érasmienne, si féconde en hommes remarquables, c'était, sans contredit, Philippe Mélanchthon, Mélanchthon l'égal d'Erasme à certains égards, et, sous plusieurs rapports, supérieur même à son ancien maître. Richesse et variété de connaissances, instruction classique des plus soignées, facilité d'élocution, habileté dans l'exposition et talent d'improviser également rares; toutes ces qualités, jointes à une activité inépuisable, faisaient de Mélanchthon le personnage le plus apte à occuper, une des premières places dans le grand mouvement de la Réforme. Correct et lucide dans l'expression comme dans la pensée, et doué d'ailleurs d'une parole facile et pure, il fut celui qu'on chargea, pour sa part, de coordonner systématiquement les dogmes de la nouvelle Eglise, de les exposer dans un langage élégant et sous l'apparence la plus spécieuse dont ils fussent susceptibles, et, sans doute aussi, d'employer tous les artifices, toutes les ressources d'une rhétorique captieuse pour masquer le vide et les contradictions qui se faisaient remarquer dans l'ensemble du système.

[1] L. c. v. 753.

Mélanchthon possédait d'ailleurs, bien mieux que Luther, le talent de pressentir tout ce qui était de nature à porter préjudice à la cause commune ou à répandre quelques nuages sur la nouvelle église. Quand Luther exprime en termes énergiques, d'une manière directe et vivante, la pensée qui le domine, Mélanchthon, au contraire, se prononce avec réserve, discrétion et prudence. On ne trouve point chez lui, comme chez Luther, le premier jet d'un génie qui n'obéit qu'à lui-même; il est, lui, l'avocat circonspect, qu'on voit tour à tour précis et rigoureux quand il accuse ou fait des reproches, vague et diffus quand il s'agit, pour lui, de faire des aveux ou de se défendre.

On représente communément Mélanchthon, par opposition avec Luther, comme le réformateur modéré, doux et ami de la paix : il est vrai que s'il prit part à la lutte théologique, ce fut moins par choix ou par inclination, comme c'était le cas chez Luther, que par l'effet des circonstances et de la position particulière où il s'était trouvé placé. Il dit et répète, avec une insistance digne de remarque, que ce n'avait été que malgré lui qu'il s'était trouvé compris et comme enveloppé dans l'agitation des débats théologiques, et que ce serait avec joie qu'il s'en retirerait pour se replacer sur le terrain de la philosophie et de la philologie d'où il n'eût jamais dû sortir. Il s'exprime encore en ce sens (en 1552) dans sa réponse au livre d'André Osiander *de la Justification de l'homme.* « C'est bien contre mon gré que je me suis vu entraîné vers ces grandes choses, pour lesquelles je me sens beaucoup trop faible et chétif. Cependant, comme je voyais répandre un grand nombre d'opinions absurdes, je crus rendre service à la jeunesse en employant mon zèle à réunir en un seul tout l'ensemble des principes vrais, rigoureux et nécessaires, avec l'attention toutefois, à cause de mon insuffisance, de soumettre mes écrits à l'appréciation de notre église. » Mélanchthon laissait prudemment sans réponse bien des attaques, bien des offenses qui auraient excité dans Luther de violentes éruptions de colère et de rage. Son plus grand soin fut constamment de pallier, autant que possible, ce qui était de nature à dévoiler les infirmités intérieures de la nouvelle société religieuse. « Continuons, mande-t-il à Bucer à propos de la conduite de Lu-

ther, à user de cette philosophie que nous pratiquons, vous et moi, depuis longtemps, et, pour empêcher que les nouvelles plaies qui viennent de nous frapper ne soient découvertes, engageons les autres à s'associer à nous pour les tenir secrètes[1]. »

Il y a donc, ici encore, une différence essentielle entre Mélanchthon et Luther : c'est que Mélanchthon ayant presque toujours écrit avec la réserve et la discrétion d'un homme qui ne perd jamais le sentiment d'une position délicate, et avec la mesure d'un rhéteur qui aime à se tenir à la surface des choses, ses livres ne fournissent à l'histoire que des matériaux de peu d'importance pour la description du développement qui nous occupe.

Tandis que Luther ne s'exprime pas moins librement sur le véritable état des choses dans ses livres que dans sa correspondance intime, ce n'est qu'à ses amis les plus dévoués que Mélanchthon consent à dévoiler le fond de sa pensée sous ce rapport. Il est vrai que Luther paraît avoir été mieux fait pour de telles observations que son ami, qui, fatigué par une lutte incessante et accablé par les chagrins que lui donnaient la tournure inattendue de leurs affaires et la grande scission qui venait de s'accomplir au sein même de la Réforme, s'efforçait, tant qu'il pouvait, de détourner ses regards, afin de ne pas désespérer entièrement d'une œuvre à laquelle il avait voué toute l'activité de sa vie laborieuse.

Bien qu'il fût, en général, prudent et modéré, Mélanchthon ne laissait pas d'être entraîné, parfois, à des mouvements assez peu louables de haine et de colère, même dans ceux de ses écrits où, en raison de leur caractère officiel, on eut été le plus en droit d'exiger un langage digne et mesuré. C'est ainsi que dans l'apologie de la Confession d'Augsbourg, par exemple, il ne craignit pas de se servir, contre ses adversaires, des expressions les plus triviales et les plus outrageantes ; c'est ainsi encore que, dans une lettre au conseiller Knutel[2], il va jusqu'à dire « que si les souverains de l'Europe avaient seulement une trace de vraie piété, ils ne manqueraient point de faire traiter à coups de bâton les théologiens de Cologne, » qui

[1] Corpus Reform. v. 218. — [2] Corpus Reform. v. 121.

avaient eu le grand tort de le réfuter, et dont le plus coupable n'était cependant rien moins que le célèbre Gropper, que lui-même, Mélanchthon, deux ans plus tard, dans la préface de son Commentaire des Épîtres de saint Paul aux Romains, rangea parmi les théologiens catholiques les plus distingués par l'intelligence, l'autorité et le talent de la parole[1]; c'est ainsi encore que dans le moment qu'il se plaignait avec le plus d'amertume de la tyrannie de Luther, de ses peines et de ses misères de toute nature, on voit son humeur subitement rassérénée par la nouvelle du décès de quelques ecclésiastiques catholiques. « Dieu veuille, s'écrie-t-il dans l'entraînement de sa joie, Dieu veuille qu'il en meure davantage encore, qu'il en meure le plus grand nombre possible[2] ! » Son intime ami, le diplomate Jérôme Baumgartner, de Nuremberg, le représente, dans une lettre écrite pendant la diète d'Augsbourg (1530) à Lazare Spengler, comme un homme qui, non-seulement ne supportait point la contradiction, mais qui cherchait encore à intimider ses adversaires par les injures et les blasphèmes dont il avait toujours la bouche pleine[3]. Ses lettres, celles surtout qui se rapportent aux douze dernières années de sa vie, sont remplies d'insinuations malveillantes contre ses adversaires protestants, auxquels il se plaît toujours à prêter, dans leur conduite, les motifs les plus défavorables. Il poussa, un jour, l'audace jusqu'à souhaiter qu'il se trouvât un homme d'assez de cœur pour ne pas reculer devant un régicide. Comme le roi d'Angleterre, Henri VIII, avait fait faire le procès à Cromwell, son grand vicaire, et s'occupait à faire prononcer son propre divorce avec la princesse de Clèves, son épouse, Mélanchthon, écrivant à l'un de ses amis, laisse, à ce sujet, échapper ce vœu impie : « Puisse le Ciel inspirer à quelqu'homme résolu la généreuse pensée d'assassiner ce tyran[4] ! »

Luther n'ignorait pas ce qu'un homme tel que Mélanchthon

[1] Hinc nos pontificii scriptores, instructi ingeniis, eloquentia et auctoritate oppugnant, Polus in Anglia, Osius in Polonia, Canisius in Austria, Roardus in Belgica, Gropper, cardinalis, in Ubiis.

[2] Corpus Reform. III. 596. — [3] L. c. II. 373.

[4] Anglicus tyrannus Cromwellum interfecit, et conatur divortium facere cum Juliacensi puella. Quam vere dixit ille in tragœdia : « Non gratiorem victimam Deo mactari posse, quam tyrannum » ! Utinam Deus alicui forti viro hanc mentem inserat !

devait donner de relief et d'autorité à son entreprise; aussi parlait-il toujours des services et de la personne de son ami avec des témoignages d'estime dont, en général, il était assez peu prodigue. Il cite, par exemple, les *Loci communes*, tels qu'ils avaient été publiés en 1521, comme un ouvrage qui, non-seulement passerait à la postérité, mais qui serait même digne d'être compris dans le recueil des saintes Écritures. En 1529, il s'emporte contre ces misanthropes à qui l'orgueil de leur fausse sagesse faisait méconnaître combien Mélanchthon, malgré quelques faiblesses, l'emportait, à lui seul, sur tous les Jérômes, les Hilaires et les saints Makaires du monde, dont aucun, suivant lui, n'était digne de lier les cordons de souliers à ce cher Philippe. Car ces évêques sans femmes, ces hommes d'une sainteté purement personnelle, qu'avaient-ils, en effet, produit pendant toute la durée de leur existence, que l'on pût comparer avec les travaux d'une seule année de Philippe, ou seulement avec une des parties de ses *Loci communes*[1]? En 1523, il écrit encore à Billikan : « Je ne fais pas moins cas de Philippe que de moi-même, si ce n'est sous le rapport de la science et de la dignité de la vie; car là, non-seulement il me dépasse, il me fait même rougir [2]. »

Melanchthon, de son côté, s'était attaché à Luther, dès son arrivée à Wittemberg, avec tout l'enthousiasme et toute la joie d'un jeune homme qui croit avoir trouvé un maître et un guide capable d'imprimer une direction sûre à ses croyances. Cette soumission intérieure, spirituelle et inconditionnelle, si l'on peut dire, ne cessa que quand Mélanchthon eut reconnu le peu de consistance et de sûreté de quelques-uns des principes soutenus par Luther, de celui sur le libre arbitre, par exemple, et après que le chef de la réforme se fût brouillé avec Érasme. Il perdit dès lors l'espoir, qu'il avait nourri jusqu'à ce moment, de voir Luther prendre avec l'âge un peu plus de cette douceur et de cette modération qui eussent été si nécessaires au milieu des difficultés de son entreprise [3].

[1] Luther's Briefe, gesammelt von de Wette. III. 502. — [2] L. c. II. 407.

[3] A Camerarius, le 11 avril 1526. Corpus Reform. I. 794. Utinam Lutherus etiam taceret, quem cum ætate usuque inter tot mala sperabam mitiorem aliquando futurum, video subinde vehementiorem fieri, tales illi et pugnæ et adversarii offeruntur. Ea res sane animum meum graviter cruciat!

Il lui était arrivé, sous ce rapport, à lui jeune homme, comme à beaucoup d'autres personnes : Luther, dans les premières années de son entreprise, Luther, avec son inébranlable confiance et son dévouement entier à la cause dont le succès était devenu l'unique objet de ses efforts et de son existence, Luther lui était d'abord apparu plein de poésie, de prestige et de grandeur. Il n'en fut plus ainsi après 1524. A partir de cette époque, Mélanchthon se trouva si souvent choqué par la polémique et les défauts de caractère de Luther, que le sentiment profond d'amitié qui l'avait d'abord si puissamment attiré vers cet homme ne pouvait manquer de se refroidir, et se refroidit en effet insensiblement et chaque jour davantage. Il se plaint déjà, en 1524, de vivre comme dans un désert, de n'être presque plus en rapport qu'avec des esprits étroits, dont la société ne pouvait lui offrir de ressource d'aucun genre ; de sorte que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de demeurer au logis, tel, dit-il, qu'un cordonnier paralytique[1]. En 1526, il semble vouloir faire comprendre que toute espèce de relations intimes avait cessé d'exister entre lui et Luther. « Il n'est pas ici, écrit-il à Camérarius, une seule âme avec qui je sympathise : ce sont, comme dit Platon, des amitiés de loups *remplies de soucis et de peines*[2]. » A partir de ce moment il lui arrive assez souvent aussi de critiquer les actes de son maître[3] ; tandis que lui-même devient chaque jour plus suspect aux luthériens zélés, tels qu'Amsdorf, Aquila et plusieurs autres pareils. Aquila, en 1527, lui reproche de dévier du christianisme [4] ; Amsdorf, en 1537, écrit à Luther de se tenir en garde contre Mélanchthon, ce serpent qu'il réchauffe dans son sein[5] ; et Mélanchthon, de son côté, se plaint de nouveau de la violence passionnée, de l'entêtement et du despotisme de Luther, qu'il compare au démagogue Cléon ou à Hercule furieux. « Vous vous rappelez, dit-il en 1538, dans une lettre à Guy Dietrich, quel dégradant esclavage nous avions à subir ici, déjà de votre temps : hé bien, sachez que Luther est, depuis, devenu plus impérieux, plus difficile encore[6]. » Cette servitude, à ce qu'il paraît, était

[1] An Camérarius. Corpus Reform. I. 683. — [2] L. c. I. 804.
[3] An Mykonius. L. c. I. 1022. — [4] L. c. IV. 961. — [5] L. c. III. 503.
[6] L. c. III. 594. Qualis fuerit, cum adesses, δουλότης, meministi. Et tamen hunc scito nunc esse factum duriorem.

telle que plusieurs fois il fut sur le point de se retirer de Wittemberg. S'il faut en croire Cruciger, des jalousies de femme n'auraient pas été étrangères au refroidissement survenu entre ces deux hommes [1].

Mélanchthon s'était en quelque sorte imposé la tâche de corriger ce que, dans les principes de Luther, il pouvait y avoir d'exagéré, et d'adoucir, autant qu'il était possible, les assertions trop crues ou trop cassantes du maître aussi bien que des disciples, ce qui, comme il le dit en plusieurs endroits, ne servit souvent qu'à lui faire des ennemis [2]. Il y eut d'ailleurs plusieurs questions, celle sur la cène par exemple, dont il fut dans le cas de cacher avec soin les modifications, afin de ne pas donner lieu à une rupture, qui déjà ne manquait pas de motifs.

On les avait déjà vus tous partagés en deux camps à propos de la doctrine de la justification. Mélanchthon, en y ajoutant que les bonnes œuvres ou la nouvelle obéissance étaient également indispensables au salut, avait désiré d'enlever à la doctrine ce qu'elle avait de dangereux, tant en elle-même que dans ses conséquences, et il avait été appuyé en ceci par Cruciger et Guy Dietrich. Il y eut à ce sujet, dans Wittemberg, une agitation extrêmement vive. La cour de l'électeur intervint; le chancelier Bruck entendit, en présence du prince, le rapport de Luther et de Bugenhagen sur la scission qui venait de s'opérer, sur les erreurs qu'on reprochait à Mélanchthon et à Cruciger, et sur les changements arbitraires que celui-là s'était permis de faire dans la rédaction de la Confession d'Augsbourg [3]. L'électeur, tout en reconnaissant que l'université de Wittemberg devait à Mélanchthon une grande partie de son lustre, déclara qu'il aimerait mieux la voir déchoir et même tomber à tout jamais que de souffrir un pareil schisme dans la nouvelle église.

Mélanchthon, de son côté, se plaignait alors amèrement [4] que le sort l'engageât constamment dans des luttes nouvel-

[1] L. c. III. 398. Cum alia multa, tum maxime obstat ἡ γυναικοτυραννίς.

[2] An Brentius. 1537. L. c. III. 391. Ego non dissimulo me conatum esse, ut quædam mitigarem, et judico opus fuisse. Nec ignoro quantum ea res mihi pepererit odiorum, quæ tamen mea moderatione lego. Sed in tanta rabie multorum, quid faciam? quæro equidem latebras.

[3] L. c. III. 365. — [4] An Veit Dietricht. 1537. L. c. III. 405.

les, et que tous les jours il s'élevât contre lui de nouveaux ennemis, semblables aux géants, fils de la terre, dont il est parlé dans la Fable[1]. Il écrit à Guy Dietrich que, si l'on veut se défaire de lui, il est prêt à se retirer de son plein gré et même avec plaisir[2]. Il ajoute que, comme le grec Eschyne, qui, privé de la charge qu'il avait occupée, se réjouissait d'être délivré des aboiements d'un chien furieux, il ne verrait pas avec moins de joie briser les liens qui le retenaient à Wittemberg[3]. « On ne peut ici, dit-il, tenir conseil sur rien avec personne, qu'on n'aigrisse aussitôt tous les esprits, tellement il y a parmi nous de haine et de défiance[4]. »

Luther, vers 1544, en était effectivement arrivé à ce point, dans sa défiance contre Mélanchthon, Cruciger et presque tous les autres théologiens, que ce ne fut qu'à force de prières qu'on parvint à le faire renoncer à son projet d'abandonner Wittemberg[5]. Cruciger écrit vers cette époque à Guy Dietrich : « Il n'en est parmi nous que très-peu, s'il en est, qui aient réussi à se soustraire jusqu'à présent à la mauvaise humeur et même à la publique animadversion de Luther. » Il ajoute que Mélanchthon, par sa modération et son habileté, soutenait toute la machine, qui sans cela ne saurait se maintenir, et qui malgré cela menaçait incessamment de tomber en ruine[6].

L'électeur Philippe de Hesse écrivait, dans le même temps, au chancelier Bruck : « Si la division devait encore se mettre entre Luther et Philippe, que le Ciel nous vienne en aide ! Que deviendrions-nous, bon Dieu ! et que diraient les papistes? Un royaume qui est divisé en lui-même ne peut manquer de périr. On ne peut douter qu'un grand nombre de personnes, scandalisées par ce spectacle, ne se séparassent entièrement de l'Évangile. A quoi pensent donc ces gens, au nom du Ciel, de donner lieu à des discussions si nuisibles à notre cause[7] ? »

Le symbole de Cologne, que Mélanchthon avait rédigé de concert avec Bucer, et dont l'article sur la cène était susceptible d'une double interprétation, excita derechef et au plus haut degré le ressentiment de Luther. Il ne s'en prit ouvertement, il est vrai, qu'à Bucer, mais de telle manière, cepen-

[1] An Mykonius. L. c. III. 407. — [2] L. c. III. 410. — [3] An Camerarius. 1537. L. c. III. 420-500. — [4] An Veit Dietrich. 1538. L. c. III. 503. — [5] L. c. V. 313. — [6] L. c. V. 314. — [7] L. c. V. 502.

dant, que Mélanchthon ne pouvait douter que le reproche ne s'adressât à lui aussi bien qu'à son confrère. Mélanchthon écrivit, à ce sujet, à Camérarius : « Luther laisse en repos ceux qui sont à sa portée, et dirige contre les absents les foudres de sa colère, en ayant soin, toutefois, d'atteindre par ricochet ceux qu'il n'ose frapper en face[1]. » Il ajoute dans une lettre à Bucer : « Ce n'est pas sans plaisir que je quitterais cette maison de servitude, si, dans l'emportement de sa colère, Luther voulait m'en faire sortir[2]. » Quelque temps après, il mande à Medmann : « Vous ne tarderez pas d'apprendre que comme un autre Aristide, j'ai été frappé d'ostracisme et banni de Wittemberg[3]. » Le chancelier Bruck, à qui Mélanchthon avait, non sans verser force larmes, dépeint sa position douloureuse, obtint de l'électeur l'autorisation de s'entendre avec Luther, pour que du moins il n'attaquât point Mélanchthon en public. La mort vint, sur ces entrefaites, mettre un terme au dissentiment des deux réformateurs; mais ce fut pour laisser Mélanchthon, le plus jeune, seul exposé à la querelle longue et acharnée qu'il devait avoir à soutenir contre ses collègues jusqu'à la fin de sa vie.

Il était, dans le système luthérien, deux points auxquels Mélanchthon rapportait principalement les services rendus par la Réforme : c'était l'adoption de la doctrine de la justification et l'abolition du sacrifice eucharistique. Il croyait avoir expérimenté lui-même les heureux effets de la première, un jour que sa conscience s'était trouvée en proie à un grand trouble et à d'inexprimables angoisses; si bien qu'il avait l'habitude de dire que cette doctrine ne pouvait être appréciée que par ceux qui ont éprouvé, comme lui, cette lutte intérieure et ce besoin pressant de consolations. Il n'est pas permis de douter, si chancelant qu'il se montrât dans les autres points du système, qu'il ne fût réellement convaincu de la vérité de la doctrine de Luther touchant la justification; et toutefois il y eut dans sa vie des moments où, par ses opinions comme par sa conduite, il descendit véritablement à n'être plus qu'un simple homme de parti, où il se permit des choses qui rendent fort difficile, si ce n'est impossi-

[1] L. c. v. 462. — [2] L. c. v. 474. — [3] L. c. v. 478.

ble, la tâche de défendre la moralité de son caractère, où il parut enfin prêt à sacrifier presque tout ce qu'il avait naguère défendu avec tant de persévérance, et à laisser tomber en ruine, peut-être à démolir de ses propres mains, cet édifice que lui-même avait si laborieusement aidé à bâtir. Un exemple frappant qu'on peut citer sous ce rapport, c'est la tromperie qu'il se permit dans l'acte le plus solennel qu'eût encore fait la nouvelle église, dans la rédaction de la Confession d'Augsbourg. Il s'agissait ou d'y réfuter ou d'y tourner l'objection faite par les catholiques à la doctrine luthérienne de la justification et à tout ce qui s'y rattache, objection consistant en ce qu'on prétendait que cette doctrine était nouvelle, et, d'après le témoignage des Pères, entièrement inconnue à l'ancienne Eglise. Or Mélanchthon se plaignait alors lui-même, dans les lettres qu'il adressait à ses intimes, de l'obscurité profonde qui règne sur cette matière dans les écrits des anciens [1]; mais sans doute qu'un pareil aveu ne pouvait trouver place dans une profession de foi faite publiquement, en présence de l'empereur et des grands dignitaires de l'empire. Cependant on s'en était si souvent référé au jugement du grand Augustin (de cet illustre docteur, de ce représentant de la théologie), dont la doctrine, disait-on, s'accordait si parfaitement avec celle de Wittemberg; on avait tant de fois assuré, aux princes comme aux peuples, du haut de la chaire et dans les livres, qu'on ne se proposait précisément que de rétablir l'ancienne foi chrétienne, obscurcie et faussée par le papisme, que Mélanchthon ne crut sans doute non plus, dans cette circonstance, pouvoir se dispenser d'en appeler hardiment à l'autorité de « ce plus grand, de ce plus estimé de tous les docteurs de l'Église; » et c'est, en effet, ce qu'il eut l'audace de faire, en soutenant que « dans leur doctrine touchant la Foi les luthériens n'avaient rien avancé de nouveau, et en assurant qu'il le pouvait prouver par saint Augustin, qui s'est longuement occupé du sujet, et qui professe également que c'est par la

[1] An Camérarius. 1540. Corpus Reform. III. 1126. Quid sit peccatum, quis legis usus, quod Evangelii beneficium proprium, quid fides, quæ sit vera invocatio, quis portus humanæ mentis in veris pavoribus, de his tantis rebus quam densæ tenebræ sunt in commentariis veterum et tota doctrina adversariorum (vides).

foi en Jésus-Christ et nullement par nos œuvres que nous devenons justes et obtenons grâce devant Dieu, ainsi que le montre son livre tout entier *de Spiritu et littera.* » Mélanchthon, à cette époque, avait si bien conscience de l'opposition qui existe entre les principes de saint Augustin et la doctrine luthérienne, qu'il s'en explique ouvertement dans une lettre au réformateur de Wurtemberg, Jean Brenz, à qui il confie qu'il n'a parlé de saint Augustin, qu'à cause de l'opinion où l'on était généralement à son égard, bien que ce Père ne soit point dans le vrai en ce qui concerne la justice de la foi, puisqu'il prétend « que nous devenons justes devant Dieu par l'accomplissement de la loi opéré en nous par l'Esprit saint : opinion évidemment enfantée par l'imagination de saint Augustin et contre laquelle on ne saurait trop se tenir en garde[1]. »

Mélanchthon, à cette même diète d'Augsbourg, fit d'ailleurs des concessions et professa des principes qui ne nous laissent d'autre alternative que celle de croire, ou qu'il entendait se jouer des catholiques, ou qu'alors il était réellement prêt à renoncer aux croyances les plus importantes et les plus hétérodoxes de la Réforme, et à donner les mains à une réconciliation avec l'ancienne Eglise. Le même homme qui, dans une série de publications, avait dépeint, sous les couleurs les plus vives, l'immensité de l'abîme ouvert entre les doctrines protestantes et l'enseignement catholique, et qui avait, ou accueilli avec enthousiasme, ou proposé lui-même plusieurs principes dont l'admission ne devait pas laisser pierre sur pierre de tout l'édifice de l'Eglise ; le même homme écrivait alors, coup sur coup, à l'évêque d'Augsbourg, au légat du pape et même à son secrétaire, pour leur persuader que rien n'était plus facile que de rétablir l'union dans l'Église, assurant qu'il ne fallait, pour obtenir ce résultat, qu'accorder deux points qui ne touchent en rien au dogme, à savoir la communion sous les deux

[1] Corpus Reform. II. 501-2. Augustinus imaginatur nos justos reputari propter hanc impletionem legis, quam efficit in nobis Spiritus sanctus. — Et ego cito Augustinum tanquam prorsus ὁμόψηφον propter publicam de eo persuasionem, cum tamen non satis explicet fidei justitiam. Crede mihi, mi Brenti, magna et obscura controversia est de justitia fidei, quam tamen ita recte intelliges, si in totum removeris oculos a lege et imaginatione Augustini de impletione legis, et defixeris animum prorsus in gratuita promissione.

espèces, et la tolérance des prêtres et des moines mariés pendant le schisme[1] ! Lui, Mélanchthon, qui, de concert avec Luther et tout le parti, avait si souvent traité le pape d'Antechrist et de prostituée de Babylone, il écrivait alors au légat[2] : « Nous respectons et vénérons l'autorité du pontife de Rome, ainsi que toute la constitution de l'Église, pourvu que le pape ne nous repousse point. Il n'est même rien qui, en Allemagne, nous attire plus de haine que la rare constance que nous mettons à défendre les dogmes de l'Église romaine; et ce dévouement, nous le témoignerons à Jésus-Christ et à l'Église romaine tant que nous aurons un souffle de vie, et lors même que vous refuseriez de nous recevoir en grâce. » Il assurait encore aux prélats qu'ils étaient disposés, ses amis et lui, à recevoir toutes les conditions qu'on voudrait bien leur faire, pour peu qu'elles fussent acceptables; qu'ils n'admettaient aucun dogme qui ne fût approuvé par l'Eglise romaine; et qu'ils étaient prêts à se soumettre à cette Église, pourvu qu'elle daignât, comme elle avait déjà fait dans d'autres circonstances, se montrer tant soit peu indulgente et facile sur quelques points sans importance, où ils ne pourraient point céder lors même qu'ils en auraient le désir[3].

Il y a dans Mélanchthon, orateur de son parti, mandataire officiel du protestantisme, et dans Mélanchthon, confiant à ses amis ses observations et ses dispositions réelles, souvent deux

[1] Corpus Reform. II. 173. Paucis rebus vel donatis vel dissimulatis posset constitui concordia, videlicet si nostris utraque species cœnæ Domini permitteretur, si conjugia sacerdotum et monachorum tolerarentur. Hoc si aperte concedi non videretur utile, tamen prætextu aliquo dissimulari possent, videlicet quo res extrahatur, donec Synodus convocetur.

[2] L. c. Ad hæc Romani Pontificis auctoritatem et universam politiam ecclesiasticam reverenter colimus, modo nos non abjiciat Romanus Pontifex. — Nullam etiam ob rem plus odii sustinemus in Germania, quam quia Ecclesiæ Romanæ dogmata summa constantia defendimus. Hanc fidem Christo et Romanæ Ecclesiæ ad extremum spiritum, Deo volente, præstabimus, vel si recusabitis nos in gratiam recipere.

[3] Ces protestations étaient faites dans une lettre adressée au cardinal Campège, et d'abord imprimée sous le titre à *Tiepolo*, lequel Tiepolo était alors ambassadeur de la République de Venise près de la cour de l'Empereur. Flacius, dans les débats qui suivirent, s'en fit une arme contre Mélanchthon. Mélanchthon se contenta de répondre que jamais il n'avait écrit à Tiepolo, ce qui était vrai, et, de fait, le malentendu provenait de ce que Tiepolo avait envoyé à Venise une copie de cette lettre, qu'il tenait du cardinal. Il n'y a du reste pas de doute que cette pièce ne soit authentique; Bretschneider (Corpus Refor-

personnes fort différentes. Tandis qu'en face de ses adversaires, il décrit avec toute la vivacité de son talent la vigueur naissante de la jeune église, et repousse énergiquement tous les reproches qu'on lui peut faire, dans ses épanchements auprès de ses amis, au contraire, il avoue franchement que ce qui se manifeste dans cette Église, ce sont plutôt des symptômes de mort et de corruption que des marques de santé, de force et d'avenir. Dès l'an 1527, et précisément pendant l'inspection qu'il entreprit lui-même en Thuringe, inspection à propos de laquelle il proposa, pour les Églises et les écoles, ce plan d'organisation qui fait époque dans l'histoire du protestantisme allemand; dès l'an 1527, dis-je, il écrivait d'Iéna à Justus Jonas : « Je pense que maintenant vous voyez mieux, à Wittemberg, quels dangers menacent toutes les institutions utiles, combien est grande la haine que mutuellement on se porte, combien on méprise aujourd'hui tout ce qui est honnête, et jusqu'à quel point vont l'impiété des princes et l'ignorance de ceux qui sont à la tête des églises. » C'est là, c'est cette situation déplorable qui fait, ajoute-t-il, « que tous les gens de bien ne désirent rien tant que de sortir au plus tôt de cette vallée de misères [1]. » — L'année d'après, ce sont le désordre intérieur de la nouvelle église et l'abrutissement des populations de la campagne qui font l'objet de sa sollicitude [2]. « Quand je considère notre situation

mat. II. 169.) la déclare telle; et Camérarius, qui était parfaitement instruit de tout ce qui coucernait Mélanchthon, en parle lui-même comme d'une chose certaine : « Quin etiam, *dit-il*, si quæ ad aliquos Philippus Mélanchthon scripsisset » liberius minusque acerbe et accusatorie de iis negotiis, quæ tum disceptabon- » tur, ea conquiri atque proferri ad invidiam illius. Ac fuere circumlatæ litteræ » ad Legatum Venetum scriptæ, qui in senatu Venetiis nec non Romæ recitatæ » fuisse dicerentur. Sed omnia ista fortiter contempsit Philippus Melanchthon » acquiescens in recta bonaque conscientia. *Camerarii de Vita Ph. Melanchtho-* » *nis narratio.* » Halæ. 1777. p. 123.

[1] Corpus Reform. I. 888. Equidem existimo, te nunc cum Witeberga magis videre, qualem ruinam res bonæ omnes minentur, quanta sint hominum odia inter se, quantus omnium rerum honestarum contemptus, quanta inscitia eorum qui præsunt Ecclesiis, denique quam βέβηλοι sint οἱ ἄρχοντες.

[2] Myconio. 5. Junii 1528. Corpus Reform. I. 982. Ego sic angor, ut nihil supra vel cogitari possit, cum considero horum temporum conditionem. Null Evangelium acerbius oderunt, quam qui volunt videri nostrarum esse partium. — Novisti rusticorum summam et intolerabilem malitiam, quos quidem ego vereor citius pœnam gravissimam daturos esse impietatis, quam vellemus.

présente, je suis pris d'un serrement de cœur qui ne se peut concevoir. Personne n'a pour l'Évangile une haine plus vigoureuse que ceux-là précisément qui prétendent être des nôtres. — Vous savez quelle intolérable méchanceté se remarque chez les paysans : je crains fort qu'ils n'en aient bientôt à rendre un compte sévère, plus tôt et plus sévère que nous ne le souhaiterions peut-être. »

Dans sa correspondance intime et principalement dans ses lettres à Guy Dietrich et à Camerarius, il répète jusqu'à satiété qu'il a plus à souffrir de la part des ennemis que la nouvelle Église porte dans son sein que de tous les efforts de ses adversaires extérieurs. « Ce n'est pas seulement la rage de nos ennemis, ce sont encore nos propres vices qui m'épouvantent, et je ne puis m'empêcher de songer souvent à ces célèbres paroles prononcées par l'Athénien Périclès, dans son dernier entretien avec ses amis : « *Je crains plus nos propres fautes que tous les projets de nos ennemis* [1]. » — « Oui, vous le savez, ce sont autant les vices et les mœurs coupables de nos frères que les entreprises de nos plus acharnés adversaires qui m'inspirent une si grande inquiétude [2]. » — « Il règne, parmi quelques-uns des nôtres, de certains vices secrets qui me tourmentent plus, en vérité, que tous les dangers qui peuvent nous menacer du dehors [3]. » — « Quand je considère ce désordre et cette confusion barbare, je suis près de succomber sous ma tristesse et ma douleur [4]. »

En 1548, c'est-à-dire pendant l'intérim, ce qui lui donnait plus de soucis que les dangers mêmes de l'intérim, c'était encore le triste aspect de la dégradation morale où était tombé

[1] Vito Theodoro. 1537. Corpus Reform. III. 373. Nec me tantum rabies hostium, sed etiam nostra vitia terrent, et sæpe mihi venit in mentem illa vox Periclis, quæ est in ejus ultima concione apud Thucydidem. L. I. μᾶλλον πεφόβημαι τὰς οἰκείας ἡμῶν ἁμαρτίας, ἢ τὰς τῶν ἐναντίων διανοίας.

[2] Camerario. 1546. Corpus Reform. VI. 206. Jam olim non modo adversariorum furores, sed etiam nostrorum vitia et peccata multa cruciarunt animum meum, ut scis.

[3] Camerario. 1540. Corpus Reform. III. 1016. Cæterum, ut Pericles inquit, magis se domestica vitia, quam hostes metuere, ita profecto magis angunt animum meum quædam ὕπουλα κακά quorumdam nostrorum, quam quæ ab hostibus impendent.

[4] Matth. Irenæo Franco. 1540. Corpus Reform. III. 1093. Nunc intuens τὴν ἀκαταστασίαν καὶ βαρβαρικὴν ἀταξίαν dolore ac luctu contabesco.

le corps des pasteurs. Il mandait, vers cette époque, à Camerarius : « Quand on voit cette grande variété d'opinions et de pratiques et la barbarie, oui la barbarie, ce n'est pas trop dire, qui règne en plusieurs endroits dans les mœurs, on ne peut disconvenir que l'empereur n'ait bien sujet de travailler à la réconciliation de l'Église. Plus le mal est considérable, plus on devrait se donner de peine pour en trouver le vrai remède. Nos mœurs, c'est-à-dire celles des pasteurs, sont de telle nature, je veux employer les expressions les plus douces, que bien des personnes préféreraient à l'état actuel toute autre situation, quelle qu'elle fût, et recevraient comme un bienfait tout ce qui les délivrerait de cet incroyable désordre [1]. »

La guerre de Smalkalde en général, les suites de cette guerre, ainsi que la tentative qu'on fit à l'effet d'étouffer le protestantisme par l'établissement de l'intérim, il considérait tout cela comme une punition de Dieu, attirée par la mauvaise conduite des princes et par la corruption des peuples et des prédicateurs.

« Ce n'est point, à mon avis, par une sorte de nécessité fatale, mais par notre propre faute et pour notre punition que nous sommes tombés dans cet excès de misère. Il y a longtemps que les princes provoquent les haines et accumulent les périls par tout ce bruit inutile et par la manie qu'ils ont de s'immiscer, sans nécessité, dans des affaires qui ne les regardent d'aucune manière. A toutes ces fautes s'ajoute la mauvaise conduite du peuple et du clergé chargé de l'instruire, ce qui ne tend non plus qu'à allumer la colère divine [2]. »

« Puisqu'il en est ainsi, souffrons donc la servitude avec d'autant plus de patience que nous avons davantage abusé du prétexte de la liberté chrétienne. Il faut avouer qu'il est plusieurs personnes qui, en réglementant la doctrine, ont procédé avec un incroyable arbitraire, et que les princes et les magistrats, aussi bien que le peu-

[1] Corpus Reform. VI. 900. Habet imperator necessariam causam quærendæ conciliationis Ecclesiarum, cum tanta sit et opinionum et rituum dissimilitudo et alicubi barbaries. Quo autem morbus major est, eo majori cura vera remedia quærenda erunt. Sed nostri, id est, docentium, mores, ut lenissime dicam, movent multos, qualemcumque statum auream ætatem fore præ hac confusione sperent.

[2] Nicol. Buscoducensi. 1547. Corpus Reform. VI. 537. Quare non fatali necessitate nos in has miserias incidisse judico, sed plecti nos statuo propter multa ἑκούσια delicta. Cumularunt sibi pericula nostri principes longi temporis πολυπραγμοσύνῃ, et auxerunt odia multa non necessariis θορύβοις. — Nec nulla sunt peccata populi et docentium, quæ irritarunt iram Dei.

ple, ont vraiment par trop négligé la pratique de la tempérance, si utile pour la prière. Quelle incurie n'a-t-on point montrée dans la recherche, dans l'étude et dans la propagation de la vérité! Personne ne s'occupait, ni de faire surveiller les églises, ni de procurer aux pasteurs ignorants l'instruction qui leur eût été nécessaire. Un grand nombre de docteurs s'adonnaient aussi beaucoup trop à la satisfaction de leurs désirs, ou mêlaient, à contre-temps, aux intérêts de l'Eglise des affaires qui ne s'y rapportaient guère. Que nos tribulations nous servent du moins d'avertissement, et nous inspirent le regret de ces fautes, ainsi que de toutes les autres, en grand nombre, que nous pouvons encore avoir commises[1]! »

« Ce n'est point, j'en suis sûr, par une sorte de fatalité stoïque que ces malheurs nous accablent : non, ces maux, dont, depuis longtemps, nous accumulons les causes, c'est nous-mêmes qui nous nous les sommes attirés par l'imprudence et la sécurité avec lesquelles chacun de nous s'abandonne à sa passion dominante[2]. »

« Il nous faut bien reconnaître que c'est à nos mœurs licencieuses que nous devons d'être ainsi punis. Craignons aussi, craignons surtout, que l'orage ne soit pas encore entièrement dissipé[3]. »

Dans une lettre du 11 août 1547, Mélanchthon fait encore les mêmes doléances[4].

Plus tard, en 1550, il mande à Hardemberg de Brême, qu'il y a longtemps que l'état des mœurs lui fait redouter les effets de la colère divine; qu'il a vu la licence du peuple et les mauvaises passions des prédicateurs et des princes, et que déjà la cognée venait d'être appliquée à la racine[5]. — « Vous le savez, dit-il ailleurs, il y a bien des années que je porte au fond du cœur la douleur que me causent

[1] Aux Pasteurs de Francfort. 1548. Corpus Reform. VII. 325. A ceux de Nüremberg. Cod. Germ. 1312. f. 173. a. Servitutem eo modestius feramus, quia prætextu libertatis christianæ nimium abusi sumus omnes. Fatendum est non vulgarem fuisse petulantiam multorum in gubernanda doctrina, nec populus tantum, sed etiam gubernatores et senatores nimium neglexerunt exercitia temperantiæ utilia invocationi. Magna fuit in discendo, in inquisitione et explicatione veritatis negligentia; nemo curavit inspici ecclesias et rudiores pastores erudiri; multi doctores affectibus nimium indulserunt, aliqui etiam intempestive miscuerunt causam Ecclesiæ et alia negotia. Hæc nostra peccata et alia multa commonefacti jam præsentibus ærumnis deploremus.

[2] Mithobio. 1547. Corpus Reform. VI. 625. Non igitur Stoica ἀνάγκῃ accidisse nobis hæc mala, in quibus sumus, judico, sed sunt ἐπίσπαστα κακά, quorum causas προηγουμένας, ut vos medici vocatis, multo ante collegimus, alii aliis vitiis magna securitate et temulentia indulgentes.

[3] Au Sénat de Zwickau. 1547. Corpus Reform. VI. 729. — [4] Henrico Lunebourg. Corpus Reform. VI. 634. — [5] Corpus Reform. VII, 649.

l'audace des pasteurs et l'avidité des princes[1]. » — Il dit encore, vers cette même époque de l'intérim : « Il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner que le peuple ait montré si peu de constance dans son attachement à la doctrine, quand on songe au désaccord qui règne parmi les docteurs dans les choses les plus importantes. Il n'est pas non plus surprenant que la colère divine se soit à ce point appesantie sur nos têtes. — Ce n'est, hélas ! que trop réel, les Églises gémissent sous des tyrannies de plus d'une espèce ; seulement il faut bien reconnaître qu'elles étaient auparavant déjà déchirées par nos discordes[2]. »

En 1545, Mélanchthon nous apprend que les protestants peuvent se distribuer en quatre classes bien distinctes. « La première, dit-il, comprend ceux qui aiment l'Évangile d'une affection naturelle, qui haïssent les entraves opposées aux passions par les lois et les pratiques de l'Eglise, et approuvent fort, au contraire, le relâchement de la discipline. Ceux-ci se sont attachés à l'Évangile d'un amour aveugle, parce qu'ils sont persuadés qu'il est le moyen le plus direct et le plus sûr d'arriver à une entière licence. A cette classe appartient en général le commun du peuple, qui ne comprend ni les principes fondamentaux de la doctrine, ni les causes de tous nos débats, et qui, à la vue du développement qu'a pris notre Évangile, témoigne à peu près l'intérêt que montre un bœuf à la vue de la porte neuve qu'on vient de mettre à son étable. La deuxième classe est composée des personnes de distinction et des nobles, c'est-à-dire de gens habiles à diriger leurs convictions religieuses d'après les inclinations ou les préférences connues de ceux qui gouvernent. Il est aujourd'hui, à la cour des princes, un grand nombre de ces individus qui adoptent telle ou telle religion, non parce que leurs convictions les y portent, mais uniquement

[1] Milichio. 1546. Corpus Reform. vi. 825. Nunc me causæ plus etiam cruciant quam eventus, et scis me multos annos magnum dolorem circumtulisse διὰ τῶν διδασκάλων αὐθάδειαν καὶ αὐλικὰς πλεονεξίας.

[2] Bucero. 1548. Corpus Reform. vii. 157. Cum tantæ fuerint de rebus maximis dissensiones inter doctores, minus miremur populi voluntates parum firmas fuisse ; imo nec illud miremur iram Dei atrociorem adversus nos accensam esse, quam ut mitiget, quotidie gemens eum oro. Jacent, proh dolor ! ecclesiæ nunc oppressæ multiplici tyrannide ; sed jacebant et ante dilaceratæ nostris dissidiis.

parce qu'ils craindraient, en faisant différemment, de blesser les princes qu'ils courtisent. Il en est encore d'autres, et ceux-là constituent la troisième classe, qui affectent tous les dehors de la piété et du zèle le plus rare; mais qui, à la faveur de la vaine apparence dont ils couvrent leur vraie nature, ne cherchent qu'à satisfaire leurs appétits déréglés et leurs passions charnelles. Dans cette catégorie se trouve un grand nombre de personnes fort peu louables. » Il range enfin dans la quatrième classe les élus, ceux dont les croyances ne reposent que sur leurs convictions personnelles. « Ces derniers, dit-il, ne sont malheureusement qu'en bien petit nombre [1]. »

Si Mélanchthon, ainsi que Luther, se plaint si souvent des princes protestants, et leur attribue en grande partie les torts de la corruption générale, il faut cependant convenir qu'il devait être assez difficile à ces princes, pour ne pas dire impossible, de satisfaire aux exigences contradictoires des différents réformateurs : car abandonnaient-ils les affaires de la nouvelle Église à leur tendance naturelle, on les accusait de ne point s'intéresser à la religion, et partant on leur reprochait tout le mal qui découlait du système lui-même; intervenaient-ils, au contraire, en maîtres, l'on criait *à la Césaropapie* et à la servitude de l'Église. Mélanchthon, par exemple, en 1541, fait entendre les plaintes suivantes :

« Je comprends, maintenant, le sens profond de ce passage du Cantique des cantiques : *Les gardiens des murailles m'ont blessée et m'ont enlevé mes vêtements*. C'est ainsi que les princes offensent aujourd'hui l'Eglise et la dépouillent, non-seulement de ses vêtements, mais de tout ce qu'elle possède, au grand scandale du monde! Pendant ce temps, on néglige le service de l'Evangile ainsi que ses pieux ministres. Les sujets de plainte de cette nature se multiplient à tel point qu'ils ne peuvent manquer de hâter la glorieuse venue de Jésus-Christ [2]. »

« Les princes, occupés qu'ils sont de leurs passions et de leurs intérêts personnels, négligent les Eglises et souvent font pis en-

[1] Goldsteinio. Corpus Reform. v. 725-26.

[2] Medlero. 1541. Corpus Reform. iv. 695. Video esse verum, quod est in Cantico : Vulneraverunt me custodes murorum, tulerunt pallium meum, ait Ecclesia. Principes miris scandalis vulnerant Ecclesias, et pallia et facultates auferunt. Interim negligitur ministerium Evangelii, propter quod Filius Dei mortuus est, negliguntur et pii ministri bene meriti. Hæ querelæ crescunt et invitabunt diem gloriosi adventus Christi

core; aussi le désordre est-il partout si grand, qu'on ne peut y songer sans mourir de douleur. C'est à ce point que Luther, qui dernièrement a perdu sa fille, une parfaite et noble créature en vérité, disait, à cette occasion, qu'il souhaiterait de mourir lui-même avec tout le reste de sa famille, étant bien convaincu que l'Allemagne entière ne tardera pas à être en proie à une dissolution telle, qu'il ne s'y trouvera plus, nulle part, de refuge pour les honnêtes gens et la vie vertueuse [1]. »

« Mais ce ne sont pas là les seuls maux qui nous affligent; il est bien d'autres misères, là même où règne la pure doctrine. Les princes, occupés ailleurs, s'inquiètent peu de la discipline, et la plupart ne sont pas moins parcimonieux dans leur manière de traiter les ministres de l'Evangile que dans la protection qu'ils accordent aux lettres et aux sciences. Or le désordre ne peut que favoriser les débordements des méchants, tandis que l'abandon des études nous menace de nouvelles ténèbres et d'une nouvelle barbarie [2]. »

Il écrit à Camerarius :

« Je suis persuadé qu'en voyant, pendant votre voyage, le délaissement des Eglises et de la doctrine, vous n'en avez pas été moins affligé que des malheurs qui vous sont personnels. Les princes, uniquement occupés à satisfaire leurs passions et à soigner leurs affaires particulières, ne songent même point à nous venir en aide [3]. »

A l'aspect de l'état de choses que lui-même avait si puissamment contribué à établir, Mélanchthon, ainsi que Luther,

[1] Gluenspiesio. 1542. Corpus Reform. IV. 882. Negligunt principes et dilacerant Ecclesias, impediti privatis cupiditatibus aut negotiis. Itaque tantæ sunt confusiones politiarum fere omnibus locis, ut sine ingenti dolore cogitari non possint. — Nuper cum Luthero filia, profecto optimæ et generosæ indolis, moreretur, dicebat ipse se optare ut simul cum sua tota familia moreretur, nam videre se, paulo post secuturas dissipationes Germaniæ tantas, ut nusquam tuta sedes bonis viris et honestis studiis futura sit.

[2] Melanchthonis Comment. in Danielem. 1543. Opp. Witebergæ. 1562, P. II. p. 479. Accedunt interim et alia multa mala; etiam in iis locis, ubi est emendata doctrina. Principes impediti negligenter tuentur disciplinam, pauci sunt munifici in alendis Evangelii ministris et fovendis studiis litterarum. Confirmat igitur ἀναρχία petulantiam malorum, et neglectio litterarum novas tenebras et novam barbariem minatur.

[3] Camerario. 1545. Corpus Reform. v. 770. Existimo te in hoc itinere intuentem neglectionem Ecclesiarum et doctrinæ non minorem ex publicis malis dolorem, quam ex privatis cepisse. Principes occupati privatis affectibus mederi Ecclesiam non student.

se prend souvent à désirer la mort, pour lui-même et pour les personnes qu'il aime. En 1527 déjà, tandis que son fils était malade, il écrivait à Jonas : « Je crois, en vérité, qu'il vaudrait mieux pour lui de mourir, s'il devait passer par toutes les misères que je me suis, je ne sais comment, condamné à subir[1]. »

« Le blasphème et l'impiété, dit-il encore en 1540, se répandent partout de telle manière, que les hommes pieux n'ont rien de mieux à faire que de souhaiter d'être, le plus tôt possible, enlevés de ce monde et réunis à Jésus-Christ Notre-Seigneur, et à la glorieuse assemblée des Pères et des Prophètes[2]. » — Telle est la confusion qui règne en toute chose, et telle l'aveugle fureur des princes, que j'envie le sort des jeunes gens qui sont retirés de cette vallée de misères, après avoir pris de l'Evangile une connaissance suffisante[3].

Le peu d'espoir qu'on avait de voir se réaliser aucune amélioration réelle, et la frayeur qu'inspirait le déplorable état dont on était menacé dans une société religieuse ainsi constituée, firent que plusieurs hommes distingués se réfugièrent, si l'on peut dire, dans l'attente de la fin prochaine du monde. Ainsi fit Mélanchthon, dans le moment des plus beaux succès du protestantisme en Allemagne, comme on peut le voir dans une de ses lettres à Guy Dietrich (1544); ainsi firent également et Luther lui-même, et Bugenhagen et plusieurs autres hommes considérables appartenant à la nouvelle Église. « Vous êtes témoin, disait Mélanchthon, vous êtes témoin de la fureur insensée des princes et de toutes les infirmités dont les théologiens et les prédicateurs offrent l'affligeant spectacle à nos regards. Tout cela ne peut manquer de faire naître une situation plus déplorable encore, si

[1] J. Jonæ. Corpus Reform. I. 913. Ego profecto melius cum illo agi putarem, si moreretur, quam si vivus in ejusmodi miserias incideret, in quales ego, nescio quomodo, præcipitatus sum.

[2] Georg. Anhaltino. 1540. Corpus Reform. III. 949. Et ita crescunt blasphemiæ adversus Deum in mundo, ut pii optare debeant, ut quam primum hinc liceat discedere ad Deum ac Filium ejus, Dominum nostrum Jesum Christum, et illum honestissimum cœtum Patrum et Prophetarum.

[3] Ebero. 1541. Corpus Reform. IV. 132. Sed profecto tanta est perturbatio omnium rerum, tanti principum furores, ut bene agi cum adolescentibus judicem, qui mediocriter percepta doctrina divina de Filio Dei ex hac ærumnosa vita evocantur in cœlestem.

l'asservissement de l'Église devait quelque temps se prolonger dans ce monde [1]. »

On peut dire que Mélanchthon était, en général, assez mécontent de la marche de la Réforme, ainsi que des tendances de la démagogie religieuse fondée par elle ; aussi s'y montrait-il opposé, tant qu'il était en son pouvoir, non pas, il est vrai, dans ceux de ses écrits qu'il destinait au public, car il manquait pour cela du courage nécessaire, et craignait d'ailleurs de prêter le flanc à ses adversaires, mais dans les rapports qu'il adressait aux princes et dans sa correspondance intime. Il commença par donner des avis et des conseils, mais ayant trouvé bientôt que ses avertissements étaient inutiles, il se contenta, plus tard, de gémir et de se plaindre. Ce que, dans l'organisation protestante, il désapprouvait le plus, c'étaient les changements qu'on avait fait subir à la plupart des cérémonies et des pratiques religieuses : il eût été d'avis, lui, qu'on en conservât tout ce qu'il était possible de laisser subsister sans contradiction patente avec la doctrine. Les regrets qu'il donnait au rituel de l'ancienne Église provenaient, en partie, du goût que des impressions de jeunesse avaient fait survivre en lui pour la majesté du culte catholique, et en partie, de la persuasion où il était qu'on aurait d'autant moins de peine à gagner les peuples au protestantisme, que la ligne de démarcation qui le sépare de l'Église romaine serait extérieurement moins sensible. Il ne faisait pas attention que ces cérémonies, que ces rits dont il prenait la défense, s'étaient établis sous l'influence des dogmes que lui, Mélanchthon, s'était donné tant de peine à faire rejeter, et que tout système religieux, dès lors qu'aucun obstacle ne s'y oppose, se manifeste nécessairement au-dehors par les formes qui lui conviennent.

« On ne se borne point maintenant, dit-il dans ses observations à Philippe de Hesse, à contester la vérité des doctrines ; on altère encore ou l'on modifie, le plus souvent sans nécessité aucune, les coutumes de l'Église les plus respectables. » Il voyait, dans ces changements, de grands périls pour l'ave-

[1] V. Theodoro. 1544. Corpus Reform. 440. Vides enim furores principum et doctorum νοσήματα varia, quæ, si durabit hæc Ecclesiæ servitus in hoc mundo diutius, parient majores dissipationes et miserias.

nir ; « mais était prêt d'ailleurs, disait-il, à sacrifier jusqu'à sa vie, s'il pouvait, à ce prix, obtenir la paix et le repos devenus si nécessaires [1]. »

L'abolition de la messe, de ce sacrifice touchant et riche en souvenirs, où le peuple trouvait naguère une occasion commode et journalière de rendre à Dieu son tribut d'adorations et de pieuses prières, eut pour résultat immédiat la nécessité de multiplier outre mesure les exercices de la prédication. Mélanchthon ne tarda pas à reconnaître les inconvénients de cette situation nouvelle [2]. « Si vous obligez, dit-il, les pasteurs à prêcher tous les jours, il arrivera qu'ils monteront en chaire sans préparation suffisante, qu'ils débiteront à tort et à travers tout ce qui leur passera par la tête, et, s'ils n'ont rien à dire, qu'ils se rejetteront sur les lieux communs et recourront peut-être même à l'injure, qui est déjà malheureusement la source commune où la plupart viennent alimenter leur éloquence. Que Dieu nous ait en pitié, et daigne inspirer à nos pasteurs un langage plus digne et des dispositions plus chrétiennes! »

Un voyage, qu'en 1536 il fit dans le Palatinat et la Souabe, lui fournit l'occasion de voir par lui-même l'état déplorable des églises protestantes du voisinage. « Ah! si vous nous aviez accompagnés dans ce voyage, s'écrie-t-il dans une lettre à Mykonius, et si vous aviez, comme nous, vu la désolation de tant d'églises, nul doute que vous n'eussiez mêlé vos larmes aux nôtres, et, comme nous, souhaité, du fond de l'âme, de voir les princes et les savants tenir conseil pour venir en aide à de si grandes misères! J'ai été fort satisfait, à Nuremberg, de la fréquentation des églises et du bon ordre qui s'y fait remarquer dans le culte; mais, hélas! partout ailleurs on laisse le peuple s'abrutir dans le désordre d'une vie barbare. Ah! si ceux auxquels le devoir impose une pareille sollicitude, pouvaient être assez bien inspirés pour s'occuper de chercher un remède à ce triste état des choses [3]! »

[1] Corpus Reform. I. 821.

[2] Balth. Thuringo. 1528. Corpus Reform. I. 991. Nihil fit, cum quotidie coguntur concionari, nisi ut immeditati veniant in publicum et effundant quæ in buccam inciderint, et, si nihil venerit in mentem, transferant se ad locum communem, quem unum habeant plurimi, nempe ad convicia. Utinam Deus tandem respiciat nos, et det concionatoribus animos et linguas moderatiores!

[3] Corpus Reform. III. 187. Si nostri itineris socius fuisses vidissesque in

Mélanchthon savait du reste fort bien, dans l'occasion, apprécier à sa juste valeur l'enthousiasme avec lequel le peuple accueillait la doctrine. Il n'ignorait point combien la plupart des hommes désiraient une religion qui favorisât leurs inclinations et le relâchement de leur conduite; seulement il n'apercevait ou ne s'avouait à lui-même cette intime relation de l'accueil fait à la réforme et des dispositions charnelles du public, que quand lui-même n'était point d'accord avec les autres chefs sur quelque point de doctrine, et que, pour ce motif, il se trouvait en butte aux attaques de ses confrères. Il en fut ainsi au sujet de la question sur la nécessité ou la non-nécessité des bonnes œuvres et de l'obéissance. En décembre 1536, il mande à Camerarius qu'à Wittemberg on lui reprochait d'attacher trop d'importance aux œuvres, et qu'il était, pour cela, de la part des luthériens rigoureux, l'objet d'attaques fort vives[1]. « Maintenant, dit-il ailleurs, par rapport aux doctrines qui occupaient alors le zèle des prédicateurs, on écoute avec plaisir, avec avidité même, ces prédications démagogiques et plutôt cyniques que chrétiennes, qui n'ont d'autre objet que d'élargir le domaine de la liberté et de renverser jusqu'aux derniers obstacles destinés à contenir les passions mauvaises. Nos descendants auront peine à croire qu'il y a eu un siècle assez dépourvu de sens, pour que de pareilles extravagances y aient pu trouver faveur[2]. » — L'expérience aurait également pu l'éclairer. lui-même, sur ce qu'était au fond l'approbation donnée par le peuple à la doctrine de la *Foi spéciale*, à celle de l'*imputabilité de la justice* et à leurs corollaires : il est vrai qu'en s'avouant la vérité sous ce rapport, il se fût privé de la dernière étaie sur

multis locis misere dissipatas Ecclesias, haud dubio omnibus votis et lacrymis etiam optares, ut principes et doctores deliberent quomodo consuli Ecclesiis possit. Norimbergæ frequentia in templis et cæremoniarum εὐταξία valde mihi placuit; in aliis locis ἀταξία et barbaries mirum in modum alienat animos populi. Utinam cogitent hi, qui præsunt, de sanandis his malis.

[1] Corpus Reform. III. 193.

[2] Melanchthonis object. et resp. ed. Pezelius. P. v. p. 289. Avide accipiuntur illæ tribunitiæ conciones, quæ libertatem amplificant et frenos cupiditatibus laxant, qualis hæc est concio cynicorum potius quam christianorum, quæ vociferatur hanc propositionem falsam esse : Bona opera sunt necessaria. Mirabitur posteritas fuisse sæculum tam furiosum, in quo talis insania applausores habuerit.

laquelle il s'appuyait encore; car il ne méconnaissait même point les conséquences pernicieuses qu'entraînait après elle la condamnation de la doctrine catholique sur les mérites des bonnes œuvres. « Il est bien fâcheux, dit-il en effet plus loin, que les bons aussi se relâchent dans le soin de se réprimer eux-mêmes, depuis qu'on a condamné l'opinion qui attachait du mérite à ces louables efforts [1]. »

Une chose non moins digne de remarque, ce sont les confidences qu'il fait à ses intimes sur son peu de goût pour plusieurs des principes admis par l'Église luthérienne. C'est ainsi qu'au plus fort de la guerre de Smalkalde il écrit à Camerarius « que, bien que cette guerre lui fît éprouver un chagrin véritable, il en nourrissait, depuis quinze ans, au fond du cœur, un plus sensible encore, à cause du caractère corrupteur que, sous plusieurs rapports, il était obligé de reconnaître à la doctrine, et que n'avaient pas voulu lui ôter ceux (ainsi Luther surtout) qui en avaient également et la mission et le pouvoir [2]. » Il paraîtrait, d'après cela, que la question de la cène n'était pas la seule qu'il tînt pour fausse et pernicieuse.

Quant à la manière d'être et de faire des prédicateurs protestants, Mélanchthon s'en explique plus sévèrement encore que Luther, qui trouvait tout-à-fait naturelles plusieurs choses que son ami désapprouvait de la manière la plus formelle. Dans des observations qu'il adresse, en 1526, à l'électeur de Hesse, il se plaint, par exemple, de ce qu'il n'était jamais question aux prêches que de la foi sanctifiante, et de ce qu'il ne s'y disait pas le mot de la piété. « Que ne montrent-ils (les prédicateurs) autant de zèle à prêcher la crainte de Dieu, la foi, la charité et la soumission envers l'autorité qu'ils en mettent à crier contre le pape [3] ! » Une chose encore qui me semble caractéristique et qu'on trouve également dans Mélanchthon et dans Luther, c'est ce manque absolu de prévoyance

[1] L. c. P. v. p. 271. Opp. Mel. (In epist. ad Romanos. 1529.) IV. p. 75. Dolendum est, bonos etiam fieri negligentiores in seipsis frenandis, cum opinio meriti detracta est illi diligentiæ.

[2] Corpus Reform. VI. 238.

[3] Corpus Reform. I. 821. Doceat autem non fidem tantum, sed timorem quoque Dei, cujus jam pene nulla in concionibus mentio fit, etc. — Quæ (fidem, charitatem et obedientiam erga magistratus) utinam tam sedulo docerent concionatores, quam strenue vociferantur in papam.

qui les empêchait de jamais songer à autre chose qu'aux nécessités du moment. Ainsi, parce que les prédicateurs luthériens étaient partout engagés dans d'interminables discussions les uns avec les autres, Mélanchthon demande à l'électeur [1] que les agents du gouvernement interviennent dans ces débats, de manière à ne permettre la prédication qu'à ceux qui leur paraîtraient les plus raisonnables, et à faire taire tous les autres. C'était indiquer aux princes le moyen le plus sûr et le plus facile de faire subir au clergé le joug de l'autorité civile. Quand, plus tard, il déplore en termes si amers la servitude des Eglises protestantes, dominées et maltraitées par un pouvoir qui eût dû se borner à les protéger et à les défendre, il oubliait apparemment qu'il avait lui-même, avec Luther, provoqué ce regrettable état de choses.

Dans le fait, Mélanchthon ne pouvait proposer contre ces querelles incessantes des prédicateurs entre eux, d'autre remède que le rétablissement de l'autorité épiscopale, dont d'ailleurs il regretta si souvent les bienfaits, ou la subordination des pasteurs au pouvoir temporel. On voit, par une de ses lettres au prédicateur Doering de Cobourg, combien tout cela lui donnait de soucis et de déboires. « C'est, dit-il, une déplorable chose que presque tous nos prédicateurs se croient autorisés à traiter en chaire de leurs affaires particulières, de leurs intérêts et de leurs querelles. On reproche beaucoup à nos adversaires de ne voir dans le sacerdoce qu'un moyen de servir leur ventre : pour ce qui est des nôtres, ils s'abandonnent tellement aux mouvements de leur colère, qu'on dirait en vérité qu'il n'est question pour eux que de satisfaire leur prétention et leur orgueil [2]. » Dans les années 1537 et 1538, ce sont toujours les querelles des pasteurs et, en général, l'anarchie de la nouvelle Eglise qui sont la cause de ses soucis et le sujet de sa plus vive sollicitude. « Vous voyez, mon ami, dit-il à Guy

[1] L. c. Videtur utile prohibere dissensiones in concionibus. Rixantur autem non tantum papistæ, sed et adversarii papistarum sæpe multo vehementius, quam alteri. Nonnunquam etiam lls est de lana caprina. Eas dissensiones, quantum fieri potest, studeat vestra Cels. per præfectos cohibere, ita ut qui sanior videatur, solus doceat, alter taceat prorsus, juxta Pauli regulam.

[2] Balth. Thuringo. 1528. Corpus Reform. I. 995. Misera res est, quod pro concione nostri fere omnes sic ulciscuntur privatos affectus. Vituperantur nostri adversarii, quod serviant in docendo ventri. At nostri sic indulgent iracundiæ, ut videantur gloriæ suæ inservire.

Dietrich, combien sont grands les dangers de l'Église et combien est difficile la mission de la gouverner au milieu des inimitiés, des querelles et des haines qui règnent parmi ces hommes dont le devoir serait de nous édifier par leur zèle et leur concorde. — J'ignore ce qu'Ulysse eut à supporter de la part des héros, ses compagnons ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que ce qu'ici nous sommes dans le cas de souffrir, dépasse certainement de beaucoup toutes les tribulations de l'Odyssée entière [1]. » L'année d'après il mande au même : « Il est un mal plus grand encore que le schisme qui a séparé des luthériens les partisans de Zwingle, c'est cet état d'anarchie où nous sommes et qui fait, selon l'expression d'Euripide, que personne ne veut, en quoi que ce soit, obéir à personne [2]. » — Chargé par l'université de Wittemberg d'écrire en son nom à Mohr, prédicateur de Naumbourg, qui, depuis longtemps, vivait en désaccord avec Medler, son collègue : « Que deviendrons-nous, lui dit-il, que deviendrons-nous si, pour des motifs si minimes, il s'élève, parmi les membres du même sacerdoce, des dissentiments si passionnés et des querelles si vivaces [3]? » Il lui semble parfois que cette manie de disputer, qui régnait alors au plus haut degré dans l'Église nouvelle, pourrait bien être une maladie particulière à son époque. « Il existe de nos jours, dit-il en décembre 1544, une foule de personnes dont la seule occupation semble consister à se chamailler sans cesse pour les causes les plus futiles [4]. »

En lisant les plaintes et les aveux de Mélanchthon, on est, à chaque instant, tenté de se demander si l'homme qui juge ainsi la situation amenée par la Réforme, n'est pas un catholique raisonnant au point de vue de l'ancienne Église. « Il n'est, dans le siècle de fer où nous sommes, qu'un seul moyen de se procurer du renom, c'est de rompre audacieusement tous les liens de la discipline et de proposer aux peuples comme vérités des opinions captieuses et inspirées par la ruse [5]. »

[1] Corpus Reform. III. 460. Vide, mi Vite, quantum ubique periculi sit Ecclesiis, quam difficilis gubernatio ubique ζυγομαχούντων καὶ στασιαζόντων τῶν συνέργων, à quibus communi animo juvari Ecclesiam oportuit. — Nescio, quid inter suos heroas tulerit Ulysses : sed hæc, quæ nobis ferenda sunt, video multa esse asperiora tota Odyssea.

[2] Corpus Reform. III. 488. — [3] Corpus Reform. V. 776. — [4] Corpus Reform. V. 554. — [5] V. Theodoro. 1537. Corpus Reform. III. 357. Una laus est hac

Est-il rien, aujourd'hui, que le peuple voie de meilleur œil que l'insubordination et le manque de discipline [1] ? » — « En 1553, il dit observer avec douleur que, malgré la propagation de la Bible, les jeunes gens se trouvaient moins familiarisés avec les psaumes qu'ils n'avaient été avant la Réforme [2].

Il considérait également comme une infirmité propre à son époque, cet esprit de médisance et de haine qui s'infiltrait chaque jour davantage dans la prédication et les livres, bien qu'un simple coup d'œil sur les écrits sortis depuis 30 ans de Wittemberg eût suffi pour lui faire reconnaître la véritable source de cette tendance. « Le siècle est, comme vous voyez, plein de malice et de fureur, et, sans que je puisse m'en rendre compte, plus enclin à la médisance que ne le fut jamais aucune autre époque. C'est être éloquent, aujourd'hui, que d'avoir incessamment à la bouche les injures les plus grossières et les plus audacieuses. Que le Dieu de miséricorde daigne lui-même porter remède à ce mauvais esprit, si contraire à la charité chrétienne [3] ! — La médisance n'est plus seulement, aujourd'hui, un simple assaisonnement de la parole, comme dit Pindare, c'est une véritable rage, telle qu'il ne s'en vit jamais à aucune autre époque. La principale cause en est que les hommes retombés dans la barbarie, et derechef accoutumés au mépris des lois et de la discipline, ne craignent rien autant que de voir réprimer leur licence. Qui pourrait douter que ce ne soient là les maux précurseurs de la fin du monde [4] ? »

Ce désordre ne fit qu'augmenter avec le temps, de sorte que Mélanchthon finit par se convaincre qu'aucun secours humain

ferrea ætate, audacter dissipare vincula disciplinæ et callidissime cogitatas opiniones et infucatas proponere populo.

[1] Camerario. 1549. Corpus Reform. VII. 500. Quid enim plausibilius est ad populum, laxatione disciplinæ et vituperatione gubernatorum ?

[2] Cratoni. 1553. Corpus Reform. VIII. 148. Nunc minus noti sunt adolescentibus psalmi, quam olim fuerunt, ut sæpe cum magno dolore animadverto.

[3] Bornero. 1538. Corpus Reform. III. 596. Sed sæculum est, ut vides, plenum sceleris et furoris et, nescio quomodo, magis amans sycophantiarum, quam fuit ulla ætas. Magna laus est nunc eloquentiæ audacter et impudenter conviciari. Sed Deus hæc aliquando corrigel

[4] Camerario. 1550. Corpus Reform. VII. 580. Non est jam tantum ὄψον κακηγορία, ut Pindarus inquit, sed rabies, qualis nulla ætate fuit, cujus præcipua causa est, quod homines barbari et jam assuefacti ad legum et disciplinæ contemtum et odium metuunt frenari licentiam. Sed hæc sunt fatalia mala postremæ ætatis.

ne pouvait venir en aide à tant de misères : c'est ce que nous voyons par une lettre, qu'en novembre 1553 il écrivait à Chytraeus. « Il est maintenant une foule d'individus qui ne semblent être attentifs qu'à trouver partout des sujets de querelle ; dût l'âne s'attaquer au chien, comme dit le proverbe, il faut qu'on se chamaille avec toute l'animosité de la haine et de l'esprit de médisance. Que le Seigneur notre Dieu daigne prendre en pitié notre malheureuse Église [1] ! » — « Mais ce ne sont pas seulement les princes, dit-il (1550), qui troublent l'Église de leurs folles querelles ; les pasteurs, par leur pétulance et leurs éternelles discussions, ne la ménagent guère davantage. Or, que résulte-t-il de cet état de guerre ? Le peuple est privé des consolations et des adoucissements qu'on doit à ses misères, et se trouve ainsi placé dans une situation pire que celle de l'enfer [2]. » — Il adresse, en mai 1550, la même plainte à Georges, duc d'Anhalt. « On ne voit plus partout, dit-il à ce prince, que défiance, aigreur, calomnie et présomptueuse suffisance. Que Dieu nous protége ! »

On peut se faire une idée de tous les efforts que Mélanchthon dut faire pour ne pas avouer la corélation qui existait entre la doctrine, les principes, les diverses innovations des réformateurs, et ce triste état des mœurs et des esprits qui lui arrachait tant de plaintes, et lui fit, comme il le dit lui-même, verser des torrents de larmes. Il n'était pas homme à méconnaître le jour défavorable que de tels aveux étaient de nature à répandre sur toute l'organisation protestante en face de l'ancienne Église ; aussi n'épargne-t-il rien pour empêcher ses amis de se laisser décourager ou séduire par le scandale et la division qui affligeaient déjà cette Église encore naissante. Dieu n'a-t-il pas promis, dans l'Ancien Testament, par la bouche de ses prophètes, qu'il se réserverait jusqu'à la fin une

[1] Corpus Reform. VIII. 169. Nunc multi undique quærunt rixandi ἀφορμάς, κἂν ὄνος δάκνῃ κυνά, et certatur horribili acerbitate animorum et venenatis calumniis. Interea negligitur explicatio rerum necessariarum. Sed oro Filium Dei ut ipse vulneribus medeatur.

[2] Corpus Reform. V. 320. Utinam insulse tumultuantibus principibus concionatores majore lenitate foverent Ecclesias. Nam omnia politica mala facilius tolerantur, cum animi levationem vulgarium miseriarum habent in congressibus Ecclesiæ, in auscultatione placida veræ doctrinæ, in invocatione. Hæc solatia, cum etiam erepta sunt hominibus, miseria est, qualis est inferorum. Hæc utinam multi cogitarent !

société de serviteurs fidèles ? Or, Dieu ne pouvant tromper, il fallait bien qu'il subsistât encore quelque part une Église véritable, et quelle autre ce pouvait-il être, que celle de Luther[1] ? Cependant l'insistance même avec laquelle Mélanchthon y revient sans cesse, semble assez démontrer que ces motifs de consolation ne pouvaient entièrement le satisfaire. Il y a des moments où il cherche à se persuader que l'anarchie et la division pourraient bien ne pas être un si fâcheux symptôme, attendu que, depuis le temps de Noé, l'Eglise de Dieu n'a jamais été complétement exempte de désordre[2]. Il cite, à ce sujet, les exemples fournis par les familles des patriarches, qui formaient alors, comme on sait, la véritable Église, et qui n'en furent pas moins troublées par la querelle d'Ésaü et de Jacob, et par la jalousie des fils de ce dernier contre Joseph leur frère; ce qui montre, dit-il, que la désunion et l'inimitié parmi les membres d'une même famille sont, dans l'Église, d'origine fort ancienne, et que ce serait conséquemment à tort qu'on se laisserait ébranler, parce que de proches parents sont animés de sentiments hostiles les uns à l'égard des autres[3]. Il emploie quelquefois aussi, pour se tirer d'affaire, de l'expédient de Luther, qui ne trouvait rien de plus commode, pour expliquer les embarras et jusqu'aux moindres contrariétés qu'on lui suscitait, que d'en accuser Satan et ses maléfices. Il faut observer, cependant, que Mélanchthon n'alla jamais, sous ce rapport, aussi loin que Luther, lequel était tellement dominé par la pensée que les dixneuf vingtièmes au moins des événements qui se rapportent à la vie d'un homme sont imputables à l'enfer, et qu'un vingtième à peine pouvait être considéré comme le résultat de l'action divine, qu'il n'était pas un fait désagréable ou inexplicable, grand ou petit, pas un mal de tête ou de dents, arrivés à l'un des siens ou à lui-même, qu'il n'attribuât à l'influence du diable. Il usait de ce moyen avec bien plus de

[1] Georgio Anhaltino. 1545. Corpus Reform. v. 762.

[2] C. Lohnero. 1544. Corpus Reform. v. 348.

[3] Corpus Reform. VII. 923. Ita cum usitata sit in Ecclesia distractio cognatorum et amicorum, præparandi et confirmandi sunt animi, ut hunc ingentem dolorem, quem acerbitas parit eorum qui fuerant conjunctissimi, sapienter feramus.

discrétion que Luther, alors même qu'il s'agissait d'expliquer la corruption et la vie scandaleuse des gens de son parti, mais sans toutefois le négliger quand il ne pouvait faire autrement. Il dit, par exemple, au prédicateur Spangenberg de Nordhausen, qui, selon l'habitude, vivait en désaccord avec son confrère, « que lui, Mélanchthon, dans cette sorte de contrariétés, trouvait à se consoler par la certitude que ce sont des maux nécessaires, excités par la haine du diable contre l'Évangile, afin d'en dégoûter les théologiens et les prédicateurs aussi bien que le commun des fidèles [1]. » Au chancelier de Cologne, Bernard de Hagen [2], il mande également (1539) « qu'on ne pouvait, à la vérité, nier qu'il n'y eût dans le protestantisme infiniment de désordre et de scandale, ce qui en éloignait bien des personnes honnêtes; mais que la faute en était au démon, toujours attentif à gâter les bonnes choses. » Nous le voyons encore, en 1545, user de cette même tactique et accuser Satan de tout ce qu'il y avait alors de fâcheux dans la situation de l'Église protestante. « Il existe, dit-il à Camérarius, de nombreux indices attestant que l'esprit du mal s'occupe incessamment à dresser des embûches à nos communes protestantes, lesquelles communes cependant, malgré le désordre qu'on y remarque, ne sont pas moins les gardiennes de la vraie doctrine [3]. » Il écrit, en 1552 : « Le temps où nous sommes abonde en trahisons et en exemples d'apostasie, soit par suite de l'audace croissante des esprits, soit parce que l'ennemi des hommes, à l'approche du dernier jour, redouble de violence et de fureur. C'est ainsi que les athées deviennent de moins en moins rares, et qu'on voit, aujourd'hui, se former les sectes les plus monstrueuses, telles, par exemple, que celle des anabaptistes, si remarquable par ses extravagances [4]. »

Au lieu de rapporter à sa véritable cause cette immense

[1] Corpus Reform. II. 693. — [2] Corpus Reform. III. 669.

[3] Corpus Reform. V. 656.

[4] Melanchthonis Evangel. Dominic. 1552. Opp. III. p. 43. Habet hæc ætas plurima et varia exempla sc. desertionum et perfidiæ, partim propter ingeniorum petulantiam, quæ crescit, partim, quia diabolus postremo tempore sentiens brevi affuturum esse judicem, rabiosius grassatur. Ideo jam plures sunt ἄθεοι, et monstrosiores sectæ oriuntur, ut deliria anabaptistarum multiplicia.

corruption dont la société protestante offrait alors le spectacle, Mélanchthon préférait donc aussi n'y voir que le résultat prévu de l'approche de la fin des temps, à l'exemple de Luther et de la plupart des réformateurs et des théologiens protestants, qui assuraient positivement qu'on en était arrivé au dernier âge du monde, et que le grand jour du jugement dernier ne se ferait pas attendre au delà de quelques lustres, quelques-uns disaient même au delà de quelques années, attendu qu'on avait précisément atteint le plus haut point possible de corruption morale et d'incrédulité pratique, indiquée par la Bible comme le signe précurseur de ce grand événement. Il écrit, par exemple, en 1540, à son ami Guy Dietrich : « On ne peut nier que le mépris de la religion n'aille tous les jours en augmentant, je ne dirai pas chez le vulgaire, à qui je le pardonne, mais même auprès des sages, qui tous ne sont plus aujourd'hui que des épicuriens ou des incrédules systématiques. L'oubli du saint nom de Dieu, la fureur des princes et toutes les autres énormités du siècle montrent suffisamment que le monde est en travail et qu'on est à la veille de la joyeuse venue de Notre-Seigneur [1]. » — Il est dans ses écrits un assez grand nombre de passages, où il ne cache pas le peu d'espoir qui lui reste de voir opérer quelqu'amélioration dans l'état moral des adhérents de la pure doctrine. Ainsi, Guy Dietrich s'étant plaint à lui des mauvais traitements que les prédicateurs avaient à souffrir, à Nuremberg, de la part même du sénat, il l'engage à comprimer ses chagrins personnels et à n'exhorter à la pénitence que les personnes encore curables. « Il n'est pas permis sans doute, dit-il, dans ces moments si voisins du jour suprême, de concevoir de bien grandes espérances en fait d'amendement, quand dans des temps bien meilleurs, les exhortations de Noé avant le déluge, celles de Sem, d'Abraham, et de Loth à Sodome, et enfin celles de Jésus-Christ lui-même à Jérusalem, ont produit si peu de chose sous ce rapport. Bien qu'il en soit ainsi, ajoute-t-il, ce n'est pas,

[1] V. Theodoro. 1540. Corpus Reform. III. 895. Omnino crescit manifestus contemptus religionis, non apud vulgus, cui ignosco, sed apud sapientes, qui partim fiunt epicurei, partim academici, ut est, opinor, vester Clemens. Et hominum βεβηλότης et fœditas tempestatum et principum furores ostendunt, ὠδίνειν τὸν κόσμον et instare diem adventus Christi lætissimum.

toutefois, un motif pour jeter nos armes et déserter les postes que nous avons à défendre [1]. »

Mélanchthon avait encore une autre manière d'expliquer les progrès de la dépravation morale sous le nouveau régime, c'était de l'attribuer à l'influence des astres, et cette explication lui appartenait même en propre; car il avait embrassé les erreurs de l'astrologie avec toutes les superstitions qui s'y rattachent. C'est du reste une des énigmes proposées à l'étude de la psychologie de ce personnage, d'avoir à comprendre comment, après avoir débuté dans la carrière par la négation absolue de la liberté humaine et l'adoption complète du fatalisme de Luther, il renonça tellement, plus tard, à ces funestes principes qu'il ne pouvait assez désapprouver ceux qui les proposaient encore aux peuples, et toutefois ouvrit, de suite après, une porte de derrière, si je puis dire, à ce même fatalisme, inséparable de la croyance à l'astrologie judiciaire [2].

Lælio Socin écrit, en 1550, de Wittemberg à Bullinger, de Zurich : « Tout le monde ici s'attache à Melanchthon, qui, de son côté, s'adonne entièrement à l'astrologie. Vous dire si Philippe accorde plus d'importance aux constellations qu'à leur créateur même, c'est ce que je ne saurais faire [3]. » — Mélanchthon, en 1557, ayant été invité, par le roi de Danemark, à assister à un synode qui devait se tenir à Copenhague, il n'osa point s'y rendre, parce que, dit Mathésius, il s'était laissé persuader par un astrologue qu'il y avait pour lui indication de dangers vers le Nord [4].

[1] Corpus Reform. IV. 654. Quare te rogo, mi Vite, temporum rationem habeto, premas domesticum dolorem, sed publice causas pœnarum et calamitatum exponas, et horteris sanabiles ad pœnitentiam. Si Adamo, Noah concionante flecti ad pietatem mundus ille pulchrior ante diluvium non potuit, nec Sodoma a furore revocari concionibus Sem, Abrahæ vicinorum et Loth civis, nec Christo concionante Hierosolyma sanari, quid nunc his ultimis temporibus sperandum est? Nec tamen aut clypeus abjiciendus est, aut deserenda statio.

[2] Le passage suivant, dans lequel il est question d'un bourgeois d'Augsbourg, montre à quel point il portait la confiance en la vérité des horoscopes : « Si quid possum judicare, censeo genesin esse faustam, significantem claritatem inter cives et ἐξοχὴν, pericula captivitatis et adversæ valetudinis crebra, hæreditates amplas et fortunam in metallicis. » — Baumgartnero. 1539. Corp. Reform. III. 754.

[3] Illigen Symbolæ ad vitam L. Socini illustr. Lipsiæ 1824. P. II. p. 19. Omnes ab uno Melanchthone, qui Astrologiæ judiciariæ fuit addictus (pendent), unus ille ab astris ne magis, an ab astrorum conditore ac domino pendeat, ignoro.

[4] Münter de Commoratione Bugenhagii in Dania. p. 17.

En 1514, il accuse, auprès de Guy Dietrich, les constellations d'être cause des mauvaises passions, de la désunion et du scandale qui régnaient alors, même à Wittemberg, à ce foyer de la Réforme[1]. Les partisans de Flacius, ses adversaires, ne manquèrent pas, dans la suite, de lui reprocher cette crédulité superstitieuse, ce dont il se vengea en leur répondant que leur critique avait été composée dans une partie de débauche et sous l'influence de l'ivresse. L'explication, cependant, à laquelle Mélanchthon recourait le plus volontiers, pour se rendre compte de la perversité publique, c'était la caducité de l'univers et l'approche de la fin des temps. *La folle vieillesse du monde, delira mundi senecta*, telle fut, plus tard, la formule en quelque sorte sacramentelle dont il se servait pour désigner son époque. Cette difficulté d'expliquer les rapports de succession qui existaient entre la propagation du nouvel Évangile et la corruption des mœurs, l'amena finalement à confondre d'une manière grossière l'ordre physique avec l'ordre moral, absolument comme il était arrivé à Plutarque, quand il voulut se rendre compte du silence des oracles à son époque. On trouve dans le passage suivant un exemple de cette étonnante confusion :

« A mesure que, par les progrès de l'âge, notre corps s'use et perd de sa vigueur, on voit aussi graduellement s'affaiblir en nous l'entraînement vers les choses louables. Il en résulte que, tandis que la nature humaine s'énerve et défaille ainsi chaque jour davantage, le vice, l'insouciance, la débauche, la mollesse, la lâcheté, l'impatience, l'inconstance, la mauvaise foi, la sottise, la présomption et la suffisance prennent, au contraire, de la force et croissent dans le même rapport. Les bouleversements qui se font dans les Etats n'ont pas d'autre origine, non plus que les nombreuses infirmités et la décadence progressive de l'Eglise[2]. »

Ce faux principe une fois admis, il était assez naturel de

[1] Corpus Reform. v. 304. Crescunt, ut arbitror etiam, διὰ τῶν κακούργων ἀστέρων δυνάμεις ἔρμαι κακαὶ in multis.

[2] Melanchthonis Comment. in Danielem. 1543. Opp. Witebergæ. 1562. P. II. p. 523. Et ut languidior est natura generis humani confecta senio, ita impetus ad virtutem sunt segniores. Crescunt igitur in hac infirmitate naturæ vitia, ignavia, amor voluptatum, mollities animi, impatientia, inconstantia, perfidia, stultitia, ut in delirantibus, persuasio propriæ sapientiæ. Ex his fontibus oriuntur et in imperiis et in ecclesiis magni tumultus. Fit igitur vera Ecclesia

s'appuyer, comme fit en effet Mélanchthon, des anciennes prédictions qui donnent pour signes précurseurs de la fin des temps, l'existence d'une perversité, réellement, en tout semblable à celle qui régnait alors. « Les destinées de l'espèce humaine ne sont pas les mêmes aux différentes époques; Dieu lui-même a prédit que, dans les derniers âges du monde, il y aura dans les États et dans l'Église elle-même bien plus de désordre qu'il ne s'en vit du temps des Pères et des Prophètes [1]. »

Ce qui, du reste, provoquait ainsi les plaintes de Mélanchthon, c'étaient absolument les mêmes vices qui excitaient si fort le déplaisir de Luther : le manque d'égards, les mauvais procédés et la parcimonie vis-à-vis des pasteurs, une déplorable sécurité dans le mal, la licence, la ruine entière de la piété et une légèreté caractéristique dans tout ce qui se rapportait à la religion.

« Dans la parabole du chap. 14 de l'Evangile selon saint Luc, Jésus-Christ déplore et châtie tout à la fois le mépris des docteurs, des gouvernants et de la majeure partie du peuple pour la sainte parole. Et, en effet, l'aveuglement des hommes est si grand, qu'on fait partout bien moins de cas de Dieu et des biens éternels que des avantages temporels et corporels, comme on le peut voir dans la plupart des villages, où les paysans se conduisent souvent avec plus de déférence à l'égard du pâtre, gardien de leur bétail, que vis-à-vis du pasteur qui a soin de leurs âmes. Que si vous demandez à ces braves gens les motifs d'une manière d'agir si grossière, ils répondent qu'ils n'ont que faire d'un pasteur et ne sauraient pas de même se passer d'un pâtre. Cet exemple peut servir à nous faire juger de ce que doivent être les dispositions et la manière de penser des personnes de condition plus relevée en la même matière. — Et, de fait, ne voit-on pas également, aujourd'hui, un grand nombre d'hommes distingués par la naissance ou l'autorité prétendre qu'ils ont trop d'affaires sérieuses, pour qu'ils puissent perdre leur temps à s'instruire dans l'Evangile ? Et ne les voit-on pas, en effet, négliger et même complétement abandonner cet enseignement divin,

angustior. Et hæc ipsa, tanquam senectæ imbecillitate, plurimum habet morborum.

[1] Mollero. 1550. Corpus Reform. VII. 671. Non est similis temporum fortuna; et Deus ipse prædixit majores imperiorum et Ecclesiæ dilacerationes in extrema senecta mundi futuras esse, quam fuerunt Patrum et Prophetarum temporibus.

pour ne s'appliquer qu'à poursuivre des avantages purement temporels [1] ? »

« Qu'on nous dise pourquoi toutes les espèces de gouvernements se font de plus en plus violents et durs ? La principale cause en est, sans doute, que le peuple, le premier, se corrompt chaque jour davantage. On ne songe qu'à la débauche, à la goinfrerie, à la licence; chacun ne fait, en somme, que ce qui lui plaît et bon lui semble [2] ; — la plupart tombent même dans les plus grands travers, et n'en demeurent pas moins rassurés sur le sort de leur âme. On se laisse aller au gré de ses désirs et de ses plus aveugles passions ; on agit, en toutes choses, sans pensée supérieure, sans souvenir de la fin qui nous attend, sans recours à l'assistance divine, sans même songer à Dieu : de là toutes ces tribulations, ces calamités, ces misères de toutes sortes, qui, chaque jour davantage, attristent la scène du monde [3]. »

« Y a-t-il rien de plus pernicieux que ces blasphèmes, ces fausses doctrines, ces parjures et toutes ces imprécations qui échappent à notre coupable frivolité ? Et cependant chez quels hommes en voit-on l'habitude plus commune que parmi ceux qui se disent chrétiens ? O spectacle affligeant et à jamais déplorable ! Je ne doute point qu'un grand nombre de nos malheurs ne nous soient attirés de cette manière [4]. »

Mélanchthon parle assez souvent aussi, dans ses lettres, et avec non moins de chagrin, du mépris et de la haine que le peuple témoignait partout aux prédicateurs protestants ; et, comme Luther et les autres réformateurs, il trouve également inexplicable qu'on traitât si peu dignement des hommes chargés de propager une doctrine à laquelle on avait fait un accueil si favorable. « Rien, mandait-il au prédicateur Kindt, à Eisfeld, ne me déplaît davantage que les discordes intestines et les inimitiés domestiques qui règnent parmi les nôtres. On dirait, à les voir ainsi acharnés les uns contre les autres, que nous n'avons pas assez pour nous nuire de tous nos ennemis du dehors. *Vous savez jusqu'à quel point le commun du peuple nous déteste* [5]. »

[1] Melanchthon's Postill verdeutscht durch Pollicarius. F. 27. a. b.

[2] F. 57. b. — [3] F. 187. b.

[4] Lango. 1543. Corpus Reform. v. 59. Infaustæ sunt contumeliæ Dei, falsa dogmata, perjuria et ortæ ex quadam teterrima levitate exsecrationes, quæ nullis sunt usitatiores, quam iis qui dicuntur Christiani. O rem tristem ! Nec dubito multas publicas calamitates accersi illis ipsis exsecrationibus.

[5] Kindlio. 1528. Corpus Reform. i. 941. Nec quidquam magis displicet mihi,

Et ailleurs, à Medler, en 1543 : « Vous n'ignorez pas que même nos plus pieux pasteurs sont aujourd'hui partout poursuivis par la haine de ceux qu'ils sont chargés d'instruire, ce qu'ils supportent avec plus ou moins de résignation, selon la différence de leurs caractères [1]. » — Notre Église est pauvre, délaissée, et, en tous lieux, tourmentée, martyrisée; c'est tout au plus si ses ministres ne sont pas réduits à périr de famine et de misère, ce qui ne laisse même pas que d'arriver quelquefois. Aussi combien n'en est-il pas qui renoncent au sacerdoce, forcés qu'ils sont de pourvoir, de quelqu'autre manière, à leur subsistance et à celle de leurs familles [2] ! »

Une autre chose également digne d'attention, c'est que Mélanchthon ne fait pas moins ressortir que Luther l'énorme différence qui se remarquait entre la génération passée, telle qu'il l'avait lui-même pu voir dans sa jeunesse, et la nouvelle génération grandie sous l'influence de la doctrine luthérienne.

« Qu'on vienne à se demander, par exemple, pourquoi le gouvernement des hommes devient de plus en plus difficile, et l'on s'aperçoit bientôt que la principale cause en est que les mœurs des peuples se perdent également chaque jour davantage. C'est parce que le luxe, la licence, et l'impudence vont sans cesse en augmentant, que Dieu permet au joug de l'autorité de s'appesantir aussi davantage sur nos têtes [3]. »

« Certes, du temps de nos pères, on était loin de voir une goinfrerie pareille à celle qui se remarque parmi les hommes de notre époque, et qui tous les jours devient plus révoltante. Moi-même, sans être précisément intempérant, je ne sais plus aussi bien me restreindre, tant est fort l'entraînement du mauvais exemple. — Nous mangeons et buvons, nous autres Allemands, jusqu'à en crever, jusqu'à nous ruiner corps et âme. — C'est pour cela que je me plains si souvent de l'état morbide de notre espèce [4]. »

quam intestinæ nostrorum discordiæ et domestica odia, quasi non sint alii multi hostes. Videmus quantopere nos odit vulgus.

[1] Corpus Reform. v. 83. Scis ubique urgeri odiis pastores pios, et hæc alius lenius, alius minus leniter fert, ut est naturarum diversitas.

[2] Melanchthon's Postille verdeutscht durch Pollicarius. F. 60. b.

[3] Melanchthonis Evangel. Dominic. 1552. Opp. III. p. 110. Cogitandum est cur imperia fiant difficiliora, ac præcipua causa est, quia populi mores ruunt in deterius. Crescunt in populo luxus, licentia, petulantia, ideo sinit Deus imperia exasperari.

[4] Melanchthonis Postilla ex collect. Pezelii. 1594. Dom. 2. Adv. p. 41. Majorum nostrorum sæculo nondum fuit talis ingluvies, qualis apud nostros ho-

« Tandis qu'autrefois on se gâtait la santé par le jeûne, et l'esprit par des croyances superstitieuses, maintenant que nous sommes délivrés des liens de la tradition, nous péchons, la plupart, par un excès contraire. Nous n'avons pas plus d'ordre dans le travail que dans la satisfaction de nos besoins matériels. A peine se voit-il encore quelques personnes qui aient un temps donné pour les repas, pour la prière, pour le travail des mains, pour l'étude; que si même vous désiriez régler votre manière de vivre, vous ne sauriez y réussir : la barbarie où est retombée l'économie domestique vous empêcherait de le faire. Combien n'en est-il pas, ensuite, qui passent des nuits entières dans la crapule, et avec d'autant moins de remords de conscience qu'on leur a répété plus souvent que la piété n'a que faire du jeûne et de l'abstinence [1] ! »

« Le peuple est tellement abruti, que la plupart croiraient sérieusement ne pouvoir atteindre, vivants, au lendemain s'ils passaient un seul jour sans se bourrer le ventre. Les faits, du reste, parlent assez d'eux-mêmes; et les exemples, hélas! ne manquent point pour attester qu'ici la seule chose dont sérieusement on s'occupe, c'est de se préparer des moyens de jouissances, des festins et de ces épouvantables parties de débauche en fait de boire, dont sans doute vous avez connaissance [2]. »

A l'égard de ceux qui différaient avec lui de croyances, Mélanchthon devenait aussi, lui, chaque jour plus dur et plus acrimonieux, à mesure qu'il avançait en âge. Et c'est encore un fait assez digne de remarque que l'expérience qui, à ce qu'il semble, eût dû tempérer ses opinions, exerça plutôt sur elles une influence contraire. Il avait cependant lui-même modifié ses premiers principes dans des points fort essen-

mines magis magisque crescit. Ego ipse non possum mihi ita temperare in cibo et potu : quod fit, quia talis est consuetudo : et puto tamen me non plane esse intemperantem. — Ideo sæpe soleo conqueri de morbis nostrorum hominum.

[1] Melanchthonis Comm. in epist. ad Coloss. 1556. Opp. IV. p. 356. Ut illa ætas et corpora læsit et superstitiosas opiniones addidit exercitiis, ita nunc laxatis vinculis traditionum multi in alteram partem peccant. Non servamus ordinem in cibo, potu et laboribus. Tempora justa cibi, potus, precationum, laborum, studiorum fere nemo servat, et si qui vellent servare, impediuntur barbaricis œconomiis. Deinde quam multi sunt, qui helluantur magna parte noctis, idque faciunt securius, quia audiunt, inediam non esse cultum Dei?

[2] Melanchthonis Comment. in Matthæum. 1558. Opp. III. p. 343. Ea barbaries est in populo, ut plerisque persuasum sit, se, si unum diem jejuni sint, noctem continuo sequentem non posse vivere. — Loquitur res ipsa, et quotidiana exempla, proh dolor ! nimis multa testantur, in his regionibus omne fere studium conviviorum apparatibus et ebrietati atque immanibus illis poculis impendi.

tiels, puisque, du fatalisme luthérien et de la négation de la liberté humaine, il était tombé jusque dans le synergisme, et qu'après avoir employé tant d'ardeur à défendre le dogme de la présence réelle, il avait fini par adopter la doctrine opposée; mais, ni le souvenir de ses variations et de sa propre inconstance, ni les dissensions incessantes qui se manifestaient au sein de son Église, n'eurent le don de le rendre plus indulgent aux autres. Il y a plus, il voulait que l'autorité s'armât du glaive pour soutenir son Église défaillante; et lui-même menaçait des châtiments du Ciel les inventeurs d'opinions nouvelles que l'autorité civile, par une indulgence mal entendue, négligeait de punir [1]. On le vit, par exemple, demander, avec les plus vives instances, l'expulsion des anabaptistes et la condamnation à mort de ceux d'entre eux qui se montreraient opiniâtres; parler du supplice de Servet, à Genève, comme d'un magnifique exemple donné par les protestants suisses [2]; et prétendre que si le pouvoir temporel connaissait bien son devoir, il ferait également exécuter Théobald Thammer, qui soutenait la possibilité, pour les mahométans et les païens, d'obtenir la vie éternelle [3]. Quant à Schwenkfeld et ses adhérents, qui professaient que ce ne sont point les prédications, la parole extérieure, mais les dispositions de l'âme et la lumière de la grâce qui déterminent l'action de Dieu sur l'homme, le doux Mélanchthon voulait que les princes missent en usage tous les moyens de rigueur pour les faire renoncer à leur erreur et rentrer dans la communauté de l'Église luthérienne [4]. Il allait jusqu'à demander que les adversaires des majoristes, ces luthériens si déterminés, qui n'avaient que le tort de croire que la nouvelle obéissance n'était point indispensable pour le

[1] De Serveto 1555. C. R. VIII. 523. Vult Deus blasphemias et perjuria severissime puniri, et punit ipse Alastoras illos, impiorum dogmatum auctores, cum magistratus officium suum negligunt; ac tunc quidem simul et magistratus et imperia delet.

[2] C. R. IX. 133. Dedit vero et Genevensis reipublicæ magistratus ante annos quatuor impunitæ, insanabilis blasphemiæ adversus Filium Dei, sublato Serveto Arragone, pium et memorabile ad omnem posteritatem exemplum.

[3] Buchholzero. 1557. C. R. IX. 125. Thammerus, qui Mahometicas seu ethnicas opiniones spargit, vagatur in diœcesi Mindensi, quem publicis suppliciis magistratus politici adficere debebant.

[4] Buchholzero. 1558. C. R. IX. 579.

salut, fussent châtiés corporellement par le pouvoir temporel [1].

A présent, si l'on considère quel était alors le nombre des anabaptistes, des schwenkfeldiens et de tous les autres dissidents, on comprendra que, pour obtempérer à la demande du réformateur, il n'eût rien moins fallu que des exécutions en masse. Le doux, le conciliant Mélanchthon, on le voit, avait bien modifié sa première opinion sur la tolérance qu'on doit avoir pour les doctrines hétérodoxes! On vient de dire qu'il invoquait l'intervention du pouvoir civil même contre des luthériens : il en résulte que, s'il n'avait tenu qu'à lui, toutes les querelles, en général, survenues dans le parti luthérien, se seraient terminées par des supplices. Pendant la discussion des osiandristes sur la justification, Morlin et son parti ayant soutenu contre les partisans d'Osiander que la justification par la foi n'était autre chose que la passion de Jésus-Christ et le sang répandu par Notre-Seigneur, un osiandriste eut le malheur de répondre à Morlin que le sang du Christ ne pouvait être notre justification, attendu que ce sang devait avoir été absorbé par le sol et s'y être corrompu depuis longtemps, comme celui de toute autre animal : il voulait dire, sans doute, comme le sang de toute autre victime qu'on immole. Le seigneur, propriétaire de la terre qu'habitait cet homme, Bothon d'Eilenbourg, le fit mettre à mort pour cette parole mal sonnante, et Mélanchthon ne trouva dans son cœur que des éloges pour cet acte de cruelle intolérance. « On sait, dit-il dans son avertissement de l'an 1555 à l'Église de Nuremberg, que plusieurs osiandristes se sont permis des assertions messéantes sur le sang de Jésus-Christ : ils ont été punis comme ils le méritaient, autant pour venger Notre-Seigneur que pour donner un exemple [2]. »

Une voix intérieure paraît cependant l'avoir averti, quelquefois, que ce recours impitoyable à la force brutale et au glaive du pouvoir temporel, tantôt contre les catholiques, tantôt contre les anabaptistes ou les partisans de Schwenkfeld, ne convenait guère à un homme qui, lui-même, se mon-

[1] C. R. IX. 798.

[2] C. R. VIII. 553. Notum est etiam, quosdam tetra et δύσφημα dixisse de sanguine Christi, quos puniri oportuit et propter gloriam Christi et exempli causa.

trait passablement chancelant et inconstant dans les questions les plus importantes, et qui ne savait, au bout du compte, proposer à la croyance des hommes que sa propre interprétation de la Bible, c'est-à-dire des opinions humaines, contradictoirement à d'autres opinions également humaines. Cette contradiction paraissait surtout choquante dans sa conduite à l'égard des anabaptistes, dont il ne cessait de demander le bannissement et la condamnation au dernier supplice, bien qu'il se sentît incapable de réfuter, par la Bible, leur doctrine fondamentale, cette doctrine sur le baptême, qu'il rangeait cependant au nombre des blasphèmes devant encourir, de la part du pouvoir temporel, les peines les plus rigoureuses[1]. Et voilà donc comme il fut conduit à se réfugier, en quelque sorte, dans les errements de l'ancienne Église, ainsi qu'il était arrivé à Luther dans la discussion de la cène! Nous trouvons dans une série d'observations adressées, en 1536, par lui à l'électeur de Hesse, le passage suivant : « Il est du devoir de l'autorité temporelle de punir l'impiété, le blasphème et le parjure, s'ils sont notoires; il est donc aussi de son devoir de réprimer et de punir les fausses doctrines, l'hérésie et l'établissement d'un culte illégal dans son domaine et par les personnes soumises à son pouvoir. — *Il ne faut reconnaître aucune doctrine, à moins qu'elle n'ait pour garantie le témoignage de l'ancienne et véritable Église; car il est facile de comprendre que cette ancienne Église devait nécessairement posséder tous les articles de foi, tout ce qui est réellement indispensable.* Tout gouvernement est conséquemment tenu de se faire instruire à fond dans la parole divine, ainsi que dans la doctrine de cette ancienne Église. — Or, les anabaptistes se séparent de l'Église, là même où règne la pure doctrine et d'où l'on a fait disparaître les abus et les pratiques idolâtres; ils y établissent un sacerdoce, une église et une société à part, ce qui n'est

[1] Bucero. 1534. C. R. n. 711. Complexus sum etiam blasphemos (parmi ceux contre lesquels le pouvoir temporel devait employer l'incarcération et le glaive). De hac parte scio quosdam solere dubitare. Voco autem blasphemos, qui articulos habent, qui proprie non pertinent ad civilem statum, sed continent θεωρίας, ut de divinitate Christi et similes. Etsi enim gradus quidam sunt, tamen huc etiam refero baptismum infantum. Pronuntio itaque blasphemas doctrinas a magistratu prohibendas, arcendas et puniendas esse.

pas moins évidemment contraire à la volonté divine [1]. »

Il est assez difficile, ici encore, de défendre la droiture et la véracité de Mélanchthon. Il n'entendait sans doute faire accepter le canon qui prescrivait aux princes protestants d'user de rigueur à l'égard des sectaires dissidents, qu'à la condition sous-entendue que ces mêmes princes se feraient d'abord instruire, par les théologiens luthériens, sur ce qu'il fallait comprendre dans la doctrine de l'ancienne Église : or, comme il n'ignorait point que le dogme le plus important de la nouvelle Église, celui de la justification, est, tel que l'entendaient les luthériens, complétement étranger aux croyances de l'Église ancienne, il s'ensuivait que, pour se conformer rigoureusement à ses instructions, il eût fallu que le glaive du pouvoir temporel se tournât, avant tout, contre le parti dominant, contre le luthéranisme lui-même. Ces dernières instructions appartenaient, du reste, à ses principes ésotériques; car, dans la Confession d'Augsbourg, il soutient précisément le contraire, comme nous avons vu plus haut. Ce n'est que dans ses lettres à ses amis les plus dévoués, comme était Brenz, qu'il dévoilait ainsi le fond de sa pensée.

Ce n'est point la seule circonstance où Mélanchthon ait agi de la sorte. Dans une lettre adressée à Eustache de Schlieben, l'an 1554, c'est-à-dire à une époque où il avait depuis longtemps rejeté le dogme de la présence réelle, il insiste sur la nécessité de suspendre de ses fonctions un certain pasteur qui s'était permis d'abolir dans son église l'adoration de l'Eucharistie, « si toutefois il en avait usé ainsi [2] parce qu'il refuserait de reconnaître la présence réelle de Jésus-Christ dans

[1] C. R. III. 198.

[2] Cette duplicité de Melanchthon se montre encore d'une manière frappante, vers les derniers temps de sa vie, dans la discussion sur la cène; car, dans le temps qu'auprès de Bullinger, ami et défenseur de Zwingle, il se faisait passer pour partisan de la doctrine de ce réformateur, critiquait l'artolâtrie des luthériens, et souhaitait de voir les zwingliens relancer les artolâtres qui venaient de les attaquer, il écrivait au duc de Weimar et à l'électeur de Saxe, « qu'après la condamnation de l'idolâtrie papale, il avait aussi demandé celle de l'erreur de Zwingle (C. R. IX. 311-344). » La mauvaise foi est plus choquante encore dans une lettre qu'il adressait au landgrave de Hesse, dont on sait qu'il approuva la bigamie par ses actes aussi bien que par ses paroles, puisque non content d'avoir signé l'avis favorable des réformateurs ses collègues, il assista même aux épousailles de l'Électeur avec sa Marguerite. Or, en mars 1543, il mande à ce land-

le sacrement de l'autel. » Il fit donc ainsi révoquer un prédicateur, à cause d'une opinion qu'il partageait lui-même au fond de l'âme. Que si l'on songe, à présent, que Mélanchthon, depuis nombre d'années, dans ses lettres à ceux de ses amis dont la manière de voir était conforme à la sienne, s'exprimait en termes pleins d'acrimonie contre ce qu'il appelait l'artolâtrie (ἀρτολατρεία, ou adoration du pain) et les autres abominations de ce genre, ce qu'il n'est véritablement possible d'expliquer qu'en admettant qu'il rejetait formellement la présence réelle, — on avouera que, de bonne foi, il ne saurait y avoir deux opinions sur le caractère et la moralité de cet homme. La décadence de l'établissement luthérien, les schismes qui déjà déchiraient cette nouvelle Église, et l'accroissement incessant de la licence et de l'immoralité parmi les populations protestantes, remplirent Mélanchthon de découragement et de dégoût, et contribuèrent, avec les attaques dirigées contre ses écrits et sa personne même, à répandre l'amertume et le chagrin sur les dix dernières années de sa soucieuse existence. Quand on parcourt les pages où sont déposées les plaintes que lui arrachait sa douleur, il semble qu'on entende la voix de la conscience lui reprochant d'avoir été lui-même un des artisans du désordre et de la ruine qui faisaient alors son désespoir et son supplice. C'est, du moins, un fait digne de remarque que cette insistance qu'il croit devoir mettre à nous assurer, que s'il a pris part à des disputes qui n'avaient pas été engagées par lui, ce n'a jamais été que dans la louable intention de se rendre utile à la jeunesse.

Ainsi qu'il lui était arrivé dans le temps où il subissait avec tant de peine la tyrannie de Luther, il s'attendait alors derechef à se voir expulsé de Wittemberg[1]; il le désirait même, quoique déjà avancé en âge, et prenait déjà ses dispositions

grave : que l'écrit que Luther se disposait à publier contre la *défense de la bigamie*, dont Bucer était l'auteur, venait d'être supprimé par ordre de l'Électeur ; et, au lieu de réparer ce que sa conduite dans cette affaire avait eu de peu honorable, en ajoutant à sa lettre quelques exhortations franches et sévères, il rapporte au landgrave que plusieurs personnes, à Meissen et à Leipzig, faisaient tout leur possible pour déverser le ridicule sur cette affaire, non pas tant, il est vrai, dans le but de manquer de respect à Sa Grâce, que par haine et mépris pour la pure doctrine (C. R. v. 76) ».

[1] Hardenbergio. 1559. C. R. IX. 827.

pour retourner dans le Palatinat, son pays, où il espérait, du moins, sous la protection d'un prince calviniste, pouvoir librement combattre ses anciens compagnons d'arme, les luthériens devenus ses adversaires, tandis qu'à Wittemberg il était obligé de refouler ses convictions au fond de son cœur [1]. Il assure toutefois, en 1558, qu'en se retirant de Wittemberg, il n'avait point l'intention de donner lieu à des dissensions nouvelles; qu'il désirait son bannissement et l'attendait avec une âme tranquille, sachant bien que ses ennemis, les théologiens luthériens, s'étaient vantés de faire en sorte qu'il n'y eût plus en Allemagne un coin de terre où il lui fût permis de reposer sa tête[2]. Il dit, et répète en plusieurs endroits, que lors même qu'il verserait plus de larmes qu'il n'y a de gouttes d'eau dans l'Elbe, ce ne serait point encore assez pour calmer sa douleur[3]. Il parle enfin très-sérieusement de son intention de fuir ses adversaires, et, puisqu'il s'agissait de l'expulser de l'Allemagne, sans doute parce qu'on n'avait pu obtenir sa condamnation au dernier supplice [4], de se retirer en Palestine, afin d'y finir ses jours dans la solitude, comme un autre saint Jérôme [5]. — Ce qui envenimait toutes ces querelles et les rendait d'ordinaire si opiniâtres, c'était avant tout le peu d'estime que les deux partis avaient l'un pour l'autre. On vit alors des

[1] Mordisino. 1557. C. R. IX. 127. Contra vero propter Flacianæ factionis furores hæc commoditas offertur, quod in ea loca venire possem, in quibus liberius respondere istis rabiosis et indoctis possem.

[2] Hardenbergio. 1558. C. R. IX. 659. Ego hactenus nec distractiones majores nec dissipationes fuga mea facere volui. Sed avide et tranquillo animo exspecto exsilia, sicut et ad principes scripsi. Dixerunt adversarii se perfecturos esse, ut non sim habiturus vestigium, ubi pedem locare possim, in Germania.

[3] Ainsi dans une lettre à Henkel, bourgmestre d'Augsbourg. *Consilia latina.* ed. Pezelius. II. 257.

[4] Hardenbergio. 1559. C. R. IX. 910. Nec frangor animo propter crudelissimam vocem meorum hostium, qui dixerunt se mihi non relicturos esse vestigium pedis in Germania. Commendo autem me Filio Dei. Si solus expellar, decrevi Palæstinam adire, et in illis Hieronymi latebris, in invocatione Filii Dei, et testimonia perspicua de doctrina scribere et in morte Deo animam commendare.

[5] Mollero. 1560. C. R. IX. 1079. Hoc agunt isti hypocritæ, ut me pellant, cum sanguinem meum haurire non possint, et quidem oratio istorum vetus est, qua dixerunt, se mihi non relicturos esse in Germania vestigium pedis. Profecto mihi gratum facient, si me ex his regionibus expulerint, ubi stabiliunt ipsi errores et idola. Deus alicubi mihi dabit nidum, si in hac mortali vita diutius militare non volet.

hommes qui, peu auparavant, avaient vécu dans d'étroits rapports de confraternité, se traiter sans aucun ménagement et se juger réciproquement avec la dernière rigueur ; Mélanchthon, par exemple, reprocher à Flacius, personnage éminent par ses connaissances théologiques, de « n'avoir à cœur que de s'assurer la faveur populaire afin d'arriver par elle à la fortune [1], » et lui-même, Mélanchthon, être l'objet d'un jugement très-peu flatteur, de la part d'Osiander, le réformateur de Nuremberg, un de ses plus anciens amis, auquel il avait prodigué les louanges et qu'il affectionnait réellement d'une manière toute particulière. « Je ne pense pas, mandait Osiander à Besold de Nuremberg, que, depuis les Apôtres, il ait existé dans l'Église un homme plus pervers, plus dangereux que Mélanchthon, et qui eût, à un plus haut degré, le talent de donner à tout ce qu'il dit et écrit l'apparence de la pure doctrine, tandis qu'il n'est pas une vérité que dans le fond il ne rejette. » Le même Osiander ajoute que Mélanchthon et ses adhérents n'étaient tous, les uns comme les autres, que des esclaves de Satan, des suppôts de l'enfer [2].

De quelque côté du monde protestant que Mélanchthon tournât alors ses regards, il ne pouvait manquer d'y rencontrer, à chaque pas, des objets ou des situations propres à l'éclairer, aussi bien sur la marche suivie par la nouvelle Eglise que sur les causes secrètes de l'étonnante faveur que la doctrine avait trouvée, près des peuples, dans les trente premières années de son existence. Il voyait la foule s'attacher partout de préférence à ces luthériens pur sang qui s'étaient séparés de lui, et qui, à propos du synergisme et du majorisme, l'attaquaient avec tant de violence; et partout il la voyait accueillir avec faveur ces doctrines (de l'inutilité des bonnes œuvres, et de l'inutilité de la nouvelle obéissance et de la volonté humaine pour la conversion et la justification), que

[1] Buchholzero. 1557. C. R. IX. 112. Hoc agit, ut calumniis captet aures populares, et passim a multis pecuniam extorqueat. Multi jam cernunt quod agat.

[2] Epistol. hist. eccl. Semicenturia. II. ed. Hummel. Halæ 1780. p. 81-82. Si me audis, et auctoritas mea quicquam apud te valet, simpliciter abstinebis ab ipsius libris; tanto enim artificio retinet speciem sanæ doctrinæ, abnegata omni veritate ejus, ut non credam pestilentiorem hominem in Ecclesia extitisse jam inde a temporibus Apostolorum. — Ego credo Philippum cum omnibus adhærentibus ipsi esse mera mancipia Satanæ.

que lui, Mélanchthon, avait jugées si perverses et si dangereuses, de sorte qu'un prédicateur pouvait d'autant plus compter sur le concours et l'assentiment de sa paroisse, qu'il montrait plus de zèle à les soutenir avec tous les principes qui s'y rattachent. C'est là, sans doute, c'est cette dernière circonstance qui fut cause que Mélanchthon reproche si souvent à ses adversaires d'introduire la démagogie dans l'Eglise, de rechercher servilement la faveur du peuple en favorisant la licence, afin de s'en servir pour tyranniser ceux qui ne partageaient pas leur manière de voir[1]. Mais ces paroisses qui, depuis trente à quarante ans, professaient la doctrine protestante de la justification avec tant de persévérance et de ténacité, ne s'étaient précisément séparées du catholicisme que par amour pour ces doctrines commodes : il n'était donc pas étonnant que ces mêmes paroisses refusassent, maintenant, d'accepter les restrictions et modifications synergistiques et majoristiques que Mélanchthon voulait faire adopter, après coup, dans l'espoir d'obvier à l'influence démoralisante du système. Le peuple savait, en général, fort bien, que c'était toute autre chose que le synergisme et le majorisme qu'on pouvait logiquement déduire de la doctrine luthérienne; et Mélanchthon, en attribuant à cette autre chose l'effet de favoriser l'indiscipline et le relâchement de tous les liens de la morale, ne

[1] C'est ainsi qu'il s'exprime, par exemple, dans une lettre au syndic de Nordhausen, Luther, en 1555 : « Opto ut rerum necessariarum doctrina perspicue et graviter tradatur populo. Id profecto utilius est, quam vulgus magis incitare ad laxandam disciplinam. (C. R. VIII. 418.) » Ailleurs, il dit en parlant de ses adversaires : « Qui tantum serviunt auræ populari. » Et, au sujet des partisans de Flacius qui, en 1556, s'étaient réunis à Weimar : « Existimo κεφάλαιον τιμωνικὸν esse, quidquid agent alii, conjurabunt se turbaturos esse, nec tamen de ulla re magna disserent, sed de licentia vulgi amplificanda excitabunt χροτεθορύβους (C. R. VIII. 674). » Il écrit encore, en 1559, à Buchholzer : « Scio, me, Deo juvante, vera docuisse et docere, et judicio Ecclesiæ me et mea semper subjeci : fugi absurda et hyperbolica, quæ sunt perniciosa junioribus, etiamsi in vulgo plausus cient. » Au dire de Mélanchthon, un grand nombre de pasteurs enseignaient alors au peuple, qui, du reste, s'en montrait fort avide, la doctrine de l'esclavage de la volonté avec toutes ses conséquences et jusqu'au fatalisme le plus absolu, telle que Luther l'expose dans son livre *de Servo arbitrio*, et que lui, Mélanchthon, l'avait autrefois adoptée lui-même. Il se plaint (C. R. VIII. 475) de ses adversaires, les sycophantes, qui Stoicam ἀνάγκην renovant ; et plus loin, il dit (C. R. VIII. 623) : « Il en est plusieurs parmi nous qui se donnent beaucoup de peine pour rétablir le fatalisme stoïque, suivant lequel toutes choses, le bien comme le mal, arriveraient nécessairement, fatalement. »

se trompait qu'en ce que, pour sauver l'ensemble, il faisait peser sur quelques points particuliers la responsabilité d'un résultat qui découlait évidemment de la doctrine entière.

Mélanchthon croyait avoir donné, d'une manière simple et facile à saisir, et la définition de la véritable Eglise, et la preuve que cette Eglise n'était autre que la société religieuse récemment fondée à Wittemberg. « La véritable Eglise, l'Eglise de Jésus-Christ, dit-il, c'est une société dans laquelle on enseigne la pure doctrine de l'Evangile et où les sacrements sont régulièrement administrés : or, tout cela se faisant au milieu de nous, il n'est donc pas douteux que nous ne soyons dans cette véritable Eglise, et que tous ceux, au contraire, qui ne sont pas avec nous ne s'en trouvent formellement exclus. » S'il arrivait qu'on lui demandât où donc était cette Eglise avant la Réforme, il avait toujours soin d'échapper, par un détour, à la nécessité de répondre. En général, les partisans de Luther, la grande majorité du moins, se gardaient également d'exiger et de proposer une solution à cette question embarrassante. Mélanchthon avait, pour la conservation et la continuation de son Eglise, compté sur deux choses singulièrement chanceuses : sur le bon accord des plus distingués, au moins, d'entre les théologiens, et sur le zèle de l'autorité temporelle à protéger et à défendre, par tous les moyens en son pouvoir, ce que les théologiens auraient décidé d'un commun accord. Il se rappelait, sans doute, ce temps heureux, cet âge d'or de la Réforme, qui malheureusement dura si peu (de 1526 à 1528), où la commission électorale, instituée, d'après ses idées, pour l'inspection des Eglises de Saxe, ne laissait aux pasteurs que le choix, ou de renoncer à leurs fonctions et d'évacuer le pays, ou de recevoir aveuglément ce qui leur était prescrit par Wittemberg. Ses prévisions, comme on le voit, l'avaient grandement abusé : l'unité s'était pour jamais évanouie, et, quant aux gouvernements, il était désormais établi qu'on ne pouvait s'y fier. La nouvelle Eglise, hélas! offrait déjà, partout, le spectacle le plus affligeant de la division, de l'anarchie et de la décadence intérieure. Mélanchthon ne pouvait pas ne pas comprendre qu'une pareille situation était singulièrement propre à ébranler cette prétention, affichée par la société de Wittemberg, de passer

pour l'Eglise véritable de Jésus-Christ ; aussi, quand, dans sa correspondance, nous le voyons incessamment protester qu'il croit à l'existence d'une Eglise en dépit du scandale et de la décadence partout manifeste, son insistance à le répéter ne nous montre qu'une chose, c'est toute la peine qu'il se donnait pour conserver cette croyance. Il n'est pas indigne de remarque qu'à l'époque de sa vie où nous sommes, il se contente assez souvent d'assurer, d'une manière générale, qu'il croit à l'existence d'une Eglise, sans s'expliquer sur le lieu où, selon lui, cette Eglise devait être [1]. Bientôt, cependant, comme on le pressait de divers côtés de rassurer les « âmes honnêtes que décourageait le spectacle de l'anarchie et de cet effroyable dévergondage, » il sent de nouveau le besoin d'ajouter à cette assurance générale « que cette Eglise véritable n'est autre que la société protestante [2]. » Il avoue, toutefois, qu'il « régnait alors une si grande dissolution, qu'un grand nombre de personnes honnêtes en étaient tout bouleversées et ne savaient plus à quoi s'en tenir sur le véritable siége de l'Eglise [3]. » Il reconnaît, ailleurs encore, que l'aspect alors offert par la société protestante était le plus horrible, le plus repoussant qui se pût voir, et qu'à la vue de toutes les impiétés et de tous les schismes qui affligeaient la société nouvelle, les honnêtes gens se demandaient, avec douleur, si c'était bien au milieu d'eux que se trouvait l'Eglise chrétienne [4]. — Il dit enfin qu'il s'est établi, parmi les protestants, une sorte d'anarchie religieuse, au milieu de laquelle tous les genres de perversité peuvent s'exercer sans obstacle, ce qui fait qu'il ne désire rien plus ardem-

[1] A Camerarius, par exemple. 1556. C. R. VIII. 800. Nihil miremur ἐν τοιαύτῃ ἀναρχίᾳ, ἐν ᾗ πᾶσα ἔνεστι κακοῦ ἰδέα, fieri, quæ nollemus ; sed tamen credo et esse Ecclesiam Dei, et victricem fore. — Camerario. 1554. C. R. VIII. 364. Non dubito esse ecclesiam aliquam Dei, sed ut antea alias alia tyrannide oppressa fuit, ita nunc δημαγωγοὶ ὀχλοκοποῦντες, indocti, nec quærentes doctrinæ fontes, nec disciplinam nec vera pietatis exercitia curantes, dominantur, quorum regna non ego quidem impedire possum, sed tamen familiaritates eorum vitabo.

[2] C. R. VIII. 844. — [3] Au Sénat de Wissembourg. 1554. C. R. VIII. 331.

[4] De Serveto. 1555. C. R. VIII. 522. Pii intuentes tantam impiorum multitudinem et inter hos, qui nomen Ecclesiæ habent, tam varias dilacerationes, magno dolore quærunt, ubi sit Ecclesia Dei, quam psalmus inquit formosissimam esse. — Quid est autem deformius dilaceratione Ecclesiæ hujus temporis?

ment que d'arriver bientôt à la fin de sa carrière [1]. « Bien volontiers, s'écrie-t-il, bien volontiers je quitterais ce monde, quand je vois la confusion qui règne dans cette Eglise [2]. »

A quoi donc s'en tenir, au milieu de cette divergence d'opinions des théologiens et des réformateurs entr'eux? Qui suivre? A qui croire, et où trouver l'autorité à laquelle on reconnaîtra le droit de décider dans cette immense querelle? — Telles étaient alors les questions que presque tout le monde était tenté de se faire; les citations de la Bible et le jugement individuel étaient, pour les hommes consciencieux, une bien faible garantie. Bèze, vers le même temps (1556), observe qu'il était, d'ordinaire, un assez bon nombre de personnes qui, cherchant, dans ces débats, à se faire elles-mêmes une opinion sur la question agitée, suspendaient naturellement leur jugement jusqu'à ce qu'elles se crussent suffisamment éclairées, et prenaient ainsi tellement l'habitude du doute, qu'elles finissaient par douter des vérités les plus fondamentales de la religion naturelle, de l'existence de Dieu, par exemple [3]. Mélanchthon déclare enfin, itérativement, qu'il est prêt à soumettre sa doctrine et à se soumettre lui-même au jugement de l'Eglise [4]. Mais qui, quelle personne devait, dans ce cas, être chargée de prononcer? Quel devait être le représentant, l'organe de cette Eglise? Il eut soin d'empêcher qu'on ne se méprît point sur son offre : cette Eglise, à laquelle il voulait soumettre ses opinions, c'était la sienne,

[1] C. R. VIII. 832. Tanto in dolore sum propterea, quod subinde nova dissidia accendantur, ut optem, ut me Deus cito ex hac rabie ingeniorum in Ecclesiam cœlestem abducat.

[2] Camerario. 1556. C. R. VIII. 674. Hæc tristissima confusio Ecclesiæ tantum mihi dolorem affert, ut libenter ex hac vita discessurus sim, ac video me non procul a meta abesse.

[3] Baum's Theodor Beza. Leipzig. 1843. p. 455. Nonnulli tanquam arbitrarii judices sedent in dirimendis controversiis, quas sciunt inter nonnullos agitari, et dum judicium differunt, tandem incipiunt de iis etiam ambigere, de quibus antea minime dubitabant. Multos possem nominare hac via in atheismum præcipitatos.

[4] Buchholzero. 1559. C. R. IX. 898. Scio me, Deo juvante, vera docuisse et docere, et judicio Ecclesiæ me et mea semper subjeci.— L. c. 1025. Semper me et meos labores omnes Ecclesiarum nostrarum judicio subjeci, meque et omnia scripta mea adhuc piorum et eruditorum sententiis subjicio, quos scio veritatem et candorem in judicando adhibere, et maxime cupidos esse concordiæ publicæ.

c'est-à-dire l'assemblée des pasteurs saxons choisis parmi ses disciples, les philippistes en un mot. Les luthériens rigoureux, les partisans de Flacius, non plus que ceux d'Amsdorf, d'Aquila et de plusieurs autres, n'auraient naturellement point été admis à faire partie de ce tribunal, cela va sans dire. Dans une préface écrite, en 1554, pour une édition des Oraisons de Cicéron, il prétend, en appuyant son assertion de Démosthènes et de l'orateur romain, qu'il ne serait pas impossible de porter remède aux misères et au désordre de son Eglise, pourvu que les gens voulussent bien se donner la peine d'apprendre à s'exprimer avec justesse. « Nous sommes malheureusement condamnés, dans ce siècle, à entendre débiter journellement, sur les principaux dogmes de la foi chrétienne, les opinions les plus contradictoires et souvent les plus absurdes, que beaucoup de personnes propagent ensuite par ignorance, parce qu'elles sont inhabiles à s'exprimer d'une manière correcte et précise. » — « La confusion ne s'est tellement répandue, de notre temps, que parce qu'on néglige l'attention qu'on doit avoir pour la netteté du langage. C'est en vain que les rois et les autres gouvernants tenteraient, par de nouvelles lois, de mettre un frein à la licence, la cause du mal continuerait à subsister : ce qui est avant tout nécessaire, c'est d'accoutumer les jeunes gens à parler correctement et à bien dire [1]. » On a peine à s'imaginer qu'un homme tel que Mélanchthon, qui à une haute intelligence joignait alors l'expérience acquise par trente années de luttes religieuses, ait pu croire sérieusement que ces âpres querelles sur la justification, sur les œuvres, sur le baptême et sur la cène se fussent d'elles-mêmes accommodées, si les prédicateurs s'étaient exercés à parler selon les règles de l'art oratoire. On peut cependant s'en rendre compte, si l'on songe combien ces chefs de la Réforme devaient sentir le besoin de

[1] C. R. VIII. 378. At prob dolor ! hoc tempore de multis gravissimis dogmatibus dissonantes sententiæ audiuntur, quas multi inscitia spargunt, qui recte loqui non didicerunt ; alii ambitione fastidiunt simplicem et perspicuam loquendi formam. Non defuerunt ulli ætati horum malorum exempla. Sed hoc tempore crescunt tales confusiones, quia studium recte dicendi negligitur. Etsi autem reges et alii gubernatores frenare licentiam edictis conantur, tamen causa mali non tollitur. Studia doctrinarum recte regi necesse erat, assuefieri juventutem ad curam formandæ orationis oportebat.

détourner l'attention, je ne dirai pas seulement l'attention publique, mais même la leur propre, de la vraie cause d'une situation qui était, pour toutes les âmes honnêtes, un continuel sujet de scandale.

Le plus ordinairement, cependant, Mélanchthon a recours à cette ancienne explication, également chère à Luther, qui consistait à attribuer le désordre des esprits et des mœurs à l'approche de la fin du monde, reconnaissable, selon les prophètes, aux vices et à la perversité portés à leur comble. Dans les lettres qu'il écrivit vers cette époque, on voit incessamment revenir les expressions : « Ces temps, voisins du jour suprême, ce temps de folie, cet âge de la caducité du monde avec ses vices et ses extravagances, etc.[1]. » Ses descriptions de la dépravation religieuse et morale, au sein de la société protestante, deviennent alors plus explicites et plus énergiques, et se rapprochent davantage de la manière de Luther. En 1555, par exemple, il dit, en parlant des protestants : « Cette multitude sauvage, impie et adonnée au ventre, passe, sans le moindre scrupule, ses jours dans l'abrutissement de l'ivresse et dans les plus folles dissipations, prenant plaisir à l'erreur, négligeant la prière et ne souffrant même pas la réprimande. Dieu seul est assez puissant pour porter remède à une situation si déplorable[2]. »

« Si l'on voit aujourd'hui tant de guerres, de pillages et de calamités de toutes espèces, c'est que les hommes ne songent plus qu'à se procurer une liberté entière, la licence la plus absolue pour la satisfaction de leurs désirs ; c'est qu'il n'est rien qu'on ne soit prêt à faire pour gagner de l'or ; c'est que, pour s'enrichir, on ne craint point de nuire au prochain, de le voler, de le tromper, de le léser de toute manière[3].

[1] Voir C. R. VIII. 265-66, 301, 330, etc.

[2] C. R. VIII. 456. Tamen plurimi, quasi efferati, fiunt deteriores et furiosiores. — Profana multitudo ventri dedita μεθύει καὶ ψεύδεται, ebria et secura, delectatur falsis opinionibus, nec studet recte Deum invocare, nec moneri se patitur.

[3] Melanchthonis Comment. in Matthæum. 1558. Opp. III. p. 314. Ideo veniunt bella, expilationes immodicæ et aliæ calamitates magnæ, quia certatim student omnes obtinere immoderatam libertatem et infinitam licentiam omnium cupiditatum suarum, exercent injusta pecuniæ quærendæ aucupia, detrahunt aliis, sui commodi gratia, decerpunt de alienis facultatibus, ut suas cumulent, quærunt πλεονεκτήματα et per contractus insidias struunt, ut ipsi locupletentur cum damno et injuria aliorum.

» Il n'est, dans cet âge de décrépitude, sorte de licence à laquelle le monde ne se porte, et la brutalité, chez beaucoup d'individus, est devenue si grande qu'ils se refusent à toute espèce de discipline ; et cependant on se vante d'avoir de la foi, de la piété même, et de faire partie des membres vivants, des membres choisis de l'Église, bien qu'on vive d'une manière monstrueuse, et qu'à la suite du démon l'on commette l'adultère, l'homicide et d'autres crimes abominables. A cette brutalité, à cette monstruosité cyclopéenne, à cette épouvantable perversité, ne peuvent manquer de succéder bientôt des châtiments également effroyables, à moins qu'on ne s'occupe enfin sérieusement de réformer sa conduite. Mais déjà nous avons sous les yeux des exemples de la vindicte divine : la guerre civile, la ruine des affaires publiques, des calamités sans nombre, des misères, de toute espèce! Que si notre souverain juge a jusqu'à présent mitigé le châtiment par son infinie clémence, craignons que, de plus en plus irrité de la grossièreté de nos mœurs, de l'effronterie, de l'insubordination et de la malice affectée de la jeunesse, il n'appesantisse finalement sur nous tout le poids de sa redoutable colère. — Ne permets point, grand Dieu, que la dévastation poursuive ses ravages, que nous nous abandonnions à tous les excès de la profanation turque et païenne, que nous tombions entièrement dans le mépris de ta divine justice [1] ! »

L'existence de Mélanchthon devint, dès lors, chaque jour plus triste et plus sombre : « Je passe, disait-il, mes jours dans le travail, les soucis et la colère. » Selon ce que Languet mandait, en 1558, à Calvin, il était si accablé par les

[1] Melanchthonis Comment. in Matthæum. 1558. Opp. III. p. 335. Hoc postremo tempore, proh dolor! mundus infinitam sibi licentiam sumit et plurimorum tanta est feritas, ut nulla disciplinæ vincula patiantur, qui tamen interim fingunt se habere fidem, se veris animi motibus invocare Deum, se esse viva et electa membra Ecclesiæ, cum vivant in securitate et immanitate cyclopica, et cedant ac obsequantur diabolo, impellenti eos ad adulteria, homicidia et alia tetra flagitia. Istam insignem perversitatem, enormem petulantiam, cyclopicamque feritatem nisi seria morum emendatione correximus, tristes et horrendæ pœnæ sequentur. Imo grassantur in conspectu pœnæ publicæ, videtis intestina bella, vastationem rerum publicarum et magnam calamitatum multitudinem concurrere; et quanquam Deus ærumnas præsentes hactenus clementer mitigavit, tamen valde metuo, ne toties irritatus feritate morum violentius et implacabilius exerat iram, hæque regiones multo tristioribus pœnis opprimantur, quia modus nullus est petulantiæ, contumaciæ et affectatæ nequitiæ juniorum. — O æterne Deus! non sinas fieri tristissimas et infinitas vastitates, non ethnicam et turcicam profanitatem, plenam spurcitiæ ac contemptus justitiæ divinæ.

attaques et les calomnies auxquelles il était en butte, qu'il finit par y perdre entièrement l'ancienne sérénité de son caractère[1]. Il se plaint fréquemment de la violence des haines, de la pétulance des esprits, et de l'ignorance qui rendait de certaines gens si hardis dans tout ce qui se rapporte à la foi religieuse[2]. Il trouve que l'état de l'Eglise luthérienne est trop désespéré pour que, par les seules ressources de la prudence humaine, on puisse y porter remède, et ne fait point difficulté d'avouer, pour sa part, son impuissance à cet égard. « Que voulez-vous que j'écrive, tandis que je suis incapable d'indiquer un seul moyen dont on puisse raisonnablement essayer pour remédier aux schismes qui nous déchirent[3]? » Chaque jour apportait, d'ailleurs, de nouveaux faits à l'appui du jugement défavorable qu'il avait porté sur la composition du clergé luthérien. Il mande, en 1553, au bourgmestre de Nordhausen, qu'il n'est rien de plus difficile que de trouver des pasteurs passables qui ne soient point brouillons et factieux[4]. Il se plaint enfin de ceux qui recherchent la popularité, soit par la critique de la discipline ecclésiastique et le mépris de la science, soit, comme les disciples de Flacius, par les injures qu'ils déversent sur leurs adversaires et par la vulgarité affectée du langage.

Il ne se comportait pas, du reste, à l'égard de tous ses adversaires protestants, de la même manière : humble et traitable vis-à-vis des uns, il se montrait, à l'égard des autres, acerbe, emporté et fort prodigue d'injures. Un jour il supplie les prédicateurs saxons d'avoir pitié[5] de lui; le lendemain, il fait lui-même tout ce qu'il peut pour exciter la haine du public contre ses adversaires. Dans une lettre de 1159 à Joachim, prince d'Anhalt, il traite Flacius de vagabond, d'homme sans aveu, et l'accuse d'avoir trompé la religion du frère de ce prince par d'infâmes mensonges et de perfides

[1] C. R. IX. 486.

[2] Menio. 1555. C. R. VIII. 485. Ventura eclipsis denuntiat talia certamina. Sed signa alia sunt illustriora, Cainica acerbitas odii, petulantia ingeniorum et inscitia multorum, ἡ δὲ ἀμαθία θράσος ἀπεργάζεται.

[3] C, R. VIII. 504. — [4] C. R. VIII, 134.

[5] C. R. IX. 38. Misereri vos mei jam decebat. Nunc in me unum incurritis, cum ista, quæ mihi objiciuntur, nec a me uno acta sint, nec ad me unum pertineant.

calomnies. Peu après, dans des considérations sur la nécessité de convoquer un synode, il dit qu'Illyricus et Gallus, ainsi que leurs partisans, « sont des drôles, des ignorants, qui n'ont pas même le sens commun en partage [1]. »

En portant un regard rétrospectif sur la marche qu'avait suivie la Réforme depuis son origine, Mélanchthon devait alors s'apercevoir qu'il n'était rien, ni dans les faits, ni dans les circonstances qui ont amené et parachevé cette grande révolution, dont un honnête homme pût réellement s'applaudir. Quand, en 1555, parut le célèbre ouvrage de Sleidan, la joie fut grande parmi les protestants, tant à l'étranger qu'en Allemagne. On ne pouvait assez apprécier l'avantage de posséder une histoire du temps si bien écrite, et où les réformateurs, où les changements qu'ils ont fait subir au catholicisme, où en général tous les faits protestants étaient représentés sous leurs plus belles couleurs et dans leur jour le plus favorable. Mélanchthon, cependant, porta un jugement tout différent sur cet ouvrage. « Ce livre, dit-il au prédicateur Libius [2], ne me paraît nullement recommandable, attendu que, suivant le proverbe grec, il ne convient point qu'on masque par de belles paroles la laideur des actes répréhensibles. Sleidan rapporte, du reste, une foule de choses qu'il eût été bien plus avantageux de passer éternellement sous silence. Je souhaite, ajoute-t-il, qu'on ne mette pas du moins entre les mains des jeunes gens, un livre qui ne servirait, malgré l'intention de l'auteur, qu'à dévoiler nos folies en même temps que nos misères. »

Il est facile de comprendre qu'il dut se réveiller dans Mélanchthon d'assez douloureux souvenirs, à l'aspect de cette phalange de théologiens, d'Amsdorf, de Wenzeslas Linck,

[1] C. R. IX. 991-92. Il dit dans ces mêmes considérations : « Il est à Brême un certain nombre d'ânes qui crient à tue-tête : *Corpus Christi est ubique*. Il en est également un à Erfurt, non moins épais, et qui nous parle de l'adoration des particules tombées à terre. — « Cette habitude de Mélanchthon de répondre à ses adversaires par des injures n'était du reste pas nouvelle : à la diète d'Augsbourg de 1530, il en usa de même dans son Apologie, surtout à l'égard des théologiens catholiques ; il les compare tantôt à des chiens enragés, et tantôt il souhaite que Dieu soit pour eux sans miséricorde. « Que Dieu couvre de honte et punisse, disait-il alors, ces sophistes qui se permettent d'interpréter le saint Évangile d'après les inspirations de leur imagination en délire, etc. »

[2] C. R. VIII. 483.

d'Osiander, d'Agricola, de Gabriel Didymus, de Brenz, de Schnepf, qui naguère avaient combattu avec Luther et lui pour l'établissement et la propagation de la Réforme, et dont il était aujourd'hui séparé par la haine aussi bien que par la diversité des croyances. Qu'était alors devenue cette ancienne concorde dont on était si fier? Un état de guerre de chacun contre tous et de tous contre chacun. Il y avait longtemps qu'il était brouillé, sans retour, avec celui que le chef de la Réforme avait signalé comme son vrai disciple, avec cet Amsdorf, qui, déjà vingt ans auparavant, le qualifiait de serpent réchauffé dans le sein de Luther. L'ami de cœur de Luther, l'ex-provincial des Augustins, Venzeslas Link, n'était, à l'entendre, « qu'un théologien extravagant et grossier [1]. » Agricola, avec lequel il s'était déjà débattu naguère, venait à Berlin (1559), de l'accuser publiquement d'hérésie, attendu qu'il soutenait la visibilité de la véritable Église, contrairement aux rigoureux luthériens qui la disaient invisible. Parce qu'Osiander, au sujet du dogme de la justification, avait dirigé le tranchant du fer contre la racine même du protestantisme, il avait fait renvoyer de Nuremberg les pasteurs attachés à ce réformateur. Quant à Didyme, ce vieil ami de Luther, ce patriarche de la Réforme, il s'en était fait un ennemi à propos du costume d'église et de quelques cérémonies religieuses. Brenz, le réformateur de la Souabe, ayant engagé une discussion sur l'ubiquité du corps de Jésus-Christ, ce qui lui déplut fort, à lui Mélanchthon, fut par lui honni, baffoué jusqu'à sa mort, et son latin traité de latin de cuisine, chose grave à cette époque. Schnepf, enfin, qui venait de s'attacher aux Flacianiens, voulait, de concert avec eux, le forcer à une rétractation publique. Bref, il était de toutes parts en butte à des accusations de fausses doctrines, jusque là que le duc de Wurtemberg lui-même, à l'instigation des théologiens souabes, lui reprocha d'avoir porté atteinte au dogme de l'incarnation et de la double nature de Jésus-Christ [2]. Nicolas Gallus, de Ratisbonne, écrivit contre lui, parce qu'il

[1] Link ne s'était point trouvé satisfait de cette invention de Mélanchthon qui consistait à soutenir, qu'à part l'usage il n'y avait absolument rien dans l'Eucharistie.

[2] C. R. IX, 1029.

avait dénaturé, disait-on, les principes de Luther sur la volonté servile. Tous les partisans sincères de Luther lui devinrent hostiles, lui reprochant d'avoir livré aux papistes, par son intérim de Leipzig, le secret des affaires luthériennes, d'avoir falsifié, par son approbation du majorisme, l'article concernant les Églises *orthodoxes* et les Églises *séparées*, et d'avoir enfin, par son synergisme, renoncé à une doctrine qu'il avait autrefois lui-même reconnue et défendue de tout son pouvoir. Mélanchthon savait d'ailleurs combien il différait, au fond du cœur, de tous les autres luthériens, sur le dogme de la cène; car s'il hésitait à avouer la vérité sur sa croyance à cet égard, ce n'était que parce qu'il avait la conviction qu'elle le ferait chasser de Wittemberg et de la Saxe, sinon de l'Allemagne entière. Dans sa réponse à un écrit de Philippe, landgrave de Hesse, il traite enfin ses adversaires de *païens*, de *sophistes*, de *chiens altérés de sang* [1].

Peu avant de mourir, il écrivait encore à Cracau : « Verser des larmes est, dans les circonstances actuelles, la seule chose que nous puissions encore faire, nous autres théologiens, dans l'intérêt de notre cause [2]. » Il dit encore et répète fréquemment « que l'inconduite et l'ingratitude des peuples, non plus que leur impiété, ne pouvaient rester impunies; et que, tôt ou tard, ils attireraient les vengeances célestes par leur impénitence et leur mépris pour les avertissements qu'on leur adresse [3]. » Le désir qu'il avait d'être délivré de l'acharnement des théologiens, fut cause qu'il vit sans regret les approches de sa fin. Il rendit l'âme le 19 avril 1560, à l'âge de 63 ans.

[1] Salig's H. d. A. C. III. 393.

[2] C. R. IX. 1056. Nos — Theologi — οὐδὲν ἔχομεν σαφὸν, εἰ μὴ δάκρυα, quibus a filio Dei petimus Ecclesiæ, piarum familiarum et politiarum gubernationem et protectionem.

[3] Bericht der Professoren zù Wittenberg, wie Ph. Mélanchthon sein Leben geendet. D. 3. a, b.

La réforme considérée par rapport aux écoles, aux universités et à l'éducation de la jeunesse. *Dispositions* et *manière de voir* de quelques savants à son égard.

Avant de poursuivre notre tâche et de mettre également en scène les autres personnages marquants qui contribuèrent, avec les deux coryphées dont il vient d'être question, soit à fonder soit à répandre la religion et l'Église nouvelles, il ne sera pas inutile de porter quelque peu nos regards en dehors de la sphère où nous les avons tenus fixés jusqu'à présent : cela pourra nous conduire à faire luire quelque clarté sur la nature des relations qui existèrent, dès l'origine, entre le protestantisme et le monde savant et lettré, tout en nous fournissant l'occasion de faire passer sous les yeux du lecteur un certain nombre d'hommes considérables, non ecclésiastiques, avec l'historique de leurs opinions et de leur influence sur le grand mouvement religieux qui nous occupe. Et d'abord ce qui fixera notre attention, ce sera la nouvelle position dans laquelle se trouvèrent les écoles, les universités et la jeunesse studieuse par suite de la Réforme.

La première chose qui frappe, sous ce rapport, ce sont les plaintes que les professeurs et les directeurs d'écoles firent, de bonne heure, entendre contre l'insolence et l'indiscipline des écoliers en général, mais particulièrement contre la dissipation et la grossièreté des étudiants des universités et des autres établissements supérieurs d'instruction publique, depuis la propagation de la nouvelle doctrine. Si l'on remarque que l'exemple des parents devait naturellement agir sur leur famille, et que la doctrine qui, comme nous avons vu, avait si promptement démoralisé les adultes, ne pouvait pas exercer une influence moins grande sur le caractère de la jeunesse, on comprendra parfaitement la légitimité de ces plaintes. Ajoutons que l'enseignement religieux avait aussi, dès l'origine, pris toutes les allures de la polémique; car ce qu'on s'y proposait avant tout, c'était, d'abord, de déconsidérer l'ancienne organisation chrétienne, en la présentant comme

un tissu d'impiétés, de sottises et de mensonges, puis d'initier et d'exercer les élèves aux controverses qui se succédaient sans interruption parmi les partisans de la foi nouvelle. De cette tactique générale, employée dans les écoles, et de l'imprudence qu'on avait de rendre les enfants témoins des attaques furibondes et des invectives grossières, incessamment dirigées contre tout ce qu'il y avait eu jusque là de plus respecté dans le monde, à un âge où l'homme sent naturellement le besoin de se soumettre, il résulta que les jeunes gens s'habituèrent de bonne heure à mépriser les générations passées, et conséquemment leurs propres ancêtres, comme des hommes aveuglés et volontairement plongés dans les ténèbres, et, ce qui est encore pis, qu'ils prirent naturellement, contre toute espèce d'autorité, des sentiments d'antipathie, de méfiance et de haine. Ils entendaient dire, par exemple, que les Papes, les évêques, les théologiens, les universités, les couvents, toutes les corporations religieuses et enseignantes avaient formé, pendant des siècles, comme une vaste coalition à l'effet de dénaturer et d'étouffer la doctrine de l'Évangile. Puis cette croyance qu'on leur assurait être la seule véritable, la seule où l'on pût faire son salut, ils la voyaient attaquée non-seulement par les papistes, mais encore par une foule d'autres ennemis secrets ou déclarés, par les sacramentaires, les majoristes, les schwenkfeldiens, etc., etc. Qu'en advint-il? que leur attention, fixée sur ces débats, ne se porta point sur les faits et les doctrines des saintes Ecritures où réside proprement la force qui purifie les cœurs et sanctifie la volonté de l'homme.

Ce qu'on disait à la jeunesse du catholicisme et de l'état de l'Europe avant la Réforme, peut se résumer dans les principes suivants : « Dans l'Église papiste, Jésus-Christ aussi bien que sa parole étaient complétement inconnus; les Turcs, les Juifs, les Païens même étaient incomparablement de meilleurs chrétiens que les papistes ; personne, sous peine d'être condamné à périr par le fer ou le feu, ne pouvait, dans cette Église, prêcher la sainte parole ; personne n'y savait qu'en mourant sur la croix, Notre-Seigneur a eu pour objet de sauver tout ce qu'il y eut jamais d'hommes de bien sur la terre; il ne se fait pas un acte dans cette Église, il ne s'y expose

pas un dogme, il ne s'y dit pas une seule parole qui n'ait pour objet de blasphémer et de renier Jésus-Christ et sa doctrine; toute l'ancienne Église ne semble avoir été fondée que pour torturer les consciences, car là, pas de rémission des péchés, pas de consolations, pas de sécurité, pas de promesse de la grâce; les écrits des théologiens catholiques n'ont servi jusqu'à présent qu'à déshonorer Jésus-Christ et n'ont pas dit un mot de la foi; enfin le papisme gardait partout un aussi profond silence sur Jésus-Christ, sa passion, sa mort, ses mérites et la rédemption, que les statues inanimées qui peuplent ses églises[1]. »

Une particularité qui ne fut pas des moins préjudiciables à l'Église catholique, c'est qu'au commencement du XVIe siècle, la classe d'hommes alors la plus intelligente, la classe nombreuse des humanistes, des lettrés, se trouvait partout en état flagrant d'hostilités à l'égard du clergé : de sorte que, par l'amertume et l'inimitié dont ils remplissaient leurs écrits et leurs discours, toutes les fois qu'il était question des ecclésiastiques, ces hommes préparaient, autant qu'il était en eux, les voies à une révolution religieuse. Le clergé était alors encore comblé de priviléges, et, quoique moins savant, à peu près exclusivement en possession d'instruire la jeunesse : il n'en fallait pas davantage pour lui créer des envieux. Si, depuis le XVe siècle, on voyait aussi figurer dans les écoles un certain nombre de professeurs laïques, ces professeurs étaient complétement dépendants des corporations religieuses, et, comme tels, exposés à la jalousie et aux vexations de tous genres par lesquelles la médiocrité puissante se venge d'ordinaire de la supériorité de ceux qui se trouvent sous sa dépendance ; ou bien ils n'avaient aucun rapport

[1] Tout cela est extrait textuellement des écrits de Luther qui étaient particulièrement destinés à servir aux pasteurs de guides pour l'instruction du peuple. Muskulus rapporte ainsi les effets produits par cet enseignement (Vom Gottseligen Leben. F. a. F. 2. a) : « Les enfants même qui courent les rues montrent aujourd'hui du dégoût pour ces abominations romaines, et les plus pauvres gens qui habitent nos hameaux regardent maintenant comme de pures obscénités, ce qu'autrefois les empereurs, les rois, les princes, les seigneurs, tout le monde, considéraient comme la sainteté même. » — « Les enfants même, quand on leur parle de cette idolâtrie diabolique et romaine, ne peuvent assez s'étonner que tant de gens, pendant un si grand nombre de siècles, se soient laissés abuser par de semblables horreurs. »

avec le clergé, et alors ils étaient réduits, pour unique traitement, au faible revenu du notariat et de l'écolage [1], tandis que près d'eux vivaient des hommes, aussi dissolus qu'ignorants, qui se trouvaient en possession des plus riches bénéfices de l'Église. Ajoutons que les efforts qu'ils firent pour introduire dans l'enseignement de meilleures méthodes et des livres plus appropriés aux besoins nouveaux, leur mettaient d'ailleurs naturellement à dos tous les défenseurs des vieux usages et de la routine.

Un des principaux obstacles aux progrès des études avait été, sous le catholicisme, jusqu'à la fin du xv° siècle et au commencement du xvi°, la grande rareté et, par suite, l'excessive cherté des livres. Les savants eux-mêmes, obligés d'attendre des années l'exemplaire unique d'un ouvrage qui leur était nécessaire, éprouvaient par là les plus grandes difficultés dans leurs recherches [2]. Or cet obstacle venait précisément d'être enlevé par suite de la découverte de l'imprimerie, vers l'époque où commencèrent les luttes de la Réforme, ce qui devait singulièrement favoriser l'établissement de nouvelles écoles [3].

On ne peut nier que le changement de religion, ou plutôt l'expropriation des Églises et des communautés religieuses, n'ait conduit à fonder un bon nombre d'écoles nouvelles et à en doter plus richement quelques autres déjà anciennes [4]. Il

[1] Ruhkopf Geschichte d. deutschen Schulwesens. Bremen. 1794. I. 260.

[2] Le fait est constaté par les lettres mêmes des savants de cette époque, de Reuchlin et de plusieurs autres. V. Mayerhoff Johann Reuchlin und seine Zeit. p. 69.

[3] On se tromperait toutefois si l'on considérait l'augmentation du nombre des imprimeries comme l'effet de l'introduction du protestantisme. A Stettin, ville de la Poméranie, qui depuis longtemps était protestante, ce ne fut qu'en 1563 que parut le premier livre imprimé le protestantisme existait également depuis plus d'un siècle dans l'importante ville de Stralsunde avant qu'on y établit la première imprimerie. V. Ledebur's allg. Archiv. für d. Geschichtskunde d. preuszichen Staates. XIII. 96.

[4] L'émulation des gouvernements et des villes pour l'érection de nouvelles écoles savantes s'était manifestée en Allemagne dès les premières années du XVI° siècle : les écoles de Münster, de Heldesheim et de Goldberg, furent établies dès l'an 1504, et bientôt suivies, sous l'empire encore du catholicisme, de celles de Freyberg, de Meissen, de Leipzig, de Swickau, de Zerbst, de Halberstadt et de plusieurs autres. Après la Réforme, le nombre des écoles nouvelles s'accrut davantage encore, grâce aux biens ecclésiastiques dont, du moins, une partie

y eut aussi plusieurs fameux professeurs, la plupart formés à l'école d'Érasme ou de Mélanchthon, tels que Sturm de Strasbourg, Sébald Heyden de Nuremberg, Büren de Rostock, Néandre d'Ilefeld, Georges Fabricius de Meissen, et Trotzdorf en Silésie, qui se rangèrent bientôt ouvertement du côté de Luther. Il ne manqua cependant pas non plus d'exemples d'écoles fondées du temps du catholicisme, qui déchurent de leur réputation et finirent par tomber entièrement après l'établissement de la Réforme. A Rostock, les quatre écoles paroissiales qui avaient existé jusqu'alors, furent, aussitôt après le changement de religion, réduites à une seule, de sorte qu'il devint fort difficile et souvent impossible, pour un grand nombre de parents, de faire donner à leurs enfants l'instruction nécessaire. — La même chose arriva également à Stralsund : les trois écoles fondées avant la Réforme furent supprimées et remplacées par une seule, ce qui eut pour effet, comme à Rostock, une diminution notable dans le nombre des écoliers, et par suite la décadence de l'instruction elle-même [1]. A Berlin, en 1540, l'on supprima, d'après les ordres de l'électeur Jooachim II, toutes les écoles catholiques libres, et l'on n'y toléra plus que la seule école Saint-Nicolas [2]. — Il y avait, avant la Réforme, deux écoles à Nordhausen, à savoir, l'école collégiale attachée à la cathédrale, et l'école Saint-Jacques, dans la ville neuve : toutes les deux furent détruites en 1525, l'évêché et les couvents ayant été pillés et dévastés dans une émeute. Un petit nombre d'écoliers trouvèrent ensuite à s'établir dans l'institut particulier fondé par le réformateur Spangenberg; et cet état de chose dura jusqu'en 1534, époque à laquelle une nouvelle école publique fut établie à la place des deux anciennes [3]. — Un des premiers effets de l'introduction du protestantisme à Oldembourg, ce fut la ruine des écoles rurales. Les habitants de Butjad se plaignirent, en 1568, « que la suppression des vicaires qui, sous le catholicisme, étaient

fut employée à la fondation d'établissements publics. V. Wachler's. Geschichte der Literatur. III. 39.

[1] Grape Evangelisches Rostock. p. 217. — Zober Geschichte des Stralzunder Gymnasiums. p. 2.

[2] Geppert. Chronik von Berlin. I. 58.

[3] Forstemann. Mittheil. zu einer Gesch. d. Schulen in Nordhausen, p. 18-21.

chargés des écoles, eût complétement fait interrompre chez eux l'instruction des enfants [1]. » Dans le Wurtemberg, on poussa l'incurie jusque là, qu'on y supprima formellement les classes allemandes qui, dans chaque petite ville, étaient annexées aux écoles latines [2].

A Wittemberg, les prédicateurs Georges Mohr et Gabriel Didymus, tous deux luthériens zélés, proclamaient du haut de la chaire, que l'étude des sciences était non-seulement inutile, mais même pernicieuse, et qu'on ne saurait mieux faire que de détruire les académies et les écoles. Ces prédications eurent pour résultat de faire convertir la maison d'école de Wittemberg en une boutique de boulanger [3]. La même chose eut lieu dans tout le duché d'Anspach. A Hof, où l'on avait reçu la nouvelle doctrine avec une ardeur des plus rares, on finit par se montrer tellement hostile aux pasteurs qu'on ne laissait passer aucune occasion de les vilipender et de les tourner en ridicule, de sorte que ceux qui avaient étudié la théologie avaient honte de l'avouer, et faisaient tout leur possible pour s'ouvrir une autre carrière. C'est ainsi que le recteur Jean Riebstein entra dans la magistrature, que Guy Gedizer, prêtre et bachelier en théologie, abandonna l'autel et la chaire pour se faire fabricant de draps, ainsi que Poelmann et Hedler, qui s'était fait recevoir maître ès arts, à Wittemberg. L'école de Hof marcha rapidement ainsi vers son entière décadence, et les recteurs qui s'y succédèrent, en peu de temps coup sur coup, ne purent, malgré tous leurs efforts, rien faire pour empêcher sa ruine, « attendu que les études classiques y étaient devenues odieuses au peuple, et que plusieurs professeurs y avaient choqué l'opinion dominante, en accueillant mal la doctrine évangélique. » La nomination du recteur Medler, en 1528, parut un instant promettre de meilleures destinées à cette école; malheureusement il fut banni de la ville, ainsi que le prédicateur Lochner, « parce que, dit Widmann, ils avaient, tous deux, fait la guerre aux vices de quelques hommes puissants, sans égard pour

[1] Von Halem. Gesch. d. Herzogth. Oldenburg. II. 114.
[2] Ruhkoff. I. 349.
[3] Epistola de Torgaviensibus Antistibus Wittembergæ, 1744. p. 16.

leur rang et la dignité de leurs personnes[1]. » Les surintendants Althamer, Rurer et Schneeweis, d'Anspach, adressèrent, la même année, les plaintes suivantes au margrave de Brandenbourg :

« Nous avons, le jour de la Saint-Barthélemi, pour la seconde fois, supplié Votre Altesse de vouloir bien prendre quelque bonne et chrétienne mesure, afin qu'on ne puisse point accuser l'autorité de n'avoir rien fait pour empêcher l'entière ruine des écoles. A peine les jeunes gens ont-ils mis les pieds dans nos établissements et sont-ils devenus aptes aux études, que leurs parents les en retirent, afin de s'en servir dans leur domestique, étant persuadés qu'il n'est plus besoin de prêtres, de docteurs, de maîtres ès arts, de bacheliers, de savants, ni pour le gouvernement de la société, ni pour celui de l'Église, depuis qu'on ne voit plus de moines et de prêtres diseurs de messes. Nous sommes menacés, si cela continue, de tomber dans un tel état de barbarie, que, bientôt, rien ne sera plus difficile que de trouver un bon prédicateur et un habile jurisconsulte. »

Ils proposèrent d'employer les bénéfices ecclésiastiques à la fondation d'un certain nombre de bourses pour des étudiants pauvres. « Il vaudrait mieux, disaient-ils, les employer à cet usage que de les laisser gaspiller par les agents du pouvoir et les nobles, qui s'en emparent pour leur propre compte, comme on en voit de nombreux exemples. »

Le margrave dit dans sa réponse :

« Nous apprenons avec peine que l'on ne montre plus le même empressement à suivre les écoles, et nous pensons que la faute en est principalement aux prédicateurs, qui ont cru bien faire en décriant les sciences et en poussant la jeunesse vers les professions manuelles, sous prétexte que maintenant, dans l'Église, on n'avait plus que faire de la langue latine. Nous ordonnons, en conséquence aux pasteurs, d'employer désormais leur influence à inspirer tout doucement de meilleures dispositions pour les études[2]. »

L'augmentation du nombre des écoles n'était d'ailleurs souvent qu'apparente, attendu que, si, d'une part, l'on en érigeait de nouvelles, on se trouvait, par contre, privé de toutes celles qui existaient dans les communautés religieuses et qui périrent avec elles.

[1] Lechner Schicksale d. Gymnasiums in Hof. p. 2.

[2] Religionsakta. T. xi. n. 64-66. R. B.

Le coup qui fut porté au sacerdoce, par l'abolition du célibat et du sacrement de l'ordre, eut pour résultat, dans la nouvelle Église, de faire confondre, en quelque sorte, en un seul état les membres du corps enseignant et les ecclésiastiques. Luther avait dit : « Je désirerais que personne ne fût nommé prédicateur, qu'il n'eût auparavant exercé les fonctions de régent d'école. On voudrait aujourd'hui, sans avoir aucunement partagé les travaux du professorat, être nommé prédicateur d'emblée, au sortir du séminaire. » Beaucoup d'écoles, celles principalement où l'on enseignait la langue latine, avaient d'ailleurs pour objet spécial de préparer des sujets aux fonctions pastorales ; et, comme il y eut bientôt plus de candidats que de places vacantes, il arriva que bon nombre d'entre eux acceptaient, faute de mieux, les emplois bien plus fatigants et moins rétribués d'instituteurs et de directeurs d'écoles, le plus souvent, il est vrai, dans l'espoir que, dans un temps plus ou moins éloigné, ils finiraient par être nommés prédicateurs [1]. « Car, à partir de cette époque, on commença de considérer l'état d'instituteur comme une sorte de purgatoire par lequel on ne pouvait se dispenser de passer pour obtenir le paradis, c'est-à-dire, une bonne paroisse. » Nous voyons, par exemple, *dans l'Histoire de l'École de Wolfenbuttel après la réforme*, « qu'il arrivait bien rarement que des instituteurs restassent dans cette ville jusqu'à la fin ; que la plupart, au contraire, n'y demeuraient qu'un temps fort court, après lequel ils renonçaient d'ordinaire spontanément à leurs fonctions pour suivre une autre carrière ; de sorte que cette école ne put jamais atteindre à une situation prospère, qu'il n'en sortit que fort peu d'hommes vraiment instruits, et que la jeunesse y fut fort négligée, si elle n'y demeura pas tout à fait inculte [2]. »

Cet état de choses eut encore le fâcheux résultat de mettre fréquemment les instituteurs aux prises avec les pasteurs, dans les débats qui, de toutes parts, étaient engagés sur les

[1] Worte Ruhkopf's. I. 310. — De là cette plainte de Mélanchthon : « N. concionator factus est, nec petit scholasticum munus. Vult enim regnare otiosius, id putat in munere concionatoris faciiius se consequi posse. » V. Lommatzsch narratio de Friderico Myconio. p. 143.

[2] Noltenius. Chronik der Stadt Wolfenbüttel. p. 737.

divers principes de la nouvelle croyance. Tandis que dans les écoles on professait telle ou telle autre doctrine, c'était souvent, dans les temples, la doctrine directement opposée qu'on s'efforçait de faire admettre : l'instituteur, par exemple, travaillait-il pour le majorisme, le prédicateur, de son côté, faisait tous ses efforts pour attacher son public au parti de Flacius ; ou bien, ce qui était plus commun, le chef de l'école était, par rapport à la question sur la cène, philippiste ou calviniste, tandis que le pasteur, au contraire, était franc luthérien. Comme l'instituteur était ordinairement un théologien qui avait échoué dans sa candidature aux fonctions de pasteur, l'envie et la jalousie ne manquaient presque jamais d'envenimer la querelle. La jeunesse était naturellement la première victime de ce fâcheux désaccord : la question débattue devenait l'objet même de l'enseignement dans l'école, et chaque professeur ne négligeait rien pour faire comprendre aux élèves l'importance de sa propre doctrine et l'abomination de la doctrine contraire. On peut voir, par un rapport adressé, en 1603, par les inspecteurs à l'électeur de Saxe, l'importance qu'on attachait à ce que les jeunes gens fussent bien préparés pour la polémique théologique. On y observe, entre autres, que parmi les définitions que, dans les écoles ducales, on faisait apprendre à la jeunesse, il en était plusieurs, celles surtout des articles opposés à la religion réformée, fort incomplètes et hors d'état de servir dans une attaque contre les calvinistes ou autres sectaires. Sur la proposition de ces inspecteurs, on supprima l'examen théologique de Mélanchthon, et on le remplaça, dans les écoles de Saxe, par le *Compendium de Hutter*, spécialement dirigé contre les calvinistes [1].

A l'époque où s'engagea, dans Ratisbonne, la fameuse discussion, soulevée par la doctrine flacianienne, sur le péché originel, le recteur Haubold traita toute la question *ex professo* dans son école [2], enseigna à ses élèves, comme un

[1] Schmiederi comm. de vitis pastorum et inspectorum Portensium. Numburgi. 1838. p. 26.

[2] V. Bericht Cammerer's und Rathes der Stadt Regensburg etc. Regensburg. 1574. C. a. « De plus et afin, sans doute, de propager davantage cet incendie, M. Jérôme Haubold, recteur de notre école latine, se mit également à re-

rigoureux flacianien qu'il était, que le péché originel est la substance même de l'homme; puis, comme l'autorité s'opposait à ce qu'il soutînt cette doctrine devant ses élèves, il répondit que sa conscience l'empêchait d'obtempérer à une pareille défense. — A Gottingue le recteur Joachim Meister se prit également de querelle avec le surintendant Philippe César. Celui-ci soutenait que « Dieu répand les dons de l'Esprit saint sur ceux mêmes qui les repoussent, » au lieu que Meister prétendait que Dieu n'accorde cette grâce qu'à ceux qui la lui demandent; et les deux champions se critiquaient et se ridiculisaient l'un l'autre, à qui mieux mieux, au milieu de leurs élèves[1]. — A Zwickau, ce fut avec le *recteur* Esrom Rüdiger que le pasteur du lieu eut une lutte à soutenir, celui-ci voulant défendre à l'autre d'enseigner la nécessité des bonnes œuvres. — Les désagréments que lui causa cette dispute décidèrent Rüdiger à accepter une chaire qu'on lui offrait à Wittemberg. Il écrivit, de cette ville, à son collègue Dalbiz : « Je ne me repens aucunement d'avoir quitté une ville où l'on voulait me défendre d'enseigner à mes élèves qu'il nous faut pratiquer le bien, si nous voulons conserver la grâce, et où l'on traite publiquement d'hérétique, de voleur et de brigand, quiconque est persuadé qu'à la doctrine de la justification il faut ajouter celle de la nécessité des bonnes œuvres[2]. »

Amberg nous offre un exemple remarquable de la fâcheuse

muer, traitant la question du péché originel par la dialectique, et proposant à ses élèves des arguments en langue vulgaire. On lui défendit de poursuivre, en lui faisant observer combien il était contraire à la prudence d'initier à de telles disputes une jeunesse encore innocente, et dont la raison se formait à peine. Haubold déclara net que, dans cette question du péché originel, il tenait l'opinion d'Illyricus, de Spangenberg et d'Irénée pour la seule véritable, la seule conforme à la sainte parole, au lieu que la doctrine contraire, avec tout ce qu'en ont écrit Wigandus et Heshusius, ne lui paraissait qu'un tissu d'erreurs et répandait, en effet, une odeur infecte de papisme; et qu'il ne pouvait, dès lors, en conscience, s'abstenir d'éclairer à cet égard des jeunes gens qui lui avaient été confiés comme à un père, pour qu'il les garantît de toute erreur. — Le prédicateur Wolfgang raconte à ce sujet ce qui suit (Cod. Germ. Monacensis, 1319, f. 30. b.) : « Les jeunes gens sont aujourd'hui tellement prévenus en faveur de la substance Illyrique, qu'un de mes propres fils osa hier me prendre à partie et soutenir contre moi, par raison démonstrative, la fameuse proposition *Peccatum esse substantiam*, etc. » (C. C. f. 69. b.)

[1] Beschreibung der Stadt Goettingen, Hannover u. Goettingen, 1738. IV. 17.

[2] Strobel's neue Beitraege zur Literatur, II. p. 16. 17.

influence exercée par les dissensions religieuses sur les écoles, surtout après la réintroduction du luthéranisme dans le Palatinat supérieur. Il paraît que les instituteurs de cette ville étaient, les uns, partisans du flacianisme, les autres du calvinisme; car tous, par des motifs différents, s'accordèrent pour rejeter le nouveau livre symbolique des luthériens connu sous le nom de *Formule de Concorde* (Concordienformel). Le 11 mai 1581, on se plaignit auprès du conseil d'Église, de ce que « les instituteurs attaquaient le nouveau livre, comme étant ubiquistique et flacianien, et renfermant des passages abominables, bien que la plupart avouassent n'en avoir pas lu même une page. » Le 19 juin suivant, nouvelle sollicitude, nouvelle plainte : on venait d'apprendre que non-seulement les maîtres, mais les écoliers eux-mêmes s'exprimaient avec peu de révérence sur le compte du livre de *la Concorde* et de *ses signataires*, et menaçaient, en cas de vexations, d'abandonner la ville. On fit alors appeler les instituteurs et on leur ordonna, sous peine de destitution, de souscrire à la formule. Ils refusèrent tous. Le 31 juillet, vint, conséquemment, une ordonnance de l'électeur enjoignant au magistrat de congédier tous les professeurs du Pædagogium, ainsi que les instituteurs de l'école communale, leur chef Schalling et le maître d'école de Nabbourg : on était seulement autorisé d'accorder au recteur du Pædagogium, Rappius, le temps de réfléchir avant de se décider. Le conseil, embarrassé de savoir comment il pourvoirait à la fois au remplacement de tant de professeurs, intercéda pour eux auprès de l'électeur. Bientôt, cependant, de nouvelles plaintes se firent entendre de part et d'autre. Le professeur Kummerer (15 août) accusa les prédicateurs de l'attaquer en chaire dans leurs discours; tandis que le conseil ecclésiastique représentait, de son côté, au magistrat, « que de tels instituteurs, attendu qu'ils professaient des doctrines dangereuses, et attaquaient, dans leurs écrits, la Formule de Concorde, étaient plutôt nuisibles qu'utiles, et qu'il serait urgent, pour empêcher la propagation de leurs erreurs, de faire défense à tous les trois de remettre les pieds dans leurs classes, et d'avoir, même en ville, des rapports avec la jeunesse. » Les deux professeurs du Pædagogium, Koller et Regius, furent de nouveau sommés de sous-

crire à la Formule de Concorde. Au lieu d'obtempérer à cette demande, Kummerer publia, en janvier 1582, au nom de ses collègues, un livre assez volumineux, dans lequel, disait-il, se trouvait leur adhésion. Il fut alors décidé qu'on les obligerait à livrer tous les écrits « qu'ils avaient fait imprimer à l'occasion de ce démêlé, afin que ces pièces ne fussent pas davantage répandues dans le public. » On observa « qu'il existait, d'ailleurs, un ordre émané du Palatinat, qui défendait de traiter avec de pareils manichéens et qui prescrivait même de s'en débarrasser au plus tôt. Les délégués du conseil furent alors autorisés à faire congédier les trois instituteurs Schalling, Kummerer et Koller; à confiner, le jour même, et jusqu'à nouvel ordre, Kummerer dans sa maison, avec défense d'en sortir, d'y recevoir aucune personne autre que son beau-père et ses domestiques, et de publier quoi que ce fût sans l'avoir préalablement soumis à la censure du conseil. » On reprocha, le 15 février 1582, à Basile Drechsler, professeur au Pædagogium, « de se prononcer défavorablement, même dans son école et devant ses élèves, sur divers points du Symbole, entre autres sur les articles concernant la volonté libre et la personne de Notre-Seigneur, bien qu'il eût signé la Formule de Concorde. » Le prédicateur Schepf fut d'ailleurs chargé de prémunir le peuple, en chaire et partout ailleurs, contre les instituteurs et leurs fausses doctrines. Le 7 janvier 1582, le recteur du Pædagogium, Rappius, fut derechef invité à faire une profession de foi conforme à la Formule. Il répondit « qu'il lui restait encore quelques scrupules, ce qui ne devait pas étonner, disait-il, attendu qu'il avait une longue habitude de l'enseignement de Philippe (Mélanchthon), et qu'il lui semblait que la Formule de Concorde ne s'accordait guère avec les principes de ce réformateur. » On lui accorda un nouveau délai, « voulant, disait-on, pousser aussi loin que possible les égards dus à son caractère et à sa position de père de famille. » Plus tard, quand le luthéranisme fut une seconde fois remplacé par le calvinisme dans le Palatinat supérieur, on vit se renouveler à peu près les mêmes difficultés, les mêmes plaintes et les mêmes querelles. Le conseil municipal, les pasteurs et le peuple étaient favorables aux opinions luthériennes, le conseil ecclésiasti-

que, au contraire, penchaient pour la doctrine de Zwingle : il en résulta que les instituteurs ne savaient quelle conduite tenir et ne satisfaisaient personne. Hérold, précepteur au Pædagogium, se plaignit, le 19 janvier 1598, au conseil d'Église, « d'avoir à lutter contre des difficultés de toutes sortes, d'être en butte à l'animadversion d'un grand nombre de personnes, qui faisaient tout au monde pour le priver de l'estime de ses élèves; et cela, uniquement, à cause du zèle qu'il mettait à suivre ponctuellement les instructions du conseil. » Il ajouta que si cela devait ainsi continuer, il préférerait avoir son congé. Tandis qu'en septembre 1597 le recteur de l'école communale avait été destitué avec plusieurs pasteurs, à cause de son attachement à la doctrine luthérienne, on accusa, deux ans après, l'ex-prédicateur Renner de répandre le faux bruit « que les professeurs enseignaient dans leurs classes la doctrine zwinglienne [1]. »

Il fut souvent fort difficile aux chefs d'écoles de satisfaire aux exigences des prédicateurs, et, par conséquent, de ne pas entrer en conflit avec eux. Le célèbre Arnold Buren, à Rostock, leur devint suspect d'irréligiosité, parce qu'il faisait traduire à ses élèves les ouvrages philosophiques de Cicéron [2]; à Augsbourg, au contraire, les prédicateurs querellèrent le recteur Xystus Betuleius, qui, pour inspirer aux siens le goût de la lecture des saints Pères, leur avait mis entre les mains les ouvrages de Lactance. Ceux-ci voulaient donc que Betuleius employât un auteur païen plutôt que les écrits d'un Père de l'Église [3].

Plus les chefs d'écoles, à raison de leur qualité d'humanistes, de leurs rapports avec Mélanchthon, et sans doute aussi de leurs dispositions rationalistes, inséparables d'une étude purement grammatico-philologique des saintes Écritures, se mettaient en opposition avec l'orthodoxie luthérienne, plus ils étaient en butte à l'inimitié des pasteurs. Une échappatoire à laquelle les recteurs avaient souvent recours, quand les pasteurs leur faisaient défendre de s'occuper d'instruction reli-

[1] Ambergische Kirchenrathsprotokoll. (K. B. Archivshandschrift.)

[2] V. Brief des Caselius an Reccius in Kreys Beitraegen zur Mecklenburgischen und Gelehrtengesch. 1. 249. de Krus.

[3] Weith Bibliotheca Augustana. v. 9.

gieuse dans leurs écoles, consistait à dicter des devoirs sur les questions relativement auxquelles ils professaient des opinions hétérodoxes. Le recteur Haubold, par exemple, donna à ses élèves l'argument suivant à traiter pour l'examen public :

« Il a de tout temps existé des personnes, tant parmi les érudits que parmi les personnes étrangères à la science, qui ont pensé que jamais, depuis l'origine du monde, les choses ne se sont passées dans l'Église d'une manière aussi singulière que précisément à leur époque, non-seulement à cause des périls qu'elle courait dans ses intérêts temporels et matériels, mais encore à raison de cette manie de discuter sur des points subtils de théologie, d'où naissent tant de désordres et de divisions, qu'on serait tenté d'appréhender qu'il ne restât bientôt plus sur pied un seul élément possible de gouvernement soit religieux, soit civil[1]. »

Adam Curaeus, recteur à Breslau et partisan du surintendant Krenzheim qui, lui-même, penchait pour le calvinisme, dicta, en 1593, l'argument suivant à ses élèves :

« Il n'a jamais été prétendu, par aucun chrétien honnête, que la cène de Notre-Seigneur Jésus-Christ fût comparable à un hideux crucifix; car l'Église chrétienne tout entière sait fort bien, Dieu merci, que le crucifix n'est, non plus que toutes ces autres statues qu'on expose à nos regards dans les églises, qu'une figure obscène en présence de laquelle toute personne pudique ne peut s'empêcher de baisser les yeux et de rougir. Tous les vrais et honnêtes chrétiens ont toujours cru et reconnu qu'en participant, d'une manière convenable, au sacrement de l'autel, on reçoit véritablement, par la foi, le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ notre sauveur. Et en effet ces paroles *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, sont (comme l'a fort bien enseigné Philippe, mon maître et le vôtre) les paroles de la promesse, qui ne peuvent ni être appréhendées avec les dents, ni avalées par la bouche, mais demandent à être saisies par la foi réelle et véritable. Que si vous prétendez me faire croire que la promesse divine peut être mordue avec les dents et engloutie par la bouche, tâchez donc d'abord de me persuader que deux fois trois font vingt-quatre et qu'il fait nuit en plein midi, etc.[2]. »

[1] Cod. Germ. (Ms. Bibl. Monac.) 1319. f. 28. a.

[2] Ausführl. Bericht v. d. Visitation d. Kirchen im Herzogth. Liegnitz durch Aeg. Hunnius u. Wolfg. Mamphrasius. D. b. — Curaeus fut obligé, le 7 mai 1590, « de sortir de la ville à la vue de tout le monde. »

De cet état de choses il devait naturellement résulter une grande méfiance à l'égard des recteurs. De toutes parts on se plaignait que la jeunesse fût exposée à toutes sortes d'erreurs et de séductions en matière de foi dans les écoles. Ainsi, Sébastien Krelle, prédicateur à Eisleben, s'écriait, en 1562 : « Combien ne trouve-t-on pas, hélas ! aujourd'hui, dans les écoles, de ces maîtres dangereux et pleins de l'esprit du mal, qui infectent la jeunesse du venin de leurs fausses doctrines ? » Et le surintendant de Mansfeld, Spangenberg, disait, dans une lettre à Schlusselbourg : « Quand on voit les détestables erreurs qu'on inculque à la jeunesse, il est facile de prévoir quelles seront les croyances des générations à venir. Le Turc même n'a pas dévasté notre malheureux pays, comme ces fauteurs de corruption font dans nos académies et nos écoles[1]. » Le professeur et pasteur Pickart, dans le discours qu'il prononça lors de l'inauguration de l'école d'Altdorf, en 1575, range la manie de disputer au nombre des causes de l'état de décadence où se trouvaient alors les établissements d'instruction publique. « Parmi les considérations, dit-il, qui ont dirigé le vénérable conseil de Nuremberg, dans l'érection de cette école, se trouvait, en première ligne, celle du danger que courent les études et les établissements qui y sont consacrés, par suite de cette fureur d'ergoter et de se disputer, qui semble s'être emparée de toutes les conditions et de tous les âges[2]. » Valentin Érythracus, dans un discours prononcé dans la même circonstance, fit entendre des plaintes analogues. « Plusieurs princes, dit-il, dans des temps plus ou moins rapprochés de nous, frappés qu'ils étaient du manque d'hommes habiles, ont eu la louable pensée d'établir des écoles publiques ; et, pendant quelque temps, au moins, le succès de ces établissements répondit assez bien à leur attente. Plût à Dieu qu'il n'y eût pas, aujourd'hui, des gens bien plus occupés à ruiner qu'à conserver ces fondations utiles ! Les choses n'iraient pas comme elles vont, et l'Église elle-même serait dans une situation bien autrement prospère. On n'en peut douter, les maux qui nous affligent sont la punition de notre ingratitude, le résultat de la

[1] Krell. christl. Bedenken, ob jeglicher Christ die Rotten und Sekten zu verdammen schuldig sei G. 3. a. — Schlüsselburgii studium posthumum. p. 112.

[2] Stroband institutio litterata n. 31.

colère divine allumée par le mauvais usage que nous faisons des dons précieux qui nous ont été accordés, ainsi que par la barbarie, l'indifférence et les tendances grossières dont nous faisons preuve dans notre conduite. » Il ajoute que l'excellent magistrat de Nuremberg avait cru de son devoir d'ouvrir une nouvelle école, et s'y était décidé par plusieurs motifs, dont le principal était : « que les autres établissements de ce genre se trouvait la plupart déchirés et ruinés par des querelles intestines, ce qui faisait naturellement négliger les bonnes études et péricliter la science [1]. » Dans le discours qu'il fit en commençant son cours, le même Pickart se plaint encore de ce que, dans ces temps de trouble et de discorde, l'enseignement religieux était entouré de toutes sortes de difficultés et de périls. « Tout le monde sait, dit-il, quels flots d'opinions nouvelles chaque jour voit surgir dans ce siècle de décrépitude. Il faut que le diable se doute que la fin du monde approche, pour qu'il redouble ainsi de haine et d'efforts contre l'Église et ses serviteurs. » — « Mais ce qui gâte le plus nos affaires, continue-t-il, c'est cette rage de calomnie et de médisance qui, de nos jours, dépasse tout ce qu'on vit jamais de méchanceté dans le monde. Au milieu de tant et de si grands périls, quel est l'homme sage qui ne serait pris de crainte et de défiance à l'idée d'avoir à distribuer l'instruction à ses semblables, surtout s'il songe à toutes les infirmités qui peuvent ternir la vie du génie le plus ferme [2]. »

Les jeunes gens, introduits, dès l'âge le plus tendre, dans l'arène où toutes les questions religieuses, même les plus brûlantes, étaient successivement agitées, admises ou rejetées et toujours soumises au doute et à la critique, et où la religion, cet intérêt si capital, cette grande directrice de la vie, ne leur apparaissait que comme une simple affaire de parti; les jeunes gens furent les plus intéressantes victimes d'une situation où l'anarchie et le chaos des opinions individuelles avaient pris la place d'une autorité bienfaisante, et de l'unité fondée sur la tradition et sur l'histoire. Il arriva, quelquefois aussi, que les étudiants opposèrent une résistance éner-

[1] Introductio novæ scholæ Alldorfianæ. Norimbergæ. 1576. II. a. b.
[2] L. c. O. 7. a. b.

gique aux efforts que faisaient les recteurs pour les gagner à leurs doctrines particulières. Ainsi, le recteur Bergius, en 1574, à Stettin, ayant voulu démontrer, dans son école, que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne saurait être dans le sacrement de l'autel, ses élèves protestèrent, et l'un d'entre eux eut même la hardiesse de placarder, à la porte de l'établissement, un billet dans lequel il sommait le recteur de rétracter ce qu'il avait dit à cet égard. Ce même recteur Bergius ayant, plus tard, fait faire des dictées dont la tendance était calviniste, ses élèves protestèrent de nouveau, par voie d'affiches, contre toute tentative ayant pour objet d'introduire dans les écoles ducales la doctrine des sacramentaires[1]. Il est vrai que le pasteur Stymmelius prêchait contre le recteur, et tâchait, dans ses conférences, de réfuter ses principes. Bergius fut finalement congédié et remplacé par Gesner, qui bientôt, à l'occasion de la Formule de Concorde, eut également avec les pasteurs une querelle, et une querelle si vive, qu'un jour le diacre Stychius, dans la célébration de la Cène, lui présenta la communion de la main gauche, en disant : *Que le Seigneur soit juge entre toi et moi.* Stychius était soutenu par le conseil de la ville; aussi Gesner reçut-il avec empressement les offres qu'on lui fit, quelque temps après, à l'école de Stralsunde. Avant de quitter la ville, il voulut, toutefois, se donner la satisfaction d'adresser un dernier mot à ses élèves sur la nouvelle manière de donner la communion avec la main gauche : il en résulta, dans la salle même du cours, une altercation entre le professeur et le pasteur ; les étudiants se partagèrent en deux camps, l'un pour le recteur, l'autre contre lui; et le débat prit un tel caractère qu'on finit par se battre. Le corecteur Piverling, qui s'était présenté comme pacificateur, fut lui-même insulté et battu par le beau-fils du recteur, aidé d'un ouvrier fourreur, ce qui fit soumettre l'école à une enquête. Peu après le départ de Gesner, le parti de Stychius eut à son tour le dessous, et Piverling fut révoqué de ses fonctions de corecteur[2]. —Est-il étonnant, après tout cela, que les jeunes gens, dans leurs

[1] Balthasar Sammlungen zu Pommer'schen Kirchen-Gesch. II. 450. 6.
[2] Micraelii altes Pommerland. I. 606-615 et suiv. — Ehrhardt's. Schlesische Presbyterologie. III. 2. p. 461.

réunions, s'entretinssent avec irrévérence, comme on s'en plaignait, de la religion et de ses saints mystères [1] ?

Dans des observations adressées par les théologiens de Lubeck, de Hambourg et de Lunebourg à l'assemblée tenue à Moellen en 1576, il était dit, entre autres : « Qu'il serait nécessaire de prendre des mesures contre les professeurs des écoles, qui, par leurs dictées hétérodoxes, leurs disputes, et en général leur enseignement incendiaire, pervertissaient la jeunesse, contribuaient à propager l'erreur, et causaient, de la sorte, un irréparable dommage à l'État aussi bien qu'à l'Église [2]. »

Les recteurs, de leur côté, considéraient les prédicateurs comme une nouvelle race de tyrans, qui, sans se distinguer par la supériorité des connaissances et des lumières, s'arrogeaient le droit d'imposer aux autres leurs propres croyances. Et cependant, pour nous servir des paroles mêmes du prédicateur Mathesius, « on vivait alors dans un temps où, grâce aux intrigues du diable, il n'y avait pas deux villes, pas deux villages, pas deux pasteurs, pas deux instituteurs, qui eussent la même opinion sur un article quelconque de la doctrine [3]. » Il existait alors, en effet, un si grand nombre d'opinions différentes et, par conséquent, de points par où l'on pouvait, dans les divers pays, s'écarter de la doctrine admise comme orthodoxe, qu'il n'y avait rien de plus facile aux pasteurs que de faire peser une accusation d'hétérodoxie sur l'instituteur qui lui portait ombrage [4]. Ainsi Adam Siber, recteur

[1] Il est dit, par exemple, dans un rapport des prédicateurs de Lubeck concernant l'instituteur Mœunikhausen, qui venait d'être expulsé de Rostock (Schroeder's. Mecklenburgische Kirchenhistorie. II. 269) : Ne solum, quid de plebe inficienda dicamus, etiam in scholastico cœtu æque perniciosum fuisset, illum diutius hæsisse, ideo quod hoc sæculum magis sit fœcundum concipiendis erroribus, quam vix ullum aliud unquam fuerit, propter temerariam audaciam, quam nunc juveniles animi concipiunt, non de philosophicis rebus disserendi, ut, an sit in natura vacuum, an sit quadratura circuli, in quibus tolerari deberet in disputando subtilitas, sed de sacrosanctis et religiosis mysteriis fidei et sacramentorum, et quidem in symposiis, de quibus tam pie et sobrie agendum esset, disputationes per homines profanos institui dolendum est.

[2] Bertram's. Evangelisches Lünebourg. Beil. p. 216.

[3] Mathesius. Historia Christi. I. f. 80. a.

[4] Dans l'ordonnance publiée, en 1552, sur les inspections du duché de Saxe-Weimar, il est dit : « S'il se rencontrait quelque part un pasteur, un prédicateur, ou un diacre qui eût adopté quelque fausse doctrine sur le très-saint sacrement de l'autel,

à Freyberg, se plaignaitt, en 1545, dans une lettre à Etienne Roth de Zwickau, de ce que « le prédicateur du lieu, que Dieu confonde! prétendait soumettre tout le monde et toute chose à son autorité, même les écoles, selon l'habitude de ses confrères, qui semblent s'être tous conjurés pour tyranniser les membres du corps enseignant, comme la ville de Zwickau vient d'en offrir un exemple dans la personne de son savant recteur Platéanus[1]. » Le recteur Jérôme Wolf, un des plus célèbres philologues de l'époque, fut également persécuté et pour des motifs analogues. Il rapporte, à propos des circonstances qui, en 1548, lui avaient fait abandonner Mulhouse, qu'indépendamment de tout le mal qu'il avait eu à supporter dans son école, il n'était sorte d'humiliations et d'injures que ne lui fissent subir quelques-uns des membres du conseil, de concert avec les pasteurs de la ville, jusque là qu'on l'accusa d'avoir commis un vol, et qu'on soumit sa maison à une visite ignominieuse. — On vit encore, au commencement du siècle suivant, un des professeurs les plus renommés du Johanneum

sur le baptême, ou par rapport à l'intérim, aux sectes des adiaphorischiens, des osiandristes, des anabaptistes, des schwenkfeldiens, des zwingliens et des majoristes, ou par rapport à quelqu'autre abominable secte, hérésie et fausse doctrine que ce puisse être, ou qui montrât seulement le moindre doute, la moindre hésitation au sujet de la religion chrétienne et de notre Confession d'Augsbourg, nous enjoignons aux inspecteurs de l'inviter à sortir au plus tôt de nos États, et de l'avertir que, s'il osait y reparaître, il s'exposerait aux peines les plus rigoureuses. Que si, cependant, pour quelque motif légitime, on accordait à quelques-uns de ces individus de demeurer dans le pays, on se gardera bien de le continuer dans l'exercice de ses fonctions, l'expérience ayant appris que les hérétiques renoncent rarement à leurs erreurs. » — Bientôt après se déclarèrent de nouvelles hérésies, celles du synergisme et du manichéisme, par exemple : on prit alors le parti de suivre à leur égard une ligne de conduite conforme aux principes proposés par le prédicateur Krell d'Eisleben et par plusieurs autres. « C'est un devoir, dit le pasteur Krell, pour tous ceux qui se sont pénétrés de l'enseignement du catéchisme, de haïr, de toute leur âme, les opposants, sectaires déclarés, hérétiques ou schismatiques, c'est-à-dire de leur témoigner de la haine, non-seulement par une répulsion intérieure, mais encore par des faits extérieurs et par le soin qu'on aura de les fuir, de les éviter et de leur montrer, en toute occasion, le mépris qu'on a pour leur personne. » (Sebast. Krell christl. Bedenken, ob. Jeglicher. Christ. d. Rotten u.Sekten zu verdammen schuldig sei G. 3. a.)

[1] Schmacheri historia vitæ A. Siberi. p. 48-49. Solent fere plerique nunc in ludimagistros tyrannidem exercere, ut vos in Plateano vestro, viro doctissimo, experti estis. Dii boni! — setzt er bei — non habent isti Evangelistæ, quid agant, nisi omnibus omnium negotiis se admisceant, proinde, quasi sine iis nihil recte geri aut administrari possit.

de Hambourg, Jean Huswedel, se démettre de ses fonctions, « afin, disait-il, de se soustraire à l'insupportable orgueil des pasteurs, qui s'arrogeaient un pouvoir illimité sur les écoles, et, par des insinuations perfides, travaillaient à le perdre, lui-même, dans l'opinion publique. » Quelques années plus tard, le conseil de Hambourg offrit, au même Jean Huswedel, le rectorat de son école. Il accepta; mais ayant eu, dans ces nouvelles fonctions, à souffrir du même arbitraire, il se démit une seconde fois, et se rendit à Rostock [1].

Le célèbre recteur de Meissen, Georges Fabricius, dans les lettres qu'il écrivit, vers 1548, à Mélanchthon et à Flacius, parle du déplorable état où les discussions théologiques avaient mis les églises et les écoles. Il assure que le nombre des individus qui se montraient incrédules à la parole de Dieu, là même où elle est le plus claire, pour peu qu'elle dépassât leur raison, était bien plus grand qu'on ne se l'imagine[2]; il dit la funeste influence que les erreurs, en matière de foi, exerçaient surtout sur les instituteurs et leurs élèves, qui, eux aussi, étaient toujours prêts à torturer la vérité, à scandaliser la simplicité des faibles, à troubler les consciences et à détourner les âmes de la prière; il supplie enfin les chefs des deux sectes principales de s'entendre pour établir quelqu'unité de doctrine dans leur Église, « quand ce ne serait, dit-il, qu'en considération de la jeunesse[3]. » Des plaintes tout-à-fait semblables échappent également à Jean Molanus, qui, par attachement pour le protestantisme, avait été forcé de s'enfuir de la ville de Gand, et qui, en 1553, avait été attaché en qualité de professeur au Pædagogium de Brême. Dans une profession de foi[4], qu'il publia en 1557, il déclare « que tant qu'il restera une étincelle de vie dans son cœur affligé, il ne cessera de déplorer les irréparables ravages exercés dans la conscience des faibles par les anathèmes que, de-

[1] V. Selbstbiographie des Hieronymus Wolf ap. Oratores græci ed. Reiske. VIII. 826. — Calmberg Gesch. d. Johanneums zu Hamburg. p. 96 et s.

[2] Schreberi vita G. Fabricii. Lipsiæ. 1717. p. 130. Impugnanda denique illorum ἀπιστία, qui sacramenta contaminant, et quod comprehendere sensu nequeunt, id claro et perspicuo Dei verbo recusant credere, quorum hominum major, quam credi queat, multitudo est.

[3] L. c. p. 132.

[4] La profession de foi de Molanus dans la Bremensia de Cassel. I. 536-63.

puis plusieurs années, de certains prédicateurs ne cessaient de fulminer du haut de la chaire [1]. » — Appelé, quelque temps après, de Brême à Duisbourg, il écrit à Hardenberg : « qu'il ne se passait pas un jour sans que lui, Molanus, versât des larmes sur la situation lamentable où se trouvait, depuis tant d'années, cette église désolée de Brême [2]. »

Pour se faire une idée de ce qui se passait alors dans les écoles nouvellement fondées, on peut prendre pour exemple celle de Lauingen, que son fondateur, le comte palatin Wolfgang, avait érigée dans le dessein d'en faire le principal appui du protestantisme dans le duché de Neubourg. Le célèbre Jean Sébastien Pfauser, qui avait été quelque temps prédicateur à la cour de l'empereur Maximilien, était alors surintendant et habitait cette ville. Or l'école de Lauingen n'existait que depuis une couple d'années, et déjà Pfauser se trouvait en conflit avec la plupart des professeurs [3].

Cette école, suivant l'intention du fondateur, devait être franchement et rigoureusement luthérienne; c'est pourquoi la chaire de théologie avait été confiée à Paul Unicornius, surnommé la bouche de plomb, *os plumbeum* [4]. Et néanmoins Conrad Marius, qui, au rapport de Tremellius, avait d'abord été précepteur des jeunes princes, se permit d'adopter les opinions de Calvin sur la cène, et fut, pour ce motif, jeté dans les fers par ordre exprès du duc, puis condamné à évacuer le pays, après qu'on lui eut fait promettre avec serment de ne point chercher à se venger du traitement qu'on venait de lui faire subir [5]. Mais à peine les luthériens orthodoxes se furent-ils débarrassés de leurs adversaires, qu'ils cessèrent eux-mêmes de s'accorder les uns avec les autres. Jérémie Homberger renouvela la querelle du majorisme, et voulait

[1] L. c. 563. Imo, quamdiu hoc afflictum cor in angusto pectore palpitabit, ego locuples testis futurus sum, quantam stragem imbecillium conscientiarum dederint, et porro datura sint perpetua maledictionum fulmina, quibus jam non uno tantum anno pene singulæ quorumdam conciones exarserunt.

[2] L. c. 574. Nullus mihi dies vacuus exiit ab earum miseriarum cogitatione, quæ multis jam annis in istius Ecclesiæ visceribus hæsere.

[3] Fechtii epp. Theol. p. 268. Notre école de Lauingen *conficitur altercatione*, tellement *Pfauserus* se démène contre la plupart de nos Professeurs; *sed hæc in aurem vestram scriptam voto*, mandait Wolfgang de Koetteritz, à Marbach de Strasbourg, en 1568.

[4] Mieg monumenta. n. 161. — [5] Crollius de Cancellariis Bipontinis. p. 169.

qu'on déclarât orthodoxe l'opinion qui regarde les bonnes œuvres comme contraires à la sanctification des âmes. Le recteur et les préfets l'en ayant réprimandé, il proclama en plein cours qu'ils étaient tous majoristes [1]. Dans l'école de Hornbach, que le duc Wolfgang avait fondée, en 1559, pour le duché de Deux-Ponts, ce fut la doctrine de l'ubiquité qui fut cause de la discorde. Ici aussi plusieurs professeurs furent frappés de destitution : d'abord Jacques Schopper, qui enseignait la théologie, et qui se rendit ensuite à Heidelberg, d'où il fut également congédié ; ensuite son successeur Jean Hermann Wacker; enfin Christophe Zechmann, qu'on renvoya parce qu'il était partisan de la Formule de Concorde, et qui fut obligé de se retirer à Lauingen [2].

Rien n'est plus propre à donner une idée juste de la position que le nouvel ordre des choses avait faite au corps enseignant, et des rapports où se trouvait ce corps avec celui des pasteurs, que l'histoire des vicissitudes éprouvées par quelques-uns de ces professeurs, qui, dans l'exercice de leurs fonctions, se proposaient le double objet de prêcher la nouvelle doctrine et de la propager, au moyen de l'enseignement, parmi la jeunesse.

Jean Glandorp, ami de Mélanchthon et un des professeurs les plus renommés de cette époque, débuta dans la carrière de missionnaire luthérien, à Munster, en 1532, de concert avec Rothmann, également fort connu, mais fut obligé de quitter cette ville après que les anabaptistes y eurent pris le dessus. Il fut alors nommé recteur à Brunzwick, qui venait d'embrasser la Réforme, et, y ayant eu quelque temps après un démêlé avec le surintendant Medler, il y fut également forcé de se démettre, après quoi il se rendit à Hameln avec le même titre. Mais à peine eut-il pris possession de cette nouvelle position, que l'infidélité de sa femme, surprise en flagrant délit d'adultère, le mit dans le cas de de-

[1] Lettre de Pierre Agricola à Spitzinger, en 1573, dans Crollius. 203. — En 1607, vint à Lauingen Valentin Andréa, accompagné de deux jeunes barons autrichiens ses élèves, mais il repartit peu de temps après, parce que, dans cette école, les bonnes mœurs, aussi bien que les études, étaient fort négligées, et que les professeurs eux-mêmes exerçaient sur ses deux pupilles une influence pernicieuse. Hoszback J. Val. Andrea und sein Zeitalter.

[2] Le collége de Deux-Ponts. 1813. p. 20.

mander le divorce, et, par suite, de quitter la ville. Appelé à Hanovre, où il fut encore recteur jusqu'en 1555, il se brouilla, là aussi, avec le surintendant Ursinus, qui s'était permis de le blâmer d'avoir renvoyé sa femme. Il quitta pareillement Hanovre, et transporta finalement ses pénates à Goslar, où il ne sut non plus se maintenir, s'y étant également, et pour le même motif, mis à dos le surintendant Jacques Grossehans [1].

Christophe Ortlob, nommé professeur au Pædagogium de Koenigsberg, fut déjà révoqué l'année suivante, pour avoir pris part à la querelle des osiandristes. Il obtint, il est vrai, une chaire dans une autre école de la même ville; mais, ayant, une seconde fois, été dénoncé près du duc par le pasteur Vogel, il prit la fuite pour échapper à la prison, et fut condamné au bannissemment en même temps que ses collègues. Appelé à l'école de Culm par le recteur Hoppius, il abandonna bientôt cette ville et devint enfin recteur à Schweidnitz, où il fut enveloppé dans la dispute du professeur Laurent Arnold, jusqu'au moment où celui-ci fut frappé de destitution [2].

Au nombre des professeurs philippistes les plus distingués, se trouvait encore Moriz Heling. Il avait été un des disciples de Luther et de Mélanchthon à l'université de Wittemberg, et fut, plus tard, sur la recommandation de celui-ci, nommé professeur à Halle. Une seconde recommandation de Mélanchthon lui valut, en 1549, le rectorat de l'école d'Eisleben. Le prédicateur nurembergeois Saubert nous fournit, dans un rapport adressé au conseil de la ville, les renseignements suivants sur le compte de Heling : « Après qu'Heling, dit-il, eut été chargé de diriger l'école d'Eisleben, il fit cause commune avec le docteur Major, qui niait l'ubiquité de Jésus-Christ, et qui avait en outre adopté plusieurs autres hérésies. Ce docteur Major ayant été chassé du pays par le comte Albert, à cause des désordres qu'il y avait fomentés, Heling, aidé d'Étienne Agricola, n'en continua pas moins à troubler le ministère par les inutiles discussions auxquelles il se li-

[1] Rotermund. gelehrtes Hanover. II. 133.
[2] Krause *Litterati Suidnicenses*. p. 62-64. Pisanski Entwurf d. Preuss. Literargesch. p. 190.

vrait en chaire et dans son école, ainsi que par d'infâmes libelles, où il traitait de flacianien quiconque refusait de partager ses erreurs. On fut, à la fin, dans la nécessité de convoquer un synode, qui, après avoir entendu les deux mauvaises têtes, les priva de leur emploi. Heling ne s'est guère vanté de cette destitution, ni à Wittemberg, près de Mélanchthon son protecteur, ni dans cette ville-ci, où l'avaient fait accueillir les recommandations de son ancien maître ; mais, de suite attentif à se ménager les bonnes grâces des personnes influentes, dès qu'il se sentit un peu soutenu, il recommença de plus belle à subtiliser sur le dogme, ainsi qu'il avait fait à Eisleben, répandant partout ses erreurs sur la personne de Jésus-Christ, sur la loi et sur l'Évangile, ce qui d'abord fut fort goûté par quelques personnes, et se vengeant de ses contradicteurs en les traitant de flaciniens et d'ubiquistes. » — L'autorité, pour mettre un terme à toutes ces discussions, mit finalement (1575) Heling à la retraite [1].

De quelque côté qu'on tournât alors ses regards, c'étaient partout, dans les écoles, la même situation, les mêmes controverses et la même hostilité entre les professeurs et les pasteurs. En 1549, on chasse littéralement de Gottingue le nommé Simon Steiger, que le réformateur Moerlin y avait fait nommer recteur — pourquoi? parce qu'il avait crié à l'injustice lors de la destitution de Moerlin. En 1560, on propose à cette même ville, pour recteur, un certain Ammann ; mais le surintendant Specht se prononce publiquement contre cette candidature. « Je m'oppose absolument, dit Specht, à ce que ce drôle devienne recteur; car j'enseigne qu'il est possible à l'homme d'observer les prescriptions du Décalogue, et que ce n'est pas seulement par la foi, mais encore par les œuvres qu'on peut arriver à la vie éternelle : or je tiens à faire nommer un recteur qui partage ma manière de voir. » Le conseil de Gottingue donna la préférence à Ammann, par cela seul qu'il déplaisait au surintendant. Il y eut de nouvelles difficultés lors de la nomination de Henri Petreus, en 1586. Le surintendant prétendit faire placer l'école sous

[1] Saubert. Bedenken. Dans le *Cod. Monacens.* 219. n. 4. Comp. avec Will. Nürnberg. Gel. Lex. II. 84.

sa surveillance, et le nouveau recteur déclara qu'il se démettrait plutôt de ses fonctions que d'accepter une subordination pareille. Le consistoire se prononça derechef en faveur du recteur[1].

A Lubeck, le surintendant fut chargé de purger le personnel de l'école de quelques-uns de ses membres, le recteur Hiob Magdeburg et son parent le professeur Adam y ayant introduit le manichéisme, c'est-à-dire la doctrine de Flacius sur le péché originel. On y défendit, en même temps, sous les peines les plus sévères, de faire usage du catéchisme et de la profession de foi publiés par ce recteur. Bientôt après, nouvelle querelle entre le surintendant Pouchenius et le recteur Krüger. Pouchenius avait d'abord fort loué le rare mérite du recteur; mais, peu de temps après, il lui adressa, toujours du haut de la chaire, autant d'injures qu'il lui avait d'abord prodigué d'éloges. Il ne se borna point à cela : il lui refusa la communion et lui fit interdire, par le prédicateur Rhau, l'approche du confessionnal. Ses griefs contre lui étaient : de n'avoir point assisté à ses leçons de théologie, de s'être permis de rectifier la dialectique de Mélanchthon dans quelques-uns de ses articles, et enfin d'avoir fréquenté des prêtres catholiques. L'issue de cette affaire ne fut point favorable au recteur : Krüger eut le dessous et fut congédié en 1588[2].

L'école de Goldberg eut pour premier recteur un nommé Georges Helmrikus, qui se démit bientôt du rectorat, devint ensuite bourgmestre de la ville, et fut, plus tard, obligé de se retirer à cause d'un démêlé qu'il eut avec le pasteur Eckel. Valentin Friedland Trotzendorf, successeur de Helmrikus, porta l'école à un haut degré de prospérité; et cependant, malgré ses succès, que de fois, vers les derniers temps de sa vie, n'exprima-t-il pas le chagrin que lui causaient l'indiscipline et la méchanceté croissante de la jeunesse? Cet homme, dont l'administration avait été si vigoureuse, ne venait plus à bout de ses élèves. Sous le rectorat de Jean Paxmann, l'école

[1] Beschreibung der Stadt Goettingen, IV. 15, 31, 96.

[2] L. c. p. 158-196. — Stark Lubeck. Kirchenhist. p. 383. *Succubuit odio theologorum*, disent les *Act. Erudit.* 1722, p. 499, au sujet de ce recteur.

de Goldberg fit un grand pas vers sa ruine. Paxmann fut accusé d'avoir laissé trop de liberté aux élèves, et tomba, pour ce motif, en disgrâce auprès du prince. On nomma des commissaires, qui firent une peinture affligeante de la situation de l'école. Paxmann se démit alors de ses fonctions et se retira à Bunzlau, où le suivirent les plus distingués d'entre ses élèves, ceux surtout qui appartenaient à la noblesse. Cette école, en 1580, éprouva une nouvelle perte : la mort lui enleva son recteur et deux de ses professeurs, et une démission volontaire la priva du troisième, de sorte qu'il n'y restait plus que le catéchiste et le chantre. Le recteur Sickius, qui vint ensuite, se plaint, en 1584, de l'entière décadence de cette célèbre école, dont il ne restait plus alors, dit-il, que des débris, comparables à ceux d'un navire abîmé par la tempête. Le recteur Pancrace Krüger, successeur de Sickius, fait, en 1591, absolument la même plainte. Cet établissement se maintint, toutefois, encore quelque temps dans cette triste situation, jusqu'à ce qu'en 1618 vint le recteur Jonas Melideus, dont la mauvaise vie et les mœurs peu louables furent un grand scandale pour les élèves et achevèrent de faire tomber l'école. Après une enquête qui ne fut rien moins que favorable, l'autorité fit renvoyer le recteur et les professeurs, et transférer l'établissement lui-même à Liegnitz. Goldberg ne conserva qu'un seul maître pour diriger l'école communale. — « Ainsi périt le célèbre gymnase ducal de Goldberg, dont longtemps on avait célébré la situation florissante [1]. »

Au gymnase de Brieg, on destitua successivement, par ordre du duc, Jean Hoffmann, en 1546 ; Jean Liebig, en 1551, et Laurent Besler, en 1584. Le recteur Sickius donna lui-même sa démission, en 1582, pour cause de vexations et de persécutions, ainsi que son successeur Laurent Circler, qui, était soupçonné de crypto-calvinisme. A cette première cause de ruine vint bientôt s'ajouter la dépravation des mœurs parmi les élèves. Le recteur Jacques Schickfuss, en 1599, déplore amèrement l'état de décadence de cette école et ne croit pouvoir en accuser que les maléfices du diable. « C'est

[1] V. Kundmann : Die hohen und niedern Schulen Deutschlands, sonderlich Schlesiens mit ihren Büchervorraethen und Münzen p. 433, 438, 443. — Et Loeschke : Die religioese Bildung d. Jugend im 16. Jahrh. p. 200, 201, 202.

lui, c'est le démon, dit-il, qui nous aliène à ce point l'affection de nos magistrats, qu'ils regardent comme entièrement perdues toutes les dépenses entreprises dans l'intérêt des études, et qui fait qu'il serait plus facile de trouver un poisson sans arêtes * qu'un écolier avec des mœurs. » Au commencement du XVII[e] siècle, le duc de Liegnitz embrassa le calvinisme, ce qui occasionna de nouveaux désordres dans le gymnase de Brieg. Le professeur Riedemann, qui, à la suite d'un démêlé avec le recteur et trois autres professeurs, avait été forcé de faire publiquement amende honorable, abandonna la ville en même temps que sa chaire, en 1620, sans avoir pris congé de personne, ce que le recteur Lauban attribuait à ses sympathies luthériennes. Un an après, le successeur de Riedemann, Christannus, s'en alla de la même manière, c'est-à-dire sans démission préalable. En 1622, l'ex-recteur Schickfuss, qui alors était simple professeur, fut, par ordre du duc, dépouillé de tous ses emplois. On se vit obligé de faire partir le professeur Copisius, pour raison de mauvaise vie. Le recteur Lauban lui-même, en s'occupant peut-être un peu trop de la question de la cène, se mit dans de mauvais rapports avec une partie du clergé protestant. Pour la discipline de l'école [1],

* Nous avons cru devoir conserver, autant qu'il nous a été possible, ces comparaisons, ces tournures, ces expressions, qui s'éloignent, il est vrai, du génie de la langue française, mais qui sont de nature à donner au lecteur une certaine idée de la manière de penser et de dire des hommes de cette époque.
(*Note du traducteur.*)

[1] On croit généralement que le gymnase de Brieg était devenu très-florissant sous l'administration de Lauban : il n'en fut point ainsi, s'il faut en croire les rapports des inspecteurs. Dans le dernier de ces rapports, daté de 1625, on attribue « aux dissensions religieuses, à la l'indiscipline et à la grossièreté de la jeunesse, de ce que l'enseignement était, dans l'école entière, d'une nullité désespérante, de telle sorte qu'on ne pouvait trouver, dans la ville, un nombre suffisant de personnes capables d'occuper les places vacantes au conseil, et qu'il se trouvait, dans tout le pays, à peine quelques ecclésiastiques et quelques instituteurs qui fussent bons à quelque chose. » « Il n'est, sans doute, guère possible, dit-on plus loin, de forcer les gens à fréquenter les écoles ; mais les prédicateurs pourraient, du moins, convier les pères de famille à y envoyer leurs enfants, en leur faisant comprendre les dangers auxquels l'ignorance, l'immoralité et le mépris pour la sainte parole exposent notre jeune Église. Malheureusement les prédicateurs ne s'en inquiètent guère, et ne songent même point à exhorter les malades qu'ils assistent, à faire quelque chose pour les écoles, pour les églises, pour les hôpitaux et pour les pauvres : ils sont, pour songer au bien public, beaucoup trop occupés d'eux-mêmes et de leurs propres avantages. Que serions-nous, grand Dieu ! si nos prédécesseurs avaient eu le même égoïs-

elle devait être dans un triste état, puisque, non-seulement la ville, mais le recteur et les professeurs eux-mêmes disaient ne pouvoir assez s'en plaindre. Ainsi Lauban, en 1622, avoue que le désordre devient chaque jour plus intolérable, et que ce ne sont, du matin jusqu'au soir, dans les classes et hors des classes, que du bruit, des cris sauvages, des allées et des venues continuelles, des disputes, des batailles même, sans plus une trace de cette retenue qui régnait autrefois parmi les jeunes gens des écoles[1].

L'indiscipline et le relâchement des mœurs qui se remarquaient partout, dans les gymnases protestants, inspirèrent au fondateur d'un nouvel établissement de ce genre, au baron silésien de Schoenaich, la pensée d'y créer une chaire spécialement destinée à l'enseignement de la piété[2]. Malheureuse-

me ou la même indifférence ? » — « Les professeurs eux-mêmes sont dépourvus d'aptitude, et ne se proposent, la plupart du temps, autre chose que ce que se propose, en exerçant son métier, l'artisan le plus vil. Ils ne se livrent point à l'étude avec la pensée de se rendre utiles, mais, comme un industriel quelconque, afin de faire leurs affaires. Dès qu'on obtient une chaire, la première chose dont on s'occupe, c'est de prendre femme, de se procurer une mise élégante, un train de maison convenable. Pour mieux faire ses affaires, on ajoute au professorat quelqu'industrie plus lucrative : on plaide au tribunal, ou bien l'on tient une auberge ou quelqu'autre commerce de ce genre. Il en résulte que, partagé entre ses occupations multiples et souvent incompatibles, on néglige son principal devoir, celui d'instruire la jeunesse. — Que ne savent-ils, ces professeurs, s'attirer la confiance des familles? Les princes, à leur tour, montreraient plus d'entrailles pour les écoles, et les pères de famille *ne confieraient plus leurs fils aux jésuites, parce qu'ils s'entendent beaucoup mieux à traiter les jeunes gens conformément aux besoins de leur nature.* » Hoffmann. Monatschrift von u. für Schlesien. I. 338 et s.

[1] Schmieder ein Blick in's Schulleben, wie es vor 200 Jahren war. I. 4, 5, 13. II. 6. — Lucae Schlesiens curieuse Denkwürdigk. p. 554 et s. — Ehrhardt. Schlesische Presbyterologie. II. 113 et s. — Loeschke a. a. o. p. 220 et s.

[2] Dans l'acte par lequel le baron de Schoenaich fondait le gymnase de Beuth, il était observé qu'il y aurait « un professeur de *piété*, dont la mission spéciale serait d'enseigner aux élèves la manière dont ils auraient à se conduire pour mener une vie pieuse et chrétienne, et de diriger les études théologiques *ad realem praxin in omni vitæ genere*, attendu que quand on habitue les jeunes candidats en théologie à s'occuper, de trop bonne heure, de questions transcendantes et de controverses subtiles, sans leur inspirer en même temps une piété solide, on ne travaille qu'à les exalter en eux-mêmes, en leur donnant une opinion exagérée de leur mérite, de manière à en faire des hommes disputeurs et difficiles à vivre, qu'on ne parvient, plus tard, qu'à grand'peine à dresser pour une existence rangée, modeste et paisible. L'on sait de quel préjudice a été, pour l'Eglise évangélique, la mise en oubli de l'éducation proprement chrétienne. » Kund-

ment le professeur de piété ne tarda point, comme il eût été facile de le prévoir, à entrer, lui aussi, en conflit avec l'orthodoxie protestante. A peine le nouveau gymnase de Beuth fût-il ouvert, qu'il devint suspect de calvinisme dans toutes les contrées environnantes. Il y eut plusieurs pasteurs, Grünberg, par exemple, qui ne le ménagèrent point en chaire, et qui forcèrent même un certain nombre de familles à en retirer leurs fils. Mais ce qui nuisit le plus à cet établissement, c'est une querelle qui, en 1623, s'éleva entre le recteur et les professeurs. Le recteur, Georges Bechner, qui était en même temps professeur de piété, fut successivement accusé par ses collègues d'arminianisme et d'arianisme. Cet arianisme de Bechner ne consistait, à la vérité, en rien autre chose qu'en ce que le recteur se permettait de blâmer les mœurs dissolues de ses confrères, et poussait à la piété plus qu'ils ne faisaient eux-mêmes. Cela suffit pour exciter contre lui l'animosité la plus vive et pour le faire décrier par les professeurs auprès de leurs amis et de leurs femmes. Le baron de Schoenaich fut lui-même accusé d'hérésie et impliqué dans un long procès, à cause de la protection qu'il accordait au recteur. Le prédicateur Liebig, qui vivait mal avec Bechner, joignit ses attaques à celles des professeurs, en exhortant ses paroissiens « à se tenir en garde contre certains docteurs et professeurs de dévotion. » Ces funestes querelles causèrent en peu de temps la ruine entière du gymnase[1].

On destitua, à Rothenbourg-sur-la-Tauber, en 1554, le recteur Jean Weselius, parce que les étudiants avaient secrètement enlevé du temple les cierges mortuaires, dont l'usage venait d'être réintroduit par l'Intérim dans les églises protestantes, et parce que Weselius était accusé d'avoir, par des propos improbateurs tenus dans son école, donné lieu à ce vol sacrilége. On disait de son successeur, le recteur Burkhart, que « le seul souvenir qu'il eût laissé de son administration, c'était une nouvelle licence dont il avait gratifié

mann d. hohen u. niedern Schulen Deutschlands, insonderheit Schlesiens mit ihren Büchervorraethen u. Münzen. p. 516.

[1] Klopsch Geschichte des Schoenaichischen Gymnasiums zu Beuthen. p. 26, 115, 132.

les élèves. » Le scolarque Prenninger, qui fut également un des successeurs de Weselius, se plaignit, au nom du conseil, de ce que les étudiants, par la dissolution de leurs mœurs et leur extraordinaire légèreté, rendaient toute espèce d'enseignement impossible. Peu de temps après, l'inspecteur Libavius eut un démêlé avec le recteur Ehinger au sujet de l'enseignement de la dialectique. Les écoliers prirent part à cette querelle qui dura plusieurs années, et se divisèrent en deux partis, les uns s'étant rangés du côté des Libavianiens, et les autres du côté d'Ehinger. Ehinger fut finalement accusé, près du conseil, d'avoir facilité le relâchement de la discipline par son excessive indulgence : il répondit que la démoralisation de la jeunesse avait pour cause le peu de moralité du siècle, la corruption générale et nullement un défaut de fermeté de sa part[1].

Libavius partit, en 1605, pour Cobourg, où l'on venait de le nommer professeur du gymnase académique récemment organisé. Il y trouva vingt-cinq élèves et de fréquentes révoltes : il ne se passait presque pas un jour sans que des désordres plus ou moins graves donnassent lieu à une enquête ; « c'était une bombance continuelle, où l'on s'enivrait à qui mieux mieux, *domini præceptores* avec *dominis studiosis.* » Le directeur Schefter, pour mettre un terme à ces débauches, crut devoir sévir contre les coupables, et ne réussit qu'à se faire une querelle avec le facile Libavius. Il s'aliéna tellement les esprits, par son attachement pour la discipline, qu'il finit par ne plus avoir d'auditeurs à son cours, et qu'il fut lui-même forcé de quitter Cobourg. On offrit, en 1616, la chaire de théologie de ce même gymnase au surintendant général Fink. Or Fink n'exerçait ses nouvelles fonctions que depuis peu de temps, quand les autres professeurs, ses collègues, dirigèrent contre lui une plainte collective, qui ne comprenait pas moins de soixante principaux chefs. On lui reprochait d'avoir dénigré ses confrères, d'avoir accusé le directeur et tous les professeurs des plus coupables hérésies, d'avoir prêché contre eux, et, enfin, d'avoir l'habitude de les contredire aux examens, comme s'il était en état

[1] Gesneri selectæ exercitat. scholast. ed. Harles. p. 128, 144, 149, 158, 160.

d'ivresse, ce que parfois il était en effet. Les deux professeurs émérites Meyfart et Steinbrück furent, par suite de cette affaire, condamnés à sortir de la ville[1]. Cette école de Cobourg, qui avait débuté sous de si heureux auspices, se trouva bientôt dans une situation non moins désespérée que celle où se trouvaient en général toutes les écoles protestantes.

Le gymnase Sainte-Anne, d'Augsbourg, était alors une des écoles les plus accréditées. On y attacha, vers 1553, dans le but de rétablir la discipline relâchée, Mathias Schenck, en qualité de recteur; mais il paraît que Schenck ne fut guère heureux dans ses efforts, car, dans un rapport adressé, deux ans après, à l'autorité supérieure, il fait de la situation de son école la plus affligeante peinture. Il attribue également la décadence de la discipline et des études aux querelles religieuses, et par suite à un défaut de surveillance de la part des pasteurs. Après l'an 1557, Jérôme Wolf, de concert avec plusieurs autres personnes, se donna beaucoup de peine afin de faire convertir cette école en gymnase académique; et il y organisa, dans ce but, les différents cours qui font partie du programme de cette espèce de gymnase. Les essais d'amélioration tentés par Wolf, n'aboutirent non plus à un bien grand résultat. Il se plaint aussi, lui, bientôt après, « de ce que les salles de cours étaient devenues comme des foyers d'indiscipline et de licence, et de ce que lui-même, fort souvent, ne pouvait faire sa leçon faute d'auditeurs, *tellement*, dit-il, *la barbarie se montrait dédaigneuse de la science.* »

Cette école eut, du reste, également beaucoup à souffrir de la longue dispute qui s'éleva plus tard au sujet du calendrier, et qui bouleversa toute l'Église luthérienne d'Augsbourg. La place de recteur étant venue à vaquer pendant ces entrefaites, on nomma David Hoeschel; mais, attendu qu'il était soupçonné de pencher pour le calvinisme, sa nomination ne fut ratifiée qu'à la condition qu'il prouverait son orthodoxie luthérienne[2].

[1] Briegleb. Gesch. d. Gymn. Casimiriani acad. zu Cobourg. p. 89, 164.
[2] Crophius Gesch. d. Gymn. zu St Anna in Augsbourg. p. 23, 38, 54, 180.

A Eisleben, l'instruction publique n'eut pas moins à souffrir de la querelle soulevée par le flacianisme. En 1575, on y congédia le corecteur Étienne Théodoric, « parce qu'il était accusé de manichéisme. » En 1583, on y confia le rectorat à Jacques Morgenstern, sous l'administration duquel l'école déchut beaucoup de sa réputation. Morgenstern était un brouillon, qui se plaisait à mettre la division entre ses collègues. Il persécutait ceux qui se montraient amis du corecteur, soutenait les élèves qui se mettaient mal avec leurs professeurs, et dictait lui-même des devoirs et des sujets de composition, dans lesquels il cherchait à déverser le ridicule sur ses confrères. Il fut question, en 1606, de nommer corecteur un certain professeur Polle; mais comme cet homme était également soupçonné d'incliner vers la doctrine de Calvin, il n'obtint réellement cet emploi qu'après qu'il eut signé la Formule de Concorde, formalité non imposée, mais seulement recommandée aux autres professeurs. En 1618, époque à laquelle Jean Rhenius fut nommé recteur, l'école se trouvait, de nouveau, dans une situation assez prospère. Mais bientôt Rhenius eut également des difficultés avec le surintendant général Rechtenbach. Celui-ci l'accusa, près du comte, d'avoir si mal administré que l'école ne comptait plus que vingt élèves de première année, d'avoir entièrement laissé périr la discipline, de s'être permis différentes innovations préjudiciables, et enfin d'avoir résisté aux admonitions réitérées, tant écrites que verbales, que lui avait adressées le consistoire. Rhenius, indigné de cette accusation du surintendant, envoya sa démission [1].

On agissait, en général, comme on voit, d'une manière assez cavalière avec les professeurs. A Wittemberg, par exemple, on destitua un de ces fonctionnaires, sans autre formalité qu'un interrogatoire qu'on lui avait fait subir devant le surintendant général, et qu'un rapport adressé, après coup, au prédicateur de la cour de Dresde [2]. Un pasteur luthérien s'étant permis un jour, en chaire, à Lauban, de traiter l'école de *nid à rats*, le recteur Sauer en fut si scanda-

[1] Ellendt Gesch. d. Gymn. zu Eisleben. p. 8, 105, 41.
[2] Spitzner Gesch. d. Schulen in Wittenberg. p. 6.

lisé, qu'il envoya immédiatement sa démission. Un peu plus tard, le recteur Jean Léon indisposa tellement les esprits, par sa manière d'agir à l'égard des élèves et des prédicateurs, qu'il fut également privé de sa place. Le recteur Georges Scheiter, en 1610, essuya la même disgrâce : on le renvoya sous le prétexte « qu'il s'était mêlé de choses qui ne le regardaient point. » Le manque d'accord entre les fonctionnaires du gymnase fut encore plus marqué sous le rectorat de Melchior Hause. Ce recteur fut, dès le premier jour de son entrée en fonctions, constamment en lutte avec ses confrères, et demeura dans cet état, malgré tout ce que put faire le magistrat pour rétablir la concorde, jusqu'à ce qu'en 1620 on eut pris le parti de renvoyer d'un même coup plusieurs de ses adversaires [1]. — Zittau, à partir de 1586, eut pour recteur de son école Gaspard Janitius, qui passa presque tout le temps que dura son administration à se quereller, tantôt avec le pasteur Vogel, tantôt avec ses propres collègues. Il quitta Zittau, pour Kamenz, où, en 1587, il devint premier recteur de l'école réformée. Il perdit de nouveau son emploi en 1588; et comme Michel Rackelmann venait en même temps d'être renvoyé de Dresde, Janitius parvint à s'y faire installer à sa place, mais ne sut s'y maintenir que jusqu'en 1591, époque à laquelle, étant soupçonné de crypto-calvinisme, il fut chassé de la ville. Après le départ de Janitius, le rectorat de Zittau fut remis au corecteur Michel Just, qui ne sut non plus le conserver que jusqu'en 1590, où il fut remplacé par Léonard Etzler. L'école, sous ce dernier, « tomba dans la plus déplorable anarchie : » les professeurs se chamaillaient entre eux, et ne se trouvaient pas moins en état de guerre ouverte avec les prédicateurs, si bien qu'on se vit également obligé d'en congédier quelques-uns avec le recteur en tête [2]. — A Hildesheim, le recteur Laurent Moeller se brouilla avec le surintendant Wolfhart et les autres prédicateurs, parce que, dans une pièce de vers composés en l'honneur de Mélanchthon, il avait défendu ce réformateur contre les inculpations d'hérésie, dont il était

[1] Müller. Kirchengesch. von Lauban, p. 555 et s. — Nixdorf. Bruchstücke aus der Gesch. d. Stadt Lauban. v. p. 12.

[2] Otto. Lexikon d. Oberlausitz'chen Schriftsteller. II. 250. — Biedermann. Acta Scholastica VI. I. p. 256. — Carpzow Analecta fast. Zittav. III. 112.

l'objet de la part des prédicateurs. Ceux-ci, pour se venger de Wolfhart, l'accusèrent lui-même de calvinisme et d'adiaphorisme, tandis que le recteur, de son côté, disait, en parlant de ses adversaires, que c'étaient « des gens aussi pleins d'ignorance que de malice et de partialité. » Ce conflit dura trois années entières, au bout desquelles Moeller se vit finalement réduit à quitter la ville [1]. — A Gardelegen, le premier recteur de l'école luthérienne, Jean Stein, fut également destitué, en 1544, cinq ans après sa nomination. Quelque temps après, se trouvèrent en même temps attachés à cette école un recteur flacianien, natif de Quedlinbourg, et un autre, qui était partisan de Mélanchthon, appelé Jean Gigas. Ces deux hommes vécurent aussi en fort mauvaise intelligence. Gigas ne désignait Flacius que par la qualification de séditieux, et l'avait fait représenter à cheval sur un bouc, galopant vers l'enfer; et quant au recteur lui-même, il l'appelait « un hypocrite achevé. » Gigas fut à la fin forcé de se retirer [2]. L'introduction du protestantisme, ainsi que nous avons déjà dit, avait fait supprimer, à Rostock, les écoles paroissiales qui y avaient subsisté jusqu'alors : à leur place, on avait érigé une seule école communale. Celle-ci ne put se soutenir que jusqu'en 1546, les contestations incessantes qui régnaient parmi les professeurs, l'ayant rapidement fait déchoir. Elle fut rétablie en 1580, et eut Rathan Chytraeus pour premier recteur. Ce Chytraeus fut, quelque temps après, accusé de professer secrètement le calvinisme. Les théologiens l'attaquèrent dans leurs sermons et l'exclurent de la cène. C'est en vain qu'il protesta contre la tyrannie inquisitoriale qu'on prétendait exercer sur les consciences : il dut abandonner Rostock, mais devint, peu après, recteur à Brême. — Le recteur de l'école cathédrale de Riga, Henri Moeller, ayant en 1584, excité la

[1] Lauenstein. Hildesheimische Kirchenhist. x, 18 et s.

[2] Bauke. Mittheilungen über Gardelegen. p. 42. — Brief des Gigas an Camerarius vom J. 1567. (Cod. Monh. 358. Coll. Camerar. VIII. (Ms. Bibl. Mon.) f. 374) : Satis me hactenus exercuit et perturbavit Quedlinburgensis ille scholæ nostræ rector, qui eum audire nequeat, si quis βλαχικὸν Illyricum nominet, seditionis tubam et ingratum erga præceptores suos cuculum, multo minus ferre potest, si ostendatur illi vera ejusdem effigies hirco in Orci fauces abrepti. — Fecit insignis iste hypocrita et assecla Illyrici, ut nunc scholasticam meam conditionem senatui Gardelegensi citius opinione mea reddiderim.

bourgeoisie à s'opposer à l'adoption du nouveau calendrier, fut arrêté, mis en prison, puis délivré par le peuple, et parvint à la faveur d'un déguisement à se réfugier en Danemark, où le magistrat lui fit parvenir le jugement qui le condamnait à l'exil[1].

A Gotha, le recteur Schmid eut avec le surintendant Weidemann, en 1571, une discussion des plus vives, que le conseil et le ministère eurent toutes les peines à réprimer, et qui mit dans tout son jour le triste état où était tombée l'école. « La discipline n'y existait plus que de nom; par contre la dépravation et la grossièreté des écoliers étaient portées à leur comble, de sorte que le conseil se vit obligé de demander au gouvernement la nomination d'une commission, à l'effet de mettre fin à des désordres auxquels lui-même n'avait pu porter remède. » — A Meiningen, le gymnase ne marcha pas moins rapidement vers sa ruine, sous le recteur Ambroise Stegmann, « qui du reste n'était pas un bien fameux professeur. » Les pasteurs qui y avaient placé leurs fils, furent les premiers à s'en plaindre. Après Stegmann, vint, en 1590, le recteur Bernard Metzler, « qui ne sut pas soutenir la machine au delà de deux ans, sa mauvaise tête ayant achevé de la faire tomber en décadence. » Leur successeur Kellner s'efforça vainement de relever cette école discréditée. — C'est à l'état peu prospère de l'école supérieure de Schleusingen, que le gymnase de Meiningen avait principalement dû son existence; et c'est, sans doute, à la décadence complète de la même école, qu'il fut redevable, aussi, de ce qu'on fit une tentative à l'effet de le restaurer. Le gymnase en était à peine à son deuxième recteur Jean Faber, quand l'esprit de discorde vint compromettre son avenir. Les professeurs, qui détestaient Faber, l'accusèrent de tendances calvinistes, et firent si bien, qu'il fut appelé à rendre compte de sa conduite et de ses opinions devant le consistoire de Weimar. Il y fut jugé innocent; néanmoins les incessantes contrariétés qu'on lui faisait éprouver, furent cause qu'en 1597 il

[1] Kreys. Andenken an die Rostock'schen Gelehrten. II. 38. — Recke und Napiersky Liefluend. Schriftsteller-Lexikon. III. 236. — Biedermann's Acta scholastica. VII, 351.

se démit de ses fonctions [1]. — Le comte Philippe de Nassau fonda, en 1540, un gymnase à Weilbourg; mais cette école, au bout de trois ans d'existence, se trouva dans un si misérable état, que le corecteur Rein, le seul professeur qui y restât encore, avec le maître de chant, depuis la mort du dernier recteur, finit lui-même par demander son congé. L'histoire du gymnase de Weilbourg n'eut, pendant bien des années, rien autre chose à consigner dans ses annales, que des plaintes dirigées contre la perversité des maîtres, si ce n'est qu'en 1605 le professeur Flick accepta les fonctions de recteur, avec la pensée de reconstituer cette école sur des bases toutes nouvelles. Il faut que les bienfaits de cette réorganisation n'aient pas été de bien longue durée, pour que déjà le successeur de Flick, le recteur Rollius, se plaignît de « ne pas savoir par quel guignon il se faisait que l'école allât sans cesse en déclinant, et que les élèves, au lieu d'y acquérir des connaissances, ne s'y distinguassent que par leurs mauvaises mœurs et leur vie dissipée. » Sous l'administration du recteur Herberger, les professeurs adressèrent au comte de Nassau un rapport, dans lequel ils donnent pour cause du mauvais état de leur école, d'abord le changement trop fréquent des professeurs, occasionné par l'insuffisance de leur traitement, qui, disent-ils, était tel qu'il ne leur permettait même point de se procurer les choses les plus nécessaires; et puis un manque absolu de discipline, provenant de ce que les maîtres ne pouvaient punir leurs élèves sans s'exposer à être dénoncés près des pasteurs, « qui de tout temps se sont arrogé une certaine autorité sur l'école, en ameutant la bourgeoisie et le peuple contre les professeurs. » — Nicolas Sascher fut renvoyé de Nord (1573), parce qu'il faisait mauvais ménage avec ses confrères, et parce que sa négligence avait fait déchoir l'école. — A Wismar, on destitua coup sur coup le recteur Jean Walbom et le professeur Jean Gravius. — Paul Lumpius étant, en 1598, devenu recteur à Sangershausen, fut renvoyé peu de temps après, sous prétexte de défaut de zèle et d'esprit de concorde. — A Ulm, le recteur Martin Balticus,

[1] Schulze Gesch. des Gymn. zu Gotha. p. 54. — Weinrich. Hennebergischer Kirchen u. Schulstaat. p. 561, 60, 58, 88.

qui vivait en mauvaise harmonie avec les prédicateurs, et principalement avec le surintendant Rabus, succomba finalement aussi sous les efforts de leur haineuse hostilité. On l'accusa, pour le faire tomber, de négliger le devoir de ses fonctions, et son beau-frère, le prédicateur Besenbeck, fut le premier à se porter son accusateur[1]. A Stralsund, en 1561, il s'éleva, parmi les professeurs, quelques contestations au sujet de la nouvelle loi sur les écoles, contestations qui bientôt prirent un caractère tellement grave, qu'on fut obligé, pour rétablir la paix, de destituer d'abord les professeurs Lyrmann et Benkrodt, et un an plus tard le professeur Jocchow. On donna, pour motif de leur destitution, leur manière d'agir inconvenante; car on ne les avait pas même jugés dignes d'une enquête. Dans l'intervalle du renvoi de Lyrmann et Benkrodt à celui de Jocchow, on s'était pareillement défait du recteur Wydemann. Nicolas Strohkrantz, qui succéda à Wydemann, et qui, avec la plupart de ses anciens collégues, s'était évadé de Brême, où il était également recteur, afin de se soustraire à l'oppression du parti de Hardenberg (de Mélanchthon), se vit encore bientôt dans le cas de renoncer à son nouveau poste à Stralsund[2]. Le corecteur de l'école de Salzwedel, Georges Ratichius, fut accusé, par André Muskulus, de cryptocalvinisme auprès de l'électeur, et fut, après trois années de vexations, obligé de comparaître à Francfort, pour y répondre à son accusateur. En 1588, s'engagea une discussion entre le recteur Gregæus, zélé partisan de la Formule de Concorde, et le surintendant Cuno, qui était fort mal vu du magistrat de la ville. Le recteur partit, quatre ans après, de Stralsund pour Berlin, mais ne continua pas moins à se débattre avec Cuno, jusqu'à ce qu'il eut réussi à le faire renvoyer. Grégæus eut, dans ce démêlé, un fidèle auxiliaire dans la personne du corecteur Gervesius. Le nouveau recteur, par contre, ne s'était point rangé de son côté; aussi Gervesius, pour s'en

[1] Eichhoff's Gesch. des Landesgymn. in Weilburg. p. 22, 24, 46, 48, 54 et s. — Reershcim's Ostriesisches Prediger-Denkmal. p. 426. — Schroeder's Mecklenburgische Kirchengesch. III. p. 84. — Kændleri scholæ Sangerhusanæ evang. Jubilæum secundum. Lipsiæ. 1739. p. 6. — Beesenmeyer's Nachricht v. Leben d. M. Balticus. Ulm. 1794. II. p. 5.

[2] Zober's Beitr. zur Gesch. des Stralsunder Gymnasiums, p. 5, 21, 24.

venger, l'accusa-t-il de crypto-calvinisme, jusqu'à ce qu'il fût appelé à Berlin pour y rendre compte de ses croyances. Il fut renvoyé de la plainte portée contre lui, mais n'en donna pas moins sa démission, fatigué qu'il était, dit-il, de toutes ces querelles. Le corecteur Rolfink publia quelques pamphlets contre le magistrat et la bourgeoisie, et fit même placarder aux murs de l'école une pasquinade en langue latine contre le surintendant, après quoi il se retira secrètement de la ville. On vit encore, en 1632, le prédicateur Stegemann prêcher contre le corecteur Camith, et lui adresser en chaire les plus grossières injures [1].

Il y eut aussi plusieurs recteurs qu'on frappa de destitution et d'exil, parce qu'ils étaient de trop zélés disciples, soit de Flacius, soit de Luther. C'est ainsi que Henri Petreus, à Francfort, fut exclu de la cène par les prédicateurs, et destitué de son emploi par la ville comme coupable de flacianisme; c'est ainsi encore que, pour le même motif, le recteur Jérôme Haubold, en 1567, fut chassé de Mitweida, par ordre de l'électeur Auguste, et que Lubert Florinus fut obligé de quitter Wesel, pour s'être montré défenseur trop ardent des principes de Luther. Henri Bétulejus devint le successeur de ce dernier; mais s'étant fait soupçonner d'hétérodoxie relativement à la cène, il fut bientôt obligé de se retirer [2].

Le désaccord des professeurs et des prédicateurs avait le plus ordinairement pour cause la diversité de leurs opinions sur le sacrement de l'autel. C'était le plus souvent des prédicateurs ou des théologiens, d'un luthéranisme un peu fougueux, qui déclaraient la guerre au calvinisme secret ou avoué des philologues et des professeurs. La supériorité de l'intelligence et du talent se trouvait d'ordinaire du côté des philologues; mais les prédicateurs avaient pour eux l'appui du peuple, et la redoutable ressource de l'anathème fulminé du haut de la chaire. Il régnait chez les luthériens, parmi les gens du peuple et parmi les pasteurs, surtout depuis l'an 1558, une

[1] Daneil, Einladungsschr. d. Gymnas. z. Salzwedel. J. 1831. p. 25.— J. 1830. p. 12, 13, 25, 30.

[2] Beschreibung d. Stadt Goettingen. IV. 27. — Hermann's Beschreibung von Mitweida. p. 445.—Steinen's Merkwürdigkeiten. VIII. 973. — Bertling's Gesch. d. Archigymnasiums zu Soest. p. 62, 63.

défiance générale, à l'égard des membres du corps enseignant et des philologues : il est vrai que les savants et les hommes lettrés étaient alors, dans l'Allemagne protestante, presque tous portés ou pour le calvinisme, ou pour la doctrine de Zwingle. Luther, à les entendre, n'aurait eu mission que de renverser l'ancien édifice, tandis qu'à Mélanchthon appartenait plus particulièrement la tâche de fonder la doctrine nouvelle. Joachim Camerarius, Jean Sturm, Guillaume Xylander, Martin Schmitzius, Jérôme Wolf, Georges Bersmann, Justus Bultejus, Jean Major, Frédérique Sylburg, Paul Melissus, Lambert Pithopœus, Abraham Buchholzer et beaucoup d'autres étaient au fond tous calvinistes et, comme tels, adversaires de Luther. Il n'y eut pas jusqu'au célèbre Michel Néandre, recteur à Zlefed, qui ne devînt suspect de calvinisme, à cause des rapports d'amitié qu'il entretenait avec Mélanchthon, ce qui l'engagea, peu de jours encore avant sa mort, à faire une déclaration de principes touchant la présence de Notre-Seigneur dans la cène [1]. Cette tendance fut à la fin si générale, que personne, au rapport de Selnekker, n'était plus compté parmi les savants, s'il n'était avant tout sacramentaire, ou tout au moins neutre, nageant entre deux eaux, comme on dit, et soutenant le pour et le contre [2].

Il en résultait que souvent les mêmes jeunes gens assistaient également aux catéchismes calvinistes du recteur, et aux prêches luthériens des pasteurs. Le gymnase de Gorlitz, qui passait pour la meilleure école de la Lusace et comptait au delà de six cents élèves, parmi lesquels deux cents étrangers et une cinquantaine de jeunes gens appartenant à des familles distinguées de la Bohême, de la Silésie et de la Pologne, eut successivement à sa tête une série de recteurs calvinistes. Ce fut Pierre Vincent qui y introduisit la doctrine du réformateur de Genève; son successeur, le célèbre helléniste Joachim Meister, mourut, à Brême, calviniste déclaré; le recteur Ludovic, qui vint après Meister, professait les mêmes principes; et le successeur immédiat de celui-ci fit peindre

[1] Keyselitz *Vita Michaelis Neandri. Soraviæ.* 1736. p. 13.

[2] Selnekker's kurze Schrift und Warnung, sich vor der Sacramentirer Schwarm zu hüten. Dresden 1576. p. 40. — Boetker von des Herrn Christi hochwürdigem Nachtmahle. B. 3. b.

les sentences de Calvin sur tous les murs de l'école. — Le recteur Henri Frey d'Iever, qui inclinait, ainsi que beaucoup d'autres ecclésiastiques du pays, pour la doctrine calviniste, fut condamné par le surintendant Hamelmann à perdre sa place, et devint ensuite prédicateur réformé à Fedderwarden [1]. — A Nord aussi, le recteur de l'école, Ubbo Emmius, enseignait à la jeunesse les principes de Zwingle, alors que le luthéranisme régnait encore dans la ville; aussi fut-il, à raison de ce fait, privé de ses fonctions, en 1587. — Comme la logique de Pierre Ramus était alors fort goûtée dans les écoles et que l'auteur passait, d'ailleurs, pour calviniste, il suffisait qu'un professeur fût partisan du ramisme, pour qu'on le soupçonnât par cela seul d'être calviniste au fond du cœur. C'est pour cela sans doute que David Chytræus, de Rostock, engageait, en 1588, Henri Betulcius, recteur à Lunebourg, à bien se garder de prendre le nom détesté de ramiste. Le même Chytreaus nous apprend, en même temps, qu'une accusation, dirigée contre l'hérésie de Ramus, venait alors d'être déposée entre les mains du magistrat. — En 1575, Wichmann Schulrabe, recteur dans le Hanovre, s'étant un jour permis, dans un festin, de parler de Luther avec peu de révérence, d'élever au contraire fort haut les mérites de Calvin, et de laisser échapper quelques paroles équivoques sur la cène, il n'en fallut pas davantage pour qu'il se mît à dos tous les prédicateurs de la ville, de sorte qu'il n'y eut bientôt pas un temple où l'on n'entendît fulminer contre les sacramentaires. L'animosité fut portée jusque là, qu'on finit par s'insulter réciproquement dans les rues, et, qu'attendu l'inutilité des efforts tentés par le conseil pour rétablir la paix, on se vit obligé de nommer une commission de théologiens pour vider la querelle. — Breslau eut, en 1558, pour recteur du gymnase Sainte-Élisabeth, Zacharias Ursinus, qui prêchait en même temps dans l'Église du même nom. Or, ayant eu un jour à interpréter à ses élèves l'examen de Mélanchthon, Ursinus leur exposa le dogme de l'Eucharistie d'après les principes de Calvin. Dès que les prédicateurs en eurent connaissance, il n'y eut qu'un cri contre le sacramentaire : on ameuta contre lui

[1] Ludovici historia Rectorum, Gymnasiorum, etc. I. 74. — Strackerjan's Beitr. z. Gesch. der Stadt Jever. p. 123.

la populace, au grand déplaisir du magistrat, dont la plupart des membres lui étaient favorables; et, comme l'animosité populaire était fort vive et le devenait chaque jour davantage, il jugea prudent de renoncer à ses fonctions et de se retirer de la ville. Maternus Eckel, également prédicateur à Sainte-Élisabeth, eut tellement de vexations et de persécutions à souffrir de la part de ses confrères, parce qu'il s'était montré partisan d'Ursinus, qu'il se vit réduit à faire comme le recteur, à se retirer[1]. — A Hirschberg on destitua, en 1566, sur la proposition du pasteur Tilesius, le recteur Christophe Schilling, pour cause de tendances calvinistes. Schilling devint ensuite recteur à Annaberg; mais y ayant également eu des démêlés au sujet de la cène, il renonça tout-à-fait à l'instruction publique, et se rendit en Italie pour s'y vouer à la médecine. — Simon Steinius, professeur à Torgau, avouait lui-même être partisan de la doctrine calviniste sur la cène; aussi fut-il en butte à toutes sortes d'attaques, même de la part de son ancien maître, Fabricius, qui le traitait d'archi-sacramentaire[2]. »

On établit, en 1577, un gymnase à Durlach, en remplacement de l'école de Pforzheim, qui, du temps du catholicisme, avait été si florissante. Le premier recteur du nouvel établissement, Laurent Schyrius, en même temps aumônier du margrave de Bade, soutenait ouvertement le calvinisme. Le professeur Jean Lorhard, qui, plus tard prédicateur à Saint-Galles, y mourut, en 1609, soupçonné de socinianisme, était partisan de la même doctrine. On accusait pareillement d'être favorable à Calvin, le professeur Durr, jusqu'à ce qu'il eut souscrit à la Formule de Concorde. Mais à peine le margrave Georges-Frédéric fut-il arrivé au pouvoir (1604), qu'il fit destituer tous les professeurs du gymnase dont les opinions religieuses ne lui paraissaient pas sûres. De ce nombre était le recteur Ludovic Lucius, à qui l'on attribuait, d'ailleurs aussi, les persécutions qu'on avait fait subir, sous le règne précé-

[1] Bertram parerga Ostfrisiaca. p. 21. — Chytræi epp. p. 814. — Schlegel's Reformations Gesch. II. 250. — Lucæ Schlesiens curieuse Denkwürdigkeiten. p. 488, 489.

[2] Ehrhardt's Schlesische Presbyterologie. III. 2. p. 204. — Schreberi vita G. Fabricii. p. 265, 66.

dent, à un grand nombre de pasteurs et de professeurs appartenant à la foi luthérienne[1].

A Hamm, le pasteur Charles Gallus accusa d'anabaptisme le recteur Engelbert Copius, ainsi que le conseil et les plus notables habitants de la ville. Gallus fut destitué; mais, sous son successeur Naso, la lutte ne tarda pas de recommencer entre le pasteur et le recteur. Celui-ci voulait, par opposition avec le pasteur, faire conserver à la jeunesse le catéchisme de Heidelberg, au lieu que le corecteur Fabricius, partisan de Naso, prétendait faire adopter le catéchisme luthérien. Par suite de ce conflit il s'éleva dans Hamm une querelle fort vive pendant laquelle les deux partis ne s'épargnèrent guère, et qui finit par la défaite de Naso et de son auxiliaire. Le conseil, ayant accusé Naso, en 1600, près du prince de Clèves, « d'être imbu du poison de la doctrine socinienne, » il parut une ordonnance qui destituait le corecteur Fabricius, et enjoignait à Naso d'avoir à évacuer la ville[2]. A Altona, vers la fin du xv[e] siècle, le pasteur et ses deux diacres se mirent eux-mêmes à prêcher le calvinisme : ils avaient, de leur côté, le recteur Etienne Neuhaus et son collègue Heckers. Mais la population ayant porté plainte auprès du prince, les pasteurs furent renvoyés ainsi que le professeur Heckers. Le recteur Neuhaus fut lui-même, en 1612, remplacé par Christophe Freymann, qui était en même temps vicaire du nouveau pasteur, luthérien rigoureux. La majeure partie de la population, comprenant les personnes les plus notables de la ville, s'était, pendant cet intervalle, rangée du côté des réformés ; il y eut même un bourgeois qui envoya sa fille à l'école avec le catéchisme de Heidelberg, et qui pria le directeur de le lui faire apprendre préférablement à celui de Luther, « attendu que celui-ci n'est qu'un tissu de mensonges, où l'on trouve des signes de croix, des bénédictions et autres choses en usage parmi les papistes. » Freymann refusa d'obtempérer à cette demande, mais son collègue Slüter, au contraire, s'y montra favorable. Le consistoire décréta dès lors la destitution de Slüter, et, comme cet instituteur refusait de se retirer, on

[1] Sachs Beitr. z. Gesch, d. hochfürstlichen Gymnasiums zu Carlsruhe. p. 22. 178.
[2] Steinen's Westphaelische Geschichte. xxvii. p. 586. 700. 703.

usa de rigueur pour l'y contraindre. On nomma deux nouveaux maîtres, Struvaus et Hodebrand, le premier avec le titre de directeur. Les réformés, cependant, ne se tinrent point pour battus : ils intriguèrent si bien près de la cour, que l'on finit par rétablir Slüter, et qu'on employa la force armée pour expulser et incarcérer même les deux nouveaux maîtres. Cette querelle dura ainsi pendant plusieurs années [1].

Dans les trois villes germano-polonaises de Dantzig, de Thorn et d'Elbing, ce furent encore les instituteurs qui frayèrent la voie au calvinisme et firent passer la discorde des écoles dans l'Église et dans l'intérieur des familles.

En 1580, Jacques Fabricius, intime ami du pasteur calviniste Praetorius, fut nommé recteur à Dantzig. Quelques années après il devint aussi prédicateur de l'Église gymnasiale, sans qu'on lui eût fait signer la profession de foi dont l'acceptation était d'ordinaire exigée des prédicateurs. Deux autres individus ayant encore été nommés de la même manière, c'est-à-dire sans la formalité de la signature, il y eut, de part et d'autre, en chaire, des récriminations fort vives. Le conseil, pour calmer les esprits, publia un décret à l'effet de mitiger les expressions de la pièce à signer. Mais le diacre Friccius attaqua ce décret en chaire, le traita d'œuvre impie, d'œuvre diabolique, et déclara que le recteur Fabricius et son collègue Keckermann en étaient les véritables auteurs. Le conseil, pour punir cette audace, fit signifier à Friccius qu'il lui était accordé trois jours pour évacuer la ville. Dès que cette mesure fut connue, on vit se former de nombreux attroupements d'hommes armés, accourus de toutes parts pour défendre le prédicateur et se venger de Keckermann, qu'on supposait son adversaire. Celui-ci, que la foule attendait au sortir de son cours, le jour de l'expiration du délai accordé, eut de la peine à se sauver sous des vêtements de femmes, tandis qu'on assiégeait également le recteur dans son gymnase. Le conseil, pour rétablir le bon ordre, fut obligé de prendre à son service un bataillon de soldats, et ne se trouva pas moins dans l'impossibilité de protéger, et conséquemment de conserver Keckermann, « contre lequel la bourgeoisie était on ne peut

[1] A. n. O. xx. p. 1190-95.

plus exaspérée. « Quelque temps avant la rébellion, on avait vu figurer une soi-disant prophétesse qui exhortait le peuple à se tenir en garde contre les calvinistes, et prétendait avoir eu une vision, dans laquelle le docteur Fabricius, son père, et plusieurs membres du conseil étaient représentés au milieu des tourments de l'enfer. Cependant le recteur, qu'on avait conservé, continuait à soutenir, dans ses prédications, qu'il était « difficile d'admettre que dans un peu de pain de dimension si minime, pût se trouver contenue une personne qui, comme Jésus-Christ, avait six pieds et demi de hauteur. » Il ameutait les écoliers contre les prédicateurs luthériens, et les engageaient secrètement, dit-on, à insulter ces ecclésiastiques toutes les fois qu'ils les rencontreraient sur la voie publique. La majeure partie de la bourgeoisie continua, malgré tout, à se tenir du côté des prédicateurs et ordonna même des prières publiques contre leurs adversaires, contre la secte exécrable. La défiance du public à l'égard des membres du corps enseignant était telle, que les parents craignaient même d'envoyer leurs enfants dans les basses écoles dont le chef était soupçonné de calvinisme. Le conseil, en 1601, nomma pour diriger l'école Saint-Jean, un nommé Rheinhold ; mais il ne put point l'installer, et fut obligé de revenir sur son choix, la bourgeoisie ayant formellement déclaré qu'elle ne consentirait jamais à confier ses enfants à ce sacrementaire. Quoique le parti luthérien eut insensiblement repris le dessus dans la ville, le gymnase n'en persévéra pas moins dans la ligne qu'il avait commencé de suivre, et jusqu'à la mort de Fabricius en 1629, le calvinisme y fut soutenu par la voie de la presse, aussi bien que par celle de la discussion publique. On répandit, parmi les luthériens, tant de bruits extraordinaires sur la manière dont le recteur Fabricius était mort, que l'autorité crut de son devoir de charger une commission de chirurgiens de faire l'autopsie du cadavre et de lui adresser, sur le résultat de leur examen, un rapport médico-légal [1].

La ville de Thorn, en 1584, ayant eu à pourvoir de professeurs quelques chaires nouvellement créées dans son gymnase, le choix tomba exclusivement sur des sujets favorables

[1] Hirsch. Gesch. d. academischen Gymnasiums zu Danzig. p. 20-24.

au calvinisme; aussi les pasteurs furent-ils bientôt mis en émoi, sans qu'ils sussent précisément à quelles erreurs ils avaient affaire, de sorte qu'ils accusèrent les professeurs, tantôt d'être calvinistes et tantôt flacianistes. Le corecteur Schober publia, au nom de tous ses confrères, en réponse à ces accusations, un écrit dans lequel il disait que ce n'était ni calvinistes, ni luthériens, mais chrétiens qu'ils entendaient être. Le professeur de théologie Trisner approuva publiquement la cérémonie de la fraction du pain, et par là indisposa tellement la commune qu'il fut mis à la retraite, avec défense de remonter en chaire [1]. — On nomma, en 1598, recteur du gymnase d'Elbing, nouvellement réorganisé, Jean Mylius, qui peu auparavant avait été destitué des fonctions de pasteur de Leutschau, en Hongrie, toujours à cause de ses opinions calvinistes. Il prit, dès le début, pour base de son enseignement, l'examen de Mélanchthon, ce qui était alors un signe non équivoque de sympathies calvinistes. Bientôt quelques prédicateurs attaquèrent l'hérésie de Genève, tandis que plusieurs de leurs confrères prêtaient leur appui au recteur. La bourgeoisie, à la suite de ses pasteurs, se partagea également en deux partis : du côté des amis du calvinisme se trouvaient le conseil et les principaux habitants de la ville, du côté des luthériens était le reste de la population. La protection du conseil et l'appui d'un grand nombre de personnes considérables assurèrent au calvinisme, dans ces deux villes, une plus longue existence qu'ailleurs [2]. Cette préférence accordée à la doctrine calviniste se rencontra pareillement chez les professeurs du gymnase de Marienbourg. Le conseil de la ville, pour mettre un terme à l'animosité du peuple, s'étant vu dans le cas, en 1601, de congédier le prédicateur Joachim Wendland, calviniste avoué, les professeurs publièrent, en l'honneur de Wendland, plusieurs pièces de vers, dans lesquelles ils lui faisaient leurs adieux et dirigeaient force incriminations contre l'injustice de la commune [3].

Jérôme Wolf [4], recteur a Mülhouse (1557), Basile Faber,

[1] Hartknoch's Preussische Kirchengesch. p. 893-94. — [2] A. a. O. p. 1008, 1010. — [3] A a. O. p. 1073.

[4] Biedermann's Acta Scholastica. IV. 1, 265, 273.—Biedermann. VIII. 459. — Erdmann's Biographie der Probste in Wittemberg. p. 16. — Historische

recteur à Quedlinburg (1569), Christophe Süszmilch, recteur à Naumbourg (1576), Henri Majus, recteur à Nordhausen (1573), Jean Ratzenberg, recteur dans la même ville (1585), Jean Lassia, recteur à Halle (1592), Henri Moller, recteur à Hanovre (1592), Jean Lampadius, recteur à Salzwedel (1593), Erich Nummensen, corecteur à Husum (1595), Adam Klose, recteur à Glogau (1595), André Egranus, recteur à Schweidnitz (1596), Jean Ladislaus, recteur à Meissen, avec ses collègues Abraham Schaden et Georges Sultius (1592), Wolfgang Hegius, recteur de Saint-Sebald à Nüremberg (1598), Albert Lyttichius, recteur à Amberg (1595), Elias Zimmermann, recteur à Oehringen (1609); — tous ces hommes furent destitués pour cause de calvinisme, ou donnèrent eux-mêmes leur démission afin de rester fidèles à leurs croyances.

Si, d'une part, les biens de l'Église, qui au moment de la Réforme tombèrent au pouvoir des princes, mirent ces derniers en état de faciliter l'accès des études aux jeunes gens sans fortune, par la création d'un certain nombre de bourses dans chaque école*, la cupidité et l'égoïsme, chaque jour plus marqués, eurent pour effet, d'autre part, de diminuer graduellement et à la fin de tarir tout-à-fait les abondantes aumônes et secours de toutes espèces qu'on accordait naguère si généreusement aux étudiants pauvres [1]. Partout où la nou-

Nachrichten von Nordhausen. p. 79. — *Rotermund's* Forts d. Joecher'schen Gelehrtenlexik. III. p. 1034. — Baring's Beitraege zur Hannoverischen Schulhistorie. p. 64. — Rotermund's gelehrtes Bremen. I. 263. — Kraft's zweihundertjaehriges Jubelgedaechtnis's von Husum. p. 342. — Ehrhardt's Schlesische Presbyterologie. III. 1. p. 139. — Kundmann die hohen u. niedern. Schulen Deutschlands, etc. sp. 523. — Schreberi vita G. Fabricii. App. — Will's Nürnberg. Gelehrten-Lexikon. II. 57. — Ludovici historia Gymnasiorum, etc. v. 268. — Biedermann. VIII. 88.

* Ceux qui se distinguèrent le plus par ces fondations utiles, furent l'électeur de Saxe, Moritz, Christophe, duc de Wurtemberg, et Jules de Brunswick.

[1] Lezner, dans sa Chronique de la ville de Gottingue (Beschreibung der Stad Goettingen. IV. 8), dit à cet égard : « Autrefois, dans cette ville, on avait en grande considération les écoliers pauvres, et l'on veillait à ce qu'ils ne manquassent point du nécessaire. La maison seigneuriale leur accordait chaque semaine un secours pour servir à leur entretien. Les deux couvents, bien qu'ils fussent dans le cas de recourir à la charité publique pour eux-mêmes, leur faisaient un don semblable. Ils avaient aussi leur part dans chacun des presbytères. Les maisons nobles, et en général les familles aisées, se faisaient toutes un plaisir de leur venir en aide. Le couvent de Citeaux faisait, chaque semaine, cuire un maldre de farine pour leur usage. La maison de ville elle-même, les corporations et les

velle doctrine s'était implantée, les gens se montraient aussi peu disposés à faire étudier leurs propres enfants qu'à secourir ceux à qui leur fortune ne permettait pas de faire eux-mêmes les frais de leurs études. Cette indifférence ou ce mauvais vouloir des familles fut cause que bien des écoles qui, sous le catholicisme, avaient été dans un état prospère, tombèrent, sous le régime protestant, dans une rapide décadence. Nous citerons, à l'appui de ce fait, un extrait de la Chronique d'Enoch Widemann. « On vit, à partir de l'an 1525, dit cette Chronique, les études tomber à ce point en discrédit, que la plupart des pères de famille se refusaient absolument à confier leurs enfants aux écoles. Quoi du reste d'étonnant? N'avait-on pas lu, dans les écrits de Luther, que les peuples ont été, pendant des siècles, les malheureuses victimes de la fourberie des savants et des prêtres? Cette accusation avait produit son effet : on avait conçu pour les gens d'église une si profonde haine qu'on les vilipendait dans chaque rencontre; et naturellement cette antipathie rejaillissait jusques sur les écoles, qu'on considérait comme les pépinières du sacerdoce[1]. » Nous trouvons que les pasteurs d'Esslingen reprochaient à leurs paroissiens, en termes très-vifs, de détourner leurs enfants des écoles, de ne leur inspirer que le goût de l'argent et le désir de la fortune, et de faire de telle sorte qu'au lieu de prédicateurs et d'instituteurs instruits et recommandables, « on ne vit plus bientôt que de stupides ignares, et qu'on finit également par manquer de juristes, d'écrivains et d'avocats habiles pour l'administration des affaires civiles[2]. »

Il est incontestable, ainsi que l'observent les prédicateurs d'Essling, que la suppression d'un si grand nombre de couvents dut contribuer pour quelque chose au discrédit où tombèrent les études. Mon fils, disait-on alors, ne pouvant plus se faire moine, pourquoi l'enverrais-je à l'école? Jean Sturm, recteur à Strasbourg, qui, tout en reconnaissant la coïncidence de la ruine des écoles avec l'établissement du protestantisme, refusait naturellement d'admettre tout ce qui pou-

confréries se cotisaient en leur faveur. — Aujourd'hui, on les accueille fort mal et on les secoure plus mal encore. On aime mieux dépenser son superflu en spectacles et autres plaisirs frivoles. »

[1] Fortgesetzte Sammelung von Alt und Neu J. 1735. p. 440.

[2] Pfaff's Geschichte der Reichstadt Eszlingen. p. 234.

vait répandre sur la doctrine un jour défavorable, Jean Sturm attribuait cette décadence « à ce qu'au sortir des études les jeunes gens n'avaient plus la perspective de cette existence agréable et sûre que leur offraient naguère les communautés religieuses[1]. » Bucer, Capito et Menius, les deux premiers à Strasbourg, le dernier à Eisenach, signalèrent également, dès l'an 1528, la prédominance des tendances matérielles ou, comme on dit, positives parmi les populations protestantes.

« C'est un spectacle fait pour affliger tout vrai chrétien, que celui de cet engouement pour les professions faciles et lucratives qui s'est emparé de toutes les âmes, au grand détriment de la droiture et de la charité, toujours singulièrement compromises dans les affaires. — Mais ce qui n'est pas moins regrettable, c'est de voir comme les lettres et les beaux-arts sont aujourd'hui négligés pour les métiers les plus vils. Des jeunes sujets pleins d'intelligence et d'avenir, des têtes on ne peut mieux organisées pour l'étude vont s'abrutir dans le commerce, qui, cependant, de nos jours, est si chargé d'iniquités, qu'il n'est pas d'état pour lequel une âme honnête semble devoir éprouver une aversion plus grande. Ah! taut qu'on eut en perspective la chance d'obtenir quelque bon bé-

[1] Joh. Sturmii de amissa dicendi ratione Libri duo. Lugduni. 1542. d. 2. b. Per Germaniam nimium destitutæ sunt litterarum scholæ; id accidit spe præmiorum adempta, non religionis renovatione. Quamdiu enim familiæ atque sectæ otiosæ neque doctæ existimationem et auctoritatem habuerunt, quamdiu honesta habita fuit ratio vitæ, abuti opibus Ecclesiæ, magna fuit antehac excitata turba ingeniorum. Nunc vero — liberos suos utiliter sibi, quam publice vivere flagitiose malunt, eoque eos ad plebeias artes deducunt. — Buceri enarratio in Proph. Zephaniam. f. 30 a. b. Certe non potest non terrere animum Christianum, tanta in luce Evangelii certatim omnes ea artificia, eos quæstus sectari, quæ laboris minimum requirunt, et lucri plurimum afferunt, nulla penitus ratione proximorum hic habita, nulla innocentiæ, quæ gravissime in ejusmodi opificiis et negotiationibus periclitatur. — Unice autem dolendum, quod et bonæ litteræ saluberrimaque bonarum artium studia quibusvis fœdissimis quæstibus posthabentur. Omnia ingenia liberaliora, quibusque divina benignitate contigit, ut optimis literarum studiis incumbere possent, illico mercaturæ, quæ tanta tamen hodie iniquitate oppressa est, ut a nullo alio quæstu vir bonus æque debeat abhorrere, mancipantur. Antea dum sacerdotiorum spes esset, aliqua tamen litterarum ratio habita est; ea spes cum alibi sublata sit, alibi nutet, nemo est qui libros suos erudire solide alicujus faciat. — Capitonis in Proph. Hoseam Comm. f. 108. a. Alienum filium genuisse putandus est, qui sibi natum in timore Domini instituere cessat, quem in modum nostro sæculo, qui de Evangelio gloriantur, filios plerique gignunt alienos, quod prolem suam ad fastum et opes mundi fuere fingant. — Justus Menius von christlicher Haushaltung. A. 2. b. — Veit Dietrich der prophet Esaias ausgelegt. Nürnberg. 1548. B. h. 2. b.

néfice dans l'Église, on ne se montrait pas si dédaigneux de la science! On devrait dire d'un homme qu'il a procréé un enfant étranger, quand il n'élève point son fils dans la crainte du Seigneur, *ainsi que font de nos jours la plupart de ceux qui se vantent d'être évangéliques et qui ne dressent leurs enfants que pour la fortune et l'orgueil de la vie.*

» On ne tient aujourd'hui à faire acquérir à ses enfants que cette espèce d'habileté qui a pour objet l'aisance, le bien-être matériel ; et l'on a la sottise de croire qu'un père est parfaitement libre de faire de ses enfants ce que bon lui semble, comme s'il n'y avait pas de Dieu, ou que lui-même fût Dieu et maître souverain de sa famille. »

Guy Dietrich eut l'occasion de faire la même remarque à Nuremberg.

« S'il est certain que sous le catholicisme, autrefois, on allait réellement, dans ses charités, au delà des limites indiquées par la prudence, il ne l'est pas moins qu'aujourd'hui l'on trouve à peine une âme qui consente encore à dépenser un liard, soit pour contribuer à l'entretien des églises ou des écoles menacées de ruine, soit pour aider de pauvres nécessiteux, ou pour procurer à quelques jeunes sujets pleins d'avenir les moyens de faire les frais de leurs études. Si les personnes riches ne se montrent pas plus généreuses, en vérité, nos descendants sont bien menacés d'être privés de la sainte parole! »

Cet éloignement général pour les études et pour les professions savantes, avait, comme on voit, une cause plus profonde. Ce qui empêchait les parents de diriger leurs enfants vers les écoles, c'était avant tout la déconsidération où était tombé, dès les premiers temps de la Réforme, l'état de prédicateur, déconsidération si complète que, si l'abolition du célibat et la fécondité des mariages des pasteurs n'eussent ouvert une nouvelle pépinière de candidats au sacerdoce, le protestantisme courait grand risque de manquer bientôt de pasteurs. Après cela les tendances matérielles et exclusivement dirigées vers le lucre qui, par suite de la Réforme, s'étaient partout développées dans les âmes, déterminaient naturellement les familles à vouer de préférence leurs enfants aux travaux productifs, au négoce, par exemple, et aux autres professions mercantiles, d'autant plus que cette préfé-

rence se trouvait légitimée par l'espèce d'opposition que les principes des réformateurs faisaient à la science et à l'esprit scientifique. Ce que nous avançons ici a sans doute besoin de preuves; nous allons les fournir.

Érasme, dans les douze dernières années de sa vie, appelle, en divers endroits de ses écrits, l'attention du public sur la funeste influence exercée par le nouveau système religieux sur l'instruction, la littérature et la science. C'est Luther luimême, Luther surtout qu'il signale comme ayant le plus contribué à la décadence des études. « Quand on professe[1], dit-il,

[1] Erasmi epist. ad fratres Germaniæ inferioris. Coloniæ. 1561. P. 4, a. Nonne Lutherus totam Philosophiam Aristotelicam appellat diabolicam? Nonne idem scripsit, omnem disciplinam, tam practicam, quam speculativam, esse damnatam? omnes scientias speculativas esse peccata et errores? — Nonne passim et publice clamabat Pharellus, omnes humanas disciplinas esse inventa diaboli? — Epist. in Pseudoevangelicos. Coloniæ. 1561. r. 5. b. Ex isto sodalitio exstiterunt, qui privatim atque publice docuerunt, disciplinas humanas nihil aliud esse, quam retia dæmonum; tantumque profecerunt, ut perquam raros in isto grege conspicias, qui serio dent operam litteris vel sacris vel profanis, quæstui et voluptati student affatim. Epist. ad fratres Germ. inf. P. 5. b. Fuit et Argentorati prædicans, qui disciplinas omnes pro concione damnarat, excepta lingua Hebraica et paucula portione linguæ Græcæ. — Erasmi Epp. Londini. 1642. p. 984. Ad quemdam Monachum. Civitates aliquot Germaniæ implentur erronibus, deserturibus Monasteriorum, sacerdotibus conjugatis, plerisque famelicis et nudis. Nec aliud, quam saltatur, editur, bibitur ac cubatur, nec docent nec discunt, nulla vitæ sobrietas, nulla sinceritas. Ubicumque sunt, ibi jacent omnes bonæ disciplinæ cum pietate. l. c. p. 819. Ad Melanchthonem. Argentorati, nec ibi tantum, publice docuerunt, nec ullas disciplinas nec linguas esse discendas præter unam Hebraicam. — L. c. p. 890. Ad Bucerum. Agunt istic (Argentorati), qui hic (Basileæ) blaterabant, omnes disciplinas esse repertas a cacodæmonibus. Certe ubicumque regnat hoc hominum genus, quocumque nomine censendum, jacent frigentque studia omnia. Norimbergæ conducti sunt ex ærario civitatis, qui profiteantur, non est, qui audiat. — Epistola ad fratres Germaniæ inferioris P. 8. a. Scripsi alicubi, ubicumque regnat Lutheranismus, ibi frigere litterarum studium. Si hoc non erat verum, cur Lutherus tam sollicite coactus est homines ad litterarum amorem revocare? Cur idem coactus est facere Melanchthun, qui non dissimulabat esse verum, quod dico? — Certe nuper cœperunt aliquot civitates conducere professores, sed opus erit, ut et auditores conducantur. Tam ardet studiorum amor! — Conferat Academiam Witebergensem cum Lovaniensi aut Parisiensi, quanquam et hæ nonnihil detrimenti sentiunt ex Lutheranismo. Typographi narrant, se ante hoc Evangelium citius distrahere solitos tria voluminum millia, quam nunc distrahant sexcenta, vel hoc arguit, quam floreant studia litterarum. Quid autem isti fere docent, nisi linguas? Sed proferant nobis vel tres, qui in Lutheranismo feliciter in litteris progressi sunt. — Epp. p. 1123. Longeplures favent Luthero, qui neque Græce sciunt neque Latine : multo plures his litteris instructi pugnant cum Luthero, certe Lovanii nullus est ex hoc genere non alienissimus a re Luthe-

comme a fait Luther, que la philosophie aristotélique, c'est-à-dire toute la science philosophique appuyée sur les principes d'Aristote, n'est qu'une œuvre satanique; quand on considère, ainsi qu'a fait le même Luther, comme erreur et péché toute science spéculative en général, et qu'on traite ouvertement et en toute occasion, avec Farell, toute espèce de connaissances humaines de conceptions de l'enfer et du diable, comment voudrait-on que de tels principes produisissent autre chose que le mépris des études et la prédominance des passions cupides et sensuelles? N'a-t-on pas enseigné publiquement, à Strasbourg et ailleurs aussi, qu'il était contraire à l'esprit de l'Évangile qu'on perdît son temps soit à étudier les langues anciennes, l'hébreu seul excepté, soit à s'instruire dans quelque autre branche des connaissances humaines?» Le même Érasme décrit ailleurs, dans sa correspondance, la triste situation où se trouvait alors l'Allemagne protestante, envahie par une foule d'hommes sans aveu, de moines apostats et de mauvais prêtres affamés. « Dans quelque lieu qu'on trouve ces misérables, on peut être assuré, dit-il, qu'il n'y sera bientôt plus question que de danses, de festins et de débauche, et que l'étude et la piété ne sauraient tarder d'y être, l'une et l'autre, également en décadence. Il existe encore, il est vrai, plusieurs villes qui se sont distinguées en ouvrant des écoles; malheureusement ces écoles manquent d'une chose essentielle, d'écoliers et d'auditeurs qui les fréquentent. S'il faut en croire les imprimeurs et les libraires, il leur en coûterait maintenant plus de peine pour placer une couple de cent volumes qu'ils ne s'en donnaient naguère pour en vendre par mille.» — « Les luthériens, observe encore Érasme, n'ont en général à cœur qu'une chose, c'est de se procurer de la fortune, du bien-être et des femmes. Le règne de l'Évangile est suffisamment as-

rana. — Dans une lettre d'Erasme à Pirkheimer (1538) (Epistolæ selectæ virorum doct. ed. Freytagius. p. 34), il est dit : Ubicumque regnat Lutheranismus, ibi litterarum est interitus, et tamen hoc genus maxime litteris alitur. Duo tantum quærunt, censum et uxorem. Cætera præstat illis evangelium hoc, potestatem vivendi, ut velint. On trouve à peu près la même chose dans ses Colloques : (Basileæ 1531. f. 781.) Nos Evangelici quatuor res potissimum venamur, ut ventri bene sit, ne quid desit iis, quæ sub ventre sunt, tum ut sit, unde vivamus, postremo, ut liceat, quod lubet, agere. Hæc si suppetant, inter pocula clamamus : Jo Triumphe, Jo Paean, vivit Evangelium, regnat Christus.

suré, pourvu qu'eux-mêmes soient parvenus à s'assurer la jouissance de ces avantages. »

Glareanus fit, de son côté, des observations analogues. Il vit à Bâle[1], et dans les contrées avoisinantes, Œcolampade et d'autres coryphées de la doctrine nouvelle, contribuer de tous leurs efforts, les uns à leur insu, les autres de propos délibéré, à la ruine entière de l'éducation littéraire et scientifique. Un grand nombre de prédicateurs y travaillaient visiblement, nous dit-il, à établir, sur les ruines de l'Église et de la science, une sorte d'ochlocratie ou de domination de la foule ignorante, sous la direction de prédicants démagogues. Là aussi l'on professait que l'étude du latin et du grec est inutile au chrétien, nuisible même, et la connaissance de l'allemand et de l'hébreu plus que suffisante; là aussi l'on accusait, auprès du peuple, les professeurs de belles-lettres d'enseigner le paganisme et de favoriser les tendances païennes, etc. Il nous reste d'un des plus fermes soutiens du protestantisme, du célèbre Joachim Badian, de Saint-Galles, une lettre adressée par lui à Bullinger, de Zurich, et dans laquelle il confirme ainsi les observations de Glaréan : « Un grand nombre de prédicateurs de l'Évangile sont d'avis, dit-il, qu'il n'est nullement convenable qu'un ecclésiastique s'applique à aucune autre étude que celle des saintes Écritures, et que cette exclusion donnée aux connaissances étrangères

[1] Pirkheimeri Opp. ed. Goldast. p. 314. Et ut nunc est sæculum tumultuosissimum, propediem fere timeo, ut disciplinæ bonæ omnes una cum linguarum notitia pessum eant. Ad hoc spirant quidam, qui tamen pietatem se instaurare prædicant, et Sophistarum se flagella profitentur, ipsi omnibus Sophistis stolidiores. Ego, ut pietas nobis absque disciplinis bonis, et Græcæ linguæ notitia restituantur, plane non video. Et tamen hi magno boatu clamitant, non esse Græce Latineque studendum, sat esse, si Hebraice ac Germanice sciamus. Dispeream, si non est hoc consilium, ut ex Christianitate nobis alteram Turciam efficiant. — L. c. p. 345. Facessunt negotium, qui omnes litteras exstinctum iri vellent. Adeo debacchantur hic in omnia studia improbi quidam, sed nominibus abstineo; facilius etiam in me, cui vident, perpetuum esse bellum maximum cum πενία, ipsi interea bellissime ex nova hac hypocrisi convivantes, lurcones, bibones, comedones, ventres, abdomines, et si quid aliud, quod dicere nolo. — L. c. p. 347. Nos, quibus est res angusta domi, ac nunc ab illis prædicantibus in suggestu apud populum traducti, tanquam qui doceamus gentilitatem, qui Græce Latineque loqui nitimur, omnium infelicissimi merito judicamur. Certe in Helvetiis iidem clamatores constantissime in omnia studia apud vulgus indoctum clamant, ut nunc apud eos nihil scire sit prope laudi.

à la science sacrée doit porter principalement sur les diverses branches de la philosophie[1]. »

Ce mépris pour les connaissances littéraires et les écoles était d'ailleurs entretenu par l'indigne manière dont on prostituait les fonctions de prédicateurs, en les confiant, en confiant même l'administration des paroisses à des hommes de métier, à des artisans aussi grossiers qu'ignorants. « A peine, dit Urbain Regius, quelques personnes eurent-elles entendu dire que c'est immédiatement et de Dieu même que le chrétien avait à recevoir son instruction et ses lumières, qu'aussitôt le savoir fut partout regardé comme inutile, et tomba dès lors dans une déconsidération de plus en plus profonde. Depuis ce moment, plus on est ignorant et plus on se croit de titres pour prétendre aux dons du Saint-Esprit, comme si l'Esprit-Saint avait horreur de la science. Par suite de cette croyance stupide, continue Regius, on en est arrivé là, que des artisans et des paysans même ne craignent point d'aspirer au sacerdoce et de se charger d'emblée des fonctions de pasteur, disant à qui veut les entendre qu'un pasteur, qu'un prédicateur n'avaient que faire d'acquérir la science humaine, puisqu'il est établi que Dieu leur fait don de la sienne sans aucun effort de leur part. Cependant, comme ces individus sont, dans le fait, bien loin d'être doués du don de prophétie, il arrive que, dans leurs explications de la Bible, ils nous débitent force inepties, force erreurs, dont naturellement ne les garantissent point leur mépris pour les anciens docteurs de l'Église et leur persuasion que les ignorants seuls ont la science divine en partage. Il suit de là, dit encore Regius, que la plupart des prédicateurs ont les écoles tellement en horreur, qu'ils finiront par les faire déserter toutes, à la plus grande satisfaction du génie du mal[2]. » — Cet état de chôses devint

[1] Ap. Gastium de Anabaptismi exordio, erroribus, etc. Basileæ. 1544. p. 316. Habet hæc nostra ætas complusculos evangelii ministros, qui immodica quadam scripturarum veneratione adducti in ea sunt hæresi, ut existiment, Presbyteris ad pascendum gregem dominicum vocatis non licere, præter Scripturam vere sacram, ullam Philosophiæ partem legere aut tractare; hujus enim nihil esse, quod ad salutem nostram attineat, nec quadrare, ut, quæ sunt hominum solertia inventa, ad cœlestem illam et a Deo revelatam philosophiam adhibeantur.

[2] U. Regii formulæ quædam caute loquendi. Regiomonti 1672. p. 13. Quidam audiverunt, Christianos a Deo doctos esse, et statim patrocinantur igna-

assez grave pour que Mélanchthon ne craignît pas de dire, dans la préface du livre publié par Luther sur les écoles, « qu'on devrait arracher la langue à ces malencontreux prédicateurs, qui partout ne semblent prendre à tâche que de détourner la jeunesse des études[1]. »

Cette antipathie pour toute culture profane de l'intelligence ne cessa d'aller en augmentant, jusqu'au moment où les progrès vraiment effrayants de l'anabaptisme, de cette fille de la Réforme, qui faisait une guerre à mort à la science et à tous les établissements destinés à la répandre, en frappant la société d'épouvante, eussent fait cesser les attaques et même, sous certains rapports, produit une réaction en sens contraire. La lutte engagée avec cette secte ennemie de l'intelligence servit à découvrir l'abîme sur les bords duquel on était placé, et porta dès lors les chefs à user de plus de circonspection et de prudence.

Luther, ainsi qu'on vient de le voir, avait, en 1524, publié sur les écoles un ouvrage dont le but était de disposer le public à multiplier les établissements destinés à l'instruction de la jeunesse; mais ici encore, comme il avait coutume de faire en toutes choses, il détruisit d'une main ce qu'il venait d'établir de l'autre. Tandis qu'il recommandait l'érection de nouvelles écoles et l'étude des langues anciennes comme la chose la plus favorable à l'établissement d'une doctrine et d'une église conformes à l'esprit de l'Écriture, il montrait ailleurs les dispositions les plus malveillantes à l'égard de l'enseignement académique, et publiait plusieurs autres

viæ suæ, omnemque eruditionem liberalem velut inutilem contemnunt, cristas erigunt et de se omnia pollicentur. Quo quisque est indoctior, eo magis glorietur de spiritu, quasi vero Spiritus sanctus sua dona, eruditionem et scientiam, horreat. Hic error efficit, ut etiam rustici et artifices irrumpant ad officium prædicandi, jactantes, nihil opus esse studiis litterarum, quia omnes sumus a Deo docti; cumque scripturas sine spiritu Prophetiæ tractent, infinitos errores pariunt, doctores Ecclesiæ veteres contemnunt, quasi jam soli sapiant indocti. Et bona illorum pars sic despiciunt scholas puerorum, ut jam scholæ jaceant neglectæ; quæ negligentia vehementer placet diabolo, sed summe displicet Deo.

[1] C. R. I. 666. a. 1524. Bona pars eorum, qui vim virtutis nec norunt nec admirantur, desertis scholis ad quæstuosas artes se conferunt, qui, cum præ literis ventris bona habeant, quantulum distant a pecoribus? Alii superstitione desciscunt a litteris et ignaviæ suæ religionem prætexunt, hi vero omnibus modis exsecrandi sunt. — Linguas profecto præcidi oportet iis, qui pro concionibus passim a litterarum studiis imperitam juventutem dehortantur.

écrits, qui devaient agir d'une manière bien funeste sur le développement scientifique en Allemagne. Tout plein encore de cette haine qu'il avait mise dans ses attaques contre ce qu'il appelait le papisme, possédant à un haut degré cette éloquence populaire qui se distingue par la sombre vigueur des images [1], et doué d'ailleurs d'une imagination qui ne lui per-

[1] Voici quelques-uns de ses dires sur les universités : « Le dieu Moloch, à qui les juifs immolaient leurs enfants, est aujourd'hui représenté par les universités, auxquelles nous sacrifions pareillement la meilleure partie de notre jeunesse. On y forme de fameux personnages, des docteurs et des maîtres, tous habiles à gouverner les hommes, ainsi qu'on peut voir, de telle sorte qu'on ne saurait prêcher ou diriger les âmes à moins d'avoir pris ses degrés, ou, du moins, de s'être formé dans ces écoles : le baudet s'y fait d'abord coiffer du bonnet de docteur, puis seulement il s'attelle au timon des affaires. Les parents ne voient point ou ne se soucient point de voir que nulle part leurs enfants ne reçoivent de plus mauvais exemples et ne sont plus corrompus que dans ces écoles. Le moindre mal qu'il y puisse arriver à cette malheureuse jeunesse, c'est d'y être poussée aux excès de toute nature, aux plus sales débauches (Hurerei, Fresserei und andere oeffentliche Bosheit) ; mais, ce qu'on ne saurait trop déplorer, elle y est encore, elle y est surtout instruite dans cette science impie et païenne qui tend à corrompre misérablement les âmes les plus pures et les intelligences les plus généreuses. (Wider den Missbrauch der Messe. Walch. XIX. 1430.) — Les hautes écoles mériteraient qu'on les détruisît de fond en comble ; car jamais, depuis que le monde est monde, il n'y eut d'institutions plus diaboliques, plus infernales (Kirchenpostill. Walch. XII. 45). — Quiconque ne vous prêche point le Christ, vous enseigne l'art de vous perdre et de vous scandaliser en Jésus-Christ, comme font le pape, les moines et les hautes écoles, qui ne sont, de la tête aux pieds, que scandale, qui ne sauraient subsister sans scandale, que dis-je? dont la nature et la substance même sont scandale. C'est pourquoi je dis que vouloir réformer le pape, les corporations religieuses et les hautes écoles sans les détruire, c'est comme si l'on voulait exprimer l'eau contenue dans la neige, sans faire disparaître la neige elle-même (Kirchenpostill. Walch. XI. 123). — Il me semble que ce n'est pas sans intention que Dieu a permis que nos instituteurs portassent le nom de docteurs : il a voulu, sans doute, qu'il ne pût y avoir le moindre doute sur l'espèce de personnes auxquelles s'applique la dénomination de *faux docteurs*, falsi doctores, employée par saint Pierre, à propos des faux instituteurs et des faux apôtres. Cet apôtre frappe ainsi, par contre-coup, les hautes écoles, où l'on confère ce titre académique, et d'où sont sortis tous les prédicateurs qui ont rempli l'univers de leurs fausses doctrines ; car le monde est persuadé, par une déplorable erreur, que ces écoles sont la source unique d'où doivent sortir les hommes chargés d'instruire les peuples, au lieu qu'on ne devrait y voir en réalité que des foyers de pestilence, d'où sont partis tous les maux qui ont désolé le monde (Ausleg. d. I. Epistel Petri. Walch. IX. 862). — Que sont-elles, qu'ont-elles été, jusqu'à présent, toutes ces fameuses universités dans le monde entier? des coupe-gorges où l'intelligence et les mœurs d'un grand nombre de jeunes gens distingués ont trouvé leur ruine ; des maisons de perdition, moins par les facilités qu'on y trouve pour se livrer à tous les genres de vices, ce qui est la moindre chose, que par les mauvaises doctrines qui s'y enseignent et s'y propagent. » (Ausleg. d. Prophet. Amos. Walch. VI. 2553.)

mettait d'apercevoir, dans les institutions humaines, que ce qu'il pouvait y avoir d'imperfections, de défectuosités répréhensibles, Luther, à qui les écoles étaient doublement odieuses, et par les services qu'elles avaient rendus à la cause catholique, et par les rapports étroits qui les liaient à l'ancienne Église, Luther ne laissait passer aucune occasion de les représenter au peuple comme des établissements dont l'objet était de professer systématiquement le mensonge et de travailler à l'entière destruction de la religion et des vertus chrétiennes. C'est ainsi qu'il prétendait, entre autres, que les quatre soldats qu'on dit avoir crucifié Notre-Seigneur étaient la représentation symbolique des universités avec leurs quatre facultés.

Sa haine pour les universités se confondait, d'ailleurs, dans l'antipathie qu'il éprouvait pour la philosophie en général, et particulièrement pour la philosophie appliquée aux études religieuses. Ce qu'il reprochait par-dessus tout aux hautes écoles, c'est qu'après avoir exalté démesurément la valeur des lumières naturelles, elles prétendissent soumettre à la critique rationnelle les principes même de la foi chrétienne, et tendissent à faire considérer la raison comme une faculté destinée à servir d'intermédiaire entre la religion et la science[1]. Telle était en effet, selon lui, l'erreur fondamentale de la scolastique cultivée dans les écoles. Il détestait cette philosophie, bien moins

[1] « Que si la révélation chrétienne repousse évidemment la chair et le sang (Matth. XVI, 17), c'est-à-dire la raison humaine et tout ce qui vient de l'homme, comme étant incapable de nous conduire à Jésus-Christ, il en résulte, sans doute, que tout cela ne peut être que mensonge et ténèbres. Et cependant les hautes écoles, ces écoles diaboliques, n'en font pas moins grand bruit de leurs *lumières naturelles*, et nous les prônent comme si elles étaient, non-seulement utiles, mais même indispensables à la manifestation de la vérité chrétienne, de manière à ce qu'il soit aujourd'hui parfaitement établi que ces écoles sont une invention du diable destinée à obscurcir le christianisme, si ce n'est à le ruiner de fond en comble, comme, en effet, elles sont en train de faire (Kirchenpostill. Walch. XI. 459). Elles enseignent que la lumière divine éclaire la lumière naturelle, comme le soleil éclaire et fait ressortir les jours d'une belle peinture : ce sont là des idées païennes et non la doctrine de Jésus-Christ. C'est ainsi que les hautes écoles instruisent leurs docteurs et leurs prêtres. C'est le diable et non Jésus-Christ qui parle par leur bouche. Mais que la parole de Dieu, aujourd'hui foulée aux pieds par leur œuvre, vienne un jour à régner sur le monde, et elle ne tardera point à réduire en poudre toutes ces doctrines infernales » (Kirchenpostill. Walch. XI. 599).

encore pour les nombreuses erreurs qu'elle venait, selon lui, de répandre, qu'à cause de la prétention qu'elle affichait, en principe, d'établir notre raison juge en matière religieuse, c'est-à-dire dans des questions où, disait-il, la foi seule est et peut être compétente. Cette antipathie pour la philosophie se traduisait chez lui en manifestations d'autant plus énergiques, que ses adversaires avaient souvent reproché à ses doctrines, à celles surtout sur la volonté servile et sur la justification, d'être contraires au bon sens, philosophiquement insoutenables, et réfutables *a priori*, sans le secours de la sainte Ecriture, attendu que les mystères peuvent fort bien dépasser la portée de la raison humaine, mais non pas être en opposition avec cette lumière naturelle. Sa haine pour la philosophie d'Aristote[1] n'était donc qu'une conséquence de celle qu'il nourrissait contre la philosophie en général. Le nom d'Aristote était, à ses yeux, comme la personnification de cette science qui avait la prétention de soumettre à ses recherches des choses qui sont insondables à l'intelligence de l'homme, et qui, par cela même, appartiennent exclusivement au domaine de la foi pure. « Il est incontestable, disait Luther, que l'homme a une raison, une raison toujours active et incessamment occupée; mais active à quoi? occupée à quoi?—A rien, répondait-il, si ce n'est à méditer le mal[2]. » Ce que Luther

[1] Luther dit, en parlant d'Aristote : « Aristote n'est qu'un comédien qui, pendant des siècles, a joué l'Église avec son masque grec sur le visage. Sa doctrine est aussi pernicieuse qu'elle est pleine de prétentions et de jactance, et lui-même n'est qu'un fou, qu'un maudit païen, qu'un rhéteur futile, etc. » — Dans une lettre à Jean Lang, il appelle Aristote un impudent calomniateur, un saltimbanque, un protée, le plus adroit des trompeurs, qu'on serait en droit de considérer comme Satan en personne, s'il n'avait été revêtu d'os et de chair. « Ce qui fait surtout mon supplice, dit-il, c'est de voir que les meilleures têtes, les têtes les mieux organisées pour les bonnes études, perdent une grande partie de leur vie à s'occuper de ce philosophe. » — Ce fut donc encore ici un des points sur lesquels la manière de voir de Luther différait entièrement de celle de Mélanchthon, qui, plus tard, fit tous ses efforts pour rétablir l'étude de la philosophie d'Aristote, et disait que, *sans cet auteur, il était aussi impossible d'avoir une bonne méthode pour enseigner ou pour apprendre, qu'une philosophie véritable* (Strobel's Beitr. zur Literat. B. IV. St. I. p. 152-154).

[2] « Si vous tenez à bien définir l'homme, dites que l'homme est un animal raisonnable, doué d'une raison et d'un cœur, toujours occupé à méditer, à inventer; à inventer quoi? Moïse va vous le dire : « A inventer ce qui est mal, ce qui est contraire à Dieu, et contraire aux lois humaines aussi bien qu'aux lois divines. » L'Écriture sainte accorde ainsi à l'homme une raison qui jamais ne de-

considérait comme le principe fondamental de la religion chrétienne, c'était, avant tout, la doctrine de la justice imputable, doctrine suivant laquelle l'homme ne saurait se rendre juste aux yeux de Dieu, ni conséquemment faire son salut, qu'en s'imputant les mérites de Jésus-Christ, et suivant laquelle la charité humaine et toutes les actions produites par elle, seraient absolument sans valeur pour nous procurer la justice, et nous rendre participants de la vie éternelle. Il fallut, dès lors, que le système entier reposât sur ce principe, en sorte que tout point de doctrine était admis ou rejeté par lui, selon qu'il s'accordait ou non avec la justice imputable. Lui objectait-on, par hasard, que cette doctrine est en contradiction avec la raison humaine, et que, d'après les notions que l'homme a naturellement de Dieu et de ses attributs divins, il était impossible que ce souverain Maître agît contrairement aux lois de la vérité, et attachât notre justification à une justice étrangère : Luther reconnaissait la justesse du raisonnement, mais répondait que cette justesse n'était que le résultat de la corruption et de l'aveuglement de notre raison, inhabile à voir clair dans les choses divines. Ce fut, surtout, dans son explication de l'Épître de saint Paul aux Galates, son principal ouvrage, qu'il soutint ce principe dans toute son extension, et avec toute la vigueur qui lui était naturelle. La principale vertu que dans cet écrit il prête à la foi, c'est précisément d'apprécier et de fouler aux pieds la raison, ou, comme il s'exprime, d'étrangler la bête[1]. « Les vrais croyants, dit-il, étouffent la raison, après lui avoir adressé l'exhortation suivante : « Écoute, ma chère Raison; tu n'es qu'une aveugle, une folle, qui n'entends rien aux choses du Ciel. Ne fais pas tant de façon, mets fin à tout ce bruit, tais-toi, et ne t'avises point de vouloir juger la parole divine : le mieux que tu puisses faire, c'est de demeurer tranquille, de te soumettre et de croire. » C'est ainsi, poursuit-il, que les croyants vous bâillonnent la bête, à qui sans cela le monde entier ne parviendrait point à imposer silence; et cette

meure oisive, qui est, au contraire, constamment occupée à méditer : méditation mauvaise et impie, dit l'Écriture; excellente, légitime, disent, au contraire, les philosophes et les sophistes. »

[1] Walch, VIII, 2043.

exécution est l'œuvre la plus méritoire, le sacrifice le plus agréable que l'on puisse offrir au Seigneur [1]. » Dans le dernier sermon qu'il fit à Wittemberg, Luther traita la raison humaine, en tant qu'elle s'applique aux choses divines, comme jamais avant lui, depuis la naissance du christianisme, on ne s'était avisé de le faire. « La raison, s'écrie-t-il, c'est la fiancée du diable, c'est une prostituée, une abominable g...., la p..... en titre du diable, une galeuse, une sale et dégoûtante p..... qu'on devrait fouler aux pieds, et détruire, elle et sa sagesse; à laquelle on ferait bien, pour la rendre haïssable, de jeter de la m.... au visage; et qui mériterait enfin, l'abominable g...., qu'on la reléguât dans le plus sale lieu de la maison, dans les l....nes [2]. * »

L'absence de la raison, si ce n'est son anéantissement total, lui semblait donc l'état de l'âme le plus favorable au développement de la foi; et c'est si vrai, que ses amis, aussi bien que ses adversaires, en conclurent que la stupidité ou l'imbécillité était, pour le chrétien, bien plus désirable qu'une raison forte et vigoureuse. Il dit, par exemple, dans un de ses sermons :

« Les anabaptistes nous demandent comment il pouvait se faire que les enfants eussent la foi, tandis qu'ils n'ont pas encore la raison? Ils regardent la raison comme la condition de la foi! A cela Jésus-Christ répond : Loin de ne pouvoir croire, parce qu'ils ne sont pas encore raisonnables, ils n'en croient que mieux, la raison étant directement opposée à la foi. Ne vous occupez donc point de la raison; le vrai croyant n'a rien à faire avec elle; il y a plus, il faut qu'il l'anéantisse entièrement ou que, du moins, il l'ensevelisse au fond de son âme. Il est vrai que les anabaptistes font de la raison le flambeau de la foi : ils disent que son devoir est de l'éclairer et de lui indiquer la voie qu'elle doit suivre. La raison répandre de la lumière? oui de la lumière comme celle que répand une m.... déposée dans un fanal **. Si nous voulons être admis dans le

[1] P. 2044. — [2] Éd. de Leipz. XII. 373 et s.

* Des Teufels Braut, Ratio die schoene Metze, eine verfluchte Hure, eine schaebige, aussaetzige Hure, die hoechste Hure des Teufels, die man mit ihrer Weisheit mit Füszen treten, die man todtschlagen, der man, auf dass sie haesslich werde, einen Dreck in's angesicht werfen solle, auf das heimliche Gemach solle sie sich trollen, die verfluchte Hure, mit ihrem Dünkel, etc.

(Note du traducteur.)

** « Aber die Wiederlaüfer machen aus der vernunft ein Licht des Glaubens,

royaume de Dieu, il faut, dit encore Jésus-Christ, que nous redevenions comme des enfants; en d'autres termes, il faut que nous réduisions notre intelligence et notre raison à n'être plus que ce qu'elles sont dans l'enfance, des facultés mortes ou latentes : à cette condition seule, nous aurons la foi, la foi à laquelle rien n'est plus contraire ni plus hostile que la raison [1]. »

« Car, ajoute Luther, la raison ne saurait s'élever audessus d'une piété extérieure, au-dessus des œuvres, ni concevoir la justice que procure la foi : plus elle est puissante et supérieure, plus elle s'attache aux œuvres et y fonde ses espérances. Cette tendance de la raison est si forte, que ceux-là même qui ont la foi, et qui reconnaissent la vertu de la grâce, la rémission des péchés, sont constamment en lutte avec elle, et ne parviennent qu'à grand'peine à lui résister. Bref, il *paraît aussi bien contraire à la raison de l'homme qu'au-dessus de sa puissance* d'appuyer ses jugements sur ce qui est supérieur à la justice terrestre[2]. » Il dit plus loin : « Qu'on vienne à m'assurer que deux et cinq font sept, c'est une vérité que ma raison peut immédiatement saisir; mais que, dans un ordre surnaturel, on soutienne, au contraire, que deux et cinq font huit, la raison se révolte contre ce qui est si visiblement en opposition avec elle, et, si je l'admets, c'est malgré la raison, c'est en dépit du bon sens. Le diable seul a pu inspirer aux prêtres romains la pensée de constituer la raison juge de la volonté et des œuvres divines. » Luther ne fait même point difficulté d'assurer qu'aux yeux de la raison, l'Écriture sainte n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de mensonges [3], renouvelant ainsi cette ancienne erreur dirigée contre la scolastique, et depuis longtemps réfutée par elle, qu'une chose pouvait être vraie en théologie et néanmoins être fausse en philosophie, et *vice versá*. « La Sorbonne, dit-il, » cette mère de toutes les erreurs et de toutes les hérésies, vient d'émettre un principe détestable, en écrivant que ce qui

dass die Vernunft dem Glauben Leuchten soll, wo er hin soll. Ja, ich meine, sie leuchtet, *gleich, wie ein Dreck in einer Laterne.*

[1] Luther's ungedr. Predigten, édition de Bruns. p. 106.

[2] Kirchenpostill. Walch. XI. 2308.

[3] Tischreden. Walch. XXII. 84, — et Ausleg. d. Ev. Johannes. Walch. VII. 2160-1398.

est vrai en théologie, devait nécessairement aussi l'être en philosophie. » Il dit, dans un écrit où il traite la question de savoir si le principe théologique, *le Verbe s'est fait chair*, peut être admis comme vrai au point de vue de la philosophie[1], que bien qu'on reconnaisse, en général, qu'une vérité ne saurait être en contradiction avec une autre vérité, il est toutefois incontestable que, par rapport aux différentes parties de la science humaine, toutes choses ne sont pas vraies de la même manière dans toutes; et cette restriction s'applique, selon lui, surtout à la théologie et à la philosophie.

Luther et ses disciples ayant une telle manière de voir, on comprend que la théologie devait, pour eux, être rayée du nombre des sciences proprement dites. Luther voulait que la théologie systématisée et scientifiquement développée, telle qu'elle est, fût renversé de fond en comble, et qu'on retournât purement et simplement aux vérités primordiales qu'on admettait dans les premiers temps du christianisme, non pour en déduire un nouveau système, mais afin de s'y fixer à tout jamais; comme il voulait aussi qu'on s'attachât au sens grammatical du texte de l'Écriture sainte. Il recommande aux jeunes gens « de fuir la philosophie et la théologie de l'école, comme la mort de l'âme. Les Évangiles, dit-il, ne sont pas tellement obscurs que les enfants ne puissent les comprendre : car, comment instruisait-on les fidèles du temps des martyrs, alors qu'il n'y avait encore ni philosophie ni théologie chrétiennes? Comment Jesus-Christ enseignait-il lui-même? Sainte Agnès, âgée de treize ans, était une savante dans les choses divines, et par conséquent une théologienne, ainsi que sainte Lucie et sainte Anastasie : qu'on nous dise où et comment elles acquirent leurs connaissances[2]? »

C'est ainsi qu'il mettait à néant toute la théologie spéculative, comme une science, non-seulement inutile, mais encore pernicieuse et condamnable en principe. La théologie historico-traditionnelle, non plus que les études patrologiques, ne pouvait guère s'attendre à un sort meilleur de la part d'un système qui avait débuté en rompant toute la chaîne du dé-

[1] Walch. x. 1697.

[2] Widerlegung der Ursachen Latomi, so er für die Mordbrenner, die Sophisten der Schule zu Loeven, angegeben. Walch. xviii. 1475.

veloppement dogmatique de l'Église, comme n'étant composée que d'erreurs et de faussetés d'un bout à l'autre. Que Luther considérât les saints Pères à son point de vue, c'est-à-dire en partant de sa doctrine sur la justification, il devait trouver cent raisons pour les rejeter tous, et pour en empêcher l'étude autant qu'il était en son pouvoir. Il n'est, en effet, sorte de reproches qu'il ne leur adresse, à cause de leur obscurité dans ce qui se rapporte aux dogmes fondamentaux de la croyance chrétienne, à la justification par l'imputation, et à la foi sanctifiante, par exemple [1]. A peine trouve-t-on, dit-il, dans Origène et dans saint Jérôme, qu'on regarde à tort comme un docteur de l'Eglise, deux ou trois lignes ayant trait à la justice de la foi : saint Augustin est le seul qui, pressé par les Pélagiens, se soit occupé de ce dogme [2]. Il serait à souhaiter, selon lui, que les livres de ces Pères, à cause de l'importance qu'ils attachent aux œuvres humaines, n'eussent jamais vu le jour [3]. Pour ce qui concerne la foi, on ne trouve, dit-il, absolument rien dans saint Jérôme, et on ne trouve que fort peu de chose dans saint Augustin. « Il n'est pas un seul des anciens docteurs qui s'explique sur cet article d'une manière un peu claire et précise. En cent endroits de

[1] Tischreden. Walch. XXII. 2054. « Voyez, mon ami, dit le docteur M. Luther, quelles ténèbres règnent, sur ce qui concerne la foi, dans les écrits des saints Pères ! Or, dès le moment que le dogme de la justification ne se trouve point élucidé, il est entièrement impossible de se garantir contre les plus grossières erreurs. N'est-il pas vrai qu'on ne saurait trouver un seul commentaire où les Épîtres aux Romains et aux Galates soient interprétées d'une manière satisfaisante ? Quel bonheur n'est-ce donc point pour nous d'être nés dans un siècle où l'on possède une doctrine complète et pure ? Et ce bonheur, cependant, nous ne savons point le reconnaître ! Ces excellents Pères ont mieux vécu qu'ils n'ont écrit. » — Et ailleurs (l. c. p. 41) : « Il n'est pas un sophiste qui ait compris ou interprété convenablement cette sentence de Habac. II, 4 : *Le juste vit de sa foi.* Les Pères, non plus, n'ont pas su le comprendre ; car les expressions *être saint, avoir la justice*, ont été, chez eux, j'en excepte le seul saint Augustin, expliquées de diverses manières : *tellement est grand l'aveuglement de ces excellents hommes !* J'en conclus qu'on fera bien de se tenir préférablement à la lecture des saintes Écritures. On pourra, si l'on veut, ajouter à cette lecture, celle des Pères, mais avec précaution, attendu que leur jugement sur ce qui concerne les choses divines est loin d'être irréprochable et sûr. Quant à ceux qui, dans leur lecture de la Bible, s'aident des commentaires et des autres écrits des Pères, je les préviens qu'ils se sont enfoncés là dans un dédale dont ils ne tireront pas grand'chose. »

[2] Vorrede zu Brentii Ausleg. des Prophet. Amos. Walch. XIV. 192.

[3] Ausleg. des 1 Briefs Johannes. Walch. IX, 947.

leurs ouvrages, ils exaltent outre mesure les vertus et les bonnes œuvres; rarement disent-ils un mot de la foi et de ses avantages[1]. » Mais le témoignage de ces anciens Pères n'a-t-il pas, au moins, en raison de l'époque où ils vécurent, une grande autorité, quand il s'agit des doctrines professées par l'Église primitive? Voilà une question qui avait bien son importance, et à laquelle cependant il n'avait garde de répondre. Il dépensait, au contraire, toutes les ressources de sa rhétorique à mettre en opposition la clarté et la divinité des Saintes-Ecritures, avec le doute et l'incertitude qu'offrent les doctrines humaines et les livres non inspirés, comme sont ceux des Pères, et revenait à chaque instant à cette antithèse « que la Bible, loin d'emprunter sa clarté des écrits des Pères, leur prête, au contraire, celle qu'elle possède en propre. » Au lieu de considérer si, à raison de leur ancienneté, de leur caractère personnel, et de la haute position qu'ils occupaient dans l'Eglise, quand ils écrivirent leurs immortels ouvrages, ce n'est pas à juste titre que les Pères passent pour les témoins irrécusables de la tradition apostolique, et les guides naturels des générations qui se succèdent dans la foi chrétienne, Luther semble, partout, ne voir en eux que des hommes occupés à transmettre à la postérité les rêves de leur imagination, ou, tout au plus, leurs opinions personnelles. De là l'infatigable insistance qu'il met à soutenir que les saints Pères ne sont que des hommes comme nous, que leurs doctrines sont humaines, et que toute doctrine humaine est condamnée par l'Évangile, par l'Évangile entièrement livré conséquemment au jugement individuel[2]. Dans son particulier et près de ses intimes, il va jusqu'à traiter les écrits des Pères, de bourbiers infects, d'où les chrétiens avaient l'habitude, avant lui, de puiser une eau puante et corrompue, au lieu de se dé-

[1] Luther dit encore (Ausleg. des Isaias. Walch. vi. 215) : « Il nous en a coûté bien de la peine pour comprendre ces textes et plusieurs autres pareils, dans les Prophètes et dans l'apôtre saint Paul. Les Pères de l'Église n'en disent mot, ou, s'ils en parlent, c'est pour y répandre des ténèbres plutôt que la lumière. »

[2] « Vous savez que le pape, les conciles et le monde entier sont soumis, ainsi que leurs doctrines, au chrétien le plus humble, même à l'enfant de sept ans, pourvu qu'il ait la foi, et sont tenus de respecter et d'admettre son jugement sur leurs lois et leurs doctrines. » Wider die Klostergelübde. Walch. xix. 1902. — Voyez encore Kirchenpostill. Walch. xii. 452.

saltérer à la source pure des Saintes-Écritures [1]. — Il ne laisse échapper aucune occasion d'exhaler sa mauvaise humeur contre ces saints docteurs, qui depuis tant de siècles sont, aussi bien dans l'Église d'Orient que dans celle d'Occident, vénérés comme les maîtres, les possesseurs et les garants de la véritable et pure doctrine. Saint Chrysostome, dit-il, est absolument sans valeur à ses yeux; car c'est un homme entêté, plein d'amour-propre et d'orgueil, qui n'a presque rien fait paraître d'irréprochable, que ce qu'il a écrit sur le baptême des enfants, un bavard, enfin, qui ne nous a rien laissé qu'un lourd bagage de paroles dénuées de sens. Saint Basile a moins de valeur encore : c'est un moine, c'est tout dire, dont les ouvrages se paieraient trop cher au prix d'un fétu de paille. Origène est également frappé de son excommunication. Saint Grégoire de Nazianze ne dit mot de la Trinité et de la justification : que faut-il de plus pour le juger? Saint Cyprien est un faible théologien, et saint Jérôme ne mérite d'être lu que comme historien; car de la vraie foi, de l'Église et de la doctrine véritable, il ne se trouve pas un mot dans ses ouvrages. Ce Père a d'ailleurs tellement défiguré l'Évangile, par les erreurs qu'il y a mises, qu'à moins d'une faveur spéciale il était plus digne de l'enfer que du paradis. Saint Augustin, lui-même, est tombé dans les absurdités du monachisme, et s'est assez souvent trompé pour qu'on ne lui accorde que peu de créance. Saint Grégoire-le-Grand s'est laissé induire en erreur par le diable d'une manière vraiment puérile, et ses sermons, d'ailleurs, ne valent pas une obole. Il ne peut donc rester de doute sur la malédiction divine qui pèse sur le siége de Rome. « Je mets en fait, dit-il, qu'à partir de saint Pierre, il n'a pas existé un seul pape qui ait réellement prêché l'Évangile. » L'apologie de Mélanchthon, selon lui, l'emporte sur les écrits de tout ce que l'Église a jamais compté de docteurs, sans en excepter ceux de saint Augustin lui-même [2]. Quant à l'ange de l'école, à ce grand maître de la science théologique plus moderne, il n'en parle qu'avec haine et mépris : c'est cet impie Thomas d'Aquin, qu'on représente avec une colombe à l'oreille, et qu'on ferait bien mieux de

[1] Tischreden. Walch. XXII. 69. — [2] L. c. 2050-51.

représenter recevant les inspirations de l'enfer[1]. — Que si l'on songe à présent à l'aveugle confiance avec laquelle on accueillait en Allemagne tout ce qui sortait de la bouche du Réformateur, on ne sera pas étonné que l'étude consciencieuse et scientifique de la théologie ait presque entièrement été bannie de la société protestante, et y ait fait place à cette manière superficielle de traiter les questions religieuses, à ce ton suffisant et sententieux, à ce mépris pour les anciens théologiens et pour les siècles passés[2], enfin à cette ignorance, mère de l'impudence et de l'effronterie (ἡ ἀμάθια θράσος ἐργάζεται), qui arrachèrent d'amères plaintes à tout ce qu'il y avait d'hommes clairvoyants dans le sein même de la secte nouvelle.

Cette ignorance qui se complaisait dans la ruine de la tradition et de l'histoire, qui regardait cette ruine comme un événement heureux et riche en avantages, et qui s'imaginait avoir trouvé dans les écrits de Luther tout ce qui est nécessaire au théologien modèle; cette ignorance présomptueuse fut une des causes auxquelles on peut surtout attribuer le ton grossièrement passionné qui régna dans les nombreuses dis-

[1] Ainsi, dans une lettre à Mélanchthon (Epp. ed. Aurifaber. I. 87. b.) : Ego, quod impii Thomistæ suo Thomæ mendaciter arrogant, scilicet, neminem scripsisse melius in sanctum Paulum, tibi vere tribuo, nam illis Sathan ille persuasit, sic de Thoma suo gloriari, quo impia ejus dogmata et venena latius propagarent. Voyez (Walch. XII. 381.) : « Ist St. Thomas heilig, als ich zweifle, so ist er freilich wunderlicher heilig geworden, denn kein anderer Heiliger, um seiner schaedlichen Lehre willen. »

[2] Les citations suivantes sont un échantillon de ce que Luther disait à ses fidèles de l'ignorance et de l'aveuglement des anciens théologiens catholiques (Auslcg. d. I Buch Moses. Walch. I. 1601) : « Combien pensez-vous qu'il y en eut de ces docteurs, avant que nous n'eussions rallumé le flambeau de l'Évangile, qui fussent en état de vous faire l'énumération exacte des commandements de Dieu et des demandes que nous faisons dans l'Oraison dominicale? » — (Kirchenpostill. Walch. XI. 2277.) « J'étais moi-même un savant docteur en théologie, et cependant, je l'avoue, je n'avais jamais compris le Décalogue. Un grand nombre de ces célèbres docteurs ne savaient même pas au juste combien il y a de commandements de Dieu; à plus forte raison, ignoraient-ils tout ce qui se rapporte à Jésus-Christ et à son divin Évangile. *Invoquez la Vierge, etc.*, c'est là la seule chose qu'on sût alors vous dire dans les écoles. » (Kirchenpostill. Walch. XI, p. 40.) — « En somme, ce qu'il y a de plus heureux, c'est que la *Bible*, traduite en bon allemand, a tellement été répandue par la presse, qu'il n'est pas un père de famille, pas un individu sachant lire, qui n'en possède maintenant un exemplaire, tandis qu'autrefois il était une foule de docteurs en théologie qui passaient leur vie entière, je ne dirai pas sans l'avoir lue, mais même sans jamais avoir pu en toucher aucune. »

cussions des luthériens entre eux. On put alors observer, comme on a fait dans tous les temps, que les luttes religieuses sont d'autant plus âpres, d'autant plus acharnées et violentes que la portée d'intelligence des combattants est plus étroite et moins élevée.

Si, par aventure, on essayait quelque part, parmi la jeunesse ou ailleurs, de faire rentrer les écrits des Pères dans le cercle des études dites nécessaires, on voyait aussitôt les théologiens manifester les plus vives inquiétudes et signaler cette entreprise comme une tentation du malin, toujours attentif à ruiner l'autorité de Luther[1]. Il était bien quelques personnes qui, du moins dans leur correspondance secrète, se montraient quelque peu honteuses de cette aveugle adoration dont le réformateur de Wittemberg était l'objet de la part des théologiens et des pasteurs. Le conseiller palatin Wolfgang Haller écrit en ce sens à Illyrikus (1564), au sujet de l'écrit que venaient de faire paraître les prédicateurs expulsés de la Thuringe. « Il est bien rare, dit-il, que dans leurs débats ils en appellent au témoignage des livres sacrés : Luther est la seule autorité qu'ils invoquent; c'est dans ses écrits qu'ils prennent leur point d'appui et qu'ils trouvent leur défense. On conçoit combien cette stupide soumission au jugement d'un homme doit prêter à rire à leurs adversaires, et leur fournir matière pour se moquer des partisans de la saine doctrine; car les choses parmi nous en sont arrivées là, que, tandis que Luther déclare à qui veut l'entendre qu'il ne fait aucun cas des saints Pères, qu'il n'en donnerait pas un fétu de paille, ses disciples l'élèvent lui-même au-dessus des saints Pères, et non-seulement au-dessus des Pères, mais audessus de la parole sacrée elle-même, faisant dépendre de lui seul leur croyance, leurs opinions, leur personnalité tout entière[2].» — C'est à peu près ainsi que s'exprime encore, en 1569,

[1] Ainsi faisait Jérôme Weller, par exemple (Fechtii epp. theol. p. 174) : Satan in hoc omnibus viribus incumbit, ut auctoritatem viri Dei, doctoris Lutheri, labefactet, et juventutem a lectione divinorum monumentorum ipsius ad scripta Patrum et aliorum, qui Luthero longe sunt inferiores, revocet. Haud enim illum fugit, quantam perniciem scripta Lutheri, tertii Eliæ, regno suo invexerunt.

[2] Cod. Germ. (Ms. Biblioth. Monacensis.). 1318. f. 410. Allegant illi, ut hoc tempore plerique alii causam suam comprobaturi, nunquam fere aut raro scripturam, sed frequenter et singulis fere paginis Lutherum. Quæ res, quos

Melchior Petri, pasteur à Nabbourg. « Les prédicateurs, je le sais, disent que depuis longtemps Luther a tout arrangé, tout décidé pour le mieux, et qu'il n'a pu s'y tromper; je veux bien l'admettre. Mais ce n'est pas tout encore, ils disent bien autre chose avec non moins de logique et de vérité : qu'il y consente ou non, il faut que Luther soit un Dieu, ou tout au moins un autre pape. Ils veulent qu'on accepte ses écrits sans réflexion, sans examen; ils traitent de visionnaire et d'hérétique quiconque ne le considère point comme un troisième Élie, comme un Apôtre, quiconque n'estime point sa parole comme celle d'un homme inspiré, d'un prophète; ils défendent enfin de lire d'autres écrits que ceux de Luther et de ses amis; que sais-je encore [1] ! »

Il est une autre opinion relative à la Réforme, qui, pour être fort accréditée, n'en est pas moins une grande et fondamentale erreur, c'est celle qui attribue pour point de départ et pour mobile à ce grand mouvement religieux une étude plus consciencieuse et, partant, une connaissance plus scientifique et plus approfondie des textes originaux de la Bible. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la bibliographie théologique, exégétique et polémique de l'époque. Mais ce qui rend l'erreur plus évidente encore, c'est que, pendant toute la période de la Réforme, il n'a pas paru une seule édition complète du texte original dans l'Allemagne entière. L'imprimeur Daniel Bomberg donna, il est vrai, dans l'intervalle de 1518 à 1544, à Venise, plusieurs éditions de l'Ancien Testament en langue hébraïque; mais il ne s'en vendit que fort peu d'exemplaires pour l'Allemagne, ainsi que le prouve leur extrême rareté dans nos bibliothèques. Il en fut de même des deux éditions imprimées à Paris par Robert Étienne : l'Allemagne n'en vit que peu de chose, non plus que de celle publiée, en 1536, à Bâle par Sébastien Munster. Il se passa, conséquemment, soixante et dix ans, à partir du

non modo cachinnos apud adversarios moveat, sed quantam etiam ad exagitandum puriori doctrinæ addictos materiam præbeat, dici non potest. Audire enim cogimur, eo rem apud Lutheranos rediisse, ut cum omnes omnium patrum auctoritates Lutherus ne pili quidem fecerit, discipuli ejus suum Lutherum non patribus modo, sed ipsi etiam scripturæ longe præferant, ab eoque uno dependeant.

[1] Cod. Germ. (Ms. Biblioth. Monacensis.) 1347, f. 38, b. 39.

commencement de la Réforme jusqu'en 1586 ou 1587, époque où fut publiée, par les soins de l'électeur Auguste de Saxe, la première Bible hébraïque dans l'Allemagne protestante.

Pour ce qui est du Nouveau Testament grec, le besoin s'en faisait si peu sentir, et, de fait, il était si peu demandé, que, dans les quarante premières années qui suivirent l'établissement du luthéranisme, il ne s'en publia qu'à grand'peine une seule édition dans l'Allemagne proprement dite. Érasme en fit imprimer une à Bâle en 1516, et de 1525 à 1545 il en parut encore plusieurs autres dans la même ville; mais comme la librairie bâloise fournissait alors l'Europe entière et n'était pas en grande réputation près des luthériens, à cause de ses sympathies zwingliennes, il n'y eut encore ici que fort peu d'exemplaires qui prirent la route de l'Allemagne protestante. Les deux éditions imprimées, l'une en 1521, l'autre en 1524, à Haguenau, en Alsace, trouvèrent elles-mêmes, en très-grande partie, pour les deux tiers au moins, leur placement en France et en Suisse, ainsi que celle de Strasbourg de 1534, qui du reste est partout fort rare. Ce ne fut qu'en 1542 qu'il en parut une édition à Leipsick [1]; et encore cette édition fut-elle si peu recherchée, qu'il nous faut aller jusqu'en 1563 pour en trouver une seconde dans la même ville. Or, qu'on fasse à présent le calcul approximatif du nombre d'Évangiles grecs qui, avant 1563, se trouvaient répandus dans toute l'Allemagne luthérienne, et qu'on nous dise ensuite si, sur vingt prédicateurs ou candidats en théologie protestante, il y en avait bien deux seulement qui en possédassent un exemplaire [2].

[1] Walch. bibliotheca theol. IV. p. 5-46.

[2] La première édition du Nouveau Testament grec fut, comme on sait, publiée en 1514, à Alcala en Espagne. Deux ans après, c'est-à-dire en 1516, parut celle d'Erasme à Bâle. On en imprima, jusqu'en 1551, dix éditions à Paris, une autre à Louvain, en 1531, et une à Lyon, en 1559. — Pour la Bible en langue hébraïque, elle fut, avant 1559, réimprimée jusqu'à seize fois dans la seule ville de Venise. Le célèbre Widmanstadt donna, en 1562, à Vienne, l'évangile syriaque, dont Plantin fit également imprimer deux éditions à Anvers, en 1575. Ce ne fut que soixante ans après que les protestants s'occupèrent d'en donner, à leur tour, une édition. V. Masch Bibliotheca sacra, p. II, vol. IV, p. 9-45. Walch. Biblioth. theolog. IV, 148. L'édition grecque des Évangiles qu'on dit avoir été imprimée à Wittemberg, n'a jamais existé. V. Masch Bibl. sacra, p. I, p. 303, et p. II, vol. IV, p. 17. Ce n'est qu'en 1604 qu'en parut, pour la première fois, une édition dans cette ville.

Il n'était donc pas étonnant, d'après cela, que Mélanchthon se plaignit si souvent « de la négligence qu'on mettait à puiser ses connaissances aux sources mêmes de l'instruction chrétienne. » Les prédicateurs se contentaient en général, aussi bien que les laïques, de la traduction de Luther : c'est de cette traduction qu'ils se servaient exclusivement pour leurs dissertations sur la Bible ; et, toutefois, ils ne laissaient échapper aucune occasion de renvoyer leurs auditeurs aux textes originaux, dont l'étude approfondie, disaient-ils, venait, après des siècles de ténèbres, de remettre l'enseignement de Jésus-Christ et des Apôtres en lumière, et de déplorer, en même temps, l'aveuglement volontaire qui régnait sous ce rapport parmi les papistes. Quant à Luther lui-même, il agit ici conformément à son habitude : il savait parfaitement ce qu'il pouvait se permettre, tout ce qu'il pouvait imposer à la croyance de cette partie de la nation allemande qui avait mis en lui son aveugle confiance. Il sut tirer un fort bon parti et des commentaires et des éditions de la Bible donnés par les catholiques. Il savait tout ce que les universités catholiques et les moines avaient fait pour l'étude des Saintes-Écritures, ainsi que pour celle des langues bibliques; il savait aussi tous les services qu'avait rendus la Polyglotte espagnole (*Complutenser Polyglotte*), ce travail gigantesque, fruit de tant de communs efforts; et il n'ignorait pas que, dans la plupart des universités catholiques, il existait une chaire consacrée à l'enseignement de la langue hébraïque. Les professeurs d'hébreu avaient, dans les écoles de France, depuis l'an 1430, une position officielle; le synode de Bâle, vers la même époque, n'avait non plus rien négligé pour disposer la jeunesse à se vouer à l'étude de cette langue; et, en Espagne, la ville de Barcelonne avait déjà, dans le XIII[e] siècle, été dotée, par le dominicain Raimond de Pennafort, d'une école de langues orientales, où se formèrent, au moins en partie, Alphonse de Zamora, Paul Coronelle et Antoine de Nebrixa, qui jetèrent tant d'éclat sur les universités espagnoles. Dans l'ordre même des Augustins, le provincial Gaspard Ammonius, que Luther devait certainement connaître, avait donné une Grammaire hébraïque, et plus tard, en 1523, une édition des Psaumes, traduits d'après le texte original. L'université catholique de

Tübingue, après le départ de Reuchlin, réussit, non pas sans peine, à s'attacher comme professeur d'hébreu le célèbre anglais Wakefield, et eut, après lui, pour le même enseignement Jacques Jonas, plus tard vice-chancelier du roi Ferdinand. Ingolstadt avait, dès l'an 1520, possédé le même Reuchlin comme professeur de grec et d'hébreu. Bref, il était peu d'universités qui n'eussent fait les plus grands sacrifices pour s'attacher quelques-uns de ces savants hellénistes dont l'Allemagne, avant le schisme de Luther, possédait une si riche pépinière. Ainsi Stofler avait été professeur à Tübingue, Pierre Mosellanus à Leipsick et Jacques Ceratinus à Erfurt[1]. Luther savait tout cela ; il savait aussi fort bien que Rudolphe Baine, professeur d'hébreu à Paris et plus tard évêque de Coventry, que Jean van der Campen à Fribourg, et avant ce dernier, Robert Schinwood, tous deux professeurs d'hébreu à Louvain, travaillaient depuis 1519, de tous leurs efforts, à répandre l'étude de la langue hébraïque; il savait que beaucoup de couvents, comme celui de Saint-Ulrich, à Augsbourg, faisaient les frais d'une chaire spécialement destinée à l'enseignement de l'Écriture sainte; il savait enfin que c'était grâce au dominicain Santes Pagninus, de Lucques, et à ses précieux travaux, qu'il fut, lui Luther, en état de traduire l'Ancien Testament en langue allemande[2].

Et cependant, dans les écrits qu'il destinait au vulgaire, écrits dont l'objet était, avant tout, d'exciter dans le peuple la haine et le mépris de l'Église et de ses ministres, et de flatter, dans l'intérêt de son entreprise, l'amour-propre germanique, il n'avait pas honte de raconter au peuple « comme quoi, poussé par le diable, on avait, dans l'Europe entière, employé tous les moyens imaginables pour empêcher l'étude des textes originaux et la connaissance de l'Évangile, et comme quoi l'Allemagne seule, ce pays privilégié, avait eu la mission de conserver l'intelligence des langues bibliques, et par elle les Saintes Écritures elles-mêmes. « En nous accordant, dit-il, cette inappréciable faveur, Dieu nous a distingués, nous au-

[1] V. Grasse Lehrbuch d. Literaergesch. t. II. part. III. ch. II. p. 794-95. Schnurrer Nachr. v. d. Lehrern d. hebraeischen Literatur in Tübingen. p. 41, etc.

[2] Il avoue lui-même avoir tiré un très-bon parti, pour sa traduction, de l'excellent travail de Santes Pagninus.

tres Allemands, parmi tous les peuples de la terre. On ne voit pas que Satan ait jamais permis, ni aux communautés religieuses, ni aux hautes écoles, de donner une bien grande attention à l'étude des langues et des textes sacrés; on n'ignore pas, au contraire, que ces établissements *y ont constamment été hostiles et le sont d'ailleurs encore.* C'est que maître Satan a trop bon nez pour n'avoir pas fort bien compris que la connaissance de ces langues, s'il n'y portait obstacle, ferait à l'enfer une brèche qu'il ne lui serait ensuite pas facile de remplir. » — « Aujourd'hui que cette connaissance a été remise en honneur, elle répand une telle lumière et produit de si grandes choses, que le monde entier en est frappé d'étonnement, et ne peut se refuser à reconnaître que nous possédons véritablement l'Évangile aussi pur qu'il a pu l'être du temps des Apôtres, et plus pur, sans contredit, qu'il ne fut à l'époque où vécurent les Augustin et les Jérôme[1]. »

Il faudrait avoir sous les yeux l'état d'abaissement, d'appauvrissement et de rabougrissement, si je puis dire, auquel la théologie spéculative se trouva réduite, chez les protestants, par suite de cette manière de procéder de leurs premiers chefs, pour se faire une idée juste de la situation de l'Allemagne, immédiatement après la Réforme. Qu'on se représente dans quelles dispositions intellectuelles et morales devait être cette masse de jeunes théologiens et de futurs prédicateurs, qu'on avait accoutumés, dès leur bas âge, à considérer les écrits de Luther comme la quintessence et le résumé de la science théologique, et à ne lire les Saintes-Écritures qu'à la lumière répandue par ce singulier guide. Luther, lui-même, a eu soin de nous dépeindre la suffisance et l'orgueil dont l'enseignement de la théologie remplit, dès les premiers temps, les étudiants de Wittemberg. « Il est ici un grand nombre de jeunes gens qui, après quelques mois à peine d'étude théologique, se croient plus savants que je ne suis moi-même. Quand plus tard on les place dans nos campagnes, et qu'ils se trouvent au milieu de gens incapables de les juger, il faut voir les flots d'érudition qu'ils font pleuvoir sur leurs auditeurs. On dirait qu'ils en sont pleins à en céder par quintal; et cepen-

[1] Catechetische Schriften. Walch. x. 546, 549.

dant, si l'on met ce qu'ils en possèdent sur le plateau d'une balance, on s'aperçoit avec étonnement que le tout pèse à peine une once. Le peu qu'ils ont appris les a tellement gonflés d'orgueil, qu'ils ne croient le pouvoir prendre de trop haut ni se donner assez d'importance. — Tout cela ne fait, en somme, qu'un tas de visionnaires et de bavards, dont nous sommes incessamment occupés à pallier les sottises. Pour peu qu'ils nous aient entendus parler une fois, ils s'imaginent avoir la science infuse, et mieux comprendre toutes choses que le prédicateur, lui-même, en chaire[1]. » On peut voir d'ailleurs, par l'aveu suivant échappé au professeur Krell, de Wittemberg, jusqu'à quel point, dans la génération qui suivit celle où vécut Luther, les candidats en théologie négligèrent l'étude des Saintes-Écritures. « Tel est aujourd'hui le dédain qu'on montre pour la sainte parole, qu'il n'est pas jusqu'aux étudiants en théologie qui n'en redoutent et n'en évitent tant qu'ils peuvent la lecture. A peine en voient-ils un chapitre ou deux, qu'ils s'imaginent déjà s'être approprié toute la sagesse divine[2]. »

Si la Bible était à ce point mise en oubli parmi des gens qui se vantaient de l'avoir remise en honneur, les écrits de Luther, par contre, étaient devenus comme l'arsenal où la grande majorité des théologiens et des prédicateurs allaient choisir leurs armes, leurs inspirations et leurs modèles; de sorte que ce qu'on croyait pouvoir dire de plus flatteur à la louange d'un docteur de la nouvelle église, c'était qu'il avait parfaitement réussi à s'assimiler l'esprit, les opinions ou la manière de Luther. « Que ton nom, écrit, en 1563, Fabricius à Weller, soit Petit-Jean ou Gros-Jean, il n'en est pas moins certain que tout ce que tu sais, tu le dois à Luther[3]. » Qu'on se hasardât de comparer seulement au divin Luther quelqu'autre théologien ou même l'un des saints Pères, on pouvait être assuré de passer, par cela seul, pour hétérodoxe. Le surintendant Jérôme Weller, par exemple, mande, en 1563, à Paul Eber, que tous les écrivains religieux lui sont suspects, quelque savants qu'ils puissent être, à moins qu'ils ne fassent

[1] Ausleg. d. 29. Psalms. Walch. v. 434.

[2] Script. Witteberg. tom.. VI, p. 90. — [3] Olearii scrinium antiquarium p. 137.

tout leur possible pour suivre les traces de Luther. « Car je suis convaincu, dit-il, que jamais il n'existera personne qui l'emporte en talents comme docteur, en habileté comme commentateur, et en génie, dans toutes choses, sur cet Elie des temps modernes. Quand je considère les facultés éminentes de ce grand homme et les luttes qu'il eut à soutenir, je ne crains même point de le comparer à l'apôtre saint Paul[1]. » Cyriaque Spangenberg, ayant appris du célèbre David Hoeschel, recteur à Augsbourg, qu'il avait en sa possession quelques volumes des œuvres des saints Pères, s'empressa de lui faire observer que ces Pères demandaient à être lus avec circonspection et prudence, ajoutant que s'il avait, lui Spangenberg, à diriger quelqu'un dans les études théologiques, il lui conseillerait de s'attacher avant tout aux écrits de Luther, attendu que Luther, ce docteur envoyé du Ciel, a recueilli dans ses livres tout ce qu'il y a de bon dans ceux des Pères, avec cet avantage qu'il est bien plus clair, plus intelligible et plus agréable à lire[2]. « Il est certain, dit Westphal, qu'on n'aura pas de peine à séduire celui qui n'a pas de Luther une telle estime qu'il le considère comme le plus savant théologien, le plus grand prophète et le plus saint homme que la terre ait jamais porté, à l'exception seulement des patriarches et des apôtres[3]. » Une sentence de Luther était, pour la plupart des théologiens protestants, un argument sans réplique, de sorte que, dans la discussion d'une question épineuse ou d'un cas douteux, il suffisait de pouvoir citer à l'appui de son opinion un passage tiré des écrits de ce réformateur, pour qu'on pût être assuré d'avance d'obtenir gain de cause. « Il est quelques théologiens et aussi de certains jurisconsultes, dit le même Spangenberg Junior, qui, en voyant les fidèles disciples de Luther s'appuyer de l'autorité de ce saint homme, se permettent de leur demander s'ils croient donc de bonne foi que leur chef n'ait jamais rien avancé qui ne fût vrai; et, cette question faite, ils leur citent de certains passages et de certains exemples, que Satan leur a sans doute fourrés dans la tête. » — « Mais ils ne sont pas dignes de vivre sous le soleil, les misé-

[1] Dans la vie de Paul Eber, par Sixt. p. 159. — [2] Heumanni pœcile. I. 569. — [3] Westphalus Willkomm. 1568. f. 84.

rables qui ne reçoivent point avec plus de reconnaissance et de vénération, les œuvres inestimables de ce saint Luther[1]. » Le surintendant Érasme Alber (1553) ne doute pas un instant, dit-il, pour sa part, que si saint Augustin avait vécu du temps de ce réformateur, il ne se fût fait un honneur de se reconnaître son disciple. Un autre surintendant, Érasme Sarcerius, assure que, dans un seul livre de Luther, se trouve plus de science et de vraie doctrine que dans tout ce qui s'est écrit depuis le temps des Apôtres[2].

En rapportant les plaintes qu'arrachait aux réformateurs la vue de la déconsidération qui s'était attachée aux fonctions de pasteurs, nous avons observé que cette déconsidération avait été une suite nécessaire de la manière dont était organisée l'église protestante; mais voilà que nous trouvons à ce fait une origine non moins évidente dans la nature

[1] Cyriakus Spangenberg Formularbüchlein der alten Adams-sprache. H. 2. a. b.

[2] Alber wider die verfluchte Lehre der Karlstadter. A. b. — *Sarcerius* wider die Karlstadter. B. 7. b. — L'électeur de Hesse, Guillaume, dans la relation d'une discussion avec les théologiens de Wittemberg à laquelle il avait assisté (Neudecker's neue Beitraege zur Gesch. der Reformation. II, 284), nous donne un échantillon des absurdités que cette aveugle soumission à l'autorité de Luther faisait dire aux théologiens protestants. « Nous nous sommes, dit cet électeur, vivement débattus avec eux, parce qu'ils insistaient beaucoup *sur la condamnation personnelle* (personalem condemnationem), et prétendaient que *quiconque erre en un point, est également répréhensible dans tout le reste* (quod, qui errat in uno, omnium sit reus). Nous leur avons objecté qu'à ce compte il leur faudrait condamner Augustin, Jérôme, Cyprien, Tertullien, tous les écrivains sacrés, et leur Luther lui-même, pour lequel ils ont une si haute estime et dont ils veulent nous faire accepter les écrits comme autant de *compositions saintes*, attendu que ces auteurs, qui étaient hommes et conséquemment exposés à errer, ont tous soutenu des erreurs, principalement Luther qui en a soutenu même de fort grossières. Ils nous ont répondu que Luther, dans les premiers temps de son entreprise, pouvait bien avoir erré dans quelque chose; mais que, dans tous les écrits qu'il publia plus tard, quand il eut atteint à la perfection, il était tellement irréprochable qu'on n'y trouverait pas un iota à reprendre. (Ne in apice quidem.) Nous les avons alors supplié de vouloir bien nous apprendre *à quelle époque* précisément (quo tempore) Luther était arrivé à ce haut degré de perfection; si c'était *vers* la 30e *année* (circa annum tricesimum), alors qu'il publia son *livre sur le mariage* (librum de matrimonio), ce *livre indigne d'un théologien* (indignum plane theologo librum); ou bien *quatorze ans plus tard* (circa annum quadragesimum quartum), c'est-à-dire dans la dernière année de sa vie, quand il soutint, à propos *du libre arbitre* (de libero arbitrio), ces mêmes principes, qu'eux, ses admirateurs quand même, se permettaient aujourd'hui de rejeter, et quand il laissa si malheureusement tomber de sa plume l'écrit où il nous engage à ne point nous comparer au duc Henri, etc. »

même de la théologie luthérienne, et dans le manque d'instruction et d'éducation qui se faisait alors remarquer dans la plupart des individus qu'on admettait dans le sacerdoce. Pour nous faire une idée du mépris qu'on témoignait alors au clergé luthérien, et de l'éloignement que, par suite de ce mépris, les familles montraient pour les études théologiques et l'état de prédicateur, nous ne pouvons encore ici mieux faire que d'entendre ce que nous ont dit les auteurs contemporains à cet égard. Or le pasteur Drakonites, en 1544, décrit, de la manière suivante, la triste position de ses collègues :

« Il n'est pas de témoignage de considération, si insignifiant qu'il soit, dont le public ne juge les pasteurs indignes. Se hasardent-ils à paraître dans le monde : on crie au calotin ; vivent-ils, au contraire, solitaires et retirés : on les traite d'hypochondriaques et de misanthropes ; en savent-ils, en fait de science, un peu plus long que le vulgaire : cela ne les empêche pas de passer pour ignares, par cela seul qu'ils sont pasteurs ; y a-t-il un traitement à leur payer : on voudrait que, mal vêtus et portant la besace, ils mendiassent leur pain de porte en porte et vécussent au jour le jour comme des misérables ; n'ont-ils pas d'émoluments assurés, — ce qui est le plus ordinaire, attendu que le monde regarde comme perdu tout ce qu'il donne pour les églises et les écoles : — il en résulte naturellement, pour eux, la nécessité de se procurer ailleurs quelques moyens d'existence, et conséquemment l'impossibilité de se livrer à l'étude et aux travaux de la prédication avec le zèle nécessaire [1]. »

Le réformateur wittembergeois et ami de Luther, *Georges Major*, fait de cette situation un tableau plus sombre encore.

« Il est malheureusement bien peu de pères de famille qui consentent encore à vouer leurs fils au service de l'Église : c'est que tout le monde s'aperçoit bien que les malheureux lévites sont les seuls hommes qui n'aient point part à l'héritage d'Israël ; que les pasteurs et les prédicateurs sont de pauvres diables qui, le plus souvent, n'ont pas le sou vaillant, et qui, après avoir été persécutés et pourchassés de commune en commune, n'ont à léguer à leurs enfants que le mépris et la misère. Les parents, témoins du peu de cas qu'on fait des gens d'Église et du délaissement auquel les condamne l'ingratitude des hommes, jugent naturellement

[1] Drakonites die rechte Lehre wider alle Verklaeger. Tübingen, 1554. F. 8. a. b.

plus prudent de vouer leurs enfants aux professions mécaniques ou industrielles. — Il arrive de là que le sacerdoce est aujourd'hui dédaigné, et le clergé passablement mal composé, attendu qu'on s'est vu dans le cas de nommer pasteurs des ignares, de grossiers et stupides baudets*, qui, au lieu d'édifier et d'instruire leurs paroisses, ne savent qu'y porter le trouble par leur pétulance et leurs ignobles cris[1]. »

Il était peu de bons bourgeois qui consentissent à accepter pour gendre un pasteur : « Qu'un jeune homme vienne aujourd'hui, dit Muskulus, à rechercher une demoiselle, la première chose que la famille, que dis-je? que la jeune personne elle-même désire savoir, c'est si le prétendant n'aurait point par hasard le projet *de se faire calotin* (pfaff); et, ce qu'on aura peine à croire, il est des exemples d'individus qui, pour ne pas essuyer un refus, se sont réellement engagés d'honneur à ne point s'attacher à l'Église[2]. » On peut encore juger, par les passages suivants, empruntés aux écrits de Lauterbeck, de Sarcerius, de Selnekker et de Wigand, jusqu'à quel point l'état de prédicateur luthérien était alors déchu dans l'opinion publique.

« Nous en sommes, hélas! arrivés là, que la plupart des pères de famille, ceux surtout qui ont quelque bien, rougiraient, en vérité, de faire instruire leurs enfants dans la vue de les destiner à l'enseignement ou au sacerdoce : ils aiment mieux en faire des avocats, des médecins, des artisans ou des industriels[3].

» Il est un assez grand nombre d'individus qui, à la rigueur, consentiraient bien à faire leur salut, pourvu qu'il n'y eût plus ni prédicant ni prêche. Et en effet, qu'avons-nous besoin de pasteurs? Nous saurions bien nous en passer, tout comme on s'en passe en France et dans plusieurs autres pays, où nos frères sont souvent des années entières sans entendre de prédicateur[4].

» Mais qu'y gagnerez-vous, je vous prie, si, par vos dédains, vous parvenez à refroidir le zèle de vos pasteurs? Où trouverez-vous des sujets qui, à la vue de tant d'ignominies, consentent encore à

* Nun sind leider viel grosser, grober Esel, die gross geschrei, gewirr und Unruhe anrichten, hin und wieder in den Kirchen und Pfarren erhoben, etc.
(*Note du traducteur.*)

[1] Major dreizehn Predigten auf d. vornehmsten Feste. Wittenberg. 1563. f. 186. b. 87.

[2] V. Westphal Theatrum diabolorum. f. 182.

[3] Georg Lauterbeck Cornelius. 1563. f. 25. a.

[4] Sarcerius Ausleg. d. Episteln auf d. Feste. 1570. B. 7. b.

se vouer au sacerdoce? Qui voudra se faire pasteur, pour être, jusqu'à la fin de sa vie, l'objet de vos mauvais procédés et de vos affronts? Faites bien attention : vous continuerez ainsi jusqu'à ce que cet excellent évangile, qui vous a fait ce que vous êtes, soit derechef étendu dans la poussière. — Mais d'où viennent originairement ces mépris, ces dédains, qu'aujourd'hui l'on prodigue partout aux ministres de Jésus-Christ? Je ne crains pas de le dire, c'est de la cour même du prince. Oui, c'est de là que sont parties toutes ces qualifications irrévérentieuses qu'on a coutume d'appliquer aux serviteurs de l'Évangile ; c'est là surtout qu'on déverse le mépris et l'injure sur ce sacerdoce que Dieu nous a commandé d'entourer de nos respects ; c'est là, enfin, qu'on enseigne au peuple à vilipender, à insulter, à maltraiter ses pasteurs. Si les princes, les grands et leurs courtisans font si peu de cas de l'homme de Dieu, comment voulez-vous que le commun des fidèles l'aient en bien grande estime? — N'est-ce pas une indignité de voir comme les agents du gouvernement traitent ces pauvres pasteurs, comme ils les rabaissent, les oppriment, les tyrannisent, les accablent d'impôts et de charges de toutes espèces, tout en les dépouillant des immunités, des priviléges, des franchises et des biens dont les avaient gratifiés les anciens rois et empereurs d'Allemagne, etc. [1].

» Que le monde regimbe et se démène tant qu'il voudra, Dieu n'en est pas moins notre Seigneur, notre Maître, notre Juge ; et ces pasteurs, que nous méprisons comme ce qu'il y a de plus vil au monde, ne sont pas moins ses ministres et ses représentants sur la terre. Voilà donc où nous en sommes! Personne ne veut plus avoir de pasteurs dans sa famille. S'il est encore quelques parents qui consentent à faire instruire leurs enfants, ce n'est, toutefois, qu'après s'être bien assurés qu'ils pourront les vouer à la médecine ou à la jurisprudence, et qu'ils ne seront pas réduits à les livrer au sanctuaire. Quelle est la mère qui ne refuserait pas sa fille, je ne dirai pas à un de ces prédicateurs crapuleux, comme il en est malheureusement un certain nombre, mais même au pasteur le plus recommandable, le plus digne? — S'il en est, par-ci par-là, quelques-uns, parmi les membres de notre clergé, qui possèdent de quoi s'entretenir modestement et se loger d'une manière convenable, combien n'en est-il pas, au contraire, qui sont entièrement dépourvus de ressources? *Pontificat Moses cum sacco per civitatem.* De tous les états, l'état de prédicateur est le seul où le mérite et les services rendus n'obtiennent point leur récompense. Le monde est tellement ingrat, et je dirai même injuste à notre égard, qu'il

[1] Sarcerius Mittel u. Wege, d. rechte u. wahre Religion zu befoerdern u. zu erhalten. Eisleben. 1554. f. 317.

nous verrait crever de faim sans nous venir en aide. Que, par un hasard inattendu, il arrive à l'un d'entre nous d'être l'objet de quelque légère faveur. quand ce serait de la plus insignifiante, *oculi omnium in te*, il faut voir comme on se récrie contre l'insatiable avidité des *cafards*. Telle est notre position, telle est la reconnaissance du monde : que Dieu nous soit en aide[1] !

» Non, il n'est pas d'état qui soit plus méprisé que celui de pasteur! C'est à ce point qu'on rougit d'avouer qu'on appartient à ce corps, et qu'on se garde bien, conséquemment, pour peu qu'on ait de ressources, de s'y faire recevoir. On considère les ministres du saint Évangile comme le rebut de l'espèce humaine, comme des gens qui n'étaient propres à rien qu'à remplir des fonctions que le premier venu, qu'il fût médecin, homme de loi, bourgeois ou paysan, pouvait exercer aussi bien qu'eux[2]. »

Si c'est principalement aux princes, aux gouvernements que Sarcerius, ainsi qu'on a vu plus haut, reproche le peu de considération qu'on accordait alors à l'état de pasteurs, il faut avouer que ces gouvernants, à qui leur haute main dans la direction des affaires ecclésiastiques avait dévoilé tant de choses, ne manquaient pas de motifs pour refuser leur estime à un corps dont ils connaissaient toutes les infirmités, à un clergé sans autorité, sans unité, sans dignité, que les passions et la grossièreté de ses membres avaient partout engagé dans d'interminables querelles. Les personnes de toute condition, le peuple, aussi bien que les bourgeois et les nobles, partageaient d'ailleurs pleinement ces dispositions de la cour à l'égard des gens d'Église. Mélanchthon, déjà dans les premières années de la Réforme (1535 et 1540), se plaignait, auprès de Frecht[3], de ce que le peuple, loin de soutenir les pasteurs, recevait, au contraire, avec grand plaisir les accusations

[1] Selnekker Ausleg. des Psalters. 1565. II. 19.

[2] *Wigandi Danielis proph. explicatio, Jenæ.* 1571, p. 455. — Le même état de choses existait également dans la Suisse protestante. « On reçoit aujourd'hui comme pasteurs, dit, en 1554, Conrad Clauser, des individus auxquels on confierait à peine la garde du plus vil bétail (denen man keine Schweinherde anvertrauen würde) ; aussi Dieu sait comment ils gouvernent ses églises! On dirait, en effet, que le sacerdoce n'est fait que pour ceux qui ne sont pas propres à autre chose. Il n'est réellement pas surprenant qu'on fasse si peu de cas de l'Evangile. » Clauserus, de Educatione puerorum. Basil. 1554. p. 61, 94.

[3] Tübinger zeitschrift f. Theologie. 1538. IV. p. 48. Et delectatur vulgus criminatione ministrorum Ecclesiæ. Ego vero omnes, qui in nostris ecclesiis de ministeriis publicis parum honorifice sentiunt, dignos odio esse censeo.

qui étaient dirigées contre eux, et[1] de ce qu'il ne se donnait guère de festin chez les gens du monde, sans que les ministres de Jésus-Christ n'y servissent d'objet aux sarcasmes et aux moqueries des convives. Le prédicateur de Naumbourg, Bohémus, nous donne, dans une lettre datée de 1561, un échantillon assez caractéristique de l'espèce de propos que le public se permettait alors sur le compte du clergé protestant. Après avoir dit que les théologiens de Jéna venaient de livrer, chacun, leur travail sur la question alors en litige, et que le public s'en faisait gorge chaude, il ajoute : « Les questions les plus graves et les plus importantes ne sont plus pour le public que des occasions de plaisanter et de rire, tellement on a de dégoût et de mépris pour les choses sérieuses. Vous pouvez juger de ce que les nobles disent de nous et de nos débats, par le propos que l'un d'eux tint dernièrement en pleine assemblée. « A la place de notre prince, se prit-il à dire, je réunirais tous nos théologiens évangéliques dans un même édifice : cela fait, je les inviterais à faire la paix ; et si, dans un temps donné, ils ne finissaient point par s'entendre, je mettrais le feu au quatre coins de la maison et les y ferais rôtir. » — Les prédicateurs d'Esslingen, en 1547, se plaignirent également de ce que les pasteurs et les savants étaient partout si maltraités qu'on les vilipendait en toute occasion, et ne leur accordait qu'à grand'peine un toit et une subsistance insuffisante, bien qu'on les fît travailler comme des bêtes de somme. Il se trouva, dans le Wurtemberg, un surintendant général du nom d'Erhard Schnepf, qui considérait ce mépris des fidèles pour leurs pasteurs comme une preuve incontestable de la vérité de l'Église luthérienne. « Les paysans méprisent leurs pasteurs, disait Schnepf, raisonnant en vrai logicien protestant : notre église porte donc sa croix, elle est donc crucifiée, elle est donc la véritable Église[2]. »

[1] Vito Theodoro. 1540. C. R. III. 1034. Aucupantur nonnulli apud vos rumusculos, ut nos in conviviis et in circulis possint ridere, καὶ κωμῳδεῖν, inter suos congerrones epicuræos. Est ita, ut Psalmus inquit : Multum profecto despectione superborum onerati sumus. — Et causam esse piam et necessariam Ecclesiæ constat. Contemnamus ergo cachinnos, calumnias, odia et sævitiam Epicuræorum et exitus Deo commendemus.

[2] Hummel epist. Hist eccl. semicenturia. Halæ. 1778. p. 19.— Pfaff's Gesch. der Reichstadt Esslingen. p. 235. — Schnurrer Erlaeuterungen d. Würtem-

On conçoit que, de la manière dont le clergé protestant était alors considéré et traité par leurs propres coreligionnaires, les pères de famille ne devaient guère être empressés à y faire incorporer leurs fils, et que Justus Menius ait pu dire, à l'époque même la plus florissante de la Réforme : « Il peut se vanter en toute vérité d'avoir voué (sacrifié) son fils au Seigneur, celui qui le place dans une école, afin de l'y faire préparer au sacerdoce, depuis que cette carrière n'offre plus, au lieu de considération et de bénéfices, aux individus qui la parcourent, que le mépris, la haine et les persécutions de ceux pour lesquels ils travaillent [1]. »

D'après Jean Sturm, qu'on comptait alors parmi les plus fermes soutiens de la Réforme, la condition des pasteurs et les dispositions du public à l'égard du sacerdoce et des études étaient absolument les mêmes à Strasbourg, dont il (Sturm) dirigeait le gymnase. « Si jamais le besoin d'hommes instruits, dit-il dans une lettre à Camérarius (1544), s'est fait sentir d'une manière pressante, c'est bien assurément à l'époque où nous sommes, et où le dédain pour les études est tel qu'on ne peut tarder de subir tous les inconvénients qui sont la suite du manque d'hommes capables. Tout ce qui se sent encore du goût pour les études, afflue vers les écoles de droit et de médecine; personne ne veut plus entendre parler de théologie ni d'instruction publique. Ce peuple imbécille a l'air de croire que le sacerdoce ne saurait être véritablement évangélique, si les pasteurs ne sont traités avec mépris et abandonnés à la plus affreuse détresse. Les instituteurs et les diacres ne peuvent, sans négliger leurs devoirs, se charger d'aucun autre travail plus productif : il en résulte que, pour faire subsister leurs nombreuses familles, ils sont réduits à contracter des dettes; qu'ils achèvent de se déconsidérer; et qu'ils passent leur existence au milieu des soucis, des privations et des inquiétudes de toutes espèces. Les jeunes gens aisés ne se soucient plus des études; les pauvres en sont

bergischen Kirchengeschichte. p. 406. Dicamus potius, nostram Ecclesiam ideo veram esse, quia subjecta sit cruci. Nam etsi rustici non audent persequi suos ministros, tamen ore suo id faciunt, contemnentes eos. Et mirum est, nos vocari ab eis Pfaffos, quos olim extulerunt.

[1] Menius von christl. Haushaltung. H. 3. b.

exclus, parce qu'en les y admettant on craindrait avoir quelque sacrifice à faire pour leur subsistance; et, cependant, l'on ne s'inquiète pas de savoir, si la science et même la religion ne sont point, par là, menacées d'une prochaine décadence! La ruine de la religion et de la science! que voulez-vous que cela leur fasse? Amasser du bien, en amasser le plus possible et n'avoir rien à donner à personne, voilà qui leur importe[1]. »

Les dissensions qui déchirèrent l'église protestante, surtout après la mort de Luther, eurent donc pour résultat de détourner une partie des jeunes gens de l'étude de la théologie, devenue de toutes la plus ingrate et la plus stérile, et de corrompre l'autre, en les convertissant en hommes de partis hargneux et querelleurs. Oui! c'était réellement une malheureuse époque, comme l'observe Jérôme Weller, que celle où la jeunesse avait incessamment sous les yeux des théologiens, des professeurs et des pasteurs aux prises les uns avec les autres, se chamaillant, se déchirant, se dévorant réciproquement, pour ainsi dire! et nous ne trouvons point étonnant que bien des jeunes sujets aient senti leur zèle se refroidir à la vue d'une anarchie pareille[2]. « Témoins de ces divisions, et frappés de l'incertitude qui en résultait pour les âmes, un grand nombre de jeunes candidats en théologie devinrent ou tout à fait indifférent pour la religion, ou tombèrent dans une sorte d'hébêtement intellectuel; tandis que d'autres, obéissant à ce besoin, si naturel à l'homme, de se placer sous une autorité spirituelle, adoptèrent aveuglément les opinions de leurs maîtres, et repoussèrent, comme de mauvaises pensées, toute manière de voir qui était en opposition avec elles[3]. On peut voir dans un discours prononcé, en 1577, par Jacques Andréa, à Wittemberg, l'influence que les dissensions religieuses exercèrent sur les étudiants de cette ville. « Ces malheureux débats, dit Andréa, ont agi d'une bien déplorable manière sur la jeunesse des écoles; car, tandis qu'elle vivait

[1] Sturmii et gymn. Argentor. Luctus ad Camerarium. E. 6. E. 7.

[2] V. Grosch. Vertheidigung d. evang. Kirche Wider die Arnold'sche Ketzerhist. p. 473.

[3] Krel christl. Bedenken, ob jegl. Christ. d. Rotten u. Sekten zu verdammen schuldig sei. J. a.

autrefois dans une union parfaite, la voilà divisée en plusieurs partis hostiles les uns aux autres, au grand détriment des études [1]. »

On vit même les recteurs et les professeurs d'universités dépeindre à leurs élèves, sous les couleurs les plus sombres, la situation de ce clergé, que poursuivait également le mépris public et le sentiment de l'inutilité de ses efforts. Jean Kittel, professeur de théologie à Rostock, se plaint, en 1561, de ce que « presque tout le monde, même les personnes les plus recommandables par leur caractère et leurs lumières, reprochait aux professeurs d'être des brandons de discorde, la cause de tous les maux, et les traitait avec hauteur et mépris, comme s'ils étaient la balayure et l'écume du monde [2]. » En 1562, ce sont de nouvelles plaintes. « Les pasteurs voient, disait-on, dans leurs églises, comme on dédaigne et foule aux pieds la parole, comme on se rit de la vérité, comme on fait peu de cas de ceux qui enseignent. Ils gémissent de voir qu'un tas de cerveaux brûlés, pour satisfaire leur amour-propre et leur légèreté, sont constamment occupés à fomenter la discorde et à provoquer de nouveaux scandales et de nouvelles difficultés; de sorte que la religion, qui devrait être pour tous un moyen de perfection et de sanctification, ne servait à la plupart qu'à masquer leurs vices et leurs mauvaises passions. Ils observent enfin que le mépris et la haine sont la seule récompense qu'on accorde, dans le monde, aux services de ceux qui consacrent leur existence à instruire la jeunesse; que les maîtres commencent, eux-mêmes, à se relâcher dans leur zèle, et qu'il n'est pas de carrière qui soit moins recherchée que celle de l'instruction publique [3]. »

De ces débats et de la rivalité qui, de bonne heure, s'était établie entre les différentes universités d'Allemagne, il advint qu'on vit souvent ces écoles se reprocher mutuellement de favoriser, de protéger, de propager la corruption et l'erreur [4]; de sorte que, pour peu que l'une d'elles se rendît suspecte

[1] Jac. Andreæ oratio de instauratione studii theol. Tubingæ 1577. B. 4. a.

[2] Scripta Rostochiens. Univers. Rostochii. 1567. f. 121. b.

[3] L. c. f. 175. a.

[4] V. Abgenoethigte Ehrenrettung wider die Beschuldigung des Pietismus. Frankfurt. 1707. p. 15.

d'hétérodoxie près du parti dominant, on voyait non-seulement les surintendants et les prédicateurs des villes et de la campagne, mais même les professeurs des écoles rivales, la poursuivre de leurs accusations et la signaler, de toutes les manières possibles, à l'animadversion publique. Il y eut des pasteurs qui poussèrent l'animosité contre les universités jusque là, qu'ils les représentaient publiquement dans leurs discours et même en chaire, comme des écoles de mensonge et d'immoralité, et prétendaient qu'un père de famille était moins coupable de faire entrer son fils dans une maison de prostitution que de le placer dans un de ces foyers de pestilence qu'on appelle Universités. L'université de Wittemberg était traitée, dans la Saxe même, « de cloaque empesté (*fetidam cloacam diaboli*), tellement dangereux pour la jeunesse, qu'une mère de famille ferait mieux de poignarder son fils que de l'y envoyer faire ses études[1]. » On peut juger de la concorde et de l'unité qui régnaient alors dans le protestantisme par ce simple fait, que ce Wittemberg, que tout à l'heure encore on vénérait comme le véritable berceau de la révélation chrétienne, était alors signalé aux peuples étonnés, par les pasteurs eux-mêmes, comme le foyer de toutes les hérésies et de toutes les impiétés du monde. Qu'on se figure, maintenant, l'impression qu'un pareil état de choses devait faire sur l'esprit de la jeunesse en général, et particulièrement sur celui des futurs prédicateurs.

Il arriva, plusieurs fois, qu'une simple discussion religieuse, engagée par tel ou tel professeur, soit avec ses collègues, soit hors de l'école avec les pasteurs, fit péricliter les études pendant des années entières, et mit l'établissement lui-même à deux doigts de sa ruine. C'est ce qui arriva à Francfort-sur-l'Oder. Abdias Prætorius et Muskulus s'y étant pris de querelle (1560) à propos de la *nouvelle obéissance et de la nécessité des bonnes œuvres*, question si simple en elle-même et dont le luthéranisme avait eu le talent de faire une pomme de discorde, l'université tout entière prit part au démêlé et présenta bientôt l'aspect d'un champ de bataille, plutôt que celui d'une école : les étudiants se divisèrent en muskulis-

[1] V. Cod. Germ. (Ms. Bibl. Mon.) 1327. f. 65. b.

tes et en prætoriens; ceux-ci affichèrent des placards injurieux contre Muskulus, à la porte du temple, au tableau de l'université et à la maison même de ce professeur; et Prætorius, fatigué de ce conflit, abandonna Francfort, emmenant avec lui, à Wittemberg, la plupart des jeunes gens qui avaient embrassé sa cause, ce qui diminua singulièrement l'importance de cette école, mais n'empêcha pas le petit nombre d'étudiants restants de se livrer, avec les bourgeois, à des rixes si violentes qu'on fut obligé d'employer le canon pour les remettre dans le devoir[1].

On voit ici que les réformateurs avaient sciemment provoqué, en Allemagne, l'établissement d'un ordre de choses qui devait avoir pour la nouvelle église les suites les plus désastreuses. L'Église catholique possédait, dans ses abbayes, dans ses couvents, dans ses fondations de toutes espèces, de nombreuses et fécondes écoles, qui lui fournissaient chaque année toute une phalange de jeunes lévites, bien qu'elles ne fussent point exemptes d'abus et de corruption, et bien qu'elles fussent loin de se tenir au niveau des nouvelles exigences de l'époque. Or ces précieuses pépinières du sacerdoce, le protestantisme, qui ne savait que détruire, et qui en détruisant croyait réformer, le protestantisme s'en était volontairement privé, en les ruinant partout où il avait réussi d'établir son empire; de sorte qu'il ne lui resta, pour fournir des pasteurs à son église, que les facultés de théologie avec quelques autres écoles supérieures, auxquelles était attaché un professeur de science sacrée. L'éducation cléricale, la préparation au sacerdoce, se trouva donc réduite à la simple obligation d'assister à quelques leçons de théologie, sans que rien, aucun enseignement, aucune espèce d'épreuve, n'eût pour objet de contre-balancer le mauvais effet de la vie d'étudiant

[1] Epiefer Gesch. der Marienkirche iu Frankfurt. p. 186, etc. Leutingeri Opp. p. 502. In Academia Francfordiana, etsi dissipatio permagna, dissensionem istam inter Abdiam Prætorium et Andream Musculum secuta, solitudinem fœdam loco cultissimo atque sacratissimo, Musarum omniumque scientiarum delubro, contraxerat nec vetera ornamenta retinebat, crebri orti tumultus dissidium inter cives quoque et cœtus studia recta æmulantis reliquias auxerunt, ita ut cives subvectis tormentis ex æde divi Nicolai, quod olim sacris dicatum consensu Electoris in senatus usum concesserat, lymphatis similes ad arma discurrerent.

libre et l'influence démoralisante des doctrines de l'imputabilité et de l'inutilité des œuvres, qui avaient naturellement aussi une très-large part dans l'enseignement universitaire. Il nous reste à examiner la situation nouvelle où se trouvèrent les hautes écoles sous l'empire de cet état de choses.

Dans l'intervalle de 1540 à 1559, Sarcerius se plaignait fréquemment de l'état de décadence des Universités protestantes, ainsi que de l'indiscipline et de l'abrutissement de la jeunesse des écoles.

« Autre chose est enseigner, et autre chose faire un cours, débiter une leçon en public : nos universités, par exemple, fourmillent de gens qui savent pérorer à souhait dans une chaire académique ; mais de ceux qui s'entendent véritablement à instruire, à diriger la jeunesse, où en trouve-t-on, combien en est-il? On s'étonne de voir le petit nombre d'étudiants qui fréquentent encore nos hautes écoles; on ne sait comment se l'expliquer ni à qui en donner la faute. La cause cependant n'en est pas difficile à trouver : qu'y a-t-il, en effet, d'étonnant que des hommes inhabiles soient réduits à parler sans auditeurs, et fassent ainsi péricliter les établissements qui ont le malheur de les avoir pour professeurs? Ce sont les bons professeurs qui font les florissantes écoles : ayez des instituteurs zélés et capables, et bientôt vous ne manquerez point d'élèves. »

» Les hommes capables et dévoués ne manquaient pas, autrefois, dans les universités d'Allemagne; aussi prospéraient-elles alors, parce qu'elles étaient véritablement des maisons d'éducation, et non, comme aujourd'hui, des écoles de mauvaises mœurs et des foyers de dissolution, où notre jeunesse vient achever de se perdre [1]. — Telle est, maintenant, la moralité que l'incurie des régents a fait prévaloir dans nos académies, que le mot Université s'accompagne involontairement de l'idée de la corruption, de la licence, et que nos jeunes gens s'imagineraient ne pas être véritablement des universitaires, s'ils ne se faisaient remarquer par leurs désordres et le scandale de leur conduite. — Cet état de choses est, je le répète, le résultat de la négligence des parents et des professeurs [2]. »

Ce tableau de l'état des universités protestantes tracé par le surintendant d'Eisleben, que sa position avait mis en état d'étudier à fond les hautes écoles de Rostock et de Leipzig,

[1] Sacerius Mittel u. Wege die rechte u. wahre Religion zu befoerdern und zu erhalten. 1554. f. 12. b.
[2] L. c. f. 18. b.

se trouve pleinement justifié par un ami de Mélanchthon, de Cruciger, de Bucer et de Sturm, par le théologien suisse Rodolphe Walther, qui, dans un voyage fait en Allemagne, avait particulièrement fixé son attention sur les écoles publiques[1]. « A part l'apathie vaniteuse des professeurs, écrivait-il, en 1568, à Blauer, et une effrayante corruption des mœurs, je n'ai rien vu, dans les universités d'Allemagne, qui fût digne de remarque[2]. » Quelques années après, le même Walther mande à Ulmer « qu'une sorte de fatalité semblait peser sur les églises et les écoles, attendu qu'on ne rencontrait plus, nulle part, la moindre trace de ce zèle que tous, grands et petits, avaient partout déployé, dans les premiers temps de la propagation de l'Évangile en Suisse et en Allemagne[3]. » Nous trouvons encore, dans un discours de Gaspard Hofmann, professeur de médecine et de philosophie à Francfort, un assez curieux tableau de la démoralisation générale et du triste état des hautes écoles dans l'Allemagne protestante. « Il n'est pas une personne bien pensante, dit Hofmann, qui ne déplore, comme nous, que les académies elles-mêmes se laissent entraîner à la corruption générale, et qui ne reconnaissent avec nous que ces écoles sont, sous le rapport de la dignité, des mœurs et de la force des études, bien différentes de ce qu'elles étaient naguères. Les villes, autrefois, étaient fières de posséder une bonne académie et d'autres écoles florissantes; aussi, pour se procurer cet avantage, ne croyaient-elles pouvoir s'imposer assez de sacrifices. Aujourd'hui, c'est le contraire; on dirait que ces populations imbéciles sont plus occupées à ruiner qu'à favoriser les études. Les Grands avaient autrefois un si grand amour pour les lettres et les sciences, que non contents d'avoir fondé des académies, de les avoir dotées, enrichies de beaux revenus, de droits et de franchises de toutes sortes,

[1] Bibliotheca Bremensis. VIII. 667.

[2] Cod. Manh. 357. Coll. Camer VII. (Ms. Bibl. Monach.) n. 175. Scholarum Germaniæ ea nunc est conditio, ut præter professorum fastuosam negligentiam ac effrenem morum licentiam nihil in illis sit observatu dignum.

[3] Cod. Polling. (Ms. Bibl. Monach.) 170. b. f. 36. a. Video, nos non adeo multos habere, de quorum eruditione et studiis nobis multa possimus polliceri, cum fatalis quædam calamitas passim scholas et ecclesias premat, exstincto fere zelo illo, quo olim omnis loci et ordinis homines fruebantur, quando Deo placuit, Evangelii sui lucernam in Germania et Helvetia nostra accendere. Sed debemus hoc nostræ ingratitudini, quæ utinam non pœnas graviores mereatur.

ils étaient encore constamment attentifs à leur procurer les professeurs qui jouissaient de la plus grande réputation de talent et de savoir. Ces grandes, ces nobles dispositions se sont, hélas! bien modifiées chez les personnes riches et puissantes de notre époque : bien loin d'accorder protection et faveur aux hommes qui se distinguent par leurs connaissances, il n'est, au contraire, rien qu'aujourd'hui l'on méprise davantage que la science et ceux qui la cultivent. — Y a-t-il lieu de s'étonner que les savants se montrent si apathiques et si découragés, alors que les études sont sans considération, que le talent n'obtient plus, comme autrefois, les encouragements qui lui sont nécessaires, et que les hommes du plus grand mérite ne parviennent qu'à grand'peine à se procurer de quoi vivre? Ils ne travaillent plus avec le même zèle, c'est vrai : c'est qu'on les a réduits à n'être plus que des manœuvres, des ouvriers à tâche, qui croiraient se rendre dupes, s'ils donnaient plus que le temps strictement obligé à des occupations devenues pour eux si stériles. » — « Il faut dire aussi, ajoute Hoffmann, qu'anciennement les hommes d'étude vivaient entre eux dans une union parfaite, de sorte que rien ne semblait plus édifiant que le spectacle d'une assemblée de savants, d'hommes de lettres et de philosophes. Il n'en est plus ainsi malheureusement aujourd'hui : à cette touchante concorde, à ces égards réciproques, à cette dignité de la vie, ont succédé, de nos jours, l'esprit de parti, la discorde, les querelles, l'inimitié, l'injure, ce qui a fait dire avec raison que personne n'était moins humain que les hommes qu'on appelle du beau nom d'humanistes. Que s'ils se sont en outre affiliés à quelqu'une des nouvelles sectes, oh! alors c'est bien pis encore! On a ses nouvelles convictions à défendre et celles de ses collègues à battre en brèche : Dieu sait si l'on y va de main morte; on dirait qu'il s'agit du salut de l'empire. Au milieu de ces luttes acharnées où les combattants se haïssent, se déchirent, se prodiguent mutuellement toutes les espèces d'injures, comment la science, comment les études, comment les écoles savantes pourraient-elles être florissantes[1] ? »

Il y eut aussi quelques pasteurs qui dirigèrent plus parti-

[1] Caspar Hofman de Barbarie imminente. Francof. ad O. 1578, B. 4. b. C. 5. b.

culièrement leurs plaintes et leurs accusations contre l'indiscipline des étudiants appartenant aux facultés de théologie, et qui se montrèrent singulièrement alarmés sur l'avenir d'une église que devaient un jour administrer des hommes formés sous de si tristes auspices et à si mauvaise école. Ainsi fit, par exemple, Mathésius, le commensal de Luther. « Tandis que les jeunes ouvriers et tous les enfants du peuple se montrent dociles, amis de l'ordre, et mènent une vie paisible et rangée, des étudiants en théologie, des aspirants au sacerdoce vivent dans la dissipation et le désordre, et se conduisent en tout comme des soudards. Et c'est là, c'est parmi cette jeunesse débauchée qu'il nous faudra choisir des éducateurs pour nos enfants, et des ministres, grand Dieu, pour prêcher ton saint évangile! O voilà, voilà vraiment ce que je ne puis me mettre dans la tête[1]. »

Un diplomate d'alors, Melchior d'Osse, observait, en 1556, que la situation où se trouvaient les universités rendait indispensable la création d'établissements spéciaux pour l'éducation des jeunes gens destinés aux fonctions de pasteurs; mais qu'il y avait peu d'espoir qu'avec leur manière de considérer les choses, les protestants se décidassent à remplacer, par des établissements nouveaux de ce genre, ceux, fondés par l'ancienne Église, qu'on avait détruits dans les premiers temps de la Réforme.

« L'éducation des jeunes gens, principalement de ceux qui se vouent à la théologie, se ferait sans doute beaucoup mieux dans des colléges ou des espèces de séminaires que dans des établissements libres comme sont les universités; malheureusement on a laissé périr ceux qu'avait fondés l'ancienne Église, et ceux qui les ont remplacés sont loin d'être organisés comme ils devraient l'être. Il serait d'ailleurs bien difficile d'en rétablir l'usage, au milieu des dispositions actuelles et pour une jeunesse à ce point habituée à tous les désordres de l'indiscipline. Cependant que risquerait-on à tenter un essai? Il n'est peut-être pas entièrement impossible de le faire, au moins pour les étudiants en théologie[2]. »

Il y eut aussi quelques hommes, tels que le vieux Jérôme Weller, autre habitué de la maison de Luther, qui, tout en

[1] Mathesius Historia Christi. II. f. 112. a.
[2] Melchior v. Osse's Testament, édit. de Thomasius, p. 276.

reconnaissant le mal, ne surent point y proposer de remède, et se bornèrent à déplorer l'insouciance égoïste qu'on montrait en général, et que montraient même les pasteurs, quand il n'était question que de la religion et de l'intérêt public.

« Il n'est, aujourd'hui, que fort peu de personnes, même dans notre clergé, qui daignent prendre intérêt à ce qui concerne nos jeunes candidats en théologie, et faire en sorte que nos neveux ne soient point privés de pasteurs pieux, ni notre église de docteurs habiles. Les uns ne s'occupent qu'à amasser du bien ; les autres, vrais épicuriens, tiennent trop à leurs aises ou sont trop exclusivement absorbés par le soin de leurs plaisirs. Et ces reproches, ce n'est pas seulement au peuple et aux magistrats, c'est même aux ecclésiastiques que je les adresse : or saint Paul nous apprend que c'est ainsi qu'on se conduira dans le monde, à l'approche du dernier jour[1]. »

Portons à présent notre attention sur la situation de chacune des universités protestantes prises en particulier, et commençons par celle de Wittemberg. Nous avons déjà fait connaître, plus haut, le jugement qui fut porté par Luther lui-même sur la démoralisation de cette école. — Dix ans après la mort de Luther, Gaspard Schwenkfeld, à son tour, fit entendre les paroles suivantes, dont la vérité ne fut, du reste, démentie par personne : « On se plaint avec raison de ce que, dans l'église de Wittemberg, il règne un épouvantable désordre ; l'indiscipline et l'impiété y ont, en effet, tellement pris le dessus parmi le peuple abruti, et particulièrement parmi les étudiants attachés à Philippe, que le docteur Major lui-même n'a pas craint de dire, en chaire, que l'université de Wittemberg, qui, au loin, passe pour être habitée par des anges, l'est réellement par des réprouvés, et que Mélanchthon n'aura pas grand mérite aux yeux de Dieu pour avoir confié son église à de pareils apôtres[2]. » Le prédicateur Waldner, de Ratisbonne, disait également, en 1564, en parlant des mêmes étu-

[1] Hummel epp. historico-ecclesiasticarum semicent. I. p. 68. Pauci enim sunt his extremis temporibus, etiam in nostro ordine, qui studiosorum S. Theologiæ cura afficiantur ex animo, et operam dent, ut posteritas pios et doctos pastores et doctores Ecclesiæ habeat. Video, alios servire gloriæ, alios rei familiari, alios ignavo otio et voluptatibus deditos esse et prorsus ἐπικουρίζειν, atque ista non modo in politia et œconomico, sed etiam in ecclesiastico ordine cumulari peccata. — Sed ejusmodi fere tempora in senecta mundi prædixit Paulus apostolus.

[2] Schwenkfeld's andere Verantwortung auf Melanchthon's Beschuld. A. 3. a.

diants de Wittemberg : « Une chose sur laquelle on est parfaitement d'accord dans tout le pays, c'est que, dans cette école, on ne se distingue que par la frivolité, l'impiété, le blasphème, le jeu, l'ivrognerie, la paillardise, et par d'autres habitudes crapuleuses[1]. » Un jeune homme de Breslau, qui faisait, lui aussi, ses études à l'université de Wittemberg, écrivait, en 1557 : « La conduite de mes condisciples est si propre à contrister toute âme chrétienne, que j'ai vu souvent Mélanchthon, tandis qu'il faisait son cours, fondre en larmes en nous assurant que la corruption de la jeunesse était une marque certaine de l'approche du dernier jour[2]. » Le recteur de la même université avouait, en 1562, dans un discours académique, que la licence et la démoralisation faisaient tellement de progrès parmi la jeunesse des écoles, qu'on était menacé de retomber dans la barbarie, sinon dans l'état sauvage[3]. Dans le programme des études, publié, deux ans après, sous le nom du comte Jean-Georges de Solms, se trouvait entre autres le passage suivant : « Nous n'ignorons pas ce qui se passe dans les hautes écoles; nous savons quelle est la conduite que tiennent les étudiants qui en suivent les cours, conduite telle qu'elle provoque les plaintes de toutes les personnes honnêtes; et toutefois nous nous abstiendrons d'augmenter notre honte en dévoilant toutes les turpitudes qui sont venues à notre connaissance. Nous nous bornerons à dire que l'ivrognerie nous semble être la principale cause de l'insubordination dont on se rend coupable et du désordre qui en est la conséquence[4]. » En 1566, les professeurs voulant, disaient-ils, ne rien négliger pour mettre un frein à l'indiscipline, menacèrent les étudiants de faire signaler, dans le programme, tous ceux dont la conduite aurait été jugée répréhensible en quelque chose[5]. »

[1] Waldner Verzeichniss der Beschwerlichen Punkte. B. b.

[2] Loesckke d. religioese Bildung d. Iugend im 16. Jahrh. p. 184.

[3] Scripta publ. Witeberg. v. L. 3. a. Tulimus hactenus non sine gravi scandalo publico et privato dolore nostro ingenti incommoda quædam ex disciplinæ laxatione nata, quæ augescunt in dies atque ingravescunt, adeo, ut ruinam et interitum moribus honestis ac rectis studiis, confusionem perpetuam bene ordinatis rebus minitari, et barbariem Cyclopicam pro humanitate invehere videantur.

[4] Script. publ. Witeberg. vi. Z. 7. b.

[5] Grohmann, Annalen der Universitaet Wittemberg. I, 206, 7.

Nous trouvons aussi, dans un écrit d'Arnold Buren, des renseignements précieux sur l'état moral de l'université de Rostock. Ce Buren était lui-même professeur en cette école, et faisait également d'inutiles efforts pour y rétablir le bon ordre. Il compare[1] d'abord, ainsi, ce qui s'était fait sous l'ancienne église avec ce qui se pratiquait depuis l'établissement de la Réforme : « Tous les hommes bien pensants, dit-il, sont d'accord pour se plaindre, et les faits malheureusement ne prouvent que trop combien leur sollicitude est légitime, de ce que les mœurs se perdent chaque jour davantage, de ce qu'il ne se passe pas, pour ainsi dire, une semaine, sans qu'on ne voie se développer de nouveaux vices, et de ce qu'à l'ancienne gravité, à l'ancienne dignité de la vie, et à cette louable retenue qui faisait naguère le plus bel ornement de la jeunesse, ont partout succédé la frivolité, la légèreté, la licence, et, plus que cela, la corruption, la dépravation, le désordre et des débordements tels qu'on ne saurait plus rien trouver, nulle part, qui soit exempt de corruption ou de souillures. » Buren étant mort en 1578, Nathan Chytræus fit son oraison funèbre, et lui donna de grands éloges pour le courage dont il avait fait preuve en s'efforçant de réprimer l'inconduite des étudiants et de rétablir la discipline dans l'université de Rostock, en dépit des criailleries de ceux qui l'accusaient de convertir leur académie en une maison de force. Chytræus dit avoir lui-même souvent recherché quelle pouvait être la cause première de cette effroyable dissolution de la jeunesse, et avoir remarqué que le défaut d'éducation domestique y entrait certainement pour quelque chose. « Je me suis aussi quelquefois, je l'avoue, ajoute-t-il, arrêté à la pensée de ceux

[1] Burenius causæ, cur scholæ philosophicæ præfecti in Acad. Rostoch in disciplina resarcienda elaborarint, etc. Witebergæ. 1556. B. 2. a. In hac extrema mondi senecta vere languida omnia ruinam non obscure denuntiant, multæ malæ artes et varia morum vitia et communis vitæ corruptelæ in dies magis ac magis exoriuntur, ut et boni viri omnes uno ore conqueruntur, et mores hominum omnis generis multo clarius, quam publice expedit, testantur. Nam si placet circumspicere, et vitam et mores præsentes intueri, quis ætatis gradus non valde mutatus est et superioris sæculi multum dissimilis? Quis ordo et status hominum de curriculo majorum et veterum institotis non longe deflexit et procul aberravit? Ubi senilis illa gravitas et virtus, quam in majorum nostrorum dictis et factis conspicimus? Ubi firmioris et virilis ætatis fides et constantia, quam superius sæculum in viris sui temporis admiratur et prædicat?

qui rapportent ce triste état de choses aux décrets de la Providence elle-même ; mais c'est évidemment une impiété qu'une supposition pareille, ainsi que le montre d'ailleurs suffisamment la prospérité de quelques autres écoles, où toutes les bonnes pratiques qui assurent l'ordre et la discipline n'ont pas cessé d'être en vigueur. Car, pour ne point parler des établissements dont la situation prospère est à la connaissance de tout le monde, comment les collèges des jésuites, comme on les appelle, pourraient-ils, malgré la distance qui les sépare les uns des autres, se distinguer ainsi par le bon ordre, la discipline et le zèle de chacun à remplir ses devoirs, si le mauvais état de nos universités était réellement un effet de la volonté divine? Or pourquoi ne pourrions-nous pas, nous qui agissons à la vive lumière de l'Évangile, faire ce que font les jésuites, qui vivent encore dans les ténèbres? Nous ne pouvons nier, poursuit Chytræus, que ce ne soit à nous-mêmes qu'il faut s'en prendre de tous les maux qui nous affligent : l'intervention trop souvent indiscrète de l'autorité protectrice des écoles, les mutations trop fréquemment répétées dans le personnel des chefs, enfin l'insouciance, le manque de zèle et le servilisme des professeurs, c'en sont là les principales causes. Qu'on veuille bien se donner la peine de comparer ce qu'on fait soi-même avec le zèle, avec l'ardeur du bien dont étaient animés nos anciens prédécesseurs. Qui pourrait lire sans admiration les statuts où respire encore leur sagesse ? Quelle prudence, quelle antique et noble droiture, quelle abnégation, quel dévouement à la chose publique ! Ils ne s'imaginaient pas, ces hommes excellents, comme on fait aujourd'hui, que le devoir des professeurs ne consistait qu'à réglementer leurs élèves : ce dont ils s'occupaient avant tout, c'était de se soumettre eux-mêmes à une loi, à une règle inflexible et sévère, et c'est alors seulement qu'ils travaillaient à discipliner la jeunesse. Pour nous, au contraire, qui sommes bien autrement habiles, nous commençons par nous débarrasser nous-mêmes, autant qu'il est possible, du joug des convenances et de la règle, et c'est après nous être ainsi mis à l'aise que nous songeons à imposer ce joug à nos élèves. Faut-il s'étonner ensuite que la majeure partie de la jeunesse ne se fasse remarquer que par sa licence,

son abrutissement, son impiété, son audace et son dévergondage, qu'elle soit devenue complétement sourde aux avertissements du devoir, qu'elle n'ait plus aucun respect pour l'autorité, et qu'elle repousse avec dédain tout ce qui tend à mettre obstacle à la libre satisfaction de ses coupables désirs[1]? »

Nous possédons une lettre, adressée, en 1581, par le duc Ulrich de Meklembourg au même Chytræus, en réponse à un rapport favorable qu'il venait d'en recevoir sur les études et la conduite de quelques étudiants, une lettre qui nous montre quelle faible opinion ce prince avait de sa haute école. « Je vois avec plaisir, y dit-il, que tous les élèves de notre université ne sont pas également livrés à la dissipation et à l'indiscipline, et que ce n'est pas tout-à-fait pour rien que nous faisons les frais de cette école[2]. »

Il a déjà été question, plus haut, de l'université de Francfort-sur-l'Oder. Au dire de Muskulus, « les étudiants s'y montraient à ce point indisciplinés que les professeurs et les habitants redoutaient également leur violence, et se seraient crus plus en sûreté dans les dangereuses forêts de la Bohême[3]. »

Dans l'université de Iéna, qui cependant devait être un type d'université protestante, régnait aussi le même désordre. Les étudiants y étaient divisés en factions; « et, au lieu d'être initiés à la science divine et habitués à des mœurs sages et chrétiennes, ils y passaient leur temps à de vains controverses et prenaient ainsi ces habitudes querelleuses qui, plus tard, ne les rendaient propres qu'à tonner en chaire contre leurs adversaires[4]. »

Pour ce qui est de l'état moral de l'université de Tubingue, qui comptait aussi, depuis 1535, parmi les écoles protestantes, le duc Christophe de Wurtemberg s'est lui-même chargé de nous le faire connaître, en nous transmettant le résultat de son observation personnelle (1565):

« Il est indispensable, pour mettre un frein à l'inconduite des étudiants, de recommander au conseil académique, une rigidité plus grande dans l'observation du réglement disciplinaire. L'ha-

[1] Memoriæ Philosophorum, Oratorum, etc. ed Rollius I, p. 106, 115, 140.
[2] Krey, Beitraege zur Meklenburgischen Kirchenhist. I. 314.
[3] Spieker, Beschreibung der Marienkirche zu Frankfurt a/o p. 471.
[4] Salig, H. d. A. C. III. 631, d'après les manuscrits de Wolfenbuttle.

bitude de jurer et de proférer les plus révoltants blasphèmes est tellement répandue parmi cette jeunesse, qu'on y semble se faire une gloire d'exceller en ce genre. Il en est de même pour l'ivrognerie et la paillardise, et ce n'est pas tout : la nuit, au lieu de se tenir tranquillement chez soi, comme il convient à une jeunesse studieuse, on parcourt les rues de la ville, par bandes, armé de fourches, de bâtons et de je ne sais quels autres instruments, comme des voleurs, chantant, criant, hurlant, attaquant les passants, et insultant les femmes par d'obscènes propos et par des actes plus répréhensibles encore. Et tout cela nous l'avons vu et entendu nous-mêmes, au mois d'août dernier ; et tout cela se passe sans que le conseil fasse rien pour connaître et punir les coupables. Or, si l'on ne craint pas de se conduire ainsi sous les yeux même du prince, que ne doit-on pas faire pendant notre absence ? [1]»

Plus tard, en 1577, cette même dissolution était encore tellement révoltante, que le sous-bailli de la ville crut devoir porter plainte au conseil académique, et ne trouva pas trop fortes les expressions de Sodome et de Gomorrhe, dont il se servit pour caractériser les excès dont la morale avait à se plaindre. Pour mettre un terme au scandale, on chargea, en 1583, le même magistrat de soumettre les élèves à de fréquentes visites domiciliaires et de se saisir de la personne de ceux, quels qu'ils fussent, qu'on aurait surpris en flagrant délit de libertinage. En 1589, on fit savoir au Conseil que les habitants de Nuremberg confieraient volontiers leurs fils à l'université de Tubingue, s'ils ne craignaient tant de les y voir se corrompre [2].

Le duc Jules de Brunswick avait fondé, en 1574, pour les duchés de Brunswick, de Lunebourg et les contrées circonvoisines, l'université d'Helmstadt ; et cette université, comme en général toutes les autres écoles protestantes, fut, dans le principe, avant tout, religieuse et théologique, c'est-à-dire qu'elle avait pour principal objet de préparer des pasteurs et des défenseurs pour la nouvelle église. Ce qui avait surtout décidé le duc Jules à créer cette école, c'était l'observation qu'il avait faite « que les jeunes étudiants rentraient,

[1] Pfister, Herzog Christoph. II, 149, 150.

[2] Mohl, geschichtl. Nachweisungen über die Sitten d. Tübingen Studenten waehrend d. 16. Jahrh. Tübingen, 1832. p. 21, 28.

en général, dans leurs familles, plus remarquables par leur penchant pour les vaines disputes de la controverse, que par la solidité de leurs connaissances et leur amour pour les études sérieuses[1]. » — Peu d'années, cependant, s'étaient écoulées depuis l'inauguration de cet établissement, et déjà le désordre et l'inconduite des élèves y avaient atteint leurs dernières limites, jusque là qu'il s'y commit des assassinats, qu'on fut obligé de retirer aux étudiants âgés de moins de vingt ans la permission de porter des armes, et que le docteur Daniel Hoffmann, pour se garantir de la haine de cette jeunesse, fut dans le cas de se placer sous la protection du Conseil. En 1602, la situation de cette université fut plus déplorable encore. On fit savoir au consistoire « que les professeurs avaient suspendu leurs cours, que l'intérieur de l'université avait plutôt l'air d'une caserne que d'une école, et que le désordre, en général, y était tel que plusieurs jeunes gens de Wittemberg hésitaient à y venir faire leurs études[2]. »

Nous avons déjà rapporté ce que Walther a fait connaître de la situation où se trouvait l'école de Marbourg : or nous trouvons, dans une lettre de l'électeur Guillaume de Hesse au duc de Holstein, que, plus tard, cette situation n'était en rien devenue meilleure. « Je ne puis, dit l'électeur, vous conseiller d'envoyer votre fils à Marbourg, car la cour et l'université font que les mœurs sont loin d'y être exemplaires[3]. »

Si l'université de Marbourg, comme nous avons vu, eut primitivement pour destination de devenir une pépinière de pasteurs, un centre de propagation pour l'Église protestante, il en fut surtout ainsi de celle de Kœnigsberg, qu'avait fondée, en 1544, le duc Albrecht de Prusse. On s'était proposé de faire de cette école une sorte d'annexe ou de succursale de celle de Wittemberg; aussi avait-on pris cette dernière pour modèle, y avait-on choisi la plupart des professeurs et même un surveillant, une sorte de patron, dans la personne de Mélanchthon, qui avait bien voulu consentir à s'en occuper, bien que n'habitant pas la Prusse. Ce furent les réformateurs

[1] Chrysandri dypticha profess. theol. acad. Julian. p. 57.
[2] Schlegel, Reformationsgeschichte. II. 305, 366.
[3] Rommel, Geschichte von Hessen. V. 220.

Jean Brismann et Jean Poliander qui décidèrent le duc à créer cette haute école; Sabinus, gendre de Mélanchthon en fut nommé recteur inamovible : on semblait avoir pris toutes les mesures pour que l'université de Kœnigsberg devint l'émule de celle de Wittemberg, et un organe fidèle de la foi luthérienne.

On vit, dès les premiers temps, la mésintelligence se mettre entre deux des principaux professeurs du gymnase préparatoire, entre Isinder et Abraham Culvensis, Isinder accuser Gnapheus, un des plus distingués réformateurs du pays, d'être un visionnaire, un sacramentaire, et le faire persécuter comme tel. « La cupidité, l'amour-propre et la jalousie travaillaient à l'envi à diviser les professeurs; bientôt il s'éleva, de toutes parts, un concert de plaintes contre le manque de discipline; et la nouvelle école ne tarda pas d'être en fort mauvaise réputation dans toute la ville. » Le duc Albrecht écrivait alors à Mélanchthon : « Ce qui me préoccupe le plus vivement, dans la situation de l'université de Kœnigsberg, c'est la désunion, de jour en jour plus marquée, que je vois régner parmi les professeurs, et qui ne peut manquer de causer la déconsidération et finalement la ruine entière de cette école[1]. » A peine l'université de Kœnigsberg étaitelle organisée, que la signature exigée des fonctionnaires, devenus, en quelque sorte, les hommes-liges de la doctrine luthérienne, vint jeter la discorde parmi les professeurs, et, par suite, occasionner l'indiscipline et la dissolution des élèves. Le prince avait observé, dans l'ordonnance de 1544 qui fixait l'érection de la nouvelle université, « que la conduite des étudiants, dans la plupart des universités existantes, n'était pas seulement indigne de jeunes gens voués à la culture des lettres chrétiennes, qu'elle ferait même honte aux personnes les plus vulgaires; » et il avait ajouté « qu'à Kœnigsberg, il espérait que l'académie serait aussi bien le séjour des vertus et de la piété que le sanctuaire de la science. » Mais deux ans à peine s'étaient écoulés, depuis ce moment, et déjà les autorités se plaignaient de ne pouvoir comprendre « comment il se faisait que les étudiants se montras-

[1] Voigt Correspondenz Albrechts. v. Preussen. p. 26.

sent à ce point dissipés et ennemis de toute règle et de toute discipline. » Le recteur Sabinus, en 1547, avoue que la conduite d'un grand nombre d'entre eux lui donnait de sérieuses préoccupations. Isinder aussi se plaint de la pétulance, de la sauvage brutalité de la jeunesse, et de la coupable indulgence des parents pour l'inconduite de leurs fils. Il ne se passait pas de jours qui ne fût marqué par quelques luttes sanglantes des écoliers avec les ouvriers et les marchands, à ce point, qu'il fut un instant question de transférer l'université à Wehlau. Sabinus, en 1553, fut chargé de réunir les professeurs pour leur reprocher, au nom du prince, l'inobservation du réglement et la décadence de la discipline. Le scandale que causaient les libelles et d'autres écrits diffamatoires répandus par les étudiants contre ceux de leurs professeurs qui n'avaient pas le bonheur de leur plaire, devint finalement si grand, que le duc se vit lui-même forcé d'intervenir. Les trois professeurs Pontanus, Mittag et Steinich furent destitués peu après leur installation, et, parce qu'ils avaient excité leurs élèves à la révolte, menacés de bannissement.

Le professeur de théologie Gnapheus, dont nous avons déjà parlé, fut, dès 1544, soupçonné de partager l'erreur des sacramentaires, et ne parvint à se maintenir que grâce au serment qu'il consentit à prêter et au soin qu'il eut de prendre fréquemment part à la cène. Rapagelan, pour avoir pris le parti de Gnapheus, devint lui-même suspect et, sans la protection du duc, eût été mis en jugement. Gnapheus subit tranquillement la violence faite à sa conscience, jusqu'à ce qu'en 1547, quelques-unes de ses propositions, suspectes d'anabaptisme, vinrent lui attirer de nouvelles persécutions. Une commission, présidée par Brismann, le frappa d'excommunication; l'arrêt rendu fut affiché aux portes du temple; et défense fut faite à tous les membres de l'université d'entretenir des relations avec leur ancien collègue, sous peine de destitution et d'exil. « L'inquisition des luthériens de Kœnigsberg, s'écria Gnapheus en sortant de cette ville, a été pour moi plus dure, plus rigoureuse que celle des papistes de Louvain et de Delft. » A cette affaire succéda la querelle d'Osiander : les trois premiers adversaires de ce réformateur ne tardèrent point, Lauter-

wald et Stosser, à être destitués, et Bretschneider à être, en outre, banni à perpétuité. Bientôt après, on congédia pareillement le professeur Wissling, ainsi que son successeur Stancarus, ce dernier, sur sa propre demande, et « à cause de ses manières pédantesques et de ses intrigues. » Le conseil essaya de résister au prince, et fut, pour cela, réprimandé par lui, accusé de rébellion et menacé de destitution. Isinder fut atteint d'aliénation mentale, tandis que Hœppe, Venetus, Wagner et les instituteurs du pædagogion étaient à leur tour congédiés. Sabinus, en 1553, fut de nouveau nommé recteur, à la demande expresse du prince, « pour remédier, était-il dit, à l'état de désorganisation où se trouvait alors l'université; » mais, s'étant, peu après, mis à dos Aurifaber, médecin particulier du duc, à l'occasion du débat soulevé par Osiander, il vit sa position si compromise qu'il crut devoir prévenir sa destitution par une démission volontaire (1554). En somme, la faculté des lettres était presque entièrement désorganisée, et, dans celle de théologie, tous les professeurs avaient été renvoyés, ou s'étaient d'eux-mêmes retirés : tels étaient les résultats que le duc Albrecht de Prusse avait obtenus de la fondation de son université de Kœnigsberg. « Tout ce que j'ai retiré, dit ce prince, de mes sacrifices et de ma sollicitude pour les études, ce sont les ennuis que m'ont donnés les querelles des professeurs. En vérité le gouvernement de mon duché ne me coûte pas la moitié de la peine et des soucis que m'a causés cette seule école [1]. »

Telle était la situation des établissements auxquels, dans la nouvelle Église, se trouvaient confiées, avec l'éducation des jeunes ecclésiastiques, la conservation et l'interprétation de la doctrine. On peut juger de l'impression que tout cela dut faire alors sur les hommes véritablement éclairés, par ce qu'en ont dit quelques auteurs éminents de l'époque, entre autres, trois hommes qui avaient eux-mêmes pris une part très-active à la Réforme, et dont l'un, lui-même universitaire, comptait par-

[1] Toeppen die Grüudung der Universitæt Kœnigsberg und das Leben des Sabinus. 1844. p. 28, 92, 93, 94, 137, 213, 139, 230. — Arnold, Historie der Kœnigsbergischen Universitæt. I. 244. — Raumer, histor. Taschenbuch. Neue Folge. v. 583 et s. 704, 620. Hefter, Erinnerung an G. Sabinus in Illgens Zeitschr. für histor. Theol. J. 1844. II, 187, 190.

mi les humanistes les plus distingués de l'Allemagne, et dont un autre passait pour un des plus habiles professeurs du XVI[e] siècle.

« Par le fait, dit, en 1539, le jurisconsulte Léopold Dick, de l'éloignement que nos jeunes gens montrent pour l'étude des lettres, c'est-à-dire, pour les plus douces occupations de l'homme, nous voyons aujourd'hui se perdre, sous nos yeux et sans avoir porté de fruits, les plus nobles facultés et les dispositions les plus heureuses. Aveuglés qu'ils sont par le vif éclat du nouvel Évangile, ils tournent le dos à la science et vont prendre place dans la sale échoppe d'un cordonnier, d'un barbier ou de quelque autre homme de profession vile. Je ne sais quel est le cafard dont l'enseignement bestial nous a de la sorte abruti notre malheureuse jeunesse. — Puissent-ils être livrés à Satan, les misérables qui nous ont tellement corrompus et infectés de leur venin que le père ne saurait plus aujourd'hui se fier à son fils, la mère à sa fille, le riche au pauvre; que tout ici-bas est dans le désordre, dans l'anarchie; et que tous les esprits infernaux semblent s'être donné le mot pour bouleverser la terre[1]! »

Un des intimes amis de Mélanchthon et des plus zélés partisans de la Réforme, Joachim Camérarius, ne s'exprime pas avec moins d'amertume, dans une lettre à Luther, et sur la corruption des luthériens en général, et en particulier sur celle des écoles, qu'il trouvait dans une situation si désespérée, qu'il se demande s'il ne vaudrait pas mieux les voir périr tout-à-fait que de les conserver dans un état pareil.

« Telle est la dépravation[2], telle la corruption des mœurs, tel le

[1] Leopoldi Dickii de sacrosancta juris disciplina amplectenda oratio. Francof. 1539. D. b. Videmus jam propriis oculis tam florida, tam amœna, tam succi plena vivacissima juvenum ingenia tabescere, qui a litterario otio, quo nihil dulcius sub terris jucundiusque existere potest, se alienant. Denique in litteris plane divortium faciunt, ad cerdonicas et artes sedentarias, sutrinas nimirum et tonstrinas, novo jam musto Evangelico provocante, potati transfugiunt. At nescio quis cucullatus belluino boatu persuasit ista subdole ac pestilenter. — Tradantur Satanæ, ut salvus fiat eorum spiritus, qui nobis has pestes pestilentia pestilentiores errores invexerunt, ut nec pater jam a filio, filius a patre, mater a filia, et filia a matre, civis a concive, dives nec a paupere tutus sit, sursum deorsum indiscriminatim aguntur et miscentur universa, in omnes nunc adeo et in omnia per universum orbem grassatur furiis comitata ἡ διαβολή, plena jurgiis, inimiciter certantes.

[2] Cod. Mauh. 357. Coll. Camerar. VII. (Ms. Bibl. Mon.) n. 152. Tanta pravitas in vitam, tanta in mores corruptio invasit, ea est omnium ætatum, generum, conditionum, ordinum, denique universi status rerum cum publice tum

désordre qui se voit aujourd'hui partout chez les personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, que je commence à craindre fort que ce n'en soit fait, pour toujours, des vertus et de la piété. Mais laissons cela, pour ne nous occuper que des universités, où rien ne se fait, non plus, qu'en violation du réglement et des convenances. Or, quelle est la haute école où l'on trouve encore de la piété, de la décence, de l'amour pour l'étude et de l'estime pour la science, si ce n'est peut-être celle sur laquelle nous portons plus particulièrement nos soins et notre vigilance? Il n'y a plus dans l'église de discipline, aussi le peuple se livre-t-il à tous les écarts de l'impiété, et n'est-il pas, dans le corps social entier, une seule partie qui ne soit en souffrance. Je me suis souvent demandé s'il ne vaudrait pas mieux ne pas avoir d'écoles du tout que d'en avoir qui soient, comme les nôtres, le séjour de l'irréligion et du vice. Que ne puis-je m'entretenir de vive voix, avec vous, de toutes ces choses! car les maux dont je me plains sont très-réels et méritent toute votre attention. On était autrefois également sujet à faillir, et moi-même, je le sens bien, j'étais passablement corrompu dans ma jeunesse; je me rassure toutefois par l'espoir que mes fautes sont effacées et que mes péchés me sont remis, comme font sans doute aussi les autres. Ah! plût à Dieu, qu'aujourd'hui l'on montrât seulement encore un reste de pudeur, de sorte qu'en cachant ses fautes on évitât au moins le scandale! »

En 1555, Camérarius s'exprime de la manière suivante :

« Il règne aujourd'hui, partout, une démoralisation si radicale que je me demande, avec épouvante, ce que finalement il peut advenir d'un pareil état de choses. S'il est vrai que, dans notre temps, nous aussi nous sommes rendus coupables de fautes plus ou moins graves, je puis dire au moins, à notre louange, que nous n'avions même pas l'idée d'une telle audace, d'une telle brutalité, d'un tel mépris de l'autorité religieuse et temporelle. — Or, d'où vient,

privatim miseria et confusio, ut ego quidem vereor actum esse de pietate et virtute. Sed alia relinquamus. In Academiis, quid non fit aliter quam oportebat? Ubi pietas in his, ubi decus, ubi bonæ artes in pretio sunt, nisi forte istic, ubi nostra auctoritate et cura ac studio aliquid adhuc proficitur? Nulla est in ecclesia disciplina, ex eo profanitas animo vulgus occupavit, itaque omnes partes reipublicæ laborant. Ego quidem sæpe cogito, an non satius sit nullas esse publicas scholas, quam hoc otium, quasi asylum improbitati et vitiis constitutum. Utinam tecum de his loqui liceret coram, non enim vana neque temere suscepta est hæc querela. Etiam quondam delinquebant, ut ego me sentio turpissime in adolescentia deformatum. In hoc tamen acquiesco, quoniam remissa sunt delicta et tecta peccata, putoque et alios. Nunc utinam modo pudori locus relinqueretur aut latebræ quærerentur errorum!

aujourd'hui, cette violation flagrante de toutes les conditions, de la concorde et de toutes les lois de la modestie, de la pudeur et de la décence? D'ou vient cet immense dévergondage? D'où il vient? je vais vous le dire : il vient du mépris de la vérité, de l'indifférence pour la religion et du peu de goût qu'on se sent, de nos jours, pour ces excellentes études qui faisaient autrefois le plus bel ornement et le plus noble délassement de l'homme. Qui ne sait de quelle vive ardeur la jeunesse de notre temps était animée pour la science? Qui ne sait la considération dont on entourait le talent, et les généreux efforts que faisaient alors les étudiants pour s'enrichir de connaissances[1]? Les choses, hélas! ont bien changé de face : grâce à nos dissensions, ce n'est plus de la passion, de l'estime, mais du mépris et du dégoût qu'on a maintenant pour les études, à ce point que ce n'est qu'à grand'-peine que, dans quelques lieux privilégiés, on a pu les préserver d'une ruine totale. La principale cause de nos misères, c'est toujours l'aveuglement et la perversité des hommes, qui déjà se détournent de la lumière de l'Évangile pour se replonger dans l'erreur et les ténèbres[2]. »

En 1561, le même Camérarius dit encore à Crato :

« Qui ne sait combien l'on met aujourd'hui de négligence, je ne dirai pas à augmenter, mais seulement à conserver les précieux dons, si estimés naguères, que nous devons à la bonté divine? — L'amour qu'on montrait autrefois pour la science s'est entièrement refroidi. Que si quelques personnes se vouent encore aux études, ce n'est pas, en tout cas, comme cela devrait se faire. Il n'est personne qui ne se croie apte aux emplois pnblics, dont on se montre, au contraire, singulièrement avides; aussi les affaires sont-elles administrées de telle sorte, que nous avons tout lieu de craindre la décadence et de la science elle-même et des établissements où on l'enseigne. »

Il dit enfin, dans une lettre à Volmar de Berlips (1560) :

« Dans ce siècle d'aveuglement, de corruption et de perversion du sens moral, la dernière chose dont on s'occupe, c'est l'éducation de la jeunesse. On recherche ce qui est agréable et facile, et

[1] Camérarius signale encore ailleurs, en plusieurs endroits, l'infériorité des jeunes générations protestantes par rapport à ce qu'était autrefois la jeunesse sous le catholicisme. Il dit, entre autres, dans une lettre à Stibarus (1555) : Est nunc educatio et omnino vita alia, quam nobis pueris fuit. Neque tibi neque mihi tantum impensum concessumque fuit, quantum nunc sibi adolescentia vel etiam puerilia impendi concedique vult. Crenii animadvers. hist. philol. III, 147.

[2] Camerarii præcepta morum ac vitæ. Lipsiæ 1555, p. 1, 5.

l'on évite, au contraire, ce qui demande de l'application et des efforts. »

Il y a longtemps qu'il ne reste plus rien de cet amour, de ce zèle ardent qu'on montrait autrefois pour les lettres et les beaux-arts. Si l'on s'en occupe encore, c'est au moins tout autrement qu'il ne conviendrait de le faire. Ce à quoi maintenant tout le monde aspire, c'est ce qui est de nature à rapporter de l'argent et des honneurs [1].

Une autre célébrité de l'époque, le professeur Georges Fabricius, fit, de son côté, des remarques analogues :

« L'éducation des enfants est une chose dont, aujourd'hui, peu de pères s'occupent réellement avec zèle et sollicitude : il est vrai que, dans l'état actuel des mœurs, la tâche n'est pas facile et semble devoir le devenir de moins en moins, à mesure que nous avançons vers la ruine du monde. Vous avez sans doute, aussi bien que moi, l'occasion d'éprouver combien l'enseignement donne maintenant de soucis et de peines, non pas tant par les difficultés qu'il présente en lui-même, qu'à cause de la grossière ignorance et de la perversité du siècle où nous sommes.

» Grand Dieu ! que deviendront nos Eglises, que deviendront nos écoles et que deviendra notre malheureux pays lui-même, si c'est ainsi qu'on honore ce qu'il y a de plus respectable au monde, la religion et la science ? Qu'y a-t-il, aujourd'hui, de plus méprisé qu'un professeur, que l'homme qui, après Dieu, rend à l'humanité les plus grands, les plus signalés services ? Ce qui se passe, dans la Prusse et la Marche, peut servir à montrer ce qu'on a lieu de craindre pour l'avenir des études et de l'Évangile. »

Major, vers le même temps, s'exprimait en ces termes, à Wittemberg, dans la capitale même de l'Église nouvelle :

[1] L. c. p. 64. In sæculi nostri perversitate et detortis voluntatibus depravatoque judicio, cum cæteris in partibus institutio educatioque bona negligitur et facilia atque grata prima ducuntur, et molestia defatigatioque vitatur, tum bonarum disciplinarum atque artium studia jam dudum frigent, et vel administrantur præpostere, vel omnino omittuntur, et properat cupiditas ad alia, quibus honores et emolumenta proposita sunt.

[2] Schreberi vita Georg. Fabricii. Lipsiæ. 1717. p. 298, 309. (Cura ac sollicitudo paterna de vita et educatione filiorum) a paucis hodie judicio considerato et studio constante suscipitur, est ista in sæculi temeritate ac licentia difficilis et videtur cum ipsa mundi ruina, nunc magis, quam unquam antea, ut aliæ res laudandæ inclinari. — Experiris quantæ molestiæ quantumque onus sit puerilis institutio neque tam propter munus ipsum, quod laboriosi et seduli possint sustinere, quam propter mores hujus sæculi ignaros, improbos, perversos.

« Grâce à la méchanceté des hommes et grâce au profond mépris qu'on montre parmi nous pour les études, jamais les écoles n'eurent, plus qu'aujourd'hui, besoin de patrons et de protecteurs pour les garantir de la ruine, et pour nous empêcher, nous-mêmes, de retomber dans un état de barbarie pire que celui qui règne chez les Turcs et les Moscovites [1]. »

En comparant ce qu'était l'Allemagne, au point de vue intellectuel, après quarante ans de réforme, avec ce qu'elle était, sous le même rapport, dans les premières années du siècle, quelle différence ne devait-il pas trouver, l'observateur attentif? Quelle décadence, quel découragement, quels sombres pressentiments aujourd'hui, quels progrès, quelle abondance, quelle vigueur, quelles espérances d'avenir alors? Où trouver, dans le protestantisme, des hommes qui pussent être pour la jeune Allemagne, ce que les Geiler, les Wimpheling, les Reuchlin, les Crotus, les Mutianus, les Erasme, les Pirkheimer, les Murmellius, les Bebel, les Bohuslaus de Hassenstein, les Trithemius, les Kranz, les Naukler, les Peutinger, les Aventin, les Celtes, les Jérôme Balbus, les Jean Brassikan et tant d'autres, avaient été, dans les premières années du xvi[e] siècle, pour l'ancienne Allemagne catholique?

La querelle de Reuchlin avec les théologiens de Cologne avait alors occupé l'attention de l'Allemagne entière, et l'Allemagne entière avait hautement désapprouvé l'âpreté de langage dont les derniers avaient usé dans leur polémique. Maintenant il n'est pas de ville protestante qui n'ait sa propre querelle, dans laquelle les combattants, non contents de s'attaquer à coups de plume, comme avaient fait Reuchlin et ses adversaires, se poursuivent jusqu'au milieu des temples, s'anathématisent en chaire, et se signalent réciproquement à l'animosité populaire, le tout dans un langage si passionné, si emporté, si rempli d'amertume, d'acrimonie et d'injurieuses personnalités, que le peuple achève de s'y corrompre le goût et d'y perdre le peu qui lui restait de sens moral [2].

[1] Georg. Majoris enarratio ep. Pauli ad Thess. A. 4, a. Opus habent scholæ miseræ et cœtus docentium et discentium in hac malitia hominum et summo contemptu studiorum multis passim patronis, a quibus juventutis studia foveantur et excitentur, quo vel aliquid litterarum ad posteritatem conservari possit, ne omnia tetra barbaries, qualis in regno Turcico et Moschovico est, occupet, id quod vereor, ne paulo post futurum sit, ubi Ecclesiæ et artium studia fuerint neglecta.

[2] Pour donner une idée du ton qui régnait et du peu d'égard qu'on se mon-

Il est plusieurs branches des connaissances humaines, qui, au commencement du XVI[e] siècle, à en juger du moins par les

trait d'ordinaire dans la polémique protestante, nous allons transcrirei ci la copie textuelle de deux passages pris, au hasard, dans les écrits, non pas de Luther, qui est trop connu pour les convenances et l'aménité de son langage, mais de deux de ses contemporains. Dans une pétition, adressée par Justus Jonas et les pasteurs ses collègues au conseil de la ville de Halle, à l'effet de faire expulser les moines et le professeur Mathieu Metz, nous lisons ce qui suit : « Attendu que les moines, ces fils de Caïn, sont les plus acharnés et les plus dangereux ennemis du saint Évangile et de la pure doctrine, ainsi qu'ils l'ont assez prouvé pendant les cinq années qui viennent de s'écouler, nous avons souvent exhorté le peuple à implorer la protection du Ciel contre ces serpents, ces dangereuses vipères, ces ennemis de la vérité divine. Notre excellent père, le docteur Martin (Luther), dans le dernier sermon qu'il prêcha peu de temps avant sa mort, adressait déjà, au conseil et à l'Église entière, les supplications les plus pressantes, pour qu'on se débarrassât au plus tôt de cette *sale vermine*, de ces *vilains crapauds*, disant « qu'il ne pouvait assez s'étouner que messieurs les conseillers de Halle tolérassent au milieu d'eux, ces *polissons*, ces galeux, ces moines crasseux et pouilleux. Et, en effet, ces vauriens, ces misérables paresseux ne sont propres qu'à faire les grimaces et les singeries auxquelles les exerça leur maudit cardinal, afin que nous n'ignorions point que toute leur affaire n'est au fond qu'un tissu de blasphèmes. Ils ne l'ignorent pas non plus, ces moines galeux, qu'il n'y a rien de vrai, rien qui ne soit coupable dans leur affaire, et, toutefois, ils ne continuent pas moins à faire tout ce qu'ils peuvent pour séduire les âmes, de concert avec leur cardinal, qui ne manquera pas d'en être, un jour, châtié comme il mérite, en enfer. Vraiment, il y a de la conscience à tolérer des baladins pareils ; et vous devriez bien, seigneurs, prendre la bonne résolution de les chasser de la ville, ces moines galeux, ces pouilleux, ces bouffons extravagants, ou, du moins, de les mettre si bien à la raison qu'ils ne s'avisassent plus ainsi de nous scandaliser par leurs profanations et leurs blasphèmes. » — « C'est une chose effroyable vraiment que de voir l'autorité religieuse tolérer et protéger même ces moineries, ces hideux lupanar du diable ! » — « Pour ce qui est du prétendu curé Matz *, Metz, cet avorton, ce monstre, cette horreur de la nature, qui n'a su se maintenir ni dans son propre pays, ni dans la ville de Leipzig, et dont les chanoines de Merzebourg (bien qu'ils soient encore eux-mêmes, en partie, plongés dans le papisme) ont refusé les services, comme étant un trop vilain, un trop détestable sire, je soutiens que Satan lui-même l'a forgé et façonné, cet avorton venimeux, sur sa propre enclume, afin de l'employer contre l'Église de Halle, et que nous ne l'avons que trop longtemps souffert parmi nous, ce ministre, cet instrument du diable (*organon diaboli*). » — « A Vismar et à Stein-Lausigk se trouvait également une moinerie de carmes déchaussés ; eh bien ! les misérables s'y sont montrés si acharnés contre l'Évangile, et y ont causé tant de désordres, qu'on n'a pu se délivrer de *cette vermine* qu'en soumettant leur maison, du haut en bas, à un balayage général. La ville et l'église de Halle ne jouiront non plus de la paix et de la concorde, que quand on y aura pris le parti d'expulser ces *moines endurcis*, *ces serpents*, *ces venimeuses vipères*, de la méchanceté desquels on peut se faire une idée par ce fait, que les avertissements des inspecteurs électoraux n'ont jamais pu les décider à jeter aux orties leur abominable froc, que, depuis 29 ans, ils

* Il y a ici jeu de mots, Matz signifiant *nigaud*, *imbécile*. (*Note du Traducteur.*)

progrès qu'elles venaient de faire, permettaient de concevoir, pour leur avenir, les plus belles espérances, et que la Réforme non-seulement enraya, mais fit même rétrograder dans leur marche, en enlevant aux savants et le goût et l'aptitude qu'ils avaient jusque là montrés pour elles. Cette observation s'applique principalement à l'histoire.

Tandis qu'avant le schisme, et dans les premières années qui le suivirent, l'Allemagne comptait toute une suite de savants observateurs et d'historiens habiles, c'est à peine si, cinquante ans plus tard, elle possédait encore un seul individu qui fût digne d'être cité sous ce rapport. Le déchirement qui venait de s'opérer dans le sentiment religieux et la tradition, fit que nos frères séparés ne surent plus rien comprendre ni à l'histoire de l'Église ni à l'histoire de la société chrétienne en général. Il s'était passé, dans l'église nouvelle, par suite de la Réforme, à peu près ce qui arrive aux peuples après une grande révolution politique et sociale : ce brusque renversement des mœurs et des institutions avait fait cesser les rapports qui la liaient à son passé, et lui avait, par cela même, ôté l'intelligence de sa propre histoire. Le mauvais effet de cet aveuglement était, d'ailleurs, encore augmenté par l'affectation qu'on mettait à mépriser les anciens catholiques comme des esprits bornés, qui, au sein même de l'Église, étaient privés de l'Évangile.

On peut juger de la suffisance des luthériens et du mépris qu'ils montraient pour leurs ancêtres catholiques, par le passage suivant, tiré d'un écrit (1556) du pasteur Wirt de Nordhausen, lequel pasteur Wirt était, cependant, lui-même un zélé partisan de la Réforme :

persistent à porter en dépit de notre docteur Martin et du saint Évangile. » (Dreyhaupt's Mandeburgischer Saalkreis. I. 214-15). — Le chancelier de l'électeur de Saxe, Bruck, s'étant, en 1561, rendu à Iéna, pour y rétablir la paix parmi les théologiens, accueillit le professeur Flacius et ses collègues en leur adressant cette rude apostrophe : « Misérables brigands, polissons de toutes couleurs, détestables papistes que vous êtes ! vous prétendez donc exclure les gens des sacrements et des cérémonies du culte, parce que vous ne les trouvez point assez chrétiens ? Que les cinq cents diables se mettent à vos trousses, misérables, qui avez à ce point trompé votre auguste souverain, et moi qui suis son ministre ! Sortez, misérables coquins, ou je vous donne du poing sur le visage, et que tous les diables vous entraînent en enfer ! » (Ritter Leben des Flacius Illyrikus. Frankfurt, 1723, p. 105.)

« Rien n'est, aujourd'hui, plus général que l'habitude de louer notre époque, de proclamer l'excellence, le zèle et la haute sagesse de nos contemporains dans ce qui se rapporte à la religion, et de vanter le bonheur que nous avons de vivre sous un pareil ordre de choses; tandis qu'on ne croit pouvoir montrer assez d'étonnement et de dégoût à la seule pensée de l'inertie et de la niaiserie dont nos ancêtres ont fait preuve sous ce rapport, en se laissant honteusement duper, ainsi que des enfants, par les moines et les prêtres, comme si ces excellents ancêtres avaient complétement été privés de sens et d'intelligence, comme si nous-mêmes étions une race privilégiée, pétrie d'un limon plus divin que celui d'où sortirent nos pères, et comme si de tous ces rares avantages nous n'étions redevables qu'à nous-mêmes. »

Wimphelin, le comte Hermann de Neunaar, Albert Kranz, Trithemius, Beatus Rhenanus, Aventin, Peutinger, Cuspinian et Irenikus, s'étaient, eux surtout, dans l'intervalle de 1500 à 1530, livrés à d'importants travaux pour l'histoire de l'Allemagne; et, si l'on compare ce qui, dans ce pays, se fit, sous ce rapport, pendant les 70 dernières années du XVIe siècle, avec ce qui s'était fait pendant les trente premières années du même siècle, on sera étonné de la fécondité de celles-ci et de l'extrême pauvreté des autres: car, à part les travaux de tous points insignifiants de Hérold et de Cisner, il ne parut, pendant toute cette dernière époque, au sein du protestantisme, que le seul ouvrage de Sleidan qui soit digne d'être mentionné, et encore n'a-t-il d'autre mérite que d'être un plaidoyer bien écrit en faveur de la cause dont Sleidan s'était fait, non pas l'historien, mais l'avocat, le défenseur. La continuation de la chronique d'Albert Kranz, publiée par Chytræus, sous le titre de *Saxonia*, est un fort médiocre ouvrage et mérite à peine d'être consulté. Les seuls ouvrages historiques, datant de cette époque, qui aient réellement de l'impor-

[1] Johannis Wirt Paralogismi, hoc est argumenta nova et insignia impiæ sagacitatis et perversi studii carnis rationisque humanæ contra Scripturam et manifestam veritatem confutata. Francof. 1556. p. 8. Illud usitatum et in ore est omnium, laudare nostra tempora, prædicare hominum nostri sæculi in religione prudentiam, studium, diligentiam et industriam, et ob id felices et salvos nos pronuntiare. Contra vero mirari et quasi detestari veterum et majorum nostrorum in hac parte inertiam ac infantiam, qui sese tam pueriliter ac turpiter iudere et decipere passi sint, non secus quidem, ac si illi omnis usus rationis expertes fuissent, nos autem tanquam novum de cœlo lapsum genus humanum, multum priori divinius et sagacius, ex nobis ipsis hoc beneficii haberemus.

tance, appartiennent à trois hommes parfaitement étrangers à la Réforme et sont : l'*Histoire d'Autriche*, par Gérard Van Roo ; la *Métropole*, par le chancelier bavarois Wiguleus Hund, remarquable surtout par la scrupuleuse exactitude que l'auteur mit à déchiffrer les anciennes chartes et les diplômes ; et l'*Histoire de Bohême*, par Jean Dubray, évêque d'Olmutz. — A ces trois ouvrages, on peut encore ajouter, pour ce qui concerne l'antiquité romaine, l'*Histoire chronologique de Cicéron*, que Wachler considère comme un livre classique, et que nous devons à François Fabricius, recteur de Dusseldorf.

Toute science repose, en quelque sorte, sur son développement historique et vit de ses traditions, de son passé, comme l'arbre vit de et par sa racine : or la Réforme a renversé le principe de la tradition et de la continuité historique, dans le domaine précisément qui doit servir de base à l'intelligence humaine ; elle a déclaré faux et vicieux le développement entier de la religion et de la science théologique; et elle a imposé à ses adhérents, comme un devoir de conscience, de briser violemment la chaîne de la tradition chrétienne. Si donc l'on songe à l'étroite connexion qui lie les diverses branches de la science les unes aux autres, et à la suprématie qui doit évidemment appartenir à la science religieuse, on comprendra la mortelle atteinte que la révolution du XVI[e] siècle a dû porter à la vie scientifique de l'Allemagne protestante. Les hommes avaient perdu confiance en leur passé, et, par conséquent, dans les conquêtes intellectuelles de leurs devanciers : car l'Église entière, disait-on partout, dans les temples et dans les nouvelles écoles, l'Église entière s'était fourvoyée, pendant des siècles, dans des erreurs abrutissantes ; les vérités, sans la connaissance desquelles personne ne saurait faire son salut, avaient été faussées ou complétement mises en oubli ; et les auteurs de tout cela, c'étaient les savants, les théologiens, les hautes écoles, les érudits et les hommes lettrés en général, qui tous s'étaient donné le mot, dans l'Europe entière, afin de tromper les peuples et les frustrer de la connaissance et de la jouissance des bienfaits de l'Évangile. Telles sont les idées qu'on s'attachait alors partout à répandre, et qu'on répétait journellement sous toutes les formes. De là ces défiances et cette antipathie des peuples pour la science et les

hommes d'étude, et de là ce mouvement rétrograde de l'intelligence, qui se manifestèrent avec tant d'évidence en Allemagne, depuis 1540 jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, malgré les merveilles de l'imprimerie et les incroyables facilités qu'elle venait de créer pour les travaux et la propagation de la science. Le passage suivant est un assez curieux document à l'appui de ce que nous venons de dire.

« Considérant, dit l'électeur Philippe de Hesse, en 1529, dans l'acte des priviléges et franchises octroyés à l'université de Marbourg, considérant que les arts, les lettres, les sciences et les études libérales, en général, sont tombés, depuis quelque temps, dans un grand discrédit auprès du peuple imbécile, et paraissent devoir décliner davantage encore ; considérant que la malveillance du public pour les livres, pour les études et les savants eux-mêmes, est si prononcée que rien ne lui serait plus agréable que d'en voir débarrasser le monde ; considérant que si l'on ne se hâte d'opposer à cet état de choses un remède efficace, les études sont menacées prochainement d'une décadence entière, nous, etc., etc. [1] »

Mais voici quelque chose de plus remarquable encore, et que nous devons à un des humanistes les plus distingués de l'époque, à un homme qui, à raison de la position qu'il occupait à l'université de Leipzig, était mieux que personne en état de nous renseigner sur l'état intellectuel de l'Allemagne protestante :

« Combien y a-t-il de personnes qui cultivent ou qui respectent encore la science ? combien qui la jugent seulement digne d'un regard ? Rien aujourd'hui n'a moins d'importance qu'elle : ce n'est que niaiseries et bagatelles, bonnes, tout au plus, pour amuser des enfants. Et, en effet, qu'avons-nous besoin de cela ? *Nous avons atteint notre but*, *la liberté la plus illimitée de décider et d'agir selon nos vœux et nos désirs*. Il n'est rien de si absurde que notre raison ne puisse concevoir, que notre langue ne puisse se permettre de dire ; rien de si téméraire que nous n'osions entreprendre, que nous n'osions réaliser dans nos œuvres. Il n'est plus de raison, de mesure, de loi, de coutume, ni de devoir qui vaillent. L'opinion de ses semblables, l'estime publique, le jugement de la postérité sont toutes choses dont on ne tient plus aucun compte [2]. »

[1] Rommel, Philipp der Grossmüthige, landgraf von Hessen. III. p. 348.

[2] Camerarii narratio de H. Eobano Hesso. Nurmbergæ. 1553. A. 2. b. Quis studia vel colit vel admiratur, vel jam omnino respicit atque curat ? Nugæ hæ esse ducuntur et in vita communi ἀθύρματα tanquam lusuum puerilium. Ha-

Il était encore beaucoup d'autres professeurs, auxquels les mêmes faits, le même état de choses arrachèrent des plaintes non moins amères. Adam Byssander, recteur à Gandersheim, disait, par exemple, dans un discours académique prononcé l'an 1571 :

« Ce n'est pas seulement chez le vulgaire et parmi la foule ignorante que règnent d'absurdes préjugés et d'iniques préventions contre la science ; il est même des personnes recommandables, des hommes distingués d'ailleurs, qui ne craignent pas d'avancer que les écoles et les académies ne sont que des lieux de rendez-vous, où les oisifs, les paresseux, tous les ennemis des occupations sérieuses viennent chercher des distractions et un aliment pour leurs passions frivoles [1]. »

Christophe Pelargus, professeur à Francfort, agitant, dans un discours prononcé devant l'école de la vallée de Joachim, la question de savoir à quoi l'on pouvait attribuer « la décadence de tant d'écoles, autrefois en si grande réputation dans l'Allemagne entière, » trouvait que cette cause était, avant tout, l'approche de la fin du monde. « Ce n'est pas assez, dit-il, que les saintes Écritures nous avertissent de la prochaine venue de notre souverain juge, il ne se passe pas un jour que nous n'ayons sous les yeux des preuves irréfragables de la ruine du système du monde. N'est-il pas vrai que dans l'Église, par exemple, il n'est plus une trace de bon ordre et de discipline, qu'il n'est plus une question d'intérêt général sur laquelle on puisse s'entendre, que l'anarchie règne dans la vie privée comme dans la vie publique, et que la dissolution s'est tellement emparée de toutes choses, qu'il n'est plus, dans l'univers entier, deux éléments qui soient dans une étroite connexion l'un avec l'autre? » Les études n'ont pas été les dernières à pâtir de cette désorganisation générale. Qu'on daigne porter un regard sur les écoles autrefois si célèbres, si florissantes de la Silésie et de la Marche, et qu'on nous dise si leur situation actuelle est comparable à celle où elles se

bent enim jam homines, quod expetiverunt, summam statuendi et agendi licentiam. Nihil tam absurdum est, quin animus concipere et lingua proferre, nihil tam audax, quin aggredi cupiditas et manus conari ausint. Non ratio, non modus, non lex, non mos, non officium valet, non judicium, non existimatio civium, non posteritatis verecundia.

[1] Stroband institutio litterata. III. 708.

trouvaient naguère, avant cet entraînement général vers le désordre et la ruine! » Pélargus trouve une deuxième et une troisième cause de ce mauvais état de l'instruction publique, dans les progrès de l'irréligion et dans le manque d'éducation domestique, progrès et manque tellement manifestes, qu'on voyait la jeunesse se corrompre, jusqu'au fond de l'âme, dès l'âge le plus tendre. « On ne peut non plus nier, ajoute-t-il, que la négligence de l'autorité n'y soit pour quelque chose, ainsi que l'avarice et la dureté de cœur des riches à l'égard des étudiants pauvres. Les choses ne se passaient point ainsi, autrefois, sous l'ancienne église; aussi les maîtres et les élèves remplissaient-ils alors également leurs devoirs avec joie et avec zèle. Aujourd'hui, parmi cette nouvelle race de Cyclopes et de Vandales, les arts et les belles-lettres sont tombés plus bas qu'ils ne le furent jamais sous les anciens barbares. Je suis étonné qu'avec le mépris et la haine qu'on montre partout ici pour les études, il y reste encore un seul vestige du séjour des muses en Allemagne. Le peuple, et non pas seulement le peuple, mais ceux-là même qui lui doivent le bon exemple, traitent, aujourd'hui, les savants comme on faisait autrefois des bouffons, des jongleurs et autres canailles de cette espèce. Comment s'étonner, après cela, que les jeunes gens montrent si peu de goût pour les études? Ajoutons, pour être juste, que les maîtres eux-mêmes sont assez peu consciencieux pour travailler, de leurs propres mains, à la ruine de l'édifice qu'il est de leur devoir de consolider et de défendre[1]. »

L'association des professeurs de Thorn observait, en 1588, au conseil de la ville : « qu'il n'était pas nécessaire de chercher bien loin pour trouver à se rendre compte du déplorable état de l'instruction publique; que la corruption des mœurs et le défaut d'éducation domestique en étaient une explication suffisante; que la richesse était la seule chose pour laquelle on eût encore de l'estime; qu'il n'était plus que peu de personnes qui s'occupassent encore d'études; que peu de personnes aimaient la science, parce que peu de personnes avaient fait

[1] Christ. Pelargi pleias orationum sacrarum, Francof. 1618. N. 2. b. — O. 2. b.

connaissance avec elle; que toutefois, et bien que le discrédit où était tombé le savoir eût de profondes racines dans le cœur du peuple, il ne serait peut-être pas impossible d'y porter remède, pourvu que l'autorité fût la première à donner l'exemple de la considération qu'on doit aux travaux de l'intelligence [1]. »

A ces témoignages nous pouvons encore ajouter celui de Pétri, greffier de la ville de Mulhausen. Cet auteur n'écrivit, il est vrai, que vers la fin du siècle; mais ses remarques se rapportent au temps, antérieur d'une cinquantaines d'années, où Camérarius publiait ses doléances.

« On ne saurait nier que, dans ces derniers âges, grâce aux perfectionnements de l'imprimerie, nos pères n'aient eu, parmi eux, un si grand nombre de savants distingués, je ne dirai pas comparables, mais supérieurs même aux sages de l'ancienne Rome et de la Grèce, qu'il n'était pas, dans notre pays, une petite ville, pas un coin de terre, pour ainsi dire, qui n'en possédât plusieurs. *On a, depuis, singulièrement perdu de l'estime qu'on avait alors partout pour ces nourrissons des muses! Que dis-je? on les a tellement pris en dégoût, qu'on les montre au doigt comme des monstruosités, et qu'il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne les poursuivent de leurs moqueries et de leurs injures.* Ce mépris pour les savants est aujourd'hui si général, que les princes eux-mêmes les repoussent de leurs conseils et leur préfèrent, pour les grands emplois, des hommes de guerre ou des nobles élevés au milieu des folles dissipations du monde. [2] »

S'agissait-il d'expliquer le revirement si rapide opéré dans les sentiments du public pour ce qui avait été si longtemps l'objet de sa vénération et de son amour: le diable a de bonnes épaules; c'était toujours à Satan qu'en revenait nécessairement la faute. Le célèbre Adolphe Clarenbach écrivait déjà, vers 1527, au conseil de la ville de Lennep en ce sens :

« Le démon sait maintenant fort bien que, sans la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, on ne saurait parfaitement comprendre les saintes Écritures : c'est pour cela qu'il se donne tant de peine à empêcher que les chrétiens ne fréquentent ces mêmes écoles qui, tandis qu'elles lui servaient à maintenir les hommes

[1] Stroband institutio litterata III, præf. 3. a. 3. d. 4. b.

[2] Jakob Heinrich Petri der Stadt Mühlausen Geschichten. Mülhausen, 1838. S. 494.

dans le papisme, lui étaient autrefois si chères. Du temps que l'instruction était un titre pour obtenir, avec de bons bénéfices, le moyen de se satisfaire le ventre sans travailler, il n'était pas nécessaire de pousser ainsi les gens vers les études. Tout le monde voulait acquérir des connaissances, tout père de famille tenait à placer son fils dans les écoles : aujourd'hui que le savoir ne procure plus les mêmes avantages, on ne se soucie plus du savoir, on ne veut plus enseigner et l'on ne fréquente plus les écoles, de sorte que nos descendants sont fort menacés de se voir privés des bienfaits de la sainte parole [1]. »

C'est à cette même explication qu'eut également recours le professeur de chant Walther, dans la préface du livre de cantiques qu'il fit imprimer à Wittemberg, en 1544 :

« Il n'est pas étonnant que la musique soit aujourd'hui si peu considérée, puisque d'autres arts, plus indispensables qu'elle, n'ont plus, eux-mêmes, la moindre valeur. Le démon agit, en cela, conformément à sa tactique habituelle : pour se venger de ce que Dieu l'a privé de la messe papiste et de tout ce qui s'y rattache, il travaille, autant qu'il est en son pouvoir, à mettre obstacle à ce qui est agréable à Notre-Seigneur [2]. »

Nous sommes donc en droit de conclure que s'il est un fait bien établi, un fait acquis à l'histoire de cette époque, c'est celui-ci, à savoir : que de toutes les écoles établies par la Réforme ou réorganisées par elle, il n'en est que fort peu qui n'aient produit les fruits les plus déplorables, et qui n'aient cruellement trompé les espérances qu'elles avaient fait concevoir pour l'amélioration des mœurs et la propagation des bons principes. Ce résultat ne peut être attribué qu'à un défaut général de dispositions pour la science, à l'abrutissement de la jeunesse, au caractère des professeurs et à leur position équivoque en face des pasteurs. C'est ainsi qu'en 1557 Toxites Rhætus, professeur à Tubingue et grand maître de l'Université ducale, nous dépeint, dans une lettre au duc Christophe, la situation de ces universités, dont le principal objet était de servir d'écoles normales et de séminaires à l'Allemagne protestante, et d'où sortaient journellement des

[1] V. Rabus, historien d. heil. auserwaehlten Gotteszeugen, Bekenner und Martyrer u. f. 188. b.

[2] V. Schober, zweite Beitrage z. Liederhistorie. p. 100.

pasteurs et des professeurs, qui, une fois dans le monde, ne servaient, par leur inaptitude et leur vie licencieuse, qu'à faire perdre à la jeunesse l'amour des vertus chrétiennes et le goût des études. A cet état de choses, Toxites Rhætus assigne deux causes principales : d'abord le manque total d'éducation proprement dite, chose à laquelle les anciens attachaient une si grande importance, puis la mise en oubli des bonnes méthodes d'enseignement. « Si l'on ne se hâte, dit-il, de mettre un frein à la corruption de la jeunesse, il n'y a pas de doute que nous ne soyons destinés à retomber dans une barbarie pire que celle des Goths et des Vandales. Il n'est déjà plus une école, plus une académie, qui ne soit un réceptacle de vices, de sorte que les catholiques nous reprochent avec raison d'avoir des établissements, non pour l'éducation, mais pour la démoralisation de la jeunesse. » « On sait, ajoute-t-il, de quelle nature sont les exemples qu'on donne aux enfants, dans le sein même de leurs familles : ils sont corrompus avant d'avoir quitté le toit paternel; et si, dans les écoles, l'influence des maîtres n'achève pas de les perdre, on peut être assuré, du moins, qu'on n'y tentera rien pour les ramener à la vertu, car, pour comble de misères, les parents sont les premiers à s'opposer à ce qu'on soumette leurs fils à une discipline vraiment chrétienne. Aussi, voyez, les jeunes gens n'ont plus de respect pour rien et pour personne, pas même pour la vieillesse, pour cet âge si vénérable et autrefois si vénéré de tout le monde; et, quant aux étudiants, ils se conduisent de telle sorte, qu'ils se déshonorent eux-mêmes et déconsidèrent en outre les études dont ils s'occupent. » « Il n'est pas étonnant, dit enfin Rhætus, que l'état de professeur soit, ainsi que celui de pasteur, tombé dans un discrédit si général, qu'il n'est à peu près rien qu'aujourd'hui l'on méprise davantage, et que la plupart des pères de famille aiment mieux placer leurs fils dans le commerce ou leur faire apprendre les métiers les plus vils, que de les vouer aux études [1]. » — « On peut juger par les faits, dit, en 1563, Georges Lauterbeck, pasteur à Mansfeld, de l'espèce d'éducation qu'on donne maintenant à la jeunesse : elle est telle, cette éducation, qu'on ne voit

[1] Toxitæ Rhæti consultatio de emendandis litter. ludis. Tubingæ. 1557. A. 2. b. A. 4. b. B. a. b.

plus, nulle part, une trace de modestie, d'honneur et de discipline, et que ce peuple allemand, qui se vante cependant d'être chrétien, est aujourd'hui le plus abruti qui soit sur la terre[1]. » — Basile Faber, recteur à Quedlinbourg, se plaint, dans une épître dédicatoire adressée au syndic Meyer, de ne pas savoir s'il fallait attribuer à la fatalité ou à l'extrême corruption du siècle, de ce que les professeurs avaient bien plus à s'occuper de la répression du vice que de l'enseignement de la science. « Les mœurs des étudiants et leur aptitude intellectuelle dégénèrent tellement, dit-il, et l'indiscipline et l'impiété vont tellement en augmentant chaque jour, que jamais le besoin d'une discipline vigilante et sévère ne se fit sentir davantage. » Dans un autre écrit, adressé au conseil de la ville, le même Faber observe encore « que le siècle était si corrompu, et l'improbité, la bassesse et la méchanceté du peuple si grandes, que beaucoup de personnes se prenaient à regretter de s'être jamais intéressées aux écoles[2]. Les inspecteurs chargés, en 1573, de visiter les églises et les écoles de Saxe, firent, dans leur rapport, les réflexions suivantes :

« De tous les maux qui affligent notre société et menacent l'Église et l'État d'une décadence prochaine, le plus déplorable, peut-être, c'est le mauvais état des écoles inférieures, dans les villes, et le défaut de zèle, de jour en jour plus marqué, des professeurs aussi bien que des élèves, pour la religion et pour la science. — Ajoutez à cela une épouvantable corruption de la jeunesse, ayant pour cause la coupable indulgence des parents, et la résistance qu'on oppose à l'établissement d'une forte et sévère discipline[3]. »

Dans un mémoire adressé aux conseillers du margrave d'Anspach, les théologiens supplient ce prince de vouloir bien employer tous ses soins « pour empêcher que le gymnase d'Heilsbronn n'achève de tomber en décadence comme la plupart des autres écoles, de peur qu'on ne vienne bientôt à manquer d'hommes habiles, pour le gouvernement temporel aussi bien que pour la conduite des âmes[4]. »

L'influence que la Réforme exerça sur les écoles de Hesse ne fut pas moins défavorable que celle qui avait si rapidement

[1] Lauterbeck, Cornelius. f. 21. a. — [2] Bas. Fabri disciplina scholast. p. 8. 3. 4.
[3] Stroband institutio litterata III, 382.
[4] Religionsakta. t. xxxv. Fasc. 3, n. 9. (K. B. Archivshdschr.)

fait péricliter les écoles du marquisat d'Anspach et des autres Etats de l'Allemagne protestante. Les nouveaux prédicateurs ne crurent d'abord pouvoir assez répéter à leur public combien les écoles catholiques avaient été funestes à la jeunesse : il en advint, comme l'observait, en 1527, le chroniqueur hessois Lauze, « qu'il n'y eut plus que peu de parents qui vouèrent leurs enfants aux études; qu'on préférait, en général, en faire des ouvriers ; que les écoles commencèrent à péricleter faute d'élèves, et que la science et même les arts indispensables devinrent, ainsi que les savants, l'objet de la haine et du mépris du vulgaire. » L'électeur, à partir de l'an 1539, fit inutilement les plus généreux efforts pour faire prospérer les écoles secondaires, surtout celle de Cassel, qui, sous le catholicisme, avait été dans la situation la plus florissante. Le conseil de la ville observe, dix ans plus tard, « que la bourgeoisie se plaignait fort, depuis assez longtemps, de ce que les enfants, après plusieurs années de fréquentation de cette école, ne connaissaient ni déclinaisons ni conjugaisons, ne savaient pas même bien lire, et ne faisaient d'ailleurs de progrès sous aucun rapport ; et que, pour ce qui concernait les mœurs, « les professeurs qui s'en étaient occupés et qui avaient essayé de rétablir la discipline, n'y avaient gagné que la malveillance des élèves et de leurs familles, de sorte que leurs collègues jugeaient sans doute plus prudent d'abandonner les choses à leur pente naturelle. » Cette situation devint si grave, qu'en 1635, le gouvernement reconnut, lui-même, « que si l'on ne se hâtait de remédier à tous les maux qui étaient résultés du manque de discipline, la société entière risquait de tomber dans le désordre, l'abrutissement et la barbarie[1]. »

Alexandre Gisius, professeur au gymnase de Goerlitz, avoue, dans un discours qu'il prononça en 1569, qu'il regardait comme une bonne fortune, quand, malgré la corruption des mœurs et l'indiscipline qui régnaient partout dans les écoles, il réussissait, de loin en loin, à conserver un élève intact et pur jusqu'au moment où il retournait dans sa famille[2].

[1] Weber Gesch. d. staedtischen Gelehrtenschule zu Cassel. p. 17, 127, 163. Beil. p. 6.

[2] Stroband institutio litterata. III, 337.

taient formés dans les écoles nationales. Cette préférence, accordée par des familles protestantes à des établissements catholiques, engagea l'électeur Jean Georges à donner tous ses soins à l'instruction publique. On défendit, en 1564, de faire ses études dans des écoles étrangères, et cette défense fut renouvelée, en 1572, et rendue plus rigoureuse. Il fut expressément recommandé aux magistrats de n'accorder aucune des chaires de professeur, devenues vacantes dans leurs villes respectives, à des individus qui auraient fait leurs études dans des écoles étrangères; de s'adresser, à chaque vacance, au conseil académique de Francfort, et de porter leur choix sur le sujet désigné par ce conseil [1]. Mais ce n'est pas seulement dans la Marche de Brandebourg, c'est encore dans la Silésie et dans l'Allemagne protestante tout entière qu'on se plaignait, et que les professeurs surtout se plaignaient de ce que les luthériens confiaient leurs fils à des maisons de jésuites [2]. Jean Bitstenius, dans un discours prononcé lors de l'inauguration de l'école de Lemgo, se plaint amèrement de ce que les princes luthériens ne faisaient pas faire aux jésuites une concurrence sérieuse,

[1] Moehsen Gesch. d. Wissensch. in der Mark Brandenburg, Leipzig. 1781. n. 391, 96.

[2] On voit, dans un écrit publié en 1575 par Guillaume Roding, professeur au pædagogion de Heidelberg, combien la concurrence, faite aux gymnases par les colléges des Jésuites, était alors redoutée dans toute l'Allemagne protestante. Dans sa dédicace, adressée à l'Électeur Palatin, Roding dit n'avoir entrepris cet ouvrage que parce qu'il avait vu un grand nombre de personnes, se prétendant chrétiennes, être tellement enfoncées dans toutes les absurdités de l'impiété, qu'elles ne craignaient pas de se faire les auxiliaires du malin, en confiant l'éducation de leurs enfants aux plus rusés et aux plus dangereux ennemis de la vérité chrétienne, aux jésuites. Cette gangrène est plus commune qu'on n'avait cru permis de le craindre: non contente de frapper les villes soumises au papisme, elle a même osé, sous le prétexte de l'éducation de la jeunesse, se glisser dans nos villes chrétiennes (protestantes), et, chose à peine croyable, elle a fini par y prendre racine. Chassons-les de nos villes, ces hôtes dangereux, expulsons-les, ainsi que de vils criminels : le danger est pressant, il n'y a pas un instant à perdre. Quel épouvantable égarement d'aller confier ses enfants à ces animaux féroces, à ces ennemis du nom chrétien, qui ne manqueront pas de les livrer à l'enfer ! On répond que les enfants qu'on place ainsi chez les Suites (jésuites) sont encore trop jeunes pour avoir à craindre l'influence de leurs doctrines. Mais on ne songe pas que les Suites sont des philosophes adroits et subtils, qui mettent en œuvre tout ce qu'ils ont de talent pour l'éducation de la jeunesse. Le malin a soin des siens ; c'est lui qui donne aux sages de ce monde la vaine sagesse dont ils se parent ; c'est ce qui fait que les Suites sont des maîtres si fins, si habiles à accommoder leurs leçons aux besoins de chaque élève. *Rodingus* contra impias scholas Jesuitarum. Heidelbergæ, 1575, p. 5. 28. 29. 31.

partout où ces esclaves de l'antechrist s'étaient établis dans l'empire d'Allemagne, attendu qu'une église exposée, sans défense, aux attaques d'ennemis si pleins d'astuce, ne pouvait manquer de courir de grands périls [1]. Un professeur du gymnase de Dantzig écrivait encore, en 1620, au conseil en ces termes :

« Je viens d'apprendre avec peine, par un papiste qui est parfaitement au courant du projet des Suites * (jésuites), que ces pères se proposent de fonder incessamment ici un grand et magnifique collége. Si la chose se réalise, il sera bon, pour garantir notre jeunesse, de soumettre notre école à une inspection sévère, de manière à ce qu'elle ne soit pas inférieure à celle de ces gaillards. Je connais les rusés matois, ils ne manqueront pas de faire mousser leur affaire, et videront, s'il le faut, leur gibecière jusqu'au fond, pour montrer qu'ils peuvent faire autrement et mieux que ce que l'on fait ordinairement dans les écoles, où, comme tout le monde sait, l'on n'enseigne malheureusement que trop de choses inutiles. »

La suite prouva que les appréhensions de ce professeur étaient parfaitement fondées. L'école spéciale de Dantzig persévéra dans sa nullité, et, quant aux écoles de Thorn et d'Elbing, elles tombèrent tout à fait, de sorte qu'un grand nombre de luthériens faisaient achever les études de leurs fils dans des colléges de jésuites [2]. La même chose eut également lieu en Prusse, au grand déplaisir des pasteurs. « Satan empêche ces pauvres parents, dit Joachim Mærlin, en 1568, de comprendre combien ils se rendent ainsi coupables envers leurs enfants : ils le sont bien plus, assurément, que s'ils les avaient sacrifiés à Moloch et à Baal. Le pape et ses pourvoyeurs savent bien de quelle haute importance est l'instruction publique, et le démon est également trop rusé pour ne pas sentir qu'il a tout à gagner à faire réussir ses serviteurs; aussi cette secte ne néglige-t-elle rien pour avoir de bonnes écoles. Le talent ne leur manque point pour cela, non plus que le zèle; que ne puis-je en dire autant des

[1] Syllecta scholast. coll. Molnar. p. 2. 12.

* En donnant aux jésuites le nom de *Suites*, les protestants faisaient-ils allusion au mot latin *sus*, *suis*, pourceau ? La manière dont ils avaient coutume de traiter leurs adversaires, rend cette supposition, au moins, fort vraisemblable.
(*Note du Traducteur.*)

[2] Hirsch Geschichte. d. akademischen Gymnasiums in Danzig. p. 15.

nôtres? Mais ce n'est pas seulement la jeunesse qu'ils attirent; ils captivent même les pieux parents, qui ne craignent point de leur confier ce qu'ils ont de plus cher, leurs enfants, dans l'espoir de les rendre plus habiles [1]. » — Le professeur d'éloquence, Georges Reimann, dans un discours prononcé, en 1603, à Kœnigsberg, s'emporte également encore contre ceux qui, « séduits par une apparente sainteté et un zèle hypocrite, exposaient leurs enfants aux plus grands dangers, en les livrant aux jésuites [2]. »

Établissement et résultats de la Censure dans l'Allemagne protestante.

La Réforme fut, d'ailleurs, encore funeste aux Lettres, en Allemagne, en ce qu'elle provoqua l'établissement d'une censure théologique, à l'effet d'empêcher, par l'emploi de la force, la publication de tout écrit, qui, de quelque manière, n'aurait pas mérité l'approbation du parti dominant et soi-disant orthodoxe. Le déplacement de l'autorité ecclésiastique par le protestantisme allemand, devait de bonne heure faire sentir sa déplorable influence. Que les princes, dans les mains desquels on avait concentré presque tous les pouvoirs spirituels, étendissent leur juridiction jusque sur la littérature théologique et religieuse, il n'y avait là rien que de parfaitement conforme aux principes émis par les réformateurs. Ces princes, ainsi qu'il arrivait fréquemment au XVIe siècle

[1] Heshusii herzl. Danksagung für d. Bekehrung d. Englaenders Eduardi Thorneri verdeutschl durch Joachim Moerlin. A. 3. b. 4. b.

[2] Non possum eorum probare judicium, qui fucata et simulata Jesuitarum sanctitate et eruditione Thomistica et Scotistica decepti et fascinati, liberos suos in extremum salutis æternæ discrimen scientes volentes conjiciunt. — Les Jésuites ayant établi un collége dans la ville de Heilgenbeil, il parut, immédiatement après, un rescrit ducal, par lequel il était sévèrement interdit aux habitants de confier leurs enfants à ces Pères. Pisanski, Entwurf. d. Preuss. Literærgesch. p. 234.

et même au commencement du XVII[e], s'occupaient-ils personnellement de controverses théologiques : ils ne manquaient pas, alors, de remplir eux-mêmes les fonctions de censeurs, soit seuls, soit avec l'assistance de quelques-uns de leurs agents, dont la manière de voir s'accordait avec la leur; étaient-ils, au contraire, étrangers à ces études : la censure, dans ce cas, se trouvait de droit entre les mains, soit du prédicateur de la cour, soit d'un consistoire, soit de la Faculté de théologie protestante. Dans l'un et l'autre cas, il était de principe de ne permettre l'impression ou la vente d'aucun ouvrage dont les doctrines se trouvaient en opposition avec celles du système théologique soutenu par la Faculté ou adopté par la cour. Plus le protestantisme allait en se fractionnant, et plus s'agrandissait l'espace qu'il avait ouvert au libre développement des opinions individuelles, plus aussi la lutte devenait énergique et vive entre les deux résultats contradictoires de la Réforme, entre l'exercice tyrannique d'une censure religieuse par une autorité usurpée, et l'arbitraire des croyances et des interprétations subjectives.

La censure politico-religieuse, étant matériellement plus puissante, l'emporta longtemps sur sa rivale. Les réformateurs avaient, eux-mêmes les premiers, invoqué l'appui du bras séculier, toutes les fois qu'il s'était agi de frapper un écrit jugé contraire à leur système.

Luther surtout déployait une remarquable activité, quand il croyait avoir intérêt à empêcher la publication de quelqu'ouvrage. Les *frères Unis* ayant, en 1529, voulu faire imprimer le Nouveau Testament traduit par Emser, Luther, dès qu'il en eut connaissance, s'adressa, pour empêcher la mise à exécution de ce projet, au duc de Mecklembourg, *qui était bon protestant*, et, pour être plus sûr du succès de sa demande, la fit appuyer par le conseil de l'électeur de Saxe [1]. Mélanchthon, aussi, se montra grand partisan de la censure la plus rigoureuse, et voulait qu'on s'opposât à la

[1] Il craignait, sans doute, que la comparaison de sa traduction avec celle d'Emser ne rendit évidentes les falsifications qu'il s'était permises dans l'intérêt de sa doctrine. V. Lisch Geschichte d. Buchdruckerkunst in Mecklenburg, p. 23.

publication de tous les écrits qui seraient jugés en désaccord avec les principes de la Réforme [1].

La ville de Rostock offre un exemple du traitement que, dès 1532, on faisait subir aux imprimeurs et aux libraires qui étaient seulement soupçonnés d'avoir publié un écrit catholique. Le conseil de cette ville fit incarcérer l'imprimeur de la maison des Frères, parce qu'il avait, disait-on, traité avec le duc Albrecht, qui était catholique, pour l'impression du Nouveau Testament traduit par Emser, et s'était ainsi servi de ses presses au détriment de la Réforme et de la ville. A Strasbourg, la publication des écrits catholiques fut interdite dès l'an 1524. Le magistrat y fit défense aux catholiques, sous les peines les plus sévères, de diriger contre leurs adversaires des accusations injurieuses, ou seulement des paroles offensantes, « attendu, disait-on, qu'il était suffisamment établi que les papistes sont hors d'état de puiser leurs moyens de défense dans les Saintes-Écritures et la parole divine, et que le temps était passé, grâce au Ciel, où les hommes *se laissaient mener par le nez comme des imbéciles* [2]. » Bien que la ville de Colmar n'ait eu son premier pasteur luthérien qu'en 1568, le magistrat ne laissa pas d'y faire confisquer un écrit publié contre Luther par Hofmeister, prieur d'un couvent d'Augustins, tandis que les livres du Réformateur s'y vendaient partout sans obstacle [3].

Mais ce ne fut pas seulement contre les publications catholiques que s'exerça la censure protestante; à peine les débats sur la cène eurent-ils commencé, qu'à Wittemberg on fit tout ce qu'on put pour empêcher la propagation des livres publiés par les réformateurs suisses et leurs adhérents de l'Al-

[1] Nec officinæ typographicæ negligendæ sunt. Plurimum enim refert, quales libri veniant in manus hominum, cavendumque est, ne spargantur impia dogmata aut famosi libelli. Ideo magistratus in singulis locis præficiant certos inspectores seu censores officinis, nec liceat edere libros non approbatos ab his censoribus. — Il ajoute, plus loin : Repressi et reprimam maledica scripta edituros, et magistratus in utraque parte optarim vigilantiores et severiores esse in prohibendis editionibus, quæ sunt dissidiorum faces. Nec dubium est, hanc curam pertinere ad gubernatores. Corp. Ref. IV, 549. — Epp. Melanchthonis ed. Peucer. p. 535.

[2] V. La foi de nos Pères (Paris, 1844. p. 511), par M. de Bussière, qui a tiré cette citation de la chronique manuscrite de Trausch. t. II. p. 2. f. 77. b.

[3] Protestantisches Kirchen. u. Schulblatt. für d. Elsass. an. 1834. p. 76.

lemagne : le doux Mélanchthon, aussi bien que le fougueux Luther, y employa tout son zèle [1]. Il parut, en 1528, un édit, publié par l'électeur de Saxe à l'instigation de ces deux réformateurs, défendant de vendre, d'acheter et même de lire les livres ou écrits quelconques publiés par les anabaptistes, les sacramentaires et autres, enjoignant, en outre, expressément à tout individu à qui de tels écrits auraient été communiqués ou confiés, par n'importe quelle personne, d'en faire immédiatement la déclaration au magistrat, afin que ces personnes en pussent être punies comme elles le méritaient; menaçant du supplice et de la confiscation des biens tout individu qui, connaissant de pareils faits, ne s'en serait pas fait le dénonciateur; et défendant enfin, sous des peines sévères, de se réunir soit dans les hôtelleries, soit ailleurs, sous quelque prétexte que ce fût, même pour un baptême, ou quelqu'autre solennité pareille, sans en avoir préalablement fait la déclaration à l'autorité compétente [2]. — Dans le traité conclu, à Etlingen, entre le comte palatin Wolfgang, le margrave Charles de Bade et le duc Christophe de Wurtemberg, il fut également stipulé : « que lesdits princes ne permettraient au surintendant, aux pasteurs et aux desservants, ni de tenir des conférences ni d'engager des discussions avec les Zwingliens, ni de publier des écrits, sans y avoir été autorisés par leurs supérieurs. » Et, comme il « est difficile au vulgaire de juger de la valeur d'un livre, que la curiosité porte souvent à lire ce qui est mauvais, et que les

[1] Welleri disputationes Antimassonianæ. p. 811 : « Mélanchthon, suivant le rapport du chancelier Pontanus, conseilla, lui-même, à l'électeur Maurice, de prohiber, dans ses Etats, la mise en vente des écrits de Zwingle. » — Carlstadt se plaint ainsi de ce mauvais procédé de Wittemberg (Planck, Gesch. der Entstehung, etc, des protest Lehrbegriffs. II 206) : « Vous m'avez d'abord lié bras et jambes, puis seulement vous vous êtes mis à me battre! Et en effet, n'est-ce pas là ce que vous faites quand, m'attaquant en chaire et dans vos livres, vous m'ôtez le moyen de me défendre en proscrivant mes ouvrages ? » Mélanchthon disait encore, en 1545, au chanceller Brück (C. R. V. 741) : « Qu'il ne savait trop s'il devait conseiller à l'électeur Maurice d'empêcher ou d'autoriser la vente des écrits de Zwingle; mais que, s'il s'arrêtait à ce dernier parti, Luther ferait une vilaine grimace. L'électeur Frédéric de Saxe répondit, d'après cela, par un refus à la demande que lui avaient adressée les théologiens suisses, à l'effet d'obtenir la tolérance de leurs ouvrages. V. Neudecker. Merkw. Aktenstücke aus d. Zeiten d. Reform. p. 440.

[2] Cod. Germ. 1327. (Ms. Bibl. Mon.) f. 1. a.

Zwingliens ne laissent échapper aucune occasion de propager leurs écrits parmi le peuple, » il fut, en outre, « convenu qu'on soumettrait les imprimeurs et les libraires à une surveillance active, afin d'empêcher que les livres des sacramentaires et autres chefs de sectes ne se répandissent dans le public. » — Cette interdiction ne regardait pas seulement les imprimeurs et, en général, les laïques : les pasteurs eux-mêmes y étaient soumis et ne pouvaient, d'aucune manière, faire usage des écrits des Zwingliens, non plus que de ceux des Calvinistes, ainsi qu'on le peut voir dans un édit de Jean, margrave de la nouvelle Marche de Brandebourg [1].

Le duc Albrecht de Prusse fit, en 1550, publier une ordonnance, d'après laquelle les libraires étaient tenus de soumettre même leurs annonces et leurs catalogues à l'approbation du conseil de l'Université, et ne pouvaient vendre aucun écrit qui n'eût préalablement passé par la même censure. Cette mesure donna lieu à de nouvelles dissensions, quand, ainsi que c'était le cas à Kœnigsberg, les professeurs étaient divisés entre eux, de telle sorte que les uns approuvaient pleinement ce que les autres condamnaient de la manière la plus formelle [2]. Dans la Saxe on ne pouvait, non plus, publier aucun écrit qu'avec le visa de la Faculté de théologie et des quatre doyens de l'Université de Wittemberg [3] ; ce qui permit au parti qui avait le plus d'influence dans l'Université, ainsi aux philippistes d'abord et, plus tard, aux flacianiens, de faire mettre au néant tout livre qui leur était contraire.

Qu'un auteur, afin de se soustraire à cette tyrannie des factions et des sectes, prît le parti de faire imprimer ses écrits dans quelques-uns des pays circonvoisins, ce n'était que pour tomber de Charybde en Scylla : il y avait toujours, au moins, à subir la censure de quelque haut fonctionnaire, du prédicateur de la cour, par exemple, et quelquefois du prince lui-même, si, à l'exemple des Césars du Bas-Empire, ce dernier, ce qui n'était pas rare, intervenait de sa personne dans les débats théologiques et les discussions religieuses.

[1] Hering. Anfaenge der reformirten Kirche in Brandenburg. p. 6.

[2] Arnoldt, Gesch. d. Kœnigsbergischen Universitæt, II. 20-21.

[3] V. la lettre de Polycarpe Leyser à Schlüsselbourg. d. le *Epistolarum volumen* de ce dernier, p. 280.

C'est ainsi que Louis, duc de Wurtemberg, qui était un luthérien zélé, se faisait gloire « de ne permettre l'impression d'aucun ouvrage de théologie, avant qu'il ne l'eût préalablement examiné lui-même [1]. » S'il arrivait qu'on eût fait imprimer ou qu'on eût seulement introduit dans le pays un livre de théologie non soumis à la censure ou condamné par elle, l'éditeur ou le marchand pouvait s'attendre à être traité sans miséricorde. On en peut juger par cela, que le public considéra comme une peine fort douce l'amende de 3,000 francs, dont l'électeur de Saxe menaçait quiconque se permettrait de faire imprimer, dans ses États, le *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon [2], et que l'imprimeur de Leipzig, Vœgelin, expia, dans les fers [3], le tort d'avoir imprimé un ouvrage dont les doctrines étaient celles du parti de Philippe. Le roi de Danemark, Frédéric II, porta contre la liberté de la presse la sévérité plus loin encore. Quand parut, en Allemagne, la Formule de Concorde, c'est-à-dire le symbole le plus important et le plus complet de l'église protestante, ce prince la jeta d'abord lui-même au feu, alléguant que les dissensions religieuses avaient fait plus de mal à l'Allemagne, que n'auraient pu faire trois invasions des Turcs; puis, en 1580, il publia un édit par lequel, « il défendait, sous peine de mort, l'introduction de ce livre dans ses Etats, et menaçait de destitution et des peines les plus sévères tout pasteur ou instituteur dans la possession duquel on aurait trouvé cet ouvrage [4]. » Le comte palatin Jean, afin d'assurer l'unité que se proposait la Formule de Concorde, proposa, lui, au contraire, en 1576, à l'électeur Auguste de Saxe, de défendre également, sous peine de mort et de confiscation des biens, la publication de toute espèce d'écrits, ayant trait à la religion, sans une permission spéciale de l'autorité supérieure [5]. »

[1] Sattler, Würtembergische Geschichte. V. 125.

[2] Cod. Poll. (Ms. Bibl. Mon.) 170. b. f. 134. b. Saxo sub mulcta 3000 florenorum prohibuit, ne corpus doctrinæ a Philippo Melanchthone scriptum a quoquam suorum typographorum excudatur. Brief Walhter's an Ulmer.

[3] Cod. Poll. (Ms. Bibl. Mon.) 170. b. f. 13. b. Impressit Ernestus Vœgelinus libellum de cœna doctum ex nostra sententia, sed sub falso nomine, ideo a principe conjectus est in vincula. Brief Bullinger's an Ulmer.

[4] Kraft, Zweihundertjæhr. Jubelgedæchtnifz von Husum. Vorrede.

[5] Acta Concordiæ. Prima pars. n. 633. f. 89. (B. Archivshudschr.)

Il résulte de tout cela que, dans les États luthériens, la censure était dirigée contre trois sortes d'ouvrages : contre ceux des diverses écoles formées au sein même du luthéranisme, contre ceux des catholiques et contre ceux des zwingliens et des calvinistes. Plus était grande la désunion qui travaillait intérieurement l'église luthérienne, et plus on s'y montrait hostile à la liberté d'écrire. Les princes se figuraient qu'ils ne pourraient manquer de vaincre l'hydre de la controverse, et d'assurer la paix à leurs États, pourvu qu'on fît en sorte que nul théologien ne pût faire imprimer mot, sans l'avoir d'abord soumis à l'examen du pouvoir. C'est dans ce sens que Christophe, duc de Wurtemberg, par exemple, écrivait, en 1554, à l'électeur de Hesse :

« Il serait utile, dit ce prince, que tous les gouvernements qui ont adopté la confession d'Augsbourg, fissent défense à leurs universités et aux théologiens soumis à leur pouvoir, de publier ni libelle, ni pamphlets, ni aucune espèce d'écrits de ce genre, soit les uns contre les autres, soit même contre des personnes étrangères, de quelque rang ou condition qu'elles pussent être, et cela sous les peines les plus sévères. Pareille défense devrait également être faite aux prédicateurs, pour ce qui regarde la chaire. — Que si quelque théologien se proposait d'écrire pour combattre de certaines erreurs, il serait enfin convenable que son ouvrage ne pût être livré à l'impression qu'après qu'il aurait été dûment examiné et approuvé par le prince [1]. »

Le duc de Saxe, Jean Frédéric, de suite après la réunion des princes protestants à Naumbourg, défendit à ses théologiens, malgré leurs réclamations, de publier aucun écrit sans l'avoir préalablement soumis à la censure civile. Peu après il fut également fait défense aux libraires d'Iéna de vendre aucun ouvrage de controverse théologique [2]. Dans une assemblée des États, tenue en Prusse vers 1562, les conseillers ducaux proposèrent d'adresser au prince une supplique à l'effet de faire interdire l'usage et la vente des ouvrages de Calvin, de Zwingle et de plusieurs autres, et d'aviser à ce que chaque individu ne pût pas faire imprimer tout ce qui lui passait par la

[1] Neudecker, Neue Beitræge zur Gesch. D. Reforme. I. 101.
[2] Sammlungen vermischter Nachrichten zur Saechsischen Gesch. VIII, 39-40.

tête; et l'assemblée jugea que cette proposition méritait d'être prise en considération sérieuse [1].

Dans les villes protestantes, c'étaient principalement les pasteurs qui sollicitaient le magistrat, pour qu'on empêchât la publication des écrits de leurs adversaires. Dans une pièce émanée des ministres de Ratisbonne, et portant la date de 1575, ces ecclésiastiques adressaient au pouvoir civil l'observation suivante :

« Attendu que le libraire Etienne Springindschnitten a déjà plusieurs fois mis en vente des livres suspects, imprimés à l'étranger, malgré l'ordonnance qui défend de faire paraître aucun ouvrage non préalablement soumis à la censure, et qu'il contribue de la sorte à répandre, dans ce pays, des erreurs que nous avons eu tant de peine à détruire, nous sommes d'avis qu'il serait du devoir des censeurs, et non-seulement des censeurs, mais de l'autorité civile elle-même, de punir ledit Étienne Springindschnitten, en confisquant ses livres non autorisés, en fermant sa boutique, ou en le frappant de quelqu'autre peine [2]. »

C'est ainsi qu'à Lœwenberg, en Silésie, dans un pays où le mélange de tant de sectes différentes ne permettait pas d'établir la censure au profit de l'une d'elles, sans exercer une insupportable tyrannie contre toutes les autres, le pasteur Radecker pressait le conseil de la ville de faire confisquer tout livre non conforme à la doctrine luthérienne, observant « qu'il ne suffisait pas à l'autorité civile d'envoyer au gibet les voleurs et les assassins; qu'il était encore de son devoir de s'opposer à la propagation des mauvaises doctrines, telles que celles de Schwenkfeld, des anabaptistes, des sacramentaires, etc., et de punir les individus qui s'opiniâtrent dans l'erreur. » Le conseil faisant difficulté d'obtempérer à cette demande attendu que plusieurs personnes s'appuyaient de l'autorité de Luther, pour prétendre que ce serait commettre un péché mortel et travailler dans l'intérêt de l'enfer que de mettre des entraves à la liberté de la presse, le pasteur dissipa ce scrupule en assurant que Luther, quand il soutint la liberté d'écrire, n'avait eu pour objet que de battre en brèche l'autorité du Pape. — « Ah! comme le diable se trouverait penaud, » s'é-

[1] Raumer, Hist. Taschenbuch. Neue Folge. VIII, 437.
[2] Cod. Germ. (Ms. Bibl. Mon.) 1319. f. 249-252.

cria le pasteur, « à peu près comme le baudet qui vient de perdre son bât, si l'autorité séculière avait la simplicité d'user des conseils de Luther en ce qui nous concerne, tandis que ces conseils ne s'appliquent qu'à la censure du pape à notre égard! En faisant ainsi, nous verrions bientôt la parole de Dieu, le sacrement, la religion et l'autorité séculière elle-même péricliter et tomber en ruine! Si ce n'est pas pécher gravement que de comprendre et exprimer ainsi les écrits de ce saint homme Luther, je ne comprends rien au péché. D'ailleurs n'a-t-il pas dit : *Ne sutor ultra crepidam?* Que le pouvoir civil nous laisse donc le soin de déterminer le sens qu'il faut attacher à ces écrits! c'est notre affaire[1]. »

Dans un mémoire publié par les pasteurs de Hambourg, de Lubeck et de Lunebourg, ces ecclésiastiques demandaient : 1° qu'aucun écrit ne pût être imprimé, à moins qu'une commission nommée *ad hoc* ne l'eût, après un examen, déclaré conforme à la Formule de Concorde; 2° qu'on nommât des inspecteurs chargés de surveiller et de visiter les librairies; 3° qu'on soumît à un examen les étrangers venus de pays suspects, de manière à les renvoyer de la ville s'ils ne consentaient point à renoncer à leurs opinions hétérodoxes. Les pasteurs furent encore cause que, dans Thorn, dans cette ville de toutes parts entourée de nombreuses populations catholiques, l'autorité fit publier un édit par lequel il était défendu aux imprimeurs de mettre leurs presses au service des papistes et des jésuites. Dans la même ville de Thorn, on fit également prohiber, en 1602, la vente des livres des sociniens, et, en 1623, celle des livres des mennonites[2].

Cette intolérance fut poussée si loin, qu'il ne fut même plus permis de faire imprimer un sermon, déjà publiquement prêché dans les temples, sans une permission expresse de l'autorité supérieure. Une défense de ce genre fut faite, entr'autres, en 1617, par l'électeur Jean-Georges de Saxe : « On ne pourra, y était-il dit, faire imprimer un sermon, lors

[1] Radecker, Bericht, ob weltl. Gewalt die Schriften und Bücher der Schwærmer frei zu lassen oder aber wegzunehmen schuldig sei. Wittenberg 1556, B. 2 et s.

[2] Bertram, Evangelisches Lüneburg. Beil. p. 336-37.—Wernicke, Geschichte von Thorn. II. 245

même qu'il aurait déjà été débité en chaire, qu'avec l'autorisation du prince, sous peine de répression sévère[1]. »

Les catholiques ne manquèrent point de relever cette manière de procéder du protestantisme : ils trouvèrent qu'il ne convenait guères à une secte, qui avait débuté dans sa révolte contre l'autorité ecclésiastique et notamment contre la censure en proclamant à grands cris la liberté chrétienne, de se montrer si intolérante partout où elle avait réussi d'établir son empire. L'évêque de Meissen mandait, par exemple, en 1539, à Nauséa, évêque de Vienne, que dans son diocèse il était sévèrement défendu d'imprimer les écrits des catholiques, tellement les protestants se montraient attentifs à empêcher la propagation de tout ce qui ne s'accorde point avec leur doctrine[2]. Staphylus, aussi, faisait l'observation suivante :

« A l'époque où Luther commença de publier ses écrits, on prétendait que c'était agir contre la liberté chrétienne, que de ne pas permettre au vulgaire de lire toute espèce de livres ; maintenant que le luthéranisme est à son tour menacé de schismes, on s'empresse de recourir aux moyens dont, en pareil cas, l'ancienne Eglise faisait usage, prohibant la mise en vente des écrits de ses adversaires, pourchassant et persécutant les pasteurs hétérodoxes par tous les moyens possibles[3]. »

Les chefs de l'église luthérienne avaient si peu de confiance dans la vérité de leur doctrine, qu'ils interdisaient la lecture des écrits catholiques, même à leurs prédicateurs et à leurs pasteurs, ainsi qu'on le peut voir dans le rituel, publié, l'an 1594, par le duc de Brunswick[4]. Et voilà donc où l'on en était arrivé, dans cette société chrétienne, dont le fondateur, en se séparant de l'ancienne Église, était parti de ce principe : *Qu'il n'est pas d'autorité* sur terre qui soit juge compétent en matière religieuse, et qu'il n'est pas d'individu, si humble qu'il soit, qui n'ait aussi bien la capacité que le droit de vérifier, la Bible à la main, les doctrines proposées par l'Église !

[1] Ludwig reliquiæ manuscr. IV. 626.

[2] Epistolarum miscellanearum ad F. Nauseam Libri X. Basileæ. 1550 p. 268. Certa nunc apud nos sub pœna vetitum est, ne bonorum vivorum pro Dei domo laborantium libros quis excudat : tanta sollicitudine cavent Lutherani, ne quid, quod ipsorum doctrinæ adversetur, in vulgus prodeat. Quare etiam vehementer te rogo, ut ad me mittas, si quos editurus es libellos.

[3] Staphylus v. rechten Verstande d. Gœttl. Wortes. Neuss. 1560. E. a.

[4] Massonii Anatomia universalis triumphans. I. 537.

Cependant les chefs et les orateurs des diverses sectes dissidentes, les réformés surtout, se plaignaient, plus encore que les catholiques, des mesures que les autorités luthériennes avaient cru devoir prendre pour empêcher la propagation des écrits de leurs adversaires.

Zwingle, par exemple, reproche vivement à Luther et à ses amis de ne pas même tolérer les livres écrits, par les réformateurs suisses, en langue latine, c'est-à-dire des livres uniquement destinés aux personnes instruites. « Ils crient par-dessus les toits, dit Zwingle, que nous sommes des hérétiques, à qui l'on ne saurait permettre de se faire entendre ; et ils défendent la lecture de nos livres, et poussent l'autorité civile à mettre en œuvre tous les moyens en son pouvoir pour empêcher la diffusion de notre doctrine. Le pape, quand la vérité cherchait à se faire jour, a-t-il jamais agi d'autre sorte ? » Pour faire honte aux luthériens, Zwingle va jusqu'à se proposer pour exemple : lui qui avait fait noyer les anabaptistes à Zurich, il se faisait gloire de tolérer les écrits de ces sectaires[1].

Le théologien de Schaffouse, Jezler, regardait cette intolérance, qui du reste était commune aux luthériens et aux calvinistes, comme une des choses qui avaient le plus contribué à prolonger et à envenimer les débats engagés à propos de la cène. Il rappelle aux premiers les vociférations qu'ils firent entendre contre les catholiques, après que les théologiens de Paris eurent compris quelques écrits luthériens dans la liste

[1] Blanl, Geschchichte der Entstehnng des protestanlischen Lehrbegriffs. II. 347. 48.—Hospiniani historiæ Sacramentariæ P. II. f. 45. a. (Zwinglii ep. ad. Esslingenses) : Vertunt se ad illa præsidia ad quæ se Pontifex et caro semper convertit. Vehementius clamant, quam ipse Papa, hæreticos esse, Suermeros, nebulones, doctrinam eorum non esse audiendam. Convertunt se ad violentiam, ad quam se Papa convertit, dicentes, magistratum debere totis viribus illis obsistere. At si nostra opinio iam manifeste falsa est, cur hoc faciunt ? an fideles per oppida et regiones judicio carent ? Quod si judicio præditi sunt, cur non potestas ea legendi iis permittitur, quæ per fideles Evangelii ministros proferuntur ? Sin vero falsa est, eo citius eam repudiabunt. Breviter, abjectissimi etiam verba in ecclesia non contemnenda, sed audienda et judicanda sunt. Hoc enim pacem nutrit et concordiam. Accipite exemplum nostræ ecclesiæ, si vos non offendit, in qua nolumus ferre anabaptismum, sed volumus etiam infantibus, qui non minus ad fœdus Dei pertinent, quam nos, baptismum conferre. Quidam se valde opposuerunt, et hac de re quædam scripta evulgarunt. Ibi nostra ecclesia se ad hunc modum gessit, scripta cum anabaptistarum, tum aliorum quoque etiamnum concedit publice prostare.

des ouvrages défendus; et il leur reproche de faire subir aux réformés, le même traitement qui les avait si fort exaspérés, alors qu'ils en étaient eux-mêmes les objets de la part de leurs adversaires, au début de la Réforme. Jezler ajoute que le mieux serait, à son avis, qu'on livrât aux flammes, indistinctement, tout ce que, de part et d'autre, on a publié, pendant ces longs débats, sur la cène[1].

Les rigueurs exercées contre la presse étaient surtout sensibles, quand elles étaient la suite d'un de ces coups d'État, si fréquents alors, qui vous transformaient, d'un jour à l'autre, par le seul effet de la volonté du prince, un pays luthérien en pays calviniste, *et vice versâ,* comme cela se fit dans le Palatinat et dans plusieurs autres contrées de l'Allemagne. Il fallait, dans ce cas, que toute la littérature religieuse se trouvât renouvelée comme par un coup de baguette, que le livre de Cantiques, le Catéchisme, le Rituel, etc., employés par l'église de la veille, fussent, instantanément, remplacés par ceux conformes à la doctrine du jour. C'est dans une de ces circonstances que Wolfgang, duc de Deux-Ponts, fit défense « à tous libraires, colporteurs, marchands de livres quelconques, d'introduire, de vendre, de louer ni de donner aucun écrit publié par les sacramentaires, ou quelqu'autre secte que ce pût être, sous peine d'incarcération ou d'amende, suivant le cas, et d'une punition double en cas de récidive. » — « Que s'il arrivait, ajoute l'ordonnance, qu'un sacramentaire ou qu'un individu appartenant à quelqu'autre secte se permît de faire de la propagande, soit verbalement, soit par écrit, nous nous réservons de prendre, à son égard, telle mesure qui nous sera suggérée par notre zèle pour la religion et le degré de culpabilité du délinquant, de manière à donner un exemple. »

Il faut dire qu'il n'était peut-être pas un seul de ces réformateurs qui n'eût pas, au besoin, usé de toute son influence et de tout son pouvoir pour empêcher la propagation des écrits jugés contraires à sa propre doctrine. Le réformateur de la Frise orientale, Jean de Lasko, ayant appris qu'on se disposait, dans la ville de Brême, à imprimer le Catéchisme luthérien de Gellius Faber, s'empressa d'écrire à Har-

[1] Joh. Jezleri de diuturnitate belli Eucharistici liber. f. 105.

denberg, qui demeurait à Brême, pour le prier de mettre tout en œuvre afin d'empêcher l'impression de cet ouvrage[1].

Cette intolérance, exercée par les protestants contre la presse dissidente, fournit d'ailleurs un nouvel exemple de la particularité déjà plusieurs fois signalée dans ce volume, c'est-à-dire que les luthériens se trouvèrent, encore une fois, frappés eux-mêmes par les armes que Luther, leur chef, n'avait cru forger que contre ses adversaires. Il arriva plus d'une fois, en effet, que les souverains, auxquels les réformateurs avaient, non-seulement reconnu le droit, mais encore imposé le devoir d'empêcher la publication et la vente de tout écrit non conforme à la doctrine enseignée par Mélanchthon et Luther; il arriva, dis-je, plus d'une fois, que ces souverains usèrent de ce pouvoir arbitraire contre des individus qui pouvaient, à juste titre, se dire les continuateurs de Luther et les représentants légitimes de l'orthodoxie luthérienne. On trouve quelques détails curieux, à cet égard, dans un écrit[2] de Mathieu Judex, qui exerça les fonctions de prédicateur et de professeur de théologie, successivement dans les villes de Magdebourg, d'Iéna, de Rostock et de Wismar.

« En voyant les hommes du gouvernement outre-passer ainsi leurs pouvoirs, s'ériger en maîtres de la parole divine, de l'église et du saint ministère, et exercer le droit de censure, qu'ils se sont arrogé sur les livres, de manière à empêcher souvent la publication des ouvrages les plus louables et les plus salutaires, il en est un grand nombre parmi nous qui, tels que des chiens muets, n'osent pas même ouvrir la bouche contre cet abus de la force, contre ce honteux brigandage, contre cette brutale violation de tous les droits de l'église. »

« C'est une vraie tyrannie de la part du pouvoir temporel, que de s'attribuer ainsi toute espèce de droit sur les imprimeries, sur les imprimeries étrangères aussi bien que sur les nationales; que de défendre aux théologiens soumis à son pouvoir, sans l'avis et malgré l'avis de l'église, de publier aucun ouvrage, soit à l'étranger, soit dans le pays même, sans son autorisation expresse; que de ravir, conséquemment, à l'Esprit saint et à ses pieux ministres, la liberté de propager la vérité et d'empêcher la corruption en réprimant le vice et l'erreur. »

[1] Reersheim, Ostreisisches Predigerdenkmal. p. 19-20.

[2] Von der rechtmaessigen Ueberwachung der Presse.

« Il n'y a pas de doute que Dieu ne déteste souverainement le nouveau cæsaro-papisme, qui ose nous formuler en ces termes ses volontés arbitraires, à nous, ministres du saint Evangile : — « Nous, Rois, Princes, Consuls, etc., défendons à notre clergé de combattre publiquement les hérésies et les hérétiques, tels que sont les papistes, les pseudoadiaphoristes, les synergistes, les victorins, les majoristes, les sacramentaires, les schwenkfeldiens, les osiandristes et autres, attendu qu'on excite ainsi la haine des hommes puissants, qu'on multiplie les éléments de discorde, et que, loin d'édifier les âmes, on ne réussit le plus souvent par là qu'à les aigrir. — Nous défendons, en outre, à ce même clergé, de faire imprimer aucun écrit, à l'étranger non plus que dans nos Etats, sans notre consentement ou notre autorisation expresse, lors même que cet écrit aurait pour objet de prémunir les fidèles contre l'antechrist ou contre les erreurs de quelque autre hérétique. — Nous permettons l'impression de ce livre-ci, nous défendons celle de cet autre-là, parce que tel est notre bon plaisir ; car, bien qu'il soit conforme à la parole de Dieu, il est de nature à offenser les grands, à ranimer la discorde, à troubler et à exciter les hérétiques [1]. »

Judex fait un appel aux hommes de lettres et aux savants, afin que, prenant en mains les intérêts de la religion, ils combattent pour l'affranchissement de la presse, asservie par suite de l'indifférence et de la lâcheté des hommes. Il dit que ce sont les grands qui, en confondant le pouvoir religieux avec le pouvoir politique, se sont efforcés de fonder une nouvelle tyrannie papale. Il adjure principalement les théologiens d'ouvrir les yeux et d'observer comme les gouvernements, comme les chancelleries, comme les conseils, et comme ces indignes sanhédrins appelés consistoires, sous le prétexte d'empêcher la propagation du mal, se sont arrogé un pouvoir tyrannique, pour dépouiller l'église de ses droits et la presse de ses franchises.

Judex se plaint ailleurs « de ces hommes sans cœur, ou, pour me servir de son élégante manière de dire, *de ces chiens sans voix*, sans vigilance, qui, parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes auteurs, voient, sans s'émouvoir, les violences exercées contre la liberté de la presse. « On destitue, maintenant, des pasteurs et des théologiens fidèles, par cela seul qu'ils s'op-

[1] Matth. Judex, de Typographiæ inventione et de prælorum legitima inspectione. Coppenhagil. 1566, p. 9, 20, 56, 57, 59.

posent à l'asservissement de la presse. » C'est ainsi, dit-il, qu'on a fait à son égard, quand, après avoir laissé un de ses manuscrits toute une année dans les mains des censeurs de la cour, sans obtenir de réponse, il avait fini par le faire imprimer, quoique n'y étant pas autorisé par le pouvoir[1]. « Se comporter ainsi vis-à-vis de la presse, cela s'appelle bâillonner le Saint-Esprit, de manière qu'il ne puisse faire connaître les vérités qui nous déplaisent[2]. »

Judex tombe, du reste ici, visiblement dans une grossière inconséquence. Que le pouvoir civil empêchât la publication des livres papistes, calvinistes, ou anabaptistes, il trouvait cela parfaitement légitime, et ne pouvait qu'approuver les rigueurs de la censure s'exerçant contre tout ce qui était contraire à la doctrine; seulement il voulait que ce pouvoir se contentât d'être le bras de l'église, et n'agît que sous l'inspiration et la direction des pasteurs[3].

Un homme qui élevait sérieusement de pareilles prétentions, devait, en effet, être singulièrement désappointé, à l'aspect de la situation où se trouvait alors l'église luthérienne. A la question de savoir, comment les princes auraient à se conduire au milieu du désaccord qui régnait entre les différentes sociétés protestantes, à quels signes ils pourraient reconnaître les vrais représentants de l'église luthérienne, et, conséquemment, les écrits contre lesquels il serait de leur devoir d'opposer les rigueurs de la censure; à cette question, cependant si naturelle, Judex ne jugea sans doute pas à propos de répondre. Il se borne à représenter, aux savants et aux pasteurs, que c'est pour eux un devoir de conscience de ne point se soumettre à l'empire usurpé de la censure civile. « Quiconque, leur disait-il, sanctionne les décrets de ces inspecteurs cauteleux et rusés, en consentant à soumettre ses écrits à leur censure, que fait-il autre chose que favoriser l'affermissement du néo-papisme que le gouvernement tem-

[1] L. c. p. 10.

[2] Il faut dire que cette intolérance existait également dans toutes les sectes protestantes.

[3] Judex, p. 53. Magistratus ministerio divinitus instituto sua conscientia et anima sunt subjecti, tenentur ab ipsis verbum Dei audire et suscipere, disciplinæ ecclesiasticæ seu clavibus se submittere et sacramentis uti, pie vivere, et aliis bono exemplo præire, et scandala cavere.

porel travaille à établir, en dépit de la conscience et de la parole divine? — Ces gouvernants néo-papistes, avec leurs décrets contre la presse et leurs inspections insidieuses, ce sont *de vrais loups* ravisseurs, qui déchirent et engloutissent, autant qu'il est en eux, la vérité évangélique. — Il n'y a qu'un homme sans conscience et sans foi, qui puisse donner son assentiment à une tyrannie pareille [1]. »

Dispositions des savants à l'égard de la Réforme.

En continuant nos études, nous croyons devoir arrêter ici nos regards sur quelques-uns des savants allemands les plus illustres, dont une partie, au moins, de l'existence s'écoula dans la période de développement de la Réforme : après avoir pris connaissance de leurs dispositions et de leur manière de voir par rapport à la nouvelle église, peut-être nous sera-t-il plus facile de nous faire une idée juste de l'état des esprits, dans la classe lettrée de cette époque. Nous laisserons de côté ceux qui se sont suffisamment fait connaître par leur sympathie et leur zèle ardent pour la Réforme, et dont d'ailleurs nous aurons à nous entretenir dans la suite de cet ouvrage. Et d'abord, on ne peut méconnaître qu'au début de cette grande révolution religieuse, Luther n'eût de son côté tout ce que l'Allemagne comptait alors, non-seulement de savants, mais encore d'hommes ayant, comme on dit, reçu une éducation libérale, ayant fait leurs études. Il est même des personnages qui, plus tard, consacrèrent tout le reste de leur existence à combattre le protestantisme, et qui, en 1518 et 1519, se trouvaient parmi ses plus zélés adhérents [1]. Les hommes mêmes les mieux pensants étaient, au commencement, si persuadés que Dieu avait choisi Luther pour opérer une régénération dans le sein de l'Église, que beaucoup d'entre eux ne parvenaient qu'avec beaucoup de

[1] L. c. p. 75 ss.

[1] Cochlæus en est un remarquable exemple. Ce personnage écrivait encore, en 1520, à son ami Pirkheimer (Heumanni docum. litter. p. 49) : Triduo cum prædicatoribus disputavi publice, eorum more ac rogatu quoque, sed Lutherani omnino nihil proponebatur. Non prætermisissem certe, quin pro eo arguissem, si qua extitisset illius materia. Vidi autem et alterius cujusdam responsiones contra Colonienses et Bononienses fortissimas sane et vere germanas.

peine à se désillusionner et à ne plus voir en lui que ce qu'il était réellement, le plus implacable ennemi qu'ait jamais eu l'Église. On a peine à concevoir, aujourd'hui que la différence radicale qui existe entre les deux religions, entre la catholique et la protestante, se montre dans toute son évidence, comment des hommes distingués ont pu, jusqu'en 1525, malgré leur attachement pour l'Église, sympathiser aussi vivement avec l'œuvre du réformateur. Il faut, pour s'en rendre compte, se rappeler l'éloignement qu'on avait alors généralement pour la scolastique, et le manque de profondeur et de solidité dans la connaissance du dogme qui en fut la suite, de telle sorte que beaucoup d'hommes, savants d'ailleurs, étaient incapables d'apercevoir la ligne de démarcation si tranchée qui sépare la doctrine protestante de l'enseignement catholique ; il faut se représenter, ensuite, les difficultés qu'on devait alors éprouver à bien juger de l'esprit d'un système nouveau, d'un système encore étranger pour ainsi dire, et les erreurs auxquelles cela devait naturellement exposer des hommes instruits dans la théologie catholique, sans doute, mais qu'animait, souvent à leur insu, une sympathie marquée pour la Réforme, en leur faisant attacher le sens ordinaire à des expressions, telles que celles de *foi*, de *pénitence*, de *justice* et d'autres, empruntées par Luther à notre Église, mais employées par lui dans une acception toute nouvelle, et en leur faisant espérer, par là, de trouver dans cette Réforme, où l'on venait de briser les derniers liens qui l'attachaient encore au catholicisme, une doctrine peu différente de celle de l'ancienne Église, si ce n'est cette doctrine elle-même dans sa pureté primitive. Peut-être beaucoup de personnes espéraient-elles aussi que les contradictions, même les plus manifestes, où étaient tombés les réformateurs, pourraient bien, en définitive, n'être que des *lapsus linguæ* échappés dans la vivacité de la lutte, des imperfections qu'au moyen d'un concile ou de quelques colloques on ferait facilement disparaître.

Un fait parfaitement établi, c'est qu'un grand nombre de personnes qui prirent part à la Réforme, de celles mêmes qui moururent dans le sein de la société protestante, ne purent jamais se familiariser avec l'idée d'un schisme irrévocable et de l'établissement d'une société nouvelle, opposée à l'Église

romaine. Elles avaient évidemment la persuasion que la rupture opérée dans l'unité de l'Église, ne serait qu'une interruption passagère, et qu'elles n'avaient point cessé, pour cela, d'être membres de l'Eglise où elles étaient nées et avaient reçu le baptême. Il n'était pas jusqu'à Sabinus, le gendre de Mélanchthon, qui, dans son testament, daté de l'an 1560, ne recommandât encore à ses enfants de rester fidèles à la *religion catholique* [1] : et, en se servant de l'expression *catholique,* Sabinus entendait, non pas désigner l'ensemble des communes luthériennes, mais exprimer la conviction où il était que, nonobstant une division, selon lui, momentanée, la société luthérienne de la Prusse n'en était pas moins une partie intégrante de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Enfin Joachim Camérarius, lui-même, qui d'ordinaire était, en matière religieuse, si parfaitement d'accord avec Mélanchthon, Camérarius ne parvint jamais à s'avouer sa séparation d'avec l'Église où il avait reçu la vie de l'âme en même temps que celle du corps; et il ne manquait aucune occasion de persuader à ses amis, et sans doute aussi de se persuader à lui-même, qu'il était et avait toujours été en communion avec l'ancienne Eglise, qu'il n'existait point de schisme, et que les protestants, avec lui, n'avaient réellement jamais cessé de faire partie de la société religieuse à laquelle appartenaient leurs adversaires. Vit Amerpach, qui avait renoncé à sa chaire de professeur à l'Université de Wittemberg, afin de rentrer dans le giron de l'Église, ayant, à ce sujet, écrit à Camérarius, afin, sans doute, de l'engager à suivre son exemple, Camérarius lui répondit : « Que me parlez-vous de deux églises, de la vôtre et de la mienne? Il n'est qu'une seule église chrétienne : c'est celle où j'ai vu le jour, où j'ai reçu le baptême, où je n'ai jamais cessé de vivre, et dans laquelle je prie Dieu, tous les jours, de me faire persévérer jusqu'à mon dernier soupir [2]. » Si un homme aussi éminent que Camérarius

[1] V. Tœppen, Die Gründung der Universitæt Kœnigsberg und das Leben des ersten Rektors Sabinus. p. 302 : Liberos meos omnes simul hortor et oro, ut ante omnia revereantur Deum, et religionem, quam hæc nostra ecclesia cum catholica Ecclesia Christi profitetur, constanter et pie colant.

[2] Miegli Monumenta pietatis et litteraria. II, 49. Ego unum esse et semper fore cœtum Christianum, quæ est Ecclesia Christi, neque distrahi hanc in par-

a pu, en 1548 encore, se laisser à ce point aveugler sur la nature et la portée de la Réforme, malgré les écrits et les aveux les plus explicites des réformateurs, qu'on juge dans quelles grossières illusions ont pu vivre, à cet égard, des milliers d'individus, incomparablement bien moins partagés que lui en fait de science et d'intelligence?

L'époque qui nous occupe, offre encore un autre phénomène analogue à celui dont il vient d'être question, c'est celui de l'existence, au sein de la Réforme, de ce qu'on appelait alors les expectants, c'est-à-dire d'une classe d'individus qui, soit que la nouvelle doctrine ne les eût pas entièrement satisfaits, soit qu'il leur en coûtât de se détacher entièrement de l'Église opprimée, soit enfin que les controverses religieuses les eussent plongés dans l'incertitude et le doute, considéraient également le protestantisme comme un état provisoire, observaient une sorte de neutralité religieuse, et disaient, avant de prendre une autre position, vouloir attendre les décisions d'un concile général. Les expectants, on le comprend, n'étaient pas vus de fort bon œil chez les pasteurs, qui ne manquaient pas, toutes les fois qu'ils en avaient l'occasion, d'exhorter le pouvoir civil à ne pas les tolérer davantage, et de les intimider eux-mêmes, en les menaçant de les priver de la sépulture religieuse, dans le cas où ils viendraient à mourir sans s'être franchement associés à l'église luthérienne. On trouve un exemple de cette sorte de menace dans un discours prononcé à Eisleben, en 1541, par le prédicateur Güttel.

« Le même jour, dans l'enceinte du cimetière, et en présence de plusieurs milliers de personnes, on a fait savoir au public, et le dimanche suivant, on le lui a fait signifier pour la deuxième fois, du haut de la chaire, dans l'église paroissiale de Saint-André, par moi, docteur Gaspard Güttel, prédicateur de cette église, qu'il était défendu aux personnes de tout sexe, de toute condition et de

tes posse sentio. In hac sum procreatus parentibus, ut spero, piis. In hanc sum delatus ad lavacrum τῆς ἄνωθεν γενέσεως. In hac postea vixi semper, et nunc me versari confido cum ingenti dolore recordans delictorum atrocissimorum, quibus indignum me frequenter reddidi et reddo communitate cœlesti, et nunc in me intuens toto animo cohorresco, nihil enim offertur, nisi impurum et pravum. Quid igitur est, quod tu de vestro aut nostro cœtu narras? — L. c. p. 59. Ego hoc Christum oro quotidie, ne sinat me excidere Ecclesia tua, sed in hac ipsa ut quacumque conditione, etiam infima, me retineat.

tout âge, de s'associer ou de frayer avec ce qu'on appelle *les expetants,* attendu que, depuis vingt-neuf ans qu'on patiente avec les faibles et les gens sur l'âge, avec ces derniers parce qu'ils avaient une longue habitude des grimaces et des fourberies du papisme, tout le monde a pu prendre une connaissance suffisante de la parole divine. Que si, malgré cela, de certaines personnes voulaient continuer encore à douter, et attendre le Pape et le concile jusqu'à leur dernier soupir, que ces personnes cessent d'être pour nous des chrétiens, des pères, des mères, des frères ou des sœurs, et que, comme des impies et des blasphémateurs, elles soient privées de la sépulture religieuse [1]. »

Le passage suivant tiré d'un écrit d'Antoine Otto, prédicateur à Nordhausen, prouve qu'il y avait alors encore des expectants dans d'autres villes protestantes.

« Les expectants, avant de se décider, veulent d'abord s'assurer de ce qu'il adviendra de telle ou telle autre doctrine. Que l'une d'elles reste maîtresse du champ de bataille, c'est à celle-ci qu'ils s'attacheront, à coup sûr. Il en est, parmi eux, parmi ces chrétiens scrupuleux, qui, tandis qu'ils demeurent indécis, ne participent point aux sacrements, et n'assistent pas non plus à l'exposition de la parole divine. Il en est d'autres qui se réunissent, non pas dans les bois ou au milieu des champs, il est vrai, car de faire ainsi ce serait être anabaptistes; mais entre eux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. C'est là qu'on trouve de la chaleur, de l'esprit, de la lumière! Notre pays est rempli de pareils antinomiens, qui ne se sont jamais attachés de cœur à comprendre la sainte parole [2]. »

C'est également ici le lieu de citer un passage de l'Apologie de Wizel, où, en même temps que de précieuses données sur les dispositions d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de savants de cette époque, se trouve aussi l'indication de quelques hommes célèbres, qui virent encore les premières années de la Réforme et demeurèrent fidèles à la religion de leurs pères.

« Fallait-il donc briser l'unité de l'Eglise, parce que le malin, pendant quinze siècles de ruses et d'embûches, a réussi d'y faire pénétrer quelques éléments impurs? Le législateur des Hébreux, Moïse, et après lui Elie et Jérémie, abandonnèrent-ils la synagogue, parce qu'il s'y était introduit des abus et des vices? Qui jamais,

[1] Strobel, Neue Beitr. z. Liter. II, 349 et s.
[2] Antonius Otto, Gütlicher Bericht von den Antinomern. D. 2. b.

mieux que saint Bernard, reconnut les infirmités de l'Eglise, celles surtout du siége de Rome, alors assez nombreuses? Et, toutefois, il ne jugea pas que ces imperfections fussent un motif suffisant pour qu'il se séparât de la communion catholique? Le pieux Tauber, Pierre d'Aliaco, et tant d'autres ne furent non plus aveugles sur les défauts de l'Eglise. Rompirent-ils avec elle? assurément non. Ils tonnèrent contre ses infirmités, contre ses défauts, contre ses vices, jusqu'à en perdre haleine ; ils reprochèrent à chacun ses iniquités et n'épargnèrent personne : c'est tout ce qu'ils firent. Erasme, cette gloire de notre époque, fut, de notre temps, le premier qui signala les vices de l'enseignement et les abus de l'Eglise ; et cependant il n'a ni fondé lui-même une église nouvelle, ni approuvé celle que viennent de fonder nos prétendus réformateurs. Il est assez peiné, lui aussi, de même que tous les hommes vraiment pieux, de voir un aussi grand désastre, et de le voir durer si longtemps : il ne s'en cache point, et cependant n'en persévère pas moins dans l'unité, bien qu'il soit un objet de malveillance pour les uns comme pour les autres. Ainsi firent aussi Reuchlin, Mutianus, Longolius, Mosellanus et plusieurs autres, qui depuis ont été retirés de ce monde. Stapulensis, Rhenanus, Cornelius, Crotus, Campensis, Egranus, et, dans tous les pays, une infinité d'hommes distingués de ce genre, de pieux et savants évêques même, des docteurs et des prédicateurs en grand nombre, ne se sont pas sentis moins révoltés à l'aspect de ce qui s'est introduit de mal et d'abus dans l'Eglise ; et eux non plus ne se sont séparés d'elle. Et, en effet, n'est-elle pas toujours l'épouse de Jésus-Christ et notre mère spirituelle, bien que, sans le savoir, elle ait reçu quelques souillures? Mais peut-être que le Seigneur a bien voulu tolérer cette secte, afin que par elle son Eglise devienne attentive à ses défauts et travaille enfin à se réformer elle-même. Cette secte, toutefois, pour avoir servi d'instrument à l'accomplissement des desseins providentiels, n'est pas pour cela moins criminelle et moins condamnable[1]. »

Ajoutons à ce qui vient d'être dit de ces personnages, que l'illustre restaurateur des études hébraïques en Allemagne, que Reuchlin, si souvent signalé comme le précurseur de Luther, donna, peu de temps encore avant sa mort, un témoignage non équivoque de son attachement à l'ancienne Eglise et de son éloignement pour l'entreprise, alors déjà mieux appréciée, qui se donnait le nom de Réforme. Il avait promis,

[1] Wizel, Apologie. G. a.

en présence de plusieurs témoins, de léguer sa bibliothèque à Mélanchthon, son parent; mais, ayant vu plus tard avec peine celui-ci se faire le champion de la cause luthérienne, il changea ses premières dispositions et transmit son précieux héritage à quelques hommes plus dignes [1].

Conrad Mutianus (Muth), chanoine à Gotha, qui était fort considéré de l'électeur Frédéric le Sage, et se trouvait en relations avec les plus illustres savants de l'époque, avait également fait une guerre vive et suivie aux vices du clergé séculier et des moines. Il était lié avec Luther, Mélanchthon et Spalatin, et, s'il ne se déclara pas précisément partisan de la Réforme, il la considéra du moins assez longtemps avec indifférence. Spalatin semble même, encore en 1523, lui supposer, pour cette entreprise des sentiments plus favorables que l'indifférence. On trouve, dans la chronique hessoise de Lauze [2], quelques renseignements sur les dispositions de Mutianus à l'égard du protestantisme à une époque postérieure. Mutianus eut bientôt l'occasion d'expérimenter, à ses dépens, l'efficacité de la doctrine nouvelle : la populace, ameutée par les prédicants luthériens, força le domicile des chanoines de Gotha et le mit au pillage, si bien que Mutianus y perdit sa fortune [3]. L'année d'après il vit d'autres fruits de la Réforme plus terribles encore, les abominations qui furent la suite de la révolte des paysans : il vit une populace furieuse, à laquelle Luther et ses auxiliaires avaient représenté les lieux consacrés à Dieu comme le séjour de l'idolâtrie et des réceptacles de mensonges, prêtant l'appui de leurs bras à la parole de ces ré-

[1] C'est ce que nous montre une lettre de Mélanchthon à Spalatin (C. R. 1, 646) : Qui mihi excusant factum, aiunt, Lutherano nomine, cujus esse me studiosum non nego, alienatum.—Reuchlin, en 1520, ne s'était d'ailleurs pas encore fait une opinion sur l'entreprise de Luther, et tâchait, par cela même, de modérer l'enthousiasme de son cousin. Melanchthoni— *mandait-il a Humelberg*— adversor, quod suo Luthero tam fidum agit achatem, ne pariter male audiat. Sed non est in juvenibus prudentia, fortasse miseratur tam doctum et tam integrum theologum, graviter et iniquo animo ferens, Luthero tot injurias contingere propter amorem orthodoxæ ecclesiæ. Ego vero διὰ μέσου ἥκων πίστεως καὶ ἀπιστίας nihil diffinio, ipse passus mea fata. Mnscr. Peutinger. Cod. lat. 4007. (Bibl. reg. Mon.) f. 115. a.

[2] Spalatin lui écrivait (Tentzelii supplementum hist. Gothanæ. p. 59) : Bene vale cum Urbano et Evangelio fave!

[3] Mykonius Hist. d. Ref. p. 118.

formateurs, saccager et profaner les couvents et les églises de toutes manières. Après avoir été témoin de ces atrocités, Mutianus écrivit à l'électeur Frédéric une lettre fort remarquable, qui commence par les lignes suivantes : « Je viens de voir des populations sauvages tourner leur fureur criminelle contre les temples consacrés au Très-Haut, et dévaster les églises comme ne firent point les barbares. Quel spectacle déchirant que celui de toutes ces religieuses, de tous ces ministres de Dieu, chassés de leur pieuse retraite par l'épouvante et la violence, et fuyant de tous côtés, sans ressources et sans asile! J'en suis triste à mourir. » Il dit, plus loin, tenir de bonne source que c'étaient les villes impériales, qui, sous le voile de l'Évangile, avaient secrètement excité le peuple à la révolte, afin de renverser ainsi les évêchés d'abord, puis les principautés laïques elles-mêmes, et d'établir sur leurs ruines la démocratie en Allemagne [1]. Mutianus termina sa vie, l'année suivante, après être tombé dans un état voisin de l'indigence.

Parmi les savants de l'Allemagne dont on admirait le plus la variété des connaissances, se trouvait aussi Conrad Peutinger. Il avait été, pendant quelque temps, greffier d'Augsbourg, sa ville natale, et comptait dans le petit nombre d'hommes qui joignaient alors à l'étude de l'antiquité classique, celle de la littérature du moyen âge. Il était lié d'amitié avec Reuchlin, Hutten, Rhénanus, Cuspinian, Pirkheimer, Aventin et le comte de Neuenaar, et passait, tout à la fois, pour le père de l'étude des antiquités Romaines et pour l'un des fondateurs des études historiques en Allemagne. Honoré de la confiance de l'empereur Maximilien, et traité, plus tard, avec non moins de distinction par les petits-fils de ce prince, Charles V et Ferdinand, il exerça, pendant longtemps, une grande influence sur les affaires publiques. — Peutinger, ainsi que beaucoup d'autres érudits de cette époque, s'occupait aussi d'études théologiques. L'empereur Maximilien ayant eu la pensée de faire publier une série d'ouvrages, dans lesquels on eût exposé les mystères de la religion chrétienne de manière à les rendre, autant que possible, intelligibles au vulgaire,

[1] Tentzel. p. 76

il soumit ce projet à l'examen du cardinal-archevêque Lang, du docteur Eck et de Peutinger. Nous avons encore de ce dernier un rapport manuscrit, qu'il fit, en 1517, en réponse à la consultation de l'empereur [1]. Il ne fut pas moins favorable aux débats de Luther que la grande majorité des savants, ses contemporains. Pendant le séjour que ce réformateur fit à Augsbourg, Peutinger le reçut avec distinction, lui témoigna de l'amitié et paraît même lui avoir donné des avis et des conseils [2]. Cette sympathie, toutefois, ne dura pas longtemps, Peutinger étant un de ceux qui, à la diète de Worms, engagèrent Luther à rétracter ses erreurs [3].

Bien qu'Urbain Regius, Michel Keller et Jean Frosch prêchassent, à Augsbourg, depuis 1522, la doctrine protestante, et comptassent au nombre de leurs partisans la plupart des conseillers de la ville, Peutinger ne demeura pas moins fidèle catholique. On voit, dans sa correspondance, qu'en 1524 il envoyait encore son fils se confesser, dans le couvent de Saint-Ulric, près de son ami, le savant moine Vit Bild [4], et qu'en 1530 il fit, contre Œcolampade, un travail sur la cène. Peutinger termine cet écrit, qui du reste n'a jamais été imprimé,

[1] Veith. hist. vitæ Peutingeri. Aug. Vind. 1785, p. 208.

[2] C'est ce que rapporte Luther lui-même dans une lettre à Spalatin (Veith. p. 129) : Cœnavi heri apud Conradum Peutinger, doctorem et civem, et virum qualem melius nosti, qui unus omnium est in mea re studiosissimus, nec segnius Senatores alii.

[3] Gassari Annal. Augustan. V. Mencken Scriptores rerum Germanic. I, 1767. — Seckendorf de Lutheranismo. p. 155. — Brücker (Ehrentempel der deutschen Gelehrten. p. 48) et, plus récemment, Erhard (Geschichte des Wiederaufblühens Wissenschaftlicher Bildung, III, 403) nous ont représenté Peutinger comme un adhérent du protestantisme. Ce dernier ajoute même que ses convictions luthériennes durent, sans doute, prendre un nouveau degré de force à la vue de l'héroïque ardeur dont Luther avait fait preuve à la diète de Worms. Mais cet auteur omet de parler du conseil que Peutinger donna au réformateur, dans cette même diète. Or, ce conseil montre assez clairement combien peu Peutinger s'était trouvé édifié par cette héroïque ardeur. La seule chose qu'on puisse alléguer, à l'appui de l'opinion qui fait de Peutinger un protestant, c'est qu'en 1530 il fut, avec le bourgmestre Imhof, chargé de protester, au nom de la ville d'Augsbourg, contre le recez de l'empire. Mais il faut observer ici que d'un acte fait par un homme public, dans l'exercice de ses fonctions, au nom de ses commettants, on ne saurait, en justice, conclure la nature des convictions personnelles de ce fonctionnaire. Brucker, lui-même, dit, d'ailleurs, à la page 47 de son ouvrage, que Peutinger eut un tel éloignement pour la ligue de Smalkalde qu'il se retira peu après des affaires.

[4] Veith. p. 214.

par une protestation de sa soumission aux décrets de l'Église[1]. Nous retrouvons ses descendants, à la fin du XVIe siècle, toujours catholiques, et quelques-uns même revêtus de fonctions ecclésiastiques[2].

Puisque nous venons de parler de Mutianus, c'est le cas d'examiner, ici, quelles ont été les dispositions et la conduite des chanoines allemands pendant la révolution religieuse qui nous occupe. Et d'abord, les chapitres furent, de toutes les corporations religieuses, celle qui, en général, opposa le moins de résistance à la destruction de l'Église. Dans le nord de l'Allemagne, on vit même les chanoines passer, pour ainsi dire, en masse du côté de la religion nouvelle, et, pourvu qu'ils conservassent leurs prébendes, s'accommoder, en général, assez bien de la doctrine luthérienne. Il n'en fut pas tout à fait ainsi dans l'Allemagne méridionale; ils y montrèrent un peu plus de sens religieux et de constance. Nous ne parlerons point de la majorité des chanoines allemands, dont l'ignorance et la dépravation étaient alors devenues proverbiales: il ne peut être ici question que de quelques-uns des membres de cette corporation qui se distinguaient par la science ou par le caractère.

Parlons d'abord de Jean de Botzheim. Chanoine à Constance, ancien disciple de Wimpheling, et ami ou correspondant d'un grand nombre de savants, il fut d'abord un des plus chauds partisans de Luther et de son entreprise, et facilita, de tout son pouvoir, la propagation de la doctrine dans Constance. Eberlin parle de lui comme d'un des adhérents de la cause luthérienne, dans un endroit où il cite également comme tels plusieurs autres personnes qui, plus tard, mieux éclairées par la tournure que prenait la Réforme, changèrent aussi, la plupart, de sentiments à l'égard de cette entreprise.

« Le digne évêque d'Augsbourg a autorisé le pieux docteur Speiser et les deux nobles frères Adelmanner, de faire au public

[1] Veith. p. 98. Hæc itaque congessimus, tamen contra Ecclesiam catholicam impie aut irreligiose asserere volumus nihil.

[2] Ehrard rapporte, comme une chose digne de remarque, que ses descendants rentrèrent dans le giron de l'Église. Mais, ce qui est plus digne de remarque encore, c'est l'assertion de cet auteur; car nous affirmons qu'il n'existe pas le moindre document, qui nous permette de croire que la postérité de Peutinger ait jamais été autre chose que catholique.

de cette ville des lectures édifiantes *. Le même évêque a également deux prédicateurs chrétiens, dans sa ville de Dillingue, à savoir, M. Gaspard N. et le docteur Gaspard Amon, qui est un bien digne homme. L'évêque de Constance possède un prédicateur ** dans son chapitre même, le chanoine et docteur Botzheim. Quant à l'évêque de Bâle, il a de l'affection pour H. Glaréan, bien que Glaréan se soit fait le patron de la doctrine luthérienne. Cet évêque lit, lui-même, avec empressement, les écrits des luthériens, et n'en est point choqué; que dis-je? on ne saurait lui faire un plus grand plaisir que de lui communiquer une nouvelle publication luthérienne [1]. »

Botzheim adressait encore à Luther, en 1520, des paroles d'approbation et d'encouragement [2]. « Je me réjouis, lui disait-il, de ce que la science divine va sortir des ténèbres en même temps que la science humaine. » C'est à la fin de cette même année et au commencement de 1521, que les illusions de Botzheim, à ce qu'il paraît, commencèrent à se dissiper; car nous trouvons qu'en février 1521, Thomas Blaarer lui écrivait de Wittemberg pour le prier d'être moins sévère pour les écrits de Luther [3]. Il usa, toutefois, encore de son influence pour faire nommer prédicateur de la cathédrale de Constance un ecclésiastique, appelé Jean Wanner, qu'il savait être favorable à la doctrine. Ses relations avec Erasme, qui, en 1522, fit un voyage à Constance pour le voir, contribuèrent, sans doute, à le faire revenir entièrement de ses premières dispositions pour la cause luthérienne. Il vit encore, avant sa

* Ces lectures se faisaient, sans doute, dans des ouvrages luthériens ou favorables à la cause luthérienne. (*Note du traducteur.*)

** Problablement un prédicateur qui, dans ses sermons, se montrait ami de la doctrine nouvelle. (*Note du traducteur.*)

[1] Eberlin der frommen Pfaffen Trost. F. a. 2. a.

[2] Walchner, Johann von Botzheim und seine Freunde. p. 107. Quæ scribis, ita mihi probantur, ut nulla proinde re gaudeam, ac fato meo propitio, quo factum, ut hoc tempore viverem, quo non humanæ solum literæ, sed et divinæ pristinum nitorem recuperant; nihil est in orbe doctrinarum, quod non cœperit his annis ruditatis squalorem abstergere. Sola erat Theologia in tenebris plusquam Cymmeriis, quæ pro aliis sola purissima esse debet. Tu manum admoliris sanctissimæ Theologiæ, pharmaca tua efficacissima sunt, sanant non literas solum, sed et animas eorum, qui opinionibus scholasticis nimiam hactenus fuerunt valetudinarii. Ego Deum precor, ut tibi tua studia feliciter cedant, Christo provehente, qui idem (quod non dubito) excitavit. Deditissimus tuus Johannes Botzhemus Abstemius, etc.

[3] V. Walchner, p. 138.

mort, les premiers fruits de l'esprit protestant à Constance, le pillage du trésor de la cathédrale ordonné par le conseil de la ville, et d'autres violences, qui forcèrent l'évêque et son chapitre à se réfugier à Ueberlingen. En 1524, dans une lettre à Amerbach, il assure ne s'être jamais écarté, même *de la largeur du doigt*, des prescriptions de l'Église et des Pères, et n'avoir contribué, d'aucune manière, à propager les erreurs luthériennes[1]. En 1525, il entretient assez longuement Erasme de l'anarchie qui régnait déjà dans le protestantisme. « Je vois, lui dit-il, surgir une quantité de sectes différentes, qui toutes se vantent d'être évangéliques. Que d'opinions contradictoires n'entendons-nous pas professer sur la seule question de la cène! L'un prétend que l'Eucharistie n'est qu'un simple souvenir, et il emploie le crieur communal pour en détourner le public; un autre soutient *mordicus* qu'elle renferme véritablement le corps de Notre-Seigneur, celui-là même qui fut crucifié sur le Calvaire; un troisième nie l'une et l'autre opinion et propose une explication nouvelle. Il est des individus qui veulent qu'on leur donne le sacrement en main, à eux laïques; d'autres ne croiraient pas avoir communié, s'ils n'avaient reçu Jésus-Christ sous les deux espèces. Celui-ci veut qu'on lui présente le sang de notre Sauveur dans un calice en vermeil, celui-là prétend que ce soit dans un calice en bois, pin ou frêne. Il en est enfin qui sont d'avis de conserver, pour la cène, le pain à chanter dont on s'est servi jusqu'à présent dans l'église, et d'autres, au contraire, qui demandent à ce qu'on invente un pain d'une nouvelle forme. Bref les avis sont innombrables, les discussions sans fin, et il en est de même de la question du baptême[2]. » Dans une lettre, qu'en 1526 il adressait à Amerbach, Botzheim parle enfin du repentir qu'il éprouve d'avoir un instant témoigné de la sympathie « au pseudothéologien Luther, à ce grossier et furieux personnage[3]. » Botzheim fut surpris

[1] V. Walchner. p. 116. Nec transverso quidem digito discessi a quavis constitutione vel Ecclesiæ, vel patrum, nec aliter vixi, quam hactenus Christianismus noster habuit, nec quidquam vel docui vel scripsi Lutheranum. Nunquam concionatus sum, neminem dehortatus sum ab obedientia Prælatorum et Ecclesiæ.

[2] V. Walchner. p. 133.

[3] V. Walchner. p. 117. Pœnitet me vel tantilli favoris, homini tam insigniter maledico nec suo loco furenti, pseudotheologo, dati.

par la mort, dans un voyage qu'il fit, en 1534, à Fribourg.

Parmi les chanoines d'Augsbourg se trouvaient deux frères, Bernard et Conrad, issus de la famille Adelmann d'Adelmannsfelden, qui tous deux se montrèrent d'abord chauds partisans de Luther; aussi, quand le théologien Eck publia la bulle qui condamnait le réformateur, appliqua-t-il également la censure papale à Bernard, qui était l'aîné des deux frères, si bien que ce chanoine crut devoir implorer la protection du duc de Bavière, et plus tard, en 1520, se faire absoudre par Eck. Il conserva, toutefois, encore quelque temps, ses dispositions premières, et continua de faire des vœux pour le succès de Luther. En 1520, il mandait à un de ses amis, avec les témoignages de la joie la plus vive, que le chapitre, dont il faisait partie, venait de nommer prédicateur de la canoniale Urbain Regius, qui détestait la scolastique à ce point, que lui, Adelmann, avait été dans le cas de le modérer dans la manifestation de sa haine[1]. C'est tout ce que nous savons des dispositions religieuses de Bernard Adelmann, dans l'intervalle de 1520 à 1523, époque de sa mort. Le chanoine Conrad était un homme bien supérieur à son frère aîné Bernard, et le grand âge auquel il parvint nous permet, d'ailleurs, de le suivre jusqu'à une époque plus avancée de la Réforme. Il ne mourut qu'en 1547. Il était en correspondance avec Spalatin, Œcolampade et plusieurs autres célèbres personnages, partisans de la doctrine nouvelle, et ce ne fut qu'assez tard qu'il parvint à apprécier la valeur et les tendances des débats engagés par Luther. Il faisait encore, en 1524, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même[2], ses délices de la lecture des écrits de Zwingle, de Myconius et d'Œcolampade, et il paraît avoir conservé des relations amicales avec plusieurs réformateurs jusqu'à la même époque. Il rapporte, par exemple, que ce fut lui qui, à la prière d'Œcolampade, déconseilla à Urbain Regius de prendre part à la discussion sur la cène. Nous ne possédons pas, non plus, d'autres données que celles que nous venons de rapporter, pour servir à l'his-

[1] Heumanni docum. liller. p. 208.
[2] V. Veith. Bibliotheca Augustana. II. 35.

toire de sa manière d'être et d'agir par rapport à la doctrine, jusqu'en 1545. Une chose, cependant, est certaine, c'est que le développement ultérieur du protestantisme ne le désappointa pas moins qu'une foule d'autres célèbres personnages, et ne servit, en définitive, qu'à l'attacher davantage à l'ancienne Eglise, à laquelle il ne cessa d'être fidèle. En 1537, il fut forcé, par la majorité du conseil devenue protestante, à s'exiler d'Augsbourg, en même temps que tout le reste du clergé catholique de la ville. Le seul document qui nous fournisse quelque lumière sur les dispositions de Conrad Adelmann, à cette époque et pendant les années qui suivirent, c'est une préface qu'il fit pour un travail du prieur de Rebdorf, Kilian Leib, sur la discordance des diverses traductions des Saintes-Écritures, travail dont, en 1542, il s'était fait l'éditeur. Il dit, dans cette pièce, que les événements et l'expérience lui ont donné la conviction que la cupidité, la convoitise et l'espoir de réussir, par un semblant de réforme, à s'approprier les biens de l'Église, étaient les principaux ressorts du grand mouvement religieux qui agitait l'Allemagne. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que l'empereur et les autres souverains prissent les mesures nécessaires pour empêcher le pillage! nous reverrions bientôt la paix en Allemagne et l'unité dans l'Église; car nous avons éprouvé, à nos dépens, que ce qu'elles poursuivent, ces sectes, et je n'en excepte aucune, ce n'est pas tant la possession des biens du ciel que le projet de s'emparer de ceux de la terre, au moyen de la dévastation des églises et de la rapine. Il serait bon, si l'on veut rendre la paix à l'Allemagne, que l'on tînt en bride ces prédicants à la langue de vipère, dont la méchanceté n'épargne ni les vivants ni les morts, et dont on voit aujourd'hui partout, dans notre malheureux pays, pulluler la détestable engeance. Il n'est pas d'orateur que les femmes et la plèbe écoutent plus volontiers que ces insolents parleurs : de là cette insubordination qu'on montre à l'égard des supérieurs, de là l'indiscipline, de là les révoltes. Je parie ma tête à couper que si l'empereur et les princes se décidaient à user de ce moyen, ils en obtiendraient de meilleurs résultats que de toutes leurs controverses, qui ne sauraient aboutir à rien, et n'ont servi, jusqu'à présent, qu'à faciliter aux schismatiques la propagation de leurs

fausses doctrines [1]. » Adelmann termine cet écrit en déplorant que la destinée l'eût fait naître dans ces temps malheureux, où l'on ne pouvait porter les yeux nulle part sans y rencontrer l'anarchie, le brigandage, la division, la révolte, le schisme, le sacrilége, le désordre et la confusion.

Nous n'avons parlé, jusqu'à présent, que de personnages qui, d'amis et de chauds partisans de Luther, étaient devenus ses plus décidés adversaires, et qui, plus tard, se détournèrent avec horreur de ce mouvement religieux dont ils avaient d'abord, avec tant de joie, salué l'aurore. Le nombre de ces hommes est plus grand que généralement on ne pense. « Je ne suis, Dieu merci, disait Wizel, pas le seul qui lui ait tourné le dos; il en est de savants et d'autres, le pays en est rempli, qui, ayant considéré son affaire avec un peu plus de loisir, se sont assurés qu'elle repose sur le sable mouvant. » — « Il en est d'autres qui seraient tout disposés à faire comme moi, s'ils n'étaient retenus par la crainte de l'autorité civile, qui soutient cette entreprise [2]. » — Nous avons déjà rapporté ce que pensait de tout cela Cochlæus. Jean Faber, qui, plus tard, devint évêque de Vienne, se trouvait dans des dispositions pareilles [3]. Jean Cuspinian de Schweinfurt, d'abord professeur à Vienne, et, plus tard, élevé par la confiance des empereurs Maximilien et Ferdinand aux plus hautes fonctions de l'empire, aussi distingué comme homme d'État que comme historien, Cuspinian se prononça d'abord aussi pour Luther, mais rompit ensuite si complétement avec lui, qu'il ne daigna même pas répondre à une lettre pleine de flatteuses prévenances que lui avait adressée le réformateur [4].

[1] Leib, de sacræ scripturæ dissonis translationibus. 1542. Dr. Chunradi Adelmanni epistola. A 2. b. — A 3. b. Complices enim sectarum (nullam excipio) non tam cœlestem patriam, quam rapinam ac sacrilegia quærere magnis malis et calamitatibus nostris experti sumus. Expediret quoque ad sedandos tot patriæ tumultus, ut maledici convicialores, quorum nimis fertilis in præsentia in Germania seges est, compescerentur, qui nec superioribus nostris, nec vivis nec mortuis hactenus pepercerunt. Neminem enim mulierculæ et vilis plebecula avidius audire solet, quam hos maledicos blaterones. Et hinc defectiones a suis superioribus, hinc seditionum initia sumens et occasiones, quod sane patriæ nostræ tranquillitati ex diametro adversari, nemo cordatus ignorat.

[2] Wizel, Apologie. B. 2. a. — [3] Denis Wien, Buchdruckergeschichte. p. 267.

[3] Kallenback, Œsterreichische Zeitschrist. 1837. Blætter für Literatur. p. 171.

Un savant jurisconsulte, dont la vaste érudition ne portait pas seulement sur le droit, Jean Alexandre Brassikan, fils de ce Jean Brassikan qui avait été professeur de Mélanchthon, à Tubingue, fut d'abord partisan de la doctrine luthérienne, et se plaignait encore, en 1523, de ce qu'à Ingolstadt, où il était alors professeur, il ne pouvait librement avouer sa manière de voir[1]. Mais le temps et la marche suivie par la Réforme, postérieurement à cette époque, lui dessillèrent les yeux comme à tant d'autres. Il se mit à étudier les Pères, publia les œuvres de Salvian et un des traités de Gennade, et désapprouva, dès lors, hautement les changements opérés dans la religion par le réformateur de Wittemberg. Il se plaignait, lui aussi, qu'on négligeât les études en Allemagne, que les meilleures têtes montrassent de l'éloignement pour les travaux de l'intelligence, et que les magistrats des villes impériales, eux surtout, montrassent du mépris aux savants, et comblassent, au contraire, d'honneurs, des cordonniers, des tisserands et autres gens de cette espèce se disant animés de l'Esprit divin[2]. Il dit, ailleurs, qu'il considère comme le malheur et la honte de son siècle, que les écrits des anciens docteurs de l'Église aient été remplacés, dans l'estime publique, par les écrits de quelques hommes nouveaux se qualifiant du nom d'évangéliques; et il ajoute que c'est cette énormité qui a mis le christianisme même en péril, qui a répandu la discorde parmi les hommes, et a rempli les princes, comme leurs sujets, de haine les uns à l'égard des autres. « On ne s'occupe, dit-il, maintenant de toutes parts, qu'à répandre de détestables livres, où l'on déverse l'injure sur tout ce qui est honnête, et où, non content de déprécier les œuvres de l'antiquité chrétienne, on ne craint pas de placer les prétendus évangélistes du jour bien au-dessus des Pères, des Jérôme, des Augustin, des Origènes, comme

[1] V. Schelhorn. Das evangelischen Œstreich. I. sup. p. xxx.

[2] Videmus, quam ingenia etiam felicia a litteris abhorreant, et quod invitus vere tamen dico, quam in Germaniæ quibusdam amplissimis etiam urbibus hoc sit esse germanum, litteras scilicet odisse, hoc sit esse prudentissimum senatorem, studia simul omnia damnare, hoc sit esse compositæ vitæ civem, sutores atque textores πνευματοδιδάκτους suscipere, litteratos autem contemnere. — Se trouve imprimé dans *le Christophe de Stadion*, de Zapf., p. 277

si, comparés aux nouveaux docteurs, ce n'avaient été que des ignorants ces grands docteurs que l'Église vénère[1]. »

L'exemple peut-être le plus remarquable d'un attachement vrai pour l'Église, d'un attachement qui sut résister aux plus dures épreuves, aux séductions comme aux persécutions, nous a été fourni par le grand naturaliste Georges Agricola, le père de la minéralogie et de la géognosie, et l'un des savants les plus universels de l'époque[2]. Né en 1494, il fut, en 1518, professeur de grec à la haute école de Zwickau, et se fit connaître, dès 1520, par ses écrits comme grammairien et philologue ; puis, après avoir été attaché à l'Université de Leipzig, et s'être rendu de là en Italie, il se voua aux sciences naturelles et à la médecine, sans toutefois négliger les études philologiques. Il s'établit, en 1530, dans la ville de Chemnitz, qui, à cause de ses mines, lui offrait un grand intérêt. Il y fut nommé bourgmestre; puis, ayant été destitué par ordre de l'électeur Maurice, sans doute pour cause de religion, il fut réélu bientôt après. Son activité d'auteur se déploya dans diverses branches des connaissances humaines : il écrivit sur la médecine, sur la minéralogie, sur l'archéologie, sur la théologie même, et, en sa qualité d'historiographe de l'électorat de Saxe, sur l'histoire ; car ce n'est pas sans raison qu'on l'appelait le Pline du XVIe siècle. Observons, cependant, que son ouvrage de la *Tradition apostolique* est encore inédit.

Agricola vit avec un sensible plaisir les premières attaques de Luther contre la vente des indulgences, et lui-même fit placarder à tous les coins de la ville de Zwickau une épigram-

[1] Gennadii de sinceritate Christianæ fidei dialogus ed. Brassicanus. Parisiis. 1556. a. 2. a. Sed huic ætati, in quam nos ipsi incidimus, aliud malum, et id quidem minime ferendum accidit, quod contemptis iis, quæ vere sunt antiqua, et quibus nihil antiquius esse conveniebat, passim exhibentur a circumforaneis illis scriptoribus libelli et nugaces et in bonorum omnium contumeliam scripti, in quibus non tantum veteres illi, merito suspiciendi, tanquam subdititii censoria virgula familia submoventur, sed et suaves illi novi Evangelici viris juxta sanctis ac eruditis, divo Hieronymo, Augustino, Origeni ac aliis etiam ejusdem notæ scriptoribus præferuntur, atque in hunc modum præferuntur, ut veteres plane nihil scivisse videri possint, si novos illos homines cum illis conferas.

[2] « Ce grand, cet immortel minéralogiste, cet homme d'une érudition si vaste et si variée, ce mystagogue, ce créateur de la minéralogie moderne, etc. » — c'est ainsi que Becker parle de ce savant, dans l'ouvrage qui a pour titre : *Die Mineralogen Georg Agrikola zu Chemnitk im sechszehnten und G. Werner zu Freiberg im neunzehnten Jahrhundert*, p. 9.

me de sa façon contre ce scandaleux trafic[1]. Ce furent là les deux seuls actes d'opposition qu'il se permit contre l'Église ; car tout le reste de sa vie, il fut un partisan fidèle et un zélé défenseur de la doctrine catholique. Ses études philologiques et théologiques lui ayant fait faire ample connaissance avec les saints Pères, il était parfaitement instruit des nombreuses et fondamentales déviations que présentait la doctrine luthérienne par rapport à l'enseignement de la primitive Eglise; et, comme il avait vu d'ailleurs la mauvaise influence que la foi nouvelle avait exercée sur les mœurs, il se trouva finalement raffermi dans son attachement à la cause catholique, aussi bien par l'expérience et les faits que par l'étude de l'histoire et la science. C'est ce qui se remarque fort bien dans une épître dédicatoire, adressée par lui à l'électeur de Saxe, Maurice.

« Plein de l'amour divin, vous faites des vœux pour que Dieu rétablisse l'ancienne concorde dans l'Allemagne déchirée par les dissensions religieuses, et pour que le souffle vivifiant de la saine doctrine ramène dans le giron maternel de l'Église ses enfants égarés par l'erreur. Votre vœu, prince, ne peut manquer d'être exaucé, pourvu que les principes soutenus par les sectes qui ont mis le désordre dans le bercail, soient comparés avec les Saintes-Ecritures et jugés d'après elles ; pourvu que les points de doctrine que l'obscurité des textes sacrés ont laissés dans le doute, soient par nous élucidés à l'aide des explications, tout empreintes de l'esprit divin, que nous ont laissées à cette fin les anciens théologiens, ces hommes si prudents et si sages, au lieu de l'être par les commentaires captieux et pleins de mauvaise foi de nos nouveaux docteurs; pourvu que nous ne méprisions pas follement les cérémonies et les usages qu'ont établis les Apôtres, que la tradition a conservés à l'Église, et dont l'antiquité se trouve constatée par le témoignage des auteurs grecs et latins ; pourvu que nous persévérions, enfin, dans la foi, dans l'oraison, dans le jeûne, dans la pureté, dans l'innocence [2]. »

[1] Becher. p. 58.

Si nos injecta salvabit cistula nummo,
Heu nimium infelix tu mihi, pauper, eris !
Si nos, Christe, tua servator morte beasti.
Jam nihil infelix tu mihi, pauper, eris !

[2] Georg. Agricola de natura eorum, quæ effluunt ex terra. Opp. Basileæ. 1546. p. 92. Ardens amore Dei optas, ut Germanos summis, quæ inter eos sunt, de religione dissensionibus distractos, rursus in pristinam concordiam reducat,

Agricola comptait cependant au nombre de ses amis Georges Fabricius, car Fabricius, malgré son zèle pour la Réforme, ne pouvait s'empêcher d'estimer et d'aimer un homme qui, à un noble caractère, joignait les plus hautes facultés de l'intelligence, et qui, « bien qu'il méprisât l'Église protestante et refusât d'être en communion avec elle, n'était pas moins une des gloires de leur patrie commune[1]. » Après avoir rendu justice au rare mérite de son ami et avoué son attachement pour lui, malgré la divergence de leurs croyances religieuses, Fabricius observe « que si les opinions d'Agricola étaient erronées, elles ne laissaient pas, toutefois, d'être spécieuses et conformes à la raison. » Il est, sans doute, ici question des opinions d'Agricola touchant la justification[2].

Agricola mourut en 1555, peu après s'être engagé dans une nouvelle controverse avec quelques protestants. Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, le surintendant Tettelbach s'empressa de déclarer qu'en sa qualité de papiste, il ne pourrait être enseveli dans les limites du territoire, et cette déclaration fut ratifiée par un ordre de l'électeur

utque et sinu et gremio catholicæ Ecclesiæ direptos prospero sanæ doctrinæ flatu in eum referat, quod fiet, si omnia sectarum decreta, quæ turbant ovile Christi, ad divinæ Scripturæ regulam dirigentur, si, quod tum etiam, propter sacrarum litterarum obscuritatem et ambiguitatem, dubium et controversum fuerit, simplici et prudenti veterum illorum theologorum interpretatione, non callida et malitiosa horum recentium quorumdam, tanquam statera examinabuntur, si ritus et consuetudines, quas nobis posteris suis apostoli de manu, ut aiunt, in manum tradiderunt, de quibus scribunt Græci et Latini, furiosa quadam temeritate non rejicientur et spernentur, si denique perstiterimus in fide, in orationibus, in jejuniis, in integritate et innocentia. — Le dégoût que lui inspira l'immoralité des protestants est encore attesté par Melchior Adam (vitæ medicorum Germanorum. Francof. 1705. p. 35) : Sed postea quorumdam theologorum incautis scriptionibus vitaque lutheranorum aliquorum scelerata offensus, imprimis εἰκονομαχίᾳ ac seditione rusticana, reformatam religionem cœpit odisse, quam antea multis in capitibus erat amplexus.

[1] *Singulare patriæ decus, præstanti ingenio, eruditione, judicio virum*; c'est ainsi qu'il s'exprime sur son compte dans la relation de sa mort, et il ajoute que Mélanchthon également avait pour lui de l'affection. G. Fabricii epp. ed. Baumgarten-Crusius. p. 139.

[2] L. c. p. 140. Miratus ego semper sum ingenium hominis in litteris nostris et tota philosophia eximium, miratus vero multo magis opiniones ipsius de doctrina cœlesti, ratione quidem convenientes et speciosas, sed minime veras, si verum est, quod Apostolorum scriptis traditur. Nam ille de traditionibus non scriptis dialogos conficiebat, non minus tamen de Ecclesia, de usu Sacramentorum, de auctoritate ministerii ex non scriptis judicabat. Ut autem de philosophia disserentes æquo animo audiebat omnes, ita de rebus sacris contra se disputantem patienter ferebat neminem.

Auguste. La dépouille mortelle d'Agricola demeura, de la sorte, cinq jours sans sépulture, jusqu'à ce que l'évêque Jules Pflug, à qui s'étaient adressés les amis du défunt, l'eût fait chercher solennellement et déposer dans les caveaux de l'église paroissiale de Zeitz[1].

Gaspard Querhamer, qui, à partir de 1534 jusqu'en 1556, fut président du conseil de Halle, Querhamer éprouva pour la Réforme les mêmes sentiments qu'Agricola. Voici, du reste, ce qu'il dit lui-même à cet égard, dans un écrit qu'il fit paraître en 1535 : « J'avoue qu'à l'époque où furent publiés les premiers écrits de Luther, j'étais loin de désapprouver sa doctrine; aussi suis-je fort préoccupé de la crainte d'avoir augmenté le nombre de ses adhérents de quelques personnes, qui, peut être, ne sont pas encore rentrées dans l'unité de l'Église. S'il en est ainsi, je veux désormais faire tous mes efforts pour détourner des voies de Luther, ou pour en faire sortir et ramener à la véritable Église les personnes sur lesquelles je puis avoir de l'influence, de manière à réparer, autant qu'il est en moi, le mal dont je fus cause[2]. »

Querhamer s'attache, dans son livre, à signaler les diverses contradictions qui sont échappées à Luther; cela fait, il adresse aux protestants une série de questions embarrassantes dont voici quelques-unes. Il leur demande, par exemple, si Luther,

[1] Le refus de sépulture ou tout au moins les affronts et l'ignominie pendant les funérailles, tel était le traitement qu'on réservait, dans les villes devenues protestantes, à ceux qui refusaient de renoncer au catholicisme. Guy Dietrich annonce à Mélanchthon, d'un air triomphant, que le patrice octogénaire Conrad Haller, naguère un des hommes les plus respectés de Nuremberg, venait, conformément aux ordres du conseil, et pendant le séjour même du roi Ferdinand dans la ville, d'être enseveli en dehors du cimetière bénit au milieu des plus sanglants outrages (en sa qualité de *idolatriæ patronus*), parce qu'il avait l'habitude d'aller faire ses pâques hors de Nuremberg, dans une église catholique, et qu'il était resté fidèle à ses croyances jusqu'à son dernier soupir (Corp. Ref. v, 829). — Dans un projet de réglement pour la police religieuse rédigé par les pasteurs de Magdebourg, on trouve la disposition suivante : Il serait convenable de refuser la sépulture dans notre cimetière à tous ceux qui meurent dans le papisme; cependant, comme il est à présumer que le nombre de ces individus est fort petit, nous pensons qu'on pourra continuer à les recevoir, avec l'attention, seulement, de leur assigner une place à part. Mais pour ce qui est des moines, des nonnes, et, en général, des individus appartenant à la prêtraille, à la canaille en soutane, à la racaille ecclésiastique, on leur interdira tout à fait l'entrée de notre cimetière. » Funk, Kirchenhistor. Mittheil aus der Gesch. d. evang. Kirchenwesen der Alstadt Magdeburg, p. 21.

[2] Der Brief oder die Tafel, durch Kasparn Querhamer, etc. 1535. A. 2. b.

qui se vantait d'avoir été reconnu comme évangéliste par Jésus-Christ lui-même, avait par devers lui quelque titre, ou s'il était en état de faire quelques prodiges pour attester sa mission divine; — s'il est possible que Jésus-Christ, comme Luther le prétend, soit l'auteur et le chef d'une doctrine aussi variable, aussi peu d'accord avec elle-même que l'est celle de ce réformateur; — s'ils étaient réellement persuadés (les protestants) que tous ceux qui ne partagent point les opinions de Luther sont condamnés aux peines éternelles, ainsi que l'assure ledit réformateur, qui se condamne ainsi lui-même, etc.

Dans un second écrit, Querhamer rapporte un certain nombre d'assertions de Luther, dans lesquelles respire toute l'orgueilleuse arrogance de ce fougueux schismatique; puis il demande que ses adversaires prouvent, ou que ces assertions sont exprimées avec la modestie qui convient à un envoyé du Ciel, ou « qu'un homme orgueilleux et suffisant peut posséder l'Esprit-Saint, la grâce et la doctrine véritable. » Il y adresse, en même temps, de sévères reproches à ces prêtres bénéficiers, en assez grand nombre, qui, satisfaits de n'être point troublés dans la jouissanee de leur bien-être, s'inquiétaient peu des périls et des souffrances de l'Église. Il termine en assurant « que son but, toutefois, n'a jamais été de se constituer le défenseur des superstitions et des abus qui se sont introduits dans le catholicisme, et dont quelques-uns subsistaient encore. » Querhamer était excellent musicien, et, qui plus est, poète: ayant remarqué le prodigieux effet que produisaient les hymnes protestantes sur le vulgaire, il conseilla au doyen Vehe de publier également un recueil de chants catholiques en langue allemande, ce que celui-ci fit en effet. Ce recueil parut, en 1537, à Halle, avec une dédicace à Querhamer, qui avait composé quelques-unes des mélodies qu'il renferme. Les protestants se vengèrent plus tard de ce zèle catholique de Querhamer, en faisant exercer contre sa personne des violences dignes de cannibales. La ville de Halle ayant permis, en 1547, à l'électeur Jean-Frédéric de traverser ses murs à la tête d'un corps de troupes, les catholiques, et partieulièrement Querhamer, qui en était le plus important personnage, furent abandonnés

à la brutalité des lansquenets et de la populace protestante[1].

Querhamer mourut, comme il avait vécu, fidèle à la foi catholique. « Ses collègues Balthasar Freudemann et Valentin Kœhler, avec le syndic docteur Goldstein, l'ayant un jour, en 1555, conjuré de vouloir bien, au nom du Ciel, songer à son salut, et, pour cela, renoncer au papisme et communier sous les deux espèces, Querhamer, à son tour, les supplia de vouloir bien permettre, *au nom du Ciel* également, qu'il demeurât fidèle à sa foi. Plus tard, étant sur le point de mourir, il refusa de recevoir la visite du surintendant Boetii, qui désirait le voir. Il mourut catholique, le 19 mars 1557, et fut enterré dans le cimetière de la ville, au son des cloches, mais sans l'assistance des pasteurs, tous les mauvais sujets de la ville s'étant donné rendez-vous, afin de poursuivre le convoi de leurs moqueries et de leurs injures. » — « Querhamer était, du reste, ajoute l'historien protestant, un homme habile et loyal, qui montra toujours le plus grand zèle pour les intérêts de la ville[2]. »

Que si nous portons, maintenant, notre attention sur l'histoire des jurisconsultes et des hommes d'État de cette époque, nous rencontrons d'abord un nom, dont alors l'Allemagne entière se faisait gloire, celui de Wilibald ou Guillibaud Pirkheimer. Nous ne parlerons ici de ce savant, dont il a déjà été question dans ce volume, que pour citer un passage d'une lettre qu'il écrivit, un an avant sa mort, à son ancien ami Leib de Rebdorf. Les dispositions religieuses de Pirkheimer sont si clairement exprimées dans cet écrit, qu'il n'est pas permis de douter qu'il ne soit mort catholique.

[1] Ils envahirent d'abord deux couvents et les mirent au pillage, expulsèrent les moines, traitèrent, avec la dernière cruauté, ceux d'entre eux dont ils parvinrent à s'emparer, brisèrent les tableaux et les statues qui ornaient l'église; cela fait, ils tournèrent leur fureur contre la bourgeoisie catholique. « Quoique l'électeur eût défendu le pillage sous peine de la vie, la canaille ne se porta pas moins contre les habitations des catholiques : elle les saccagea et en maltraita les habitants, surtout le président Querhamer, qui était un zélé papiste, et qui, d'ailleurs, s'était permis d'écrire contre le docteur Martin Luther. On le dépouilla de ses vêtements, jusqu'aux derniers, puis, lui ayant attaché une corde aux parties génitales, on le suspendit ainsi dans son puits, et l'on continua à le torturer de diverses manières afin de le forcer à désigner l'endroit où il avait caché son trésor. » Querhamer perdit du coup toute sa fortune. Dreyhaupt, Staedtischer Bericht über die Besetzung Halle's, I, 244.

[2] Dreyhaupt. II, 692.

« Votre long silence m'a été fort sensible, et m'avait fait faire des conjectures dont heureusement votre lettre est venue me prouver la fausseté. Au fait, si à cause de la question luthérienne, vous m'aviez jugé indigne de votre correspondance, vous m'auriez, en vérité, bien fait tort. Je ne nie point que, dans le principe, l'entreprise de Luther ne m'ait également, sous quelque rapport, paru louable et utile ; car je ne pense pas qu'il y eût alors un homme bien intentionné qui, au fond du cœur, ne fût peiné de voir se maintenir les erreurs et les tromperies qu'on a laissées se glisser insensiblement dans la religion chrétienne. J'espérais que cela pourrait conduire à porter remède à toutes ces misères; mais, hélas ! je fus bientôt singulièrement désillusionné. Avant qu'on ne nous eût délivrés des anciennes erreurs, j'en vis propager de bien plus intolérables, et à côté desquelles les premières n'étaient que de l'enfantillage. Je commençai, dès lors, à opérer un mouvement de retraite. Plus je mettais d'attention à observer la conduite et la marche de cette affaire, et plus je remarquais la ruse du vieux serpent, de cet éternel ennemi des hommes, ce qui m'attira souvent les attaques et les réprimandes des partisans des idées nouvelles. Les uns m'accusèrent de trahir la vérité évangélique, parce que je ne pouvais approuver la liberté *diabolique*, et non *évangélique*, de ce troupeau d'apostats mâles et femelles. Je m'abstiens de parler des autres innombrables vices auxquels je ne pouvais prendre goût, et qui ont fini par détruire presqu'entièrement la piété et la charité chrétiennes. Pendant ce temps, Luther laisse libre cours à sa langue impudente, et répand dans le monde tout ce qui lui passe par la cervelle, si bien qu'on ne sait s'il est possédé du malin ou s'il a perdu la tête[1]. »

[1] Kilian Leib a consigné cette lettre dans sa défense du clergé régulier. f. 170 b. Quemadmodum silentium tuum nimium non parum mihi fuit molestum, ita litteræ tuæ omnem penitus absterserunt suspicionem, ob quam videbaris tamdiu tacere. Etenim si me ob Lutheranismum litteris tuis indignum judicasses, plane injurius fuisses. Non inficior, sub initium mihi visum non omnia Lutheri fuisse vana, dum nec alicui bono viro tot errores, totque imposturæ, quæ paulatim in religionem Christianam influxerunt, placere potuerunt. Sperabam itaque tot malis remedium aliquando adhiberi posse; sed longe deceptus fui, nam nondum exstirpatis prioribus, longe intolerabiliores ingruere errores, adeo, ut priores ludus viderentur. Paulatim igitur me subducere cœpi, et quanto diligentius cuncta observabam, tanto exactius veteris anguis insidias deprehendi, unde et in me a quam plurimis impetus factus est nonnunquam. Tanquam evangelicæ veritatis desertor a plerisque blasphemor, quoniam tot apostatarum tam virorum, quam mulierum displicet libertas nequaquam Evangelica, sed diabolica, ut de aliis innumeris vitiis taceam, quæ omnem fere pietatem et caritatem exstinxerunt. Lutherus vero ipse nequaquam linguæ petulantia et procacitate abscondit, quid habeat in corde, adeo ut plane insanire, vel a malo dæmonio agitari videatur.

On a dit, avec raison, que le régime des fonctionnaires publics, cette particularité caractéristique de la société allemande, était né de la Réforme, et que, de toutes les classes d'hommes, les jurisconsultes étaient celle qui avait le plus gagné à cette révolution religieuse. On ne peut douter qu'il n'y ait eu, parmi les hommes de loi de cette époque, un certain nombre d'individus assez habiles pour reconnaître et apprécier le surcroît de pouvoir et d'influence qu'ils devaient acquérir par la Réforme. Cependant on peut croire, d'autre part, qu'il y en eut beaucoup aussi qui ne furent point fort édifiés à la vue de cette absence de législation et de forme qu'on remarquait dans la nouvelle église, et que cette église s'était, en quelque sorte, engagée à prendre pour caractère distinctif, le jour où, hors des murs de Wittemberg, on brûla solennellement les Décrétales. Cette idée de liberté chrétienne que Luther mit en tête de sa doctrine, et qui, plutôt entrevue que comprise, avait agi si puissamment sur les masses; cette idée ne fut pour les juristes qu'une utopie ou pis encore. Ils comprirent que, poursuivie dans ses conséquences, elle devait nécessairement conduire à la dissolution de la véritable Église elle-même; qu'elle est absolument incompatible avec l'établissement d'une organisation régulière quelconque; qu'il ne saurait y avoir obligation pour les individus à soumettre, dans ce qui concerne la religion et le culte, leur volonté aux décisions de la majorité des habitants de leurs communes; et qu'il ne restait, conséquemment, à la nouvelle église, que le choix entre une irrémédiable anarchie et le gouvernement de la société religieuse par le pouvoir civil. Les jurisconsultes instruits et clairvoyants ne devaient naturellement guère se sentir disposés à remplacer les prescriptions séculaires du droit canonique par l'arbitraire des princes ou des réformateurs, qui étaient, presque constamment, en contradiction avec leurs propres principes.

Le célèbre Jérôme Schurff, professeur de droit à l'université de Wittemberg, un des premiers partisans de la Réforme, et le conseil de Luther à la diète de Worms, nous offre un remarquable exemple de cette haute manière de voir. Schurff fut d'abord un des amis les plus dévoués du réformateur et de sa doctrine. Dans une de ses lettres à l'élec-

teur de Saxe, Frédéric, il dit, en parlant de Luther, « qu'il est réellement l'apôtre du siècle, l'évangéliste de Jésus-Christ notre sauveur, et le ministre de sa parole. » Il condamna le soulèvement qui, en l'absence du chef, avait été excité par Carlstadt et ses auxiliaires, et espérait que Luther, « par sa prédication et par l'assistance du Saint-Esprit, réussirait à empêcher dorénavant de pareils scandales[1]. »

Mélanchthon,—car le Mémoire[2], concernant Schurff, publié sous le nom de Michel Teuber, doyen de la Faculté de droit, est évidemment de lui, — Mélancthon loue Schurff d'avoir montré beaucoup de bienveillance pour la doctrine luthérienne de la justification, et d'avoir adressé à l'électeur de Saxe une profession de foi dans laquelle il acceptait cette doctrine. Mélanchthon ajoute, cependant, lui-même, que Schurff, en approuvant l'ensemble de la doctrine, aurait désiré que plusieurs de ses articles fussent exposés d'une manière moins choquante, et que le peuple, et même d'autres personnes, montrassent plus de modération[3]. Ce qui, dans cet écrit officiel, est à peine indiqué ou tout à fait passé sous silence, selon l'habitude de l'auteur, nous a été transmis par plusieurs autres auteurs, et par Mélanchthon lui-même, dans sa correspondance intime, en termes assez explicites, pour que ce soit un fait parfaitement établi, que le développement de l'entreprise luthérienne causait à Schurff un déplaisir qui ne fit qu'augmenter avec les années.

Mélanchthon écrit, par exemple, en 1528, à Camérarius, que Schurff est un sage, un grand homme, mais que sa manière de voir différait de la leur; qu'il se montrait fort mécontent de l'état des choses, qu'il était par trop sévère pour ceux qui ont altéré l'ancienne doctrine de l'Église, et que, très-attentif au désordre et au scandale, il ne tenait aucun compte de ce qui se faisait de louable[4]. Dix ans plus tard, la manière

[1] Hallische Beitraege zur Juristischen Gelehrtenhistorie, II, 173.

[2] Il se trouve parmi les documents historiques de Halle.

[3] L. c. p. 117. Doctrinæ summam probabat, quanquam volebat, quædam dici minus horride, quædam etiam fieri moderatius et a populo et ab aliis ut erat gravis, constans et disciplinæ amans.

[4] C. R. I, 999. Vir est magnus ac sapiens, ἀλλ' οὐ κατὰ ἡμεδαπὴν φιλοσοφίαν. πάνυ γὰρ μεμψίμοιρός ἐστι : πρὸς δὲ τοὺς μεταβαλόντας παλαιὰν διδαχὴν τῆς ὠνομασμένης ἐκκλησίας δοκεῖ μοι πικρότερον τοῦ δέοντος διακεῖσθαι λογιζόμενος μὲν

de s'exprimer de Mélanchthon sur le compte de Schurff, n'était déjà plus si bienveillante; car, quand il parle de ces juristes, « qui ne cessaient de rêver l'ancienne tyrannie, et qui, sans s'occuper du fond des choses et de la vérité, ne voulaient point qu'on rejetât la moindre tradition, si nulle qu'elle pût être, » il faisait évidemment, avant tout, allusion à ce personnage[1]. On conçoit, du reste, que la rigueur toute juridique d'un homme aussi ferme que Schurff, n'ait pas fait l'affaire du rhéteur Mélanchthon, qui, pour chaque difficulté, avait à son service quelques phrases bien travaillées, à l'aide desquelles il espérait vaincre toutes les résistances. L'arsenal de Mélanchthon se réduisait, en effet, à quelques lieux communs, qu'il prétendait avoir tirés de l'Évangile, et qu'il croyait propres à trancher les questions les plus épineuses. Comme il ne connaissait ni ne comprenait le développement qu'avait suivi l'Église après les Apôtres, et qu'il ne s'occupait d'histoire ecclésiastique et de littérature sacrée, que quand il lui fallait quelques autorités à l'appui de ses hypothèses, c'était presque toujours, pour les questions d'organisation religieuse, dans l'antiquité grecque et païenne, qu'il puisait ses analogies et ses modèles; de sorte que quand ces modèles lui faisaient défaut ou conduisaient à des résultats contraires, il ne savait plus autrement se tirer d'affaire qu'en faisant un appel à la Cæsaropapie ou en abandonnant les choses à leur pente naturelle. Un homme comme Schurff ne pouvait manquer de préférer une organisation concrète et appuyée sur des lois positives, à toutes ces phrases, à toutes ces abstractions, à toutes ces théories imaginées et travaillées par un rhéteur. Ratzenberger observe que bien des personnes considéraient Schurff, comme étant encore à demi papiste[2] : il ne se gênait pas, en effet, de déclarer qu'il n'était, dans toute l'église luthérienne y compris son sacerdoce, rie , absolument rien qui lui parût respectable, at-

ἀκριβῶς τὰ σφάλματα καὶ τὰ σκάνδαλα, τὰ δὲ κατορθώματα οὐδενὸς λόγου ἄξια νομίζων.

[1] C. R. III, 539. Ad consilium facultatis eo non retuli (quæstionem vestram), quia nota est mihi quorumdam inepta morositas. Πάνυ γὰρ τῶν νομικῶν τινες ὀνειροπολοῦσιν τὴν παλαιὰν τυραννίδα, et ægre ferunt labefactari vel futilem traditiunculam, veritatem verum leviter curant.

[2] Ratzenberger, geheime Gesch. der Chur-und Saechsischen Hoefe, édit. par Strobel. p. 101.

tendu que, depuis sa rupture avec l'épiscopat, elle n'avait qu'une existence usurpée, sans succession et sans ordination légitime. Il ne pouvait d'ailleurs concevoir que, malgré les paroles si claires de l'Apôtre et les plus anciens canons de l'Église, on eût pu permettre aux pasteurs le second mariage, qui, en 1538, était effectivement déjà fort commun [1]. Luther, de son côté, se plaignait de l'aveuglement de son ami, qui tenait plus compte des lois humaines que de la volonté divine. Il prétendait avoir déjà prévu, sept ans auparavant, la déplorable fausse route que ferait le brave homme; et il ajoutait que les faits de cette nature n'avaient pas de quoi le surprendre; que c'était sans doute Jésus-Christ qui les empêchait de s'entendre, puisque le Sauveur dit, lui-même, qu'il est venu mettre la désunion entre le père et le fils, entre la mère et la fille.

Le jurisconsulte le plus considéré après Schurff, Melchior Kling, d'abord chancelier de l'électeur de Saxe, plus tard professeur à Wittemberg, et finalement chancelier dans le duché de Magdebourg, paraît, en ce qui concerne la réforme, avoir entièrement partagé la manière de voir de Schurff. Il voulait aussi, lui, le maintien du droit canonique. Ce qui prouve que ses sympathies étaient plutôt catholiques que protestantes, c'est qu'à l'époque où il était question d'établir l'intérim, il employa tout ce qu'il avait d'influence pour faire accepter ce concordat aux comtes de Mansfeld.

Parmi les hommes qui, dans cette grande querelle religieuse, voulurent prendre un moyen terme ou tenir, comme on dit, une sorte de juste milieu, il nous faut encore placer le jurisconsulte Léopold Dick. Nous n'avons, du reste, sur ce savant d'autres renseignements que ceux qu'il nous fournit lui-

[1] Lutheri colloquia, meditationes, etc. ed. Rebenstock. II. 76. cf. 168. Anno 1538. 5 septemb. mentio fiebat D. H. Schurff, qui mediocris evangelii fautor initio, nunc Canonista a suis Canonibus persuasus, extremus fieret calumniator, ita ut tota ecclesia Wittebergensis cum omnibus ministris vocatis ei displiceret, propter digamiam et ordinationem. Respondit D. M. Lutherus : Doleo hunc optimum amicum ita cæcutire, plus humanis legibus, quam auctoritati divinæ tribuere. Ante septennium hoc de ipso prophetavi, præsente Phil. Melanchthone : cadet optimus ille vir in errorem, nec facile inde liberari poterit. Hoc meum vaticinium nunc prodit, non sine meis singultibus. Ego nunc horum casuum adsuetus sum, Christus enim nihil aliud facit, qui facit dissidium inter patrem et filios conjugatos, nos ita contenti esse debemus, culpa enim non est in nos transferenda.

même dans ses ouvrages. Il avait vu le jour à Babenhausen, en Souabe; il était assesseur à la chambre impériale; il habitait la ville de Spire; il publia son premier écrit (*Die Paraklesis*) en l'an 1523; et il vivait encore en 1562, puisqu'à cette époque il fit paraître, à Bâle, un ouvrage de jurisprudence. Sa manière d'écrire embarrassée, prétentieuse et obscure, est probablement cause que ses ouvrages n'obtinrent que peu d'attention, à l'époque même où ils parurent, et qu'ils sont à peine connus des érudits de nos jours. Il fut, cependant, un des amis et défenseurs de la nouvelle doctrine qu'en 1525 les paysans révoltés de la haute Souabe choisirent pour arbitres, d'où l'on peut conclure qu'il exerçait alors une certaine influence. Son premier ouvrage offre une particularité singulière : il y cite Luther, Mélanchthon et, chose plaisante, le théologien Eck, comme des hommes d'une piété sincère, comme les patrons de la liberté évangélique, comme des hommes qu'on ne saurait condamner sans être ennemi du christianisme[1]. Il se plaint toutefois déjà, dans le même ouvrage, de la manie des discussions religieuses qui s'était emparée du peuple, « de telle sorte, dit-il, qu'on voyait, dans les cabarets, d'ignorants et grossiers artisans pérorer sur le dogme, s'exprimer avec irrévérence et mépris sur le compte du clergé, et prétendre que *les fidèles, n'ayant plus besoin d'intermédiaire*[2] *entre eux*

[1] Leop. Dickii paraclesis ad universos sub velamine Christi merentes Christicolas. (1523.) a. 3. b. Quid christiana charitate alienius ac magis impium, atque exstinctos re, non correctos damnare injudicatos, quasi sincera pietate viros compluscules Evangelicæ libertatis vindices, quos vocant (ego vero nemini nec patronum, nec accusatorem ago), Lutherum cucullatum, Melanchthonem, judicii ferventissimi, Eckium, mira quadam ingenii dexteritate, viros facile laudatissimos.

[2] L. c. b. 4. b. Hic (sordidus cerdo) fidei vim plerumque, hominem totum dum in jus suum vinum rapit, esse pertinaciter nimis ac otiose sibi placens, contendit, quo fit porro, ut per simplices, laceros, pannosos, amenti pertinacia agitatos, atque abjectæ vitæ hominum tenues, parum attentos, agrestes, rudes, qui sine ullo judicii negotio humidis verbis scatent, ferinis ac barbaris moribus perditi, salus nostra atque requies vaticinetur (periclitetur?), quum in istis nos simul omnes labyrinthicis modis atque mæandris quasi gyris, argutiis sicut theologicæ vespæ compluscculi hæsitare permittunt. Videtis etiam, viri principes christianissimi fratresque carissimi, vim atque manum inserere unctis sacerdotibus, dum mordacissima cavillatione vos, ut fit, aspergunt, id quod ad ravim usque quasi inertes clamitant, sic detortis nutibus dum consusurrant, non opus mediatore, hoc est sacerdotum dignatione ac majestate, sic loquuntur pertinaces ac stupidi.

et Jésus-Christ, pourraient désormais fort bien se passer de prêtres. Dick fut, d'ailleurs, un des nombreux observateurs qui signalèrent la tactique des prédicateurs de la nouvelle doctrine, cherchant à se rendre populaire par la virulence du langage. « Ils ne s'en soucient guère, » dit-il, en 1525, après avoir parlé des fruits de l'amour de Jésus-Christ, dans un ouvrage sur l'Eucharistie, « ils ne s'en soucient guère, des fruits de ce précieux amour, les misérables qui, dans leurs discours agressifs et virulents, s'attribuent les mérites de Jésus-Christ, et mêlent l'amertume de l'aloès au doux breuvage de la doctrine évangélique [1]. » Il ajoute, un peu plus loin, qu'on voyait la charité se refroidir partout où les hommes s'abreuvaient des eaux de la nouvelle doctrine [2].

On trouve l'expression de sentiments analogues dans les écrits de Jacques Omphalius, qui fut, pendant quelque temps, collègue de Dick, plus tard conseiller de Guillaume duc de Clèves, et finalement professeur de droit à Cologne, où il mourut en 1570. On peut voir le jugement qu'il portait sur le développement des rapports religieux en Allemagne, dans son ouvrage intitulé : *Défense de l'organisation chrétienne* [3].

« Par le fait de l'audacieuse impiété de quelques hommes sans foi ni loi, nous voilà donc privés de l'heureux repos que nous goûtions naguère, et jetés dans une anarchie, dans un désordre tels, qu'il n'est pas une des anciennes institutions, pas un droit, pas une loi, si sainte qu'elle puisse être, qui ne soient exposés aux téméraires entreprises de cette race impudente. Et ce ne sont point les rigueurs

[1] Leopold Dickii de mysterio vener. sacr. Eucharistiæ compilatio. 1525. B. 3. a. Quid tu te jactitas, ut Christi membrum, quemadmodum vulgus nebulonum jam factitat, qui se sub falso pietatis prætextu Evangelicos dilatrantur perverse. Non est enim otiosa professio, non est delicata, non professio facit verum Christi membrum, sed imitatio. Qui profitetur ore, se renatum in Christo, debet illius vestigiis ingredi, non invidia tabere erga proximum. — O quam ingens dilectionis fructus (Christi), id quod non magni pensi habent, qui indies nihil homines isti in jus suum trahunt mordacissima cavillatione et virulenta dicacitate, quæ Christi sunt, invertunt sacram Christi doctrinam, mirum Evangelicæ doctrinæ succum aloe immiscunt.

[2] L. c. B. 6. a. Christus ipse tradidit, quoddam esse dæmoniorum genus, quod non ejicitur, nisi per jejunium ac deprecationem, facessunt autem hinc procul, qui hallucinantur, licenter liberam agere vitam inverecunde, — hi, qui novum Evangelici spiritus mustum anhelant, utcumque populi refrigescit charitas.

[3] Vertheidigung des Christlichen Gemeinwesens.

du sort, comme bien des personnes se l'imaginent, mais nos vices, nos mauvaises passions, nos inimitiés, nos dissensions et nos haines, qui nous ont plongés dans cet excès de misère, et nous empêchent de trouver une issue par laquelle nous puissions échapper aux périls qui nous menacent. Or, quel fut le motif de cette rupture avec une Religion dont les infirmités, si tant est qu'elle en ait quelques-unes, auraient pu être guéries par d'autres remèdes que par une si funeste révolte? La manie des innovations. Quel est le motif de cette entière mise en oubli de l'ancienne discipline? La manie des innovations. Et celui de ce bouleversement général? Toujours la même manie. »

« A présent que, pour nous adonner à la corruption, nous avons fait divorce avec nos anciens sentiments, avec la piété, avec la foi, avec presque toutes les vertus chrétiennes; à présent que le mépris de l'Église nous a rendus indifférents pour le bien public et insensibles aux souffrances de nos semblables, et que, poussés par les mauvaises tendances de nos cœurs corrompus, nous travaillons à la destruction de tout ce qui reste de piété chrétienne, et par suite à notre propre ruine, il n'est pas étonnant que notre manque d'union et nos témérités aient fait naître d'acharnés ennemis du christianisme et du nom chrétien. »

« Ce que la sagesse et la piété de nos ancêtres ont établi pour la gloire du Très-Haut et pour le bien de la chose publique, nous le méprisons, aujourd'hui, nous le conspuons et le foulons aux pieds, comme si nos méfaits devaient dorénavant échapper aux vengeances du Ciel. — En même temps que le zèle de la religion s'est refroidi dans nos âmes, nous avons également perdu le respect que nous devons à Dieu, notre créateur : faut-il s'étonner, après cela, que nous soyons livrés aux désordres de l'intelligence et au déplorable entraînement de nos coupables désirs!

» Il est aussi des gens qui sont excités à mépriser le culte et à persécuter l'Église à cause de la corruption et de l'inconduite du clergé, et à cause des encouragements qu'offre à l'audace l'impunité du vice. Les personnes pieuses ne peuvent même plus se hasarder à manifester leur respect pour l'Église et pour le culte, pour ce culte sanctionné par les siècles, en présence de la stupide insolence de gens, qui, poussés par une incroyable manie d'innovations, détruisent tout ce que leurs ancêtres ont institué pour la gloire du Seigneur et de son Église, et travaillent à anéantir tout ce que nous possédons de monuments des temps passés, et les institutions dont les tendances sont les plus respectables et les plus salutaires. Et chose étonnante! chose incroyable! tandis qu'ils livrent tout à la dévastation et à la ruine, dans ce moment-là même, ces gens

osent se vanter de n'avoir rien tant à cœur que la piété, et d'avoir entrepris ce changement d'organisation et de discipline, non pour le faire servir aux intérêts ou aux désavantages de telle ou telle autre personne, mais afin de rétablir le christianisme énervé dans sa dignité première, bien que l'Église n'ait pas de plus dangereux ennemis qu'eux[1]. »

La publication de cet écrit affecta douloureusement le recteur de Strasbourg, Sturm, avec lequel Omphalius s'était lié d'amitié à Paris, alors qu'ils y faisaient, l'un et l'autre, leurs études. Omphalius, pour calmer son ami, lui écrivit une lettre, dans laquelle il assure que son livre n'était dirigé que « contre ces sauvages ennemis des lois et du bon ordre qui, comme les anabaptistes, n'avaient pas reculé devant les horreurs de la guerre civile, » ce qui était évidemment faux. Il faut qu'Omphalius ait eu des motifs particuliers pour donner, après coup, à ses paroles, ce sens restreint et visiblement contraire à leur signification véritable. Sturm s'en montra, toutefois, satisfait : seulement, dans sa réponse, il engagea Omphalius à adopter la doctrine qu'on professait à Strasbourg ; puis il fit imprimer cette correspondance avec celle qu'il avait entretenue, dans le même temps, avec le cardinal Sadolet[2].

Il y eut aussi, parmi les philologues, un assez bon nombre d'hommes marquants qui, dès les premiers temps de la Réforme, se prononcèrent hautement pour l'ancienne Église. Nous nous contenterons de nommer ici Jean Camers, Timann Camener et Beatus Rhenanus. Le premier, italien de naissance, mais naturalisé allemand, est, après Érasme, le savant de cette époque qui travailla le plus à répandre les classiques latins. Il est également l'auteur de l'ouvrage de controverse qu'en 1524 la Faculté de théologie de Vienne publia contre Paul Speratus, qui le premier prêcha la doctrine luthérienne dans cette ville[3]. Le Westphalien Camener avait fait ses études sous le célèbre Hegius, à Deventer, en même temps qu'Hermann, Busch et Érasme, et devint, dès l'an 1498, rec-

[1] Omphalius de propugnatione christianæ reipublicæ. Coloniæ. 1538. p. 68, 93, 138, 141, 158 ss.

[2] Epistolæ de dissidiis religionis Jacobi Sadoleti, Cardinalis, Jacobi Omphalii, assessoris Imperatorii, Johannis Sturmii. Argentorati. 1539.

[3] Denis Wiener Buchdruckergesch. p. 250.

teur de l'école qu'on venait de fonder à Munster et qui, sous son administration, fut la plus renommée de toute l'Allemagne septentrionale. Plus tard, en 1528, nommé curé de la paroisse Saint-Lambert, il fut un de ceux qui opposèrent le plus de résistance à l'introduction du protestantisme dans cette ville[1]. Camener vécut assez longtemps pour être témoin de l'établissement forcé de la Réforme à Munster, et de la victoire remportée par les anabaptistes. Il fut obligé de quitter cette ville, en même temps que tous les autres catholiques, et mourut, peu après la reddition de la même ville, dans le moment qu'il se disposait à rentrer en possession de sa paroisse[2].

Beatus Rhenanus, l'homme qui, après Rodolphe Agricola, contribua le plus à perfectionner et à propager l'étude des lettres en Allemagne, Beatus Rhenanus était aussi du grand nombre de ceux qui partageaient, sur la Réforme, la manière de voir d'Érasme. Après avoir, pendant plusieurs années, exercé son activité studieuse dans la ville de Bâle, il se retira, en 1518, à Schélestadt, sa ville natale, où il continua de s'occuper de travaux scientifiques, jusqu'à l'époque de sa mort, en 1547. Peu d'hommes manifestèrent, d'abord, avec plus de vivacité que Beatus leur sympathie pour le mouvement religieux de la Réforme. Il donna tous ses soins à la propagation des écrits de Luther dans la Suisse et les contrées voisines, et, lié intimement avec Zwingle, il encouragea ce réformateur, dans ses lettres, à marcher hardiment en avant dans l'œuvre qu'il avait entreprise. Il se montrait, surtout, profondément indigné du scandale donné par les prédicateurs d'indulgences, et de « l'introduction dans le culte de cette quantité de petites pratiques établies dans un but intéressé, et plus propres à empêcher qu'à favoriser la piété véritable[3]. »

[1] Il fit aussi, contre la doctrine luthérienne, une pièce de vers qui commençait par ces mots : *Hæresis postquam remeavit orco.* Jean Campanus, qui rejetait le dogme de la Trinité, et qui était alors, à Wittemberg, un zélé partisan de Luther, répondit à Camener en parodiant ses vers, le premier de cette manière : *Veritas postquam remeavit alto.* Hamelmann. Opp. geneal. hist. p. 1191.

[2] Ehrhard, Gesch. des Wiederaufblühens der Wissenschaften. III, 303.

[3] *Il adressa, par exemple, à Zwingle, en juillet* 1519, *un certain Lucius, avec la mission*, ut Lutheranos libellos, in primis expositionem dominicæ precationis pro laicis editam, oppidatim, municipatim, vicatim, imo domesticatim per Helvetios circumferat. Quæ res proposito nostro mirum in modum conducet et simul illum juvabit. Zwinglii Epp. p. 81.

L'enthousiasme de Rhenanus devait déjà s'être un peu refroidi vers le mois de mars 1522 : Zwingle lui reproche, vers cette époque, la rareté de ses lettres, et le prie, toutefois, de s'employer auprès d'Érasme et de Luther, afin d'empêcher une rupture entre ces deux coryphées de la Réforme [1]. Rhenanus dédia néanmoins encore, vers ce temps, son Velleius Paterculus à l'électeur de Saxe, comme un témoignage, disait-il, de sa reconnaissance pour la protection que ce prince avait accordée à Luther, pendant la diète de Worms. Malgré ces marques de sympathie données à la Réforme, Rhenanus savait trop bien distinguer la vraie piété chrétienne, et avait fait des Pères de l'Église une étude trop sérieuse, pour qu'il pût adopter le système protestant, une fois qu'il en eut vu le développement et apprécié les tendances. Il voulut demeurer fidèle à l'ancienne Église, et prit, à cet effet, le parti de se fixer dans la ville catholique de Schélestadt. Nous possédons encore un autre témoignage de ses dispositions, dans une lettre qu'il écrivit, en septembre 1525, à Michel Hummelberg. Il exprime, dans cet écrit, la mauvaise humeur que lui donnait « cette misérable tourbe de prédicants, soi-disant évangéliques, qui pervertissaient le peuple et l'excitaient à la révolte, au pillage et à la haine de l'autorité. Il pense qu'Hummelberg avait jusqu'alors eu de l'inclination pour Luther, ainsi que tous les hommes de bien, parce que, comme eux, il était frappé de la nécessité d'une réforme, par suite du grand nombre d'abus qui s'étaient glissés dans le monde, abus que Luther a signalés au peuple dans des publications, auxquelles on ne peut reprocher que d'être par trop virulentes; mais que cette entreprise ayant dégénéré en un débat extravagant, plein de haine et de fureur, son ami trouverait, sans doute, dans sa propre sagesse, toutes les lumières nécessaires pour apprécier cette affaire à sa juste valeur. Rhenanus désapprouve ensuite l'acharnement qu'on montrait à abolir des usages innocents, comme était, par exemple, celui des processions autour des églises, usage immémorial établi dans la vue d'entretenir le souvenir de la Résurrection de Notre-Seigneur, et récemment interdit par le conseil de la ville de Bâle [2].

[1] L. c. p. 193-94.
[2] V. Veith vita Peutingeri. p. 204. Favisti hactenus nonnihil Luthero, ut fe-

Nous nous sommes proposés de ne parler de ceux d'entre les théologiens qui étaient attachés, en qualité de professeurs, aux hautes écoles, que quand il sera question des Universités et du rôle qu'elles remplirent dans le mouvement de la Réforme; nous pouvons, toutefois, dire, dès à présent, que rien n'était plus rare, que c'était chose inouïe, que de voir un théologien d'un mérite reconnu, abandonner le catholicisme pour la doctrine nouvelle. Ceux qui, parmi les protestants, se distinguèrent comme théologiens, n'acquirent, tous, leurs connaissances dans la science sacrée que longtemps après avoir embrassé la Réforme.

Passant maintenant à quelques autres personnages marquants, qui, après avoir vu la grande révolution religieuse du XVIe siècle, nous ont laissé quelques renseignements sur la manière dont ils l'accueillirent, nous citerons d'abord l'Alsacien Wimpheling, cet homme vénérable, qui, toute sa vie, combattit, avec un zèle et un courage au-dessus de tout éloge, les vices des prêtres et les abus de l'Église. Wimpheling aussi salua les débuts de la Réforme comme le signe précurseur d'un meilleur avenir; mais bientôt, mieux éclairé sur la valeur de l'entreprise, il consacra tout ce qui lui restait de forces à défendre l'Eglise et à lutter contre la propagation de la nouvelle doctrine. Si la ville de Schélestadt, qui était, à cette époque, le principal centre des études classiques en Alsace, et qui possédait alors la meilleure école de la province; si la ville de Schélestadt demeura fidèle à la foi catholique, c'est à Wimpheling et à son disciple Rhénanus qu'elle en est surtout redevable[1]. Capito ayant osé dire, dans un de ses sermons prêché en 1523 à Strasbourg, « qu'invoquer la sainte Vierge et mettre sa confiance en son assistance, c'était absolument

cerunt boni omnes, videntes mundum, rectis vivendi regulis collapsis penitus, emendatione opus habere correctioneque multarum rerum, de quibus vir ille fortassis nimium acribus libellis populum monuit. Verum postquam res ad rabiem et molestas ac insanas altercationes venit, scio te, qua es prudentia, tuum tibi judicium servasse, quo plurimum polles propter indefessam operam, quam diu noctuque evolvendis veterum monumentis impendis, quominus opus est, ut te moneam, quam caute et circumspecte sit agendum in hac misera rerum turbatione. *Rhénanus parle ensuite de ceux*, qui sub evangelici nominis prætextu impostores agunt, *et dont le plus mauvais, Jacques Schütz, venait de répandre d'infâmes calomnies contre le conseil de Schélestadt.*

[1] Rœrich, Reform. im Elsass. I, 16.

comme si l'on adressait ses prières à un animal, à un chien, par exemple, et que, pour lui, il préférerait ne point faire son salut que de le faire par elle, » Wimpheling lui adressa, peu après, une lettre, dans laquelle il lui demande comment son cœur avait pu lui permettre de déverser ainsi le mépris sur celle dont le sang servit à former le corps qu'a revêtu le Verbe éternel. — « Ah! que dirait Bernard, que diraient Gabriel et Summenhard, et votre ancien professeur Georges Northoffer, s'ils vivaient encore? et que d'éternels chagrins, que de remords pour Mathieu Zell et pour Bucer, si, par leurs prédications furibondes et leurs écrits incendiaires, ils réussissaient à exciter la révolte et à livrer les prêtres et les moines aux mauvais traitements des laïques[1]! » Wimpheling adressa pareillement de vives représentations sur sa conduite à son ancien élève Jacques Sturm, qui, comme nous avons déjà dit, était un des principaux fauteurs du protestantisme à Strasbourg. Capito se plaignait encore, en 1525, au nom des autres réformateurs de Strasbourg, ses collègues, des épigrammes que le vieux Jacques Wimpheling se plaisait à lancer contre eux[2]. »

Un autre théologien alsacien, Othmar Luscinius (Nachtigall), de Strasbourg, ne se signala pas moins que Wimpheling par son attachement à l'Eglise. Il appartenait à cette pléiade de savants distingués qui faisait alors la gloire de l'Allemagne, et s'était acquis l'estime toute particulière d'Érasme, par l'universalité de ses connaissances; car c'était, en effet, un homme d'une érudition aussi vaste que profonde. Il était né à Strasbourg en 1487, et avait reçu ses premières impressions religieuses de l'excellent chanoine Geiler, de Kaisersberg, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même en ces termes, dans la préface de son *Histoire évangélique* : « J'ai reçu, dès mon enfance, d'excellents principes du docteur Geiler, soit en assistant aux sermons qu'il faisait à Strasbourg, soit en fréquentant la maison de ce digne homme; et c'est à cela, sans doute, que je dois de ne pas avoir la réputation d'un esprit mondain et frivole. Que Dieu m'accorde la grâce de ne pas me rendre indigne de ce bon renom! J'ai pu voir combien il est, en effet,

[1] Riegger amœnitates litter. Friburgenses. III, p. 545.

[2] Jung, Beitr. z. Gesch. d. Reform. II, 193. — Capito, von drei Strassburger Pfaffen u. den geæusserten Kirchengütern. D. 5. a.

avantageux à l'homme d'être, ainsi que l'observe le prophète Jérémie, dès ses premières années, soumis au joug du Seigneur[1]. »

Luscinius avait, dans sa première jeunesse, parcouru la plus grande partie de l'Europe, même la Turquie; il avait suivi les cours des plus célèbres Universités de l'époque, et, à l'âge de vingt-trois ans, passait déjà pour un savant du premier ordre. Il publia, en 1522, tandis qu'il était chanoine de Strasbourg, son *Grunnius*, ouvrage satyrique dirigé contre les sophistes du temps, c'est-à-dire contre cette nombreuse espèce d'hommes qui, sans avoir de connaissances philosophiques et théologiques solides, tiraient néanmoins vanité de leur habileté prétendue dans la dialectique. Il attaque aussi, dans cet écrit, les abus de l'Église, toutes les fois que l'occasion s'en présente, ce qui déjà semble indiquer qu'il ne devait pas être, dans le principe au moins, un détracteur de Luther et de son entreprise; et, en effet, il se montre favorable à ce réformateur, dans la dédicace de ses *Progymnasmata*, qu'en 1521 il adressait au chanoine de Constance, Henri de Botzheim. Il y compare les adversaires de la Réforme à cette espèce « de bavards qui ne craignent point d'exercer leur mauvaise langue contre les hommes les plus recommandables, et de déverser le blâme sur les choses qu'ils sont inhabiles à comprendre[2]. »

Nachtigall, cependant, avait le coup d'œil trop sûr pour ne pas discerner, bientôt, le véritable caractère de la doctrine nouvelle et de ses propagateurs. Il ne fut pas longtemps sans démêler les causes du bon accueil que le peuple faisait à un système dont les prédicateurs débutaient partout en excitant la malignité, la colère, l'orgueil, la cupidité, la haine, et, en général, toutes les mauvaises passions de la foule, en conspuant et en ridiculisant l'autorité religieuse, et en présentant tous les actes de cette autorité sous le jour le plus défavora-

[1] Othmar Nachtigall die ganze evangelische Historie. Augsburg. 1525. c. 3. a. — Riegger désigne trois des anciens disciples de Geiler comme ayant plus particulièrement profité des leçons et des bons conseils de cet homme respectable : « Audivit ex eo paternas et benignas hujuscemodi persuasiones Christoph de Domo, Nemet. templi canonicus, et T. Gresemundus, nosterque Othmarus Philomela. » V. Strobel, Miscellaneen. IV, 14.

[2] V. Strobel, Miscell. IV, 20.

ble. Cette manière de procéder des prédicateurs luthériens avait déjà produit son effet, quand, en 1525, Luscinius écrivait les lignes suivantes :

« Peut-on regarder comme un disciple de l'Évangile, celui qui, voyant Jésus-Christ au Calvaire, se mêle à ses bourreaux et joint ses blasphèmes et ses insultes aux leurs, et qui, non-seulement poursuit Notre-Seigneur de ses injures, mais en veut même aux biens et à l'existence de ses ministres ? — Oui, mais cette manière de prêcher nous convient, et, dès-lors, nous sommes mieux disposés à l'accepter que celle qui recommande à notre imitation l'exemple de Jésus-Christ. — Ces nouveaux convertisseurs ont donc beau jeu ; ils prêchent des convertis. On est d'ailleurs, aujourd'hui, si plein de malice, qu'on a le talent de rendre coupables des actions qui n'ont pas même l'apparence du mal, des actions dont le mauvais caractère ne pourrait dépendre, s'il existait, que de l'intention qu'on y a mise, de l'intention dont Dieu seul peut être juge. » — Et ailleurs : « Des savants superficiels, des hommes mondains, de fougueux énergumènes qui ne savent qu'aboyer, ne sauraient raisonnablement être appelés des ministres de l'Évangile. »

En 1524, à propos du passage suivant du premier Psaume de David : « Il est semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui porte son fruit en son temps, » il s'était déjà, dans son Psautier, exprimé en ces termes :

« Le vulgaire, égaré par sa propre malice, ou par des prédicateurs ignorants et instigateurs de la révolte, est de nos jours, à cet égard, grandement induit en erreur, ne manquant pas de donner aux paroles des savants l'interprétation la plus vicieuse, c'est-à-dire la plus conforme à ses inclinations secrètes. Je vois peu de personnes occupées à régler leur vie d'après l'Évangile ; mais combien n'y en a-t-il pas qui arrangent au contraire l'Évangile d'après leur conduite, et le font ainsi servir à la satisfaction de leurs désirs [1] ? »

Nachtigall avait aussi parfaitement remarqué l'espèce d'influence que la nouvelle doctrine de la justification exerçait sur les dispositions religieuses et morales du peuple ; aussi, dans son *Histoire évangélique*, s'attache-t-il à bien faire comprendre ce que c'est que cette justification, et quelles sont les parties essentielles dont elle se compose. « La justifi-

[1] Othmar Nachtigall der Psalter des Koenigs und Propheten David, eine Summari und kurzer Inbegriff aller heiligen Gschrift. Augsburg. 1524. p. 4.

cation comprend, dit-il, la crainte de Dieu, la croyance en Jésus-Christ, la charité avec le renoncement au péché, et enfin l'Évangile. De ces quatre choses, les chrétiens abrutis ne prennent que celles qui leur sont agréables, l'Évangile et la foi, et négligent le reste, c'est-à-dire ce qui demande des sacrifices et des efforts, ce qui tend à mortifier le vieil homme[1]. »

Nachtigall s'était proposé deux principales tâches, de contribuer au défrichement de la littérature grecque et de travailler sur les saintes Écritures; et, de fait, il est de tous les théologiens allemands de son époque celui dont les travaux sur les Psaumes ont le plus d'importance. Il s'occupait en outre de prédications, dans la ville d'Augsbourg, avant qu'il n'eût appris à ses dépens la manière dont les protestants, devenus maîtres, comptaient pratiquer la tolérance à l'égard des catholiques. Ayant un jour prêché contre la rebaptisation, dont l'usage s'était fort répandu dans les environs de cette ville, et ayant appliqué aux luthériens le mot *hérétique* dont on se servait alors pour qualifier les anabaptistes, le magistrat lui fit interdire la rue dite *Reichtrasse*, sous le prétexte qu'il avait excité le peuple à la révolte. C'est en vain que Nachtigall fit observer qu'il avait parlé en catholique à des catholiques, et à des catholiques paisibles, et que s'il y avait une sédition il en serait la première victime; c'est en vain qu'il demanda d'être jugé par son évêque ou par l'empereur, le magistrat n'en voulut point démordre, et consentit seulement, grâce à l'intercession des envoyés du roi Ferdinand et de l'empereur, à changer cette interdiction en une défense de remonter en chaire. Nachtigall prit alors le parti de se fixer à Fribourg[2].

Nachtigall assista encore au colloque de Bade[3], et mourut, selon toute apparence, en 1533, dans la force de l'âge. Il pa-

[1] Evangelische Historie. p. 445, 449.

[2] V. Clemens Sender, Histor. relatio de ortu et progressu hæresum in Germania, etc. p. 41, 42. Erasme, qui se trouvait alors avec lui à Fribourg, dit dans une de ses lettres : « Rescribes per hunc, si molestum non est. Est enim Othmarus Luscinius, hujus urbis primarius ecclesiastes, nec a linguis nec musis alienus, in hoc mei fati, quod ut ille Augusta, ita ego Basilea profugi, ne videremus, quæ dolerent oculis. » V. Strobel, Miscell. IV, 26.

[3] De là ce passage d'une lettre de Zwingle à Gynoræus (Zwinglii Epp. p. 535): Quum disputatio Baden est habita, in qua tam nobiles fuerunt doctores, ut etiam Lusciniæ nomen habere nonnulli sint digni, etc.

rait avoir été persuadé, dans les derniers temps de sa vie, qu'Érasme était la principale cause de la funeste anarchie qui régnait dans l'Église; car c'est à la manifestation de cette opinion qu'il faut rapporter, sans doute, le jugement défavorable dont Érasme se plaint d'avoir été l'objet de sa part.

Une remarque importante à faire pour la juste appréciation des faits et des personnages qui en furent les auteurs, c'est que des partisans déclarés de la doctrine nouvelle, des hommes qui donnaient tous leurs soins et qui employaient toute leur énergie à la répandre, s'exprimaient cependant, dans leurs lettres confidentielles à leurs amis, d'une manière peu favorable sur le compte de Luther. Ainsi faisaient, par exemple, Simon Stumpf, Leo Judæ, Capito et Michel Diller.

Stumpf entretint, dès l'an 1519, des rapports intimes avec Zwingle, et fut un des partisans les plus zélés de Luther : non content de s'occuper lui-même activement de la propagation des écrits de ce réformateur, il voulait qu'on envoyât, de maison en maison, des colporteurs spécialement chargés de les vendre[1]. Nommé curé de Hœng, en 1522, il se maria peu après; mais ayant prêché contre les redevances et la dîme, il fut destitué par le conseil de Zurich et banni de la Suisse. Stumpf se repentit, plus tard, de la faute qui l'avait ainsi fait punir, et reconnut avoir été induit en erreur « par la dangereuse lecture des écrits de Luther[2]. » Il se rendit ensuite à Ulm, où il prêcha la doctrine protestante sur les places publiques[3]. Dans ses lettres à Zwingle datées de cette ville, où il avait eu l'occasion d'observer de près la société luthérienne, il s'exprime de la manière suivante sur le compte de Luther :

« Que de personnes, de tous côtés, qui souffrent l'impossible à cause de la faction luthérienne, et qui ne supportent rien en vue de notre sauveur Jésus-Christ! — Nous avons exalté cet homme outre mesure; nous lui avons prodigué des honneurs qu'on ne doit qu'à Dieu seul et à son divin Fils; nous l'avons placé bien au-dessus de Moïse, des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même, ce

[1] Zwinglii Epp. p. 82.

[2] On fait d'ailleurs un grand éloge de Stumpf, dans un écrit publié, en 1523, à Basle. V. Hess Leben Œkolompads. p. 71.

[3] Weyermann, Neue Nachrichten von Ulmer Gelehrten. 1829. p. 547.

moine, qui n'a pas même encore su mettre sa conduite en rapport avec sa propre doctrine. — Il a séduit et mis en émoi le monde entier, et n'en dort pas moins tranquille. Il a tant et si bien fait qu'il n'est plus un lieu où l'on puisse, aujourd'hui, prêcher la parole de Dieu dans sa pureté. *Ses écrits ont fait un grand nombre de luthériens, mais de chrétiens, aucun.* On peut juger du maître par les disciples : *lui-même, au lieu de prêcher le règne de Dieu et de Jésus-Christ son divin Fils, a prêché le monde ; et c'est ainsi que les disciples, à leur tour, fort instruits dans la science de Luther, fort peu dans la science divine, poursuivent d'abord avec ardeur le règne du monde et du ventre*, et remettent, sans doute, aux calendes grecques, à rechercher celui de Dieu et de la justice [1]. »

Léon Judæ, un des pères du protestantisme, ne s'exprimait pas, sur la personne de Luther, d'une manière moins défavorable. Il avoue, par exemple, quelque part, ne pas comprendre comment Bucer pouvait ainsi louer cet homme auprès de tout le monde; et, en 1534, dans une lettre à ce même Bucer, il dit être persuadé « qu'il ne s'est vu personne, depuis le temps des Apôtres, qui ait parlé sur les choses les plus saintes, avec tant d'audace et d'une manière si drôle que l'a fait Luther [2]. »

Wolfgang Fabricius Capito, à qui sa qualité de prédicateur de l'électeur de Mayence donnait une grande influence sur les affaires religieuses du pays, favorisa l'entreprise de Luther jusqu'en l'an 1523, tout en exhortant ce réformateur à être moins virulent dans sa parole. Ce conseil offensa tellement Luther, qu'il ne désigna plus Capito que par le nom de *mauvaise bête* [3]. Ils se réconcilièrent néanmoins plus tard, Capito ayant, pour cela, fait un voyage exprès à Wittemberg.

Les rapports directs que Capito eut ainsi avec Luther, ne

[1] Zwinglii Epp. p. 457. Totum mundum concitavit (Lutherus), nedum seduxit, nunc ipse dormit secure. Hoc profecit, quod nusquam nunc licet, pure annuntiare verbum Dei. Multos quidem scripta sua fecerunt Lutheranos, Christianos autem nullos. Ex discipulis autem judicatur præceptor. Non enim docuit ipse regnum Dei et Christi, sed mundi. Sic etiam discipuli ejus omnes ex Luthero docti, non autem θεοδίδακτοι, primum quidem sedulo quærunt regnum mundi et ventris, deinde Dei et justitiæ ejus quæsituri ad Cal. Græcas.

[2] Roehrich, Reform. im Elsasz. II. p. 1[illegible]9.

[3] Virulentam bestiam ; V. une lettre d'Albert Burer à Beatus Rhénanus dans Rœrich I, 152.

lui firent pas sans doute une impression bien favorable; car, à partir de cette époque, il montre un éloignement de plus en plus marqué pour ce réformateur et son entourage.

« Oh! les beaux évangéliques vraiment, s'écrie-t-il dans une lettre à Zwingle! Luther fait le courtisan parasite à l'égard de ce Carlstadt qui, dernièrement encore, voulait qu'il fût publiquement châtié par le bourreau, et qui l'accusait de se conduire en démon plutôt qu'en homme[1]. » En 1527, Capito mande encore à Œcolampade[2], « que la tyrannie du nouveau pontife Luther devenait, chaque jour, plus intolérable. » Plus tard la bonne harmonie se rétablit, au moins extérieurement, entre Wittemberg et Strasbourg.

Si les discussions irritantes, qui avaient eu lieu touchant la cène, peuvent, à la rigueur, avoir influé sur l'opinion de ces hommes à l'égard de Luther, il n'en fut, du moins, pas ainsi de Diller, dont le jugement demeura parfaitement libre de préoccupations pareilles. Diller, ancien prieur d'un couvent d'Augustins, et le fondateur du protestantisme à Spire, se mit, dès 1529, à prêcher la doctrine luthérienne dans cette ville; jusqu'en 1548, où, ayant été forcé de se retirer, par suite de l'intérim, il fut nommé surintendant à Neubourg, et prédicateur du comte Palatin, Otton Henri, qu'il suivit plus tard à Heidelberg, après que ce prince fut devenu électeur. Il mourut dans cette dernière ville en 1570 [3]. Diller, se trouvant encore à Spire, mandait, en 1546, à un de ses amis : « qu'il haïssait les innovations, qu'il avait toujours pensé que la chose la plus sûre était de se tenir avec les Pères, et qu'il éprouvait, conséquemment, une profonde antipathie pour ceux qui ne faisaient rien sans avoir en vue le dommage et la ruine de l'Église. » Il ajoute « que le principal auteur de tout ce mal, c'était Luther, et qu'il se réjouissait, lui Diller, dans

[1] Zwinglii Epp. p. 426. Lutherus huic agenti supparasitatur, qui agnoscit inscriptiones opinantis citra assertionem esse. O viros vere evangelicos! Nam Caroistadius ad extremum judicium Domini provocavit, Lutherum illum commeritum publicum supplicium, neque hominem esse, sed prorsus agere Cacodæmonem asseveravit, etc.

[2] Hess Leben des Œkolampad. p. 499. Capito ex Argentorato scribit, quod tibi nuntiari per me vult, tyrannidem novi Pontificis, Lutherum putat, indies robur sumere.

[3] Spalz, Evangel. Speyer. p. 28-43.

le fond de l'âme, de ce que l'excellent N..., son ami, s'était soustrait à la fureur impie, à la rage et à la sauvage barbarie de cet homme.[1] » Telle était, par rapport au réformateur de Wittemberg, la pensée secrète de Diller, dans le temps même qu'extérieurement il se montrait ardent propagateur de la foi protestante. — Pour qu'on ne croie point que ce fait est unique dans son genre, nous allons citer un exemple du peu de constance qu'on montrait dans ses opinions théologiques, à cette époque d'anarchie intellectuelle. Christophe Hegendorphin, étant âgé de 25 ans à peine, publia, sur l'Évangile selon saint Marc, des annotations, dans lesquelles il s'était, sous plusieurs rapports, montré favorable aux idées nouvelles, ce qui fut cause que, dans l'espace de six ans, il se vendit six éditions de cet ouvrage. Plus tard, en 1535, Hegendorphin en donna lui-même une nouvelle, entièrement refondue et rendue conforme aux principes catholiques, avec une préface, dans laquelle il assurait qu'entièrement soumis à l'Église, la seule véritable, la seule capable de nous conduire à l'éternelle béatitude, il était prêt à désavouer tout ce qui, dans son ouvrage, serait jugé contraire à la foi catholique[2]. Cette protestation et cette entière soumission aux décisions de l'Eglise, n'empêchèrent pas Hegendorphin, devenu syndic de Lunebourg, d'accepter, en 1540, d'après les conseils d'Urbain Regius, la surintendance de la même ville, où il mourut peu de mois après[3].

Ce défaut de caractère était assez commun parmi les éru-

[1] Cujus quidem calamitatis autor in primis est Lutherus; cujus quidem impium furorem, feramque et immanem barbariem evasisse bonum illum virum N. ex animo gaudeo. — Cette lettre se trouve, avec plusieurs autres adressées à Mélanchthon ou écrites par ce réformateur, dans un livre de Jean a Via, publié en 1557, sous le titre de : *Responsio ad calumnias confessionistarum*.

[2] V. Lambacher. Biblioth. antiqua Vindobonensis. p. 53. Le passage de la préface où se trouve cette protestation, est ainsi conçu : « Seditiosa et paradoxa nulla adspersimus, sanctæ Ecclesiæ Catholicæ decreta ne verbulo quidem vellicavimus, illius sensui nos submittere pro gratia nobis a Deo communicata elaborabimus. Quod si tamen, quod omen Deus avertat, quædam a sanctæ Ecclesiæ Catholicæ receptis interpretationibus aliena adfirmavissemus, ea nulla esse, ea pro non dictis haberi volumus. Nam cum, ut Innocentius Tertius ait, una sit fidelium universalis Ecclesia, extra quam nullus omnino salvatur, cur ego aliquid, quod Ecclesiæ illi adversarium esset, tueri velim? cur volens, vivus vidensque perire cuperem? »

[3] Bertram, evangelisches Lünebourg. p. 160.

dits de cette époque : on attendait, on voulait voir, avant de prendre un parti, de quel côté pencherait la balance, et puis l'on changeait de religion en même temps que de résidence. Ainsi fit, entre autres, le philologue Jacques Micyllus, professeur à Heidelberg, qui, en 1532, écrivait à l'électeur Palatin, alors catholique, pour protester de son inaltérable fidélité [1] envers l'ancienne Eglise, et qui, plus tard, quand la Réforme se fut impatronisée dans Heidelberg, s'empressa de tourner sa voile au vent et de naviguer de conserve dans les eaux protestantes [2].

Il nous faut encore citer ainsi l'inconstant et chancelant Gaspard Brusch, qui ne manquait ni de science ni de talent, et qui avait également de la réputation comme historien et comme poète. Il était, au fond, protestant et admirateur de Mélanchthon et de Luther [3]; mais comme il ne voulait pas entièrement se brouiller avec Rome, il s'avisa de faire l'éloge de quelques catholiques et de malmener, au contraire, quelques-uns des membres de la nouvelle église, ce qui, en 1554, lui valut la perte de son emploi de recteur d'Arnstadt [4]. L'histoire des couvents, qu'il fit paraître en 1550, caractérise parfaitement la tactique dont il faisait usage. Il y dépeint, en apparence, avec la plus grande impartialité, les personnages et les caractères les plus divers. Qu'un abbé, par exemple, ait opposé la plus vive résistance à l'introduction du

[1] Hautz Jacobus Mycillus. Heidelberg. 1842, p. 15.

[2] Dans une épître en vers adressée à Mélanchthon, il se plaint, toutefois, aussi de la décadence des études classiques depuis l'établissement de la Réforme (Hautz. p. 27).

> Cum Latiis æque videas sordescere Græcos.
> Heu mihi! barbariæ quanta fenestra patet!

[3] Il dit, dans une de ses pièces de vers, après avoir décoché force traits envenimés contre les prêtres et les moines (Fischbeck commentatio de præcipuis doctoribus scholæ Arnstadiensis. p. 17) :

> Vos contra, o animæ felicia numina sanctæ,
> O generose Melanchthon et o venerande Luthere,
> Ac omnes alii, quorum nos munere rursus
> Ex tristi nocte in puras erupimus auras.
> Vivite felices!

[4] Fischbeck. p. 16. Dans une lettre qu'il écrivit à Jean Lang, il se disculpe en ces termes : « Ego nullum unquam papistam laudavi, nec laudabo posthac etiam, Dum tamen in hoc mundo sumus, non possumus eos præsertim omnino aversari, quos videmus esse eruditos et bonis litteris bene cupere. »

protestantisme dans sa maison, et que tel autre, au contraire, ait dissipé les biens de sa communauté, épousé la veuve de son cuisinier et embrassé la foi nouvelle, ils sont tous deux également recommandables à ses yeux et obtiennent également, tous deux, son estime et ses éloges[1]. Il faut toutefois, pour être juste, dire à la louange de Brusch, qu'il est un de ceux dont la plume stigmatisa la démoralisation et l'irréligion qui, de son temps, avaient envahi l'Allemagne[2].

Mais portons maintenant nos regards sur les Universités et, en particulier, sur les Facultés de théologie de cette époque ; voyons les luttes qu'elles eurent à soutenir, et prenons connaissance des vicissitudes éprouvées par ceux de leurs professeurs qui se prononcèrent contre la doctrine nouvelle. Commençons par l'Université d'Erfurt. Cette école avait atteint son plus haut point de prospérité, dans l'intervalle de 1511 à 1521; Spalatin, Carlstadt, Eoban Hesse, Luther lui-même, et beaucoup d'autres hommes célèbres, y avaient fait leurs études; plusieurs de ses professeurs connaissaient personnellement Luther; la plupart étaient des amis d'enfance du réformateur. Or, les premiers débats de la Réforme eurent pour résultat de mettre la division dans cette Université, de la partager en deux partis, dont l'un, contraire à la doctrine nouvelle, comptait dans ses rangs le vénérable et vénéré Josse Trutvetter, ancien professeur de Luther et un des théologiens allemands les plus renommés, de plus Bartholomée Arnoldi d'Usingen, que Luther avait eu pour compagnon de voyage,

[1] V. entr'autres la p. 198.

[2] Dans la pièce de vers qu'il fit sur l'éclipse de lune de l'an 1551 (Bruschii Chronologia monasteriorum Germaniæ. Sulzbaci. 1682, p. 679), il dit, par exemple :

Verum equidem nimis hac est nostra ætate, ubi nullus
Virtuti locus amplius est dominique timori,
Arbitrio sed quisque suo vivitque facitque
Et sine fronte, omni procul abjectoque pudore,
Quod sacræ prohibent leges. — —
Quis non summus et infimus hac ætate deosque
Atque deûm leges contemnere novit? et ipsis
Ostendit medium digitum monitoribus, alto
Qui de suggestu domini præcepta tonantes,
Plena voce jubent meliori attendere vitæ. — —
Centum vix dicere possent,
Quanta sit impietas, quam perversissima plebis
Vita, mali quam plena doli, quam plena veneni !
Deteriore loco non possent omnia stare,
Quam stant nostra ætate nimis duraque malaque.

quand, en 1518, il se rendit de Wurtzbourg à Erfurt, ainsi que Jean Lupus et Maternus Pistorius, ce dernier doyen de la Faculté des lettres, et plus tard nommé vice-chancelier par l'électeur de Mayence, qui tous demeurèrent fidèles à la foi catholique.

A la tête du parti favorable à la cause luthérienne se trouvaient, d'autre part, l'ex-moine Augustin Lang, sorti du même couvent que Luther, puis Georges Forchheim et Jean Culsheimer. A peine le protestantisme eut-il réussi à s'introduire à Erfurt, qu'il y provoqua la désorganisation et finalement la décadence complète de la haute école, naguère si florissante. Les bourgeois devenus protestants, accompagnés d'une bande d'étudiants, envahirent deux fois le domicile des prêtres et de quelques-uns des professeurs, et le mirent au pillage; le digne professeur Maternus, une des victimes de cet odieux guet-apens, pour se soustraire à la fureur des misérables qui avaient pénétré dans sa demeure, se jeta par la croisée, et resta, quelque temps, étendu comme mort sur le pavé. Un grand nombre de catholiques, craignant de voir se renouveler de pareilles scènes, abandonnèrent définitivement Erfurt; l'humaniste Jacques Ceratinus, par exemple, alla se fixer à Louvain; et si de 1520 à 1521, l'Université comptait encore trois cents onze étudiants inscrits, ce nombre tomba, en 1522, à cent vingt, puis successivement à soixante-douze et à trente-quatre, et se réduisit finalement, en 1527, à quatorze. Le luthéranisme, pendant ce temps, avait étendu son empire sur la ville d'Erfurt presque tout entière: huit de ses églises étaient, dès 1523, tombées au pouvoir de la doctrine; un grand nombre de prêtres avaient été bannis de la ville, et ce n'était qu'avec les portes soigneusement closes, que les communautés religieuses pouvaient encore se hasarder de célébrer les offices catholiques. Eoban Hesse et le médecin Sturm firent d'inutiles efforts pour empêcher la ruine de l'Université ; elle continua son mouvement de décadence et ne parvint plus à se rétablir [1].

La ville de Bâle se trouvait également, depuis le milieu du XVe siècle, dotée d'une haute école. Elle en était rede-

[1] Erhard, Ueberlieferungen. I. 12-86. — Lossius H. Eoban Hesse, p. 139 et s.

vable à un de ses évêques et au zèle éclairé de son conseil. Grâce à la célébrité de cette école et à l'immense activité de ses imprimeries, Bâle était devenu un des principaux centres intellectuels de l'Europe. Les professeurs de son Université étaient aussi presque tous des ecclésiastiques, et la plupart des étudiants des candidats en théologie. C'est là que se trouvait Érasme, c'est là qu'il entretenait sa vaste correspondance avec l'Europe littéraire et savante, c'est là qu'attirés par son immense réputation, affluaient de toutes les contrées, des hommes tels que Glaréan, Capito, Hedio, Beatus Rhenanus, Froben, etc. On conçoit la sensation que les premiers écrits de Luther durent produire dans un lieu pareil : l'évêque, le coadjuteur Telamonius Limpurger, Érasme, Glaréan, Beatus Rhenanus, la plupart des membres du Conseil, tout ce qui avait influence ou réputation se prononça d'abord en faveur du réformateur [1].

Mais à mesure que la Réforme laissa mieux apercevoir ses tendances et ses antipathies pour l'ancienne Église, on vit aussi l'université de Bâle se détourner d'elle, lui résister et finalement se mettre franchement à la tête de ceux qui, dans la bourgeoisie bâloise, étaient restés fidèles à la foi catholique. Le Conseil ayant voulu faire confier, par la Faculté de théologie, l'enseignement de l'Écriture-Sainte à Œcolampade, un des chefs de la doctrine, dans cette ville, l'Université refusa d'accueillir cet homme, pour lequel elle se sentait, sans doute, d'autant plus d'éloignement, qu'elle connaissait ses opinions sur les hautes écoles et sur l'enseignement universitaire : car Œcolampade, dans une lettre récemment écrite à Zwingle, avait traité les Universités de maisons de prostitution, de lupanar de diable, et avait d'ailleurs commencé ses leçons sur la Bible, par une diatribe, dans le goût de Luther, contre la philosophie, qu'il disait être la mère de toutes les hérésies. Œcolampade, au mois d'août 1524, offrit à son public le spectacle d'une controverse, à laquelle l'Université répondit par une protestation. Bientôt, cependant, celle-ci ne se trouva plus de force à résister à la démagogie religieuse : Œcolampade, non plus que ses amis, n'avait rien négligé pour rendre *ces*

[1] Herzog das Leben des Joh. Œcolampad und die Reformation zu Basel. 1843. I, 80 et s.

sales papistes odieux au peuple, et pour les lui faire considérer comme des animaux féroces de la plus dangereuse espèce, étant persuadé que s'il parvenait tout d'abord à les noircir dans l'opinion publique, il ne lui serait pas difficile de les vaincre, vu que personne ne voudrait plus les entendre [1]. Les conséquences de cette tactique ne se firent pas longtemps attendre : la dévastation des églises et la suppression violente du catholicisme par la majorité protestante, eurent bientôt mis un terme à la glorieuse existence de la célèbre école.

De tous les théologiens que possédait la ville de Bâle, le plus renommé, c'était Louis Ber, premier professeur de l'Université et doyen de Saint-Pierre. Ber avait fait ses études à la Faculté de théologie de Paris, et s'y était si fort distingué, qu'il avait obtenu, quoique allemand, le premier rang parmi les aspirants français au grade de docteur. Nommé, dès l'an 1512, vice-chancelier de l'Université de Bâle, il devint, en 1514 et en 1522, recteur de la même école. Son zèle pour les travaux de l'Écriture-Sainte lui fit encore apprendre l'hébreu et le grec, quoiqu'il fût déjà sur l'âge, et sacrifier une grande partie de sa fortune, pour faciliter à Érasme la publication de son édition grecque des Evangiles. Il en était peu, parmi les savants réunis à Bâle, qui n'eussent été ses élèves, ou qui, du moins, n'eussent reçu de ses mains le bonnet de docteur. Érasme, lui-même, le regardait, en matière de théologie, comme son maître, et Ber ne fut pas, d'ailleurs, un de ceux qui contribuèrent le moins à la victoire remportée par les catholiques sur les protestants au colloque de Bade [2]. Un

[1] C'est ce qu'il dit lui-même, dans une de ses lettres à Ambroise Blaurer (V. Herzog. II, 291) : « Nihil etiam sordidis cedite papistis, qui nisi cohibeantur et invisi facti fuerint plebi, statim magnam partem abripiunt, personati lupi et omnium nocentissimi, qui sub umbra patientiæ nostræ quiescunt, eoque solum pergunt, ubi verbum Christi purius docetur. — Nam si ab initio recte describuntur populo, nemo illis fidem habet. »

[2] Herzog, Œkolampad. I, 62-80. Hess Lebengesch. Œkolampad's. p. 75. — *Herzog Athenæ Rauricæ*. p. 8. — Dans une lettre que Capito écrivit à Ber, quelque temps après la controverse de Baden, pour se disculper de quelques attaques dont Ber avait été l'objet de la part des protestants, il s'exprime ainsi sur l'attachement que ce professeur montrait pour l'ancienne Église : « Tuum institutum nunquam mihi ita displicuit, neque ita intolerabile fuit, ut quorumdam, qui contentus tua sectari in aliorum perniciem nihil acerbius hactenus es admolitus, dissides civiliter magis, quam odiose, quo nomine gaudebam quoque, te præfectum disputationi gubernandæ,— Postquam igitur fieri non potest, ut sis

pareil homme, à la tête d'une université célèbre, était sans doute bien propre à défendre la cause catholique, s'il avait été possible de lutter contre une démagogie brutale, qui, au lieu de raisonner, ne cessait d'exciter les passions et les instincts grossiers de la foule. Dans le petit nombre d'ouvrages qu'il nous a laissés, Ber s'est fait connaître comme un des plus illustres défenseurs de la vraie piété chrétienne. Dans son ouvrage *de la Préparation à la mort*, où respire, d'un bout à l'autre, l'esprit de l'Évangile et de l'Église, il indique, dans un style attrayant et digne, la ligne qu'il faut garder entre le découragement, les scrupules pusillanimes, et cette confiance présomptueuse qu'inspirait aux protestants la nouvelle doctrine de la foi sanctifiante.

L'Université de Bâle possédait encore, entre autres hommes marquants, Jean Gebweiler, et son frère, le célèbre humaniste Jérôme Gebweiler, ainsi que le jurisconsulte Claudius Cantiunkula, qui fut, avec Érasme, chargé, par le Conseil, d'examiner les premiers écrits d'Œcolampade sur l'Eucharistie. C'est aux efforts de ces hommes distingués que l'Université de Bâle devait d'avoir conservé son caractère catholique. Malheureusement, quand le parti d'Œcolompade eut obtenu le dessus et fait interdire l'ancien culte dans toutes les églises, il leur fallut bien suivre l'évêque, le chapitre et le reste du clergé catholique, et abandonner une ville où leur action était désormais impossible et inutile. L'Université, privée de ses plus illustres professeurs, se trouva bientôt entièrement déserte [1].

Comme le professeur de droit, Boniface Amerbach, était

noster totus et apertus Christi professor, placuit nobis semper, talem esse te, qualis es. » Gerdesii hist. reform. II, in app. p. 109.

[1] Herzog Athenæ Rauricæ. p. 177. Ab hinc per triennium fere Academia quasi sepulta jacebat, vacuis et docentium et discentium subselliis. — On peut voir, dans les dispositions qui furent prises contre ceux d'entre les habitants de Bâle qui avaient émigré par conviction religieuse, de quelle haine les protestants étaient animés contre leurs adversaires catholiques. Il était dit, par exemple, que ceux de ces émigrés qui, ayant conservé à Bâle des parents et des propriétés, reviendraient dans cette ville, soit pour affaire ou quelqu'autre motif, seraient tenus de se loger directement dans une auberge, eux et leur domestique, et ne pourraient, dans aucun cas, être reçus ni dans leur propre maison, au cas qu'ils en eussent conservé une, ni chez aucune personne de leur connaissance. Ochs Gesch. d. Stadt und Landsch, Basel. V, 665.

natif de Bâle, il continua de résider dans cette ville, malgré son attachement à l'ancienne Église. Cependant, comme il refusait de prendre part à la cène zwinglienne, ainsi que beaucoup d'autres bourgeois catholiques, les prédicants ne tardèrent point à les attaquer en chaire, leur reprochant d'être « de mauvais chrétiens, d'avoir le cœur plein de colère et de haine contre leur prochain, de mépriser la bourgeoisie et l'autorité, etc... » Amerbach s'en plaignit auprès du Conseil et ne craignit point, en se défendant devant ce tribunal protestant, de dire courageusement tout ce qui pouvait être favorable à sa cause et à celle de ses coreligionnaires. « Nous acceptons, dit-il, les interprétations et les décisions de l'Église, parce que nous ne croyons pas possible que Jésus-Christ ait laissé son épouse, pendant des siècles entiers, dans l'erreur. Pour ce qui me concerne personnellement, ajouta-t-il, je m'accommoderais, et ma raison aussi s'accommoderait assez bien des principes de vos prédicateurs ; seulement, si je les adoptais, il me faudrait, pour être conséquent, rejeter les dogmes de l'Incarnation et de la Résurrection, qui ne sont pas moins contraires à la raison que les autres doctrines catholiques condamnées par la foi protestante. Il est vrai que vos pasteurs prétendent qu'ils auront à rendre compte à Jésus-Christ du salut de mon âme ; mais je leur déclare ici que, pour ma part, je les tiens quittes de toute responsabilité pareille, chacun ayant assez affaire de répondre pour soi-même[1]. » Amerbach, malgré tout ce qu'il put dire, ne continua pas moins à être en butte à la malveillance des pasteurs, et à leurs attaques incessantes. On lui suscita tant de chicanes, on l'abreuva de tant de dégoûts, qu'il finit, de guerre lasse, par se laisser entraîner, dit-on, à la communion zwinglienne.

L'Université de Bâle, à partir de 1532, parvint derechef à s'attacher quelques professeurs et à peupler ses cours d'un certain nombre d'élèves, de protestants bien entendus ; car une ordonnance du conseil déclarait encore, en 1537, les catholiques inhabiles aux fonctions d'instituteurs. On ne réussit pas, toutefois, à la faire sortir de l'insignifiance d'une école purement locale. Avec les éléments catholiques, elle

[1] Herzog, Œkolompadius. II, 11.

avait perdu, sans retour, son renom, son importance, et son ancienne influence européenne. Un Espagnol, qui avait traduit la Bible en langue espagnole, et avait été incarcéré pendant quelque temps à Bruxelles à cause de ses opinions protestantes, François Dryander (Enzinas), s'étant, en 1548, quinze ans après sa sortie de prison, rendu à Bâle, y trouva l'Université dans un si déplorable état, qu'il ne craignit pas d'écrire à diverses personnes, alors réunies à Augsbourg pour la diète, que cette école, à part Amerbach, n'avait « pour professeurs que des hommes inhabiles et des ânes. » Les professeurs, instruits du jugement peu flatteur qu'Enzinas avait porté sur leur personne, se disposaient à faire punir l'impertinent détracteur, quand ils apprirent qu'il s'était empressé de se soustraire à leur vengeance [1].

Après l'Université de Bâle, ce fut celle de Tubingue qui, la première (1535), fut aux prises avec le protestantisme.

Les plus anciens professeurs de théologie de cette école étaient encore des disciples de ce Gabriel Biel, par lequel se termina, non sans gloire, l'enseignement de la scolastique en Allemagne. A Tubingue, comme partout ailleurs, la Faculté de théologie combattit la doctrine nouvelle et fut inébranlable dans la foi catholique. Les principaux professeurs étaient Jacques Lemp, Pierre Brun, Balthasard Kæufelin et Martin Plantsch, Plantsch qui, de concert avec le chanoine Hartsesser de Stuttgard, avait fondé, à ses frais, un collége avec dix-huit bourses pour les étudiants sans fortune [2]. Plantsch, il est vrai, mourut déjà en 1533.

Cette Faculté comptait encore parmi ses membres Jean Gaudens Anhauser de Reutlingen, qui, en 1534, afin de ne pas être témoin de la ruine de son Université catholique, abandonna la ville de Tubingue pour s'attacher à l'école de Fribourg, et fut, quelque temps après, nommé professeur de théologie à Vienne. Anhauser mourut malheureusement, en 1541, à la fleur de l'âge. On peut croire que s'il avait vécu plus longtemps, il eût également rendu d'importants services à l'Église. Il s'était senti de la vocation pour l'état ecclésiastique, et s'était fait prêtre par choix, à une époque et

[1] Ochs. VI, 203.
[2] Moseri vitæ profess. Tubing. ordinis theolog. p. 52.

dans des circonstances où tout tendait à l'éloigner du sacerdoce. Mais ni l'opposition de ses parents, il nous l'apprend lui-même, ni les conseils de ses amis, ni l'offre d'un mariage honorable et riche, ni l'inimitié dont le clergé se trouvait alors être l'objet de la part du monde, rien n'avait pu le faire renoncer au projet de se mettre au service de l'Église[1]. Il eut, à Reutlingen, sa ville natale, où le protestantisme régnait depuis 1531, l'occasion d'observer de près l'esprit et les effets de la doctrine : il vit combien, dans toutes les classes de la société, l'on avait de goût pour le nouveau dogme de la justification sans les œuvres ; il vit avec quel empressement ce dogme était accueilli par les personnes, surtout, qui trouvaient commode de couvrir du manteau de la religion leurs mœurs corrompues et leur vie licencieuse ; il vit, enfin, la légèreté avec laquelle on discutait sur ce dogme, dans les lieux et les situations les plus profanes, et les conséquences qu'on en savait tirer pour se mettre en tout entièrement à l'aise. Or, ces questions qu'il avait souvent entendu débattre d'une manière si frivole, il les recueillit et les traita lui-même, dans une thèse, au point de vue catholique[2].

Parmi les professeurs les plus distingués de l'Université de Tubingue se trouvait encore Gaspard Kurrer, un ami d'enfance de Mélanchthon. Il ne fut d'abord attaché à cette école, en 1523, que pendant un an, pour les langues bibliques; mais il y rentra, en 1533, comme professeur titulaire, et fut chargé de l'enseignement de la littérature grecque. Mélanchthon lui ayant écrit, en 1525, pour lui témoigner la joie qu'il avait eue d'apprendre que Kurrer lui conservât un affectueux souvenir, alors que tous ses autres anciens amis ne

[1] V. Denis, Wiens Buchdruckergesch. p. 382.

[2] Gaudentii oratio in sacræ theologiæ laudem. Viennæ Austriæ. 1537. A. 2. b. Est insuper hoc tempore de sola fide vulgata et communis fabula, quam crepat delirus senex, garrula anus, pervicax alcator, saltator histrio, pomposa matrona, quam præsumunt et jactant salaces puellæ, rancidæ, fœtidæ et inexplebiles meretriculæ, scabiosæ netrices, nugipolivendides (ut Plantino utar verbo), balneatores et tonsores, glutones epicurei, insensatus populus, rapax leno, dispensator œconomus, blasphemus nauta, impius miles, crudelis eques, quam, inquam, agitant et disputant multi, antequam didicerint, et de illa inter amplexus et oscula philosophantur, atque audacia et facilitate verborum edisserunt aliis, quod ipsi non intelligunt.

lui montraient plus que de la froideur [1], Kurrer inséra cette lettre dans l'édition du Lambert d'Aschaffenbourg qu'il publia la même année. L'année d'après, étant à Baden, selon toute apparence peu de temps avant l'ouverture du colloque, il y fit paraître un opuscule, écrit en grec ancien et adressé à Zwingle, dans lequel il attaque vigoureusement les réformateurs. Il les y représente comme des séducteurs du peuple ; il leur reproche leurs prétentions outrecuidantes à la supériorité dans la connaissance des langues bibliques [2], et leurs insinuations mensongères, tendant à faire croire au peuple que c'est par eux que l'étude du grec et de l'hébreu a été remise en honneur ; il les accuse de ne viser à rien moins qu'à la destruction complète de la piété chrétienne ; il reproche enfin à Zwingle, en particulier, d'avoir grossièrement altéré le sens du texte grec des évangiles. Il déplore, dit-il, quant à lui, et déteste l'audacieux attentat de Zwingle ; il engage ce réformateur à prendre garde de ne pas pécher contre le Saint-Esprit, et lui propose d'étudier avec lui la véritable doctrine évangélique dans le texte original, quand ils se trouveront réunis à Bade pour le colloque.

Le duc avait trouvé deux zwingliens, Grynæus et Blaurer, disposés à lui servir d'instruments dans l'œuvre de transformation protestante qu'il avait entreprise à l'égard de son Université de Tubingue. Dans le projet de Réforme que ces deux hommes soumirent au prince, ils proposèrent, sans détour, de se débarrasser de tous ceux, d'entre les professeurs, qui se montreraient contraires *à la vraie doctrine évangélique ;* et cette mesure fut, en effet, le signal de l'émigration de tous ceux qui voulaient rester fidèles à l'ancienne Église. Plusieurs maîtres et un grand nombre d'étudiants allèrent s'établir à Fribourg. Le chancelier et doyen Ambroise Widmann, qui était en même temps professeur de droit, se retira à Rottembourg, ce qui mit l'école dans la nécessité de

[1] C. R. I, 749.

[2] Zwinglii Epp. p. 504. Μάλιστη δὲ τοῦτο γίνεσθαι ὁρῶμεν ἐκ τῆς τῶν γλωττῶν τινων τῶν ξενικῶν αἰθρίας, περὶ ὧν ὅμως θαυμαστῶς μεγαλοῤῥημονοῦσι κομποφακελοῤῥήμονες οἱ θεολάλοι. Οὐδένα δὲ ὑμῶν δὴ νῦν κρῖναι βούλομαι, ἀλλὰ μᾶλλον παρακαλεῖσθαι, ὥσπερ ἀδελφὸς τῷ ἀδελφῷ ποιεῖν εἴωθε. Εὕρηκα δὲ ἀνέδην ἐν τοῖς βίβλοις διαμαρτηκέναι σε περὶ τῆς φράσεως ἑλληνικῆς, πόθεν καὶ τῶν ἄλλων ψυχαὶ ἑλκονται καὶ του θανάτου διαλέγχονται.

suspendre, pendant plusieurs années, la collation des grades académiques. Le recteur Armbruster fut conservé, « parce qu'on espérait qu'il se prêterait aux nouvelles exigences de sa position, et finirait par prendre goût à la parole évangélique [1] » ; mais, comme il avait pris la résolution de rester catholique, il accepta, peu après, une place qui lui était offerte à Wurtzbourg. Gallus Muller, professeur à l'Université et curé de la ville, fut destitué et se réfugia dans la ville d'Insbruck, où il continua de consacrer sa fortune à aider les étudiants pauvres [2]. Le vieux professeur Brun, quoique privé de sa chaire, voulut rester à Tubingue, et y vécut jusqu'à l'âge de 90 ans, ne cessant, tant qu'il eut un souffle de vie, d'adresser aux jeunes professeurs ses exhortations paternelles, pour les faire persévérer dans la foi catholique [3]. Le professeur de langue hébraïque aussi, Jacques Uclin, religieux prémontré du couvent d'Adelberg et savant orientaliste, aima mieux renoncer à sa position que d'être infidèle à l'Eglise. Il se rendit d'abord à Roggenbourg, et obtint, en 1538, la chaire d'hébreu à Ingolstadt, où il professa pendant plusieurs années avec succès [4].

On croyait s'être ainsi débarrassé de tous les professeurs et, en général, de tous les membres de l'Université hostiles à la Réforme; et toutefois il y en eut plusieurs, et parmi les anciens qu'on avaient conservés, et parmi les nouveaux, qui restèrent catholiques au fond de l'âme. Celui dont la conduite fut le moins honorable, c'est Kæufelin; car, pour conserver sa chaire, il mentit à sa conscience, feignit d'avoir adopté la doctrine et n'avoua ses sentiments catholiques qu'en 1548, après la publication de l'intérim. Le professeur de mathématiques, Philippe Imser de Strasbourg, fut un de ceux qui restèrent attachés de cœur, à la foi de leurs pères. Dans l'espoir d'obtenir une chaire à la Faculté

[1] Schnurrer, Erlaeuterungen d. Würtemb. Reform-Gesch. p. 344.

[2] Dans une lettre qu'il écrivit de cette ville à l'évêque Nausea, au sujet d'une créance dont il désirait être payé par les héritiers de son ancien élève Gaudens, nous trouvons en effet le passage suivant : « Saltem, ut studiosos, quorum te profectum multum curare, et alumnos ipsos propter studia diligere novi, liberalius, quam hactenus possim sustentare, quibus omnem meam rem post mortem deputavi. » Epp. ad Nauseam, p. 347.

[3] Mo er, p. 69. — [4] Schnurrer, Biograph. Nachrichten. p. 89-90.

de médecine de la ville catholique d'Ingolstadt, il y prit, en 1545, le bonnet de docteur; mais ayant été trompé dans ses espérances, il se retira finalement dans la ville catholique de Weil, où il termina sa carrière [1]. Parmi les jurisconsultes de Tubingue, il n'y en avait pas de plus distingué que Jean Sichard. Il débuta, dans la carrière de l'enseignement, par les fonctions d'instituteur, et fut d'abord attaché à l'une des écoles de Munich. Il devint plus tard professeur de littérature latine à Bâle, et publia la première édition du code de Théodose. Il était ancien élève de Zasius; et, quoiqu'il n'eût été nommé professeur à l'Université de Tubingue qu'après la réorganisation protestante de cette école, il resta catholique de cœur [2], et ressentit une grande joie quand, après l'établissement de l'intérim, il lui fut de nouveau permis d'assister aux cérémomies de l'ancienne Église. La publication de ce concordat fit voir, en général, combien était petit le nombre de ces professeurs de lettres et de sciences profanes devenus protestants, dont le changement de religion avait eu pour mobile une conviction véritable. La Faculté de droit tout entière, Sichard, Gaspard Volland, Gebhard Brastberger, etc., ainsi que le professeur de médecine Michel Rucker, et Mathieu Garbitius lui-même, retournèrent alors au catholicisme et allèrent à la messe.

L'Université de Leipzig, que le protestantisme parvint à soumettre quatre ans plus tard, fut, tant que vécut le duc Georges, un des principaux appuis de l'Église et de la doctrine catholique dans le Nord de l'Allemagne. La Faculté de théo-

[1] Annales Acad. Ingolstadt. I, 195. Schnurrer, Erlaüterungen. p. 387.

[2] C'est ce qui se trouve assez clairement avoué dans le passage suivant de l'oraison funèbre de Sichard, prononcée, en 1552, par Mathieu Garbiz, un des commensaux de Luther : « In hisce frequentibus religionis controversiis, quibus hodie per suas ἑτεροζυγίας satis diu satisque misere et varie bona pars Europæ distrahitur a necessaria et salutari consensione, tam se moderatum et æquum præstitit, ut cum *plurima in illa majorum nostrorum religione probaret*, non tamen omnia, sed *suos abusus, quocumque modo temporis diuturnitate illapsos, ut non defenderet, ita sobria et prudenti medicatione putaret sanandos* (V. Schnurrer, Erlaüterungen. p. 349); c'est-à-dire que Sichard partageait la manière de voir de tous les bons catholiques. Schnurrer dit simplement que Sichard avait conservé un certain attachement pour l'organisation de l'ancienne Église. Mais ce n'était pas seulement à l'organisation qu'il était resté attaché, c'était aussi, c'était surtout à la doctrine.

[3] Schnurrer, Erlaüterungen. p. 408.

logie de cette haute école n'était cependant pas de force, tant s'en faut, à faire face aux exigences et aux nombreuses difficultés de l'époque; aussi le duc Georges, qui comprenait parfaitement combien, dans une ville dont une partie de la population se ressentait déjà de l'influence des idées nouvelles, il était nécessaire de confier les intérêts catholiques à des mains habiles, avait-il, dans les derniers temps de sa vie, pris le parti d'attacher à son service Jean Cochlæus et Georges Wizel. Malheureusement ces deux hommes, prévoyant sans doute ce qui devait bientôt arriver, se retirèrent aussitôt après la mort du prince. Le doyen Jérôme Dungersheim, d'Ochsenfurth, qui publia d'abord plusieurs écrits contre Luther, fut bientôt, à cause de son grand âge, hors d'état de servir l'Église autrement que par une fidélité passive. Les autres membres de la Faculté, Paul Swoffheim, Gaspard Deichsel, Jean Sauer, Mathieu Metz et Melchior Rüdel, étaient, comme professeurs, des hommes fort ordinaires, et n'appartenaient guère à la Faculté que de nom. Un des premiers actes du nouveau souverain fut d'interdire entièrement la prédication et la messe catholiques. C'est en vain que le Conseil pria le prince d'ajourner le changement de religion jusqu'après la convocation des États; comme la plupart des conseillers étaient favorables à l'ancienne Église, c'en fut assez pour que la cour rejetât la demande [1].

Les théologiens de Wittemberg, ayant été invités par le nouveau gouvernement à donner leur avis sur ce qu'il était convenable de faire dans l'intérêt de leur église, engagèrent le prince à ne point reculer devant l'emploi de la force, et à destituer impitoyablement tout professeur qui ne se serait pas empressé d'adopter la doctrine luthérienne. C'était assurément la première fois, depuis l'établissement de la société chrétienne, qu'on voyait des ecclésiastiques, des théologiens, les chefs d'une église, mettre le pouvoir civil en demeure de violenter les consciences et de répondre par des fins de non-recevoir, que dis-je? d'opposer l'intimidation et la force brutale à la revendication des droits les mieux établis et les plus légitimes. Ils ne songeaient point alors, les imprudents, qu'en

[1] Hofmann, Reformationshistorie der Stadt Leipzig. p. 336.

donnant au pouvoir de pareils conseils, ils mettaient en question leur propre existence, et reconnaissaient au gouvernement le droit d'agir, à l'égard des professeurs de Wittemberg, comme ils avaient trouvé bon qu'il fît à l'égard de leurs adversaires, c'est-à-dire le droit de les destituer et de les chasser, sans jugement et sans autre motif que son bon plaisir. L'enivrement du triomphe ne permettait pas de réfléchir : se venger de cette odieuse ville de Leipzig, qui avait osé prétendre à rester catholique au milieu de la Réforme, et contre laquelle Luther avait inutilement épuisé tout le répertoire de ses plus virulentes invectives, c'était une trop délicieuse chose pour qu'on ne lui sacrifiât pas tout le reste, même l'avenir et la dignité de la nouvelle église. Mélanchthon, toujours prêt à recourir à la force et à la violence, mit sa plume au service de l'entreprise. Il avait conservé, personnellement, un si vif ressentiment de la résistance de Leipzig, que longtemps après la mort du duc Georges, il faisait encore des vœux pour que ce prince expiât ses torts dans les éternels tourments de l'enfer[1]. L'autorité de saint Paul servit, comme toujours, de prétexte et de sanction à leur vengeance. « L'Apôtre n'a-t-il pas dit, dans sa première épître à Timothée, que la loi n'est faite que contre les sophistes et les blasphémateurs? Or les moines et les sophistes de l'Université de Leipzig étaient bien des blasphémateurs; donc le pouvoir civil était certainement tenu de les punir; donc il était parfaitement en droit de destituer et de chasser tout professeur qui refusait de se soumettre et de se taire. »

La transformation de l'Université fut, à Leipzig, précédée de la destruction du catholicisme dans la ville, et de la suppression des communautés religieuses, dont les habitants avaient été mis sur le pavé et réduits à s'expatrier, un petit nombre seulement d'entre eux ayant consenti à s'attacher à l'église protestante. Les réformateurs et leurs acolytes se disposèrent à assister, en personne, à la victoire qu'on se promettait de remporter dans la ville rebelle; Luther lui-même, ainsi que Mélanchthon et l'électeur Jean-Frédéric, se rendirent à Leipzig. Justus Jonas, Cruciger, Mykonius, Pfeffinger et le diacre Loy,

[1] C. R. III, 847. Det ergo pœnas tyrannus perpetuas apud inferos. — C. R. III. 712-13.

de Wittemberg, se partagèrent la besogne : Mykonius et Cruciger commencèrent l'attaque et disputèrent, pendant deux jours, dans la grande salle du collége ducal, avec une apparence de supériorité d'autant plus marquée, que Chrétien Pistorius de Westerbourg, qui était alors recteur de l'Université, et qui, après la mort du duc Georges, s'était subitement senti de l'inclination pour la doctrine, leur prêtait son assistance. Il se passa, toutefois, deux mois encore avant que ce ne fût le tour de l'Université de descendre dans l'arène [1].

On commença l'attaque contre elle par la publication d'une ordonnance ducale, dans laquelle il était enjoint aux professeurs de conformer leur enseignement aux principes de l'Apologie et de la Confession d'Augsbourg. Le corps académique, après avoir tenu conseil, fit aux commissaires du gouvernement une réponse quelque peu équivoque, mais dont le sens était, au fond, que l'Université n'acceptait l'Apologie et la Confession pour règle qu'autant qu'elles s'accordaient avec les Saintes-Écritures et l'enseignement de l'Église catholique, et que cet accord se trouverait attesté par les décisions des conciles. La Faculté de théologie, dont plusieurs membres s'étaient retirés, et dont quelques autres étaient sur le point de le faire, ne fut, à la vérité, pour rien dans cette réponse. Le duc avait récemment nommé plusieurs nouveaux professeurs de théologie : c'étaient Nicolas Scheubel, Gaspard Bœrner et Jean Sauer. Le recteur ayant convoqué la Faculté de théologie pour lui soumettre, de la part du prince, la question de savoir si, par considération pour l'empereur, on pourrait se relâcher sur de certains articles de la Confession d'Augsbourg et de l'Apologie, et, dans le cas affirmatif, jusqu'à quel point on pourrait le faire, tous les professeurs et même les docteurs, qui, à cette époque, faisaient partie de la Faculté, se rendirent à la réunion, et l'on acquit alors la preuve que, malgré les destitutions dont on avait frappé ce corps, la plupart de ses membres étaient encore catholiques. Dans la réponse qu'ils adressèrent au prince, il était dit : qu'ils n'entendaient aucunement résister à l'Apologie et à la

[1] Gretschel, Kirchliche Zustaende Leipzigs vor und waehrend der Reform. p. 255. Wiener de Facult. theol. evang. in Univers. Lips. originibus. Lipsiæ. 1839. p. 22. Hoffman. p. 368 et s.

Confession, en tant qu'elles ne se trouvaient point elles-mêmes en opposition avec l'Évangile et la vérité. Le nouveau professeur Sauer, lui-même, à qui l'on avait demandé s'il comptait appuyer son enseignement sur la doctrine évangélique, répondit qu'il verrait, dans les Saintes-Écritures, quels principes il était de son devoir de professer et de défendre[1].

On fit de nombreuses destitutions. Un des jurisconsultes les plus considérés, Georges Breitenbach, que Luther, dans sa classification, avait rangé, avec Türk, parmi les docteurs diaboliques, fut, en raison de son zèle catholique, dépouillé de sa place à l'Université et de tous ses autres emplois[2]. La division entre les pasteurs et les professeurs fut donc, ici encore, le premier fruit de l'introduction de la religion nouvelle. Les pasteurs se défiaient de l'Université et des professeurs, et les professeurs avaient constamment des griefs contre les pasteurs. Dans une supplique que ceux-ci adressèrent, en 1540, au duc de Saxe, ils priaient ce prince d'aviser « à ce que les professeurs ne s'écartassent point de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire de l'Apologie et de la Confession d'Augsbourg[3]; » et cependant on s'était débarrassé des anciens théologiens catholiques ! Le vieux Dungersheim était mort, Deichsel était malade et impotent, Metz s'était retiré à Halle et Rüdel était absent ! L'Université, de son côté, accusait les pas-

[1] Dans les actes du rectorat de Steudler, Sauer était qualifié *homo impius et papisticus*. Il est inutile d'observer que, pour ce recteur, ces deux épithètes étaient synonymes. Sous le rectorat de Bussius, en 1543, au contraire, le même Sauer était dit *homo egregius et eximius ac de Universitate bene meritus*. Winer. p. 22.

[2] On le peut voir dans une lettre de Joachim de Heyden à Jean Hasenberger, datée de Dresde et du 9 août 1539 (Denis codd. man. Bibl. Vindobonensis. I. 2. p. 1803) : Simon Pistorius heri Lipsiam abiit ibi ordinarium acturus. Breitenbachius (Georg. D. J.) plane ex ordine motus. Non amplius præfectus Lipsiæ, non amplius in judicio curiæ, non amplius consiliarius, non amplius ordinarius. Ita propemodum omnibus veteribus (Ducis Georgii) ministris obtigit. In tota regione nemo veterum acceptus est, pessimi quique regnant. Le même Heyden mandait également à son ami : qu'à la cour du nouveau prince protestant on menait une si joyeuse vie, que, depuis la mort du vieux duc, c'est-à-dire depuis le 17 avril jusqu'à la fin de juillet, on y avait dépensé 30,000 florins. (Denis, p. 1802) Nos in aula nostra tam egregie pergræcamur, ut ab eo tempore, quo dux Georgius mortem obiit, plus minus triginta millia aureorum absumpserimus. C'est en pillant les églises qu'on se procurait les moyens de faire de pareilles dépenses.

[3] Wiener. p. 22.

teurs de faire tout ce qu'ils pouvaient pour rendre le corps enseignant odieux au peuple ; de déprécier en chaire l'étude des lettres et de la philosophie, et, par conséquent, de détruire ainsi le goût du travail et la confiance que les jeunes gens doivent avoir en leurs maîtres ; de traiter d'ânes et d'ignorants, ne comprenant rien aux Saintes-Écritures, les maîtres ès arts et les docteurs, bien qu'eux-mêmes ne sussent pas un mot de latin ; enfin de tendre, par tous les moyens en leur pouvoir, à ruiner les études et, par suite, à déshonorer le prince[1].

L'Université croyait avoir fait une brillante acquisition dans la personne de Jacques Schenk, ancien recteur de Wittemberg et docteur en théologie, qui, en prêchant la Réforme à Freiberg, venait de se faire connaître comme un des plus habiles docteurs de la nouvelle église. Ce pasteur, après l'expulsion des prêtres catholiques de Freiberg, avait fait nommer prédicateur de l'ancienne cathédrale un jeune homme de dix-huit ans, son domestique Jean Funfgulden, ainsi que le frère de cet individu, ancien conducteur des mines de la vallée de Joackim[2]. En traitant, dans son cours à l'Université, de la justification et de l'opposition qui existe entre l'Évangile et la Loi, Schenk s'appuya rigoureusement sur les principes soutenus par Luther dans son principal ouvrage, dans son Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Galates, et s'attira néanmoins ainsi l'animadversion de ce réformateur, qui avait alors l'habitude de désapprouver ces principes, quand d'autres que lui, c'est-à-dire quand des personnes qui lui étaient suspectes ou désagréables, s'avisaient de les défendre ou de s'en servir. Luther accusa le docteur en théologie Jacques Schenk d'antinomisme, et dès ce moment ne le désigna plus que par le diminutif insultant *Jekel* *, ainsi qu'il faisait aussi pour Agricola (en allemand *Agrikola*), qu'il appelait Grikel. Schenk, ayant, pendant ce temps, été nommé prédicateur de l'électeur Jean-Frédéric, partit pour Torgau, où il fut bientôt en désaccord avec l'ancien confrère de Luther, l'ex-moine Augustin-Gabriel Didyme, ainsi qu'avec le diacre

[1] Wiener. p. 23. — [2] Wilisch, Kirchenhistorie von Freiberg. 1, 155.

* Diminutif de Jacques, dont se servent les gens du peuple et particulièrement les paysans. (*Note du traducteur.*)

Michel Skultetus. Celui-ci se rendit exprès à Wittemberg, pour l'y dénoncer auprès des maîtres. Luther passa cinq heures entières à se débattre avec Schenk, et vit avec étonnement que ce personnage se renfermait strictement dans les limites de la doctrine luthérienne, et se soumettait pleinement à son autorité. En 1541, Schenk, sans avoir prévenu l'électeur, partit brusquement de Torgau et alla se fixer à Leipzig, où l'avait appelé le conseiller ducal Schœnberg. Le magistrat de Leipzig, excité par Pfeffinger, lui fit défendre de monter en chaire; mais, ayant été nommé prédicateur du jeune prince Auguste, qui faisait alors ses études dans cette ville, Schenk sut si bien séduire le public par l'attrait de sa parole, qu'il eut bientôt pour lui la population presque tout entière[1]. Le duc Maurice le nomma, peu de temps après, professeur de théologie, ce qui lui valut de nouveaux succès. Ses collègues, cependant, l'observaient avec défiance : ils finirent par l'accuser d'être, en traitant de la Loi, tombé dans les plus grossières erreurs. Il eut, plus tard, un procès avec le libraire Wohlrab, au sujet d'un recueil de ses sermons qu'il avait fait éditer par cet homme, et dont la censure avait défendu la mise en vente. En 1542, on lui retira son traitement de professeur et on lui défendit de faire son cours. L'année suivante, on voulut lui faire quitter un logement qu'il occupait dans l'ancien couvent des Frères Mineurs; et, comme il refusait d'en sortir, on le fit arrêter avec son frère et son domestique et conduire à l'Hôtel-de-Ville. L'électeur le chassa finalement de ses États, ce qui l'affecta tellement qu'il se laissa mourir de faim, dans les environs de Leipzig.

Comme la Faculté de théologie ne comptait parmi ses membres que deux docteurs, Schenk et Sauer, la destitution de ce professeur fut pour elle un coup sensible. Elle éprouva, peu après, une perte plus considérable encore ; car son doyen, dégoûté de la position équivoque dans laquelle on l'avait placé, se retira de la ville, en 1544, et se reconnut publiquement catholique. Il se rendit ensuite à Prague, et devint plus tard doyen à Vienne [2].

L'Université de Rostock se maintint dans une situation prospère jusqu'en 1518, époque à laquelle s'y déclara une maladie contagieuse, qui mit en fuite les professeurs et les élèves. Cette

[1] Wiener. p. 24. — [2] Wiener. p. 33.

école, dès ce moment, ne cessa de décliner, les jeunes gens de l'Allemagne septentrionale se dirigeant presque tous, soit sur Wittemberg, où ils espéraient puiser la doctrine à sa source, soit sur Francfort-sur-l'Oder, où professait alors Wimpina, le plus célèbre des premiers adversaires de Luther. On fit, en 1520, une tentative inutile à l'effet de relever l'école de Rostock; elle continua de décheoir et tomba bientôt, dit un ancien chroniqueur, « dans un si misérable état, qu'on finit, à Rostock, par regarder comme une grave injure d'être qualifié docteur[1]. » A partir de 1536, le nombre des élèves inscrits pendant un sémestre s'y réduisit à dix et n'y dépassa plus jamais seize. Tel fut, pour cette Université, le premier effet de la propagation de la doctrine Luthérienne[2].

Cette Université prit d'ailleurs aussi, graduellement, une tournure plus protestante; et c'est à Jean Obdendorp, à Adam Tratziger et à Smedenstaedt qu'elle en fut redevable. Le premier, qui était à la fois syndic de la ville et professeur à la Faculté de droit, employa, pour protestantiser cette haute école, tout ce que ses fonctions lui donnaient d'influence sur le conseil municipal[3]; le second, Tratziger, professeur de droit, changea sa chaire contre une chaire à la Faculté de théologie, devint ensuite recteur, et fut un des premiers qui, à l'Université de Rostock, enseignèrent la théologie protestante. Il professait que la simple fornication n'est point péché. Il fut enfin, en 1550, nommé syndic à Hambourg et partit conséquemment pour cette ville[4]. Smedenstaedt, prédicateur de la ville et professeur de théologie, remplissait ses sermons d'invectives contre les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, se montraient encore attachées à la doctrine catholique. Il se permit même, un jour en chaire, d'attaquer l'électeur Maurice, en présence des députés saxons, et fut, pour cela, destitué par le duc Henri et remplacé par Aurifaber de Wittemberg[5].

[1] Grape, Evangelisches Rostock. p. 109.

[2] Frank, Altes und neues Mecklenburg. III, 201.

[3] Oldendorp devint, en 1540, professeur à la Faculté de droit de Marbourg et conseiller de l'électeur Philippe, dont il avait la confiance. Il était en état de bigamie, ainsi que son maître. Son fils, Henning Oldendorp, professeur de langue hébraïque à l'Université de Rostock, fut accusé de s'adonner à un vice contre nature et expulsé de l'Université. *Schütz, vita Chytræi.* p. 312. Cottmanni resp. jur. et consultat. acad. Resp. I, n. 274, p. 32.

[4] Grape. p. 376. Frank. p. 238.

[5] Grape. p. 381. Vehementis ingenii fuit, et in concionibus nimis severus in

Parmi les professeurs de l'Université de Rostock se trouvait alors encore Conrad Pegel, qui remplissait, en même temps, les fonctions d'official près du prince Magnus, évêque de Schwerin. On observe, à son sujet, qu'en 1534 il consentit à prendre part à l'inspection des nouvelles églises, et que « néanmoins, il ne devint jamais entièrement luthérien[1]. » Le théologien Jean Heinkin suivit à peu près la même ligne que Pégel : on l'accusa de s'être montré favorable au catholicisme, et il fut pour cela destitué par le conseil. Les destitutions de professeurs et de pasteurs étaient alors à l'ordre du jour, dans la ville de Rostock. On alléguait, pour justifier cette rigueur, qu'il était impossible, autrement, de mettre fin aux éternelles dissensions qui, depuis l'introduction de la nouvelle doctrine, régnaient dans la haute école. A Rostock, comme à Leipzig, ce fut la jalousie qui mit la division entre les professeurs et les pasteurs. Le pasteur Henri Techens se brouilla avec les professeurs, parce qu'il avait ridiculisé les grades et le cérémonial académiques, et cette discussion fut cause qu'il se démit de ses fonctions et rentra dans la vie civile. Les deux pasteurs et professeurs de théologie, Heshusius et Eggerdes, furent, en 1557, destitués par le conseil et chassés de la ville. Eggerdes s'était permis, en chaire, d'accuser quelques-uns des membres de ce conseil d'avoir commis un péché grave en assistant aux funérailles d'un catholique, et avait eu, d'ailleurs, ainsi que Heshusius, un démêlé avec le même conseil à propos des mariages. Le professeur André Martini, qui avait pris leur parti, fut également privé de sa chaire et de sa place de pasteur. Heshusius eut pour remplaçant un des plus distingués auxiliaires de Luther, Drakonites, qui, en même temps, fut nommé surintendant. Les neuf années pendant lesquelles Drakonites exerça ces doubles fonctions, furent marquées par des querelles continuelles et pleines de scandales avec les pasteurs de la ville, par des querelles où l'on

taxandis viliis, in objurgandis et damnandis Pontificiæ doctrinæ adhuc aliquo modo dedilis, in principibus quoque viris, cum bellum Germanicum inter Cæsarem Carolum V, et electorem Saxoniæ, Johannem Fridericum, et Philippum, Hassiæ Landgravium, gereretur anno 1546 et 1547, interdum pro concione notandis.

[1] Krey, Andenken an die Rostock'schen Gelehrten. III, 12.

s'accusait réciproquement d'erreurs dans les principaux points de la foi et de l'Évangile. Drakonites fit attester par ses élèves, en présence du conseil, qu'il n'avait jamais cessé d'enseigner la vraie doctrine luthérienne, et qu'on ne pouvait conséquemment, en aucune façon, le traiter d'antinomien; de leur côté les bourgeois, excités par les pasteurs, accueillirent un jour le surintendant, au moment où il venait de monter en chaire, avec des huées, des injures et des menaces, et lui auraient sans doute fait un mauvais parti, s'il ne s'était empressé de s'enfuir. Les princes de Mecklembourg se virent, à la fin, dans le cas d'intervenir et de nommer une commission pour examiner les griefs des deux parties plaignantes. Cette commission ayant fait sur le résultat de son examen un rapport défavorable à Drakonites, celui-ci quitta Rostock et retourna à Wittemberg auprès de Mélanchthon [1].

Tandis que les apôtres de la doctrine nouvelle, attachés à l'Université de Rostock, troublaient cette ville par le scandale de leurs querelles, un autre professeur de la même Université, l'ancien prieur des Frères-Unis *, Jean Paulli, en religion Arsenius, offrait un spectacle tout différent, celui d'un homme, d'un catholique fidèle, qui, au milieu d'une population protestante, avait su mériter les égards et le respect de tout le monde.

Le couvent de Jean Paulli avait rendu de signalés services à Rostock et à Mecklembourg; ainsi les Frères y avaient, dès 1475, établi une imprimerie, d'où était sortie, entre autres ouvrages, une édition des *Saints Pères*. Cette imprimerie fut ruinée par la Réforme en 1534. Ils avaient, en outre, ouvert une école allemande et s'y étaient constamment montrés irréprochables. Et cependant, quand on établit la religion nouvelle dans ces deux villes, l'on ne se conduisit pas moins, d'après des ordres émanés de Wittemberg, avec la dernière rudesse à leur égard. Le magistrat fit arrêter le prieur et ne

[1] Luc. Bacmeisteri hist. eccl. Rostoch. V. Westphalen monum. Cimbric. I, 1560-70.

* En allemand, *Brüder des gemeinsamen Lebens*, c'est-à-dire *Frères de la Vie commune ou de la vie en commun*. Cette dénomination ne m'a semblé s'appliquer à aucun des ordres religieux dont il est fait mention dans l'ouvrage du père Helyot. (*Note du Traducteur.*)

lui rendit la liberté qu'après qu'il eut livré le trésor de son couvent, et juré, ainsi que ses frères, de ne point chercher à se venger, et surtout de ne point quitter la ville sans y être autorisé. Après avoir traité ainsi des religieux catholiques, le conseil protestant de Rostock leur imposa l'obligation de continuer leur école, et leur confia même, en 1534, l'organisation de quelques écoles nouvelles. On ne peut douter que des considérations de fiscalité ne l'aient emporté, dans cette circonstance, sur les considérations religieuses : on tenait à s'emparer des biens de la communauté, et, toutefois, l'on ne voulait point se passer de ses travaux si visiblement utiles.

Arsenius était celui de tous ces Frères qui s'était le plus fait remarquer par l'étendue de ses connaissances : « c'était, sous plusieurs rapports, un homme fort distingué, ami de la science et de la nature, irréprochable dans sa conduite, ferme dans ses croyances, tolérant, zélé, pacifique et digne [1]. » Il faut que ses qualités aient été réellement éminentes, pour qu'en 1539, dans une ville protestante, on le nommât professeur de philosophie à l'Université, et, plus tard, inspecteur du Pédagogion [2], avec les deux luthériens Buren et Eggerdes, malgré son zèle catholique. Il faisait ses délices de l'étude des Pères Grecs. Ses croyances, naturellement, l'exposèrent à bien des attaques ; les théologiens et les pasteurs de Rostock, Simon Pauli surtout, ne cessaient de le harceler pour qu'il se rangeât sous la bannière luthérienne. Il s'en défendait, en alléguant l'impossibilité de céder en matière de religion, de transiger avec sa conscience. L'autorité ecclésiastique, de son côté, lui reprochait de persévérer dans ses croyances superstitieuses, malgré toutes les remontrances qu'on n'avait cessé de lui adresser à cet égard, et d'avoir dit qu'il demeurerait dans la communion de l'Eglise romaine, tant qu'il lui resterait un souffle de vie [3]. On l'accusait encore d'a-

[1] C'est ainsi que le dépeint Lisch, dans son ouvrage intitulé : Geschichte der Buchdruckerei in Mecklenburg. p. 28.

[2] V. Krey, Andenken. IV, p. 32. Eodem loco eodem tempore vivebat H. Arsenius, vitæ religiosæ addictus, illi (Burenio) forte in iis, de quibus dixi, non par omnino nec multo tamen inferior, in quodam superior haberi poterat. In ista vita otiosa nunquam vacabat a lectione Græcorum veteris Ecclesiæ. Lettre de Caselius à Reccius.

[3] Krey, Andenken, IV, p. 29.

voir usé de son influence pour affermir sa servante dans la foi catholique ; de n'avoir point fait appeler un pasteur, tandis que cette personne était mourante, et de l'avoir fait enterrer secrètement dans son couvent. Arsenius repoussa victorieusement toutes ces attaques, et ne cessa, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1577, de défendre la liberté religieuse et les droits de la conscience.

L'Université de Francfort-sur-l'Oder n'était guère en état d'opposer à la Réforme une résistance sérieuse. En 1516, c'est-à-dire dix ans à peine après sa fondation, elle avait été décimée par une maladie contagieuse et, par suite, transférée dans la petite ville de Kottbus. Elle ne se releva jamais de cet échec, et se trouvait, en 1526, à peu près en pleine voie de dissolution, si bien que, deux années de suite (1530 et 1531), elle n'eut pas l'occasion de conférer un seul grade académique. La réduction qu'on avait fait subir aux traitements des professeurs, le peu d'exactitude qu'on mettait à les payer, et l'attraction que Wittemberg exerçait sur la jeunesse, toutes ces causes réunies firent tomber cette école à ce point, qu'en 1536 elle ne comptait plus que quarante nouveaux élèves. La Faculté de théologie avait cependant possédé, dans les premiers temps de la Réforme, un professeur fort distingué dans la personne de Wimpina, celui même qui, avec Staupitz et Martin Pollich, avait été chargé d'organiser l'Université de Wittemberg; malheureusement elle ne sut pas conserver longtemps cet habile homme : il accepta une chaire à Franken et mourut, en 1531, dans cette dernière ville. Francfort, après le départ de Wimpina, n'eut plus un seul théologien jouissant de quelque renom; car Mensing, qui, à la diète d'Augsbourg, avait, de concert avec Wimpina, travaillé à la censure de la profession de foi luthérienne, Mensing s'était, à ce qu'il paraît, depuis longtemps établi ailleurs. Joachim II y avait d'ailleurs, dès 1535, appelé plusieurs professeurs favorables à la Réforme. Tout cela fit que l'Université de Francfort se prêta d'assez bonne grâce à sa transformation protestante, qui eut lieu de 1539 à 1540[1].

Pour ce qui est de l'Université de Heidelberg, la dernière

[1] Becmanni notitia Univers. Francof. p. 56 et 273. A. Müller Gesch. d. Reform. in der Mark Brandenburg. p. 173.

dont nous ayons à parler, elle ne jouissait pas non plus, au début de la Réforme, d'une bien grande réputation, au moins pour ce qui concerne les études théologiques. Elle se plaignait elle-même, en 1525 et 1526, de compter plus de professeurs que d'élèves, ce qu'elle attribuait à la guerre des paysans et aux progrès de la doctrine luthérienne. Elle ne s'était cependant pas, malgré son zèle catholique, entièrement garantie elle-même de l'envahissement protestant; car elle comptait parmi ses professeurs Martin Frecht, partisan déclaré de Luther, Frecht qui, après avoir été nommé recteur, en 1531, se démit de ses fonctions et alla, lui le premier, prêcher la Réforme aux habitants de la ville d'Ulm [1]; ainsi que Henri Stolo, à qui l'on y avait, en 1526, confié une chaire de théologie, bien qu'il eût été chassé de Worms et de Neustadt pour ses opinions anticatholiques. Les sympathies luthériennes de l'électeur Frédéric II et l'influence de Paul Fagius opérèrent enfin, en 1545, à l'Université d'Heidelberg, un commencement de transformation dans le sens de la doctrine nouvelle. Ce mouvement, il est vrai, fut arrêté par la guerre de Smalkalde l'intérim : la majorité des professeurs, étant alors encore catholique, décida le corps académique à se prononcer pour l'acceptation du concile de Trente. Cet état dura jusqu'en 1557. Ce n'est que sous l'administration protestante de l'électeur Othon Henri que cette haute école fut définitivement soumise à la croyance nouvelle. Micyllus, le même Micyllus qui, naguère, avait tant fait de protestations d'attachement à l'ancienne Église, fut un des réformateurs d'Heidelberg. Des deux professeurs qui composaient alors, à eux seuls, la Faculté de théologie, Henri Stolo se trouvait à peu près hors de service par l'effet de l'âge, et Mathieu Keuler n'avait pas une con-e tout à fait irréprochable. Ce dernier ayant quitté Heidelberg, on put dès lors réorganiser l'école avec des éléments entièrement protestants. Les deux premiers professeurs ainsi nommés à la Faculté de théologie prirent de suite fait et cause, chacun pour un des deux partis ennemis qui divisaient alors la Réforme : l'un, le Français Boquin, se montra calviniste décidé, tandis que l'autre, Tileman Heshusius, qui de-

[1] Schwab Syllab. Rectorum. Acad. Heidelb. p. 98

TABLE DES MATIÈRES.

I. DISPOSITIONS DES CONTEMPORAINS A L'ÉGARD DU PROTESTANTISME, DANS LA PREMIÈRE PÉRIODE DE LA RÉFORME.

ÉRASME DE ROTTERDAM.

GEORGES WIZEL.

WIZEL CARACTÉRISE LA NOUVELLE DOCTRINE, AINSI QUE L'ÉTAT RELIGIEUX ET MORAL PRODUIT PAR ELLE.

JEAN HANER.

JEAN WILDENAUER, SURNOMMÉ EGRANUS.

CROTUS RUBEANUS.

THÉOBALD BILLIKAN.

JACQUES STRAUSS.

JEAN DE STAUPITZ.

VITUS AMERPACH.

WILIBALD (GUILLIBAUD) PIRKHEIMER.

JEAN DENK.

LOUIS HETZER.

GASPARD DE SCHWENKFELD.

LUTHER.

LA CENSURE DANS L'ALLEMAGNE PROTESTANTE.

DISPOSITIONS DES SAVANTS A L'ÉGARD DE LA RÉFORME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







